



2. 3. 27

HISTOIRE

DE LA

RUSSIE MODERNE.

TOME SECOND.



HISTOIRE

PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE *DE LA* RUSSIE MODERNE,

PAR MM.

LE CLERC père, Écuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, Membre de plusieurs Académies.

LE CLERC fils, Officier au Régiment de Durfort, Dragons.

TOME SECOND.







A PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Quai des Augustins;

A VERSAILLES,

Chez BLAIZOT, Libraire du Roi & de la Famille Royale, rue Satory.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

CATHERINE I
ALEXIÉVNA

monte sur le trône en 1726, et regne deux ans et quelques mois.

Dessiné par Chevalier *Dirigé par Roc* *Gravé par Girard le Jeune*



HISTOIRE PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE *DE LA* RUSSIE MODERNE.

LIVRE QUATRIÈME.

RÈGNE DE CATHERINE I, ALEXIÉVNA.

1725.

SECTION PREMIÈRE.

CATHERINE étoit généralement aimée de la Nation; elle étoit regardée comme Médiatrice entre Pierre-le-Grand & les

SECTION II.

Quatre mois après la mort de Pierre-le-Grand, le Duc Charles-Fréderic de *Holſtein* épouſa la Princeſſe *Anne Pétrovna*. Ce Prince auroit pu rendre un grand ſervice à la Ruſſie, en contre-balançant le pouvoir de Mentchikof: la choſe lui étoit d'autant plus facile, que l'Impératrice chériſſoit la Ducheſſe Anne, ſa fille aînée. Mais le Prince de Holſtein étoit auſſi hautain & indolent, que Mentſchikof étoit vigilant & aſſidu : il entroit de grand matin chez l'Impératrice, & faiſoit refuſer l'entrée de ſon appartement au Duc & à la Ducheſſe.

Mentſchikof au comble des honneurs & de la fortune, n'en étoit devenu que plus ambitieux : il poſſédoit, dit-on, plus de cent mille eſclaves, indépendamment des terres conſidérables qu'il avoit en Ingrie, en Livonie & en Pologne. Le Roi de Pruſſe lui avoit conféré le Bailliage de Riguen, & l'Empereur *Charles VI* lui avoit donné la Principauté de *Koſel* en Siléſie, avec ſes dépendances : cette Principauté appartient aujourd'hui au Comte de Plettenberg. Ces conceſſions ne devroient jamais être permiſes; elles ont toujours un but : on ne sème que pour recueillir. Le Traité d'alliance que la Cour de Vienne conclut avec la Ruſſie, l'année ſuivante, en fournit une preuve ſans réplique.

Indépendamment des dignités & des richeſſes perſonnelles que réuniſſoit Mentſchikof, ſon fils unique n'étoit pas encore ſorti de l'enfance, qu'il fut fait Chambellan, décoré de l'Ordre de *Sainte-Catherine* & de celui de l'*Aigle noir* de Pruſſe, en attendant qu'il fût en état d'exercer la charge de Grand-Chambellan, & d'être placé à la tête des Gardes.

L'ambition démeſurée du favori étoit encore plus extraordinaire que ſa fortune : l'habitude de jouer le rôle de Souverain, lui fit croire qu'il pouvoit s'allier avec la Famille Impériale.

Il avoit d'abord résolu de marier l'aînée de ses filles au jeune Comte *Sapiéha* qu'il fit venir de Pologne. A son arrivée, Sapiéha fut fait Chambellan, & son père Maréchal-Général des Armées Russes. Réfléchissant ensuite à son crédit & à son pouvoir, Mentschikof forma le projet de marier sa fille au petit-fils de Pierre-le-Grand. En conséquence, il fit épouser au Comte Sapiéha, avec l'agrément de l'Impératrice, sa nièce, la Comtesse Sophie Skavronski. La plus grande leçon que l'on puisse offrir aux favoris ambitieux, est la conduite de Mentschikof: le rang suprême auquel il aspire, le replongera bientôt dans le néant d'où la fortune l'avoit tiré; mais est-il des leçons que l'excès de faveur ne fasse oublier?

SECTION III.

1726.

Les Mémoires attribués au Maréchal Munich, disent, » que la Cour de Vienne voulut mettre à profit cette conjoncture, en flattant la vanité du Prince Mentschikof, & lui faisant dire par le Comte *de Rabutin*, son Ministre à la Cour de Russie, que Pierre II étant neveu & le plus proche parent de l'Impératrice Romaine, l'Empereur & son Epouse approuveroient ce mariage du Grand-Duc avec la Princesse Mentschikof, & le soutiendroient, en toute occasion, envers & contre tous. C'est par ces flatteries que le Comte de Rabutin réussit à conclure le 6 Août 1726, un Traité d'alliance défensive très-préjudiciable à la Russie. Les Puissances contractantes s'obligèrent réciproquement de fournir un secours de trente mille hommes à celle des deux qui seroit attaquée; alliance fatale, puisqu'il pouvoit arriver que la Maison d'Autriche eût à soutenir dix guerres pour une qu'auroit la Russie. C'est ainsi que l'établissement d'une des filles de Mentschikof fut la base de ce Traité dont les suites ont coûté tant de sang & de trésors à la

Ruſſie, ſous le règne d'Eliſabeth, pendant la guerre contre le Roi de Pruſſe. L'Empereur Pierre I, continue l'Auteur, toujours ſollicité par la Cour de Vienne, avoit conſtamment refuſé d'acquieſcer à un pareil Traité contre aucun des Princes de l'Europe : il ne s'y étoit déterminé que contre la Porte Ottomane. En me parlant un jour des Puiſſances de l'Europe, ce Monarque me dit : *Qu'il n'avoit pas beſoin de leur alliance, mais qu'ils avoient tous beſoin de la ſienne*«. Rien ne prouve mieux que ce mot, la juſteſſe des réflexions de Robert Walpool à ce ſujet. Un perſonnage bien inſtruit du fait dont il s'agit, m'a aſſuré que ce fut le Prince Mentſchikof lui même qui fit ſolliciter l'agrément de la Cour de Vienne pour le mariage de ſa fille avec Pierre II, par Madame *Kramer*, amie du Comte de Rabutin ; & qu'après l'avoir obtenu, ce Prince fit préſent de ſoixante mille roubles au Miniſtre, & de trente mille à Madame Kramer.

Dès la mort de Pierre-le-Grand, le favori de Catherine s'étoit emparé de toute l'autorité ; ſa fille devenue épouſe de l'Empereur, devoit l'y maintenir. Mais pour ſe mettre à l'abri de tout péril, en cas que Pierre II vînt à mourir, il forma le projet de marier ſon fils avec la Princeſſe Nathalie, ſœur de Pierre II. C'eſt par cette double alliance qu'il ſe promettoit de tranſmettre la couronne de Ruſſie à ſa poſtérité. En attendant, il ſe fit déclarer Généraliſſime de terre & de mer.

SECTION IV.

» L'élévation de Catherine, dit le Chevalier *d'Eon*, mit le pouvoir ſouverain entre les mains de la plus mortelle ennemie de la Princeſſe Eudoxie, qui, ſelon la pente naturelle au cœur humain, devoit être d'autant plus haïe de Catherine, qu'elle avoit plus de motifs de la haïr elle-même. Cette captive ne fut pas long-tems à en éprouver les funeſtes effets.

» Le Comte Tolſtoé eut ordre de la faire transférer à Schluſſelbourg, & de ne rien épargner pour la mettte hors d'état de rien entreprendre. Ce fidèle Agent exécuta avec la dernière rigueur les ordres dont il étoit chargé. Eudoxie ſe vit reſſerrée dans un cachot affreux ; & pour lui faire plus cruellement ſentir l'horreur de cette nouvelle habitation, on congédia toutes les femmes & tous les domeſtiques qu'elle avoit eus juſques-là pour compagnons de ſes peines. On les remplaça pat une ſeule vieille naine, fort infirme, & qui par conſéquent lui devenoit plus à charge qu'utile. Ce fut alors que la veuve d'un grand Empereur ſe vit réduite, dans ſes propres Etats, à la néceſſité de remplir les plus vils emplois, ſoit pour entretenir quelque propreté dans la chambre qu'elle habitoit, ſoit pour blanchir ſon linge, ſoit enfin pour ſe procurer la ſatisfaction des plus preſſans beſoins. Craignant même que, dans l'abattement où ſa poſition devoit la plonger, la Religion ne lui offrît quelque ſecours, on lui refuſa l'aſſiſtance d'un Prêtre, qu'elle demandoit avec inſtances pour lui adminiſtrer les Sacremens de l'Egliſe.

» Il n'eſt pas permis de douter que Tolſtoé, dans toute cette barbarie, n'ait ſuivi avec trop de préciſion les ordres de ſa ſurprenante Maitreſſe, qui, non-contente d'avoir, pendant la vie de Pierre, tenu la place de ſa rivale, d'avoir fait *ôter la Couronne & peut-être la vie au fils d'Eudoxie*, & par ce moyen d'avoir fermé à ſon petit-fils tout accès au Trône, exerçoit encore la facilité de ſon génie à inventer des moyens nouveaux d'accroître les tourmens de ſa captive.

» Dans la crainte que cette priſonnière ne tentât d'avoir quelque communication au-dehors, il fut ordonné que chaque fois qu'on changeroit la garde prépoſée à la ſûreté de ſa priſon, on feroit également déshabiller les Officiers & les ſoldats qui la monteroient ou qui la deſcendroient, pour s'aſſurer ſi aucun d'eux n'auroit

eu la témérité de se charger de quelques billets d'Eudoxie ou pour elle; & dans le cas de cette découverte, l'ordre étoit positif de faire pendre sur-le-champ & sans miséricorde ceux qui auroient pu se laisser gagner «. Voyez *Histoire impartiale d'Eudoxie Foédérovna, &c.* Tome VI.

Section V.

Les Etats-Généraux avoient accédé au fameux Traité de Hanovre, & le Landgrave de Hesse-Cassel ayant suivi leur exemple le 26 Janvier de cette année, il s'obligea de fournir à l'Angleterre huit mille hommes d'Infanterie & quatre mille de Cavalerie, moyennant un subside de vingt-cinq mille livres sterlings, ou deux millions sept cents cinquante mille livres, argent de France. D'un autre côté, le Roi de Prusse se détacha du Traité de Hanovre pour accéder à celui que la Russie avoit conclu avec la Cour de Vienne le 6 Août : le Traité qui eut lieu entre ce Prince & l'Empereur, se fit à Vusterhausen, le 12 Octobre. C'est ainsi que les deux fameux Traités de Vienne & de Hanovre divisèrent l'Europe en deux partis; les Chefs de ces deux alliances faisant tous leurs efforts pour attirer, chacun de leur côté, le plus grand nombre de Princes qu'il leur seroit possible.

La triple alliance de Vienne, de Madrid & de St-Pétersbourg donnoit, avec raison, beaucoup d'inquiétudes à la Cour de Londres. M. *Walpool* étoit parfaitement informé de tout ce que Pierre I avoit projetté en faveur du Prétendant. Personne n'ignoroit que Catherine se faisoit gloire de suivre en tout le systême de ce Prince. On étoit donc fondé à croire que le Traité fait entre les Cours de Vienne & de Pétersbourg contenoit des articles qui devoient inquiéter l'Angleterre.

Le Prince *Eugène* de Savoye déclara à l'Ambassadeur de cette Cour à Vienne, » que sur ce que S. M. I. étoit informée que les

» négociations qui étoient depuis quelque tems sur le tapis, » entr'elle & l'Impératrice de Russie, avoient donné des inquié- » tudes à quelques Puissances de l'Europe, & en particulier à » S. M. B.; il avoit ordre de l'assurer qu'elles ne portoient aucun » préjudice à l'Angleterre, ni à ses Alliés; & que S. M. I. mettoit » un si grand prix à l'amitié qui régnoit entre les deux Cours, » que rien ne seroit capable de la refroidir; se flattant que, de » son côté, le Roi d'Angleterre ne souffriroit point qu'aucune » des Puissances qui étoient entrées dans le Traité de Hanovre, » causât quelque trouble dans l'Empire «.

Malgré toutes ces démonstrations d'amitié de la part de la Cour de Vienne, celle de Londres ne négligeoit rien pour inspirer aux autres Puissances de la jalousie, & pour les obliger à regarder ce Traité avec quelque inquiétude. Si la bonne foi présidoit aux négociations, les Princes regarderoient mutuellement leurs assurances comme des choses sacrées : malheureusement la politique des Cours ressemble presque toujours au *Janus* de la Fable. Dans cette incertitude il parut divers Ecrits, dont les uns avoient ces inquiétudes pour objet, & les autres tendoient à justifier le droit qu'avoit l'Empereur d'établir & de soutenir la Compagnie d'Ostende : il suffira de les indiquer au Lecteur.

Le premier, qui parut sous le titre de *Réflexions sur le Traité de Hanovre*, contenoit dix articles, qui tous avoient pour objet de persuader que ce Traité rompoit entièrement le lien qui, selon les Loix de l'Empire, unit l'Empereur comme Chef avec les Etats qui le composent, & qu'il étoit entièrement contraire au serment inviolable, & aux obligations des Rois d'Angleterre & de Prusse, comme Electeurs.

Après un assez grand détail des obligations, des Loix & des usages de l'Empire qui les établissent, l'Auteur concluoit qu'il n'y avoit point d'autres mesures à prendre que de s'opposer avec

force

force à ce Traité, conjointement avec S. M. I., afin d'empêcher les suites funestes qu'il pouvoit avoir, & de conserver l'union & la tranquillité dans l'Empire.

Le second contenoit un récit historique très-détaillé sur la Compagnie d'Ostende & les droits de l'Empereur. Ces différens Ecrits ne restèrent point sans replique : la première parut dans une Gazette Angloise, sous le titre de la *Poste du soir de Witehall*, & la seconde sous celui de *Lettre d'un Membre de la Province de Hollande à un Membre de la Province de Gueldres.*

Mais la replique la plus vive & la plus efficace fut l'unanimité avec laquelle le Parlement d'Angleterre accorda au Roi tout ce qu'il désira, à son retour de Hanovre, pour armer trois escadres qu'il destina pour la Baltique & pour les Indes, dans la vue de bloquer les galions, & pour la mer Mediterranée, dans le dessein de couvrir Gibraltar & Port-Mahon.

Cette résolution vigoureuse, disent les Mémoires de Walpool, porta, depuis le Nord jusqu'au Sud, la gloire de la Nation, du Monarque & du Ministre. Elle eut d'autant plus d'éclat, qu'on la prit, qu'on l'exécuta sans demander ni attendre le concours des autres Alliés. Cette manière d'envisager les choses convenoit à celui qui en étoit un des principaux acteurs : quant à nous, nous pensons que des actes d'hostilités formelles sur de simples soupçons, n'établissent point la gloire de la Nation, du Monarque & des Ministres, depuis le Nord jusqu'au Sud ; & nous ne croyons pas qu'il soit vrai *que la plus petite vraisemblance ait toute la force de la certitude, lorsqu'il est question de points aussi importans.* Quels sont les excès & les attentats qu'un Tribunal, qu'un Ministre ne puissent justifier avec une maxime qui autoriseroit les transgressions aux Traités & les violations les plus sacrées, si elle pouvoit être admise même en politique. Nous croyons fermement que les hostilités ne sont permises que quand elles sont nécessaires.

En général, la politique des Cours ne devroit jamais oublier, qu'il est des circonstances dans lesquelles on doit éviter l'éclat, parce qu'il ne serviroit qu'à éclairer certaines démarches, que l'on ne peut aisément justifier.

Entre la résolution de former & de faire partir les trois Escadres, il ne se passa que le tems nécessaire pour les équiper : cet intervalle fut employé à faire mouvoir tous les ressorts de la politique ; en Espagne, en France, dans les Cours de Vienne, du Nord & de Constantinople.

L'Amiral *Hozier*, qui mit à la voile le 19 Avril 1726, alla bloquer à *Porto-Bello* les galions qui devoient servir au succès des projets des Alliés : l'Amiral *Wager*, qui appareilla le 28 du même mois, pour se rendre dans la mer Baltique, se joignit, près de l'Isle de Nargin, à la Flotte Danoise, renferma la Marine naissante de Russie dans les Ports de Rével & de Kronstadt, pour tout le reste de l'été. Par cette démarche vigoureuse & active, le Roi d'Angleterre eut la gloire de conserver la tranquillité dans le Nord, ou, pour parler plus net, de se la procurer à lui-même.

Il ne fut plus question ni d'embarquement en Galice, ni des vaisseaux de Russie qui s'y étoient rendus pour cet objet. Le départ de l'Amiral Hozier obligea la Cour de Madrid d'envoyer en Amérique les vaisseaux qui avoient été armés à Cadix pour un voyage bien différent. Ceux de Russie, au lieu des armes & des troupes qu'ils devoient transporter en Ecosse, reprirent tristement la route de Pétersbourg, chargés d'huile & d'autres denrées.

Section VI.

Si la saine critique est une des qualités essentielles de l'Historien, l'impartialité en est la première. En désapprouvant l'armement des trois Escadres Angloises envoyées, sur de simples présomptions, aux Indes, sur la Méditerranée & dans la Baltique, la

juſtice veut que nous rapportions les raiſons alléguées par le Roi d'Angleterre pour la juſtification de ſa conduite; c'eſt ſon Miniſtre qui va parler pour l'Hiſtorien.

» L'alliance que l'Impératrice Catherine venoit de contracter avec les Cours de Vienne & de Madrid, & le deſſein dans lequel on croyoit qu'elle étoit de faire rentrer le Duc de Holſtein, ſon gendre, dans le Duché de Sleſvick, dont le Roi de Danemarck s'étoit emparé, & même de le faire déclarer ſucceſſeur du Royaume de Suède, mettoit tout le Nord en mouvement, & ſur-tout le Roi de Danemarck. Ce Monarque, qui craignoit d'être attaqué, augmenta conſidérablement ſes forces navales, & fit tous les autres préparatifs de guerre. Mais afin qu'ils ne donnaſſent aucun ombrage à la Suède, où il ſavoit que le Duc de Holſtein avoit beaucoup de partiſans, il fit remettre un Mémoire à la Cour de Stockholm, dans lequel il répréſentoit, qu'ayant été informé de bonne part que le Duc de Holſtein, ſecouru de l'Impératrice de Ruſſie, tant par mer que par terre, avoit formé le deſſein de l'attaquer l'été prochain, il ſe trouvoit obligé de prendre toutes les meſures convenables pour ſe mettre en état de défenſe, & de déclarer à S. M. S. que les préparatifs & armemens qu'il faiſoit, n'avoient point d'autre objet, &c.

La réponſe vague que fit le Roi de Suède, un mois après avoir reçu ce Mémoire, ne renfermoit rien qui pût ſatisfaire pleinement le Roi de Danemarck. Il s'étoit répandu des bruits qu'il régnoit entre les Cours de Suède & de Ruſſie une intelligence intime, qui donnoit lieu aux armemens qu'on leur voyoit faire. Il étoit naturel que ces bruits excitaſſent la vigilance de la Cour de Copenhague ſur les deſſeins de ces deux Puiſſances. Pour en prévenir les ſuites, S. M. D. ſollicita vivement S. M. B. d'envoyer, pour conſerver la tranquillité du Nord, une Eſcadre dans la mer Baltique, à laquelle il offrit d'en joindre une.

Cette sollicitation du Roi de Danemarck, appuyée des lettres qu'on recevoit de M. *Pointz*, Plénipotentiaire à la Cour de Stockholm, ne contribua pas peu à déterminer le Roi d'Angleterre à envoyer l'Escadre qu'on lui demandoit, pour avoir non-seulement la gloire de pacifier le Nord, mais encore de dissiper l'orage qui paroissoit le menacer, & de déterminer, s'il étoit possible, la Cour de Suède à accéder au Traité de Hanovre. Il prétendoit aussi avoir découvert, *par certaines lettres interceptées* d'un Agent du Prétendant en Russie, que les partisans de ce Prince avoient trouvé le moyen d'y acheter trois vaisseaux de guerre, qui étoient partis vers la fin de l'année 1725, pour se rendre à Cadix, dans le dessein de favoriser l'exécution de *certains projets secrets* & concertés dans les Cours de Pétersbourg & de Madrid. S. M. B. avoit été prévenue par M. *de Saint-Saphorin* & par le Lord *Harrington* de tout ce qu'on soupçonnoit se tramer à Vienne & à Madrid, en faveur du Prétendant. Harrington reçut ordre de s'informer soigneusement de la côte à laquelle les trois vaisseaux Russes étoient arrivés, & de l'objet pour lequel l'Impératrice les y avoit envoyés. Ce Ministre, dont l'activité & l'adresse à découvrir les desseins les plus cachés, n'avoient point d'égales, exécuta les ordres de son Maître. Il l'informa que les vaisseaux étoient effectivement arrivés à Cadix; que de-là ils avoient passé à Saint-Ander, où quatre autres vaisseaux Espagnols devoient les joindre avec des vivres pour cent jours, & que vraisemblablement ils devoient servir à embarquer les troupes Espagnoles qui se trouvoient dans le voisinage de ce Port.

Le Roi George appuyoit les présomptions tirées de ces indices sur l'assurance qu'il prétendoit avoir, que l'Empereur devoit tenir six mille hommes à Ostende, prêts à l'embarquement. Toutes ces circonstances réunies, réveillèrent de plus en plus ses attentions sur les vues des trois Puissances réunies. Il crut enfin les avoir pénétrées «.

Toutes ces raisons prouvent bien plus les craintes du Roi d'Angleterre, qu'elles ne justifient ses hostilités : la peur donne aux objets une tournure & une forme qu'ils n'ont pas ; & lorsqu'un Souverain soupçonne qu'on en veut à sa couronne, les plus légères apparences d'un dessein qui tend à l'en dépouiller, font une impression sur son esprit, & réveillent toute son attention & sa vigilance.

Soit que S. M. B. fût réellement persuadée qu'elle étoit aussi intéressée que la Cour de Copenhague à s'opppser aux projets de la Russie, soit qu'elle jugeât nécessaire de paroître avoir cette idée, pour prendre des mesures vigoureuses qui affermiroient sa puissance en Angleterre, en la faisant respecter de l'Europe ; elle fit partir l'Amiral *Wager* pour la Baltique, avec une Escadre de vingt-trois vaisseaux de ligne. Il arriva à la rade de Copenhague le 4 Mai. Deux jours après son arrivée, il eut audience du Roi, & régla avec lui tout ce qui regardoit la jonction de sa Flotte à la Flotte Danoise. Ce Monarque donna des ordres à tous les Officiers & à toutes les troupes auxquelles celles de Hanovre devoient se joindre, au besoin, de se tenir prêts à marcher. Comme un grand nombre de Danois s'étoient engagés au service de la Russie, & servoient sur ses vaisseaux, le Roi, pour affoiblir cette Marine naissante, fit publier une Ordonnance par laquelle il révoquoit la permission qu'il avoit donnée à ses Sujets de prendre ce parti, & leur enjoignoit de revenir dans leur patrie aussi-tôt que les Puissances au service desquelles ils étoient, ne voudroient point vivre en bonne intelligence avec leur légitime Souverain.

L'Amiral Wager satisfait des mesures que le Roi de Danemarck prenoit pour seconder les vues de S. M. B., mit à la voile, & arriva le 18 Mai sur les côtes de Suède, à la vue d'*Elsenap*. M. *Pointz*, Ambassadeur d'Angleterre, se rendit à son bord, & le conduisit à

Stockholm, chez le Résident de la Chancellerie. L'Amiral lui remit une copie de la lettre que le Roi d'Angleterre écrivoit au Roi de Suède; & deux jours après il eut une audience, dans laquelle il assura S. M. S. que le Roi son maître ne l'avoit envoyé dans la mer Baltique que pour veiller à la sûreté de ses Etats, & pour concourir avec elle au maintien de la paix & de la tranquillité du Nord.

L'Amiral, comblé des marques de bienveillance du Roi & de la Reine de Suède, retourna à *Elsenap*, accompagné de M. Pointz & du Comte de Brancas, Ambassadeur de France; il en partit le 5 Juin pour se rendre dans le golfe de Finlande. Ce bon accueil détermina M. Pointz à présenter un Mémoire au Roi de Suède, pour l'engager à accéder au Traité de Hanovre. Cette concession fut long-tems débattue par le Sénat; mais à la fin elle fut résolue provisionnellement.

SECTION VII.

Dès qu'on eut appris à Pétersbourg que l'Escadre Angloise paroissoit dans la mer Baltique, l'Impératrice fit présenter un Mémoire au Roi de Suède, dans lequel elle taxoit de faussetés tous les bruits qu'on avoit malicieusement répandus, en donnant à entendre que la Flotte Russe devoit aller sur les côtes de Suède pour y favoriser une révolution en faveur du Duc de Holstein. Pour prouver le contraire, elle offroit à S. M. S. d'employer pour son service toutes ses forces, tant de terre que de mer, en cas qu'elle fût attaquée par quelque autre Puissance. La reconnoissance que l'on témoigna à l'Ambassadeur de Russie pour un intérêt si distingué en faveur de la Suède, fut proportionné à l'idée qu'on avoit de la bonne volonté de l'Impératrice. Cette Princesse, qui avoit alors des raisons pour ménager la Suède, eut recours à un autre moyen pour retarder du moins, si elle

ne pouvoit l'empêcher, l'union de la Suède avec la France & l'Angleterre. Elle ordonna à son Ambassadeur de présenter un autre Mémoire, dans lequel on exposoit, » que, dans le cas où l'Escadre Angloise voudroit attaquer la Russie, S. M. I. croyoit devoir faire par à S. M. S. que sa flotte & ses galères étoient prêtes à se mettre en mer, pout s'opposer aux desseins des Anglois. Elle demandoit l'avis du Roi de Suède; & en cas d'insulte de la part de l'Angleterre, elle réclamoit les secours que la Suède devoit donner à la Russie, suivant les deux Traités qui subsistoient entre ces Puissances «.

Le conseil que l'Impératrice demandoit, & les alarmes qu'elle affectoir, ne firent aucune impression : le Roi de Suède répondit, » que n'ayant rien à craindre du côté de l'Angleterre, il jugeoit inutiles tous les préparatifs que faisoit l'Impératrice pour s'opposer aux entreprises de l'Escadre Angloise, & que par conséquent la Suède n'étoit point obligée à lui fournir les secours qu'elle réclamoit; mais qu'elle seroit exacte à les lui donnet lorsque les circonstances l'exigeroient, conformément aux Traités «.

L'Empereur voyoit avec autant de mécontentement que Catherine, l'accession de la Suède au Traité de Hanovre : son Ambassadeur secondoit à Stockholm celui de Russie, & représentoit que, suivant toute apparence, le parti que le Roi de Suède prendroit à cet égard, seroit bientôt suivi de la résolution que l'Empereur prendroit de son côté, d'accorder aux Rois de la Grande-Bretagne & de Prusse l'investiture des Duchés de *Brémen*, *Verden* & *Stettin*, comme Electeurs de l'Empire, & de soutenir en même-tems, de concert avec l'Impératrice de Russie, les intérêts du Duc de Holstein. Malgré toutes les sollicitations & les menaces de ces deux Ambassadeurs, on traitoit avec la même vigueur l'affaire de l'accession; & tout annonçoit que la Diète convoquée à ce sujet le 1 Septembre suivant, se conformeroit au sentiment du Roi & du Sénat.

Enfin l'Efcadre Angloife entra dans le golfe de Finlande, & jetta l'ancre près de l'Ifle de *Nargen*, à trois mille de Révcl. Le Commandant de la Place ne fachant pas trop comment fe comporter, envoya à tout hazard, faire compliment à l'Amiral *Wager*, & lui fit demander en même-tems dans quel deffein il s'avançoit fi près de Révcl.

L'Amiral, après l'avoir fait affurer qu'il n'avoit aucun deffein dont on dût prendre ombrage, dépêcha un de fes Capitaines avec une frégate, pour porter à Kronftadt, & remettre à l'Amiral Apraxin la lettre que le Roi d'Angleterre écrivoit à l'Impératrice: celui-ci l'ayant envoyée fur-le-champ à fa Souveraine, reçut l'ordre de dire au Capitaine Anglois qu'il pouvoit retourner à fon Efcadre, où elle enverroit fa réponfe. Neuf ou dix jours s'écoulèrent: enfin le Comte Apraxin fit parvenir cette réponfe à l'Amiral. Les deux lettres dont il s'agit intéreffent la politique; ceux des Lecteurs qui défireront en avoir connoiffance, les trouveront dans l'Hiftoire du Miniftère du Chevalier Walpool, tom. I, pag. 397 & fuiv.

SECTION VIII.

Les grands armemens de terre & de mer qu'on avoit vu faire à la Ruffie, & dont les frais, dit-on, montoient au moins à quinze cents mille roubles; beaucoup d'autres difpofitions pour une grande entreprife, pouvoient faire douter de la fincérité des affurances que donnoit l'Impératrice, & juftifier les mefures que les Rois de Danemarck, de Suède & d'Angleterre avoient prifes pour conferver la tranquillité dans le Nord.

La Flotte que le Danemarck avoit armée, ayant joint l'Efcadre Angloife aux ordres du Vice Amiral *Bille*, près de Révcl, M. de *Weftphalen*, Ambaffadeur de la Côur Danoife, préfenta à ce fujet un Mémoire à l'Impératrice; cette Princeffe parut très-offenfée du

du contenu : on y répondit avec beaucoup de vivacité; mais son ressentiment n'eut cependant point d'autre suite. Catherine prit le parti le plus sage, celui de la modération. Loin de traiter les Anglois & les Danois comme ennemis, elle ordonna qu'on leur fournît toutes sortes de rafraîchissemens, & qu'on n'exigeât rien d'eux au-delà du prix commun des denrées. Pour mettre le comble à sa générosité, & sans doute pour se concilier l'amitié de la Nation Angloise, elle fit publier une Ordonnance qui donna lieu dans toutes les Cours à louer sa modération, & à blâmer hautement les vues ambitieuses de l'Angleterre.

Mais les ménagemens que Catherine mettoit en usage, pendant qu'elle portoit à toute l'Europe des plaintes vives contre le Roi d'Angleterre, ne servoient qu'à fortifier l'opinion où il étoit, que la Cour de Russie ne négligeoit aucun moyen pour faire réussir le rétablissement du *Prétendant*.

Les Négocians Anglois qui étoient à Pétersbourg, vivement pénétrés de la bienveillance dont cette Princesse les honoroit, allèrent se jetter à ses pieds pour lui en marquer leur reconnoissance; & ceux qui étoient répandus dans ses Etats, ne cessoient de publier ses louanges. Cette politique est bien adroite.

Si Catherine n'eut pas la satisfaction d'exécuter les desseins qu'on lui attribuoit, elle n'acquit pas moins de gloire par la prudente conduite qu'elle tint envers ses voisins dans le Nord, & par la fermeté avec laquelle elle accéda au Traité de Vienne, malgré les deux Flottes combinées d'Angleterre & de Danemarck. C'est aussi le seul évènement politique qui fasse époque dans le règne d'une Princesse qui gouverna avec sagesse, d'après les maximes de Pierre-le-Grand. Elle reprit ses travaux & ses réformes; mais ce n'étoit pas le même génie qui présidoit aux affaires, & qui surveilloit toutes les parties de l'Administration. » En ce » tems-là, dit le Maréchal *Munich*, le Gouvernement de l'Empire

» n'étoit autre chose que *le vouloir despotique du Prince Mentschikof.* » Il traita avec fierté tous les Grands de l'Empire, médita d'éloi» gner de la Cour le Duc & la Duchesse de Holstein, s'opposa à » la confection des travaux du canal de Ladoga, & à celui de la » chûte sur la Néva, que Pierre-le-Grand m'avoit ordonné de » construire. Il rétablit la charge de Hetman de l'Ukraine en la » personne d'*Apostol*, Colonel des Kosaques, & n'agit que par son » intérêt propre «. Sachant bien que toute la Nation le haïssoit, il n'avoit pas un moment de repos, & craignoit sans cesse qu'on ne parvînt enfin à lui rendre de mauvais offices.

SECTION IX.

Pierre II, fils de l'infortuné Alexis, étoit le seul Prince qui restoit du sang des Romanofs : l'Impératrice, qui le destinoit à être son successeur, prit un soin particulier de son éducation, & le fit déclarer *Grand-Duc* de Russie. Mais si Mentschikof étoit haï de la Nation, Pierre II intimidoit les Grands qui avoient été employés comme instrumens dans le procès du Tzarévitz : ils craignoient que ce Prince, monté sur le Trône, ne se vengeât sur eux des mauvais traitemens que son père en avoit reçus. Cette crainte fondée, dit le Général *Manstein*, les détermina à solliciter Catherine d'envoyer le jeune Prince faire ses études dans les pays étrangers ; & ils étoient convenus entr'eux, en cas que l'Impératrice, dont la santé se délabroit, vînt à mourir pendant qu'il seroit absent, de lui donner l'exclusion, & de placer la Duchesse de Holstein sur le Trône.

SECTION X.

Les Etats de Courlande procédoient cette année à l'élection éventuelle d'un Duc, pour succéder à Ferdinand leur Souverain, & le dernier mâle de la Maison de *Kettler*. Ils élurent le

Comte *Maurice* de Saxe, fils naturel du Roi de Pologne, malgré les brigues du Duc de Holſtein & du Prince Mentſchikof, qui tous deux appuyés par la Ruſſie, s'étoient mis ſur les rangs. On prétend que la Ducheſſe douairière de Courlande n'épargna rien pour faire réuſſir cette élection, dans l'eſpérance qu'elle faciliteroit ſon mariage avec le Comte Maurice; mais la Pologne s'oppoſa formellement à l'élévation de ce Prince, ſe flattant toujours qu'après la mort du Duc Ferdinand, elle pourroit réunir ces Etats à la Couronne, & les partager en Palatinats. Mentſchikof s'étoit rendu en Courlande pour faire valoir la recommandation de Catherine en ſa faveur : ſes ennemis prirent ce tems pour le mettre mal dans l'eſprit de l'Impératrice, de peur qu'il ne traversât leurs deſſeins à ſon retour, en s'oppoſant à ce que Pierre II allât faire ſes études dans les pays étrangers. Ils réuſſirent ſi bien à indiſpoſer Catherine contre le Miniſtre deſpotique, qu'elle ſigna l'ordre de l'arrêter en chemin, avant qu'il n'arrivât à Pétersbourg; c'étoit juſtice. Malheureuſement le Comte de *Baſſévitz*, Miniſtre du Duc de Holſtein, s'étoit mis en tête de ſoutenir ce favori; il ſe ſervit de tout l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de ſon maître, pour l'engager à demander inſtamment la grace de Mentſchikof à l'Impératrice, & il l'obtint. Mentſchikof de retour fut averti des mauvais deſſeins de ſes ennemis. On prétend que ce fut le Comte de Baſſévitz qui, par un excès de confiance, ou par un motif perſonnel plus puiſſant, lui fit part des ouvertures que quelques Seigneurs lui avoient faites, des bonnes intentions qu'ils avoient pour la Ducheſſe de Holſtein. On ajoute que Mentſchikof en profita ſur-le-champ, & rompit toutes les meſures : ceux qui étoient dans les intérêts de la Cour de Holſtein furent extrêmement intimidés; la défiance s'empara d'eux, & ils conçurent un ſouverain mépris pour le Comte de Baſſévitz.

Le Duc & la Ducheſſe de Holſtein étoient les ſeuls qui fiſſent ombrage au favori tout-puiſſant: il pouvoit ſe former un nouveau parti en leur faveur, & capable de s'oppoſer à ſes vaſtes deſſeins; il crut que s'il pouvoit les éloigner de l'Empire, il n'y auroit plus perſonne qui osât croiſer ſes vues. Il ceſſa donc tout-à-coup d'avoir pour eux les égards & les ménagemens qui leur étoient dus, leur ſuſcitant chaque jour de nouvelles chicanes, pour les contraindre enfin d'abandonner la partie.

Ce parti violent pouvoit devenir funeſte au Miniſtre ambitieux; Catherine chériſſoit la Ducheſſe de Holſtein, ſa fille aînée: Mentſchikof le ſentit, & prit des meſures en conſéquence.

Pour mettre Catherine dans ſon parti, il eut recours à l'impoſture; il fit répandre le bruit qu'*il ſe tramoit une conſpiration, que les conjurés avoient formé le projet d'enfermer l'Impératrice dans un Cloître, & de placer le jeune Pierre Alexiéviz ſur le Trône.* L'impoſteur parut alarmé ſur le ſort de Catherine, & feignit de ſe donner beaucoup de ſoins pour démêler cette intrigue: il en coûta, dit-on, les biens & la liberté à quelques Seigneurs qui furent relégués dans la Sibérie; mais le public n'en ſoupçonna pas moins la jalouſie du Miniſtre contre les prétendus conſpirateurs, & la conſpiration ne fut regardée que comme un fantôme imaginé pour avoir occaſion de les perdre.

SECTION XI.

L'Impératrice préſida en cette année à la première aſſemblée de l'Académie des Sciences, qui ſe tint le jour de Ste. Catherine. C'étoit ſans doute un ſpectacle bien extraordinaire de voir les Sciences & les Arts au ſein d'une grande Ville, & dans l'endroit même où vingt-trois ans auparavant il n'y avoit que des marais affreux & une terre déſerte. On ne peut trop faire remarquer le pouvoir que les Souverains bienfaiſans ont d'opérer en quelque

ſorte des prodiges pour le bonheur de leurs Sujets & pour la gloire de leur Empire ; & c'eſt, dit Voltaire, en contemplant le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui ſortit deux fois de ſes Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ſes mains à preſque tous les Arts néceſſaires pour en donner l'exemple à ſon peuple, & qui fut le Fondateur & le père de ſon Empire, que les Souverains des Etats depuis long-tems policés ſe diront à eux-mêmes : *Si dans les climats glacés de l'ancienne Scythie, un homme aidé de ſon ſeul génie, a fait de ſi grandes choſes, que devons-nous faire dans des Royaumes où les travaux accumulés de pluſieurs ſiècles nous ont rendu tout facile?*

SECTION XII.

1727.

Dès le milieu de l'année précédente, Catherine étoit tombée dans un état de langueur & de dépériſſemement, dont la cauſe inconnue fit ſoupçonner l'ouvrage de quelque main ennemie (1). Au commencement de cette année, cet état de langueur ſe tourna en une maladie mortelle. On a vu que cette Princeſſe avoit reconnu Pierre II pour ſon ſucceſſeur. Ce Prince né en 1715 n'étoit alors âgé que de onze ans & quelques mois. Catherine, ſentant approcher ſa fin, voulut confirmer par ſon teſtament les droits de Pierre II au Trône, & le mettre, pendant ſa minorité, ſous la tutelle d'une Régence, compoſée des Princeſſes ſes filles, Anne & Eliſabeth, du Duc de Holſtein, époux de la Princeſſe Anne,

(1) On lit dans l'Ouvrage qui a pour titre : *Idée de la forme du Gouvernement de l'Empire de Ruſſie*, que l'Impératrice Catherine mourut d'un violent rhumatiſme, le 6 Mai 1727 ; & dans la note qui eſt au bas de la page 63, ce qui ſuit : *L'on aſſure qu'elle eſt morte d'une poire confite & empoiſonnée que le Général* DEVIER *lui avoit préſentée.* Note de M. B**.

du Prince de Holstein (1), Evêque de Lubeck, fiancé avec la Princesse Elisabeth, & des Membres du Conseil Souverain. Cette Régence devoit durer jusqu'à ce que Pierre II eût seize ans accomplis.

Les Membres du Conseil étoient au nombre de six, savoir : le Prince Mentschikof, le Grand-Amiral Apraxin, le Grand-Chancelier Comte d'Osterman, & les deux Conseillers-Privés Démitri Galitzin & Vasili Dolgorouki.

La Loi de Pierre-le-Grand avoit rendu la succession au Trône très-incertaine ; & Catherine, qui n'avoit plus d'interêt à la faire valoir, crut devoir en prévenir les conséquences par les dispositions suivantes.

1°. » Le Grand-Prince Pierre Alexiévitz, petit-fils du feu Empe- » reur mon Epoux, me succédera, & gouvernera avec la même » souveraineté & le même pouvoir absolu que j'ai gouverné la » Russie ; & à lui succéderont ses enfans légitimes.

2°. » S'il meurt sans laisser de postérité, ma fille *Anne Pétrovna* » héritera en ce cas de la Couronne de Russie, & après elle, ses » enfans.

3°. » Au cas qu'elle mourût sans enfans, le Trône de Russie » appartiendra à ma fille *Elisabeth Pétrovna*, & à ses héritiers » légitimes après elle ; & s'il plaît au Ciel de retirer de ce monde » ma fille Elisabeth sans laisser de descendans, alors le Trône » écherra à la Princesse *Nathalie Alexievna*, petite-fille du feu Em- » pereur mon Epoux, & à ses descendans ; bien entendu que les » personnes nommées dans mon présent testament, ou leurs des- » cendans destinés à porter la Couronne Impériale de Russie, n'y » pourront parvenir, s'ils portoient une Couronne ailleurs ; outre » cela il faut qu'ils professent la Religion Grecque.

(1) Ce Prince mourut de la petite-vérole à Pétersbourg, avant la célébration du mariage.

4°. » Considérant que le Grand-Prince n'a pas encore l'âge de » pouvoir régner par lui-même, il y aura un Conseil de Régence » qui gouvernera pendant sa minorité, & qui aura soin de son » éducation. La pluralité des voix sera une loi irrévocable dans » ce Conseil, qui consistera en neuf personnes, savoir : ma fille » aînée Anne Pétrovna, sa sœur Elisabeth Pétrovna, le Duc de » Holstein, le Prince Mentschikof, & cinq autres Sénateurs. Ce » Conseil de Régence n'aura pas le pouvoir de changer quelque » chose dans l'ordre de succession que j'ai trouvé bon d'établir » par mon présent testamenr, en forme de loi fondamentale & » irrévocable.

5°. » Le Grand-Prince assistera aux délibérations de ce Conseil. » Le pouvoir décisif de ce Conseil durera jusqu'à ce qu'il ait » atteint l'âge de seize ans; alors l'autorité de ce Conseil cessera, » & l'Empereur mon successeur prendra le rênes du Gouverne- » ment; mais il ne pourra demander audit Conseil compte de » sa précédente Administration.

6°. » Les Princesses mes Filles ayant cédé, comme elles céde- » ront, le droit à la succession de leurs père & mère en faveur » du Grand-Prince & de ses descendans, on leur comptera, une » fois pour toutes, un million de roubles, outre leur dot qui » sera de trois cents mille roubles pour chacune. Ces sommes » leur seront payées pendant la minorité du futur Empereur; » outre ce, lesdites Princesses mes Filles auront chacune une » pension de cent mille roubles par an, tant que la minorité de » l'Empereur durera, & elles hériteront seules de mes joyaux, » bagues, argenterie, meubles & équipages.

7°. » On prendra à cœur l'affaire de la restitution du Duché » de Schlesvick au Duc de Holstein, de manière que l'on re- » mette Son Altesse Royale en possession de ses Etats héréditaires; » & quand le Grand-Prince sera devenu majeur, il pressera cette

» affaire de toutes ses forces, en cas que l'on n'ait pu la terminer » pendant sa minorité. Il vivra toujours en bonne amitié & con- » corde avec la Maison de Holstein; & quand ledit Duc sera » monté sur le Trône de Suède, il vivra de même avec la Russie.

8°. » Je consens que ma Fille, la Princesse Elisabeth, choisisse » pour son époux l'Evêque de Lubeck, Duc de Schlesvick & de » Holstein, & je leur donne à cet effet ma bénédiction maternelle.

9°. » J'ordonne de même que l'on donne à l'Ambassadeur de » Holstein auprès du Trône de Russie, un Hôtel convenable dans » cette Ville, & je veux que cet Hôtel soit exempt de logement » de soldats & de toute autre charge.

10°. » Je veux & j'ordonne que l'on engage le Grand-Prince à » épouser une Princesse des Filles du Prince Mentschikof.

11°. » Quand le Duc de Holstein jugera à propos de se retirer » d'ici, on lui fournira *gratis*, & aux dépens de l'Empereur mon » successeur, les voitures & les vaisseaux nécessaires pour son » transport.

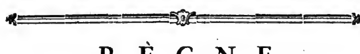
12°. » Mes biens immeubles qui n'appartiennent pas à la Cou- » ronne, mais à moi en propre, soit par don du feu Empereur » mon Epoux, soit par achat ou autrement, seront partagés entre » mes plus proches parens.

13°. » L'Empereur des Romains sera prié de garantir l'exécution » de mon présent testament; & maudits soient ceux qui en em- » pêcheront l'exécution, directement ou indirectement, en tout » ou en partie «.

S'il est vrai, comme on l'assure, que Catherine ne sut jamais ni lire, ni écrire, elle savoit du moins penser, agir & dicter ses volontés avec un courage & une fermeté peu ordinaires à son sexe. Peu de tems après avoir fait les dispositions que nous venons de rapporter, cette Princesse mourut avec une résignation vraiment héroïque,

héroïque, à l'âge de trente-huit ans, après un règne de deux ans & quelques mois. C'eſt à la Poſtérité à juger *ſi Catherine fut un grand homme ſur le Trône.* Croyant ne pouvoir jamais s'acquitter envers le principal auteur de ſa fortune & de ſon élévation, elle avoit nommé Mentſchikof Généraliſſime des troupes de terre & de mer : elle l'avoit élevé à un tel degré de faveur & de puiſſance, qu'il ne lui manquoit que le titre de Souverain, dont il avoit effectivement l'autorité abſolue, & devant laquelle tous les Grands de la Nation étoient obligés de s'abaiſſer. La grandeur du Maître eſt éclipſée lorſque tout plie devant le favori. En général, le favori qui diſpoſe de tout, abuſe ordinairement de tout; ſe regardant comme le centre où toutes les graces doivent aboutir, il veut eſcalader tous les grades ſans ſervices, occuper les premières places ſans talens, & vivre ſans peine dans le faſte; il s'en forme une douce habitude, & finalement il voudroit pouvoir anéantir les perſonnes & les biens de ceux qui refuſent d'adorer l'idole de la faveur. C'eſt ainſi que le *moi excluſif* devient le fléau des Etats. La conduite de Mentſchikof en fournit des preuves ſans replique.





RÈGNE DE PIERRE II ALEXIÉVITZ.

1727.

SECTION PREMIÈRE.

CATHERINE première mourut le 6 Mai ; & dès le lendemain, les Princes, les Princeſſes, les Membres du Conſeil Souverain qui devoient adminiſtrer l'Empire pendant la minorité du Prince, s'aſſemblèrent pour la première fois, & ratifièrent le Teſtament de Catherine. Pierre Alexiévitz fut déclaré Empereur ; & immédiatement après la proclamation, Mentſchikof tira ce Prince du Palais Impérial, & le conduiſit dans le ſien, pour empêcher les Grands d'approcher du Souverain ſans ſa permiſſion. Suivant les dernières diſpoſitions de Catherine, *toutes les affaires devoient être décidées à la pluralité des voix.* Mais quelque ſacrées que fuſſent ces diſpoſitions, Mentſchikof étoit loin de les regarder comme devant avoir force de loi ; elles contrarioient ſes vues : il vouloit être le Vicaire-Général de l'Empire & le ſeul arbitre des affaires. Pour le devenir, il falloit violer les clauſes du Teſtament de l'Impératrice ; elles furent violées deux heures après ſa mort, & la première aſſemblée de la Régence fut la dernière.

Il étoit d'autant plus facile à Mentſchikof de réuſſir dans ſon projet, qu'il pouvoit tout, & tout oſer, dans la perſuaſion où il étoit que perſonne n'auroit le courage de s'oppoſer à ce qu'il avoit réſolu, de peur de ſe perdre. Ce fut donc en s'emparant excluſivement de la perſonne de Pierre II, qu'il crut devoir



Dirigé par Née. Gravé par Choin.

manifester sa puissance à la Nation & se déclarer Régent de l'Empire, à l'heure même où le Duc de Holstein & ses partisans s'applaudissoient de l'établissement d'une Régence qui mettoit la Duchesse de Holstein à la tête des affaires, & qui lui donnoit la Présidence au Conseil. Ils croyoient pouvoir aisément se rendre maîtres de tous les suffrages & tenir les rênes de l'Etat : ils se trompoient. Mentschikof, plus fin, plus ambitieux, plus entreprenant qu'eux tous, ne perdit pas un moment pour s'en emparer.

SECTION II.

Il est d'usage en Russie qu'à chaque changement de règne, le nouveau Souverain brise des fers & rappelle de l'exil les personnages proscrits sous le règne précédent : indépendamment de cet usage, la nature & le sang réclamoient dans le cœur de Pierre II la liberté de l'Impératrice Eudoxie, sa grand'mère, & le rappel des parens & des alliés de cette Princesse qui étoient exilés.

» Ces graces, dit le Général *Manstein*, furent accordées malgré Mentschikof, à l'instigation de quelques Membres du Conseil, qui avoient trouvé le moment d'intéresser l'Empereur en faveur d'Eudoxie & de ses proches parens «. Quoique ce rappel ne plût pas à Mentschikof, il n'osa pourtant pas s'y opposer ouvertement; affectant de changer tout-à-coup de principes, cet implacable ennemi d'Eudoxie, qui l'avoit poursuivie avec tant d'acharnement, voulut paroître l'instrument de sa délivrance, & la rapprocher du Trône, dont il n'avoit cessé de l'éloigner sous les règnes précédens. Il lui dépêcha deux Gentilshommes, dont l'un étoit son proche parent, pour lui annoncer l'élévation de son petit-fils, & pour lui demander de vouloir bien consentir au mariage du jeune Empereur avec une de ses filles. C'est ainsi qu'il fit céder sa vengeance à son ambition.

Eudoxie, qui avoit supporté ses malheurs avec tant de force

& de constance, pensa succomber aux mouvemens de surprise & de joie occasionnés par cette nouvelle surprenante; elle ne put d'abord s'exprimer que par des larmes que la satisfaction arrachoit de ses yeux : la multitude des sensations qu'elle éprouvoit à-la-fois, la rendit comme insensible pendant quelque tems; mais elle revint de ce premier saisissement, lorsqu'il ne lui fut plus permis de douter de sa liberté, de son bonheur, qu'elle avoit regardés jusques-là comme une illusion. Elle sortit de son cachot, pour aller occuper, à son choix, les appartemens qui lui étoient préparés à Moskou & à Pétersbourg. Elle choisit Moskou, où, en attendant l'arrivée de son petit-fils, elle fixa son domicile dans le Couvent destiné aux veuves des Souverains & aux Princesses du Sang.

Ce fut-là qu'Eudoxie reçut les hommages des Grands & de toute la Noblesse de la Ville & des environs. Ces hommages la flattèrent d'autant plus, qu'ils paroissoient moins l'effet de la circonstance, que la démonstration d'un amour trop long-tems retenu par la crainte, & qui voyoit avec transport le moment de manifester à cette infortunée Princesse, les sentimens d'affection que les cœurs avoient toujours conservés pour elle.

SECTION III.

La fille cadette du Prince Mentschikof fut fiancée à Pierre II, avec beaucoup d'éclat, en présence de toute la Cour, & dans l'Hôtel du Comte de *Rabutin*, Ministre de Vienne, le 6 de Juin, un mois après la mort de Catherine. Mais on remarqua, dit le Maréchal Munich, que pendant toute la cérémonie, ce Monarque ne regarda pas sa fiancée. Ce fait semble prouver que Pierre II étoit déja instruit de la part que Mentschikof avoit eue à la répudiation & à l'exil de sa grand'mère, ainsi qu'à l'exhérédation & à la condamnation de son père Alexis.

Quoi qu'il en soit, le dédain que Pierre II avoit témoigné publiquement à sa fiancée, loin de rendre le beau-père futur plus circonspect dans sa conduite, ne le rendit que plus audacieux & plus implacable envers tous ceux qui lui étoient devenus suspects par les marques d'attachement & de bonté que leur donnoit l'Empereur. *Mavrin*, son Gouverneur, fut envoyé en Sibérie : *Sékin*, son Précepteur, fut obligé de sortir de l'Empire : *Jagoujenski*, Procureur-Général du Sénat & gendre du Grand-Chancelier *Golofkin*, fut exilé; & lorsque le Chancelier voulut intercéder pour lui, Mentschikof lui dit : *Voulez-vous que je vous envoie à sa place?* Un Portugais, nommé *Devier*, beau-frere de ce nouveau *Sylla*, & le Général *Pisaref*, reçurent le knout; leurs biens furent confisqués, & ils furent envoyés en Sibérie : *Tolstoé*, Conseiller-Privé, son fils, & presque tous les Sénateurs, furent exilés : Ivan Ivanovitz *Boutourlin*, Lieutenant-Colonel des Gardes Préobragenski, & le Général *Ouschakof*, furent relégués dans leurs terres. Enfin, Mentschikof maltraita en paroles *Osterman*, qui étoit à la tête des affaires étrangères, & le menaça de sa disgrace : il osa même signer les ordres pour reléguer l'Amiral *Apraxin* à Arkangel, sous prétexte de l'y envoyer pour y faire construire des frégates.

Mentschikof ne se contenta pas de punir ses ennemis & tous ceux qui lui étoient suspects; il voulut encore perpétuer le souvenir de ses vengeances personnelles, & ôter aux autres l'envie de lui nuire. Il fit publier un Manifeste par lequel on exhortoit les Russes à prendre garde de former quelques complots, sous peine d'être punis plus rigoureusement encore que les innocens dont nous venons de parler, & qu'on dénonçoit au public comme des coupables auxquels on avoit fait grace de la vie. Ce Manifeste fut publié dans le mois de Juin. Enfin, les mauvais procédés du Prince Mentschikof envers le Duc & la Duchesse de Holstein furent portés à un tel excès, qu'ils les forcèrent d'abandonner la Russie.

Lorſque Mentſchikof écrivoit, ou, pour mieux dire, lorſqu'il faiſoit écrire au jeune Empereur, il le traitoit de *fils*, & ſignoit inſolemment, *votre père Mentſchikof.* A l'Egliſe, il ſe plaçoit dans la tribune de l'Empereur.

SECTION IV.

Non-ſeulement il étoit défendu d'approcher de Pierre II ſans la permiſſion expreſſe de Mentſchikof, il avoit encore eu la précaution de ne placer auprès de lui que ceux dont il ſe croyoit ſûr, parce qu'ils lui étoient redevables de toute leur fortune. Mais comme il avoit heurté de front toutes les anciennes familles, qu'il s'étoit attiré la haine générale de la Nation, & que parmi les perſonnes qui approchoient le Souverain, il s'en trouvoit pluſieurs qui voyoient avec peine leurs parens flétris, dépouillés, exilés, elles ſaiſirent l'occaſion de faire ſavoir à l'Empereur que Mentſchikof exerçoit un deſpotiſme révoltant & univerſel; que ce deſpotiſme s'affermiſſoit de plus en plus par le mariage du Souverain avec ſa fille; & qu'à en juger par ſon arrogance, ſes procédés tyranniques & l'étendue de ſon ambition, on pouvoit le ſoupçonner d'avoir l'envie de monter lui-même ſur le Trône.

Ceux qui travailloient à ouvrir les yeux de Pierre II & à lui inſpirer une juſte défiance contre Mentſchikof, lui faiſoient parvenir leurs réflexions par le jeune Prince Ivan *Dolgorouki*, favori de l'Empereur, qui l'accompagnoit preſque tous les jours à la chaſſe, tandis que Mentſchikof manioit les rênes du Gouvernement. Le Prince Dolgorouki promettoit à ſon Maître de l'inſtruire journellement de la conduite de ſon Tuteur, le ſuppliant de lui garder le ſecret, & de diſſimuler juſqu'à ce qu'il eût trouvé l'occaſiou de faire éclater ſa colère. Pierre le lui promit, & fut fidèle à ſa promeſſe. Mais Mentſchikof, également

insatiable d'honneurs & de richesses, lui fournit bientôt cette occasion.

Ce fut, dit le Général Manstein, le 17 Septembre que sa disgrace parut décidée. Le Corps des Maçons de Pétersbourg fit un présent de 9000 ducats à l'Empereur, qui voulut en faire une galanterie à sa sœur. Il lui envoya cette somme par un de ses Gentilshommes; celui-ci rencontra en chemin Mentschikof qui lui demanda où il alloit porter cet or : le Gentilhomme le lui ayant dit, le Prince repliqua : *L'Empereur est trop jeune encore pour savoir l'usage qu'il faut faire de l'argent; portez-le dans mon cabinet, je trouverai l'occasion de lui en parler.*

Le Gentilhomme, qui savoit combien il étoit dangereux de s'opposer aux volontés de Mentschikof, ne manqua pas de lui obéir. Le lendemain, la sœur de l'Empereur vint rendre visite à son frère, selon sa coutume : après quelques propos, Pierre lui demanda si le présent qu'il lui avoit fait la veille ne méritoit pas un remerciement? La Princesse répondit qu'elle n'avoit rien reçu. L'Empereur, fort étonné de cette réponse, fit appeller le Gentilhomme, & lui demanda ce qu'il avoit fait des ducats qu'il lui avoit remis pour les porter à la Princesse? Le Gentilhomme s'excusa sur ce que Mentschikof lui avoit ordonné de les porter dans son cabinet. Le Prince irrité contre son Ministre, l'envoya chercher sur-le-champ, & lui dit d'un ton menaçant, pourquoi il avoit eu l'audace d'empêcher ce Gentilhomme d'exécuter ses ordres? Mentschikof, qui n'étoit pas accoutumé à entendre le jeune Prince s'exprimer de la sorte, en fut frappé comme d'un coup de foudre : il répondit cependant, mais avec un ton modeste, que l'Etat manquoit d'argent, & que le trésor étant épuisé, il s'étoit proposé ce jour même de remettre une note à l'Empereur, sur la manière dont les 9000 ducats pouvoient être plus utilement employés. Il ajouta, dit-on : *Si pourtant V. M.*

l'ordonne, je ferai non-seulement remettre à la Princesse l'argent qu'elle lui destinoit, mais encore un million de roubles de ma propre caisse. L'Empereur ne se contenta pas de cette réponse, il frappa du pied, en disant : *Je t'apprendrai que je suis maître, & que je veux être obéi.* Après ces mots, il lui tourna le dos; mais Mentschikof le suivit, & l'appaisa enfin par ses prières.

Cette trève ne fut pas de longue durée : Mentschikof tomba dangereusement malade; sa maladie donna le tems à ses ennemis de travailler plus efficacement à sa perte. Dès qu'il fut rétabli, il ne tarda pas à s'appercevoir de l'ascendant de ses ennemis, par la froideur que lui témoignoit Pierre II; mais il se flattoit de rentrer bientôt en graces, & d'en imposer à l'Empereur même par ce ton d'autorité qu'il avoit su prendre avec lui. La chose étoit encore possible, si Mentschikof, trop confiant dans ses ressources, n'eût abandonné la partie, pour aller prendre l'air de la campagne dans sa maison d'Ouranienbaum, à deux lieues de Péterhof. Il venoit d'y bâtir une Chapelle dont il vouloit faire l'inauguration : l'Empereur & la Cour étoient invités à cette cérémonie; mais ses ennemis, qui avoient tout à craindre de sa vengeance, s'il se réconcilioit avec l'Empereur, engagèrent ce Prince à feindre une indisposition le jour de la cérémonie. Mentschikof ne prit pas le change; mais il ne se croyoit pas si près de sa disgrace. Il eut même l'imprudence, pendant l'inauguration, de s'asseoir sur une espèce de trône qui avoit été placé pour S. M. Ses ennemis ne manquèrent pas de relever cette circonstance; & c'est précisément ce qui accéléra sa perte.

Le même soir, il se rendit à Péterhof, où il ne trouva pas l'Empereur, qui avoit pris le plaisir de la chasse. Il s'adressa au Comte Osterman, & lui tint des propos durs & hautains. Il coucha à Péterhof, & y passa le jour suivant. Mais voyant que l'Empereur ne venoit point, & que tous les visages étoient glacés

en

en sa présence, il prit le parti de retourner à Pétersbourg, où il se croyoit plus redoutable qu'au milieu des courtisans. Loin d'y jouer le rôle d'un favori disgracié, il fit la ronde dans les divers départemens, & donna des ordres par-tout. Il régla la forme de la réception que l'on feroit à l'Empereur dans sa propre maison, où il espéroit que ce Prince continueroit de loger. Les personnes envoyées de Pétershof le désabusèrent de cet espoir, & lui dirent *que Sa Majesté leur avoit ordonné de lui préparer le Palais d'été, qu'elle vouloit habiter à son arrivée.* Le Prince leur répondit : *je veux y loger aussi.* Mais, répliquèrent les Officiers de la Cour, *cela ne se peut, l'Empereur l'a défendu.*

Vers le midi, le Général *Soltikof* arriva avec ordre d'enlever du Palais Mentschikof tous les meubles qui appartenoient à l'Empereur, & de les transporter au Palais d'été. Cet ordre fut un coup de foudre suivi d'un autre qui acheva d'accabler Mentschikof : on lui renvoya tous les meubles de son fils, qui, en qualité de Grand-Chambellan, devoit loger auprès de l'Empereur.

Si ce favori puissant eût conservé son sang-froid ordinaire, dans cette circonstance critique, ses ennemis n'auroient peut-être pas eu la satisfaction de le perdre sans ressource. Mais l'ambition a un terme fatal qui est marqué dans ses excès : Mentschikof perdit la tête, & renvoya dans ses quartiers le Régiment des Gardes d'Ismaïlof, qu'il avoit fait camper, pour sa sûreté, à *Vasili-Ostrof*, dans l'Isle de Basile, peu éloignée de son Palais. Ce Régiment, dont il étoit Colonel depuis sa création, lui étoit entièrement dévoué ; & il n'est pas douteux qu'avec cette Milice il n'en eût imposé à ses ennemis.

Le lendemain, l'Empereur revenant à Pétersbourg, lui envoya le Général Soltikof pour lui annoncer qu'il avoit ordre de l'arrêter. L'épouse & les enfans de Mentschikof coururent au Palais d'été, pour se jetter aux pieds de l'Empereur. Démarche inutile ! on

leur en ferma l'entrée. On leur fit dire que Mentfchikof feroit feulement privé de fes charges, mais qu'on lui laifferoit tous fes biens, & qu'on lui permettroit de paffer le refte de fes jours à Raninbourg, Ville qu'il avoit fait bâtir & fortifier dans le Gouvernement de Voroneje.

Tant qu'il refta à Pétersbourg, dit le Général Manftein, on lui laiffa la difpofition de tous fes biens; & lorfqu'il en partit, fon cortège ne reffembloit point à celui d'un Seigneur Ruffe difgracié; il étoit accompagné de toute fa famille (1) & d'un grand nombre de domeftiques. La manière dont on le traita pendant les premiers jours du voyage, perfuada au public qu'on n'avoit pas intention de lui faire plus de mal dans la fuite; mais, en arrivant à Tver, on mit le fcellé fur tous fes effets, évalués à trois millions de roubles, tant en pierreries & en vaiffelle, qu'en argent monnoyé. On ne lui laiffa que l'exact néceffaire; fa garde fut doublée, & on l'obferva de plus près pendant le refte du voyage.

A peine fut-il arrivé à Raninbourg, qu'on lui donna copie de tous les griefs dont il étoit accufé : les Commiffaires qui le fuivoient pour lui faire fon procès loin de la Capitale, le condamnèrent à paffer le refte de fes jours dans un exil affreux, à *Bérésof*, fur les frontières les plus reculées de la Sibérie. Son époufe, qui étoit devenue aveugle à force de pleurer, mourut en chemin. Il foutint fes malheurs avec plus de fermeté qu'on ne lui en croyoit : fa complexion étoit devenue foible & valétudinaire; il reprit des forces & de l'embonpoint. On lui affigna dix roubles par jour : cette fomme fuffit non-feulement à fes befoins & à ceux de fa famille, mais il fit des épargnes qu'il employa à la

(1) Celle de fes filles qui avoit été fiancée avec l'Empereur, mourut en exil avant fon père.

conſtruction d'une Egliſe à laquelle il travailla lui-même la hache à la main. Il mourut, dit-on, d'un coup de ſang, parce qu'il ne trouva perſonne à Béréſof qui pût le ſaigner.

Telle fut la fin tragique d'un eſclave monté au faîte de la grandeur & de la puiſſance. Mentſchikof eut de grandes qualités avec des défauts encore plus grands. Brave juſqu'à la témérité, il fut également dévoué à ſon Maître & à ſa Patrie : il adopta toujours les maximes de Pierre I pour la civiliſation des Ruſſes. Quoiqu'il n'eût reçu aucune éducation, il en ſentoit tout le prix. En général, ſes manières étoient bruſques & groſſières ; mais il ſe montroit gracieux & poli envers les étrangers, & traitoit avec douceur tous ceux qui avoient la prudence de ne pas montrer plus d'eſprit que lui, & qui ſavoient ſe plier à ſon humeur. Il n'oublia jamais un ſervice rendu, & fut l'ami de tous ceux qui étoient dévoués à ſes intérêts : voilà les bonnes qualités ; voici les mauvaiſes.

Son ambition démeſurée ne pouvoit ſouffrir de ſupérieur ni d'égal. Il réuniſſoit l'inſolence d'un parvenu aux prétentions d'un Deſpote. Il abuſa ſouvent du crédit que lui donnoit la faveur exceſſive de ſes Maîtres, pour les rendre inſtrumens de ſes vengeances perſonnelles & complices de ſes déprédations. Ennemi implacable, il ne pardonna jamais à ceux dont les intérêts ſe trouvoient en oppoſition avec les ſiens. Dominé par l'avarice ſordide des ames rétrecies, il étaloit par orgueil un luxe inſultant à la Nation qu'il dépouilloit.

Les perſécutions, les outrages, les proſcriptions qui terniſſent la gloire du Prince Mentſchikof, prouvent que le grand inconvénient des Etats deſpotiques n'eſt pas d'être gouvernés par un Prince abſolu : le vice radical d'une pareille conſtitution, c'eſt d'être gouverné par des eſclaves en faveur, qui ne cherchent point à plaire à ceux qu'ils peuvent écraſer. Les malheurs de la

Nation ne les touchent point; les révolutions ne font ni redoutées, ni prévues; le caprice, le hafard, l'intrigue & la faveur y donnent le pouvoir; le pouvoir & le crédit font les feuls objets révérés; & ceux qui en jouiffent, fe permettent tous les excès. Peu fûrs de ce qu'ils pofsèdent, ils ne s'occupent qu'à fatisfaire leur fantaifie du moment, & ne fongent point au lendemain: on ferme les yeux fur l'avenir, que l'on ne pourroit envifager fans chagrin, & l'illufion dure jufqu'à ce que la difgrace réveille en furfaut l'homme plongé dans l'ivreffe de la faveur.

Nous l'avons dit ailleurs, & il eft bon de le répéter ici : tout efclave revêtu d'un pouvoir quelconque, s'arroge fur-le-champ un pouvoir arbitraire, & devient plus dur, plus intraitable, plus tyrannique dans la petite fphère de fon activité précaire, que l'*Autocrate* fur fon trône.

Ceci explique très-bien l'horreur que l'homme non corrompu a naturellement pour l'efclavage; horreur qui égale prefque celle qu'il a pour la deftruction. Ceci explique encore pourquoi le defpotifme ne mérite pas le nom de gouvernement; c'eft qu'il eft la corruption de tous, & que *gouverner*, c'eft *diriger*. Tous les raifonnemens contraires viennent échouer contre la jufteffe de ces réflexions.

SECTION V.

Le Duc & la Ducheffe de Holftein avoient été forcés d'abandonner la Ruffie : Mentfchikof expioit à Bérèfof les abus du pouvoir : la famille des Lapoukins, celle des Soltikofs, qui appartenoient de près à l'Empereur, fe croyoient en droit d'afpirer aux premières places; mais les Dolgoroukis étoient en faveur: un d'entr'eux, le Prince Ivan, fils du premier Gouverneur de Pierre II, étoit un jeune homme aimable, bien fait, ayant beaucoup de vivacité fans étourderie. Il avoit l'avantage d'entretenir

fouvent le jeune Souverain, qui s'attacha à lui d'une manière à ne pouvoir paffer une heure éloigné de lui. Cet attachement de Pierre II pour le Prince Ivan, fermoit aux Lapoukins & aux Soltikofs toutes les avenues pour arriver directement à l'Empereur; & la famille des Dolgoroukis profita des circonftances pour fe mettre à la tête des affaires : il ne fut plus queftion du Confeil de Régence. C'eft une bonne Race que celle des Dolgoroukis : ils ne commencèrent point l'ufage de leur pouvoir par l'abus de leur crédit; ils engagèrent Pierre II à rappeller de l'exil tous les profcrits que Mentfchikof avoit injuftement relégués en Sibérie, & à leur rendre leurs biens.

SECTION VI.

Immédiatement après la mort de Catherine, Pierre II avoit témoigné le défir de fe rendre à Moskou, pour la cérémonie du Sacre; mais Mentfchikof l'en avoit empêché, dans la crainte de ne pouvoir y tenir ce Prince enfermé, comme dans fon Palais de Pétersbourg, & que fes ennemis ne trouvaffent l'occafion de le déservir & de le perdre dans l'efprit du jeune Prince. Le couronnement de l'Empereur fut fixé au mois de Janvier de l'année fuivante, & la Cour devoit fe rendre à Moskou dans le mois de Novembre pour faire les préparatifs de cette cérémonie. Le voyage ne put fe faire à cette époque, les chemins étoient impraticables; & ce fut un phénomène pour les Ruffes de ne voir tomber de la neige que le 9 du mois de Janvier 1728. L'Empereur partit de Pétersbourg le même jour. Mais en chemin ce Prince fut attaqué de la rougeole, & on fut obligé de s'arrêter à Tver pendant quinze jours. L'Empereur ne put faire fon entrée à Moskou que dans le mois de Février; & la cérémonie du Sacre n'eut lieu que le 25 de ce mois.

Nous avons rendu compte des hommages que reçut Eudoxie

à son retour à Moskou. Quelque flatteuses que soient les preuves de l'affection publique, cette Princesse jouit d'une plus douce consolation en voyant & embrassant, pour la première fois de sa vie, son Souverain dans son petit-fils, accompagné de sa sœur Nathalie. Cette entrevue offrit un spectacle si touchant, qu'aucun de ceux qui en furent témoins, ne purent s'empêcher de mêler leurs larmes à celles de la Famille Impériale. Eudoxie éprouva l'effet ordinaire des transports violens : elle resta pendant près d'une heure dans un état de *catalepsie*, immobile, les yeux ouverts, sans pouvoir proférer une seule parole. Elle assista au Sacre, & y tint le premier rang. Elle fut rétablie dans tous ses droits : on lui assigna une pension de soixante mille roubles. Il fut ordonné de faire mention d'elle dans les prières publiques, immédiatement après l'Empereur. Les jours anniversaires de sa naissance & de son nom furent célébrés avec solemnité, & on lui rendit tous les honneurs dus à l'Epouse légitime de Pierre-le-Grand.

SECTION VII.

Le jeune favori de l'Empereur étudioit sans cesse les goûts de son maître, pour lui procurer chaque jour de nouveaux plaisirs. Cette attention lui attira toute la confiance de l'Empereur, qui lui donna le cordon bleu, & le nomma son Grand-Chambellan. Une faveur si marquée augmenta le nombre des envieux, qui sont par-tout les plus implacables des ennemis. » Le 7 d'Avril, dit le Général Manstein, on trouva une lettre anonyme sous une des portes de Moskou, dont le dessus portoit qu'elle renfermoit des choses de la dernière conséquence pour l'Etat. On y trouva une ample justification de la conduite de Mentschikof, & on tâchoit d'inspirer de la méfiance contre les Ministres & les favoris en place; mais ce moyen infâme ne servit qu'à affermir

davantage le crédit des Dolgoroukis, & à les avertir d'être plus que jamais ſur leurs gardes «.

Dans le mois d'Août, l'Empereur fut attaqué d'une maladie aigüe qui fit craindre pour ſa vie, & qui mit tout l'Empire en alarmes : il s'en tira heureuſement; mais les ennemis du Prince Ivan Dolgorouki ne manquèrent pas de lui attribuer la cauſe de la maladie de l'Empereur : ils lui repréſentèrent que ſa conſtitution étoit trop délicate pour pouvoir ſupporter les courſes continuelles & les fatigues de la chaſſe; que ſon corps s'affoibliſſoit par le peu de repos qu'il prenoit, & que s'il ne changeoit pas bientôt ſa manière de vivre, il dérangeroit entièrement ſa ſanté.

SECTION VIII.

La révolte de *Mazeppa* avoit été cauſe de la perte de la plupart des priviléges dont les Koſaques jouiſſoient : Pierre-le-Grand avoit cru devoir les anéantir, pour empêcher ce peuple guerrier de ſe ſouſtraire jamais à ſa domination. La minorité de Pierre II leur parut une circonſtance favorable pour recouvrer leurs priviléges; ils formèrent une inſurrection dont on prévint les effets, en faiſant marcher à propos des troupes contre eux. Ils furent obligés de ſe ſoumettre, de donner des otages qui répondroient de leur fidélité; & leur Hetman *Apoſtol*, qui étoit une créature de Mentſchikof, fut envoyé à Moskou, à la tête d'une députation, pour demander pardon à l'Empereur.

SECTION IX.

Le grand ouvrage que Pierre-le-Grand avoit commencé, pour faciliter le commerce du centre de ſon Empire avec la Baltique, fut achevé ſous le règne de Pierre II; & les premiers bateaux paſsèrent le canal du Ladoga, pour porter l'abondance à Péters-bourg. La forme du Gouvernement changea à Moskou : les Grands

en faveur y établirent un Tribunal supérieur au Sénat, qui fut nommé *Verxovnii Taïnoi Sovet*, ou suprême Conseil Privé. Il étoit composé de huit personnes choisies parmi les premières familles. Mais tandis que la Russie jouissoit de la tranquillité au dedans & au dehors, la maladie & la mort de la Princesse Nathalie firent succéder les regrets aux transports de l'allégresse publique : cette Princesse généralement aimée, mourut de la rougeole le 14 Décembre, à l'âge de quatorze ans & quelques mois.

SECTION X.

1729.

Pour faire diversion à la douleur de Pierre II, le Prince Ivan Dolgorouki lui faisoit faire de fréquens voyages & des parties de chasse sur les terres qui appartenoient à sa famille. Il y avoit long-tems que ce Prince projettoit le mariage de sa sœur avec l'Empereur, & il y auroit réussi, si ce Monarque n'eût été attaqué d'une petite-vérole mortelle, la veille même de ses noces.

La Princesse Catherine Dolgorouki se trouva un jour dans une maison de campagne près de Moskou, où Pierre II vint faire un déjeûner. Cette Princesse avoit des graces naturelles, de grands yeux bleus, une taille svelte, de l'esprit & de l'éducation. Le favori présenta sa sœur à l'Empereur, qui en devint éperduement amoureux, & qui résolut de l'épouser.

Ce fut le 19 Novembre que ce Prince déclara en plein Conseil ses intentions à cet égard. Quelques jours après, il fit ordonner à tous les Grands, & signifier aux Ministres étrangers de venir lui en faire les complimens de félicitation. Le 30 du même mois, les fiançailles furent faites dans le Palais de *Le Fort*, où l'Empereur logeoit alors. La Princesse y fut conduite avec pompe, dans les équipages de la Cour, & l'Archevêque de Novogorod bénit les Epoux.

Le

Le 18 Janvier 1730, étoit le jour où le jeune Monarque devoit être déclaré majeur, & celui qu'on avoit fixé pour la célébration de son mariage. Pendant l'intervalle, il y eut des fêtes & des réjouissances continuelles à la Cour. La veille de son mariage, Pierre II tomba malade de la petite-vérole. Le Général Manstein observe que l'ignorance des Médecins & la trop grande vivacité du Prince lui furent funestes; les Médecins, en prenant la petite-vérole pour une fièvre maligne; le Prince, en ouvrant la fenêtre pour prendre l'air; ce qui fit rentrer les boutons qui commençoient à sortir. Quoi qu'il en soit, il mourut le 29 Janvier V. S., à l'âge de seize ans, après un règne de deux ans & neuf mois.

SECTION XI.

Pierre II, dit le Général Manstein, fut extrêmement regretté de toute la Nation. Les anciens Russes trouvoient en lui un Prince tel qu'ils le désiroient, puisqu'il avoit quitté Pétersbourg, & les avoit ramenés à Moskou. L'Empire étoit en paix avec tous ses voisins: on ne forçoit personne de servir dans les troupes; chacun pouvoit jouir tranquillement de sa fortune. A l'exception de quelques Grands, jaloux de la puissance des Dolgoroukis, tout le reste de la Nation regardoit ce règne comme l'époque la plus heureuse qu'elle eût eue depuis un siècle. La joie régnoit sur tous les visages: le trésor se remplissoit; la ville de Moskou commençoit à se relever de la décadence à laquelle Pierre I l'avoit réduite, en l'abandonnant pour Pétersbourg. Il n'y avoit, continue l'Auteur, que l'Armée & la Marine qui auroient été entièrement ruinées, si ce règne eût duré encore quelques années sur le même pied.

Les Grands qui avoient envié la faveur & le crédit des Dolgoroukis, leur reprochèrent, 1°. d'avoir caché à tout le monde le danger de la maladie du jeune Empereur; 2°. d'avoir fabriqué un testament, par lequel la Princesse Catherine, fiancée à Pierre II,

étoit désignée Impératrice & Héritière de la Couronne. Le Prince Ivan, dit-on, le signa au nom de l'Empereur; ce qu'il avoit coutume de faire pendant sa vie, & par son ordre.

A peine eut-il fermé les yeux, dit l'Auteur cité, que le Prince Ivan sortit de la chambre, ayant l'épée nue à la main, & criant: *Vive l'Impératrice Catherine!* Mais personne n'ayant répondu à ce cri, il vit bien que son projet alloit échouer; il remit son épée dans le fourreau, se rendit chez lui, & brûla le testament.

Quoique ce fait aît été inséré dans les Manifestes qui furent publiés dans la suite, pour rendre la famille des Dolgoroukis odieuse à la Nation, nous n'en garantissons point l'authenticité: la plupart des Russes nient que ce testament ait jamais existé, & prétendent qu'il a été supposé par les ennemis de cette famille puissante. Une chose plus certaine, c'est que la Princesse Catherine seroit infailliblement montée sur le Trône, sans la division qui régnoit parmi les chefs des différentes branches de cette maison.

Le lendemain du décès de Pierre II, le Conseil Souverain, le Sénat & les premiers Généraux de l'Armée qui se trouvoient à Moskou, s'assemblèrent & s'enfermèrent dans une salle du Palais du Kremlin. Le Grand-Chancelier, Comte Golofkin, porta la parole, annonça à l'assemblée les justes regrets de la Nation, & la nécessité d'un choix qui pût réparer la perte qu'elle venoit de faire. Le Prince Démitri Galitzin se leva ensuite, & dit: *Puisque la ligne masculine des Romanofs s'est éteinte avec Pierre II, & que la Russie a beaucoup souffert du despotisme de Pierre I, il faut limiter ce pouvoir énorme par de bonnes loix, & ne conférer la souveraineté qu'à des conditions avantageuses à la Nation.* L'assemblée ayant applaudi à cette proposition, le Prince Vasili Loukititz Dolgorouki proposa la Duchesse de Courlande pour Souveraine, par préférence à sa sœur aînée, la Duchesse de Mecklenbourg, qui se trouvoit à

Moskou, & qui avoit quitté son époux dès 1719, pour se rendre en Russie. Il ajouta que, comme la Couronne tomboit en quenouille, il étoit juste de préférer une des filles du Tzar Ivan, frère aîné de Pierre I, à celle de cet Empereur; que quoique la Duchesse de Mecklenbourg fût l'aînée, il falloit considérer qu'elle étoit mariée à un Prince étranger, au lieu que la Duchesse de Courlande, qui étoit veuve, & qui n'étoit âgée que de trente ans, pouvoit se remarier, & donner des héritiers à la Russie.

La vraie raison, dit le Général Manstein, pour laquelle la Duchesse de Courlande fut préférée, c'est qu'elle étoit à Mittau; & que son éloignement donnoit le tems d'affermir le systême républicain que l'on se proposoit d'établir. Toutes les voix se réunirent donc en faveur de la Princesse Anne, & il fut convenu que le Conseil Souverain composé de sept personnes, dont le plus grand nombre étoit des Dolgoroukis, s'attribueroit le pouvoir suprême. En conséquence, l'assemblée dressa les articles suivans.

1°. *L'Impératrice ne gouvernera que d'après les délibérations du Conseil Souverain.*

2°. *Elle ne fera de son chef ni la paix, ni la guerre.*

3°. *Elle ne mettra aucun impôt & ne disposera d'aucune charge de conséquence sans l'agrément du Conseil.*

4°. *Elle ne punira de mort aucun Gentilhomme, avant qu'il n'ait été convaincu d'un crime capital.*

5°. *Elle ne confisquera les biens de personne.*

6°. *Elle ne pourra, dans aucun cas, disposer des Domaines de la Couronne, ni les aliéner.*

7°. *Elle n'aura pas la liberté de se marier ni de se choisir un successeur sans demander & obtenir sur ces points importans l'agrément du Conseil Souverain.*

Après avoir rédigé ces articles, l'assemblée choisit trois de ses Membres pour aller annoncer à la Duchesse de Courlande le

prétendu choix de la Nation, & pour lui proposer les conditions sous lesquelles la Couronne lui appartiendroit.

Le Prince Vasili Loukititz Dolgorouki fut le Député du Conseil Souverain, le Prince Michel Galitzin fut celui du Sénat, & le Lieutenant-Général Léontief celui de la Noblesse.

Dans les instructions particulières que le Conseil remit aux Députés, il leur étoit enjoint de faire signer les articles ci-dessus sans aucune restriction, & de supplier l'Impératrice de ne point amener avec elle son favori *Biren*, alors Gentilhomme de la Chambre.

Le Conseil Souverain ne crut pas devoir borner sa prévoyance à ces précautions : pour empêcher que l'administration ne devînt, par quelque évènement imprévu, aussi absolue que sous les règnes précédens, il exigea des troupes de ne servir l'Impératrice que sous le bon'plaisir du Conseil; & l'Armée lui prêta ce serment.

Comme la Duchesse de Courlande ne devoit apprendre son élection & les conditions sous lesquelles elle devoit monter sur le Trône que par les Députés, le Conseil, avant de se séparer, défendit, sous peine de la vie, d'avertir, directement ni indirectement, la nouvelle Impératrice de ce qui venoit d'être débattu & statué dans l'assemblée, où le Comte Osterman, Vice-Chancelier de l'Empire, ne voulut pas se trouver. Le Général Manstein dit à ce sujet, que ce Ministre, qui n'avoit pas quitté un moment Pierre II pendant sa maladie, se renferma chez lui dès qu'il fut mort. Accablé de fatigues, & craignant de se compromettre, il feignit d'être malade; & c'est par ces maladies de commande que ce Ministre s'est soutenu si long-tems en Russie.

Les précautions du Conseil n'empêchèrent pas le secret de transpirer : il y avoit à la tête des affaires un homme d'une naissance obscure, qui avoit des talens, & que Pierre I avoit élevé

aux premières dignités ; cet homme étoit le Comte Jagoujinski. Sa sagacité pénétra les vues secrettes des Dolgoroukis, & sa politique résolut de les croiser, en faisant avertir la Duchesse de Courlande de ce qui venoit de se passer au Conseil. Nous allons rapporter ce grand évènement, d'après le récit que M. le Général Betzki a eu la bonté de nous en faire.

Ce Seigneur, qui a été témoin & souvent acteur des révolutions de huit règnes, sans éprouver aucune disgrace, nous a dit, » que le Comte Jagoujinski dépêcha, pendant la nuit, son Aide-de-Camp Soumorofof à Mittau, chargé d'une lettre qui rendoit compte à la nouvelle Impératrice de son élection, & des articles que devoient lui faire signer les Députés du Conseil. Il la supplioit de se soumettre à toutes les conditions qu'on exigeroit d'elle, de s'en rapporter à ses conseils, & de partir pour Moskou immédiatement après que les Députés auroient pris leur audience de congé : il ajoutoit, qu'en attendant son arrivée, il ne négligeroit rien pour augmenter le nombre de ses partisans ; que son beau-père, le Grand-Chancelier Comte Golofkin, étoit de son parti, & que tout se termineroit selon ses désirs.

Tous les chemins des environs de Moskou étoient gardés avec soin ; on fouilloit les passans pour voir s'ils ne portoient point de lettres : on avoit donné des ordres de ne laisser passer qui que ce puisse être vers les frontières de Courlande. Ainsi Soumorofof, quoique déguisé, fut obligé de faire de grands détours ; & ces obstacles furent cause qu'il n'arriva à Mittau que quelques heures avant les Députés ; de sorte qu'il n'eut que le tems de remettre ses dépêches, & de retourner sur ses pas.

Le Prince Dolgorouki découvrit, on ne sait comment, qu'un Courier Moskovite avoit devancé les Députés ; qu'il avoit eu un entretien secret avec la Duchesse, & qu'il venoit de partir. Il envoya à sa poursuite ; on l'atteignit, & on le ramena à Mittau.

Soumorofof fut cruellement maltraité, mis aux fers, & tranfporté à Moskou. Le Comte Jagoujinski fut auffi arrêté, dépouillé de fa place, de fes Ordres de Chevalerie, & enfermé dans un cavot obfcur du Kremlin.

Pendant ces fcènes tragiques, l'Impératrice figna, fans aucune difficulté, tout ce que les Députés lui préfentèrent de la part du Confeil Souverain. Moins Impératrice que Régente fubordonnée, elle confentit à laiffer à Mittau fon favori *Biren*, & ne s'occupa plus que des préparatifs de fon voyage «.

Nous fufpendons pour un moment le récit du Génétal Betzki, pour rapporter ce que le Général Manftein dit à l'occafion de l'arrivée de l'Impératrice à Moskou.

» Sa Majefté, dit-il, arriva le 20 Février à deux lieues de Moskou, dans un village appellé *Vcéfviaïtski*, ou village de tous les Saints: elle s'y arrêta cinq jours. A fon arrivée, le Chancelier, à la tête des Membres du Confeil, lui préfenta, dans un baffin d'or, le Cordon de St. André avec l'Etoile. Si-tôt que l'Impératrice le vit, elle dit: *Il eft vrai que j'ai oublié de m'en revêtir.* Elle le prit du baffin, & s'en fit revêtir par un des affiftans, fans vouloir qu'aucun des Membres du Confeil Souverain le lui donnât; & lorfque le Grand-Chancelier la voulut haranguer, elle lui impofa filence. Le même jour, elle nomma Lieutenant-Colonel des Gardes le Comte Soltikof, très-proche parent de fa mère. C'eft le premier acte d'autorité qu'elle ait exercé après fon avènement au Trône. Du refte, la conduite qu'elle tint après fon arrivée à Moskou, fit croire à plufieurs Membres du Confeil & du Sénat qu'elle s'accommodoit fort bien de la reftriction qu'on avoit faite au pouvoir abfolu. Elle figna de nouveau tout ce que le Confeil Souverain demandoit, & feignit de fe foumettre avec plaifir à toutes les conditions.

» Sa conduite fecrette fut bien différente de celle qu'elle affec-

toit en public. Son favori, qu'elle avoit laissé en arrière, à la requisition du Conseil, arriva à Moskou. Elle se donna toutes les peines imaginables pour se faire un parti, tâchant sur-tout de gagner les Gardes par de grandes libéralités qu'elle faisoit à ceux qui montoient la garde auprès de sa personne. Enfin, elle fit jouer plusieurs ressorts pour arriver à son but, particulièrement celui de semer la mésintelligence parmi les Membres du Conseil Souverain. Tout réussissoit au gré de ses désirs. On avoit insinué aux militaires que les Dolgoroukis & leurs parens seroient les seuls qui profiteroient du peu d'autorité qu'auroit l'Impératrice; qu'ils ne lui avoient lié les mains que pour s'affermir dans le pouvoir qu'ils avoient usurpé sous Pierre II; qu'il y avoit déja plusieurs Membres du Conseil Souverain & du Sénat de leur famille, & que peu-à-peu cela augmenteroit encore; qu'on devoit faire réflexion sur la conduite qu'ils avoient tenue après la mort de l'Empereur, tems auquel ils avoient aspiré à transmettre la Couronne Impériale à leur maison, en quoi n'ayant pu réussir, ils n'avoient pas perdu l'espérance d'y parvenir avec le tems, en limitant le pouvoir suprême. On n'oublia pas non plus d'inspirer de la méfiance à la petite Noblesse, corps très-nombreux en Russie, en lui faisant entendre qu'aucun d'eux ne devoit se flatter de parvenir jamais à une charge de la moindre conséquence, pendant que le Conseil Souverain auroit le pouvoir en main, puisque chaque Membre ne travailleroit qu'à procurer les emplois les plus considérables à ses parens ou à ses créatures; & que finalement toute la Nation seroit l'esclave du Conseil : au lieu que si l'Impératrice étoit déclarée Souveraine, le moindre Gentilhomme pouvoit aspirer aux premières charges de l'Empire avec la même facilité que les Princes; qu'on en avoit vu des exemples sous le règne de Pierre I, qui n'avoit égard qu'au mérite; & que si ce Prince avoit fait des actes de sévérité, on l'y avoit obligé;

mais que la petite Nobleſſe, bien loin d'avoir été oubliée par cet Empereur, s'étoit relevée ſous ſon règne. Des diſcours ſemblables, qu'on avoit ſoin de tenir à propos, ne manquèrent pas de produire l'effet qu'on en attendoit.

» Les Gardes formèrent un parti : la plupart des Gentilshommes de campagne s'aſſemblèrent chez les Princes *Troubetskoy*, *Bariatinsky* & *Tcherkasky*, qui étoient tous trois dans les intérêts de l'Impératrice.

» Le 8 de Mars, les partiſans de cette Souveraine engagèrent ces Princes de ſe rendre au Palais à la tête de 600 Gentilshommes, pour demander une audience à l'Impératrice. Après l'avoir obtenue, ils la ſupplièrent d'ordonner au Conſeil Souverain de s'aſſembler, à l'effet d'examiner quelques points concernant la Régence. L'Impératrice y ayant conſenti, elle ordonna au Comte *Soltikof*, Lieutenant-Général & Lieutenant-Colonel des Gardes, de s'emparer de toutes les avenues du Palais, & de ne permettre à perſonne d'en ſortir. La Garde eut ordre en même-tems de tenir ſes armes en état, & on ne manqua pas d'avertir tous ceux qui arrivoient à la Cour, des précautions qu'on avoit priſes.

» Pendant que, d'une part, on prenoit ces précautions à la Cour, de l'autre, le Conſeil & le Sénat s'étoient aſſemblés. L'Impératrice fit ordonner à ces Corps de comparoître devant elle. Cette Princeſſe s'étoit rendue dans la ſalle du Dais; & le Comte Matveſe s'avançant vers elle, lui dit, qu'il étoit chargé, de la part de toute la Nobleſſe de l'Empire, de repréſenter à S. M. I. qu'elle avoit été ſurpriſe par les Députés du Conſeil Souverain; que la Ruſſie ayant été gouvernée depuis tant de ſiècles par des Souverains, & non par un Conſeil, toute la Nation la ſupplioit de prendre les rênes du Gouvernement, & ſouhaitoit que la Poſtérité de S. M. I. régnât ſur elle juſqu'à la fin des ſiècles.

» L'Impératrice

» L'Impératrice feignit d'être étonnée de ce discours : *Comment*, dit-elle, *lorsque j'ai signé l'acte qu'on m'a présenté à Mittau, n'étoit-ce pas le vœu de toute la Nation?* Toute l'assemblée répondit que non. Alors, se tournant vers le Prince Dolgorouki, elle lui dit : *Tu m'as donc trompée, Prince Vasili Loukiticz?* Elle ordonna ensuite au Grand-Chancelier d'aller chercher la capitulation qu'elle avoit signée ; celui-ci l'ayant apportée, elle la lui fit lire à haute voix, & à chaque article elle arrêtoit la lecture, & demandoit *si cet article convenoit à la Nation.* L'assemblée ayant toujours répondu que non, l'Impératrice prit le papier des mains du Grand-Chancelier & le déchira, en disant : *cet écrit n'est donc pas nécessaire?* Elle déclara en même-tems : *Que l'Empire de Russie n'ayant jamais été gouverné que par une seule personne, elle vouloit jouir des mêmes prérogatives que ses Ancêtres, puisqu'elle étoit montée sur le Trône, non par voix d'élection, comme le prétendoit le Conseil, mais par droit d'héritage; & que tous ceux qui s'opposeroient à la souveraineté, seroient punis comme coupables de haute trahison.* Tout le monde applaudit à ce discours, & on n'entendit que des cris de joie dans toute l'assemblée.

» Pour se mettre en sûreté contre les entreprises des mal intentionnés, on plaça des corps-de-garde dans toutes les rues : les troupes prêtèrent de nouveau le serment de fidélité, & on envoya des Couriers dans toutes les Provinces, pour y annoncer que l'Impératrice s'étoit rendue Souveraine indépendante.

» La petite Noblesse & le Peuple, qui avoient craint le gouvernement du Conseil, eurent beaucoup de joie de ce changement; mais le même soir de cette révolution, il y eut une *aurore boréale* qui couvrit l'horizon & le fit paroître tout en sang. Ce phénomène fit tant d'impression sur les esprits, que tout le monde en fut consterné. Dans la suite, les Russes prétendirent *que ce présage n'étoit que trop vérifié, par les ruisseaux de sang que Biren fit couler dans le pays* «.

Suivant le rapport de M. le Général *Betzki*, il s'en faut bien

que l'Impératrice *Anne* ait produit cette grande révolution avec le sang-froid & la fermeté que lui donne le Général *Manstein* : voici comment se passa un évènement qui perpétua le despotisme.

» Les actes d'autorité & de violence que s'étoient permis les Dolgoroukis, révoltèrent la Noblesse & les Gardes, mais sur-tout les Chevaliers-Gardes dont Jagoujinski étoit Capitaine-Lieutenant, & dont il étoit fort aimé. Le murmure devint général : la Noblesse tint des assemblées secrettes, & signa un acte par lequel elle vouloit que la Régente devînt Impératrice. Ses intentions furent communiquées à la Princesse *Anne* qui ne demandoit qu'à régner de son chef. On lui désigna le jour auquel elle devoit convoquer l'assemblée du Conseil, du Sénat & de la Noblesse : on convint que dans cette assemblée le Prince *Kantimir* lui présenteroit, de la part de la Noblesse, une Supplique dont il étoit l'Auteur ; qu'elle l'approuveroit & la signeroit immédiatement après la lecture, & qu'aux premiers murmures qui pourroient s'élever dans l'assemblée, on massacreroit les Dolgoroukis.

» Le projet de cette révolution fut conduit par l'épouse du Comte Soltikof, qui étoit l'amie de confiance de l'Impératrice, & qui lui faisoit part des intentions de la Noblesse & des arrangemens à prendre pour le succès de la révolution. La médiation étoit délicate : le Prince Vasili Loukititz Dolgorouki étoit Général Adjudant de l'Impératrice, & fermoit toutes les avenues auprès d'elle. Mais la révolution fut préparée si secrètement, que le Conseil Souverain ne s'en douta que lorsqu'elle alloit éclater. Le jour fixé arriva, & ce jour ne fut pas celui où l'Impératrice montra une fermeté nécessaire. Avec la taille & la physionomie d'un homme, cette Princesse avoit moins de courage qu'une femme ordinaire ; mais en revanche, la Duchesse de Mecklenbourg, sa sœur, avoit une fermeté au-dessus de son sexe ; & c'est cette fermeté qui suppléa à la foiblesse de la Régente.

» Au moment où elle devoit paroître sur le Trône, la crainte s'empara de tous ses sens, & le saisissement la fit évanouir plusieurs fois. Les deux partis, qui s'étoient rendus dans les salles du Palais, le 9 Mars, dès les sept heures du matin, furent obligés de l'attendre jusqu'à onze heures : les Nobles trembloient sur les suites de cette foiblesse; les partisans du Conseil Souverain profitoient de ce retard pour sonder les esprits : les dispositions dans lesquelles ils les trouvèrent, leur firent voir que le parti de l'Impératrice étoit le plus fort, & qu'il falloit se soumettre. Elle parut enfin dans un habit de drap noir, ayant la tête enveloppée d'un mouchoir blanc, la vue trouble, la pâleur de la mort sur le visage, pouvant à peine faire un pas, quoiqu'appuyée sur le bras de sa sœur, à qui elle disoit : *Ne me quittes pas.* Dès qu'elle fut assise, on lui présenta la Supplique de la Noblesse, qu'elle reçut d'une main tremblante. La Duchesse de Mecklenbourg la prit ensuite, & la donna au Prince Kantimir pour la lire à haute voix. Immédiatement après la lecture, l'Impératrice devoit la signer; mais dans le désordre, on avoit oublié une écritoire : on courut la chercher; & l'intervalle fut cruel. Quand on l'eut apportée, on s'apperçut qu'il n'y avoit rien sur quoi on pût écrire. Le Chef du parti opposé à ce nouvel acte, le Prince Dolgorouki, s'avança & présenta son chapeau pour signer : l'Impératrice signa la Supplique comme elle l'avoit reçue; & l'on dit que sa signature n'est pas reconnoissable. Quoi qu'il en soit, après avoir signé l'acte qui lui donnoit un pouvoir absolu, on la pria de prendre un peu de repos, & d'ordonner une assemblée pour le soir; elle l'ordonna. Ce fut dans cette assemblée qu'elle se fit représenter la capitulation qu'on lui avoit fait signer à Mittau. Elle la déchira, comme un acte rédigé contre le vœu de la Nation. Incontinent après, elle ordonna au Capitaine de la Garde d'aller chercher Jagoujinski qui étoit dans les fers; elle le rétablit dans ses fonctions, & lui

rendit les Ordres dont on l'avoit dépouillé. Le lendmain, elle fit partir un Courier pour Mittau, & Biren se rendit à Moskou : son crédit & son pouvoir n'eurent bientôt plus de bornes; il se conduisit en despote. Un jour que Jagoujinski étoit chaud de vin, il se rendit à la forteresse, entra dans l'Eglise, s'arrêta devant le Mausolée de Pierre-le-Grand, & s'écria : *Sors du tombeau, grand homme! viens voir comment la Princesse qui occupe ton Trône, se laisse conduire par un indigne favori!*

» Biren instruit de cette apostrophe, résolut de sacrifier Jagoujinski à sa vengeance; il fit les plus fortes instances à l'Impératrice pour l'engager à reléguer ce prétendu coupable au fond de la Sibérie; mais cette Princesse s'y opposant, dit à Biren : *Il suffit d'envoyer Jagoujinski à Berlin, en qualité de Ministre, cela vaudra bien la Sibérie.* Il y fut en effet, mais il y resta peu; l'Impératrice se ressouvint qu'elle lui devoit le pouvoir absolu «.

C'est ainsi que s'opéra cette grande révolution. M. le Général Betzki, qui nous a communiqué ces anecdotes, est digne, à tous égards, de la confiance du Lecteur : on n'invente pas des faits aussi-bien circonstanciés que ceux-ci, & contre la fausseté desquels tant de témoins encore vivans pourroient déposer.

La consternation des Députés du Conseil Souverain fut extrême; le Prince Galitzin, qui conserva seul de la fermeté, dit à ses amis : *Le repas étoit apprêté, mais les convives n'en étoient pas dignes.*

On reproche au parti républicain quatre fautes capitales : elles consistent dans les omissions suivantes.

1°. Le Conseil auroit dû intéresser le Clergé dans son parti, pour lui donner une consistance difficile à détruire.

2°. Il falloit disperser les Gardes, & faire faire le service de la Cour par des Régimens de campagne, & à tour de rôle.

3°. Il falloit débuter par un coup de vigueur qui auroit effrayé & retenu tous les Nobles. Jagoujinski avoit trahi le Conseil, &

celui-ci devoit le faire décapiter. Le Prince Galitzin fut le seul de cet avis; & sur le refus de ses Collègues, il leur dit : » Vous » n'avez pas voulu faire trancher la tête à Jagoujinski, pour ne » pas ensanglanter les commencemens de la République ; mais il » vous la fera couper à tous. Il est si dangereux, que si même on » la lui avoit coupée, je regarderois si elle ne tient pas encore au » tronc par quelques fibres, avant d'être rassuré sur son compte «.

4°. La Princesse Anne avoit fait venir à Moskou son favori Biren, au mépris de la parole donnée aux Députés à Mittau. La chose qui importoit le plus au Conseil, étoit l'exécution des articles acceptés & signés : son premier soin devoit être de renvoyer Biren à Mittau. Mais rien de tout cela ne fut fait : les Membres du Conseil étoient divisés d'intérêts. Le Prince Démitri Galitzin craignoit l'influence du Clergé : » Je ne veux pas, disoit» il, sortir d'un esclavage pour rentrer dans un autre pire que le » premier «. Le Maréchal Galitzin, son frère, & le Prince Dolgorouki commandoient les deux Régimens des Gardes ; ils s'opposèrent à leur dispersion. Jagoujinski fut épargné par égard pour son beau-père, le Grand-Chancelier Golofkin. Enfin, la foiblesse qui résulte de la division des Membres d'un Corps, fut cause de l'arrivée & du séjour de Biren en Russie, & des malheurs de plus de vingt mille hommes qui périrent dans les supplices, ou qui furent exilés, pour satisfaire les vengeances particulières de ce tyran. Mais *le tems de l'aristocratie est passé quand le despotisme a commencé sans son secours.* Voilà pour les Grands : voici les réflexions que la conduite de la petite Noblesse & du Peuple Russe amènent naturellement. On les trouve dans un Discours couronné par l'Académie de Châlons-sur-Marne, en 1780 (1).

(1) *Voyez* les moyens d'adoucir les Loix pénales en France, sans nuire à la sûreté publique ; par M. *Philipon*, l'un de nos Confrères Académiciens.

Les animaux dirigés par l'inſtinct, ſuivent toujours leurs loix d'une manière conſtante & invariable : s'ils éprouvent des aberrations dans le cours de leur vie, elles ſont rares, & toujours de peu de durée. Ils ſont aujourd'hui ce qu'ils furent autrefois, ce qu'ils ſeront demain, ce qu'ils ſeront toujours. Pourquoi l'homme, l'être intellectuel fait pour ſentir, pour jouir, pour perfectionner la Nature, pour avoir des relations, & par conſéquent des loix d'un ordre ſupérieur, ne ſuit-il pas ces loix avec exactitude, pour remplir conſtamment la noble carrière qu'il eſt deſtiné à parcourir ?

La révolution que nous venons de décrire, renferme la ſolution de ce problême.

Le vrai but de la Nature eſt que les hommes vivent en ſociété. La première loi de la ſociété, c'eſt l'égalité, c'eſt-à-dire, que tous les hommes doivent y trouver également leur ſubſiſtance, leur bien-être, vivre tous également ſous la plus grande dépendance des loix, & ſous la plus grande indépendance poſſible de leurs ſemblables. C'eſt cette égalité qui affermit la ſubordination en l'établiſſant ſur une baſe ſolide.

De la loi de l'égalité naît celle de la liberté, ou du droit qu'a chaque homme d'uſer avec ſageſſe de ſes facultés, & de les porter ſans trouble au degré de perfection dont elles ſont ſuſceptibles : plus on jouit de ce droit dans un Etat, plus cet Etat eſt libre ; plus ce droit eſt reſtreint, plus l'Etat eſt eſclave. Mais la liberté doit avoir ſes bornes comme l'égalité ; c'eſt l'uſage libre des facultés phyſiques & intellectuelles, & non pas l'abus : les malheurs & la misère viennent de l'abus qu'on en fait, ou des prérogatives qu'on lui retranche. Elle eſt inaliénable, & on ne peut pas plus en diſpoſer que de ſa propre vie : car vivre n'eſt autre choſe pour le corps que ſentir, pour l'ame que penſer. Retranchez un ſens au corps, à l'ame le pouvoir d'exercer ſa

penſée ſur certain objet, vous retranchez une partie de leur exiſtence; & ſi vous multipliez ces privations, vous arriverez à un terme où l'un & l'autre deviendront des êtres purement paſſifs & inanimés.

Il ſuit de ces prémiſſes, que les loix qui tranſportent à un ſeul homme, ou dans une ſeule claſſe d'hommes, les honneurs, les richeſſes & le bonheur, abandonnent toutes les autres claſſes de la ſociété à la baſſeſſe, à la misère, à l'infortune, & choquent les premières loix de la Nature & de l'aſſociation. Voilà pourquoi la petite Nobleſſe Ruſſe s'oppoſa aux prétentions exorbitantes du Conſeil Souverain, & préféra le deſpotiſme d'un ſeul au pouvoir arbitraire & compliqué d'une Heptarchie; & pourquoi encore le Peuple Ruſſe n'a jamais ſu profiter des circonſtances les plus propres à lui rendre ſa liberté. Le génie de l'homme, ainſi que le feu électrique, ne ſe manifeſte que par le rapprochement des êtres qui lui reſſemblent. Depuis Rourik, des générations d'eſclaves n'ont produit que des générations d'eſclaves; & le Peuple Ruſſe, qui a renoncé à ſon exiſtence en renonçant à ſa liberté, regarde la ſervitude comme ſon état naturel. Une réflexion de l'Editeur de *Sénèque* vient à l'appui de cette vérité : » Il eſt encore » plus aiſé, dit-il, de ſe défaire de l'habitude de commander que » de celle d'obéir. L'eſclave a perdu ſon ame quand il a perdu ſon » maître : comme le chien égaré dans les rues, il crie juſqu'à ce » qu'il ait retrouvé la maiſon où il eſt nourri d'eau & de pain, » & aſſommé à coups de bâton «.

C'eſt donc par l'apathie, & non pas par la laſſitude qu'il cauſe, que l'eſclavage ſe perpétue.





RÈGNE D'ANNE IVANOVNA.

1730.

SECTION PREMIÈRE.

Ce fut par les avis du Comte Jagoujinski, par les conseils d'Osterman, & par les intrigues des Princes Troubetskoï, Bariatinski, Tcherkaski, & du Comte Matvéof, que la Régente, d'abord subordonnée au Conseil Souverain, devint indépendante & recouvra la puissance absolue. Dès qu'elle eut en main les rênes du Gouvernement, elle déclara, » que c'étoit conformément aux vœux unanimes de la Noblesse, du Clergé & de » la Nation, qu'elle avoit été obligée de révoquer l'acte d'abdication qu'on lui avoit fait signer à Mittau; qu'elle pardonnoit » à tous ceux qui avoient rédigé cet acte; qu'elle promettoit de » régner avec douceur sur ses fidèles Sujets, & de ne recourir » aux châtimens qu'à la dernière extrémité «.

Ces promesses étoient conformes au caractère d'une Princesse naturellement douce, indolente, ennemie du travail jusqu'à redouter la plus légère application, & qui laissoit faire à ses Ministres tout ce qu'ils vouloient, c'est-à-dire, tout ce qui convenoit à leur ambition, à leur intérêt. Cependant *Anne* avoit l'esprit délié & pénétrant, elle connoissoit le caractère de ceux qui l'entouroient: son règne prouve qu'elle aimoit l'ordre & la magnificence; que son plaisir étoit de faire le bien & de récompenser largement le mérite. Mais Anne aimoit un favori indigne d'elle, ambitieux,

ANNE JVANOVNA

règne en 1730,

et meurt en 1740.

Dirigé par Née.

intrigant, féroce, vindicatif & cruel à l'excès, qui n'aimoit que les chevaux, le jeu, l'or, les pierreries & lui-même. La fortune surprenante de ce favori, le rôle qu'il a joüé en Russie, exigent des détails que nous voudrions pouvoir supprimer, parce que la prospérité des méchans est le scandale des gens de bien; mais la vérité veut qu'on les dénonce à la Postérité.

Ernest-Jean Biren, ou Bieren, étoit petit-fils d'un Palfrenier de *Jacques III*, Duc de Courlande, qui avoit trouvé l'occasion de mériter les bonnes graces de ce Prince, & qui en obtint une petite Métairie, pour récompense de ses services. Ce particulier eut deux fils, dont l'un entra au service de Pologne, & l'autre à celui de Courlande. Le Duc régnant ayant permis au plus jeune de ses fils de se rendre en Hongrie, en 1686, Biren le suivit en qualité d'Ecuyer, avec rang de Lieutenant. Le jeune Prince reçut un coup de feu au siége de Bude, & mourut de sa blessure: Biren ayant ramené ses équipages en Courlande, sollicita & obtint la place de Capitaine des chasses. Il eut trois fils, Charles, Ernest-Jean & Gustave. Ernest fut envoyé à l'Académie de Konisberg, où il se fit de mauvaises affaires, & d'où il s'enfuit par la crainte d'être arrêté. De retour en Courlande, il forma le projet d'aller tenter fortune à Pétersbourg. Il y intrigua pour obtenir une place de Gentilhomme de la chambre de la Princesse de Volsenbutel, épouse du Tzarévitz Alexis. La Cour de Pétersbourg, indignée qu'un homme d'une si basse extraction osât se mettre sur les rangs pour un poste semblable, lui donna ordre de s'éloigner au plus vîte de Pétersbourg. A son retour à Mittau, il fit sa cour à *Bestuchef*, Grand-Maître de la Cour de la Duchesse de Courlande. Il étoit d'une belle figure & très-insinuant; il gagna les bonnes graces du Grand-Maître, qui le nomma Gentilhomme de la chambre de la Duchesse. A peine eut-il pris pied, dit le Général Manstein, qu'il travailla à la ruine de son bienfaiteur. Il réussit

au point, que la Duchesse non-seulement renvoya Bestuchef en Russie, mais qu'elle le persécuta avec acharnement, & lui fit intenter un procès par M. *Korf*, qu'elle envoya exprès à Moskou.

L'insinuant Biren devint bientôt l'ami, le confident, le favori, le maître du cœur de la Duchesse. La Noblesse de Courlande, humiliée de ce choix, en conçut du dépit & de la jalousie. Elle ne négligea aucune occasion pour susciter des querelles au favori, qui rechercha l'alliance de quelque famille ancienne, pour trouver un appui dans le Corps de la Noblesse; mais il éprouva par-tout des refus. Enfin, il sut gagner M[lle] *de Treiden*, Fille d'honneur de la Duchesse, qui consentit à l'épouser, avant même d'avoir obtenu le consentement de ses parens. Il espéroit que ce mariage le feroit agréger au Corps de la Noblesse: il sollicita vivement cette agrégation; mais la Noblesse s'y opposa avec fermeté.

Le Ministère de Russie ne l'aimoit pas plus que la Noblesse de Courlande. Son ingratitude envers Bestuchef avoit révolté tout le monde. La haine qu'on avoit conçue pour lui étoit si forte, que lorsque M. Korf sollicita une augmentation de pension pour la Duchesse, les Ministres de Pietre II lui déclarèrent qu'*on feroit tout pour la Duchesse, mais qu'on ne vouloit pas que Biren disposât des finances.* Voilà pourquoi, après la mort de Pierre II & l'élection de la Princesse Anne au Trône de Russie, les Députés du Conseil Souverain exigèrent de la Régente la promesse solemnelle de laisser son favori à Mittau.

SECTION II.

Dès que l'Impératrice eut recouvré l'autorité absolue, elle nomma Biren son Chambellan. Ce favori vindicatif étoit loin de pardonner à ceux qui avoient exigé de la Régente de le laisser à Mittau. Les Princes Dolgoroukis étoient les Chefs du Conseil

Souverain : ce fut principalement fur cette famille que Biren réfolut de faire éclater fa vengeance. Il dit & perfuada à l'Impératrice que fa fûreté perfonnelle exigeoit de caffer un Confeil qui avoit voulu borner la puiffance fouveraine, & qui s'étoit attribué le plus grand pouvoir fous les règnes de Catherine I & de Pierre II; il lui rappella que les Dolgoroukis avoient ofé afpirer à mettre une Princeffe de leur Maifon fur le Trône; & que ces Princes ambitieux, voyant leur projet échoué, avoient formé des intrigues pour renverfer le Gouvernement abfolu, afin de pouvoir gouverner eux-mêmes fous un autre titre.

Ces infinuations perfides eurent l'effet défiré. L'Impératrice déclara qu'elle vouloit être informée de toutes les affaires, & tout voir par fes yeux, c'eft-à-dire, par ceux de fon favori. L'ancien Confeil fut caffé; on en établit un autre fous le nom de *Confeil du Cabinet :* celui-ci eut l'attribution exclufive de toutes les affaires majeures; c'étoit de lui que le Sénat & les autres Départemens recevoient les Ordonnances de la Souveraine. Elle chargea le Maréchal Munich de la formation de ce Confeil Privé, qui ne devoit être compofé que de trois perfonnes. La première fur laquelle le Maréchal fixa fes yeux, fut le Comte Ofterman, originaire de Weftphalie, fils d'un Pafteur Luthérien. Pierre-le-Grand, qui favoit diftinguer le mérite, & mettre les talens à leur place, l'avoit nommé Vice-Chancelier, après la difgrace du Baron Schafirof. Ofterman poffédoit fupérieurement la connoiffance des affaires de l'Etat; c'étoit un politique adroit, ambitieux, impénétrable, qui favoit cacher fa marche & parvenir à fes fins fans fe compromettre. A la mort de Pierre II, il avoit feint de devenir aveugle, pour n'affifter à aucune délibération du Confeil Suprême; mais au moment où la Régente eut prit les rênes du Gouvernement, les yeux d'Ofterman virent plus clair que jamais. Il pria le Maréchal Munich de lui donner pour Collègue le Prince

Tcherkaski, qu'il efpéroit pouvoir conduire à volonté. Le Procureur-Général Jagoujinski devoit efpérer d'être choifi pour un des Membres du Confeil Privé; mais il étoit devenu l'ennemi déclaré d'Ofterman, après le tour perfide que ce Miniftre lui avoit joué à la conclufion de la paix de Neuftadt, & l'on défefpéroit de pouvoir les réconcilier. On tint Confeil à ce fujet : l'Impératrice demanda l'avis du Comte de *Lœvenvolde*, Maréchal de la Cour, de fon frère, qui devint depuis Grand-Ecuyer, du favori Biren & du Maréchal Munich. Le Confeil fut d'avis de préférer Ofterman, comme étant plus inftruit, plus laborieux que le Procureur-Général, naturellement violent. L'Impératrice nomma le Maréchal Munich pour le troifième Membre du Confeil du Cabinet; & voici comment il s'exprime à ce fujet. » L'Impératrice me nomma peu après Grand-Maître de l'Artillerie & Préfident du Collége des Guerres; elle me chargea auffi de la commiffion importante de former un nouvel état de guerre, tant pour les Gardes que pour les Régimens de campagne, les Garnifons & la Milice de l'Ukraine; & pour exciter de plus en plus mon zèle, cette Souveraine me fit Maréchal-Général de fes Armées, & me donna le commandement général à Pétersbourg & en Ingrie. Je formai, par fes ordres, le Corps des Cadets, le Corps du Génie & le premier Régiment des Cuiraffiers.

» Toutes ces commiffions exigèrent ma préfence à Pétersbourg; de forte qu'Ofterman & Tcherkaski reftèrent feuls au Cabinet. Cet établiffement, qui étoit une chofe nouvelle en Ruffie, n'étoit pas du goût de tout le monde, d'autant plus qu'Ofterman paffoit pour avoir le cœur faux, & Tcherkaski pour un fainéant. Les Ruffes difoient malignement à ce fujet, *que Tcherkaski étoit le corps d'un Cabinet dont Ofterman étoit la double ame.*

» Le Sénat étoit prefque réduit à rien : les vieux Sénateurs, mécontens du Cabinet, reftoient chez eux, & fe difoient malades :

le Comte Golofkin garda le lit pendant tout le règne de l'Impératrice, jusqu'à ce qu'enfin je trouvai le moyen de l'en tirer (1) «.

Section III.

La destruction du Conseil Souverain fut suivie de la disgrace des Princes Dolgoroukis, qui avoient concouru à établir la nouvelle forme de Gouvernement : on les arrêta tous en même-tems, & on fit leur procès. Ils furent accusés vaguement de plusieurs crimes, & entr'autres, d'avoir empêché Pierre II d'acquérir les connoissances nécessaires pour régner ; d'avoir ruiné sa santé par de trop fréquentes parties de chasse, & par conséquent d'avoir été la cause de la mort prématurée de ce Prince ; d'avoir voulu le marier avec une Princesse de leur Maison, & fabriqué un faux testament de l'Empereur, en faveur de leur parente, pour la faire régner après lui. Mais le véritable grief étoit celui dont on ne parla pas : ils avoient puissamment contribué à limiter la puissance de l'Impératrice, & ils avoient exigé d'elle que Biren restât à Mittau.

Ils furent jugés coupables du crime de lèze-majesté au premier chef ; mais l'Impératrice leur fit grace de la vie. La Princesse Catherine, fiancée à Pierre II, fut renfermée dans un Couvent : le Maréchal Dolgorouki & son frère, Conseiller Privé, furent

(1) Le Maréchal Munich dit que Biren aimoit passionnément les chevaux & le gros jeu ; qu'il apprit à Pétersbourg à conduire parfaitement un cheval ; que presque tous les jours il en montoit un au manège, où l'Impératrice se rendoit souvent, & faisoit venir les Ministres pour signer les affaires d'Etat expédiées au Conseil. Si nos Lecteurs trouvent un peu étrange le lieu où l'Impératrice signoit les affaires d'Etat, nous les prions de se rappeller d'où Bolinbrock datoit des dépêches qui décidoient du destin de l'Europe. Combien d'exemples pareils ne pourrions-nous pas citer, si le régime Pythagoricien n'imposoit pas l'obligation de se taire à propos !

les ſeuls de cette famille qui ne furent pas d'abord enveloppés dans cette proſcription générale; les autres furent envoyés aux extrémités de la Sibérie, ou exilés dans leurs terres. La chûte de cette famille entraîna celle de Galitzin qui lui étoit alliée de très-près : on éloigna les Princes de cette maiſon, & de la Cour, & des affaires, en leur donnant des Gouvernemens du côté de Kazan & de la Sibérie.

Biren, ennemi implacable, ne borna pas là ſa vengeance : il fit arrêter & conduire à la forteresse d'Ivangorod, près de Narva, le Maréchal Dolgorouki, ſous prétexte que ſon épouſe avoit parlé trop librement de la Cour. Peu d'années après, ſon frère, Conſeiller Privé, fut enfermé à Schluſſelbourg, ſans ſavoir pourquoi; & il fut défendu d'entretenir correſpondance avec aucun de ces Princes, ni d'avancer dans les grades militaires aucun de leurs parens, ſans une permiſſion expreſſe de la Souveraine.

Après huit ans d'un exil rigoureux, cette famille infortunée parut un moment devoir rentrer en grace, par le rappel de quelques-uns de ces Princes à Pétersbourg. L'Impératrice avoit beſoin d'un Négociateur habile, & ſe reſſouvenant que le Prince *Serguei* avoit fait connoître ſes talens politiques dans les Ambaſſades de Paris, de Vienne & de Londres, elle réſolut de l'envoyer en Angleterre. Ce rappel s'étoit fait malgré Biren; & l'accueil que le Prince reçut à ſon arrivée, renouvella la fureur de l'orgueil outragé. De toutes les paſſions qui déchirent le cœur, l'envie eſt peut-être la plus ardente & la plus inſatiable. Biren ne ſe contente point d'avoir frappé de la diſgrace les principaux membres de la famille la plus puiſſante de Ruſſie, il veut entraîner dans leur chûte la famille entière : pour y réuſſir, il a recours à un de ces miſérables intrigans qu'on ne rencontre que trop ſouvent dans les Cours : ce ſcélérat intente un nouveau procès au Prince *Serguei* ainſi qu'à toute ſa famille; il réchauffe la première accuſation,

dont il aggrave les détails; & Biren saisit cette occasion avec toute l'avidité des courtisans jaloux de supplanter & d'écraser un de leurs rivaux. On n'a point de peine à verser du fiel dans un cœur qui s'abreuve des poisons de la jalousie & de la haine.

Environnée d'infames accusateurs, Anne ouvrit son ame à toutes les suggestions calomnieuses : le Prince *Serguei* fut arrêté la veille de son départ pour Londres, sous prétexte que lui & ses parens avoient trouvé moyen, pendant leur exil, d'entretenir des correspondances suspectes avec les pays étrangers. Au lieu de partir pour Londres, le Prince fut conduit comme un criminel à Novogorod, où l'on avoit amené les autres Princes de cette Maison. Biren avoit dicté l'arrêt de proscription : toute justification leur fut interdite; ils furent tous trouvés coupables. Les Princes *Vasili* & *Ivan*, qui avoient eu le plus de crédit, furent roués vifs, deux autres écartelés, & trois autres eurent la tête tranchée. On prétend, dit le Général Manstein, que *Valinski* contribua le plus à leur perte. Si le fait est vrai, Valinski commença par être l'instrument de la vengeance d'un tyran jaloux & barbare, & il finit par en être la victime.

Cette horrible exécution nous rappelle celle des *Abencerrages*, qui n'avoient pas le moindre pressentiment du sort dont ils étoient menacés par *Abdali*, Roi de Grenade. Ce barbare les rassembla, les fit entrer un à un; à mesure qu'ils étoient introduits dans une salle de la *cour des lions*, leurs têtes tomboient sous le fer des assassins.

SECTION IV.

L'Impératrice, tranquille sur le Trône, se fit sacrer le 28 Avril V. S. L'Archevêque de Novogorod fit les cérémonies du Sacre, en qualité de Métropolitain de l'Empire. Biren fut fait Comte, décoré du Cordon bleu, & nommé Grand-Chambellan à la place du Prince Ivan Dolgorouki.

Pendant les deux premières années du règne d'Anne, Biren feignit de ne vouloir se mêler de rien ; mais ensuite il se mêla de tout, & gouverna despotiquement. Il n'est pas besoin de talens pour cette espèce d'administration. Manstein rapporte que le Comte *d'Ostein*, Ministre de l'Empereur, & qui détestoit Biren, avoit coutume de dire : *Quand Biren parle aux chevaux ou qu'il parle d'eux, il parle en homme ; mais quand il parle aux hommes, il parle en cheval.*

Le Corps des Chevaliers-Gardes que Pierre I avoit créé au Sacre de Catherine, fut réformé ; on leur substitua des Gardes à cheval. Les Gardes à pied furent augmentées de trois bataillons : le nouveau Régiment porta le nom d'*Ismailof*. Ces nouveaux Corps furent formés & exercés à la Prussienne, pour contrebalancer le pouvoir des anciens Régimens, & tenir le Peuple en respect.

SECTION V.

1731.

Don *Emmanuel*, Infant de Portugal, arriva à Moskou au commencement de cette année, dans l'intention d'épouser la Princesse Anne. Manstein dit que le Comte de Wratislaf, Ministre de l'Empereur, avoit formé ce projet, & l'avoit envoyé à Vienne, où Don Emmanuel se trouvoit alors. La Cour Impériale ayant approuvé ce projet, elle envoya l'Infant en Russie : il y fut reçu avec la distinction & les honneurs dus à son rang. Biren s'opposa de tout son pouvoir à la conclusion de ce mariage, & Don Emmanuel s'en retourna à Vienne, après un séjour de quelques mois à Moskou.

Anne, née le 28 Janvier 1693, étoit d'un âge à contracter un second mariage, pour donner des Princes à la Russie ; mais l'intérêt de Biren étoit de s'y opposer, dans la crainte qu'un époux ne mît obstacle aux vastes desseins qu'il avoit conçus : il se servit de l'ascendant qu'il avoit sur l'Impératrice, pour l'engager

à se choisir un successeur; elle y consentit, & adopta sa nièce, fille du Duc *Charles* de Mecklenbourg & de sa sœur Catherine. Cette Princesse abjura la Religion Protestante, & prit le nom d'Anne, au lieu de celui de Catherine qu'elle avoit reçu au Baptême. L'Impératrice voulant lui choisir un époux, jetta les yeux sur le Margrave *Charles*, de la Maison de Prusse. La Cour de Vienne, qui en prit ombrage, chargea le Maréchal de *Seckendorf* de traverser cette alliance, & de proposer, de sa part, à la Cour de Russie, le Prince *Antoine-Ulric* de Brunswic-Lunébourg, neveu de l'Impératrice des Romains. La proposition fut acceptée, & le Prince Ulric se rendit à Pétersbourg en 1733. En attendant son arrivée, Anne fit prêter serment à la Nation de reconnoître pour successeur légitime celui qu'il lui plairoit de désigner. Ce fut à cette occasion qu'on assembla pendant la nuit tous les Régimens qui se trouvèrent à Moskou, & qu'on fit placer du canon dans les rues, pour contenir le Peuple qui paroissoit dévoué à la Princesse Elisabeth. Ce fut aussi pour lui ôter tout espoir au Trône, que l'Impératrice voulut la faire renfermer dans un Couvent. On dit que Biren intercéda pour elle, & obtint sa liberté. Si le fait est vrai, Biren fit du moins une bonne action dans sa vie. On objecteroit en vain que l'ambition de ce favori en fut le motif; qu'il vouloit marier son fils aîné à la Princesse Elisabeth, & sa fille au Duc de Holstein, pour assurer infailliblement le Trône à sa postérité. Il faut toujours louer les bonnes actions, sans analyser les motifs secrets qui engagent à les faire.

L'avènement de la Duchesse de Courlande au Trône de Russie, inspira à la République de Pologne la résolution de partager ce Duché en Palatinats & en Starosties; mais l'Ambassadeur Russe s'opposa formellement à ce partage, & le Duché resta électif.

SECTION VI.

1732.

Dès le mois de Décembre, la Cour avoit ordonné les préparatifs néceſſaires pour retourner à Pétersbourg : elle profita du mois de Janvier pour s'y rendre en traînaux couverts. Quelques jours avant d'abandonner Moskou, l'Impératrice plaça le Lieutenant-Général Roumantzof à la tête des Finances ; & comme il n'entendoit rien à cette partie d'adminiſtration, il refuſa cette place, en alléguant ſon incapacité pour la remplir. Cette franchiſe militaire déplut ; Roumantzof, dépouillé de ſes places & du Cordon de St. Alexandre, fut exilé dans une de ſes terres près de Kazan. On accuſa le Conſeiller Privé *Fick* d'avoir entretenu une correſpondance ſecrette avec le Prince Démitri Galitzin ; il fut condamné ſans être oui, & envoyé en Sibérie. La correſpondance ſecrette n'avoit été imaginée que pour perdre Fick, qui avoit parlé trop librement du favori de l'Impératrice. L'Amiral *Siévers* fut auſſi relégué en Finlande, & ſes deux fils congédiés du ſervice.

SECTION VII.

Le Maréchal Munich acheva, en cette année, tout ce que Pierre-le-Grand avoit ſi bien commencé pour la perfection du ſervice militaire. Trois cents Cadets furent réunis dans le Palais du Prince Mentſchikof, pour y être élevés aux dépens de la Couronne : on leva trois Régimens de Cuiraſſiers : le Roi de Pruſſe fournit à la Ruſſie des Officiers & des Ingénieurs ; on lui donna en échange quatre-vingts hommes d'une taille extraordinaire pour recruter ſes Grenadiers favoris. Le Maréchal fit encore augmenter du double la paie des Officiers Ruſſes.

De ſon côté, l'Impératrice travailla à faire fleurir le commerce

dans ses Etats ; elle renouvella les anciens traités, & diminua d'un tiers les droits d'entrée sur plusieurs marchandises dont ses Sujets ne pouvoient se passer.

On craignit, pendant quelques mois, que la paix du Nord ne fût troublée. La Suède apprenant que la Cour de Russie faisoit ajouter de nouvelles fortifications à la ville de Vibourg, en fut alarmée ; mais les deux Puissances s'expliquèrent, & les traités ne souffrirent aucune atteinte.

Les conquêtes que Pierre I avoit faites sur la Perse, étoient plus funestes qu'avantageuses à la Russie : on y entretenoit trente mille hommes de garnison, dont il périssoit plus de moitié chaque année ; de sorte que, depuis 1722, ces conquêtes stériles avoient coûté près de deux cents mille hommes. L'Impératrice eut le bon sens de les céder à Thamas-Kouli-Kan : la population & le commerce y gagnèrent. La conduite de l'Impératrice à cet égard, est une grande & belle leçon pour les ambitieux : les conquêtes coûtent presque toujours infiniment plus qu'elles ne valent.

SECTION VIII.

Dans le mois de Septembre, l'Impératrice, suivie de sa Cour, alla visiter le canal de Ladoga, entrepris en 1717 par ordre de Pierre premier, sous la direction du Maréchal Munich. Ce canal commence à Schlusselbourg, communique avec la Néva, & finit à la rivière Volko. Sa longueur est de 21 lieues de France, & sa largeur de 70 pieds sur 16 de profondeur : il a 24 écluses ; c'est par lui que la mer Caspienne communique avec la Baltique, &c.

Les grands talens, les succès & la faveur dont jouissoit le Maréchal, excitèrent la jalousie du Comte Osterman & du Grand-Ecuyer Loévenvolde, qui le rendirent suspect au favori. Le Maréchal eut avec lui une altercation qui faillit à le perdre ;

& depuis cette époque, leur réconciliation ne fut qu'apparente : ils se défièrent également l'un de l'autre.

SECTION IX.

1733.

Les troubles de la Pologne commencèrent avec cette année. Auguste II, qui s'étoit rendu à Varsovie pour y tenir une Diète extraordinaire, mourut le 11 Février. Le Primat du Royaume prit la Régence, convoqua la Diète ; & l'unanimité des suffrages y donna l'exclusion à tous les Princes étrangers qui voudroient prétendre à la Couronne. Les Cours de Vienne & de Pétersbourg approuvèrent cette résolution ; mais leurs Ambassadeurs déclarèrent que ces Cours ne souffriroient jamais qu'on élût *Stanislas*. Elles étoient alors bien éloignées de se déclarer en faveur de l'Electeur de Saxe, qui s'étoit lié avec la France, contre les intérêts de la Maison d'Autriche. Les affaires changèrent bientôt de face. L'Electeur trouva moyen d'appaiser la Cour de Vienne, en signant la Pragmatique Sanction, & promettant à celle de Pétersbourg de se conformer aux volontés de l'Impératrice touchant la Courlande. Les deux Cours s'unirent pour lui procurer la Couronne à ces conditions. Pour appuyer son élection, la Russie envoya deux corps de troupes, l'un en Ukraine, sur les frontières de la Lithuanie, l'autre en Livonie, sur celles de la Courlande. Le Primat & la plus grande partie de la Noblesse Polonoise, indignés que les Russes osassent leur commander en maîtres, se réunirent en faveur de Stanislas.

Après une longue Diète & les débats les plus vifs, Stanislas fut élu pour la seconde fois par tous les Gentilshommes qui se rendirent au champ de l'élection. L'intrigue, l'argent, les promesses, tout fut employé par la Russie, pour affoiblir le parti

de Staniſlas, & fortifier celui de l'Electeur de Saxe. Ceux des Polonois qui avoient brigué la Couronne pour eux-mêmes, voyant l'impoſſibilité de l'obtenir, s'unirent pour la procurer à *Auguſte III*, & demandèrent la protection de la Ruſſie contre le Primat & le parti de la France. L'Impératrice ſaiſit cette occaſion pour envoyer des troupes en Pologne : le Comte *de Laſcy* entra en Lithuanie à la tête de vingt mille hommes, & les Seigneurs mécontens allèrent à ſa rencontre. Staniſlas étoit parti de Varſovie pour ſe rendre maître de Dantzick. On profita de ſon abſence pour procéder à une nouvelle élection, près de Comice, & ſur le même champ où Henri de Valois avoit été élu. Ce fut le 5 Octobre que ſe termina cette grande diſcuſſion.

Le Comte de Laſcy paſſa la Viſtule après la proclamation du Roi Auguſte; & après avoir mis quelques Régimens dans Varſovie, il fut ſe joindre aux différens corps de troupes commandés par le Prince *Bariatinski* & le Général *Keith* : ces corps réunis formoient une Armée de cinquante mille hommes. L'Impératrice Anne déſiroit que les affaires de la Pologne fuſſent terminées avant la campagne prochaine; mais la choſe étoit impoſſible. Preſque tout le Royaume de Pologne étoit dans les intérêts de Staniſlas; & les Nobles étoient trop jaloux de la liberté de s'élire un Roi, pour renoncer facilement à leur propre ouvrage. Dans cet état des choſes, les Ruſſes comprirent qu'il n'y avoit point de tranquillité à eſpérer, tant que Staniſlas ſeroit dans le pays; & le Comte de Laſcy eut ordre de marcher à Dantzick, pour forcer ce Monarque d'abandonner cette Ville & le territoire de la République.

SECTION X.

1734.

Le Comte de Laſcy arriva le 6 de Février, & prit ſes premiers quartiers dans les villages voiſins de Dantzick, où l'on s'occupoit

des arrangemens néceſſaires pour une longue & vigoureuſe réſiſtance. Le mois de Février ſe paſſa ſans que les Ruſſes puſſent entreprendre le ſiége. Telle fut la ſituation des affaires juſqu'au 9 de Mars, époque à laquelle le Maréchal Munich arriva devant la ville de Dantzick, ſous une eſcorte Pruſſienne.

Biren, qui redoutoit le Maréchal, ſaiſit cette occaſion de l'éloigner de la Cour : il lui fit donner le commandement général de toutes les troupes qui étoient en Pologne, avec ordre de pouſſer vigoureuſement le ſiége, pour réduire Dantzick à livrer Staniſlas; mais l'intention de Biren n'étoit pas que ſon rival réuſsît. Malgré ſes talens & ſon expérience, le brave Munich eût échoué dans ce projet, ſi la garniſon avoit ſu profiter du déſaſtre des Ruſſes dans l'aſſaut qu'ils livrèrent le 9 Mai. Les Chefs des trois colonnes, preſque tous les Officiers de l'Etat-Major & les Ingénieurs furent tués ou bleſſés à la premiére décharge des aſſiégés. Les colonnes, au lieu de garder leur diſtance & d'agir chacune ſéparément, ſe mêlèrent de façon que les ſoldats, n'ayant plus de Chefs pour les conduire, n'allèrent pas plus loin : cependant ils ne reculèrent pas; ils ſoutinrent pendant trois heures le feu de la Place, & perdirent plus de deux mille hommes dans cette attaque. Cent vingt Officiers y furent tués ou bleſſés dangereuſement.

Le Maréchal eut avis que quelques vaiſſeaux arrivés à la rade de Dantzick avoient apporté des troupes Françoiſes au ſecours de cette Ville. Pour leur ôter tous les moyens de ſubſiſtance, en cas qu'ils débarquaſſent, il donna ordre de brûler tous les villages le long de la mer; & pour mettre les François dans l'impoſſibilité de ſecourir la Ville par ce côté, il fit barricader la rivière, enſorte que toute communication avec Veixelmunde fut interrompue; & les barques qui tentèrent ce paſſage, furent obligées de retourner.

Le 24, la Flotte Françoiſe arriva & débarqua trois Régimens d'Infanterie, *Blaiſois*, *Périgord* & *la Marche*, ſous les ordres de M. de *la Motte-Pérouſe*, Brigadier. Ils arrivoient trop tard, & ils étoient en trop petit nombre pour obliger les Ruſſes à lever le ſiége; car après l'échec que ceux-ci avoient ſouffert, le Maréchal avoit donné ordre aux troupes qui venoient à Varſovie de forcer leur marche; & pluſieurs détachemens qui avoient été envoyés dans les Villes voiſines, étoient rentrées dans le camp.

Le 27, les François, au nombre de 2400, ſe campèrent le long du rivage, entre le canal & la mer, & marchèrent droit aux retranchemens Ruſſes. Ils firent pluſieurs ſignaux aux aſſiégés, pour favoriſer leur entrepriſe par une ſortie. Un gros détachement ſortit de la Place, & attaqua l'aile gauche des ennemis, tandis que les François fondirent ſur leur aile droite avec la bravoure & l'impétuoſité qui leur ſont naturelles. Le retranchement des Ruſſes étoit couvert par un abattis de bois qui n'arrêta pas les François; ils s'avancèrent juſqu'à quinze pas du retranchement. Ce fut alors que les Ruſſes, forts de cinquante mille hommes, firent un feu continuel, qui rendit inutiles toutes les tentatives des François pour forcer les retranchemens. La diſproportion du nombre des combattans, qui étoit d'un à vingt & demi, rendit inutiles les efforts des François : ils ſe retirèrent avec perte de cent ſoixante hommes; & le Comte de *Plelo*, Ambaſſadeur de France à Copenhague, fut au nombre des morts.

Le Maréchal avoit conſommé toutes ſes munitions : il en attendoit de Saxe, d'où il avoit fait venir des mortiers par les chariots de poſte; mais ces munitions n'arrivoient point, & la Flotte Ruſſe qui devoit en apporter, tardoit trop. En attendant, il fit pouſſer les travaux de la tranchée & mettre les batteries en état, pour attaquer la Place avec plus de ſuccès à l'arrivée de ces ſecours.

Le 12 Juin, feize vaiffeaux de guerre, fix frégates & fept autres bâtimens Ruffes, entrèrent dans la rade de Dantzick : on travailla fans relâche à débarquer l'artillerie & les munitions; & le feu recommença avec plus de violence qu'auparavant.

Les trois Régimens François, campés dans une petite ifle appellée la *Platte*, fous le canon du fort Veixelmunde, n'avoient point été inquiétés par les affiégeans, depuis l'affaire du 27 Mai : après l'arrivée de la flotte, le Maréchal réfolut de ne leur plus donner de relâche. Le fort de Veixelmunde & le camp François furent bombardés & canonnés fans relâche : le 15, le magafin à poudre du fort fauta; les François fouffrirent beaucoup de l'artillerie des vaiffeaux.

Le 19, le Maréchal fit fommer M. de la Motte & le Commandant du fort de fe rendre : ils demandèrent une trève de trois jours, qui leur fut accordée. On négocia : il fut convenu que les François fortiroient de leur camp avec les honneurs de la guerre, & qu'ils feroient embarqués fur la Flotte Ruffe, où ils mettroient bas les armes jufqu'à leur débarquement dans un Port de la mer Baltique, dont on conviendroit avec les Amiraux. Si la capitulation étoit honorable, le procédé qui la fuivit n'étoit pas digne des Amiraux Ruffes. Au lieu de tranfporter les François dans un Port neutre, on les mena comme prifonniers à Kronftadt, fous prétexte que la capitulation ne défignoit pas le Port où ils devoient être débarqués. De Kronftadt, ils furent envoyés en Livonie, où ils obtinrent enfin la permiffion de retourner en France. Une réflexion fe préfente : ne vaudroit-il pas mieux refufer des fecours, que d'en donner d'infuffifans, & de les envoyer après coup? Il nous femble que c'eft expofer en pure perte l'honneur & la vie des braves que l'on charge de ces coups de main infructueux.

Le fort de Veixelmunde fe rendit le 24. La garnifon en fortit le 25 avec les honneurs militaires : elle prêta ferment au Roi Augufte.

Le

Le 28, le Magiſtrat de Dantzick envoya des Députés au Maréchal, qui ne voulut accéder à aucune propoſition, avant d'avoir obtenu la promeſſe de lui livrer Staniſlas, le Primat, le Marquis de Monti, &c. Sur quoi le Magiſtrat répondit au Maréchal, que *le Roi s'étoit retiré ſecrètement de la Ville.* Cette réponſe l'irrita au point qu'il fit recommencer le bombardement interrompu depuis deux jours : cependant il ſe radoucit; la Ville capitula, & ſe ſoumit au Roi Auguſte. Le Primat du Royaume, le Comte Poniatoski & le Marquis de Monti furent arrêtés & conduits à Thorn. Les autres Polonois obtinrent la liberté de ſe retirer où bon leur ſembleroit, après avoir prêté le ſerment de fidélité au nouveau Roi.

Le ſiége de Dantzick dura 135 jours. Il coûta aux Ruſſes huit à neuf mille hommes & près de deux cents Officiers. La Ville fut taxée à deux millions d'écus d'Allemagne, pour la punir d'avoir donné aſyle à Staniſlas, de n'avoir pas empêché ſon évaſion, & d'avoir oſé réſiſter aux forces de la Ruſſie. C'eſt aux Lecteurs à apprécier la légitimité de ces griefs. Quoi qu'il en ſoit, l'Impératrice Anne n'exigea que la moitié de cette contribution; mais le Magiſtrat de Dantzick fut obligé de lui envoyer des Députés pour lui demander pardon d'une réſiſtance autoriſée par le droit de la Nature & par le droit des gens.

SECTION XI.

Après la capitulation de Dantzick, le Roi Auguſte ſe rendit de Dreſde au Couvent d'Oliva, où le Maréchal conduiſit les Sénateurs Polonois, ſes priſonniers : ils ſe ſoumirent, & reconnurent Auguſte III pour leur Roi. Les priſonniers de marque étoient *Potoski*, Primat du Royaume; les Princes *Czatoriski*, Caſtellan de Vilna & Palatin de Ruſſie, avec leurs familles; le Comte *Poniatoski*, Palatin de Mazovie, ſon épouſe & ſes trois fils;

l'Evêque de Plokov, *Zalouski*; le Comte *Offolenski*, Grand-Tréforier, & plusieurs autres personnes de marque.

La reddition de Dantzick & la soumission forcée des principaux Chefs de la République de Pologne, assurèrent le Trône au compétiteur de Stanislas, sans mettre fin aux guerres civiles : la moitié de la Pologne s'arma contre l'autre; & celle qui étoit dévouée à Stanislas, opposa aux Russes une résistance impuissante à la vérité, mais suffisante pour prouver que Stanislas régnoit sur les cœurs que la force seule avoit subjugués. La physionomie de ce Prince étoit heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise qui captivoit tous ceux qui avoient l'honneur d'approcher de sa personne. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié de Charles XII, qui le fit couronner Roi de Pologne à Varsovie en 1705. Charles XII disoit de lui, qu'*il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis*.

Les affaires du Roi de Suède n'ayant pu se rétablir, Stanislas vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la Princesse *Marie*, sa fille, épousa *Louis XV*. Ce Prince infortuné, obligé de fuir de Dantzick, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le Maréchal Munich dans sa propre Patrie. Lorsque la paix se fit en 1736, il renonça au Royaume qu'il avoit eu deux fois, & conserva le titre de Roi de Pologne. Né pour le bonheur de ceux sur lesquels il régneroit, il rendit heureux les Duchés de Lorraine & de Bar. Il soulagea ses Peuples; il embellit Nancy & Luneville; il fit des établissemens utiles, & se montra toujours l'ami de l'humanité. Ce Prince avoit beaucoup d'esprit & de lumières; il protégeoit les Sciences & les Arts, qu'il cultivoit lui-même avec succès. Nous avons de lui divers Ouvrages de Philosophie, de Politique & de Morale, sous ce titre : *Œuvres*

du Philosophe bienfaisant. Il étoit l'un & l'autre; il pensoit que l'idée de la gloire est indivisiblement liée avec celle des grandes difficultés vaincues, d'une grande utilité subséquente aux succès, & d'une égale augmentation de bonheur pour l'Univers & pour la Patrie. Il pensoit juste : la célébrité n'est pas la gloire; c'est à d'autres qualités qu'elle est réservée. La gloire est le lot de la vertu bienfaisante, utile, héroïque; c'est celui d'un Régulus ou d'un Caton, d'un Henri IV ou d'un Stanislas, & non pas d'un César ou d'un Pompée. Quoi qu'en dise la flatterie, il n'y aura jamais de mémoire respectée que celle du Prince qui aura préféré la paix qui devoit rendre ses Sujets heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui; qui aura regardé son Empire comme sa famille; qui n'aura usé de son pouvoir que pour l'avantage de ceux qui le lui avoient confié : son nom & son caractère seront généralement chéris. Les pères instruiront la Postérité du bonheur dont ils ont joui : les enfans le rediront à leurs neveux; & ce délicieux souvenir, conservé d'âge en âge, se perpétuera dans chaque foyer & dans tous les siècles.

Stanislas mourut le 23 Février 1766. Sa mort a été un deuil public : les bénédictions & les pleurs de ses Sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire des qualités augustes de ce Monarque. *Sénèque*, avec raison, présente comme un tableau fait pour attacher l'œil des Dieux, un grand homme aux prises avec le malheur, & soutenant cette lutte sans se laisser abattre. La vie de Stanislas offre ce tableau.

SECTION XII.

1735.

Auguste III vint à Varsovie, & le Maréchal Munich s'y rendit pour prendre le commandement de l'Armée Russe, forte de

quatre-vingt-dix mille hommes dispersés dans la Pologne & la Lithuanie, pour réduire le parti de Stanislas & tranquilliser la Pologne qu'ils dévastoient. La République se soumit enfin; & le Maréchal se proposoit de retourner à Pétersbourg, lorsqu'il reçut ordre de l'Impératrice de se rendre incessamment à Pavlosk sur le Don, pour y faire les préparatifs du siége d'Azof, & commencer la guerre contre les Turcs & les Tatars. Il est probable que les mêmes motifs qui avoient déterminé Biren à envoyer le Maréchal faire le siége de Dantzick, influèrent puissamment sur les préparatifs de la guerre dont il s'agit ici : Biren sentoit la nécessité d'éloigner un rival à grand caractère, & aussi ambitieux que lui-même.

Le Maréchal remit le commandement des troupes qui étoient en Pologne au Prince de *Hesse-Hombourg*, se rendit à Kiof, visita les lignes de l'Ukraine, depuis *Orlik* sur le Boristhène jusqu'à *Isum*, & fit embarquer les munitions de guerre & les vivres pour le siége d'Azof.

La Cour avoit aussi donné ordre au Général Comte *de Veisbach* de marcher à Pérékop avec un corps de vingt mille hommes de troupes réglées & huit mille Kosaques, & d'entrer en Krimée; mais étant mort en route d'une inflammation d'estomac, il fut remplacé par le Lieutenant-Général *Léontief.* La saison étoit avancée, & ce Général ne put se rendre à Pérékop, à cause d'un verglas qui couvroit toutes les campagnes. L'Armée manquant à-la-fois de vivres & de fourrages, fut obligée de se replier sur l'Ukraine; presque tous les Officiers & les Dragons revinrent à pied : plus de neuf mille hommes & autant de chevaux périrent par la disette & les maladies.

La Cour vit avec chagrin échouer un projet qu'elle avoit cru immanquable, & dont le Comte de Veisbach avoit donné le plan : elle fut mécontente de la conduite de Léontief; il fut

obligé de se justifier dans un Conseil de guerre, comme s'il étoit possible à un Général de combattre à-la-fois les élémens, les frimats, la famine & les maladies, dans des déserts sans habitations, sans provisions, sans ressources. Mais le Ministre Russe n'avoit pas calculé ces obstacles; & les instructions du Général portoient en substance, que la Cour, voulant tirer vengeance des invasions faites par les Tatars, avoit choisi, pour tomber sur la Krimée, le tems où le Kan en étoit absent avec ses meilleures troupes, pour faire une invasion dans le Daguestan; qu'il étoit enjoint au Général de marcher avec toute la diligence possible, de mettre la Krimée à feu & à sang, de délivrer les Sujets Russes, & de détruire entièrement les Tatars Nogaïs qui habitent les déserts entre l'Ukraine & la Krimée. Mais qu'il y a loin des projets arrêtés dans le Cabinet à leur exécution! Cependant c'est toujours d'après le succès que l'homme est jugé.

SECTION XIII.

Pendant ces préparatifs infructueux, l'Empereur Charles VI réitéra la demande d'un secours de vingt mille hommes que la Russie devoit envoyer sur le Rhin. L'Impératrice donna ordre à seize Régimens d'Infanterie de s'y rendre sous le commandement du Comte de Lascy. Ce Général fut prendre ses quartiers d'hiver sur les frontières de la Silésie. Dès que la campagne fut ouverte, il se porta sur le Rhin avec huit Régimens formant dix mille hommes, & laissa les autres en quartier pour y attendre des ordres ultérieurs.

Les dix mille hommes qui entrèrent en Silésie, passèrent en revue devant le Maréchal de *Vildscheck* & le Lieutenant-Général *Haslinger*; ils traversèrent la Bohême & le Haut-Palatinat, & arrivèrent au mois de Juin sur le Rhin.

SECTION XIV.

Les revers qu'avoit éprouvés Léontief, n'empêchèrent pas le Maréchal Munich d'agir avec son activité ordinaire. Il avoit établi son quartier à Isum; il visita le chantier de Voronetz, en établit un nouveau à Briansk, pour la construction des petits barcaux dont il avoit besoin pour naviguer sur le Dnieper, le Don & la mer Noire. Delà, il se rendit aux lignes de l'Ukraine, qu'il fit réparer en plusieurs endroits, pour les mettre en état de défense contre les insultes des Tatars. Il ne falloit pas, dit le Général Manstein, de grands efforts pour cela, puisqu'il est prouvé que deux mille Tatars n'entreprennent jamais d'attaquer une redoute gardée par cinquante hommes.

Le projet de la campagne étoit de commencer par le siége d'Azof, & de faire en même-tems les plus grands efforts pour soumettre la Krimée, & former un établissement sur la mer Noire. Pendant l'hiver, les troupes eurent ordre de travailler à leurs équipages. Immédiatement après la paix de Neustadt, les Russes avoient abandonné l'usage des piques; le Maréchal les rétablit : chaque Régiment fut obligé d'avoir 350 lances longues de dix huit pieds, & vingt chevaux de frise de la longueur d'une toise, pour en garnir la tête du camp, & garantir l'Armée de toute surprise. Les lances ne servirent que d'embarras dans la marche; mais les chevaux de frise tinrent lieu de retranchement. Le Maréchal ordonna encore aux Officiers & Bas-Officiers de porter de petits fusils à bayonette, comme plus utiles que les hallebardes & les espontons.

SECTION XV.

1736-1739.

Les préparatifs de la Russie donnèrent de l'inquiétude à la Porte:

elle venoit d'éprouver un échec du côté de la Perse; elle en redoutoit un second de la part des Russes. Le Grand-Visir déclara à M. *Visniakof*, Ministre de l'Impératrice à la Porte, que le Sultan étoit dans l'intention de vivre en paix avec toutes les Puissances chrétiennes, & d'obliger les Tatars de réparer les ravages qu'ils avoient faits sur le territoire de Russie. Les autres Ministres des Puissances Européennes furent sollicités d'interposer leurs bons offices pour faire finir les altercations entre les deux Cours. Pendant que le Grand-Visir négocioit ainsi la paix, il prenoit les mesures nécessaires pour mettre les frontières Ottomanes en état de défense : il augmenta la garnison d'Azof, & envoya une Flotte dans la mer Noire pour couvrir cette Place au moins de ce côté. Mais la guerre étoit résolue, & les négociations des Puissances maritimes furent impuissantes, quoique les plus raisonnables des Ministres Russes sentissent toute la justesse de leurs représentations. En vain le Comte Osterman fit voir que la Russie ne retireroit jamais le moindre fruit d'une rupture avec les Turcs; en vain il démontra que la guerre coûteroit une prodigieuse quantité d'hommes & d'argent, sans qu'il en résultât aucun avantage réel : Biren vouloit la guerre, Biren étoit despote; son opinion prévalut. La Russie d'ailleurs a presque toujours voulu moissonner lorsqu'il auroit fallu semer; c'est le moyen infaillible de détruire d'une main le passé, & de l'autre l'avenir. La guerre sèche & dévore à-la-fois la population & le fonds des richesses; celles-ci, par l'anticipation des revenus; celle-là, par la disette, les maladies & la mort. Le Maréchal même n'étoit pas d'avis de commencer la guerre avec les Turcs : il avoit d'abord représenté à l'Impératrice, que les Tatars étant les seuls qui avoient commis des hostilités, il falloit prendre la revanche sur eux, sans faire une déclaration formelle à la Porte; & qu'on devoit attendre la bonne saison pour entrer en Krimée avec un grand corps de troupes

légères, soutenues par des troupes réglées; & qu'après avoir mis la Krimée à feu & à sang, on se replieroit sur l'Ukraine, sans être exposé à un revers. Il avoit ajouté, que si la Porte se plaignoit de ces hostilités, il étoit facile de s'en disculper, en l'assurant qu'on ne vouloit aucunement rompre avec elle; que la Cour de Russie lui ayant demandé plusieurs fois satisfaction des dommages causés par les invasions, & n'ayant pu l'obtenir, l'Impératrice s'étoit vue obligée, malgré elle, d'user de la puissance qu'elle avoit en main, pour punir des brigands qui, non-seulement avoient l'intention de ruiner ses Provinces, mais encore de la mettre mal avec la Porte; qu'au surplus, S. M. I. ne demandoit pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec elle. Les passions sont sourdes à la voix de la raison : la folie des combats l'emporta sur la sagesse de ces réflexions. Osterman eut ordre d'écrire au Grand-Visir de manière que sa lettre servît de Déclaration de guerre. Le Grand-Visir reçut cette lettre dans le même tems qu'il apprit le siége d'Azof & la marche de l'Armée Russe en Krimée. La réponse de la Porte fut un Manifeste qui déclaroit la guerre à la Russie.

Un évènement remarquable dans cette circonstance, fut que la Porte, au lieu de faire enfermer, selon son usage, le Ministre de Russie dans le Château *des sept Tours* jusqu'à la paix, lui permit de se retirer.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails d'une guerre aussi glorieuse pour le Maréchal Munich, que désastreuse pour la Russie : les guerres les plus brillantes sont toujours de vraies calamités; & si cette vérité avoit besoin de preuve, on la trouveroit dans les avantages mêmes que les Russes remportèrent dans la guerre dont il s'agit, sur les Turcs & les Tatars. Ceux-là, victorieux presque par-tout, finirent par acheter la paix aux dépens des conquêtes qui leur avoient coûté de grandes sommes d'argent

d'argent & le sacrifice de plus de cent mille hommes de troupes d'élite (1).

Ces calamités seront toujours celles de toute Nation qui, aveuglée par un fol orgûeil, suivra les fantaisies arbitraires d'un Administrateur inquiet & entreprenant, qui veut faire sa cour à la renommée, en sacrifiant à l'éclat terrible & passager des exploits guerriers, la tranquillité, l'aisance & le sang des Peuples. La hardiesse de tout faire impunément, amène toujours un concours de maux qui s'entraînent de loin.

Vainement, dit un Ecrivain fameux, cherche-t-on à justifier ces penchans destructeurs par des statues & des inscriptions; ces monumens de l'atrogance & de la flatterie seront détruits un jour par le tems, ou renversés par la haine. Mais revenons au Maréchal Munich : c'est lui qui va nous parler brièvement de ses succès.

» Je me rendis, dit-il, le 12 Mars, à la Forteresse de Sainte-Anne, d'où j'envoyai reconnoître les kalantschi d'Azof, (barrières qui empêchent d'approcher de cette Place par eau). Le 16, je passai le Don avec peu d'Infanterle & un corps de Kosaques, & j'investis la Forteresse avec une poignée d'hommes : j'emportai par surprise les kalantschi, & en même-tems je détachai le Général-Major *Sparreiter* sur des esquifs, pour aller attaquer *Lutick* avec 1200 hommes d'Infanterie. Les Janissaires surpris, abandonnèrent cette Forteresse sans résistance; & cette prise me donna la facilité d'investir Azof de tout côté. Je retranchai d'abord ma petite troupe d'Infanterie, j'ouvris la tranchée, & je commençai le siége en jettant quelques bombes dans la Ville.

» Le Maréchal de Lascy qui avoit commandé les troupes Russes sur le Rhin, eut ordre de me joindre : je lui remis la conduite du

(1) Voyez les Mémoires du Général Manstein sur la Russie, page 120.

siége; mais comme il manquoit de bons Ingénieurs, il ne prit cette Place qu'après beaucoup de peines & de travaux : ce brave Général fut blessé au pied. Je marchai ensuite avec l'Armée, divisée en cinq colonnes, vers la Krimée. On sait que cette expédition & celles qui la suivirent, furent couronnées du plus grand succès. La Nation Russe me donna deux titres, celui de *Stolp*, Colonne de l'Empire, & celui de *Sokol*, Faucon, qui a l'œil par-tout.

» Pendant les campagnes j'étois fort avant dans les Provinces de la Turquie, & pendant les hivers je me rendois à Pétersbourg. Cette guerre finit par la bataille & la surprenante victoire de *Stavoutschan*, la prise de Chotzim & la soumission de la Moldavie. Comme je marchois vers Bender, pour emporter cette Place, les Tatars de Biélogorod se soumirent : mon Armée reçut chaque jour des renforts de troupes de la Moldavie & de la Valachie; j'envoyai des partis Russes qui pénétrèrent jusqu'à Ibraïla sur le Danube......

La bataille de Stavoutschan, que le Maréchal ne fait qu'indiquer, est trop intéressante pour ne pas en donner une idée à nos Lecteurs. Ce récit d'ailleurs nous fournira l'occasion de rendre justice à la pénétration, à la supériorité de génie d'un Général qui, s'élevant au-dessus des difficultés, rendoit possible ce qui ne le paroissoit pas. A ce coup-d'œil du grand Capitaine, le Lecteur reconnoîtra le vainqueur de Bergop-zo-om, *Lowendal*, qui savoit établir la nécessité du succès sur des principes & des combinaisons infaillibles, & qui, par la justesse de ses plans & la bonne harmonie de ses manœuvres, enlevoit à l'ennemi ce qui faisoit sa confiance.

L'Armée Russe se mit en marche le 28 Août 1739, passa plusieurs rivières & défilés, & s'approcha du camp des Turcs jusqu'à la portée du canon. La confiance que les succès inspirent, avoit

ſans doute engagé le Maréchal Munich à faire une démarche qui mit l'Armée Ruſſe dans une poſition auſſi critique que celle où ſe trouva Pierre-le-Grand ſur le Pruth, en 1711. Ce qui ſuit va le prouver.

Le Séraskier Véli-Pacha, Général des Turcs, étoit poſté ſur une hauteur, dans un camp retranché & défendu par pluſieurs batteries. Le Pacha, Gouverneur de Chotzim, occupoit la gauche des Ruſſes avec les *Serdengeſtis*, ayant à dos des forêts & des montagnes impraticables. Ali-Pacha qui avoit la Cavalerie & les Spahis ſous ſes ordres, étoit campé à l'aile droite, & appuyé contre les montagnes qui s'étendent juſqu'au Pruth. Le Sultan Iſlam-Guérei de Biélogorod, Chef de toutes les Hordes Tatares, occupoit les derrières de l'Armée Ruſſe, en ſorte qu'elle pouvoit être attaquée de tous côtés ſans relâche.

Le camp Ruſſe formoit trois carrés garnis de chevaux de friſe & d'artillerie; le bagage & les magaſins étoient au milieu de l'Armée. Ainſi, les Ruſſes n'avoient aucuns mouvemens libres, ni dans le centre, ni dans la circonférence : ils pouvoient réſiſter, mais non pas ſubſiſter long-tems dans une pareille poſition. Auſſi les Turcs ſe flattoient-ils de pouvoir ruiner leur Armée ſans combattre, ou du moins, de leur ôter tous les moyens de ſubſiſtance en les harcelant ſans ceſſe. Véli-Pacha avoit écrit au Sultan, *que les Ruſſes ne pourroient ſe tirer de ce mauvais pas qu'en ſe rendant priſonniers de guerre.*

Le Maréchal Munich & le Comte de Lowendal virent le péril de ſang-froid, & recoururent à une ruſe de guerre : on feignit de vouloir attaquer le camp retranché de l'ennemi. Lowendal s'avança juſqu'à demi-portée du canon de l'aile droite des Turcs, avec trois bataillons des Gardes à pied, trois régimens d'Infanterie, deux de Dragons, quatre cents hommes de piquet, quelques troupes légères, trente pièces de canon & quatre mortiers.

On se canonna, on se bombarda de part & d'autre jusqu'à midi. Ce stratagême réussit à souhait : l'attaque imprévue attira toute l'attention des Turcs de ce côté-là ; au lieu d'achever les lignes de leur gauche, ils travaillèrent à en former de nouvelles, & à dresser deux batteries à leur droite.

Pendant cette attaque, le Maréchal eut le tems d'aller reconnoître une seconde fois le camp ennemi : il trouva que la petite rivière de Schoulanetz, sur la gauche de ce camp, n'étoit point inaccessible, comme on l'avoit cru, à cause des marais qui se trouvent sur ses deux rives ; il jugea qu'en se servant des fascines dont on avoit grande provision, on pouvoit facilement traverser les marais & la rivière qui n'étoit pas profonde. Cette découverte fournissoit le moyen de tourner le camp des ennemis, & de les attaquer avec avantage par le côté qu'ils avoient laissé sans défense, ne présumant pas la possibilité d'être attaqués par-là.

A midi, le Comte de Lowendal eut ordre de faire rentrer son détachement dans le corps de bataille. Dès qu'il y fut arrivé, l'Armée marcha par la droite : on jetta plusieurs ponts sur la rivière de Schoulanetz ; les fossés des marais furent comblés de fascines & couverts de madriers, & l'Armée passa la rivière, à la faveur d'un feu terrible d'artillerie.

A deux heures après-midi, les Russes parvinrent au pied de la montagne, au-dessus de laquelle Véli-Pacha étoit campé. Alors la Cavalerie Turque fondit sur eux de tous côtés, mais elle fut repoussée de toutes parts, sans avoir pu remporter le moindre avantage ; de sorte que les Russes, gagnant toujours du terrein, s'approchoient de plus en plus du camp ennemi.

Vers les cinq heures du soir, les Turcs revinrent à la charge avec plus de fureur que la première fois. Les Janissaires s'avancèrent le sabre à la main, attaquèrent les Gardes & l'Infanterie, pénétrèrent jusqu'aux chevaux de frise, & firent des efforts incroyables pour

les rompre : leurs efforts furent inutiles ; contraints d'abandonner la partie, ils se replièrent en désordre. Pour défendre leur camp, ils transportèrent des canons sur leur aile gauche ; mais cette manœuvre n'arrêta point les Russes, qui étoient soutenus du feu terrible de leur artillerie, dirigée par le Comte de Lowendal. Les Turcs, au désespoir, mirent le feu à leur camp, & s'enfuirent avec précipitation. Vers les sept heures, les Russes ayant gagné les hauteurs, entrèrent dans le camp ennemi, & n'y trouvèrent personne. Les troupes légères qui se mirent à la poursuite des derniers fuyards, purent à peine en atteindre quelques-uns, tant la crainte donne des ailes aux poltrons. Les Russes trouvèrent dans le camp plus de mille tentes que le feu n'avoit pas encore consumées, quarante-deux pièces de canon de fonte, six mortiers, un riche butin, & beaucoup de munitions de guerre & de bouche. Jamais victoire complette ne fut remportée, dit-on, avec moins de perte.

Dès le lendemain de cette action, le Maréchal marcha sur Chotzim, à la tête de trente mille hommes, avec l'artillerie de siége. A mesure que ce corps s'avançoit, il trouvoit sur sa route des canons, des mortiers, des bombes, des boulets, des tonneaux de poudre & des chariots de bagage dispersés çà & là. La même terreur panique qui avoit produit cette déroute, fut cause que Chotzim se rendit aux Russes, le surlendemain de la bataille de Stavoutschan, où le Lieutenant-Général Comte de Lowendal s'acquit tant de célébrité. Il s'étoit déja distingué dans les campagnes précédentes : c'étoit à son habileté, à sa tactique, à sa valeur que les Russes devoient la victoire de *Kodima* & celle de la *Sa vran*, remportées le 11 & le 19 Juin 1738. Dans la journée du 11, il sauva le corps de troupes aux ordres du Brigadier *Schipof*, entouré & attaqué de toute part. Il auroit infailliblement succombé sans le prompt secours que lui porta le Comte de Lowendal, qui

mit en fuite les Turcs avec perte. Dans celle du 19, ce Général fit transporter l'artillerie sur une hauteur, à l'aile droite, afin que son canon prît l'ennemi en flanc. Les Turcs, vivement canonnés & repoussés, laissèrent plus de mille morts sur le champ de bataille. Ce succès les déconcerta au point que l'Armée Russe n'eut presque pas de nouvelles de l'ennemi jusqu'au premier d'Août. Nous allons reprendre le récit du Général Munich.

» La malheureuse Paix de Belgrade arrêta tout-à-coup la rapidité de nos victoires. Le Général *Neuperg*, qui commandoit l'Armée Autrichienne en Hongrie, fut nommé Ministre Plénipotentiaire pour traiter de la Paix avec le Grand-Visir. Il rendit honteusement & sans nécessité la Citadelle de Belgrade, qui servoit de boulevard aux Etats chrétiens contre les Infidèles. Si Neuperg avoit su ménager la négociation pendant cinq à six jours de plus, l'Armée Ottomane, qui manquoit de vivres, auroit été forcée de lever le siége de cette importante Place; mais il fut pressé par le Ministère de Vienne & par M. *de Villeneuve*, qui étoit en même-tems Ministre Plénipotentiaire de la Cour de France, & accrédité de celles de Vienne & de Pétersbourg, & qui jouissoit d'un grand crédit à Constantinople : c'étoit lui qui dirigeoit tout en cette occasion.

» L'exclusion au Trône de Pologne, que la Russie venoit de donner à Stanislas, devoit naturellement indisposer la France contr'elle. Cependant l'Impératrice Anne ne balança pas à charger M. de Villeneuve d'un plein pouvoir pour conclure la Paix «.

La confiance de cette Princesse étoit fondée : Villeneuve étoit François, & par conséquent éloigné d'une vengeance barbare; il en chercha une plus noble, plus digne de sa Nation, en rendant de bons offices à la Russie. Ce médiateur régla les articles de la Paix entre cette Cour & la Porte, conformément aux désirs de l'Impératrice.

Si les Russes renoncèrent à leurs conquêtes pour avoir la paix, les limites de l'Ukraine furent beaucoup étendues du côté de la Krimée. Il fut convenu, 1°. que les ouvrages extérieurs d'Azof seroient démolis; qu'on n'y laisseroit que l'enceinte de la Ville, sans qu'on y pût mettre garnison, ni la fortifier. 2°. Que la Porte ne pourroit construire de nouvelles Forteresses qu'à trente verstes au-delà d'Azof, du côté de la mer, & que la Russie ne pourroit en élever qu'à trente verstes en-deçà. 3°. Que les Russes auroient la permission d'étendre leurs frontières à vingt lieues d'Allemagne, dans les steps ou déserts, & garderoient Samara. 4°. Que les Turcs reprendroient possession d'Otschakof & de Kinbourn, & pourroient mettre ces Places en état de défense. 5°. Que les prisonniers de part & d'autre seroient rendus sans rançon.

C'étoit le Comte Osterman qui avoit rédigé ces articles : ce Politique rusé se garda bien d'y faire mention de Tangarok, ni d'une Flotte sur la mer Noire. Ce silence donnoit à la Russie le droit équivoque d'y rebâtir un jour une Forteresse, & d'y entretenir une Flotte, à l'exemple de Pierre I. Les limites du Dnieper ne furent point réglées, afin que la Russie pût s'y établir un jour, au préjudice de la Pologne, à qui ce territoire appartenoit; mais aujourd'hui il est enveloppé par les nouvelles Colonies des *Serbes*, par la Forteresse de Ste-Elisabeth, par des lignes, des redoutes, &c.

Il avoit été stipulé dans le Traité du Pruth, *qu'à l'avenir la Russie ne se mêleroit plus des affaires de la Pologne :* comme cette convention ne fut point rappellée dans le Traité de Belgrade, la Russie en a conclu, dans la suite, que la Porte avoit tort de trouver mauvais qu'elle s'immisçât dans le Gouvernement d'un Etat limitrophe où elle devoit maintenir la tranquillité. Malheureusement cette tranquillité ne ressemble que trop à l'agonie convulsive de ces malades, qui meurent victimes des prétendus secours qu'on a voulu leur donner !

La démarcation des nouvelles limites avec la Porte, & leur extenſion, ne pouvoient manquer de ſervir de prétexte à la Ruſſie pour les étendre encore, en tirant une nouvelle ligne au-delà de la Samara, ſous prétexſe de couvrir l'Ukraine contre les incurſions des Tatars. Cette ligne, plus courte & plus avantageuſe à la Ruſſie, la mettoit à portée d'entreprendre aiſément la conquête de la Krimée, d'attaquer Otſchakof, & d'agir ſur la mer Noire. C'eſt ainſi que, loin de terminer les conteſtations & de prévenir les guerres, les traités inſidieux les préparent de loin, & les offrent en perſpective à l'ambition, qui s'en prévaut toujours pour rallumer la diſcorde.

Le Traité de Paix avec la Maiſon d'Autriche fut conclu le 1er Septembre 1739, & celui de la Ruſſie le 7 du même mois.

SECTION XVI.

Pendant cette guerre avec la Porte, la Ruſſie ménagea tous les voiſins qui pouvoient lui donner de l'inquiétude ou de l'ombrage. Elle renouvella l'alliance avec le Sophi de Perſe qui venoit de remporter de grands avantages ſur les Turcs : elle engagea *Doun-don-Kambo*, Chef des Kalmoucks, à faire une invaſion chez les Tatars du Kouban; il les ſoumit à la domination Ruſſe.

Pendant l'expédition de Krimée, les Tatars prirent leur revanche ſur l'Ukraine, & dévaſtèrent, en 1738, une partie de cette riche Province. Le Maréchal la préſerva d'un ſecond fléau : la peſte, qui faiſoit de grands ravages dans la Valachie & la Moldavie, s'étoit communiquée juſqu'en Ukraine; les précautions que prit le Maréchal, en arrêtèrent les progrès. Mais à peine cette Province étoit-elle délivrée de la guerre & de la peſte, qu'elle éprouva de nouveaux malheurs. Un Koſaque ſe fit paſſer pour le Tzarévitz mort en 1718 : quelques ſoldats lui rendirent hommage en qualité de fils de Pierre I. Le Pope du village fit ſonner les cloches,

cloches, & dit une Meſſe pour la proſpérité du prétendu Tzarévitz. Les Habitans le reconnurent, & formèrent un parti pour ſoutenir ſes droits au Trône. Un Capitaine Koſaque en avertit le Général Roumantzof : l'impoſteur fut arrêté avec ſa troupe, envoyé à Pétersbourg, jugé, & renvoyé en Ukraine, pour y être empalé vif. Le Prêtre & les ſoldats qui lui avoient rendu hommage, furent mis à mort. On démolit le village, & les habitans furent tranſportés & diſperſés.

Un autre évènement plus remarquable, & qui eut lieu en 1737, fut l'élection de Biren au Duché de Courlande, tandis que le Maréchal faiſoit le ſiége d'Otchakof, que le Comte de Laſcy chaſſoit devant lui le Kan de Krimée, battoit les Turcs devant *Karafs-Baſar*, & que la Flotte Ruſſe aux ordres du Contre-Amiral *Bredal* forçoit la Flotte Turque de ſe retirer à Kaffa.

La ligne maſculine de la Maiſon de *Kettler* s'éteignit avec le Duc *Ferdinand*, qui mourut en cette année à Dantzick. Au moment où l'Impératrice en reçut la nouvelle, elle ordonna au Général *Biſmarck*, Commandant de Riga, de marcher à la tête des troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, & d'entrer en Courlande pour appuyer l'élection du Comte Biren. La Nobleſſe Courlandoiſe aſſemblée à Mittau, ſe rendit à la Cathédrale pour chanter le *Veni Creator*, & procéder à l'élection. Le Général Biſmarck entoura l'Egliſe avec pluſieurs compagnies de Cavalerie ; & cette même Nobleſſe qui n'avoit jamais voulu agréger Biren dans ſon Corps, fut obligée de l'élire en qualité de Souverain, & de ſigner le formulaire que la force lui dicta.

» Cette Nobleſſe, dit le Général Manſtein, qui avoit joui d'une grande liberté ſous la Régence de ſes Ducs, ſe trouva tout d'un coup réduite dans une ſituation bien fâcheuſe : perſonne n'oſoit ouvrir la bouche, ſans courir riſque d'être diſgracié & envoyé en Sibérie. Le nouveau Duc avoit un moyen particulier pour arrêter

les propos : il faisoit arrêter ceux qui les tenoient, par des personnes masquées, qui les jettoient dans des voitures couvertes, & les emmenoient dans les Provinces les plus reculées de la Russie. Dans le nombre des enlèvemens faits pendant les trois ans que le Duc *Ernest-Jean* a régné, il en est un qui mérite d'être connu par sa singularité.

» Un Gentilhomme nommé *Sacken*, se trouvant un soir à la porte de sa maison de campagne, fut enlevé par des inconnus, & jetté dans une voiture couverte. On le promena pendant près de deux ans, de Province en Province, sans lui faire voir ame qui vive ; ses conducteurs mêmes ne se montroient jamais à lui à visage découvert. Au bout de ce tems, on détela les chevaux pendant la nuit, & on le laissa couché dans sa voiture : il y resta tranquillement jusqu'au jour, sans qu'il vît arriver ses conducteurs ; alors prêtant l'oreille, il entendit plusieurs personnes qui parloient la langue courlandoise autour de sa voiture ; il l'ouvre, & se trouve à la porte de sa maison. M. de Sacken fit des plaintes au Duc, qui ne manqua pas de bien jouer la comédie, en représentant les griefs de ce Gentilhomme à la Cour de Pétersbourg. Cette aventure prêta à rire à tout le monde ; & la réponse de la Cour fut, que s'il pouvoit désigner les personnes qui avoient commis cette action, on ne manqueroit pas de les punir rigoureusement «.

On peut placer l'élévation de Biren, sa chûte, & son retour dans ses Etats, au nombre des plus singuliers caprices de la fortune. Ce fut lorsqu'il commençoit à s'avancer dans le chemin qui y conduit, qu'il osa prendre le nom & les armes de la maison de nos Ducs de Biron (1).

(1) *Biren*, ou *Bieren*, prétendoit descendre d'Armand de Gontault, qui fut Maréchal de France en 1577, & qui se glorifioit d'avoir passé par tous les grades, depuis celui de

SECTION XVII.

1739.

L'Impératrice conclut en cette année le mariage projetté de la Princeſſe Anne de Mecklenbourg, ſa nièce, avec le Prince Antoine-Ulric de Brunſwick, qui ſe trouvoit à la Cour depuis 1733. Le Marquis de *Botta*, Miniſtre de l'Empereur, prit à cette occaſion le caractère d'Ambaſſadeur; & dans une audience publique, il demanda, au nom de ſon Maître, la Princeſſe Anne en mariage pour le Duc de Brunſwick, neveu de l'Impératrice des Romains. Les noces furent célébrées le 14 Juillet, pour le malheur des deux Epoux, pour celui de leur poſtérité & d'un grand nombre de gens de bien.

On avoit travaillé pendant plus d'un an aux habits & aux équipages qui devoient paroître le jour de cette cérémonie. C'étoit, dit le Général Manſtein, du faſte ſans goût & des dépenſes exceſſives ſans magnificence : l'habit le plus riche étoit ſouvent accompagné de la perruque la plus mal peignée; un homme ſuperbement vêtu ſe trouvoit dans une mauvaiſe voiture traînée par des roſſes. L'habillement des Dames répondoit à celui des hommes : moins parées que défigurées par les modes étrangères, elles cachoient la mal-propreté ſous des étoffes riches; elles étoient couvertes de diamans, & manquoient de bas & de ſouliers

---

Soldat juſqu'à celui de Général & de Grand-Maître d'Artillerie. Il diſoit que c'étoit ainſi qu'il falloit devenir Maréchal de France. Lorſqu'il fut fait Chevalier du Saint-Eſprit, *il n'apporta*, dit Brantôme, *que cinq à ſix titres fort antiques;* & les *préſentant au Roi & à Meſſieurs les Commiſſaires : Sire*, dit-il, *voilà ma nobleſſe ici compriſe....* *Puis mettant la main ſur ſon épée*, il ajouta : *mais, Sire, la voici encore mieux...*. Biron I fut parrain du Cardinal de Richelieu, & lui donna ſon nom d'Armand; mais ſes deſcendans illuſtres n'ont jamais été ni parrains ni alliés de Biren.

propres. Tous ceux qui fervoient à la Cour, fe ruinoient pour faire figure ; de forte que l'on pouvoit appliquer aux Ruffes le mot d'un Officier Saxon au feu Roi de Pologne, au fujet de quelques Seigneurs qui avoient porté le luxe à l'excès : *Sire*, lui dit-il, *il faut faire agrandir les portes de la Ville, pour que les Gentils-hommes qui portent des villages entiers fur leurs dos y puiffent paffer.*

Le même goût dirigeoit les plaifirs : l'Impératrice aimoit les Spectacles & la Mufique. Les Comédies Allemandes, & furtout les Italiennes, lui plaifoient beaucoup; ces farces fe terminent ordinairement par des coups de bâton. Les Bouffons étoient fort en vogue; Anne en avoit fix, dont quatre étoient de la plus haute naiffance. Forcés, par ordre de la Souveraine, de devenir mauvais plaifans, & de fe prêter de bonne grace à toutes les indécences & les bouffonneries des Courtifans, le moindre refus étoit puni comme un crime. *Balakref*, dit Manftein, n'aimant pas qu'on lui donnât le croc-en-jambe, ni qu'on le traînât par les cheveux, refufa un jour de fe laiffer jetter fur le parquet, ne fongeant pas qu'une Souveraine de Ruffie ignore ce que c'eft que d'entendre des excufes. Le pauvre jeune homme reçut les batogui. Un Prince Galitzin, âgé de quarante ans, fut fait Page & Bouffon, pour le punir d'avoir embraffé la Religion Catholique Romaine dans fes voyages. A cette humiliation on en joignit une autre; Anne le maria à une fille du peuple, & fit les frais de cette noce fauvage, qui eut lieu pendant l'hiver rigoureux de 1740. Nous épargnerons au Lecteur la defcription de ce Palais de glace, où les époux furent conduits dans une cage portée fur un éléphant, & fuivis d'un cortège de quatre cents perfonnes montées fur des chameaux, ou traînées par des boucs, des cochons, des chiens, des rennes, &c. Les mariés furent obligés de paffer la nuit dans un lit de glace, d'où ils ne purent fortir avant le jour. Voilà, fans con-

tredit, des plaiſirs bien barbares, vers le milieu du dix-huitième ſiècle (1).

SECTION XVIII.

La Suède étoit auſſi mécontente de la Cour de Pétersbourg que la Pologne l'étoit des ravages de l'Armée Ruſſe, pendant & après ſon ſéjour dans ce Royaume infortuné. Il y eut un inſtant où on craignit une rupture prochaine entre la Suède & la Ruſſie: toutes deux donnèrent des ordres précipités pour réparer leurs fortifications reſpectives en Finlande. Manſtein dit que les précautions de la Ruſſie contre les cabales qu'elle redoutoit de la part de la Suède, alloient quelquefois juſqu'aux remèdes les plus violens, juſqu'au meurtre ſur les grands chemins. Tandis qu'elle craignoit d'être attaquée en Finlande, elle ſoupçonna que la Suède avoit conclu un Traité avec la Porte. *Beſtuchef*, qui réſidoit à Stockholm en qualité de Miniſtre, écrivit à ſa Cour que le Miniſtère Suédois avoit envoyé le Général-Major *Sinclair* à Conſtantinople pour

(1) Manſtein dit que l'Impératrice ſe propoſa, dans cette occaſion, de donner une idée de ſa puiſſance, en montrant le grand nombre de Nations diverſes qui obéiſſoient à ſes Loix. Elle fit écrire aux Gouverneurs des Provinces d'envoyer à Pétersbourg pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui furent habillées aux frais de la Cour, ſelon le coſtume de leur pays. Pour faire quelque choſe de plus extraordinaire encore, Anne fit conſtruire une maiſon de glace, qui conſiſtoit en deux chambres, dont les meubles & le lit étoient de glace, ainſi que quatre petits canons & deux mortiers qui tirèrent pluſieurs coups ſans crever.

Il nous ſemble que l'Impératrice auroit donné une plus grande idée de ſa puiſſance, en manifeſtant ſa juſtice & ſa munificence envers la victime illuſtre que Biren dévouoit à une pareille humiliation. Un ſpectacle plus décent, des plaiſirs plus conformes aux mœurs des Nations civiliſées, euſſent été plus dignes de la nièce de Pierre-le-Grand : mais on vouloit de l'extraordinaire; & rien ne l'eſt davantage que des boucs & des cochons attelés, & des époux conduits dans une cage, obligés de paſſer la nuit dans un Palais & dans un lit de glace, au 60e degré, pendant l'hiver de 1740.

rapporter la ratification de ce Traité. Sur cet avis, on envoya en Pologne des Officiers & des Bas-Officiers qui avoient ordre de se répandre en différens endroits, pour tâcher d'enlever Sinclair à son retour de Constantinople, de se saisir de ses dépêches, & de le tuer même, en cas de résistance. Les Officiers Russes, qui ne pouvoient être par-tout, payèrent des Juifs & des pauvres Gentilshommes Polonois pour se mettre en embuscade, & les informer du retour de Sinclair : la multitude des complices fut cause que ce projet transpira. Le Gouverneur de Chotzim avertit le Suédois de prendre garde à lui ; que des Officiers Russes l'attendoient sur son passage. Sinclair changea de route, & le Pacha lui donna une escorte qui le conduisit jusqu'à Broda, auprès du Grand-Général de la Pologne : celui-ci lui en donna une autre, avec laquelle il passa en Silésie, où il se crut en sûreté. Les Officiers Russes apprirent par leurs espions le chemin qu'il avoit pris ; ils le poursuivirent à son départ de Breslau, où il avoit été obligé de s'arrêter quelques jours, & l'atteignirent à un mille de Neustædel. Ils l'arrêtèrent, le dépouillèrent & le massacrèrent dans un bois. La Cour de Russie ne tira aucun fruit de ce crime atroce : elle ne trouva rien dans les papiers de Sinclair qui pût confirmer ses soupçons ; & quelques mois après cet assassinat, elle fit mettre à la poste de Hambourg les effets de cet Officier, d'où ils furent renvoyés en Suède.

L'Impératrice désavoua cette horrible action. Elle protesta solemnellement n'en avoir eu aucune connoissance. Ses Ministres présentèrent des Mémoires à toutes les Cours, pour justifier celle de Russie. Il est certain, dit Manstein, que l'Impératrice ignoroit les ordres que le Duc de Courlande & le Comte Osterman avoient donnés aux Officiers qui commirent cet assassinat. Si on donne le nom de politique à une conduite pareille, cette politique ne peut être que celle des ours & des tigres. On verra dans la suite

la même politique renouveller le même crime ſous le Miniſtère du Comte Beſtuchef, qui fit aſſaſſiner le Courier du Marquis de la Chétardie, ſur la route de Pétersbourg à Stockholm.

SECTION XIX.

1740.

La Paix entre la Ruſſie & la Porte ayant été conclue ſous la médiation de la France, cette Cour envoya à celle de Ruſſie le Marquis de la Chétardie en qualité d'Ambaſſadeur. Le Prince Kantimir, qui réſidoit depuis quelques années en Angleterre, fut envoyé dans la même qualité en France. La Paix fut ſolemnellement proclamée le 26 Février, & il y eut de grandes promotions dans le Militaire, quoique le nombre des Officiers Généraux fût tellement augmenté pendant le cours de cette guerre, qu'on eût pu en former des Régimens. Comme ce nombre excédoit de beaucoup celui que Pierre-le-Grand avoit fixé, le Miniſtère comprit la néceſſité de réduire peu-à-peu le nombre des ſurnuméraires, en permettant aux vieux Généraux Ruſſes, qui n'aſpiroient qu'après leur retraite, de prendre leur congé, & en employant les autres dans les affaires civiles & politiques. L'Impératrice fit plus encore : elle permit à tout Gentilhomme qui avoit fait des campagnes & ſervi pendant vingt ans, de demander ſa démiſſion. A peine cette Ordonnance fut-elle publiée, que plus de la moitié des Officiers Ruſſes préſentèrent des Requêtes pour avoir leur congé. On vit, dit Manſtein, de jeunes gens qui avoient à peine trente ans révolus, ſolliciter leur démiſſion. Inſcrits dans les liſtes de quelques Régimens à l'âge de dix à douze ans, ils datoient de là les années de leur ſervice : cet abus fit révoquer l'Edit quelques mois après ſa publication. C'eſt ainſi que le deſpotiſme peut également, & des enfans en faire des hommes, & des hommes en faire des enfans.

SECTION XX.

Le règne de l'Impératrice Anne avoit commencé par des proscriptions qui soulèvent les esprits les plus indifférens, & qui impriment une éternelle horreur sur les infames vendus au crédit, à l'iniquité du vindicatif Biren. Les conspirations qu'il tramoit dans la nuit du crime, contre les gens de bien, enveloppèrent d'abord l'illustre famille des Galitzins dans la disgrace des Dolgoroukis : après la destruction de celle-ci, celle-là n'éprouva sous ce règne que la persécution & l'humiliation, mais souvent l'une & l'autre à-la-fois. Une Souveraine pusillanime & un favori tyrannique ne sont pas propres à rendre un Etat tranquille & les Sujets heureux.

Au mois d'Avril, l'Impératrice fit arrêter *Valinski*, Ministre du Cabinet, le Comte *Moussin-Pouschekin*, Président du Collége de Commerce, *Kroutschof*, Conseiller Privé, *Jérapkin*, Surintendant des Bâtimens, *Eichler*, Secrétaire du Cabinet, & un autre nommé *Soudt*.

On imputa plusieurs crimes d'Etat à Valinski; mais le plus grand de tous étoit d'avoir cherché à rendre Biren suspect à l'Impératrice, & à la persuader de le renvoyer en Courlande. Ce Ministre, voulant profiter d'un refroidissement survenu entre la Souveraine & son favori, lui remit un Mémoire, dans lequel il accusoit le Duc d'un grand nombre de griefs bien fondés. Anne réconciliée avec Biren, eut la foiblesse de lui communiquer ce fatal écrit; il le lut, & la perte de Valinski fut jurée. Ce Ministre, homme d'esprit, étoit vain & imprudent : il avoit parlé trop librement de l'Impératrice & du favori; on lui fit son procès, & il fut condamné à avoir la main & la tête coupées. Kroutschof & Jérapkin, amis & confidens de Valinski, eurent la tête tranchée : on coupa la langue au Comte Moussin-Pouschekin; & les deux Secrétaires

Secrétaires furent envoyés en Sibérie, après avoir reçu le knout. Tous leurs biens furent confisqués & donnés à d'autres, qui ne les possédèrent pas long-temps : tout n'est que précaire sous le despotisme. Le Comte *Bestuchef*, entièrement dévoué aux intérêts de Biren, succéda à Valinski, & obtint la place de Ministre du Cabinet : ce nouveau *Séjan* étoit digne, à tous égards, d'être l'ami, le confident, le ministre de la haine ombrageuse du Tibère Courlandois, qui, au lieu de rendre respectable l'autorité, la fit détester comme une tyrannie. Par foiblesse, Anne inclinoit d'elle-même à la douceur; Biren la rendit cruelle par foiblesse : le déluge de sang avoit rempli tous les cœurs d'effroi; on ne craignoit pas seulement d'agir, on osoit à peine penser & parler : l'intolérance religieuse se joignoit au despotisme civil & militaire.

On a vu (Section XVII) comment le Prince Galitzin fut fait bouffon par ordre de l'Impératrice, & la cruelle humiliation qu'il subit, pour avoir embrassé la Religion Catholique Romaine : l'horrible plaie que le fanatisme des Roskolniki avoit faite à la Russie, devoit encore saigner; l'intolérance est une conséquence nécessaire de l'esprit superstitieux. *Voznitsin* fut accusé d'avoir embrassé le culte Judaïque, & la force voulut exiger de lui une formule de foi. Il répondit que la conscience est un asyle sacré qui ne se force point; qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend l'homme traître à sa conscience, pour en faire un sujet infidèle. On se détermine à lui offrir sa grace, s'il veut abjurer. Il refuse, & la violence succède à l'absurdité. En vain le cri de la désolation retentit dans le sein d'une famille illustre, alliée par les femmes à la maison de Romanof : Voznitsin est enchaîné, spolié, brûlé vif avec le Juif qui l'avoit persuadé, croyant l'un & l'autre recevoir la couronne du martyre.

Il est bon, sans doute, de fermer l'entrée d'un pays où l'on

n'obferve qu'un culte, à toute fuperftition étrangère; mais il nous femble que c'eft à Dieu feul à lire au fond des cœurs & à les juger, puifqu'il fait luire indiftinctement fon foleil & laiffe tomber également fa rofée féconde fur les contrées orthodoxes & fur les contrées hérétiques.

La tolérance a lieu en Ruffie à l'égard des étrangers; mais elle ne s'étend pas jufque fur les nationaux, qui ne peuvent embraffer un autre culte fans être punis. Malgré cette févérité, on peut affurer que la force feule n'exclura jamais de cet Empire la fuperftition qui y règne encore. Il faut donc employer un autre moyen, & c'eft celui que nous avons indiqué dans le premier Volume de l'Hiftoire Moderne.

SECTION XXI.

Toute cette année fe paffa en négociations: la France offrit fa médiation à la Suède & à la Ruffie pour terminer les différends furvenus entr'elles. La Ruffie, mécontente de l'alliance que la Cour de Suède avoit faite avec la Porte, ne permettoit plus l'exportation des grains, & les Ports de la Livonie étoient fermés aux Suédois: ceux-ci fe plaignoient, avec raifon, de cette défenfe, & fur-tout du maffacre abominable de *Sinclair.* Il y eut une émeute à Stockholm; & dans le tumulte, le Peuple crioit qu'il étoit infpiré par l'ame de Sinclair qui demandoit vengeance: peu s'en fallut que l'Hôtel du Miniftre de Ruffie ne fût pillé; mais il en fut quitte pour la peur. On tint une Diète qui ne pouvoit manquer d'être orageufe: on y difputa beaucoup fans rien conclure. Il y avoit deux factions, celle des *Chapeaux* & celle des *Bonnets;* & ces deux partis étoient extrêmement animés l'un contre l'autre. La première faction vouloit la guerre, & la feconde défiroit la continuation de la paix. Le Roi étoit à la tête de celle-ci : la Nobleffe, quelques Sénateurs & un grand

nombre d'Officiers composoient celle-là. La corruption fit des traîtres : *Besluchef* parvint, à force d'argent, à être informé chaque jour des résolutions les plus secrettes du Sénat, & meme du Comité le plus discret. Il en informa sa Cour, qui prit toutes les mesures nécessaires pour bien recevoir les Suédois, en cas d'attaque. Si l'animosité du parti des *Chapeaux* étoit juste, sa résolution étoit bien inconséquente : il vouloit à toute force faire la guerre ; & à la veille de rompre avec la Russie, la Suède n'avoit que fort peu de troupes en Finlande, & presque point de vivres & de munitions dans les magasins de cette Province. Sa Flotte étoit en désordre, & celle de Russie en bon état : les magasins Russes étoient remplis ; & la garnison de Vibourg fut renforcée de plusieurs Régimens. C'est ainsi que raisonne, que se conduit l'esprit de parti, qui affoiblit toujours la Nation qu'il divise, & qui fait tomber sur elle l'orage que la concorde en eût éloigné.

SECTION XXII.

Le 24 du mois d'Août, la Princesse Anne accoucha d'un fils qui fut nommé *Ivan*. L'Impératrice adopta le nouveau né, l'enleva à ses parens, & le logea dans un appartement attenant au sien. La joie que cet évènement avoit causée à l'Impératrice, ne fut pas durable : cette Souveraine tomba malade vers la fin du mois de Septembre. Sa maladie ne fut pas d'abord regardée comme dangereuse : ses Médecins la prirent pour une *goutte vague*. Le mal empira de jour en jour ; il survint un crachement de sang & de violens maux de reins qui firent craindre pour sa vie.

Le Comte Osterman, qui avoit toujours, au besoin, des maladies de commande, n'étoit pas sorti de sa maison depuis deux ans, sous prétexte d'une paralysie sur les jambes : il se fit porter à la Cour pour régler les dispositions de l'Impératrice, par rapport à l'adoption du Prince Ivan. Il fut déclaré Grand-Duc de Russie

& Succeſſeur au Trône, le 18 Octobre. Les troupes qui étoient à Pétersbourg, les Princeſſes Eliſabeth & Anne, le Prince de Brunſwick, & tous les Ordres de l'Etat, lui prêtèrent ſerment de fidélité, & jurèrent de le reconnoître pour leur Souverain légitime. Mais combien de fois une formule ſi ſacrée par-tout ailleurs, n'a-t-elle pas été vaine en Ruſſie? Dans les diſpoſitions faites à cet égard, l'Impératrice avoit ſtatué, que ſi le Prince Ivan venoit à mourir en bas âge, ou ſans héritiers légitimes, la Couronne appartiendroit au ſecond fils qui naîtroit du mariage de la Princeſſe Anne & du Prince-Antoine Ulric, & ainſi de ſuite ſelon le droit de primogéniture.

L'adoption du Prince naiſſant, & l'excluſion de ſa mère à la ſucceſſion, étoient l'ouvrage du Duc Biren; car ſans les cabales de cet ambitieux, la Princeſſe Anne auroit infailliblement occupé le Trône avant ſon fils. Mais il vouloit régner; & pour s'aſſurer du pouvoir pendant une longue minorité, il ne falloit qu'établir une Régence & ſe la faire donner, en feignant de la refuſer, ou en ne l'acceptant qu'à condition de l'abdiquer quand bon lui ſembleroit.

Pour jouer cette ſcène hardie, il falloit des Acteurs dévoués & intelligens. Biren déclara ouvertement ſon deſſein au Baron de Mengden, Chambellan de l'Impératrice & Préſident du Collége de Commerce; au Comte Oſterman & au Prince Tcherkaski. Ils cabalèrent ſi bien, que tout ce qu'il y avoit à Pétersbourg de gens en place, tant dans le Miniſtère que dans le Clergé, le Sénat & le Militaire, fut appellé au Conſeil du Cabinet, pour ſigner un Mémoire adreſſé au Duc de Courlande, par lequel tous les Ordres de l'Etat le prioient d'accepter la Régence, pendant la minorité du Grand-Duc, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'âge de dix-ſept ans.

Ce n'eſt pas la conduite de Biren qui doit étonner dans cette circonſtance; la ruſe & la fourberie accompagnent preſque

toujours l'ambition; mais ce qui révolte ici l'homme qui a des principes & de l'élévation dans l'ame, c'eſt la baſſeſſe de ceux qui jouèrent les ſeconds rôles ; c'eſt la puſillanimité des Repréſentans de la Nation, & l'inconſéquence de tous les Ordres de l'Etat. Biren étoit généralement & juſtement déteſté : lorſqu'il ſe promenoit à cheval dans les rues, il ne rencontroit ſur ſon paſſage que des ſignes expreſſifs de la crainte & de la haine qu'excite la vue d'un tyran : dès qu'on l'appercevoit, on s'écrioit : *c'eſt Biren, ſauvons-nous!* Pour éviter ſa rencontre, les perſonnes à pied gagnoient la première porte ouverte, & celles qui étoient en voiture, en deſcendoient pour ſe proſterner devant lui. Lorſqu'il traverſoit les places, une rumeur tumultueuſe frappoit ſes oreilles, & les ouvroit aux imprécations du peuple. Nous ne pouvons douter de la vérité de ce récit ; tous les contemporains s'expriment d'une manière uniforme à cet égard. Il ſuit de là, que pour oſer ſe faire donner la Régence, en feignant de la refuſer, il falloit que Biren ne regardât les Ruſſes que comme des êtres paſſifs ou des machines d'obéiſſance, propres à lui ſervir de marche-pied pour parvenir au Trône. Rien ne prouve mieux le mépris de Biren pour les Ruſſes, que ce que rapporte le Maréchal Munich à ce ſujet : *Il n'avoit pas honte de dire à l'Impératrice, en public, qu'il ne vouloit pas apprendre à lire ni à écrire la langue Ruſſe, afin de n'être pas obligé de lire à S. M. I. les Requêtes, les rapports, & les autres papiers qu'on lui remettoit tous les jours.* Ce trait nous en rappelle un autre, qui acheva d'aigrir les François contre le Duc de Lorraine & ſon frère. La Cour, dit M. *Anquetil*, paſſoit l'arrière-ſaiſon à Fontainebleau; elle y étoit nombreuſe, ſur tout en perſonnes qui demandoient leur ſolde, des arrérages de penſion & des récompenſes. Fatigué de ces importuns, le Cardinal fit planter, auprès du Château, une potence, & publier à ſon de trompe une Ordonnance qui enjoignoit à toutes

personnes venues à la Cour pour solliciter, d'en sortir dans vingt-quatre heures, sous peine d'être pendues. Il est inutile de faire remarquer quelle indignation excita cet Edit inhumain chez des François accoutumés à se croire souvent payés de leurs services par le seul regard du Prince. Si Biren avoit connu ce trait d'Histoire, il n'auroit pas manqué de s'autoriser de l'exemple du Cardinal de Bourbon, comme Bestuchef s'autorisa de celui de Biren, pour faire assassiner le Courier de M. le Marquis de la Chétardie, Ambassadeur de France en Russie.

Biren, Osterman & Tcherkaski, qui avoient dressé le Mémoire dont nous venons de parler, avoient encore fabriqué un Testament au nom de l'Impératrice : il ne s'agissoit plus que de lui faire agréer & signer l'un & l'autre ; ils prirent aussi tous les moyens relatifs à ce double but. Pendant que l'on faisoit jouer tous les ressorts de l'intrigue, l'Impératrice fut tellement obsédée par la famille de Biren, ou par ses créatures, qu'il fut impossible à la Princesse Anne de trouver le moment de lui parler. On prétend que le Duc lui fit signer l'Acte de Régence, sans qu'elle ait su ce qu'il contenoit.

De son côté, Osterman se fit porter à la Cour dans un fauteuil, & ne quitta plus le chevet du lit de la Princesse mourante. Le Maréchal Munich rapporte, qu'Osterman, tirant un papier de sa poche, demanda à cette Souveraine, peu d'heures avant sa mort, si elle vouloit permettre qu'il lui lût son Testament ? Elle répondit : *qui a écrit ce Testament?*..... Votre fidèle Esclave, (*Vasche Nijaichii Rab,*) répondit l'infidèle Ministre. Il lut ensuite le Testament en présence de Biren. Lorsqu'il en vint à l'article où il étoit dit, que le Duc de Courlande seroit Régent de l'Empire pendant la minorité du Prince Ivan Antonovitz, Anne demanda à son Favori : *nadobnoli éto tiébé*, est-ce que tu as besoin de cela? Il n'y avoit plus de tems à perdre, la grande foiblesse de l'Im-

pératrice annonçoit sa fin; elle signa le Testament, & la Duchesse de Courlande fut l'enfermer dans l'armoire où étoient les bijoux de la Couronne.

La preuve que l'Acte de Régence & le Testament avoient été fabriqués à l'insçu d'Anne, se trouve dans les questions mêmes qu'elle fit à Osterman & à Biren : *Qui a écrit ce Testament? Est-ce que tu as besoin de cela?* Cette preuve est sans replique. Ce fut donc pour perpétuer la fortune, le crédit & le règne de son favori, qu'elle acquiesça à ses volontés sans aucun égard à l'ordre de succession, si formellement établi par le Testament de *Catherine I.* Loin d'appeller au Trône la Princesse *Elisabeth*, selon son droit, elle n'eut pas même égard à celui de sa nièce, la Princesse de Brunsvick; en désignant pour son Successeur le jeune Prince Ivan, fils de cette dernière, âgé seulement de deux mois, & Biren pour Régent de l'Empire, avec un pouvoir illimité, elle écarta non-seulement du Trône la mère de l'Empereur, mais elle la fit renoncer à ses droits, à ses prétentions, quoique ce ne fût que par elle que le jeune Prince pouvoit aspirer à régner un jour. Puisque l'Impératrice vouloit que la Couronne passât à la branche aînée, & que par là le Prince Ivan pouvoit succéder à sa mère, il étoit dans l'ordre naturel de succession, qu'elle régnât avant lui. Mais alors Biren n'eût pas régné.

Dès que les Grands furent avertis que l'Impératrice étoit à l'article de la mort, ils se rendirent dans son anti-chambre. Osterman s'y étant fait porter, l'Amiral Comte *Golovin* & le Prince *Kourakin*, Grand-Ecuyer, lui dirent : *nous voudrions bien savoir qui succédera à l'Impératrice?* — Le jeune Prince Ivan, répondit le Ministre. Mais il ne dit pas un mot, ni du Testament, ni de la Régence. Anne mourut le 28 Octobre, à l'âge de 46 ans & 8 mois, après un règne de dix ans.

Anne, dit Manstein, naturellement douce & compatissante, n'aimoit pas à employer la rigueur; mais elle avoit le défaut des Princes foibles: elle aimoit l'ordre, elle desiroit le bien, & laissoit faire le mal sous son nom. Son Favori, homme vindicatif & cruel, abusa toujours de l'autorité qu'il avoit en main. Pendant le règne de cette Princesse, il y eut un grand nombre d'exécutions sanglantes, sans compter une infinité de gens, & même de gens de la première distinction, qui furent envoyés en Sibérie, sans qu'elle en ait jamais rien su. Le nombre des exilés se montoit à plus de vingt mille personnes. Les ames foibles & sans caractère, sont toujours prêtes à s'égarer, & cèdent à toutes les impressions.

» J'étois présent, dit le Maréchal Munich, lorsque l'Impératrice pleuroit à chaudes larmes sur ce que Biren fulminoit & menaçoit de ne vouloir plus servir, si on ne lui sacrifioit pas *Valinski*, & ainsi des autres «. D'après ces faits incontestables, croiroit-on qu'il pût exister des Ecrivains assez dénués de sens, pour appeller ce règne de fer, *un règne constamment heureux?* Pour raisonner ainsi, il faut n'avoir ni principes, ni poids, ni mesure, ne savoir rien mettre à sa place, ou ne placer le mérite humain que dans la force, ou dans la ruse qui y supplée quelquefois. C'est avec raison que le sage, le sensible d'*Arnaud* a comparé les Historiens de cette trempe, *à ces sauvages qui préfèrent le culte du mauvais génie à celui du génie bienfaisant.* Les Princes sont soumis aux Loix de l'honneur, de la fidélité & de la justice comme les autres hommes. S'ils sont Rois, nous sommes leurs Sujets, mais non pas leurs Serfs; ils peuvent s'égarer; l'Historien doit avoir le courage vertueux de les en avertir: la plupart des maux qui suivent l'abus de la Puissance, ne doivent être attribués qu'aux Ecrivains assez lâches pour flatter les Princes en justifiant leurs égaremens. Mais, *malheureusement*, ajoute M. d'*Arnaud*, *l'époque des*




JVAN VI ANTONITZ,
Empereur au berceau en 1740,
est détrôné en 1741, renfermé dans une
Forteresse, et poignardé en 1764.

des Rois est la même que celle des flatteurs ! Quoi qu'il en soit, la vérité ne quittera point nos lèvres; nous ne célébrerons jamais que la gloire des règnes qui honorent un Etat & qui sont consolans pour l'humanité. Les poisons ne doivent pas avoir la même vogue, la même publicité que les plantes salutaires.

SECTION XXIII.

Le lendemain de la mort de l'Impératrice, le Sénat, le Clergé & les Grands furent convoqués au Palais d'été, où cette Princesse avoit passé les derniers mois de sa vie. Osterman harangua l'assemblée pour préparer les esprits à la lecture du Testament & de l'Acte de Régence : le Testament fut ouvert & lu par le Prince *Troubetskoi.* Après ces formalités, Biren fut reconnu Régent, & le Prince Ivan Empereur. Les Régimens des Gardes qui étoient sous les armes, furent les premiers qui prêtèrent serment de fidélité ; tous les Grands, tous les Colléges, toutes les troupes qui étoient alors à Pétersbourg, suivirent l'exemple des Gardes. De son côté, Biren prêta serment, en qualité de Régent de l'Empire, entre les mains du Maréchal Munich, qui, dit-on, avoit le plus intrigué pour faire donner la Régence au Duc de Courlande, dans l'espérance qu'il obtiendroit du Duc tout ce qu'il voudroit dès qu'il auroit le pouvoir en main. Si le fait est vrai, le calcul du Maréchal étoit faux: Biren n'étoit pas homme à céder l'autorité pour jouir simplement du titre; l'ambitieux ne fait jamais d'échange pareil; rien ne remplace dans son cœur la satisfaction de commander.

SECTION XXIV.

Tout se passa tranquillement pendant les premiers jours. Biren réunissoit l'autorité en lui seul, & sa vanité satisfaite lui fermoit

les yeux sur les suites d'un pouvoir d'autant plus précaire, qu'il étoit excessif. Mais plus il se voyoit élevé, & moins le précipice, qui étoit sous ses pas, lui parut profond. Sans rien abandonner des prérogatives de sa place, il pouvoit se les faire pardonner, ou du moins les rendre supportables par son affabilité, sa douceur & ses largesses. C'étoit le moyen de désarmer l'envie, la haine & la vengeance d'une Cour orageuse, accoutumée à briser ses chaînes pour s'en donner de nouvelles. Biren ne fit rien de tout cela, quoiqu'éclairé sur la haine que lui portoit la Nation. Pour être jaloux de lire dans tous les yeux des témoignages d'amour & de vénération, il faut s'être acquis cette considération personnelle, que l'on peut regarder comme le premier des rangs & des honneurs; mais Biren n'avoit jamais aspiré à jouir de cette considération : l'intrigue & la fortune seules l'avoient tiré des écuries de Mittau pour en faire successivement un Comte, un Grand-Chambellan, un Duc, un Régent, un Despote de Russie.

» Ce Régent, dit le Maréchal Munich, voulut présider lui-même au Cabinet qui étoit alors composé du Comte Osterman, du Prince Tcherkaski, & d'Alexis Pétrovitz Bestuchef. Sous le règne de la feue Impératrice, Osterman & Tcherkaski étoient entiérement subordonnés aux volontés de Biren, & ne faisoient absolument rien que ce qui convenoit à ce favori. Malgré cette subordination & ce dévouement apparent, Biren se défioit d'Osterman, qui ne vouloit point d'égal, ni former personne pour partager les fonctions ministérielles dont il étoit chargé. C'étoit pour balancer son autorité que Biren lui avoit donné pour collègue Bestuchef, sa créature. Ce fut par le moyen de ces Ministres, vendus à la faveur, que Biren fit passer des sommes immenses en Courlande, pour y acheter des terres & bâtir deux Palais, non de Duc, mais de Souverain, & pour acquérir des

amis en Pologne, sans compter plusieurs millions employés en bijoux, en perles, pour satisfaire les fantaisies & la vanité de la Duchesse de Courlande. Il n'y avoit point de Reine en Europe qui en fût aussi abondamment pourvue qu'elle l'étoit. L'indolence de l'Impératrice laissoit faire à ses Ministres tout ce qui convenoit à leur ambition & à leur intérêt; & ce n'est assurément pas le mauvais cœur de cette Princesse qui a fait répandre le sang des Dolgoroukis, de Valinski, &c., & qui a fait dire dans les Cours étrangères, que cette Souveraine avoit fait trancher la tête à ceux qui l'avoient mise sur le Trône. Pendant son règne il n'y avoit que deux Personnes au Sénat, *Navasilozof*, qui avoit été Commissaire des Guerres, & *Soukin*, accusé de malversations : il avoit exigé une grande somme d'argent des Fournisseurs des vivres, pendant l'expédition de Perse. Si le Maréchal Troubetskoi alloit de tems en tems au Sénat, ce n'étoit que pour ses affaires particulières; il étoit sans influence sur tout le reste : les autres Sénateurs n'y mettoient plus les pieds. Il convenoit à Osterman, à Tcherkaski, qu'il n'y eût au Sénat que des Personnes sans crédit, mais dévouées à leurs intérêts. Il est facile de juger par-là combien cette forme de Gouvernement étoit défectueuse & nuisible à l'Etat «.

Le Régent étoit en effet Souverain de la Russie, & plus absolu qu'un Despote ordinaire. » Chargé de la haine générale, il avoit, dit Manstein, des espions par-tout, & le murmure de la Nation s'éleva jusqu'à lui. Il apprit que la Princesse Anne & son époux étoient mécontens d'avoir été exclus de la Régence; que plusieurs Officiers des Gardes du Régiment de Séméonofski, dont le Prince Antoine Ulric étoit Lieutenant-Colonel, avoient dit, que si le Prince vouloit entreprendre quelque chose contre le Régent, ils le seconderoient volontiers; il apprit enfin que les Grands & le haut Clergé murmuroient de se voir sous la

domination d'un étranger parvenu, & que ce joug leur paroissoit honteux & insupportable «.

Les plaintes du Prince & de la Princesse de Brunsvick étoient les seules bien fondées : les Grands & le Clergé avoient donné à la Nation la verge de fer dont ils se plaignoient, en signant l'Acte de Régence qui mettoit l'Hydre à la place du Roi Soliveau.

» Pour se délivrer de ses inquiétudes, dit encore Manstein, le Régent eut recours à ses moyens ordinaires, à la violence, à la cruauté. Il fit arrêter & conduire à la Forteresse plusieurs Officiers, parmi lesquels étoit *Gramatin*, Aide de Camp du père de l'Empereur. Le Général *Ouschakof*, Président de la Chancellerie secrète, & le Prince Troubetskoi, Procureur-Général, eurent ordre de les examiner avec toute la rigueur possible. L'ordre ne fut que trop bien exécuté. Quelques-uns reçurent le knout pour leur faire déclarer leurs complices, & il ne se passa pas de jour sans qu'il n'y eût plusieurs personnes d'arrêtées.

» Le Prince de Brunsvick, qui étoit Lieutenant-Général, Lieutenant-Colonel des Gardes Séméonofski, & Chef d'un Régiment de Cuirassiers, eut ordre d'écrire au Régent pour lui demander la démission de ses grades : Biren osa davantage, il ordonna les Arrêts au père de l'Empereur, avec défense de se faire voir en Public. Il porta même l'insolence au point de dire devant plusieurs personnes qui se trouvoient chez lui, *que si la Princesse Anne faisoit la mutine, il la renverroit en Allemagne avec son Prince, & feroit venir le Duc de Holstein pour le placer sur le Trône.* Il auroit sans doute exécuté ce projet si on lui en eût laissé le tems; car il avoit formé le dessein de marier son fils aîné à la Princesse Elisabeth, & sa fille au Duc de Holstein, pour mettre sa postérité sur le Trône «.

La fierté & l'arrogance de Biren portoient sur la confiance

qu'il avoit dans les Gardes : Gustave Biren, son frère, commandoit le Régiment d'Ismaïlof : son fils, le Prince *Pierre*, étoit à la tête des Gardes à cheval ; & comme il étoit encore fort jeune, le Général *Lieven*, Courlandois d'origine, le remplaçoit dans ce Corps. Le Régiment de Préobragenski étoit aux ordres du Maréchal Munich. Le Major *Albrecht*, qui étoit sous lui, étoit en même-tems la créature & l'espion de Biren. Enfin, le Régiment de Séméonofski fut donné au Général *Ouschakof*, aussi dévoué au Régent que le Major Albrecht.

SECTION XXV.

Le Maréchal Munich rapporte, que dans le Testament de l'Impératrice Anne, il y avoit un article qui enjoignoit au Duc Régent de se comporter envers le Prince & la Princesse de Brunsvick, avec la décence & le respect qui étoient dus à leur naissance & à leur rang. Mais le Duc fit tout le contraire ; ce n'étoit qu'arrogance & menaces de sa part, & la Princesse trembloit lorsqu'il arrivoit chez elle. Comme elle souffroit impatiemment la dépendance humiliante où elle étoit réduite, les Grands de l'Empire ne manquèrent pas de lui rappeller que le Duc avoit déja coûté plusieurs millions à l'Empire, lors même qu'il n'étoit encore que Grand-Chambellan ; & qu'il étoit plus que vraisemblable que pendant les seize années de Régence, il tireroit au moins seize millions de roubles de la Russie. Les Grands ne bornèrent pas là leurs insinuations : ils firent observer à la Princesse, que selon un autre article du Testament, le Régent & les Ministres étoient autorisés d'examiner la capacité du jeune Prince, & de décider s'il seroit en état de gouverner l'Empire, lorsqu'il auroit atteint l'âge de 17 ans ; que d'après la teneur de cet article, le Régent trouveroit facilement le moyen de faire passer le Prince Ivan pour un imbécille, & de

l'exclure du Trône pour y placer son fils, le Prince *Pierre*, &c.

La Princesse Anne & son époux connoissoient trop bien le caractère du Régent, pour se faire illusion sur ses procédés; une défiance fondée les jetta dans les plus vives alarmes sur le sort futur de l'Empereur. Le Maréchal Munich, mécontent de Biren, résolut de les délivrer de ce tyran : c'étoit principalement à lui que Biren devoit la Régence, & il s'étoit imaginé que pour prix d'un si grand service, il obtiendroit de lui tout ce qu'il voudroit. Il vouloit être placé à la tête de toutes les affaires, & déclaré généralissime des forces de terre & de mer. Mais le Régent redoutoit trop Munich pour lui donner une autorité qui pouvoit lui devenir funeste; aussi ne lui accorda-t-il rien de ce qu'il demandoit.

Trompé dans ses espérances, Munich prit un autre parti, & c'eût été le plus juste & le meilleur de tous, s'il avoit su modérer ses prétentions : c'étoit lui que Biren chargeoit toujours des commissions désagréables qu'il faisoit faire au Prince & à la Princesse de Brunsvick. Un jour qu'il étoit porteur de mauvaises nouvelles, la Princesse se plaignit à lui de tous les chagrins que lui causoit le Régent; elle ajouta qu'elle étoit tentée de retourner en Allemagne avec son époux & son fils, n'ayant que des ennuis & peut-être des disgraces à attendre en Russie, tant que Biren y tiendroit les rênes du Gouvernement. Le Maréchal, qui n'attendoit que l'occasion pour s'ouvrir à elle, lui répondit que, quoiqu'elle n'eût rien de bon à espérer du Régent, elle ne devoit cependant pas se laisser abattre, & que si elle vouloit lui donner sa confiance, il la délivreroit bientôt d'un joug insupportable.

La Princesse accepta ses offres avec empressement, lui laissa la direction de cette entreprise hazardeuse, & l'exhorta fortement à saisir la première occasion favorable pour arrêter le Régent &

ſa famille. Le Maréchal ne rallentit point ſes aſſiduités auprès du Duc ; & celui-ci lui témoignoit, en apparence, beaucoup d'égards : il le retenoit ſouvent à dîner & à ſouper, & ils diſcouroient enſemble juſque bien avant dans la nuit.

Le 28 Novembre, le Maréchal dîna & ſoupa avec Biren ; le ſouper ne fut pas gai : pendant toute la ſoirée, le Duc, inquiet & rêveur, changea ſouvent de converſation ; & à propos de rien, il demanda au Comte Munich : *Monſieur le Maréchal, dans vos expéditions militaires, n'avez-vous jamais rien entrepris d'important pendant la nuit?* Cette demande imprévue déconcerta un peu le Comte Munich, qui crut d'abord que le Régent avoit pénétré ſon deſſein ; mais ſe rappellant que la peur eſt toujours près de l'ame des tyrans, il ſe remit ſans que le Régent diſtrait ſe fût apperçu de ſon trouble, & il lui répondit : *Je ne me rappelle pas d'avoir entrepris des choſes extraordinaires pendant la nuit ; mais j'ai pour principe de ſaiſir toutes les occaſions qui me paroiſſent favorables.* A onze heures ils ſe ſéparèrent, le Maréchal avec la réſolution d'exécuter ſon deſſein ſans perdre un inſtant, & le Duc avec celle de ſe méfier de tout le monde ; d'éloigner dès le lendemain tous ceux qui pouvoient lui donner de l'ombrage, & de s'affermir de plus en plus dans la puiſſance ſouveraine, en plaçant la Princeſſe Eliſabeth ou le Duc de Holſtein ſur le Trône. Il voyoit bien que ſans cela il lui ſeroit impoſſible de réſiſter au nombre des mécontens, qui augmentoit tous les jours.

Arrivé chez lui, le Comte Munich dit au Lieutenant-Colonel Manſtein, ſon premier Aide-de-Camp, *j'aurai beſoin de vous de grand matin.* A deux heures après-minuit, il le fit appeller : ils montèrent ſeuls en carroſſe, & ſe rendirent au Palais d'hiver, où l'Empereur & ſes parens logeoient alors. Ils entrèrent dans l'appartement de la Princeſſe mère, par ſa garde-robe ; Madame *Mengden*, ſa favorite, fut l'éveiller : elle ſe leva, vint parler au

Maréchal, & ordonna à son Adjudant d'aller chercher les Officiers qui étoient de garde au Palais. Dès qu'ils furent arrivés, elle leur raconta en peu de mots les outrages renaissans que le Régent lui faisoit souffrir, ainsi qu'à son époux & à tous ceux qui lui donnoient de l'ombrage. Elle ajouta, que ne pouvant supporter plus long-tems ces indignités, elle étoit résolue de faire arrêter Biren, & qu'elle se flattoit que de braves Officiers voudroient bien seconder le zèle de leur Général, & exécuter les ordres qu'elle venoit de lui donner. Les Officiers promirent de faire ponctuellement tout ce qu'elle exigeroit d'eux; & sur cette promesse, elle leur donna sa main à baiser, & les embrassa tous. Ils descendirent avec le Maréchal, & firent mettre la Garde sous les armes. Le Maréchal ayant dit aux soldats le motif de cette alerte, tous répondirent qu'ils iroient par-tout où il les conduiroit. La Garde étoit composée de 140 hommes : on en laissa 40 avec un Officier pour garder le Drapeau; les autres marchèrent avec le Maréchal au Palais d'été, où Biren logeoit encore. La troupe fit halte à deux cents pas du Palais; & le Maréchal députa Manstein vers les Officiers de la Garde du Régent, pour leur faire part des intentions de la Princesse Anne. Ils ne firent pas plus de difficulté que les autres; ils offrirent même leurs secours pour arrêter le Duc, si on croyoit en avoir besoin. Manstein ayant rendu compte de leurs bonnes dispositions, le Maréchal lui dit : *Prenez avec vous un Officier & vingt soldats, pénétrez dans le Palais, arrêtez le Duc, &, en cas de résistance, faites-le tuer sans miséricorde* «.

Manstein, Auteur de ce récit, entre dans le Palais, & sa petite troupe le suit de loin, pour ne pas faire de bruit. Il étoit connu de tous les soldats : toutes les sentinelles le laissèrent passer librement, dans la pensée qu'il avoit été envoyé auprès du Régent pour quelque affaire importante. Après avoir traversé plusieurs appartemens, il se trouva tout-à-coup dans un grand embarras;

il

il ne connoiſſoit pas la chambre à coucher de Biren, & ne voulut pas s'en informer auprès des domeſtiques qui veilloient dans les antichambres, dans la crainte de ſe rendre ſuſpect & de donner l'alarme. Dans cette perplexité il pouſſe en avant, & le haſard le ſert bien. Il arriva devant une porte à deux battans, dont les domeſtiques avoient négligé de fermer les verroux, & il n'eut pas grande peine à la forcer. C'étoit-là que le Duc & la Ducheſſe étoient couchés : ils dormoient d'un ſommeil ſi profond, qu'ils ne s'éveillèrent point au bruit qu'avoit fait Manſtein en forçant la porte. Il s'approche du lit conjugal, ouvre les rideaux, & demande à parler au Régent. Les deux époux réveillés en ſurſaut, ſe mirent à crier de toutes leurs forces, ſe doutant bien qu'on ne venoit pas leur apporter de bonnes nouvelles. Manſtein, ſe trouvant du côté du lit où la Ducheſſe étoit couchée, vit le Régent qui ſe jettoit à terre, pour ſe cacher ſous le lit. Manſtein alors ſe précipita ſur lui, & le tint étroitement dans ſes bras, juſqu'à ce que ſon eſcorte arriva. Les ſoldats le ſaiſirent, malgré les efforts qu'il faiſoit pour ſe débarraſſer de leurs mains; & ne pouvant en venir à bout, il diſtribuoit des coups de poing à droite & à gauche. Les ſoldats à leur tour le maltraitèrent à coups de croſſe, lui mirent un mouchoir dans la bouche, lui lièrent les mains derrière le dos avec une écharpe, & le portèrent nud devant le corps-de-garde, où l'ayant couvert d'un manteau, ils le mirent dans le carroſſe du Maréchal qui l'attendoit. C'eſt dans cet état qu'il fut conduit au Palais d'hiver.

Tandis que les ſoldats enlevoient Biren, ſon épouſe, ſortie en chemiſe du Palais, couroit après lui : un ſoldat l'ayant reconnue, la prit par le bras, la traîna auprès de Manſtein, & lui demanda ce qu'il devoit faire de ſa priſonnière. L'Adjudant lui ordonna de la ramener au Palais; mais le ſoldat farouche, ne voulant pas

s'en donner la peine, la jetta dans la neige, & s'en alla. Le Capitaine de la Garde, plus humain, la releva, lui fit donner des habits, & la conduisit dans son appartement.

Dès que Biren fut en lieu de sûreté, on chargea Manstein d'une expédition plus difficile que celle dont nous venons de parler : Biren avoit un frère, nommé *Gustave*, Lieutenant-Colonel du Régiment des Gardes d'Ismaïlof, & qui en étoit fort aimé : un Sergent & douze hommes montoient la Garde à son Hôtel. Les sentinelles firent d'abord quelque résistance; mais on les menaça de la mort si elles faisoient le moindre bruit : elles restèrent tranquilles. Manstein entra dans la chambre à coucher de Gustave, le fit lever, & lui annonça qu'il avoit ordre de l'arrêter, & même de le tuer à la moindre résistance. Les soldats qui étoient restés dans l'antichambre, entrèrent aussi-tôt, pour ne lui laisser d'autre parti à prendre que celui de céder à la force. On lui donna une pélisse; on le mit dans un traîneau; on le conduisit au Palais, & ensuite à Schlusselbourg avec sa famille.

Gustave & *Charles* Biren, frères du Duc, le Comte *Bestuchef* & le Général *Bismarck* furent arrêtés le même jour. Gustave étoit dévoué au Régent, Charles en étoit l'ennemi : Bestuchef étoit son protégé, & Bismarck avoit épousé la sœur de la Duchesse.

Après cette expédition, tous les Régimens qui se trouvoient à Pétersbourg & dans les environs, eurent ordre de prendre les armes & de s'assembler autour du Palais. La Princesse Anne se déclara Grande-Duchesse & Régente pendant la minorité de son fils, & on lui prêta le serment de fidélité. » Il n'y eut personne, » dit Manstein, qui ne fît de grandes démonstrations de joie d'être » délivré de la tyrannie de Biren «. Manstein auroit pu dire, avec vérité, que ces démonstrations de joie ressembloient à celles des Maures qui vengeoient les meurtres des *Abencerrages* sur les favoris d'*Abdali*, Roi de Grenade : *Ce n'est pas*, crioient-ils, *un homme que*

nous poursuivons; c'est un tigre altéré du sang humain, que nous brûlons de mettre en morceaux.

Dès ce moment tout fut dans la plus grande tranquillité; on ôta même les piquets que Biren avoit fait placer dans les rues, pour empêcher les émeutes pendant sa Régence.

SECTION XXVI.

Le 22 Novembre, la Grande-Duchesse fit une promotion d'Officiers Généraux, & donna des gratifications considérables. Le Prince son époux fut déclaré Généralissime des troupes de terre & de mer, & le Comte Munich fut fait premier Ministre, Osterman Grand-Amiral, Tcherkaski Grand-Chancelier, & le Comte Michel Golovin Vice-Chancelier. Plusieurs autres reçurent des récompenses en terres & en argent. Les Officiers qui avoient été employés dans cette révolution furent avancés, & les soldats de Garde reçurent des gratifications.

On a vu dans le cours de cette Histoire que cet usage de mettre, pour ainsi dire, le Trône de Russie à l'encan, date de loin. Voilà pourquoi cette Histoire n'est guère qu'une liste terrible des plus grands malheurs, & pourquoi encore ce Trône, qui fut toujours si orageux & si glissant, a été regardé comme plus difficile à remplir que celui de la plupart des autres Peuples de l'Europe. Ceux des Russes qui se trouvoient malheureux sous un règne, espéroient de devenir plus heureux sous un autre : ils formoient des factions suivies de la révolution désirée; & delà ce théâtre de carnage & d'horreurs que nous avons mis sous les yeux des Lecteurs.

SECTION XXVII.

Il est des occasions où il est aussi embarrassant de réussir que d'échouer : le Maréchal Munich, devenu Chef du Conseil & premier Ministre, se trouvoit dans ces circonstances. Le Comte

Osterman, qui jusque-là avoit seul dirigé les affaires du Cabinet, & qui n'avoit jamais été l'ami de Munich, fut choqué de se voir en sous-ordre; dès ce moment il trama sa perte.

Le Maréchal avoit de grandes qualités & de grands défauts: avec Osterman il auroit eu besoin d'être consommé dans l'art de feindre & dans la politique; mais il n'étoit qu'un Héros instruit dans l'art de vaincre. Il étoit né avec deux grandes passions, l'amour de la gloire & l'amour de la domination. Son orient fut brillant & son midi héroïque; mais son couchant fut malheureux, parce que sa puissance le rendit redoutable à Osterman, & que son autorité n'étoit pas sans orgueil, ni sa grandeur d'ame sans ambition, ni son ressentiment sans vengeance. Il auroit assuré son crédit en affermissant l'autorité Impériale; il ruina l'un & l'autre en poursuivant son élévation particulière.

» Son ambition démesurée, dit Manstein, ne fournit que trop d'occasions à Osterman de cabaler contre lui. En dressant l'acte par lequel le Prince Antoine Ulric fut déclaré Généralissime, il se servit des expressions suivantes : *Quoique le Maréchal Comte Munich eût pu prétendre à la charge de Généralissime, après les services signalés qu'il a rendus à l'Etat, cependant il s'en est désisté en faveur du Prince Antoine Ulric, père de l'Empereur, & se contente de la place de premier Ministre.*

» Le Comte Osterman ne manqua pas de relever ces expressions, & de faire sentir au Prince la fierté qu'elles renfermoient; c'est de-là aussi que data la première animosité de ce Prince contre le Maréchal. Celui-ci, en écrivant au père de l'Empereur, ne suivoit pas la formule d'usage à l'égard du Généralissime; il lui écrivoit comme d'égal à égal, & ne lui faisoit part d'aucune affaire de conséquence. Le Comte Osterman mettoit à profit tous ces écarts pour desservir le Maréchal auprès de la Régente, & pour lui procurer de fréquentes mortifications : il insinua à cette

Princeſſe que le Maréchal ayant toujours été employé dans le département de la guerre, il étoit également incapable de gérer les affaires étrangères & les affaires intérieures de l'Empire. Ces inſinuations eurent leur effet : la Princeſſe rendit le département de la politique à Oſterman, & celui des affaires intérieures au Comte Golofkin; en ſorte qu'il ne reſta au premier Miniſtre que le département de la guerre : il en fut ſi piqué, qu'il demanda ſa démiſſion. La Régente fit d'abord quelques difficultés de la lui accorder, en diſant qu'elle ne pouvoit ſe paſſer de ſes conſeils. Perſuadé du beſoin qu'on avoit de ſes lumières, le Maréchal inſiſta, & dit qu'il vouloit abſolument ſe retirer, ſi on ne lui rendoit pas les départemens qu'il avoit adminiſtrés pendant les deux premiers mois de la Régence. On le prit au mot; il fut remercié dans le tems même qu'il croyoit cimenter ſa puiſſance.

» Ce qui contribua beaucoup à cet évènement, fut la déclaration de Biren dans l'interrogatoire qu'il ſubit. Il déclara, qu'*il n'auroit jamais accepté la Régence ſans les ſollicitations & les inſtances du Comte Munich; qu'il conſeilloit à la Grande-Ducheſſe de s'en défier comme de l'homme le plus dangereux qui fût dans l'Empire, & qu'elle ne devoit pas ſe croire en ſûreté ſur le Trône, ſi elle lui refuſoit jamais la moindre de ſes demandes* «.....

La Princeſſe Anne, naturellement timide, ſe trouva fort embarraſſée ſur le parti qu'elle devoit prendre. Le Prince ſon époux & le Comte Oſterman ſaiſirent cette occaſion pour la déterminer à renvoyer le Maréchal : elle y conſentit, mais avec peine; elle s'appuyoit de ſes lumières dans le Conſeil & de ſa bravoure dans les Armées. Auſſi refuſa-t-elle conſtamment de l'envoyer en exil en Sibérie, quoiqu'elle redoutât ſon autorité; elle ſe contenta de le faire ſurveiller, & de ſe faire rendre compte de la moindre de ſes actions. On dit que cette Princeſſe & ſon époux, craignant

une nouvelle révolution, changeoient de chambres à coucher toutes les nuits, & ne se rassurèrent que lorsque le Maréchal alla loger dans son Palais de l'autre côté de la Néva.

SECTION XXVIII.

Manstein ajoute, » que ce qui fit grand tort au Maréchal, dans l'esprit de bien des gens, fut le renouvellement du traité d'alliance avec la Cour de Berlin, traité d'autant plus préjudiciable à celle de Vienne, qu'il empêchoit la marche des troupes auxiliaires que ces deux Cours s'étoient promises en cas d'attaque «. Ce dernier traité avoit été l'ouvrage de Biren pendant sa Régence, qui ne dura que vingt jours. Ennemi déclaré du Roi de Prusse, il ne perdit pas un moment pour prendre de nouveaux engagemens avec la Cour de Vienne. Nous allons rapporter ce que le Maréchal dit à cette occasion.

» J'eus d'abord soin de renouveller le traité d'alliance défensive avec le Roi de Prusse, & au lieu d'un secours de six mille hommes, que les deux Cours s'étoient engagées de se prêter mutuellement, je stipulai pour douze mille. Ce traité, quoique ratifié & échangé de part & d'autre, n'eut pas lieu pendant longtems; on en forma un particulier à Dresde, par lequel les Cours de Vienne & de Saxe s'engageoient de faire la guerre au Roi de Prusse, de le dépouiller de ses Etats, & de reprendre la Silésie: le Marquisat de Brandebourg devoit être le partage du Prince Electoral de Saxe, Catholique Romain. Ce traité fut signé à Dresde par le Comte *Wratislaf*, Ministre de la Cour de Vienne, Grand-Maître de la Maison de la Reine de Pologne, Négociateur très-intrigant, ainsi que par un Jésuite accrédité pour cette négociation, & par le Comte de *Bruhl*, Ministre du Roi de Pologne.

» Le Baron de *Keiserling*, Ministre de Russie à la Cour de Pologne, envoya copie de ce traité à la Grande-Duchesse, avec

une invitation d'y accéder, & de faire la guerre au Roi de Pruſſe ſon allié.

» Le Prince de Brunſvick, le Comte Oſterman, le Chancelier Prince Tcherkaski, & le Comte Golofkin, Vice-Chancelier, ſe laiſſant tous conduire par les impulſions du Marquis de Botta & du Comte de *Lynar*, perſuadérent à la Régente d'accéder à ce traité, & cette Princeſſe fit marcher des troupes Ruſſes du côté de Riga, pour attaquer la Pruſſe Royale.

» On me communiqua ce traité, & je déclarai à la Régente que j'avois en horreur un engagement qui tendoit à détrôner un Monarque qui, ſuivant l'exemple de ſes prédéceſſeurs, avoit été le plus fidèle allié de la Ruſſie depuis le commencement de ce ſiècle; que l'Empire de Ruſſie comptoit, depuis plus de 40 années, des guerres très-onéreuſes; qu'il avoit abſolument beſoin de la paix pour réparer ſes pertes d'hommes & d'argent, & mettre le bon ordre dans ſon adminiſtration intérieure; que le premier Miniſtre, & tous ceux qui étoient employés dans le miniſtère actuel, feroient reſponſables de leur conduite, au jeune Empereur, dès qu'il viendroit à régner, d'avoir commencé une guerre, en Allemagne, dans un tems où les conteſtations de la Ruſſie avec la Suède n'étoient pas encore terminées, & dans une circonſtance où l'on venoit de renouveller un traité d'alliance avec le Roi de Pruſſe.

» La Grande-Ducheſſe, entiérement ſubjuguée par le Comte de Lynar, ſon favori, & par le Marquis de Botta, n'eut aucun égard à mes juſtes repréſentations; & ne trouvant de réſiſtance qu'en moi ſeul, elle ſe fâcha contre moi, & me dit avec emportement: *Vous êtes toujours pour le Roi de Pruſſe; mais je ſuis sûre qu'il retirera ſes troupes de la Siléſie dès que nous ferons marcher les nôtres.*

» Depuis ce jour la Régente me fit un mauvais accueil; &

comme je ne pouvois empêcher qu'on ne fit défiler les troupes du côté de Riga, je lui demandai ma démiſſion, qu'elle refuſa d'abord, & qu'elle m'accorda enſuite de mauvaiſe grace; je me retirai à Gaſtilitza. Peu de jours après ma retraite la Princeſſe revint de ſa mauvaiſe humeur; elle m'accorda une penſion de quinze mille roubles par an, & une Garde du Régiment de Préobragenski «.

Le Régiment des Cuiraſſiers, que commandoit le Maréchal, fut donné au Comte de Lovendal; mais ce Régiment porta le nom de Munich juſqu'à l'époque où la Princeſſe Eliſabeth monta ſur le Trône.

La Grande-Ducheſſe fit publier un Oukaz qui enjoignoit de donner au Prince, ſon époux, le titre d'Alteſſe Impériale, en qualité de père de l'Empereur; & quelque tems après elle le déclara Co-Régent de l'Empire.

SECTION XXIX.

On a vu comment Biren fut arrêté & conduit à Schluſſelbourg: on nomma des Commiſſaires pour inſtruire ſon Procès; il fut convaincu, dit-on, de crimes atroces, & condamné à mort. La Régente commua la peine capitale, & ſe contenta de l'exiler en Sibérie. Manſtein rapporte que le Prince Tcherkaski, ami de Biren dans ſa proſpérité, conſeilla à la Régente de l'envoyer à Pélim. Ce Prince avoit été Gouverneur de Tobolsk, & connoiſſoit mieux que perſonne les lieux les plus propres à rendre les exils plus malheureux. Un Ingénieur fut envoyé à Pélim pour y faire conſtruire la maiſon deſtinée à Biren & à ſa famille; ils s'y rendirent au commencement du mois de Mai.

La Régente fit notifier aux Etats de Courlande, que leur Duc, accuſé & convaincu de crimes de lèze-Majeſté, avoit été arrêté & condamné à mort, & que lui ayant fait grace de la vie, il avoit

avoit été envoyé en Sibérie, où il finiroit ses jours. En conséquence, elle exhortoit la Noblesse de ce Duché à élire un nouveau Duc. Le Prince *Louis* de Brunsvick-Bévern, frère de son époux, étoit celui pour lequel elle demandoit les suffrages.

Le Comte Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II, formoit aussi des prétentions sur la Courlande; il avoit été élu Duc d'une voix unanime en 1727. Il envoya le Baron de *Dieskau* à Pétersbourg pour y solliciter en sa faveur. Son député n'ayant éprouvé que des refus, partit le jour même que le Prince Louis devoit arriver à Mittau.

Le 23 Juin, la Noblesse de Courlande procédoit à son élection, lorsque le Baron de Dieskau la suspendit par une protestation solemnelle qu'il fit au nom du Comte de Saxe : la protestation n'empêcha pas que le Prince Lonis ne fût élu; mais la République de Pologne déclara illégal un choix fait à son insu, & le Roi refusa au Prince Louis l'investiture de ce Duché.

SECTION XXX.

Les troupes que la Russie faisoit matcher vers Riga, reçurent contre-ordre : le Ministère craignoit que la Diète convoquée en Suède, vers la fin de l'année dernière, ne finît par une déclaration de guerre. D'un autre côté, le Roi de Pologne engagea la République à refuser passage aux troupes que la Russie avoit intention d'envoyer en Silésie.

Des factions déchiroient la Suède; & le Comte Bestuchef, frère de l'exilé, résidoit alors à Stockholm en qualité de Ministre : il n'eut pas de peine à être informé de tout ce qui se passoit à la Diète; il étoit aussi instruit des délibérations des Etats, que s'il eût été membre du Comité secret. Sur les avis qu'il fit passer à la Régente, cette Princesse fit venir à Pétersbourg le Maréchal Lascy, le Comte de Lowendal & le Général Keith. On tint un

Conſeil de guerre, & on réſolut de raſſembler les troupes & de les partager en différens corps d'Armée; d'envoyer le plus conſidérable en Finlande, avec ordre d'attaquer la Suède au moment où elle déclareroit la guerre. Cette déclaration ne tarda pas à ſe faire, malgré la médiation de la France, que les deux Cours avoient acceptée. La Finlande devint le théâtre de la guerre : le Maréchal Laſcy battit les Suédois auprès de Vilmanſtrand; il aſſiégea la Ville, qui ſe rendit, après quoi il marcha à l'ennemi, qui ne jugea pas à propos de l'attendre. Pendant le cours de cette année, il y eut pluſieurs autres combats peu importans, & dans leſquels les Ruſſes eurent toujours l'avantage.

SECTION XXXI.

Au commencement de Juillet, le Prince Louis de Brunſvick arriva à Pétersbourg. On le logea d'abord dans le Palais d'été, où il fut ſervi par les Officiers de la Cour. Quelque tems après, on lui donna un appartement dans le Palais d'hiver. Les manières engageantes de ce Prince lui gagnèrent le cœur de tous ceux qui l'approchoient. Le projet de la Régente étoit de lui faire épouſer la Princeſſe Eliſabeth, dès qu'il auroit été reconnu Duc de Courlande; mais ce mariage projetté ſans le conſentement de la Princeſſe, rencontra des difficultés de ſa part, & la détermina à prendre d'autres meſures plus conformes à ſes inclinations.

SECTION XXXII.

D'autres négociations ſuccédèrent à celles-ci. La Ruſſie reçut preſque en même tems deux Ambaſſades, l'une Turque, l'autre Perſane. L'Ambaſſadeur Turc arriva à Pétersbourg vers la fin de Juillet. La Cour avoit retardé ſa marche, pour être informée de quelle manière l'Ambaſſadeur Ruſſe auroit été reçu à Conſtantinople, & pour ſe régler ſur ce cérémonial. Dès qu'elle eut

reçu les avis qu'elle attendoit, l'Ambaſſadeur Turc fit ſon entrée publique à Pétersbourg, & fut accueilli avec diſtinction. Dans un article de la Paix de Belgrade, il avoit été ſtipulé *que l'Ambaſſadeur de Ruſſie ſeroit reçu à Conſtantinople avec le même cérémonial que l'Ambaſſadeur de l'Empereur des Romains.* Auſſi la Cour de Pétersbourg déploya-t-elle dans cette Ambaſſade tout le faſte extérieur qui pouvoit la rendre brillante : c'étoit la première fois que cette prérogative avoit lieu; & l'on ne regrette pas les ſacrifices qui ſont agréables à l'amour-propre.

L'Ambaſſade Perſane fut plus ſolemnelle encore que celle-ci; & c'eſt peut-être la plus extraordinaire qu'on ait jamais vue. *Thamas Kouli-Kan*, après la conquête du Mogol, avoit expédié un Ambaſſadeur, accompagné de ſeize mille hommes & de vingt pièces de canon, pour en porter la nouvelle à la Cour de Ruſſie. Dès que cette Cour en fut informée, elle crut devoir prendre des précautions pour prévenir les ſuites d'une démarche qui lui paroiſſoit ſuſpecte : elle fit marcher des troupes du côté d'Aſtrakan, qui eurent ordre de former un camp ſur la frontière de la Perſe. Lorſque les Ruſſes apprirent que l'Ambaſſadeur s'approchoit de la rivière des Kiſliar, le Général-Major Apraxin, qui commandoit cinq Régimens d'Infanterie & ſix Régimens de Dragons, lui fit dire, » que devant traverſer un grand déſert » pour aller d'Aſtrakan à Moskou, il ſeroit impoſſible de lui » fournir les vivres & les fourrages pour tant d'hommes & d'ani- » maux; qu'ainſi il le prioit de ne prendre avec lui que trois » mille hommes «. Cette repréſentation arrêta tout-à coup l'Ambaſſadeur : il envoya un Courier à Thamas Kouli-Kan, pour lui demander ſes ordres à cet égard; & Thamas Kouli-Kan lui ordonna de régler avec les Commiſſaires Ruſſes le nombre de perſonnes qui l'accompagneroient à la Cour. Son entrée ſe fit à cheval : ſa ſuite étoit de trois mille hommes & de quatorze

éléphans que le Schak envoyoit à l'Empereur avec d'autres préſens en pierreries, parmi leſquelles il y avoit de gros diamans qui n'étoient pas brillantés, & qui venoient des dépouilles du Mogol.

Manſtein dit qu'une partie du Miniſtère Ruſſe craignoit que le deſſein du Schak, en envoyant cette Ambaſſade guerrière, ne fût de s'emparer du Royaume d'Aſtrakan, & peut-être de faire des conquêtes plus conſidérables, ſi elle trouvoit les frontières dégarnies; mais que ſon véritable deſſein étoit de faire demander en mariage la Princeſſe Eliſabeth, avec promeſſe d'introduire la Religion Grecque dans ſes Etats. La Régente n'auroit pas été fâchée de la lui donner pour épouſe; mais l'orgueil national trouva la démarche du Conquérant trop hardie, & la Régente crut devoir refuſer ſon alliance.

SECTION XXXIII.

On a vu (Section XIX) qu'après la concluſion de la Paix entre la Ruſſie & la Porte, le Marquis de la Chétardie fut envoyé à Pétersbourg en qualité d'Ambaſſadeur. Juſqu'ici il n'avoit pas encore eu d'audience ſolemnelle, parce qu'il ne devoit préſenter ſes lettres de créance à la Grande-Ducheſſe qu'en préſence de l'Empereur; & la choſe étoit difficile : en Ruſſie, les enfans des Souverains ne paroiſſent en public que dans la ſeconde année de leur âge. Pour applanir toutes les difficultés ſurvenues à cet égard, le Marquis de la Chétardie ſe dépouilla pour quelque tems du caractère d'Ambaſſadeur, & obtint une audience particulière de la Régente dans l'appartement même du jeune Prince.

Tout paroiſſoit tranquille dans l'Empire : » jamais, dit Manſtein, la Ruſſie n'avoit été gouvernée avec plus de douceur que pendant la régence de la Grande-Ducheſſe; elle aimoit à répandre des graces, & paroiſſoit ennemie de toute rigueur : elle auroit

été heureuse, si sa conduite privée eût été aussi bonne que celle qu'elle tenoit en public, & si, au lieu de se livrer sans réserve à sa favorite *Mengden*, elle eût voulu suivre les conseils des personnes dévouées à ses intérêts.

» Julie Mengden n'avoit pas reçu d'autre éducation que celle qu'on donne ordinairement aux Demoiselles Livoniennes : destinées à épouser des Gentilshommes, militaires pour la plupart, on les forme à l'administration économique des terres. C'est par-là que les maisons se relèvent, se soutiennent & prospèrent.

» Sous l'Impératrice Anne, la famille des Mengden, l'une des plus anciennes de la Livonie, fut en grande faveur à la Cour. Le Baron de Mengden en profita pour y placer ses filles. Trois sœurs y parurent à-la-fois : l'aînée, nommée *Dorothée*, fut mariée au Comte Munich, fils du Maréchal; *Julie*, la seconde, devint favorite de la Grande-Duchesse, & c'est celle qui a joué le plus grand rôle : *Jacobite*, la troisième, suivit la Grande-Duchesse & sa favorite dans leur exil. Une quatrième sœur, appellée *Aurore*, fut placée à la Cour par la Régente : elle épousa ensuite *Lestocq*, & fut entraînée dans son malheur; elle le soutint avec une constance héroïque. Ces quatre sœurs n'avoient pas l'esprit propre aux intrigues de Cour; mais Julie se mêla des intrigues du cœur de sa Maitresse & la subjugua.

» La Princesse, naturellement indolente, laissoit languir les affaires les plus importantes. Souvent elle s'enfermoit dans son appartement pendant plusieurs jours de suite, & n'y admettoit que les parens, les amis de sa favorite, & quelques Ministres étrangers pour faire sa partie de jeu. Une conduite aussi bizarre choquoit les Grands de l'Empire, & le Prince Antoine Ulric voyoit avec chagrin l'ascendant que M[lle] de Mengden avoit pris sur son épouse. Il lui fit des représentations qui déplurent, & qui produisirent de fréquentes altercations entr'eux. La favorite,

au lieu de raccommoder le Prince avec la Princeſſe, ne cherchoit qu'à l'irriter davantage contre ſon époux «.

L'indolence de cette Princeſſe influoit juſque ſur ſa toilette. Les Mémoires du Maréchal Munich diſent » qu'elle étoit également pareſſeuſe & mal-propre; qu'elle portoit communément » un déshabillé très-ſimple, avec une coëffure de nuit, faite d'un » mouchoir blanc; qu'elle alloit ainſi à la Meſſe, & paroiſſoit en » public ſans jupe de baleine; que les perſonnes qui étoient ad» miſes à faire ſa partie, étoient le Comte Lynar, ſon favori, Mi» niſtre du Roi de Pologne; le Marquis de Botta, ſon confident, » Miniſtre de la Cour de Vienne, & M. Finck, Miniſtre d'Angleterre. » Les autres Miniſtres étrangers & les Grands de la Cour n'étoient » point admis à ces parties de jeu, qui ſe faiſoient dans l'apparte» ment de la Fraeulin Julie, ſa confidente & celle du Comte de » Lynar, à qui la Régente donna de ſa main l'Ordre de St-André » avec un baiſer, avant d'être ſortie de ſon lit, quoiqu'elle ſe portât » parfaitement bien. Comme elle vivoit mal avec le Prince ſon » époux, elle fit lit à part; & lorſqu'il vouloit entrer chez elle, » il trouvoit ordinairement les portes fermées. Elle avoit ſouvent » des *rendez-vous* au troiſième jardin de la Cour avec le Comte » Lynar, toujours accompagnée de ſa favorite. Lorſque le Prince » de Brunſvick vouloit entrer dans le même jardin, il trouvoit » les portes cloſes, & les ſentinelles avoient ordre d'en défendre » l'entrée. Comme Lynar étoit logé près d'une porte de ce jardin, » dans la maiſon de Roumantzof, la Princeſſe ordonna de bâtir » une maiſon de plaiſance dans le voiſinage : cette maiſon eſt à » préſent le Palais d'été. Dans la belle ſaiſon, elle faiſoit mettre » ſon lit au balcon du Palais, du côté de la rivière : un écran » cachoit ce lit; mais du ſecond étage des maiſons voiſines du » Palais, on pouvoit tout découvrir «.

Manſtein ajoute » que le Comte Lynar avoit fait cette illuſtre

conquête quelques années auparavant ; mais que le Duc de Courlande & l'Impératrice Anne, ayant été informés de cette intrigue, engagèrent le Roi de Pologne à rappeller son Ministre. Il revint à Pétersbourg dès que la Grande-Duchesse eut en main l'autorité suprême. Julie, pour mieux cacher cette intrigue, prit le parti d'épouser Lynar, & la Princesse lui fit présent de riches terres en Livonie & de la maison de Gustave Biren. Dès que les promesses de mariage furent faites, Lynar voyoit fréquemment la favorite; & ces visites lui procuroient des entrevues secrettes avec la Princesse, sans que personne, autre que l'époux, pût y trouver à redire. Quelque tems après la célébration des fiançailles, le Comte Lynar se rendit en Saxe pour y régler ses affaires : il devoit revenir promptement, & entrer au service de Russie, en qualité de Grand-Chambellan : heureusement pour lui qu'il ne revint pas si-tôt, sans quoi il auroit été envoyé en Sibérie comme les autres personnes qui furent arrêtées, lorsque la Princesse Elisabeth s'empara du Trône «.

SECTION XXXIV.

Il n'y avoit pas plus d'harmonie entre les Ministres du Cabinet qu'entre le Prince & la Princesse. Le Comte Osterman, qui avoit le plus contribué à la retraite du Maréchal Munich, dont il jalousoit la puissance, trouva un nouveau rival dans le Comte *Golofkin*, Vice-Chancelier. Celui-ci, dit Manstein, ne put voir sans envie l'attachement du Prince Antoine Ulric pour Osterman, & l'ascendant de ce Ministre sur le Prince. Pour contre-balancer son crédit & croiser ses vues, Golofkin s'attacha à la Grande-Duchesse & gagna bientôt toute sa confiance. Elle le chargea de l'expédition de plusieurs affaires de la dernière conséquence, sans en faire part ni à son époux, ni à Osterman. Le Comte Golofkin fut le premier qui conseilla à la Régente de se déclarer Impéra-

ratrice, pour prévenir tous les inconvéniens que pourroit causer la mort du jeune Empereur, si la Russie avoit le malheur de le perdre. Le Vice-Chancelier sonda les esprits à cet égard, & les opinions furent différentes. Les uns vouloient que la Régente publiât simplement une Ordonnance par laquelle on statueroit *que les filles nées du mariage du Prince Antoine Ulric de Brunsvick avec la Grande-Duchesse, succéderoient également à la Couronne de Russie, au défaut des mâles.* Mais le Vice-Chancelier, qui avoit gagné une partie du Ministère, fut d'avis que la Grande-Duchesse montât sur le Trône, pour prévenir toutes les cabales. Son avis prévalut; & cette déclaration devoit se faire le 18 de Décembre, jour de l'anniversaire de la naissance de la Grande-Duchesse. La révolution qui plaça la Princesse Elisabeth sur le Trône, prévint l'exécution de ce projet.

SECTION XXXV.

Suivant l'ordre de succession établi depuis Pierre I, la Princesse Elisabeth devoit succéder à Pierre II; mais les Grands, au lieu d'être pénétrés de reconnoissance & de vénération pour le sang du Restaurateur de l'Empire, & de jetter des regards de tendresse sur Elisabeth, ne pensèrent qu'à l'exclure du Trône, pour s'emparer des rênes du Gouvernement, & finirent par préférer le règne dur des étrangers à celui de la sensibilité, de la douceur, de la clémence, qui caractérisoient l'Héritière présomptive de la Couronne. Ces ingrats furent punis : vingt mille proscriptions l'ont prouvé.

Elisabeth, contente de mériter le Trône, n'avoit point murmuré de l'injustice faite à ses droits; elle avoit à se plaindre des procédés de l'Impératrice Anne, & cependant elle resta tranquille jusqu'au mariage de la Princesse Anne avec le Prince de Brunsvick. C'est à cette époque qu'elle commença à faire quelques démarches pour se former un parti. Ses démarches furent si secrettes, qu'il

qu'il n'en tranſpira rien tant que l'Impératrice vécut. Après ſa mort, elle s'occupa plus ſérieuſement de recouvrer ſes droits; elle n'avoit pas de tems à perdre : la Régente devoit être proclamée Impératrice le 18 Décembre. Juſqu'ici la bonne intelligence régnoit entre les deux Princeſſes : elles ſe voyoient ſans cérémonie, & vivoient familièrement enſemble; & il eſt probable que la bonne intelligence n'auroit pas été troublée, ſi la Régente & ſon époux n'avoient pas voulu forcer Eliſabeth de ſe marier avec le Prince Louis de Brunſvick. » Cette Princeſſe, dit Manſtein, » indolente & voluptueuſe par tempétament, connoiſſoit trop » le prix de la liberté & le plaiſir du changement, pour ne pas » regarder un nœud indiſſoluble comme un joug inſupportable; » elle avoit d'ailleurs trop d'éloignement pour le travail, trop » de pente au plaiſir, pour ſe charger des affaires qui exigeoient » une certaine contention d'eſprit, &, à plus forte raiſon, de » l'adminiſtration de l'Etat «.

Malgré ces diſpoſitions à la tranquillité, les Courtiſans des deux Princeſſes leur inſpirèrent une défiance mutuelle. Eliſabeth devint plus réſervée; elle n'alloit plus chez la Grande-Ducheſſe que dans les jours de cérémonie, & dans les occaſions où elle ne pouvoit ſe diſpenſer de lui rendre viſite.

Leſtocq, François d'origine, Chirurgien par état, étoit celui des Officiers de la Maiſon d'Eliſabeth qui l'exhortoit le plus à s'emparer du Trône; mais l'exhortation ne ſuffiſoit pas : il falloit, ou des forces étrangères pour en venir à bout, ou beaucoup d'argent pour ſe faire un parti national. Eliſabeth, qui le comprit, forma le double plan dont nous allons rapporter les détails.

Le premier projet de cette Princeſſe fut de monter ſur le Trône par le ſecours de la Suède. En conſéquence, elle lui fit faire des promeſſes qui lui donnèrent de grandes eſpérances; & comme on croit volontiers ce que l'on ſouhaite ardemment, cette Cour

se persuada qu'après l'avènement d'Elisabeth au Trône, cette Princesse lui rendroit toutes les conquêtes que Pierre le-Grand avoit faites sur elle; mais ce n'étoit pas l'intention d'Elisabeth. Quoi qu'il en soit, les motifs ou les prétextes qui déterminèrent la Suède à déclarer la guerre à la Russie, furent les suivans.

1°. L'assassinat de Zinkler; 2°. la défense de laisser sortir des grains de la Livonie; 3°. l'exclusion de la Princesse Elisabeth & du Duc de Holstein du Trône de Russie, & le pouvoir démesuré que les étrangers avoient usurpé sur la Nation.

La simple exposition de ces motifs suffisoit pour donner à entendre que l'intention de la Suède n'étoit pas de faire la guerre aux Russes; mais qu'elle vouloit seulement les délivrer de l'oppression des étrangers, & leur procurer la liberté de se choisir un Souverain qui fût de leur goût.

La Reine Ulrique-Eléonore mourut dans ces circonstances; & sa mort, qui augmenta encore la confusion en Suède, fut une des causes des malheurs de cette campagne.

La mort de l'Empereur *Charles VI* venoit aussi d'allumer le feu de la guerre en Allemagne; & il n'étoit pas douteux que la Cour de Pétersbourg ne cherchât à s'immiscer dans cette grande querelle. On prétend qu'une des Parties Belligérantes engagea la Suède à rompre avec la Russie, & cette prétention ne nous paroît pas sans fondement : chaque Puissance cherche à diminuer le nombre des Alliés de sa Rivale; & il se peut que le Marquis de la Chétardie eut ordre de tramer avec la Suède la révolution qui devoit porter Elisabeth sur le Trône, afin de détacher la Russie du parti de l'Héritière de Charles VI.

Le second plan de la Princesse Elisabeth étoit d'une exécution plus facile que le premier : il consistoit à acheter la Couronne des Gardes qui s'assemblent régulièrement le jour de la Fête des Rois, & qui assistent à la Bénédiction de l'eau sur la Néva. Il ne

falloit que de l'argent pour se faire proclamer : la Princesse en manquoit ; le Marquis de la Chétardie y pourvut abondamment. Il fit plus, il eut des conférences secrettes avec Lestocq, & lui donna des conseils pour conduire sagement cette intrigue. Lestocq en avoit besoin : fier de jouer le premier rôle en cette occasion, il se considéroit comme un homme d'importance : sa vanité & son indiscrétion furent portées au point que la conspiration auroit été découverte, si l'aveuglement de la Régente n'eût surpassé l'imprudence du Chirurgien d'Elisabeth.

Le Maréchal Munich dit de cette Princesse » qu'elle avoit été » entourée dès son enfance, d'Officiers & de Soldats aux Gardes, » & que pendant la régence de Biren & de la Princesse Anne, » elle ménageoit beaucoup tous ceux qui servoient dans les » Gardes : il ne se passoit presque pas un jour qu'elle ne tînt sur » les Fonts de Baptême un enfant né dans l'un de ces premiers » Corps de l'Empire, qu'elle n'en régalât les parens, ou ne leur » fît quelque grace ; aussi les Gardes ne lui donnoient point » d'autre titre que celui de mère, *matioucheka.* Comme cette » Princesse avoit un parti très-fort parmi les Gardes, il ne lui » fut pas difficile d'en faire usage pour s'élever sur le Trône : » elles étoient logées aux casernes que j'ai fait bâtir. Elisabeth » avoit une maison tout près du Régiment de Préobragenski, » & c'est dans cette maison, connue sous le nom de *Smolnoi Dom*, » qu'elle passoit souvent les nuits ; c'est là qu'elle voyoit souvent » les Officiers & les Soldats de ce Régiment. La Régente, qui » en fut avertie, traita cela de bagatelle : la Cour s'en moqua, » en disant : *La Princesse Elisabeth tient des assemblées avec les Grena-* » *diers de Préobragenski, &c.* «. . . . . .

C'est presque toujours l'étincelle négligée qui produit un incendie ; & ces accidens arrivent plus fréquemment en Russie qu'ailleurs. Dans un pays opprimé par le despotisme, c'est presque

toujours la révolte qui réveille le Nabab qui dort. Les Sujets d'un Despote sont dans un état contre nature, & toutes les mains qui les attachent au pouvoir absolu d'un seul, sont des mains ennemies : les Annales de tous les Peuples & l'expérience de tous les âges, ont prouvé que les instrumens mêmes du despotisme en deviennent tôt ou tard les destructeurs. Un Prince absolu se tromperoit lui-même, s'il regardoit ces vérités comme des fictions, & leurs conséquences comme des prédictions sinistres, imaginées pour lui inspirer des terreurs paniques : si le passé n'est pas toujours la règle du présent, il a du moins une influence marquée sur l'avenir.

SECTION XXXVI.

Les troubles qui agitoient la Suède, & les revers que ses troupes éprouvoient en Finlande, décidèrent la Princesse Elisabeth à chercher un autre appui. Ses largesses lui gagnèrent d'abord quelques Gardes de Préobragenski. Le principal Conjuré étoit un nommé *Grunstein*, qui, de marchand & Banqueroutier, étoit devenu soldat. Celui-ci en engagea d'autres, de sorte qu'insensiblement il y eut jusqu'à trente grenadiers dans le secret de la conspiration. Ce secret ne pouvoit manquer de transpirer. Lestocq, l'homme du monde le plus étourdi & le moins discret, ne cachoit pas même ses liaisons avec le Marquis de la Chétardie : dans les Cafés, il disoit hautement qu'on verroit bientôt de grands changemens à Pétersbourg ; & d'ailleurs les trente grenadiers, qui s'enivroient avec l'argent qu'Elisabeth leur avoit donné, étoient-ils capables de garder son secret ? Cette Princesse elle-même ne s'observoit pas assez : souvent elle alloit se promener dans les casernes des Gardes ; les simples soldats se mettoient derrière son traîneau découvert, & s'entretenoient familièrement avec elle dans les rues. Tous les jours on voyoit des grenadiers

dans ſon Palais, & dans toutes les occaſions elle affectoit de ſe rendre populaire.

Le comte Oſterman, naturellement défiant, avoit des eſpions par-tout : il fut bientôt informé qu'Eliſabeth tramoit quelque choſe contre la Régente. Il ſe fit porter chez elle, & l'informa des conférences ſecrètes du Marquis de la Chétardie avec Leſtocq. Cette Princeſſe ſe moquant de ſes frayeurs, ne crut rien de tout ce qu'il dit à ce ſujet : au lieu de lui répondre, & de prendre des meſures avec ce Miniſtre, elle lui montra un habit neuf qu'elle venoit de faire faire pour l'Empereur.

Des avis pareils à ceux d'Oſterman lui vinrent de pluſieurs côtés, & même des Pays étrangers, d'après les dépêches que les différens Miniſtres avoient envoyées à leur Cour. Ces avis alarmèrent la Régente, qui ſe crut enfin en danger. Mais elle ne fit aucune démarche pour l'éviter. Rien n'étoit plus facile ; la timidité ou l'indolence d'Eliſabeth, lui donnoit aſſez de tems pour rompre toutes ſes meſures. Une choſe étonnante, c'eſt que cette Princeſſe, bien déterminée à s'emparer du Trône, trouvoit toujours des prétextes pour éloigner un projet dont elle auroit dû hâter l'exécution. Il auroit infailliblement échoué, ſi les circonſtances ne l'euſſent pas forcée à prendre une dernière réſolution. Deux motifs la déterminèrent à agir : elle apprit que la Grande-Ducheſſe devoit être déclarée Impératrice. A cette nouvelle tous ceux qui étoient de ſon parti lui conſeillèrent de prévenir une déclaration qui rendroit ſon projet, ſinon impoſſible, du moins très-difficile à exécuter. D'un autre côté, la Cour, ayant eu avis de la marche du Comte de *Loewenhaupt*, donna ordre à trois bataillons des Gardes de ſe tenir prêts à marcher pour aller joindre l'Armée près de Vibourg. Pluſieurs des conjurés qui devoient être de ce détachement, furent trouver Eliſabeth, & lui dirent qu'il falloit abſolument hâter la révo-

lution, parce que ceux qui lui étoient le plus dévoués alloient partir, & que ceux qui restoient pourroient se laisser gagner par argent ou par crainte, & revéler la conspiration.

Le 20 Novembre V. S., la Régente reçut de nouveaux avis sur les complots qui se tramoient contre elle. On lui conseilloit dans une lettre d'avoir l'œil sur la Princesse Elisabeth, & de faire arrêter Lestocq. Comme ces avis ne motivoient aucun fait positif, les soupçons de la Régente la conduisirent seulement à avoir un entretien à ce sujet avec Elisabeth, & cet entretien eut lieu le 23, jour d'assemblée à la Cour.

Dès que la Princesse Elisabeth fut arrivée, la Régente la prit à part, & lui dit : » qu'elle avoit reçu plusieurs avis touchant » sa conduite ; qu'on l'avoit assurée que son Chirurgien avoit de » fréquentes entrevues avec l'Ambassadeur de France pour tramer » un complot contre la Famille regnante, & que jusqu'ici elle » n'avoit pas voulu ajouter foi à ces rapports ; mais que si ces » bruits continuoient, on seroit obligé d'arrêter L'estocq pour » lui faire avouer la vétiré «. Elisabeth, maitresse d'elle-même dans une circonstance si délicate, » protesta n'avoir jamais eu la » pensée d'entreprendre la moindre chose contre la Régente & » l'Empereur : tous ces rapports, lui dit-elle, ne vous viennent » que de la part de mes ennemis, qui voudroient me rendre » malheureuse. Lestocq n'a jamais mis les pieds dans l'hôtel du » Marquis de la Chétardie, (cela étoit vrai, mais ils se voyoient » ailleurs) & si vous le faites arrêter, vous n'en découvrirez que » mieux mon innocence «. Elisabeth étoit si tranquille dans son maintien & si assurée dans ses discours, qu'elle dissipa tous les soupçons, & que la Régente, attendrie jusqu'aux larmes, s'abandonna à une entière sécurité.

De retour dans son Palais, Elisabeth informa Lestocq de sa conversation avec la Régente. Ce chef des conjurés auroit voulu

prévenir ſur le champ le danger qui les menaçoit tous ; mais la choſe étoit impoſſible ; ſes complices étoient diſperſés en différens quartiers, on ne pouvoit les avertir aſſez tôt, & l'affaire fut remiſe à la nuit ſuivante. » Le lendemain au matin, dit Manſtein, Leſtocq ſe rendit chez la Princeſſe, ſelon ſa coutume. Il lui préſenta un petit carton ſur lequel il avoit deſſiné Eliſabeth avec la couronne ſur la tête : ſur le revers elle étoit repréſentée avec un voile, & entourée de roues & de gibets. *Choiſiſſez, Madame,* lui dit-il, *ou d'être Impératrice, ou d'être renfermée dans un Couvent, & de voir vos fidèles Serviteurs dans les ſupplices.*

Il n'y avoit en effet point de milieu entre la couronne & le voile, ni point de temps à perdre pour exécuter le complot. Dans l'aſſemblée de la veille, & immédiatement après l'entretien qu'Eliſabeth avoit eu avec la Régente, le Marquis de Botta lui dit : *votre Alteſſe Impériale a négligé juſqu'ici de donner des ſecours à la Reine ma Maitreſſe, malgré l'alliance des deux Cours : mais comme le mal eſt ſans remède, j'eſpère que par l'aſſiſtance de Dieu & de nos autres Alliés, nous nous tirerons d'affaire : quant à vous, Madame, ne négligez pas de pourvoir à votre propre ſûreté. Vous êtes ſur le bord d'un précipice : au nom de Dieu, ſauvez-vous, ſauvez l'Empereur, ſauvez votre Epoux.*

Cette puiſſante exhortation ne fit aucun effet ſur l'eſprit de la Régente, & les repréſentations de ſon époux ne furent pas plus efficaces : ſon imprudente ſécutité repoſoit ſur ſa confiance en la Princeſſe Eliſabeth. Deux heures avant la révolution, le Prince Antoine Ulric dit à la Grande-Ducheſſe : *je vais donner ordre de placer des piquets dans les rues & d'arrêter Leſtocq.....* Elle répondit avec vivacité : *gardez-vous-en bien, je réponds de l'innocence d'Eliſabeth ; ſon air tranquille, ſa juſtification, ſes pleurs mêmes, lorſque je lui ai parlé des conférences avec le Marquis de la Chétardie, ſont mes garans.*

Dès que Leſtocq eut fixé les irréſolutions d'Eliſabeth, il profita

de l'inaction de la Régente. Tous les conjurés furent avertis de se tenir prêts pour exécuter, dans la nuit suivante, le complot qui devoit placer la fille de Pierre-le-Grand sur le Trône. Lestocq avoit des espions qui l'informoient de tout ce qui se passoit à la Cour. A onze heures du soir, il se rendit à l'Hôtel de l'Ambassadeur de France pour lui demander l'argent dont il avoit besoin, mais sans lui découvrir l'usage qu'il en alloit faire. A minuit, ses espions vinrent lui rapporter que la Cour étoit tranquille, & qu'il n'y avoit au Palais que les sentinelles ordinaires. Elisabeth manqua de courage dans l'instant où la conspiration alloit éclater, & ce ne fut pas sans peine que Lestocq lui inspira la hardiesse nécessaire pour consommer cette grande entreprise. Après avoir imploré le Ciel à son secours, devant un tableau de la Vierge, elle se décora de l'Ordre de Sainte-Catherine. Le Comte Vorontzof & Lestocq la placèrent dans un traîneau, derrière lequel ils se mirent. Les trente Grenadiers qui étoient de son parti, eurent ordre de se rendre promptement à la Chancellerie du Régiment Préobragenski, pour gagner la Garde, & la prévenir de l'arrivée de la Princesse. Ils n'eurent pas de peine à attirer dans leur parti jusqu'à 300 hommes, tant Bas-Officiers que Soldats. Elisabeth arrive, & dit à cette troupe dévouée : *Mes enfans ! vous savez de qui je suis fille, venez avec moi* (1),... Nous sommes tous prêts, répondirent les Soldats, nous les tuerons tous (2).... La Princesse répliqua : *Si vous voulez agir de la sorte, je n'irai pas avec vous.....*, A votre volonté & à celle de Dieu, reprirent les Soldats, en lui jurant de se sacrifier pour elle.

Leur première expédition fut d'arrêter l'Ecossois *Grews*, Officier

(1) Robiata! voui znaété chiia ia Doche, podité ko mnouïou.

(2) Matioufcheka, mouï gotovoui, mouï ix vecx oubiem.

de

de Grenadiers, qui couchoit dans les casernes. Cela fait, ils prêtèrent serment de fidélité à la Princesse, qui se mit à leur tête, & marcha droit au Palais d'hiver. Elle entra avec un parti de sa suite dans les chambres du Corps-de-garde, sans trouver la moindre résistance, même de la part des Officiers. On plaça des sentinelles à tous les postes, à toutes les avenues. Lestocq & Vorontzof restèrent auprès de la Princesse : trente Grenadiers eurent ordre de monter dans les appartemens pour arrêter la famille Ducale. Les Soldats entrèrent tumultueusement dans la chambre où les deux époux étoient couchés ; ils ordonnèrent à la Régente, au nom d'Elisabeth, de se lever pour les suivre. On lui permit seulement de se couvrir pour se garantir du froid : tandis qu'on l'emmenoit, elle demanda la permission de parler à sa tante, mais cette consolation lui fut refusée.

Le Prince Antoine Ulric, abandonné à toute l'horreur de son sort, fut tiré de son lit par deux Grenadiers, qui, l'ayant enveloppé dans ses couvertures, le portèrent dans un traîneau. Pendant que ceux-ci enlevoient le Duc & la Duchesse, d'autres entrèrent dans la chambre du jeune Empereur qui dormoit ; & comme ils avoient ordre de ne point l'éveiller, ils entourèrent son berceau en silence, jusqu'au moment de son réveil qui arriva une heure après. Tous à l'envi voulurent s'en emparer. Effrayé à la vue des Soldats, le jeune Prince poussa des cris : sa nourrice, réveillée en sursaut, accourut tremblante, & le prit dans ses bras ; alors les Grenadiers les enlevèrent. La petite Princesse Catherine & Julie Mengden furent aussi transportées. Tous ces prisonniers furent conduits dans des traîneaux au Palais de la Princesse Elisabeth, & gardés à vue dans des chambres séparées.

Vers les trois heures du matin, Elisabeth, en retournant à son Palais, fit annoncer au Marquis de la Chétardie l'heureux succès de son entreprise.

En Ruſſie, chaque révolution dans le Gouvernement en produit une autre dans l'Adminiſtration, ou, pour mieux dire, dans les Adminiſtrateurs; car les Deſpotes ont changé ſouvent, ſans que le deſpotiſme ait éprouvé la moindre révolution; & c'eſt peut-être cette inſtabilité de la Couronne qui a rendu l'Adminiſtration des Tzars ſi rigoureuſe.

Après cette expédition, Eliſabeth envoya pluſieurs détachemens pour arrêter le Maréchal Munich & ſon fils, Grand-Maître de la Maiſon de la Régente, le Comte Oſterman, le Vice-Chancelier Golofkin, le Comte de Loévenvolde, Grand-Maréchal, le Baron de Mengden, Préſident du Collége de Commerce, Témiréſof, Conſeiller d'Etat actuel, & quelques autres perſonnes de moindre conſéquence, parmi leſquelles étoit un Profeſſeur de l'Académie, M. *Gros*, dont le Comte Oſterman s'étoit ſervi dans ſa Chancellerie; il ſe tua d'un coup de piſtolet au moment où il fut arrêté. Tous les priſonniers furent conduits à la fortereſſe. On ſe défioit du Maréchal de Laſcy: on lui envoya Leſtocq pour l'informer de la révolution, l'aſſurer qu'il n'avoit rien à craindre, & lui ordonner de ſe rendre au Palais. Le Sénat, les Grands furent convoqués de même; & dès la pointe du jour, les troupes furent aſſemblées: on leur déclara que la Princeſſe Eliſabeth s'étoit emparé du Trône de ſon Père, & perſonne ne fit difficulté de lui prêter le ſerment de fidélité. Le même jou., elle quitta le Palais où elle avoit demeuré juſqu'alors, & fut occuper celui de l'Empereur.

Le même jour, elle déclara par un Manifeſte qu'*elle étoit montée ſur le Trône de ſes peres, qui lui appartenoit en qualité d héritière légitime, & qu'en cette qualité elle avoit fait arrêter les uſurpateurs.*

La Régente & ſon fils n'étoient rien moins qu'uſurpateurs, & cette qualification outrageoit les infortunés qu'on auroit dû plaindre. On a vu que la Loi de *Pierre I* enjoignoit à ſes Sujets

de reconnoître pour héritier de la Couronne celui que le Prince régnant jugeroit à propos de désigner pour son successeur.

En conséquence de cette liberté dans le choix, *Catherine I* désigna *Pierre II;* mais elle passa les bornes de son pouvoir, en désignant les successeurs de Pierre II, dans le cas où il mourroit sans laisser de postérité. Ses dispositions en faveur de la Princesse de Holstein & d'Elisaberh étoient nulles par la Loi même de Pierre I : son petit-fils avoit seul le droit de nommer son successeur ; & comme il mourut dans sa minorité, le Haut Conseil, qui représentoit la Nation, n'eut aucun égard aux dispositions de Catherine La Princesse de Holstein n'étoit plus ; le fils qu'elle avoit laissé étoit encore enfant, & la Princesse Elisabeth encore trop jeune. Le Conseil Suprême crut devoir choisir une héritière dans la branche aînée de la Famille Impériale : Anne monta sur le Trône par capitulation. Son héritière naturelle étoit sa nièce, la Princesse de Brunsvick. Mais en vertu de la Loi de Pierre I, elle choisit pour son successeur le petit *Ivan VI* au lieu de sa mère. Ivan, loin d'être un usurpateur, étoit héritier légitime de l'Impératrice Anne, qui avoit droit de le désigner & de le faire reconnoître pour tel par tous les Ordres de la Nation.

Trois jours après le premier Manifeste, il en parut un second, dans lequel Elisabeth cherchoit à démontrer son droit incontestable à la Couronne : elle y déclaroit que *la Princesse Anne & son Epoux n'ayant aucun droit à l'Empire de Russie, ils seroient renvoyés en Allemagne avec leur famille.*

On les fit partir sous une escorte des Gardes, commandée par le Général *Soltikof*, qui avoit été Grand-Maître de Police sous le règne de l'Impératrice Anne. En arrivant à Riga, cette famille infortunée fut enfermée dans la Citadelle, où elle resta, dit Manstein, un an & demi ; de là elle fut transportée au Fort de Dunamunde. Loin de lui permettre de retourner en Allemagne,

S ij

comme le Manifeste l'avoit annoncé, on la ramena en Russie, pour la conduire d'abord à Oranienbourg, ville bâtie par le Prince Mentschikof, ensuite à Kolmogori, dans une isle de la Dvina, à 80 verstes d'Arkangel. C'est dans ce lieu que la Grande-Duchesse mourut en couche au mois de Mars 1746. Son corps fut transféré à Pétersbourg, & enseveli dans le Couvent de Saint Alexandre Nefski. Il falloit au Prince & à la Princesse de Brunsviek des graces de vocation surnaturelles, pour chercher à perpétuer leur postérité dans un Empire où elle ne pouvoit qu'être malheureuse.

Ce fut à Oranienbourg qu'on sépara le jeune Empereur de ses parens : on le transporta à Schlusselbourg, où il fut poignardé après une captivité de vingt-deux ans.

Frappé de ces révolutions, M. *Williams* dit dans son Histoire, ou dans sa compilation des Gouvernemens du Nord, Tome III : » L'Histoire d'aucun Empire, même despotique, n'offre autant » de révolutions subites que celle de Russie. Le détrônement des » Souverains paroît être une maladie de cette Nation ; & il est » difficile d'assigner des causes bien fixes à d'aussi grands effets..... » Dans les révolutions survenues en Suède, le Peuple s'est tou» jours efforcé de recouvrer ses anciens privilèges ; & dans toutes » celles du Danemarck, les Nobles & le Clergé ont toujours » obtenu des avantages considérables sur la Couronne. Mais au » milieu de tant de révolutions qui ont bouleversé la Russie, le » Peuple, entretenu, par la superstition des Prêtres, dans l'igno» rance la plus grossière & par l'esclavage le plus abject, n'a jamais » pensé à se compter pour quelque chose : on l'a toujours vu » prosterné devant les caprices de ses Souverains les plus tyran» niques, & plein d'une extrême vénération pour la famille de » ses anciens Maîtres. Il est vrai que les conspirations se formoient » par les Nobles du Palais, & ils finissoient par adorer celui que » l'on proclamoit Tzar. Le Peuple Russe, toujours porté à écouter

» le premier séditieux qui médite une révolution, se détermine » avec inconséquence, & offre des contradictions bizarres..... » Ce qui rend ces révolutions encore plus méprisables, c'est que » le Peuple n'y a pas fait éclater la moindre étincelle de liberté, ni » donné une seule preuve d'énergie. Les détrônemens (modernes) » n'y sont pas sanglans; & le nouveau Tzar créé par la cabale ne » fut jamais soumis à aucune capitulation ».

Rien ne nous paroît plus aisé que d'assigner des causes bien fixes à d'aussi grands effets : nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit à ce sujet dans le cours de cet Ouvrage; mais nous rappellerons à M. Williams ce qu'il a dit ailleurs : » En Russie, » l'autorité du Despote n'y est contenue par rien : en Turquie & » dans les autres pays de l'Orient, le Sultan est arrêté par des » usages & des loix que le tems a, pour ainsi dire, consacrés. » La Religion met quelquefois un frein à l'abus du pouvoir; » mais les Tzars ne rencontrent pas même ces foibles obstacles : » ainsi la Russie est de tous les Etats despotiques celui qui doit » être le plus agité, & où les Souverains doivent le plus abuser » de leur pouvoir ».

Cette agitation & cet abus du pouvoir disent pourquoi les révolutions sont aussi faciles & aussi communes dans les pays soumis à des Despotes, qu'elles sont difficiles & rares dans les Gouvernemens où le Prince règne par le droit de la naissance & par la justice. En voulant tout ce qu'elle peut, la Puissance arbitraire se précipite vers sa destruction : en ne voulant que ce qu'il a droit d'exiger, le Monarque affermit son autorité.

Quels sont les effets du despotisme? Que sont les hommes dans cet Etat contre nature? La solution de ces deux questions assignera à M. Williams les causes permanentes des détrônemens dont il cherche le principe.

Il est dans la nature du Gouvernement despotique de rompre

les liens qui doivent unir les Sujets au Prince & les Citoyens entr'eux ; & quand il a brisé ce ressort, il ne peut plus le rétablir. C'est la confiance qui rapproche les hommes, qui unit les intérêts : or, le pouvoir arbitraire est incompatible avec la confiance, parce qu'il détruit toute sûreté.

Un Ecrivain de beaucoup d'esprit remarque qu'au moment où s'est élevé au centre d'une Nation, le grand fantôme sur lequel on ne porte ses regards qu'en tremblant, les Sujets se partagent en deux classes ; les uns s'éloignent par crainte, les autres s'approchent par ambition : rien n'est plus vrai. Ceux qui s'approchent du Despote, sont les Nobles de sa Cour, qui sont peu de chose ou qui ne sont rien, mais qui attendent un signe pour être ce qu'on voudra. Ils rampent devant le Maître, comme le Peuple rampe devant eux. Les premiers effets du pouvoir absolu, sont de dépouiller l'homme de sa dignité naturelle, d'abattre le courage, de refroidir l'esprit, de rétrecir le génie, & de jetter le corps de la Nation dans une léthargie universelle.

Mais le Despote ne pouvant rien par lui-même, n'est que le mobile des mains ennemies qui doivent attacher la Nation à la tyrannie d'un seul. Il a donc besoin de l'entremise des Grands & de l'étai de la superstition ; il donne le commandement de ses Gardes & de ses troupes à ceux qu'il a choisis pour opprimer tous les autres. Peu à peu les complices du Despote, se promettant la sécurité dans la conscience de leur bassesse, forment entre le Despote & le reste de la Nation, un ordre de tyrans subalternes ; non moins ombrageux & plus cruels que leur Maître. Le despotisme est donc une conspiration contre les Peuples, tramée par le Souverain, avec une partie de ses Sujets, pour enchaîner tous les autres.

La tyrannie craint la rebellion qu'elle occasionne tôt ou tard ; pour la prévenir, elle mène à l'espionage & à la délation ; il y a

aussi des délateurs & des espions dans tous les états, sans en excepter les plus distingués. La moindre indiscrétion prenant la teinte du crime de Lèse-Majesté, les ennemis sont très-dangereux, & les amis deviennent suspects. Alors, on pense peu ; on s'effraie de ses propres pensées ; on craint de raisonner ; on ne parle point : on cache sa pensée, dit un Ecrivain fameux, comme le riche cache sa fortune. La méfiance & la terreur forment la base des mœurs générales : les Sujets s'isolent, & tout le Peuple devient mélancolique, pusillanime, stupide & muet.

Si les délateurs & les espions ne trouvent pas de coupables, ils en font : les citoyens les plus riches deviennent les victimes qu'ils offrent au Despote. Ainsi le crime suppose le crime, le sang attire le sang ; les confiscations, l'exil ont lieu, jusqu'à ce que le Tyran & ses complices soient renversés dans la poussière.

Tout ce qui environne le Despote, nourrit dans l'esprit du Peuple ces préjugés de l'ignorance servile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. L'esclave, sur-tout en Russie, est communément si abruti, qu'il n'ose braver ses oppresseurs : la paresse est son état d'habitude ; il s'enivre & il dort quand il peut oublier ses malheurs. Dans les entraves de la servitude, les hommes dégradés n'ont pas assez d'énergie pour saisir les droits inséparables de leur être ; ils manquent également, & de lumières pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en sentir la honte. Transplantés comme des arbres, traités comme des animaux, ils ne gagneroient rien en changeant de joug ; ils restent attachés à la glèbe, sans aucun attachement pour le Maître du troupeau : leur indifférence est absolue à cet égard. Les cœurs des Peuples asservis ne sont point susceptibles de ce beau feu qui embrâse le bon Citoyen. Quel intérêt peut animer des esclaves ? Combattront-ils pour leurs possessions ? Rien n'est à eux, tout appartient à leurs Maîtres. Défendront-ils leur bonheur ? En est-il sous la tyrannie ? La gloire

fera-t-elle leur mobile? Ils ne connoissent pas la honte, comment connoîtroient-ils l'honneur? S'armeront-ils pour leur liberté, pour leur sûreté? Ils sont privés de l'une & de l'autre, & n'ont jamais qu'une existence précaire. Ainsi dès sa naissance, l'esclave, accoutumé à s'avilir à force d'être avili, est saisi de crainte à la vue de tout homme qui a du crédit & du pouvoir; il ne peut jamais sentir cette noble fierté qui, répandue chez les Citoyens, rend une Nation grande, puissante, redoutable à ses ennemis, & utile à elle-même par ses mœurs, ses vertus, ses talens & son industrie. Le Clergé Russe achève d'abrutir ce Peuple par son exemple & par ses discours: il ne prend de l'humeur, il ne devient factieux que lorsqu'il est négligé ou dépouillé par le Despote; alors il cherche un ambitieux ou un fanatique qui se dévoue: s'il reste de l'énergie, c'est dans le Militaire qui sent son importance, & qui n'en devient que plus insolent; c'est avec son secours que les instrumens du despotisme déposent le Despote, & que les Grands, après avoir secoué le joug, veulent l'imposer. Un levain de Cour, toujours prêt à fermenter, les aigrit les uns contre les autres: il se forme des partis qui trament des conspirations; l'ambitieux qui veut opprimer, trouve des brigands pour partager les dépouilles: l'avidité veut s'enrichir sans travail, la vengeance s'exercer sans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De-là ces révolutions fréquentes dans les Etats despotiques: il n'y faut qu'un instant pour passer du comble de la grandeur au dernier degré de l'abaissement. Rien ne prouve mieux l'instabilité des Despotes que la manière brusque, mais calme, dont les Tzars furent dépouillés de leur couronne, & relégués dans une prison. Il faut en conclure, que la pire de toutes les constitutions politiques, c'est lorsque pendant le règne d'un Souverain, ou à sa mort, les caprices des soldats ou les intrigues des Courtisans disposent du sceptre pour jouir d'une faveur

faveur exclusive. Tel fut, depuis Routik, l'état politique de la Russie : voilà pourquoi son Trône a été plus souvent occupatif qu'héréditaire.

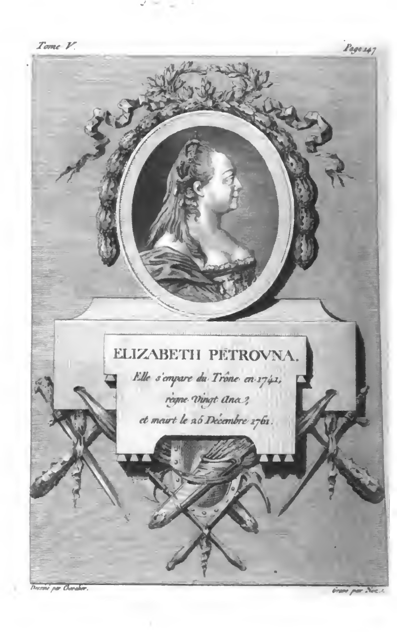
Cette conséquence tirée des faits, prouve que les réflexions de M. Williams ne sont pas justes. » On remarquera, dit-il, que » l'Empire de Russie offre dans sa jeunesse le spectacle des Empires » d'Orient & d'Occident dans leur décrépitude : les Empereurs » de Rome & de Constantinople parvenoient jadis à la Couronne » comme les Czars : les Gardes Prétoriennes & les intrigans des » Cours créoient seuls & déposoient les Empereurs; mais aussi » l'Empire se trouvoit dans sa décadence, & il ne pouvoit pas » subsister dans cet état. Il est difficile de faire des conjectures sur » le sort qui attend la Russie; tout semble annoncer cependant » qu'elle ne tardera pas à se démembrer, ou par des révoltes in» testines, ou par les conquêtes des Tatars «.

La vicissitude d'élévation & d'abaissement que nous avons vue dans les Tzars, ressemble à celle que nous offre les Empereurs Romains, & prouve que dans toutes les époques, le Peuple Russe ainsi que le Peuple Romain a toujours été enclin aux nouveautés & aux factions; que l'un & l'autre Peuple étoient également excités par des Sénateurs ou par des Cohortes Prétoriennes; que lorsque le Sénat élisoit un Empereur qui n'étoit pas soldat, il prétendoit élire un Doge qui n'auroit que le nom d'Empereur.

Les premiers Empereurs ne dédaignoient point le Consulat, parce que sous ce titre Républicain, ils établissoient la domination Impériale. C'étoit donc pour recouvrer l'autorité du Consulat que les Sénateurs élisoient un Patricien; de même que c'étoit pour devenir Boyari & Sénateurs que les Nobles de la Russie plaçoient des Princes & même des imposteurs sur le Trône. Les Chefs des Cohortes Prétoriennes & Russes avoient un intérêt opposé à celui des Sénateurs : le Gouvernement où les Loix sont

en vigueur ne plaît point à une Milice ambitieuſe qui a la force en main ; elle ſe ſert du prétexte de venger un Souverain détrôné, ou aſſaſſiné, pour en élire un nouveau, ſuivant ſon goût ou ſon intérêt ; mais elle fait toujours capituler le Prince élu ſur ſon immunité. En faiſant de la ſouveraineté un contrat, l'autorité ſe trouve partagée entre le Prince & la Milice. Cette clauſe acceptée rend le Militaire auſſi abſolu que le Deſpote, ſi même il n'eſt pas plus à craindre pour lui, que le Deſpote ne l'eſt pour ſes Peuples. Il ſuit de-là que les révolutions doivent arriver partout où l'autorité eſt diviſée, où la réunion du Militaire eſt dangereuſe ; & qu'elles doivent être infiniment rares dans les Etats parfaitement monarchiques, où l'unité d'intérêts favoriſe l'unité de pouvoir à l'égard d'un ſeul.





Dessiné par Chevalier. Gravé par Noe.



RÈGNE D'ÉLISABETH PÉTROVNA.

1741.

SECTION PREMIÈRE.

LA clémente Elisabeth naquit le 18 Décembre 1709. Cette année est mémorable par la bataille de Pultava, la défaite de Charles XII, & l'affoibliſſement du Royaume de Suède. Pendant la durée de la guerre qui produiſit cette grande révolution dans le Nord, Pierre I étoit ſouvent hors de ſon Empire, & Catherine l'accompagnoit par-tout. L'éducation des Princeſſes Anne & Eliſabeth ſouffrit beaucoup de ces longues abſences; elle fut confiée à deux femmes également incapables d'élever ces Princeſſes d'une manière conforme à leur naiſſance : l'une de ces femmes, nommée *Ilinischena*, étoit Ruſſe, & l'autre, qui étoit de la Carélie, s'appelloit *Elisabeth Andrevna*.

Ce ne fut qu'après la mort de Pierre I que Madame de Launoy fut chargée d'apprendre la Langue Françoiſe aux deux Princeſſes; mais cette Dame ne logeoit point à la Cour, & ne voyoit ſes éleves qu'aux heures fixées pour leur donner des leçons.

Le Général Devier, beau-frère de Mentſchikof, & Grand-Maître de Police, fit pendant quelque tems les fonctions de Gouverneur auprès d'elles : ce tems fut court : Mentſchikof, également jaloux du mérite diſtingué de Devier, de la faveur dont Pierre-le-Grand l'avoit honoré, & de la confiance que lui témoignoit Catherine, réſolut de le perdre. Il le fit arrêter, ſous

prétexte d'une conspiration formée contre l'Impératrice, & mettre à la Forteresse, où il fut maltraité jusqu'à ce qu'enfin on l'envoyât en exil.

Le Maréchal Munich dit : » C'est dans cette même année, la » première du règne de Catherine I, que la Princesse Anne » Pétrovna fut mariée au Duc de Holstein, & envoyée, par » un effet de l'ambition & de la passion de dominer du Prince » Mentschikof, à Kiel, où elle mourut. La Princesse Elisabeth » resta seule, & l'Impératrice lui donna pour Gouvernante Pros- » kovia Fédorovna, ma femme, alors veuve de Mikaïl Alexiévitz » Soltikof : nos deux filles aînées, Juliana Soltikof & Sophia » Munich, étoient ses filles d'honneur, ainsi que la Mavra » Schepelov, initiée depuis long-tems dans les intrigues les plus » secrettes.

» Elisabeth étoit née avec les qualités éminentes qui ont rendu » son règne si cher à la Nation. J'eus l'honneur de la voir à l'âge » de douze ans ; elle étoit bien faite & très-belle, quoique réplète. » Pleine de santé & de vivacité, elle marchoit d'un pas si leste, » que les Dames sur-tout avoient de la peine à la suivre ; elle » étoit hardie à cheval & ne craignoit pas l'eau. Son esprit étoit » vif, enjoué, pénétrant : outre la Langue Russe qu'elle parloit » parfaitement, elle avoit bien appris le François, l'Allemand, » le Suédois ; elle écrivoit bien & en beaux caractères ; elle aimoit » la magnificence & l'ordre ; elle avoit la passion de bâtir des » Palais & des Eglises. Elle aimoit le Militaire, & c'est par-là » que ses Armées ont glorieusement combattu & vaincu les » troupes de Prusse, alors tant vantées, & que la Cour de Russie » est devenue l'une des plus brillantes de l'Europe, en y introdui- » sant la Langue, le goût, la politesse & les manières Françoises. » Cette gracieuse Princesse étoit très-insinuante & très-éloignée » de toute espèce de cruauté ; mais cet excès de bonté des Sou-

» verains devient une foibleſſe quand ils ſe laiſſent conduire par » les autres.

» Eliſabeth ſavoit diſſimuler ; l'exemple de la Cour & le rôle » qu'elle avoit été forcée d'y jouer, le lui avoient appris : ſi elle » parut ennemie irréconciliable, ce fut moins par une diſpoſition » naturelle de ſon cœur, que par les funeſtes inſinuations des » perſonnes qui l'environnoient. Voilà pourquoi elle n'a jamais » pardonné aux Comtes Oſterman, Loéven͵volde, Golofkin, ni » au Baron de Mengden, ni à moi, ni à mon fils, qui cependant » n'avoit aucune part à mes fautes, ſi l'on peut appeller fautes » l'obéiſſance & le dévouement aux ordres de l'Impératrice Anne, » ma Souveraine.

» Née d'un ſang voluptueux, la ſenſible Eliſabeth étoit volup- » tueuſe à l'excès ; elle diſoit ſouvent à ſes confidentes : *Je ne ſuis » contente qu'autant que je ſuis amoureuſe.* Avec ce penchant naturel » à la tendreſſe, elle étoit inconſtante dans ſes amours, & chan- » geoit ſouvent de favoris. Cette foibleſſe eſt ordinairement ac- » compagnée de complaiſance : auſſi laiſſoit-elle agir les perſonnes » favoriſées, au gré de leurs intérêts perſonnels : delà un grand dé- » ſordre dans les Finances, & tant de Particuliers enrichis dans un » tems où la Couronne manquoit d'argent ; delà des monopoles » ruineux & des Douanes affreuſes ; le mauvais état de la Flotte, » du Canal de Ladoga, les ruines de Kronſtadt, les déſordres » dans l'exploitation des mines de Sibérie ; le prix énorme auquel » on vend l'eau-de-vie, le ſel, le tabac, dont la Nation ne ſauroit » ſe paſſer, & pour leſquels tant de milliers de perſonnes ont » enduré la queſtion, & ont été réduites à la beſace, &c. Tout » cela doit paroître un paradoxe ſous le règne d'une Princeſſe qui » aimoit l'humanité, qui verſoit des larmes ſur les lauriers de » ſes Généraux, & qui regardoit comme un malheur une gloire » achetée par le ſang de ſes Sujets «.

Le portrait d'Elifabeth, fait par un grand homme qui avoit lieu de fe plaindre d'elle, nous a paru digne d'être tranfmis à la Poftérité : elle en trouvera peu d'auffi impartial, d'auffi reffemblant. On ne pouvoit voir Elifabeth fans l'aimer : le plaifir, les graces, le bonheur fourioient avec elle; la douleur fe calmoit au fon de fa voix : devant elle, le fecret des infortunés venoit fe placer, comme malgré eux, fur leurs lèvres; leurs larmes paffoient dans fon cœur; elle les foulageoit par fa fenfibilité, avant de les effuyer pour toujours. Elle fut la confolatrice, l'appui, la mère des malheureux : perfonne ne connut mieux qu'elle tout le charme de la bienfaifance; & ceux qui ont approché de cette Princeffe, la reconnoîtront dans ces vers d'un de nos Poètes lyriques (1).

Dans la fleur de la jeuneffe,
Dans l'âge heureux de la tendreffe,
Elle uniffoit à la beauté,
A la grace, à la nobleffe,
La bienfaifance & la bonté.

SECTION II.

Un Gouvernement fans conftitution fixe, fans Loix fondamentales, eft auffi chancelant qu'une colonne fans bafe. Dans une Nation où l'intrigue d'un ambitieux fuffit pour armer le bras du Militaire contre fon Maître, où ce Maître eft tout, où les premiers Sujets ne font que ce qu'il lui plaît, il n'exifte point de fûreté pour le Prince, point d'Etat civil, point de rangs inamovibles, point de prérogatives durables. Qu'eft-ce que la Nobleffe dans un Etat defpotique? Au moment où la faveur l'abandonne, elle rentre dans l'oubli d'où fortent les nouveaux affranchis, que le goût, la fantaifie & le caprice du Maître

(1) M. *de Rofoy*, Drame lyrique des deux Amis.

élèvent aux premiers emplois. Ceux-ci s'occupent uniquement de leur fortune; & pour se maintenir dans la faveur, il ne s'agit que de caresser les passions d'un Maître ambitieux ou indolent, toujours facile à tromper; ils s'embarrassent très-peu du malheur de leurs égaux & de leurs inférieurs. Des hommes avilis & destinés égalemenr à ramper, ne sont pas jaloux de mériter le suffrage d'une Nation qui ne peut rien, & dont ils peuvent étouffer les soupirs. Ainsi, sous le despotisme, les Peuples sont successivement la proie des hommes en place ignorans & pervers, qui se l'arrachent tour-à-tour & lui font des plaies profondes.

L'Administration ne peut manquer d'être orageuse dans un Gouvernement contre nature : mais ce n'est ordinairement ni l'incapacité, ni les plaintes publiques, ni les crimes mêmes qui font déplacer les Ministres, & tomber les favoris en disgrace; ce sonr, ou les caprices du Maître, ou la révolution qui le précipite du Trône dans la poussière. Ce qui suit offre la preuve de cette vérité.

Immédiatement après la révolution qui porta Elisabeth sur le Trône, on ordonna une commission pour examiner & instruire le procès des principaux prisonniers d'Etat donr nous avons parlé (Section XXXVI.) Ils furent accusés de crimes qu'on avoit imaginés pour les perdre. On imputa au Comte Osterman d'avoir, par ses cabales, contribué à l'élection de l'Impératrice Anne, & d'avoir supprimé le testament de Catherine I; deux faits égalemenr faux, dit Manstein, car dans ce tems-là Osterman fit le malade & ne parut point au Conseil, de crainte de se compromettre en donnant son avis. Le testament de Catherine fut rendu public à sa mort, & il étoit connu de tout le monde. On savoit également que la Princesse Elisabeth avoit été exclue par le Sénat, composé des Grands de la Nation. Il y a plus : malgré l'exclusion du Sénat & les arrangemens du Conseil Souverain,

Elifabeth auroit pu monter fur le Trône, fi, dans les premiers momens qui fuivirent la mort de Pierre II, elle eût voulu écouter les confeils de Leftocq. Dès qu'il eut appris la mort de l'Empereur, il entra dans la chambre de cette Princeffe qui dormoit, & l'ayant éveillée, il la preffa de faire affembler les Gardes, de fe montrer au Peuple, & de fe rendre au Sénat pour y faire valoir fes droits à la Couronne. Ce confeil étoit fage, & s'il eût été fuivi, le beau règne d'Elifabeth n'auroit pas été troublé par les craintes que les remords infpirent. Mais cette Princeffe ne voulut jamais fortir de fa chambre. Elle préféroit alors les amufemens à la gloire de régner; & il eft très-probable que fi on ne l'avoit pas inquiétée pendant le règne d'Anne, elle auroit préféré une vie tranquille à l'embarras du Trône. La preuve qu'elle ne l'ambitionnoit point alors, c'eft la converfation qu'elle eut un jour avec le Général Keith, après s'en être emparée. » Je m'étonne » beaucoup, lui dit le Général, que V. M. n'ait pas fait valoir fes » droits à la Couronne, lors de la mort de Pierre II «. *Je fuis fort aife*, répondit la Princeffe, *de ne l'avoir pas fait dans ce tems-là; j'étois trop jeune, & mes Peuples auroient pu en fouffrir.*

Le Maréchal Munich fut accufé d'avoir dit aux foldats, lorfqu'il arrêta le Duc de Courlande, que c'étoit pour placer la Princeffe Elifabeth fur le Trône. On avoit pris la précaution de fuborner des témoins parmi les foldats qu'on avoit employés à cette expédition, mais on fe garda bien de faire dépofer les Officiers qui avoient été de garde alors. Ofterman & Munich auroient démontré facilement la fauffeté de ces accufations, fi on avoit voulu recevoir les preuves de leur juftification; mais on vouloit qu'ils fuffent coupables, & le Maréchal, qui s'en apperçut, dit au Procureur-Général, avec une fermeté héroïque: *Dreffez vous-même les réponfes que l'on défire, & je les fignerai.* On le prit au mot: c'eft ainfi que fon procès fut inftruit.

Le

Le Comte Loévenvolde, issu d'une des premières familles de Livonie, avoit été fait Grand-Maréchal de la Cour & Inspecteur du revenu des Salines sous le règne de l'Impératrice Anne. Il étoit aimable & généralement aimé. La Régente l'ayant consulté sur plusieurs objets politiques, il fut obligé de dire son avis, & de se mêler des affaires sans le vouloir. Il avoit opiné pour que la Régente se déclarât Impératrice; il fut enveloppé dans sa disgrace. Le Baron de Mengden ne pouvoit l'éviter: sa fille avoit été la favorite de la Grande-Duchesse, & il avoit joui du plus grand crédit pendant la Régence.

Manstein dit: » que les crimes de tous ces prisonniers furent » d'avoir trop bien servi l'Impératrice Anne & déplu à la Princesse » Elisabeth. Elle avoit promis à ceux qui lui avoient aidé à monter » sur le Trône, de les délivrer de l'oppression des étrangers, & » de les enrichir de leurs dépouilles. Il falloit donc condamner » ceux qui étoient les plus élevés & les plus riches «. Comme nous n'avons en main aucune preuve de cette promesse injuste, & que nous en avons un grand nombre de l'humanité & de la justice d'Elisabeth, nous ne garantissons pas la vérité de ce récit.

Quoi qu'il en soit, les prisonniers furent jugés & condamnés. La Sentence portoit qu'Osterman seroit roué vif, & le Maréchal Munich écartelé; que Golofkin, Loévenvolde & Mengden auroient la tête tranchée. Les premiers instants du règne de la clémence ne devoient pas être souillés par un massacre: l'Impératrice leur fit grace de la vie: ils furent exilés en différens endroits de Sibérie. Le Comte Osterman n'eut sa grace que sur l'échaffaut, qu'à l'instant où il mit sa tête sur le billot. N'y auroit-il pas eu plus d'humanité à finir ses malheurs?

On avoit mis tout en usage pour inculper le fils unique du Maréchal Munich, sans pouvoir y réussir. Ses Juges se virent

obligés de l'abſoudre. Mais comme on vouloit qu'il participât à la diſgrace de ſon père, il lui fut ordonné de quitter le cordon de *Saint-Alexandre*, & de changer ſes Terres de Livonie contre d'autres ſituées en Ruſſie, parce qu'il avoit ſu dans le tems que l'intention de la Régente étoit de ſe faire déclarer Impératrice. Au lieu d'échange on ne lui donna qu'une penſion de 1200 roubles, & on l'envoya s'établir à Vologda, petite Ville éloignée de Moskou d'environ quatre-vingt lieues de France.

Le Maréchal Munich étoit né Général : il fut un des meilleurs Ingénieurs & des plus grands Capitaines de l'Europe. Souvent téméraire dans ſes entrepriſes, il ne trouva jamais rien d'impoſſible, & réuſſit toujours. Il déploya tour-à-tour les qualités éminentes & les grands défauts des hommes extraordinaires. M. le Comte de Munich, ſon fils, plus favoriſé de la Nature que de la fortune, n'a, ni la hauteur, ni la dureté, ni l'ambition qu'on a reprochée à ſon père; & s'il n'en a pas tout le brillant, il n'en a point les défauts : ſa douceur, ſon urbanité, ſa modeſtie, lui gagnent les cœurs de tous ceux qui ont affaire à lui. Le malheur a été ſon maître; il ſait bien, il ſait beaucoup; il a la capacité néceſſaire pour briller dans le miniſtère; ſon eſprit eſt ſolide, ſon jugement ſain, & ſa probité intacte. Ce portrait eſt d'après nature; nous avons eu l'avantage de voir M. le Comte de Munich tous les ſoirs, pendant plus de trois années, ſans que ſon caractère & ſes principes aient varié un ſeul inſtant.

Un fait digne d'être tranſmis à la poſtérité, c'eſt que les femmes des exilés voulurent ſuivre leurs maris, quoique l'Impératrice leur eût permis d'aller s'établir dans leurs Terres. Le refus général de cette grace, eſt un trait d'héroïſme conjugal qui honorera toujours les femmes du dix-huitième ſiècle. Puiſſent les Héroïnes de l'amour du devoir, être plus nombreuſes encore dans le ſuivant !

SECTION III.

La ſenſibilité & la munificence étoient naturelles à la Princeſſe Eliſabeth. Son premier ſoin en montant ſur le Trône, fut de récompenſer ceux qui l'y avoient placée. Elle commença par *Razoumofski*, l'aîné de cette famille, qui étoit l'Officier le plus chéri de ſa maiſon. Elle le nomma Chambellan, & quelques mois après ſon couronnement, il fut fait Comte, Grand-Veneur, & Chevalier de l'Ordre de St-André.

Le Comte de *Vorontzof*, les deux frères *Schouvalof* & *Balck*, Gentilshommes de la chambre d'Eliſabeth, furent auſſi déclarés Chambellans. Leſtocq devint premier Médecin de la Cour, Conſeiller privé, Préſident du Collége de Médecine. La compagnie des Grenadiers du Régiment des Gardes Préobragenski fut annoblie. Les ſimples Grenadiers eurent le rang de Lieutenant; les Caporaux, celui de Major; les Capitaines d'armes & les Fourriers, celui de Lieutenant-Colonel; & les Sergents, celui de Colonels. Elle fut nommée, dit Manſtein, *Compagnie du Corps.* L'Impératrice s'en déclara Capitaine, & nomma le Prince de *Heſſe-Hombourg*, ſon Capitaine-Lieutenant. Les Comtes Razoumofki & Vorontzof, premiers Lieutenans, eurent le rang de Lieutenant-Général; les Comtes Schouvalof, Sous-Lieutenans, eurent celui de Généraux-Majors. *Grunſtein*, qui avoit recruté les conjurés, fut adjudant de ce Corps, avec le titre de Brigadier. Ce ſoldat crapuleux, qui n'étoit pas digne de ſon élévation, ne ſut pas s'y ſoutenir; il fit mille impertinences, manqua de reſpect à l'Impératrice & à ſon Favori, reçut le knout, & fut exilé dans les Terres que l'Impératrice lui avoit données.

La Compagnie du Corps ne fut pas plus circonſpecte dans ſa conduite, elle commit des déſordres en tout genre. Ces Officiers

de nouvelle promotion couroient les tavernes, s'enivroient tous les jours & se vautroient dans la boue. Ils entroient dans les maisons des plus grands Seigneurs, demandoient de l'argent d'un ton menaçant, & prenoient sans façon ce qu'ils trouvoient à leur bienséance. Tout cela devoit être : des ours mis en liberté, après avoir été traités toute leur vie à coups de bâton, ne pouvoient manquer de traiter les autres de la même manière. Manstein dit que les mauvais sujets furent exclus de ce Corps, & placés en qualité d'Officiers dans les Régimens de campagne, où il y avoit beaucoup de places vacantes. C'étoit assurément un excellent moyen d'établir l'ordre, la subordination & la discipline dans les Régimens de campagne.

L'Impératrice fit encore d'autres avancemens & distribua un grand nombre de Cordons bleus. Elle nomma Vice-Chancelier le Comte *Bestuchef Riumin*, qui devint Grand-Chancelier après la mort du Prince Tcherkaski.

Ce Ministre avoit d'abord été placé en qualité de Gentilhomme de la Chambre, auprès d'Anne, Duchesse de Courlande, qui l'envoya à Hambourg en qualité de Résident ; après son avènement au Trône. Il fut revêtu ensuite du caractère de Ministre en différentes Cours. Dans le tems qu'il étoit Gentilhomme de la Chambre, il lia une étroite amitié avec Byren, favori de la Duchesse de Courlande ; & quoique celui-ci eût de justes sujets de plaintes contre Bestuchef, cependant il eut toujours soin de sa fortune. On a vu qu'après la chûte de Valinski, il fut fait Ministre du Cabinet, & arrêté lors de la révolution qui précipita le Duc de Courlande du faîte de la grandeur. S'étant justifié en apparence, il recouvra sa liberté, & fut employé par Elisabeth dès qu'elle eut pris en main les rênes du Gouvernement.

Manstein, que nous avons cité souvent, & qu'auroient dû citer ceux qui l'ont copié presque mot à mot, depuis 1736

jusqu'en 1747, dit : » que Bestuchef étoit laborieux, ne manquoit »pas de discernement, & qu'une longue routine lui avoit donné »connoissance des affaires politiques; mais que d'ailleurs il étoit »d'un caractère altier, débauché, faux, & si vindicatif qu'il n'a »jamais pardonné à ceux qui ont choqué son orgueil, croisé »son ambition, ou touché à son intérêt. C'est cet homme qui »depuis onze ans gouverne despotiquement la Russie, malgré »le nombre d'ennemis que son humeur impérieuse lui a suscités«.

SECTION IV.

C'est l'usage en Russie, qu'en montant sur le Trône, le Prince rappelle la plupart des exilés sous les règnes précédens. L'Impératrice fit revenir de Sibérie un grand nombre de familles qui y avoient été envoyées dès le tems de Catherine I, & particulièrement sous le règne de l'Impératrice Anne : on les évaluoit au-delà de vingt mille. De ce nombre il y en eut plus de 5000 dont on ne put découvrir aucune trace, par la raison que dès qu'on envoie quelqu'un en exil, sans une Sentence dans laquelle on désigne le lieu de sa détention, on lui donne un autre nom que le sien. La Cour, dit l'Auteur cité plus haut, la Cour elle-même ordonne quelquefois ces changemens de nom, à l'insçu de la Chancellerie secrète; & de là, la difficulté presque insurmontable de retrouver les prisonniers dispersés aux extrémités de l'Empire. On rendit à la plupart de ceux qui revinrent, les charges qu'ils avoient occupées avant leur proscription.

Elisabeth, desirant de commencer son règne par la conclusion de la paix avec la Suède, rendit la liberté à M. *Dridon*, Capitaine Suédois, prisonnier de guerre à Pétersbourg, & l'envoya au Comte de *Loevenhaupt*, pour lui notifier son avènement à la Couronne, & lui déclarer qu'elle se prêteroit volontiers à un accommodement avec sa Cour. On dit que les Suédois, s'ima-

ginant d'avoir beaucoup contribué par leur diverſion, à mettre l'Impératrice ſur le Trône, formèrent de grandes prétentions, & qu'ils n'eſpéroient pas moins que d'obtenir toute la Finlande, avec la Ville de Vibourg; mais que l'Impératrice refuſa conſtamment de céder un pouce de terrain des Provinces que ſon père avoit conquiſes. On ajoute que cette Princeſſe offrit de dédommager & de récompenſer la Suède avec de l'argent, que la Cour de Stockholm refuſa : ainſi la trève fut à peine expirée, qu'on recommença la guerre.

Les abus qui s'étoient gliſſés dans toutes les parties du Gouvernement, déterminèrent Elizabeth à rétablir les plans adoptés par ſon père : elle annulla donc le Conſeil du Cabinet, & renvoya la connoiſſance de toutes les affaires au Sénat.

SECTION V.

1742-1743.

Lors de la révolution du Duc de Courlande, tout le monde étoit dans la joie, & les rues ne retentiſſoient que de cris d'allégreſſe. Celle qui enleva le Trône au jeune Empereur Ivan Antonitz, répandit d'abord la conſternation ſur tous les viſages; chacun craignoit pour ſoi, ou pour quelqu'un de ſa famille, & l'on ne commença à ſe raſſurer que quelques jours après. Il eſt certain, dit Manſtein, que ſi un homme réſolu ſe fût mis à la tête de quelques troupes, il auroit pu détrôner la nouvelle Impératrice.

Les révolutions récentes inſtruiſoient aſſez Eliſabeth de l'inſtabilité de ſon ſceptre, du caractère ſéditieux des Nobles & des Régimens des Gardes. Auſſi cette Princeſſe, perſuadée que le tems des factions n'étoit pas encore paſſé, voulut-elle ôter tout prétexte de murmures & de complots aux ambitieux mécontens,


PIERRE III. FEDOROVITZ.
règne Six mois;
et meurt le 5 Juillet 1762.

en faisant venir à Pétersbourg le jeune Duc de Holstein-Gottorp, fils de sa sœur aînée. Elle le nomma Lieutenant-Général des troupes de l'Empire, le fit instruire dans la Religion Grecque, & le déclara son successeur au Trône. Ce Prince est celui qui a régné un moment sous le nom de Pierre III. » A cette occasion, dit Manstein, tous les Etats de l'Empire prêtèrent, de nouveau, le serment de fidélité; le tems décidera si ce serment sera mieux observé que les précédens «.

Cette déclaration & cette cérémonie se firent à Moskou, où la Cour se rendit vers la fin de Février, pour y célébrer le sacre de l'Impératrice le 25 d'Avril. M. de la Chétardie y reçut le Cordon de Saint-André, & retourna en France comblé de présens.

Peu de tems après l'arrivée de la Cour à Moskou, le Comte de Saxe s'y rendit pour faire valoir ses prétentions sur le Duché de Courlande. La Russie s'étoit emparée de plusieurs Bailliages de cette Province, dont elle tiroit de gros revenus qu'elle vouloit conserver; ainsi le Comte de Saxe n'obtint rien, & fut obligé de s'en retourner.

SECTION VI.

Tout engageoit à croire que l'Impératrice devoit s'allier étroitement à la France, qui avoit beaucoup contribué au succès de la révolution, par les conseils & l'argent que son Ambassadeur avoit été autorisé de donner à cette Princesse. Cette croyance étoit d'autant mieux fondée, qu'Elisabeth avoit de fortes raisons d'être mécontente des Cours de Vienne & de Londres, dont les Ministres avoient éclairé sa conduite, & donné plusieurs avis à la Régente; & que même après son élévation au Trône, ces Cours avoient donné ordre à leurs Ministres de fomenter une nouvelle faction, que les conseils & la prudence du Marquis de la Chétardie prévinrent. Son départ changea la face des choses.

La Cour de France ne faisoit pas assez de cas du crédit de Bestuchef, pour l'acheter ; & dès que ce Ministre, jaloux de la faveur dont jouissoit l'Ambassadeur de France auprès de l'Impératrice, eut les coudées franches, il travailla à rapprocher la Cour de Russie de celle de Vienne. Les ducats de l'Impératrice-Reine commencèrent l'ouvrage, & les guinées de l'Angleterre applanirent le reste des difficultés (1). M. d'*Allion*, qui succéda à M. de la Chétardie, n'avoit pas l'esprit assez délié pour pénétrer les vues de Bestuchef, & pour en empêcher l'exécution. Les hommes en place se succèdent souvent, mais ne se remplacent presque jamais. De là ces nombreuses écoles qui rendent les administrations & les négociations ou funestes, ou semblables à un cercle qui, tournant sur lui-même, ne fait que des mouvemens sans progrès.

SECTION VII.

Tandis qu'Elisabeth applanissoit le chemin du Trône au jeune Duc de Holstein, qui auroit dû l'occuper avant elle, la fortune lui en destinoit un autre. Le grand âge du Roi de Suède ayant déterminé le Sénat à lui choisir un successeur, la Diète du Royaume lui en fit la proposition, & toutes les voix se réunirent en faveur du Duc de Holstein-Gottorp, comme descendant de l'ancienne maison Royale de Gustave-Wasa. Il fut proclamé Héritier légitime de la couronne. On envoya une ambassade solemnelle à Pétersbourg, pour inviter le Prince à venir prendre

(1) Nous n'avançons rien sans preuve. Chacun sait que Bestuchef étoit vindicatif, avare & joueur. Un grand Seigneur Russe, parent de ce Ministre, & qui faisoit sa partie de jeu presque tous les jours, nous a assuré, que toutes les fois que Bestuchef perdoit des sommes considérables, il ne les payoit jamais avec l'or de Russie, mais toujours avec des ducats frappés en Allemagne, ou des guinées. L'aveu de ce Seigneur véridique nous dispense de toute autre preuve.

possession

possession d'un Trône qui lui appartenoit, & par les droits du sang, & par ceux d'une élection libre.

Par un malheur, dont il n'est pas commun que les Princes aient à se plaindre le Duc de Holstein ne pouvoit plus accepter cette couronne : les Ambassadeurs Suédois (1) n'arrivèrent à la Cour de Russie que le lendemain du jour où ce Prince, en qualité de successeur d'Elisabeth, avoit pris les titres d'Altesse Impériale & de Grand-Duc, & changé ses noms de Baptême en celui de *Pierre Fédorovitz*.

On reçut les Députés avec tous les égards & toutes les distinctions possibles; & comme le Grand-Duc ne pouvoit plus disposer de lui-même, il proposa à sa place l'Evêque de Lubeck son oncle, le Prince Adolphe Fréderic, aussi de la maison de Holstein.

Cette offre de la Couronne nous paroit aussi étrange que la fatalité qui empêcha le Grand-Duc d'accepter l'honneur que la Nation Suédoise lui faisoit. Cette offre fut faite dans le tems même où la Cour de Stockholm formoit de grandes prétentions sur la Russie, pour avoir contribué à placer Elisabeth sur le Trône, & pendant que la Russie & la Suède, toujours en guerre, faisoient, des deux côtés, de nouveaux préparatifs, tant sur terre que sur mer. Les hostilités, qui n'avoient été suspendues que par la violence du froid dans ce climat boréal, recommencèrent au mois de Mars. La Cour de Russie fit répandre un Manifeste en Finlande, par lequel elle exhortoit tous les habitans de cette Province à se détacher entièrement de la Suède. Ce Manifeste, qui fit impression sur une grande partie des Finlandois, inspira aux Suédois de la défiance contre eux pendant cette campagne, qui fut heureuse pour les Russes, par les fautes

(1) Ces Ambassadeurs étoient le Comte de Bonde, les Barons de Hamilton & de Schæfer.

qu'une fausse sécurité fit commettre au Général Comte de Loevenhaupt.

SECTION VIII.

Manstein rapporte que l'Impératrice Elisabeth avoit promis à ceux qui avoient formé la conspiration, de délivrer les Russes de l'oppression des étrangers, & qu'elle leur tint parole à bien des égards. » Mais la compagnie du Corps, trouvant que cela » ne suffisoit pas, demanda que les étrangers fussent tous massacrés, ou du moins chassés du Pays. L'Impératrice rejetta » une proposition si abominable, & vint à bout d'appaiser ces » factieux par la douceur. Cependant après le départ de la Cour » pour Moskou, le bruit se répandit à Pétersbourg, que les » troupes qui s'y trouvoient, avoient la permission de tuer & » de piller tous les étrangers. Les soldats aux Gardes, sur-tout » ceux des deux anciens Régimens, plus insolens & moins disciplinés que les autres, commirent une infinité de désordres & » de crimes: on n'étoit point en sûreté dans cette capitale. Ce » brigandage fut suivi d'une émeute, à laquelle donna lieu la » querelle d'un soldat aux Gardes avec un grenadier d'un des » régimens de campagne. Un Officier Allemand voulant les » séparer, le soldat aux Gardes appella à son secours ses camarades, qui se trouvoient dans le voisinage. L'Officier ne » pouvant s'opposer seul à cette troupe furieuse, se retira dans » une maison voisine, où se trouvoient d'autres Officiers étrangers. » A l'instant même la maison fut assiégée, & les Officiers furent » obligés de se retirer de chambre en chambre jusqu'au grenier, » où ils furent poursuivis. Quelques-uns furent assez heureux » pour se sauver par les toits; d'autres furent atteints & presque » assommés de coups par ces barbares. *Sautron*, Aide-de-Camp du » Maréchal de Lascy, qui commandoit à Pétersbourg, & le » Capitaine *Browne*, furent si maltraités, qu'on désespéra de leur

»guérison pendant plusieurs jours. Le Maréchal arrêta ce tumulte »par des piquets qui se saisirent des plus mutins. Il donna avis »à la Cour de ce désordre; les coupables ne furent que légére»ment punis, ce qui augmenta l'insolence des Gardes au point »que le Maréchal fut obligé de placer des piquets, tirés des »Régimens de campagne, dans toutes les rues, & de faire faire »nuit & jour la patrouille. Personne ne se croyoit en sûreté »dans sa maison; on n'osoit aller dans les rues, & sans les sages »mesures du Maréchal, il est certain que ces forcenés auroient »commis les plus grands excès«.

Mais le Maréchal, qui avoit enchaîné leurs efforts, n'avoit fait qu'augmenter leur haîne contre les étrangers. Pendant que l'Armée Russe campoit sous Vibourg, les Suédois envoyèrent un Bas-Officier & un Tambour avec des lettres pour le Maréchal de Lascy, qui commandoit cette Armée. Le Général-Major *Liéven* étoit aux postes avancés; il prit les lettres pour les porter au Maréchal qui se trouvoit dans la Ville, & fit conduire le Bas-Officier & le Tambour dans sa tente. Lieven, qui étoit Lieutenant-Colonel des Gardes à cheval, avoit sa tente derrière ce Corps; & quelques soldats des Gardes à pied, l'ayant vu revenir avec les Suédois, dirent à leurs camarades, »que les »étrangers conspiroient contre l'Etat; qu'ils recevoient des »messages & des lettres de la part des ennemis; que le Général »Liéven avoit des Suédois cachés dans sa tente; que, loin de »souffrir davantage le commandement des Officiers étrangers, »il falloit les massacrer tous, en commençant par Liéven. Le »nombre des factieux grossit à l'instant; trois à quatre cens »soldats & Bas-Officiers des Gardes à pied, s'étant attroupés, »allèrent à la tente de Lieven. Ne l'y trouvant pas, ils entrèrent »dans sa Chancellerie, où étoient les Suédois ils s'en saisirent, »ainsi que de l'Aide-de-Camp du Général, & les maltraitèrent

»grièvement. Ils n'épargnèrent pas même la garde du Général ; »qui voulut s'oppofer à leurs violences.

»Les Officiers accoururent pour appaifer le défordre ; mais »les foldats, loin de les refpecter, leur dirent : *qu'il falloit faire »main-baffe fur tous les Officiers étrangers qui fe trouvoient à l'Armée, »qu'après cela ils obéiroient à ceux de la Nation.* Il n'y eut pas un »Officier de ces Corps qui voulût s'approcher d'eux, quelques- »uns par la crainte d'être maltraités, d'autres pour ne pas em- »pêcher l'exécution d'une chofe qu'ils fouhaitoient depuis long- »tems. Le Général Keith accourt, fe jette au milieu de la troupe »féditieufe, faifit un des rebelles, fait appeller un Pope pour le »confeffer, dit qu'il va le faire paffer par les armes, & com- »mande à fes Aides-de-Camp & à fes Ordonnances d'en arrêter »d'autres. A peine a-t-il proféré ces mots, avec la fermeté & »le ton impofant qui lui font naturels, que les féditieux fe dif- »perfent, & que chacun d'eux court fe cacher dans fa tente. »Keith ordonna enfuite l'appel des troupes à la tête du Camp, »les arrêts de tous ceux qui fe trouveroient abfents, & des »informations contre tous ceux qui avoient eu part à l'émeute. »Comme les Gardes à cheval & les Régimens de campagne »n'avoient eu aucune part à la fédition, ils avoient pris les armes »pour réprimer, par la force, l'infolence des coupables. Les »chefs des féditieux furent arrêtés les premiers : la Cour ordonna »une commiffion pour examiner cette affaire ; le Général Rou- »mantzof en fut le Préfident. Le principal chef, qui étoit Bas- »Officier, eut le poing droit coupé, & fut envoyé en Sibérie »avec un grand nombre d'autres qui reçurent le knout aupa- »ravant «.

Il eft certain que fans l'intrépidité du Général Keith, cette révolte auroit eu des fuites funeftes pour tous les étrangers. Qui fait même jufqu'à quel excès d'atrocités fe feroit portée la fureur

de ces tigres déchaînés contre leur Patrie? Nous aurions passé sous silence une conspiration capable de faire frémir un auditoire de bourreaux, si elle ne servoit ici à constater la vérité des principes que nous avons établis dans le Tome I de l'Histoire moderne, & la nécessité d'en faire usage pour la civilisation du peuple Russe. C'est la connoissance intime du mal qui nous en a indiqué les ressources; & si on néglige de les employer à tems, ce qui est arrivé sous tant de règnes, & particuliérement sous celui que nous écrivons, peut arriver encore. Le terme des émeutes, des révoltes, des conspirations, ne finira en Russie qu'à l'époque de la civilisation; & il ne suffit point à la sûreté des Souverains de Russie que leur Capitale soit policée, c'est le corps entier de la Nation qu'il faut civiliser.

SECTION IX.

Après que la Cour eut pris toutes ses mesures pour rétablir la tranquillité intérieure, elle pensa à celles qui étoient nécessaires pour continuer la guerre avec vigueur, dans le dessein de forcer les Suédois à recevoir la paix qu'on voudroit leur donner. Les évènemens de cette guerre sont connus : on sait que le Comte de Loévenhaupt & le Général de Buddenbrog furent arrêtés par ordre de leur Cour, & conduits à Stockholm, où on leur fit leur procès. Le Général Bousquet eut le commandement de l'Armée Suédoise; il conclut, avec le Comte de Lowendal la capitulation suivante.

1°. Que les dix Régimens Finlandois qui se trouvoient à l'Armée Suédoise, mettroient bas les armes; que les Dragons vendroient leurs chevaux à des Commissaires Russes, & retourneroient chacun chez eux.

2°. Que tous les magasins, les pièces de campagne, & les armes qui se trouveroient à Helsingfors, seroient de même

remis aux Ruſſes, ſans qu'il fût permis aux Suédois de prendre plus de vivres que ce qu'il leur en falloit pour leur ſubſiſtance pendant leur paſſage en Suède.

3°. Qu'on laiſſeroit aux Suédois l'artillerie de ſiége.

Les articles de cette convention furent fidèlement exécutés dans une circonſtance où les Suédois, loin de ſubir des conditions honteuſes, auroient pu battre les Ruſſes, dont l'Armée, d'abord forte de trente-ſix mille hommes, ſe trouvoit réduite à moitié. Manſtein obſerve que la conduite des Suédois fut ſi ſingulière, ſi contraire à ce qui ſe pratique ordinairement, que la poſtérité aura peine à en croire la vérité.

Elle le croira ce récit, quand elle ſaura que la méſintelligence des Généraux étoit telle, qu'il ſuffiſoit que l'un voulût une choſe, pour que l'autre fût d'un ſentiment contraire. La confuſion qui régnoit dans cette Armée étoit ſi grande, que le plus habile Général de l'Europe auroit eu bien de la peine à réuſſir. La Diète qui ſe tenoit depuis un an à Stockholm, n'étoit guère moins orageuſe que l'Armée. Ceux qui y aſſiſtoient, étoient occupés à augmenter ou à contre-balancer un parti pour l'élection d'un Prince. Pluſieurs compétiteurs s'étoient mis ſur les rangs; le Prince Royal de Danemarck, l'Evêque de Lubeck, le Prince Frédéric de Heſſe-Caſſel, le Duc de Deux-Ponts : chacun de ces Princes avoit ſon parti; mais les plus forts étoient ceux du Prince-Evêque appuyé par la Ruſſie, & du Prince Royal de Danemarck, qui pouvoit donner des ſecours à la Suède dans la guerre contre les Ruſſes, & qui, par cette raiſon, avoit le plus de partiſans.

SECTION X.

Après le départ des Suédois, toute la Finlande ſe trouva ſoumiſe aux Ruſſes, & leur Armée prit ſes quartiers d'hiver pour ſe repoſer. Le Général Keith fut envoyé à *Abo*, Capitale de la

Finlande, dont il eut le Gouvernement, avec des troupes suffisantes pour garder cette conquête. M. l'Abbé *de Mably* observe judicieusement que, dans la seconde campagne, l'Armée Suédoise sembloit avoir conjuré elle-même la perte de la Finlande, & ne faire la guerre que pour fuir devant les ennemis. Ces désastres étoient l'ouvrage de l'esprit de parti qui divisoit la Suède. La liberté établie après la mort de Charles XII, paroissoit étrangère & même odieuse à une cabale considérable qui cherchoit sourdement à décrier l'autorité de la Diète & l'Administration du Sénat, pour rétablir le pouvoir arbitraire. Elle espéroit que si l'Armée étoit battue & malheureuse, les Suédois humiliés se dégoûteroient de la forme présente de leur Gouvernement, qu'ils accuseroient la liberté de leurs défaites, & que pour rappeller la victoire, ils rétabliroient la Couronne dans les droits qu'elle avoit perdus.

Après une longue suite de marches & des retraites toujours précipitées, dont il est inutile de rendre compte, l'Armée Suédoise se trouva enfin enfermée à Helsingforts, sans ressources & prête à périr; on croit voir les Romains aux *Fourches Caudines* : elle fut obligée de capituler, & reçut comme une faveur, la permission de rentrer en Suède, en abandonnant la Finlande à ses ennemis.

Avant de commencer les opérations de la campagne de 1742, les Suédois firent proposer à la Cour de Russie de conclure la paix, en renouvellant purement & simplement le Traité de Neustadt. Bestuchef fit rejetter cette demande, & manquer à Elisabeth l'occasion de se couvrir de gloire, en montrant autant de sagesse que de modération. Les Suédois eurent recours à la médiation du Roi d'Angleterre; & pour la rendre plus efficace, la Diète, comme on l'a vu, appella à la succession du Trône le Duc de Holstein, neveu d'Elisabeth. Cette démarche, propre à

rapprocher les esprits, leva les principales difficultés qui empêchoient qu'on n'entamât une négociation sérieuse.

Ce fut au mois de Décembre que la Cour de Russie, résolue de terminer la guerre, établit un Congrès à Abo. L'Impératrice y envoya les Généraux Roumantzof & Louberas avec le caractère de Ministres Plénipotentiaires. Ceux de la Suède furent le Secrétaire d'Etat Nolcken & le Sénateur Baron de Cédercreutz. Les conférences commencèrent au mois de Mars 1743; mais la paix ne fut conclue que cinq mois après, & dès qu'on fut convenu que le Prince-Evêque seroit élu & succéderoit à la Couronne. Ce fut à la fin de cette année que le Comte de Lovendal quitta la Russie. Les exemples des malheurs arrivés à plusieurs Officiers étrangers du plus grand mérite, la révolte des Gardes près de Vibourg, les désordres qui commençoient à s'introduire dans les troupes, le retranchement des doubles paies qu'on recevoit en vertu des différens emplois réunis, le refus du Cordon bleu mérité par de grands services, & la mésintelligence que Lestocq occasionna par son indiscrétion, entre ce Général en chef & le Maréchal de Lascy, le déterminèrent à demander la permission d'aller en Pologne pour y régler ses affaires domestiques. Peu de tems après il demanda sa démission, qu'il n'obtint qu'après avoir éprouvé de grandes difficultés.

Dans le même tems, le Général Keith demanda aussi sa retraite; mais l'Impératrice, qui ne vouloit pas perdre à-la-fois les deux meilleurs Généraux qu'elle eût alors, mit tout en usage pour le faire changer de résolution : elle lui écrivit les lettres les plus gracieuses, lui envoya le Cordon bleu, augmenta sa pension, & fit si bien qu'elle le persuada de rester à son service. Elle l'eût fixé pour toujours, dit Manstein, si Bestuchef avoit bien agi avec lui, & si l'on avoit donné un établissement convenable à son frère le Lord-Maréchal d'Ecosse. Les mauvais procédés

cédés que Bestuchef eut pour lui dans la suite, le déterminèrent une seconde fois à demander son congé; & toutes les promesses qu'on lui fit, ne purent le retenir plus long-tems.

SECTION XI.

Il avoit été décidé à la Diète de Stockholm, que si la paix n'étoit pas conclue avant le 4 Juillet 1743, le Prince Royal de Danemarck seroit déclaré ce jour-là Prince Héréditaire de Suède. Cette résolution accéléra beaucoup la signature des Préliminaires au Congrès d'Abo. Il ne restoit plus que six jours lorsque les Articles furent signés. M. de Lingen, Lieutenant-Colonel au service de Suède, fut envoyé avec cette nouvelle à Stockholm; & il n'avoit pas un seul moment à perdre pour y arriver à tems. Il prit le chemin le plus court, & traversa l'Isle d'Aland. Lorsqu'il y fut débarqué; il trouva cette Isle abandonnée par ses Habitans. Il fut obligé de faire plusieurs lieues à pied le long des côtes, avant de rencontrer un vieillard qui avoit un bateau ouvert en plusieurs endroits. Résolu de s'en servir, au risque d'être noyé, il y entra avec son domestique. Tandis que deux étoient occupés à ramer, le troisième se servoit de son chapeau pour vuider l'eau qui y entroit par les ouvertures. Enfin, après n'avoir été séparés de la mort que par un crible, ils furent assez heureux pour aborder en Suède & arriver à Stockholm, le jour même qu'on devoit élire le Prince Danois. Le bateau dont s'étoit servi M. de Lingen est gardé à Stockholm, où on le montre comme un monument curieux. S'il est vrai que le vent du nord mit la Couronne de Suède sur la tête du premier des Gustaves, il est certain que le Prince de Holstein, Evêque de Lubeck, ne dut la sienne qu'au vieux bateau de l'Isle d'Aland.

SECTION XII.

L'arrivée de M. de Lingen changea la face des choſes en Suède. Les Ruſſes, qui peu de jours auparavant avoient été les plus mortels ennemis des Suédois, devinrent ce jour-là leurs amis, leurs alliés, & leur ſoutien; & les Danois qui touchoient au moment de voir leur Prince élu, devinrent à leur tour les plus grands ennemis de la Suède. La Flotte des galères Ruſſes qui s'étoit miſe en mer pour ruiner les côtes de cette Puiſſance, reſta pour appaiſer les troubles qui étoient dans ſon ſein, & pour être à portée de la ſecourir, en cas qu'elle fût attaquée par le Danemarck. Il faut convenir que la politique préſente des ſcènes mobiles bien étranges.

La paix d'Abo rappelle & confirme le Traité de Neuſtadt.

Voici les principaux articles de la paix d'Abo. » Le Prince » Adolphe-Frédéric de Holſtein-Gottorp-Eutin, Evêque de » Lubeck, ſera élu pour ſuccéder à la Couronne de Suède. Le » Roi & le Royaume de Suède renouvellent & confirment en » détail, l'abandon entier & perpétuel de toutes les Provinces, » Iſles, Côtes, Villes, Places, Domaines, Diſtricts, &c. qui » ont été cédés à la Ruſſie par la paix de Neuſtadt. Ils renon» cent à tous les droits & prétentions qu'ils pourroient avoir » ou former ſur ces Pays, qui ſeront unis pour toujours à la » Couronne de Ruſſie. *Traité d'Abo, art.* 4.

» Le Roi & le Royaume de Suède cèdent encore à la Ruſſie, » le Gouvernement de Keymengard dans le Grand-Duché de » Finlande; les Forтereſſes & Villes de Frédérikſam, de Wil» manſtrand; la partie de la Paroiſſe de Pyttis, qui eſt à l'oueſt » du Kimen ou Kiltis; la Ville de Nyſlot avec ſon territoire; » les Ports, Places, Diſtricts ſitués à l'embouchure du Kimen, » de même que toutes les Iſles qui ſont au ſud & à l'oueſt

» de cette rivière. Sous aucun prétexte ou raison que ce puisse » être, les Suédois ne revendiqueront jamais ces cessions. *Traité » d'Abo, art. 5.*

» Les limites respectives entre les deux Puissances con» tractantes, commenceront au Cap du Nord du Golfe de » Finlande, à l'embouchure du dernier bras à l'ouest de la rivière » du Kimen ou Kiltis. La Russie conservera tout le Pays situé » à l'est & au nord de cette rivière, depuis son embouchure » dans la mer, jusqu'au District de Tavasthus & de Savolax. Du » Territoire de Nyslot, où on établira le point fixe des limites, » on tirera deux lignes, l'une du côté du sud vers les frontières » du Gouvernement ou Province de Keymengard, & l'autre du » côté de l'est vers celle de la Carélie; ces lignes serviront de bornes » aux Domaines des deux Parties contractantes. On ne fera » aucun autre changement dans le reste de leurs frontières; & » elles subsisteront telles qu'elles ont été réglées par le Traité » de Neustadt. *Traité d'Abo, art. 7* «.

Les articles 8, 9, 10, conservent aux anciens Habitans des Pays cédés, la religion, la liberté de conscience, les églises, les écoles, les droits, les prérogatives, les privilèges, les loix, la justice, la conservation, la possession des biens, terres & revenus, sur le pied établi dans le Gouvernement de Suède. » A l'exception des Pays abandonnés à la Russie, & énoncés » dans les articles précédens, la Cour de Pétersbourg restituera » au Royaume de Suède les Pays occupés par les Armées Russes, » & ne prétendra jamais y avoir aucun droit. La Russie renou» velle l'abandon que le Tzar Pierre I a fait à la Suède de la » partie de la Carélie, appellée le *Fief de Kexholm.* Ce Fief, qui, » sous quelque prétexte que ce soit, ne sera jamais revendiqué » par les Russes, restera pour toujours uni à la Couronne de » Suède. *Traité d'Abo, art. 6 & 7* «.

SECTION XIII.

On a vu que l'esprit de parti divisoit la Suède, tandis que son Armée abandonnoit la Finlande à ses ennemis, & recevoit, comme une faveur, la permission honteuse de retourner à Stockholm. La Russie victorieuse n'en étoit pas plus tranquille au dedans : un nouvel orage se formoit lentement dans le même lieu, où il s'en étoit formé tant d'autres; une cabale incertaine dans son plan y tramoit une conspiration contre Elisabeth. Manstein a consigné cette intrigue dans ses Mémoires : c'est d'après lui que nous allons rapporter les détails de cette conspiration.

» Le Marquis de *Botta*, autrefois Ministre de la Reine de Hongrie à la Cour de Pétersbourg, étoit l'ame de ce complot. Les principaux Conjurés étoient Lapoukin, Commissaire-Général de la Marine; sa femme, maitresse du Comte Loevenvolde, exilé à l'avénement d'Elisabeth au Trône; Madame Bestuchef, belle-sœur du Grand-Chancelier, & sœur du Vice-Chancelier Golofkin, relégué en Sibérie; le Chambellan Lilienfeld & son épouse; le Lieutenant-Colonel Lapoukin, de cette même famille qui avoit donné une femme à Pierre-le-Grand, & quelques autres personnes de moindre conséquence.

» Madame Lapoukin, une des plus belles femmes de la Cour, & peut-être de son siècle, & Madame Bestuchef, très-attachée à sa famille, voyoient avec douleur, l'une son amant, l'autre son frère, languir dans des exils affreux. Les Conjurés se rassembloient souvent, & s'épuisoient en imprécations contre l'Impératrice. Le Marquis de Botta étoit en correspondance avec eux; il avoit tramé ce complot avant d'être rappellé de Pétersbourg & envoyé à Berlin. Il leur faisoit espérer que non-seulement la Reine de Hongrie, mais encore le Roi de Prusse vien-

droient à leur appui. Dans toutes ses lettres, il nommoit le Roi; & quoiqu'il ignorât ce complot, il les assuroit que ce Prince ne souhaitoit rien tant que de voir l'Impératrice Elisabeth détrônée, le rappel du Duc de Brunsvick son beau-frère, & le rétablissement d'Ivan VI, qu'il regardoit comme son neveu.

» L'irrésolution des Conjurés & l'imprudence du Lieutenant-Colonel Lapoukin, furent cause de la découverte de ce complot odieux. Etant un jour à se divertir avec plusieurs Officiers, il leur porta la santé du Prince détrôné, & se permit des propos indécens sur la conduite de l'Impératrice. Un Major, nommé *Falckenberg*, & *Berger*, Cornette du Régiment des Cuirassiers, saisirent cette occasion de faire fortune, & rapportèrent au Comte Lestocq les propos de Lapoukin. On leur donna ordre de se lier plus intimement avec lui, afin de pénétrer son secret; ils n'eurent pas de peine à réussir, & tous les Conjurés furent arrêtés en même-tems. Lapoukin, sa femme, son fils, & Madame Bestuchef, furent condamnés à recevoir le knout, à avoir la langue coupée; on les envoya ensuite en Sibérie.

» Cette intrigue devoit brouiller les Cours de Vienne, de Berlin & de Russie : mais la Reine de Hongrie désavoua tout ce que son Ministre avoit fait; & pour donner quelque satisfaction à l'Impératrice, le Marquis de Botta fut rappellé de Berlin, & renfermé quelque tems dans une forteresse. Bestuchef, gagné, raccommoda tout, & réconcilia les deux Souveraines. Mais Elisabeth conserva depuis, une haine personnelle contre le Roi de Prusse; & Bestuchef, ennemi déclaré de la Maison de Brandebourg, eut grand soin de l'entretenir dans cette prévention «.

L'Auteur des Remarques Historiques, Politiques & Critiques sur le Droit public de l'Europe, par l'Abbé de *Mably*, regarde l'intrigue du Marquis de Botta, comme une simple conjecture

qui n'eſt fondée que ſur les relations du Marquis de la Chétardie & de Laumary, & ſur celles de M. d'Aillon, *qui*, ſelon lui, *ont tâché d'accréditer ces bruits par les circonſtances de la prétendue diſgrace du Marquis* BOTTA D'ADORNO, *qu'ils ont fait auteur de complots qui n'ont ſubſiſté que dans leur imagination.* Tome III, page 102. Nous prendrons la liberté de demander au Critique du célèbre Auteur cité ci-deſſus, de quel poids peut être dans l'Hiſtoire des faits, l'aſſertion haſardée qui les contredit?

Il eſt certain que la Cour de Vienne eſt la première de toutes les Cours qui ait d'abord vu augmenter ſon crédit par l'élévation de la Ruſſie. L'alliance que l'Empereur Charles VI contracta le 6 Août 1726, avec Catherine I, étoit fondée ſur leur avantage mutuel, quoique cet avantage ne fût pas égal des deux côtés.

Il eſt également certain que ces deux Puiſſances trop éloignées l'une de l'autre pour ſe faire aucun tort, ou ſe croiſer dans leurs intérêts, ne devoient point être jalouſes de leurs forces; ce qui agrandiſſoit le pouvoir de l'une, augmentoit la conſidération de l'autre. En un mot, la Ruſſie menaçoit le nord des forces de la Maiſon d'Autriche, & celle-ci s'appuyoit dans le midi de l'Europe de l'amitié de la Ruſſie.

Juſques-là, tout alloit bien. Mais les choſes avoient changé de face, depuis que l'avènement de l'Impératrice Eliſabeth à l'Empire, avoit ouvert le chemin du Trône au Duc de Holſtein-Gottorp ſon neveu. La Cour de Vienne ne pouvoit ſe déguiſer que les liens de ſon alliance ne commençaſſent à ſe relâcher. L'héritier préſomptif de Ruſſie étoit Prince de l'Empire, il avoit des droits & des prétentions à y faire valoir, & il étoit aiſé de prévoir qu'un jour les Miniſtres du Duc de Holſtein à la Diète de Ratisbonne, feroient ſentir que leur Maître étoit Empereur de Ruſſie. Cette réflexion, dit l'Abbé *de Mably*,

n'avoit pas échappé à la ſagacité du Conſeil de Vienne, principalement occupé d'agrandir ſon crédit en Allemagne; il craignit la future élévation de la Maiſon de Holſtein, & que pour en préparer & favoriſer la fortune, l'Impératrice Eliſabeth ne commençât dès ce moment à ſéparer ſes intérêts de ceux de la Reine de Hongrie. Puiſqu'il fit quelques tentatives pour changer l'ordre de ſucceſſion nouvellement établi en Ruſſie, il n'eſt pas douteux qu'il n'eût agi en faveur du Danemarck, ſi les Suédois avoient été encore maîtres de ſe choiſir un Roi. C'eſt aux Lecteurs inſtruits à peſer ces motifs, à apprécier ces raiſons, à juger ſi ces faits politiques ne ſont fondés que ſur une ſimple conjecture. Rappelle-t-on un Miniſtre innocent de la trame qu'on lui impute, l'enferme-t-on dans une fortereſſe par condeſcendance, & pour donner à un Souverain une ſatisfaction qu'on ne lui doit pas? Cette ſuppoſition eſt abſurde; nous bornerons-là nos réflexions.

SECTION XIV.

1744.

Au commencement de cette année, la Cour ſe rendit à Moskou. Dans la précédente, l'Impératrice avoit formé le deſſein de marier ſon neveu, & de lui donner pour épouſe une Princeſſe d'Allemagne. Elle jetta d'abord les yeux ſur la Princeſſe *Amélie*, ſœur du Roi de Pruſſe. Ce Monarque, ne voulant pas envoyer ſa ſœur en Ruſſie, ſut éluder la propoſition que lui en fit le Miniſtre Ruſſe, & négocier ce mariage avec la Princeſſe Sophie-Auguſte, fille de Chriſtian-Auguſte d'Anhalt-Zerbſt & de Jeanne Eliſabeth, née Princeſſe de Holſtein-Gottorp, ſœur du Roi de Suède.

Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, en qualité de Vicaire de l'Empire, avoit déclaré le Grand-Duc majeur, & en même-tems Duc régnant de Holſtein-Gottorp.

Elisabeth, ne voulant pas différer le mariage de son neveu, fit choix de Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst. La Princesse sa mère l'accompagna à Moskou dans le mois de Février : à leur arrivée, l'Impératrice leur conféra l'Ordre de Ste-Catherine. Un Archimandrite instruisit la Princesse dans la Religion Grecque : elle en fit la profession publique en Langue Russe dans la Chapelle de la Cour; elle y reçut l'onction sacrée des mains de l'Archevêque de Novogorod, & prit le nom de *Catherine Alexievna*, que l'Impératrice lui donna le jour de la fête de saint Pierre & de saint Paul. Le mariage fut célébré le 21 Août de l'année suivante : Catherine fut déclarée Grande-Princesse de Russie; il fut réglé qu'elle succéderoit à la Couronne, si l'Impératrice & le Grand-Duc mouroient sans héritiers.

SECTION XV.

L'Impératrice assembla des troupes du côté d'Astrakan, & envoya dans la Circassie un grand nombre d'Officiers, pour engager les Tatars de cette Contrée à se mettre sous sa protection & à lui fournir des secours contre Thamas-Kouli-Kan, qui avoit menacé plusieurs fois les frontières de son Empire. Les préparatifs de part & d'autre annonçoient une guerre sanglante; mais Thamas-Kouli-Kan s'apperçut bientôt que ses soldats, malgré leur activité & leur valeur, n'étoient pas en état d'affronter la discipline des Européens : préférant des conquêtes aisées à des entreprises douteuses, il fit des propositions de paix qui furent acceptées, & s'éloigna de la Russie pour aller combattre les Turcs.

Les exploits de Thamas-Kouli-Kan, le bruit que sa fortune a fait dans le monde, les démembremens de la Perse, les troubles de l'Indostan & l'indépendance des Omrahs, qui en ont été les suites, nous engagent à donner ici des détails qui le concernent : ces détails intéressans nous ont été communiqués par des Arméniens

niens neveux du Médecin de Thamas-Kouli-Kan, & bien mieux instruits que nous ne pouvons l'être de l'histoire de ce Conquérant usurpateur.

MM. *Fraser* & *Otter*, qui voyageoient en Orient vers l'époque dont il s'agit, & qui ont été à portée de s'instruire sur les lieux mêmes, ne sont pas d'accord avec le Docteur Arménien, sur la naissance de Thamas-Kouli-Kan, qui s'appella d'abord *Nadir-Koul* ou l'esclave Nadir.

Ils prétendent » que son père, un des principaux entre les » *Afchars*, & Gouverneur du Fort de Hiélat dans le Khorasan, » étant mort, son oncle se chargea de sa tutelle, & prit possession » en son nom de ce Gouvernement; que Nadir-Koul, devenu » majeur, réclama ses droits, mais inutilement, & que son » oncle refusa de lui remettre cette charge, qui étoit hérédi- » taire dans sa famille. Nadir-Koul, se voyant ainsi dépouillé du » seul bien que son père lui avoit laissé, quitta le lieu de sa nais- » sance, se rendit à *Méchehed*, & se mit au service de *Bégler-Beg* » qui gouvernoit alors la Province du Khorasan. Il ne fut pas » long-tems sans se faire connoître pour un homme intelligent » & courageux. Bégler-Beg l'éleva au grade de *Min-Bachi*, qui veut » dire Chef de mille «.

Le Docteur Arménien prétend, au contraire, que le père de Nadir-Koul étoit né à Kuerde, de parens obscurs qui suivoient la Secte d'Omar; que son fils garda les troupeaux dans sa jeunesse; & de-là l'épithète de Koul ou d'esclave ajoutée à son nom. Les premières actions par lesquelles il se fit connoître à l'âge de quatorze ans, furent des luttes avec les autres bergers, & de petits vols qui le conduisirent à de plus grands. En 1711 il enleva un troupeau de moutons. Il se servit de l'argent provenu de ces vols pour rassembler une troupe de bandits dont il se fit Chef, & avec lesquels il enleva plusieurs Cavarancs, dont il partagea les

richeſſes avec égalité. Ennuyé de cette vie errante & vagabonde, il fut offrir ſes ſervices au Gouverneur de Khoraſan qui les accepta.

En 1717 Nadir-Koul eut l'occaſion de déployer ſon intelligence & ſon courage contre les Tatars confédérés qui avoient fait une irruption dans la Province du Khoraſan. Le Gouverneur lui avoit promis le grade de Général; mais n'ayant obtenu que celui de Colonel pour prix de la défaite des Tatars, il reprit le métier de brigand qu'il continua juſqu'à la priſe d'Iſpahan par les Afghans & les Balluchis. Avant la reddition de cette Place, le Shak-Huſſeim en avoit fait ſortir ſon fils Shak-Thamas, pour aller lever une Armée dans le Mazanderan, ou pour devenir ſon vengeur, ſi lui-même ſuccomboit ſous les efforts des rebelles.

Nadir-Koul ſaiſit cette occaſion pour mériter, par des ſervices, le pardon de ſes brigandages. Il offrit au Shak-Thamas, & ſes tréſors, & ſes troupes, qui montoient, dit-on, à plus de quatre mille hommes, & lui promit de le rétablir ſur le Trône de ſes aïeux. Nadir fut reçu à bras ouverts, & Thamas ſigna ſon pardon. Nadir étoit robuſte & endurci aux plus grandes fatigues; il étoit capable de tout entreprendre & de tout exécuter : ſon caractère étoit inſinuant & ſa phyſionomie majeſtueuſe. Il s'appliqua dès ce moment à faire ſa cour au Prince, & prit un tel aſcendant ſur lui, qu'il obtint toute ſa confiance, & jouit de la plus grande faveur.

Le Sultan Ashraf, maître d'Iſpahan, avoit eu le tems de tremper ſes mains dans le ſang de Shak-Huſſeim & des autres Princes du Sang; & Thamas, fils de Huſſeim, devoit être le vengeur de ſon père : Nadir ſe chargea du ſoin de ſa vengeance, & promit de le rétablir ſur le Trône, à condition qu'il le feroit ſon Grand-Viſir. Farey-Ali-Kan avoit uſurpé une trop grande autorité : le nouveau Sophi s'en plaignoit, ſans oſer l'en punir; il avoit fait ferment

de ne lui faire aucun mal. Nadir, qui vouloit ſe rendre maître de tout, réſolut de ſe défaire du Grand-Viſir; il le rendit ſuſpect à Thamas, en l'accuſant d'avoir tramé le deſſein de livrer ſon Prince au rebelle Malek-Mahmûd. Pour lever tous les ſcrupules de Thamas, Nadir lui dit : *Si Votre Majeſté a fait le ferment de ne jamais punir Fatey-Ali-Kan, je n'en ai point fait moi;* & le même jour il tua le Kan, lorſqu'il ſe rendoit à la Cour.

A la vue de cette tête ſanglante, Thamas, croyant avoir recouvré ſa liberté, embraſſa Nadir, & lui dit : *Je te fais mon Général, & je veux que déſormais tu partages avec moi l'autorité que tu m'as rendue : nous ne porterons plus que le même nom; tu t'appelleras Thamas-Kouli-Kan.*

C'étoit le plus grand honneur qu'un Roi de Perſe pût faire à ſon Sujet.

Le nouveau Viſir ne tarda pas à déployer l'étendue de ſes talens; ſon Maître ſe repoſa entièrement ſur lui pour toutes les affaires militaires. On ſait avec quel courage & quelle activité il ſoumit le Khoraſan, défit le rebelle Ashraf, & rétablit Thamas ſur le Trône.

Juſqu'ici, les ſervices de Nadir-Koul lui avoient mérité la confiance & la faveur du Prince, & cet homme extraordinaire mériteroit les plus grands éloges, s'il n'avoit manqué de reconnoiſſance pour ſon Bienfaiteur, & de fidélité à ſon Roi. Se prévalant des ſervices qu'il avoit rendus, & du beſoin que Thamas avoit encore de lui contre les Afgans retirés à Chiras, où ils avoient commis de grandes cruautés, Kouli-Kan fit une démarche qui penſa cauſer ſa diſgrace. Il oſa demander un plein-pouvoir de lever l'argent néceſſaire pour le paiement de l'Armée & la continuation de la guerre, menaçant de ſe retirer en cas de refus.

C'étoit proprement vouloir envahir l'autorité ſuprême; le Roi

fut offensé de la proposition, mais il dissimula. Il lui accorda donc sa demande, le nomma Séraskier, Gouverneur de Khorasan, & lui fit épouser sa tante, sœur de Shak-Husseim. Tant de faveurs exigeoient une grande reconnoissance : aussi Kouli-Kan montra-t-il plus de zèle & d'empressement pour le service du Prince qu'auparavant. Il le laissa dans la Capitale avec six mille hommes, & se mit en marche à la tête du reste de l'Armée. Il dispersa & chassa de la Perse les Afgans de Kandehar; il délivra la tante & la sœur de Thamas, qui étoient prisonnières à Schiraz; il reprit ce que les Turcs avoient conquis pendant les troubles, s'empara de Hamadan, de Tauris, d'Ardebil, &c. & retourna ensuite à Ispahan pour rendre compte à Thamas de son expédition. Le Prince, transporté de joie, dit à Kouli-Kan: *que puis-je faire pour toi, mon généreux ami, & comment payer les services du Libérateur de la Perse?* » Je n'ai fait que mon devoir » en servant également Thamas & la Perse, répondit Kouli-» Kan, & je ne recevrai d'autre grace que celle qui me mettra » à même d'être toujours utile à mon Bienfaiteur & à ma Pa-» trie «.... *Demandes*, reprit le Roi, *& tu obtiendras :* il demanda l'Administration du Royaume pendant trois ans, pour employer ce tems à rétablir l'ordre dans le Royaume, à rendre au Trône ses prérogatives, à procurer au Sophi un règne tranquille & heureux.... *J'y consens*, dit Thamas, *il est juste que tu gouvernes les sujets que tu m'as rendus*

C'est ainsi que Nadir-Koul, d'abord berger, ensuite brigand, devint soldat, peu après Colonel par sa valeur, Kan & Visir par l'assassinat de son bienfaiteur; Administrateur du Royaume de Perse par ses exploits & par la ruse : il ne nous étonnera pas en montant sur le Trône.

Thamas étoit aimé de ses Sujets, & l'esclave de Thamas vouloit être maître. Pour le devenir il falloit non-seulement avoir des

droits à la reconnoiſſance de la Nation, ſe former un parti nombreux, diſpoſer des troupes, exciter une révolte, dépoſer Thamas, l'enfermer dans une priſon obſcure, placer ſur le Trône un enfant au berceau, & régner à ſa place juſqu'au moment favorable de ſe faire proclamer & couronner ſoi-même. Il falloit ſurmonter tous ces obſtacles pour parvenir au faîte que Kouli-Kan ſe propoſoit d'atteindre ; mais la Nature & les Loix n'avoient aucunes barrières que ſon ambition ne franchît. Comme Vicaire de l'Empire, il s'appliqua à rétablir le bon ordre dans toutes les parties de l'Adminiſtration : comme maître de tout, il donna les principaux Gouvernemens à ſes créatures, & diſpoſa du reſte à ſon gré. Au milieu de ſes occupations, il donnoit des fêtes, & procuroit à Thamas les plaiſirs propres à exciter en lui le penchant qu'il avoit pour les femmes & pour le vin. Souvent il s'enfermoit avec lui, & l'engageoit à boire juſqu'à l'ivreſſe, en attendant que ce goût devînt la paſſion dominante de Thamas, & que cette paſſion ſervît de prétexte pour le faire deſcendre du Trône.

Après avoir ainſi préparé les voies qui devoient l'y faire monter, Kouli-Kan s'occupa des moyens propres à recouvrer les Provinces dont les Turcs & les Ruſſes s'étoient emparés. Dès qu'il ſe crut aſſez fort pour exécuter ce deſſein, il réſolut de marcher d'abord contre les Turcs. On ſait qu'après avoir livré deux combats, & fait des prodiges de valeur, *Abdullah*, Pacha, fut obligé d'abandonner la Perſe avec le peu de troupes qui lui étoient reſtées. L'abſence de Kouli-Kan parut, aux Afgans Abdalis, une occaſion favorable pour ſecouer le joug ; & ils recommencèrent les déſordres dans le Khoraſan. Kouli-Kan s'y rend en diligence avec les plus légères de ſes troupes, les ſurprend, les attaque, les bat, les oblige de ſe renfermer dans Hérat. Il en fait le ſiége, la prend par famine, & fait paſſer tous les Afgans au fil de l'épée.

Les Turcs profitèrent de cette circonstance pour recommencer la guerre avec plus de vigueur qu'auparavant. Le Sophi, instruit de leurs mouvemens, prend la résolution de marcher à l'ennemi, pendant que son Vicaire est occupé à rétablir la tranquillité dans le Khorasan; il arrive à Tauris, bat un corps de Turcs qui s'opposoit à sa marche vers Erivan, assiége cette place, est contraint d'en lever le siége par la marche d'*Ahmed* Pacha, à la tête d'une Armée de vingt mille hommes. Kouli-Kan accourt, attaque le Pacha, est battu, se retire à Hémédan, où il refuse les propositions de paix que le vainqueur lui fait faire.

Ahmed craignant la jonction des deux armées Persanes, se retira à Kerman-Schak pour y renforcer la sienne. Thamas marcha contre lui, & après plusieurs actions dont les avantages furent alternatifs, la fortune se déclara ouvertement pour les Persans. De vingt mille Turcs que le Pacha avoit d'abord, il ne lui en resta que deux mille, avec lesquels il se retira à Bagdad.

Le Roi de Perse, au lieu de profiter de cet avantage, & de la bonne disposition des troupes, pour chasser entiérement les Turcs de ses États, fit la paix avec eux, & leur abandonna les Provinces qu'ils occupoient encore, pour recouvrer l'autorité Royale que Kouli-Kan avoit usurpée à la faveur de la guerre. Ce Général, informé de ce traité, n'eut pas de peine à en démêler le motif. Il partit de Mechehed, arriva à Ispahan, campa hors de la ville avec une Armée de quarante mille hommes qui lui étoient dévoués, qui ne cherchoient qu'à signaler leur zèle contre les ennemis de l'Etat, & qui murmuroient d'une conduite si contraire à l'intérêt de la Nation & à la gloire du Souverain.

Profitant de cette disposition des esprits, & résolu de déposer son maître, Kouli-Kan fit répandre le bruit *que Thamas étoit ivre lorsqu'il avoit fait & signé la paix avec les Turcs*; & lorsque le murmure fut général, le perfide Visir pria le Roi de venir faire la

revue de l'Armée. La revue finie, Kouli-Kan l'invita à dîner dans sa tente, lui donna un repas splendide, lui fit boire plusieurs sortes de vins violens & de liqueurs, qui l'enivrèrent au point qu'il perdit la raison, tomba sur un sofa, & s'endormit. Alors Kouli-Kan fit entrer les principaux Officiers, leur montra le Roi dans cet état de dégradation, & dans un discours étudié, il exagéra les dérèglemens du Prince, qui, disoit-il, étoit plongé nuit & jour dans l'ivresse & dans les plaisirs : en leur représentant les dangereuses suites qu'auroit infailliblement une telle conduite, il leur dit : » compagnons de mes victoires ! rappellez-vous que » sans votre courage & mon zèle, la Perse seroit encore esclave » des Turcs, & que sans mes conseils, Thamas, dans l'oubli » continuel de lui-même & de ses sujets, n'auroit jamais pensé » à briser les fers dans lesquels la foiblesse du Shak-Hussein » les avoit réduits. Je pense donc qu'il est absolument nécessaire » de lui ôter le Gouvernement, & de s'assurer de sa personne «.

Les Arbitres devoient leur fortune à Kouli-Kan; les Chefs de l'Armée étoient gagnés par ses largesses; les Soldats, bien payés par ses soins, & témoins de sa bonne conduite en tant d'occasions, l'estimoient & lui étoient extrêmement attachés; ainsi personne ne prit le parti du Prince, & l'Armée fut de l'avis de Kouli-Kan. Le vice l'avoit conduit au crime, & le crime heureux à toutes les dignités; le succès, ou, pour mieux dire, l'impunité, le conduisit au régicide : il fit sur le champ arrêter le Sophi, l'envoya sous une escorte à Sebzévar, entra ensuite dans Ispahan, se rendit au Palais, tira le fils de Thamas du berceau pour le mettre sur le Trône, & le fit proclamer Roi, sous le nom de *Schak-Abbas III.*

Le Persan *Ali-Abkar*, témoin des faits rapportés par le Médecin de Thamas-Kouli-Kan, nous a confirmé le récit de ce Docteur, & celui de M. *Otter*, de l'Académie Royale des Inscriptions &

Belles-Lettres. Ce Voyageur instruit, dit : » On m'a raconté que » quand on eut remis le Roi enfant dans son berceau, il fit trois » ou quatre cris par intervalle ; que Thamas-Kouli-Kan demanda » aux assistans s'ils entendoient ce que vouloit le nouveau Roi, » & que quelques-uns d'entre eux ayant répondu qu'apparem- » ment il demandoit à teter, il leur dit la première fois : *vous » êtes tous des ignorans ; pour moi, qui ai reçu de Dieu le don d'entendre » le langage des enfans, j'entends qu'il nous redemande les Provinces que » les Turcs ont envahies. Oui, mon Prince*, ajouta-t-il, en touchant » la tête de l'enfant, *nous irons bientôt tirer raison de Sultan Mahmoud, » & s'il plaît à Dieu, nous vous ferons manger du raisin de Scutari, & » peut-être de Constantinople.* Il dit, la seconde fois, que le Prince » demandoit les Provinces dont les Moskovites s'étoient emparés; » à la troisième fois, qu'il vouloit qu'on reprît Kandehar ; & à » la quatrième fois, qu'il demandoit une place pour les Persans » à la Mecque ; & chaque fois il promit au Prince d'exécuter » ses ordres. Dès lors on entrevit les vastes projets qu'il a exécutés » depuis «.

Thamas-Kouli-Kan se fit reconnoître Régent du Royaume, & se fit appeller VÉLÎ NIMET, ou le Bienfaiteur de la Nation. Dépositaire de l'autorité suprême, il en usa en Souverain, fit de nouveaux règlemens, mit des impôts, disposa de tout : sa principale attention fut de faire bien payer les troupes, sans aucun ménagement pour le reste de la Nation. Il fit notifier aux Russes & aux Turcs sa qualité de Régent, & leur demanda en même-tems la restitution des Provinces dont ils s'étoient emparés. Les Russes ne se croyant pas en état de conserver leurs conquêtes, se firent un mérite de les rendre, & conclurent avec lui un traité avantageux pour leur commerce. Mais les Turcs rejettèrent avec hauteur la demande du Régent, qui, se trouvant insulté par leur réponse, marcha contr'eux à la tête de cent mille hommes.

hommes. Nous paſſons ſous ſilence la victoire complette qu'il remporta ſur Topal Oſman, qui périt dans le combat. Cette journée fut déciſive pour Thamas-Kouli-Kan ; elle augmenta ſon autorité dans la Perſe, & jetta la terreur parmi les Turcs, qui ne marchèrent plus contre lui qu'en tremblant. La priſe de Teflis, celle d'Erivan, la ſanglante victoire de Kars, qui entraîna celle de Guentché & des autres conquêtes qui reſtoient aux Turcs, ſuivirent la défaite de Topal Oſman.

Lorſque Thamas-Kouli-Kan eut réuni à la Perſe tous les pays qui en avoient été démembrés, il crut que le tems étoit venu de monter ſur le Trône : une entrepriſe auſſi hardie auroit été funeſte à tout autre qu'à lui ; mais le jeune Roi étoit mort, & le Régent, qui étoit aſſuré de ſon Armée, pouvoit mépriſer l'indignation des Mollas & des Perſans, ſans avoir rien à craindre de leur reſſentiment. Il ſe rendit donc à Kazvin, en 1736, pour s'y faire couronner. Il quitta le nom de Thamas-Kouli-Kan, qu'il donna à un de ſes Officiers avec la qualité de *Vékil*, c'eſt-à-dire Lieutenant du Souverain, & conſerva le titre de *Véli Nimet*.

Après cette cérémonie, il ſe prépara au ſiége de Kandehar, qui fut fort meurtrier, & qui dura plus d'un an. Ce fut devant cette place que le nouveau Roi raſſembla ſes troupes dans un camp retranché, où il fit bâtir des maiſons. Ce camp fut nommé *Nadir Abad*, ou l'habitation de Nadir. La Ville fut forcée de ſe rendre en 1738.

Nous abrégeons : ce fut vers le milieu de cette année & ſous le règne de *Mahmoud*, que Véli Nimet fit une invaſion dans l'Indoſtan. Mahmoud, livré à l'indolence, aux plaiſirs, avoit abandonné les rênes de l'Empire à un Viſir déteſté de preſque tous les Omrahs. Pluſieurs partis ſe formèrent pour l'expulſer; une guerre inteſtine s'alluma dans l'Inde. Les plus foibles des Omrahs appellèrent à leur ſecours Véli Nimet, lui donnèrent

les assurances les plus positives de lui faciliter l'entrée dans l'Inde, & de lever tous les obstacles qu'il pouvoit appréhender. Il se mit en marche à la tête d'une Armée formidable. Plusieurs victoires lui ouvrirent les portes de Déhli. Il y suivit la conduite d'Avas-Timour; après avoir épuisé cet Empire d'hommes & d'argent, il le quitta de la même manière; & dans sa course funeste, dit un Historien, depuis le méridien de Déhli, cette comète destructive brûla toutes les Villes & les Villages qui se trouvoient sur son passage, & marqua sa route par la dévastation & la mort.

Un Dervis, touché des malheurs de sa Patrie, osa tenir le discours suivant au vainqueur de Mahmoud: » Si tu es Dieu, » agis en Dieu; si tu es Prophête, conduis-nous dans la voie » du salut; si tu es Roi, rends les peuples heureux, & ne les » détruis pas «. Thamas-Kouli-Kan répondit : *Je ne suis pas Dieu pour agir en Dieu, ni Prophête pour montrer le chemin du Salut; ni Roi pour rendre les peuples heureux. Je suis celui que Dieu envoie contre les Nations sur lesquelles il veut faire tomber sa vengeance.* A la mission près, la réponse étoit juste : rien ne ressemble tant à l'*Ange exterminateur*, qu'un conquérant qui fait égorger cent vingt mille Indiens sur le simple soupçon d'une révolte, & qui, pour laisser un monument de cet horrible massacre, fait battre, à Dehli, à Surate, à Bengale, de la monnoie d'or & d'argent à son nom, avec cette légende :

Sultan ber Selatini Dgihan. Schak Chahan. Nadir Iran u Zeman.

C'est-à-dire, *le Prince des Princes du monde, le Roi des Rois, le rare de la Perse & du siècle.*

Ce Prince revint dans ses Etats avec près de trois milliards en pierreries, en or, en argent, en riches étoffes, en meubles d'une grande valeur, & entr'autres, le *Trône du Paon*, estimé neuf *kiourours*, ou 225,000,000 liv. Un kiourour fait 100 *leuks* : le

leuk fait 100 mille roupies : la roupie vaut environ 45 f. de notre monnoie.

Ce Prince avare & jaloux, qui avoit rançonné tous les Grands de la Cour, après s'être emparé du trésor Impérial, trouva, parmi une collection immense de diamans, de rubis, d'éméraudes, &c., une quantité de perles d'une grosseur & d'une beauté inconnues jusque là. Il s'en forma un cordon qu'il portoit de droite à gauche, comme on porte ceux des différens Ordres de Chevalerie, & il disoit à ce sujet : *le rare de la Perse & du siècle porte un cordon encore plus rare que lui.* Enfin ce Prince mourut comme tous les tyrans devroient mourir. Ce fut en 1747, dans les plaines de Soltan-Meïdan, & pendant la nuit, que *Saleh-Beg*, Colonel de la garde Afgane, accompagné de quatre hommes de main, passa, sous prétexte d'affaires pressantes, à travers la garde qui entouroit le Haram où Thamas-Kouli-Kan étoit couché avec son épouse, fille du Grand-Mogol. Saleh-Beg & ses complices ne savoient où trouver sa tente, lorsqu'à la lueur d'une lampe ils apperçurent les reflets de lumière d'un gros saphir dont son turban étoit enrichi. Thamas-Kouli-Kan, réveillé par le bruit, tire son sabre & leur demande ce qu'ils veulent? le Chef des conjurés lui répond par un coup de sabre sur le côté gauche du cou. Malgré sa blessure il tue deux des soldats qui s'avançoient pour le frapper, & tâche de sortir de sa tente; mais ayant bronché sur les cordes, Saleh lui porta le coup mortel. On dit que le Schak, en bronchant, se mit à crier : *grace, & je vous pardonne tout;* mais que l'intrépide Colonel lui répondit : *tu n'as fait grace à personne, ainsi tu n'en mérites aucune;* &, qu'en disant cela, il lui coupa la tête.

Les meurtriers de Thamas-Kouli-Kan partagèrent entr'eux les effets précieux qui se trouvoient dans sa tente, & ces dépouilles ont été vendues à des Arméniens, des Géorgiens, des Boukarski.

J'ai vu une des perles qui formoient le cordon de Thamas-Kouli-Kan; elle avoit la forme d'une olive, & la groſſeur d'un œuf de pigeon. On l'avoit apportée à Pétersbourg dans l'eſpérance de la vendre à l'Impératrice : cette Souveraine s'étant informée du prix qu'on y mettoit, & apprenant qu'on l'eſtimoit 80 mille roubles, dit, en plaiſantant : *cet œuf eſt trop cher pour moi* (1).

SECTION XVI.

On a vu, dans la ſection précédente, que Thamas-Kouli-Kan, préférant des conquêtes aiſées à des entrepriſes douteuſes, fit la paix avec les Ruſſes pour aller combattre les Turcs. Tandis que ce Prince faiſoit retentir l'Europe & l'Aſie du bruit de ſes exploits, la Perſe étoit plongée dans la plus grande miſère par l'avarice & les cruautés du prétendu *bienfaiteur de la Nation.*

C'eſt peu qu'à la valeur mille voix applaudiſſent ;
Le Monarque eſt vainqueur & les Peuples gémiſſent :
Dans le rapide cours de ſes vaſtes projets,
La gloire dont il brille, écraſe ſes Sujets.

Avec moins de lauriers, la douce, la clémente Eliſabeth avoit plus de gloire ; amie de la paix, elle s'occupoit des moyens de la maintenir pour rendre ſes peuples heureux.

Le Roi de Danemarck n'avoit pas vu ſans chagrin un Duc de Holſtein nommé ſucceſſeur au Trône de Suède, & intimément lié, par le ſang, aux Souverains de Ruſſie ; l'ombrage que cette alliance devoit néceſſairement lui donner, l'avoit engagé à faire des augmentations dans ſa Marine & dans ſon Armée de terre ;

(1) Nous poſſédons trois pierres qui viennent des dépouilles de ce Conquérant de l'Inde ; un diamant dont les reflets ſont très-vifs, & qui a la couleur de l'*avanturine* ; la vermeille du Pérou, & un œil de chat dont le jeu eſt fort ſingulier.

mais ces troubles naissans furent pacifiés par la médiation de la France & par les soins du Comte de *Tessin*, un des plus habiles négociateurs de l'Europe; & les deux couronnes renouvellèrent leurs anciens traités.

La bonne intelligence qui régnoit entre les Cours de Pétersbourg & de Stockholm devoit être assurée par un traité d'alliance défensive : les deux Puissances le conclurent. Il portoit que les Hautes Parties contractantes seroient obligées de se secourir mutuellement dans les cas spécifiés; que la Suède fourniroit à la Russie huit mille hommes d'infanterie, deux mille cavaliers, six vaisseaux de guerre & deux frégates. Le secours que la Russie s'engageoit de donner à la Suède, consistoit en douze mille hommes d'infanterie, quatre mille de cavalerie, neuf vaisseaux de guerc & trois frégates.

SECTION XVII.

C'est toujours sous le règne des Princes amis des hommes, que les peuples jouissent des douceurs de la paix, & c'est dans le sein de la paix que les sciences & les arts se cultivent avec gloire pour l'Etat, avec avantage pour les particuliers. L'Académie de Pétersbourg publia, cette année, par ordre de l'Impératrice, un Atlas de Russie, en vingt grandes feuilles, où l'on trouve désignées ses différentes Provinces & leur étendue, ses rivières & la situation de ses villes. Ces cartes font aussi connoître les extrémités de l'Asie, &c.

Entre les personnes qui, sous le règne de l'Impératrice *Anne*, avoient été envoyées par l'extrémité orientale de la Sibérie, pour découvrir les terres de l'Amérique au nord de la Californie, le Capitaine *Béering* mourut dans une Isle à l'entrée méridionale du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique; & M. de l'*Isle* de la Croyere, frère du célèbre Géographe & Astronome de ce nom,

expira en abordant au Kamtchatka. Mais si l'amour des découvertes occasionna ces deux martyrs, le Capitaine *Spangberg*, qui montoit un vaisseau Russe, fut plus heureux; ayant navigué au midi, il découvrit plusieurs Isles, & aborda au Japon.

L'aventure tragique de M. de Lisle de la Croyere, nous en rappelle une autre, qui arriva à M. son frère en 1739. Cet Astronome devoit se rendre en Sibérie dans cette année pour y faire des observations intéressantes. On ne peut voyager dans cet Empire sans passe-port, & l'on ne peut en sortir qu'après beaucoup de formalités jugées nécessaires. Le tems des observations approchoit, & M. de l'Isle sollicitoit vivement son départ; mais on lui répondoit toujours *zastri po outrou*, c'est-à-dire, demain au matin. Les demains se succédèrent au point qu'il ne restoit plus à ce Savant que le nombre de jours nécessaires pour arriver à tems, en courant la poste jour & nuit. Ce ne fut qu'à cette époque que la Chancellerie expédia son passeport, & donna des ordres pour les préparatifs de son voyage. Deux soldats devoient l'accompagner: M. de l'Isle craignant qu'ils ne s'enivrassent dans la route, & ne lui occasionnassent des retards qui lui feroient manquer ses observations, leur fit donner l'ordre de marcher sans s'arrêter.

Comme M. de l'Isle alloit faire un long voyage, & que de long-tems il n'auroit occasion de faire un bon repas, ses amis voulurent le régaler le jour de son départ. Après dîné nos voyageurs se mettent en route; M. de l'Isle, qui éprouve un besoin, arrête la voiture, & fait un mouvement pour en sortir: ses compagnons le saisissent par les bras, le font asseoir de force, & lui disent: *tu iras sans t'arrêter, la Souveraine le veut ainsi.* En vain il leur représenta que l'ordre de l'Impératrice n'avoit rien de commun avec les besoins qui l'obligeoient de descendre un moment; les représentations, les instances, les prières, les menaces mêmes furent

inutiles : ſourds à ſa voix, les ſoldats lui répétoient toujours: *Goſſoudarina né vélit*, c'eſt-à-dire la Souveraine ne le veut pas. M. de l'Iſle fit comme il put juſqu'à la première ville; un Voiévode fit entendre raiſon à ſes ſatellites inexorables. Cette anecdote, qui nous a été certifiée vraie par M. *Schetélin*, peint admirablement bien l'influence du deſpotiſme ſur les machines d'obéiſſance qu'il emploie pour l'exécution de ſes ordres.

SECTION XVIII.

Nous avons dit ailleurs que le retour en France du Marquis *de la Chétardie*, changea le plan des négociations qu'il avoit ſi bien commencées en Ruſſie. En effet, M. d'*Allion* ne put pas les terminer; il falloit, pour en venir à bout, autant d'habileté que de fermeté. Le Chancelier Beſtuchef, vendu à la Maiſon d'Autriche & à l'Angleterre, rejettoit toutes les propoſitions de la Cour de France; il ne les communiquoit à l'Impératrice qu'en leur donnant la tournure la plus propre à lui inſpirer de la défiance. Ce Miniſtre ſe déclaroit ouvertement contre tous ceux qui étoient du parti de la Cour de Verſailles; Leſtocq, à qui il devoit ſa place, ne devint ſon ennemi que par ſon attachement pour elle.

Les partiſans de la Maiſon de Bourbon, croyant que la préſence du Marquis de la Chétardie pouvoit ſeule raccommoder les affaires, conſeillèrent à Eliſabeth de redemander ce Miniſtre à Louis XV; & ſur ſa demande, la Chétardie eut ordre de ſe rendre une ſeconde fois en Ruſſie.

Dès qu'on apprit cette nouvelle à Pétersbourg, les Ruſſes, partiſans de la France, ſe flattèrent de voir bientôt Beſtuchef exilé, & ils en parloient comme d'une choſe certaine. Le bruit de cet exil parvint au Chancelier qui ſe tint ſur ſes gardes, & redoubla ſes intrigues pour ôter à l'Ambaſſadeur toutes les occa-

fions de lui nuire, & tous les moyens de réuffir dans fes négociations. Elles étoient importantes; mais nous ne parlerons que de la principale, qui rappellera au Lecteur une des plus grandes époques que l'Hiftoire confignera jamais dans fes faftes. Elle avoit pour objet la pacification des Puiffances de l'Europe, qui étoient en guerre depuis l'élection de l'Empereur *Charles VII.*

L'élection libre & unanime d'un Empereur, eft le droit le plus précieux dont jouiffent les principaux Membres du Corps Germanique. C'étoit attaquer le fondement principal de ce droit, que de déclarer la Diète de Francfort illégitime, & l'Election du nouvel Empereur nulle, de toute nullité, quoique faite librement & unanimement.

Telles étoient la prétention & la déclaration folemnelle de la Reine de Hongrie. Les proteftations que cette Princeffe fit remettre à la Dictature de l'Electeur de Mayence, annonçoient une entreprife fatale à la liberté du Corps Germanique, & le bouleverfement du fyftême fondamental de l'union de fes Membres : elle demandoit donc une oppofition prompte & efficace; conféquemment, elle autorifoit la confédération des Princes ligués, qui réclamoient des fecours puiffans.

Les Rois de France, en particulier, font en poffeffion depuis plufieurs fiècles, d'avoir la principale part à la confervation des libertés, des droits, des prérogatives du Corps Germanique : les efforts qu'on faifoit pour les détruire, appellèrent naturellement le fecours de la France au foutien de cette caufe commune, avec tous les Princes de l'Empire, armés pour la défendre.

Jufqu'ici, Louis XV, jufte & pacifique par caractère, n'avoit jamais agi pour fes intérêts perfonnels, jamais rien demandé pour lui à fes voifins; il avoit préféré le bien & la tranquillité de fon peuple, à cette gloire cruelle qui ne s'achète qu'avec du

du ſang, & qui fait néceſſairement le malheur des autres hommes; & quoiqu'il n'eût aucune diſcuſſion particulière avec la Reine de Hongrie, il ſe vit forcé d'entrer en qualité d'auxiliaire dans une querelle étrangère, comme garant du Traité de Munich, fait en 1727, entre les Cours de France & de Bavière, auquel celui de 1738 n'avoit aucunement dérogé. Il n'eut donc recours aux armes, que pour rendre la liberté à l'Empire, la dignité à l'Empereur, & le repos à l'Europe. Auſſi ne ſe détermina-t-il à agir offenſivement contre *Marie-Thérèſe*, qu'après avoir épuiſé tous les moyens de conciliation. Il fit faire des tentatives auprès du Roi d'Angleterre, lorſque ce Prince étoit campé à Hanau. L'Empereur déclara même alors, que par amour pour la paix, il renonceroit pour jamais à toutes les prétentions qu'il avoit, moyennant la reſtitution de ſes Etats héréditaires. Ces propoſitions avantageuſes à la Maiſon d'Autriche, & pleines de modération, furent rejettées du Miniſtère Anglois, qui eſpéroit profiter de ces troubles. La grandeur du ſacrifice, la facilité avec laquelle il fut fait, ne touchant point l'inflexibilité du Conſeil de Vienne, ſon refus força les Puiſſances auxiliaires à demander enfin à main armée, la juſtice qu'on refuſoit à *Charles VII*. Les évènemens de cette guerre ſont trop connus pour en parler. Ils donnèrent lieu au Traité de la quadruple alliance, conclu à Varſovie, le 8 Janvier 1745. L'Impératrice Eliſabeth fut invitée à y accéder, comme partie principale & contractante. Avant la concluſion de ce Traité, Louis XV, préférant toujours le bien public de l'Europe à ſes intérêts, fit ſes efforts pour obtenir un Congrès en cette année; il offrit ſa médiation, conjointement avec celle de l'Empire, aux Puiſſances Maritimes, & fit plus encore pour rétablir le repos de l'Allemagne, & mettre fin à cette guerre fatale : perſuadé que le moyen le plus court de faire éclore ſes deſſeins pacifiques,

étoit de faire directement des propositions équitables à la Reine de Hongrie, celles qu'on avoit rejettées à Hanau furent réitérées à Vienne, mais inutilement. La République de Hollande, prévoyant des obstacles invincibles de la part des Cours de Vienne & de Londres, déclina la médiation offerte aux Puissances Maritimes d'une façon assez claire.

Tel étoit l'état des choses à l'arrivée de l'Ambassadeur François en Russie. Elisabeth, l'amie constante & l'alliée fidelle de Louis XV, désira d'accéder au Traité de la quadruple alliance, en qualité de Médiatrice, & ce fut à cette occasion, que le Roi lui écrivit la lettre suivante, datée de Versailles, le 16 Février 1745.

» Le dessein que Votre Majesté a conçu d'être la Médiatrice » des Puissances qui sont en guerre, est digne de votre cœur, » & touche sensiblement le mien. C'est un nouveau sujet de » vous admirer! Tous les Princes vous en doivent des remercî» mens, & les miens sont d'autant plus sincères, que je vois mes » desirs les plus chers secondés par les vôtres. Je peux vous jurer, » Madame ma sœur, que je n'ai jamais eu les armes à la main, » que dans les vues d'assurer la paix, & mes succès fortifiant ces » sentimens, les revers seuls auroient pu les rendre moins vifs.

» C'est à la Souveraine à qui je dois le plus d'estime, que les » Nations devront le plus grand bienfait. Les Rois ne peuvent » aspirer chez eux qu'à faire la félicité de leurs sujets; vous » serez celle des Rois & des Peuples. Vous en serez, s'il se » peut, Madame, plus chère, plus vénérable aux vôtres, & votre » règne en sera plus heureux, quand les bénédictions de l'Eu» rope redoubleront celles qu'on vous donne dans vos Etats.

» Non-seulement, Madame, j'accepte avec une joie sincère, » la médiation de Votre Majesté; mais plus la guerre a été » heureuse pour moi, plus je vous conjure de la terminer. Mes

» Peuples, que j'aime, & dont je me flatte d'être aimé, vous » devront la conservation du sang qu'ils sont toujours prêts de » répandre pour ma cause. Commencez & achevez ce grand » ouvrage, ne vous bornez point aux simples propositions, ap- » planissez tous lès obstacles, & soyez sûre que vous n'en trou- » verez point en moi.

» Tous les autres Princes doivent y concourir: leur humanité, » leur compassion pour les malheurs de tant de Provinces, leur » respect pour vos vertus, les engageront à vous déférer ce titre, » MÉDIATRICE DE L'EUROPE, le plus beau qu'une tête couron- » née puisse porter, & le seul qui pouvoit manquer à votre » gloire. Mais aucun d'eux ne sentira mieux que moi, le prix » que votre personne y ajoute, & le bonheur de vous devoir » une paix que tous les Rois doivent désirer «.

Cette lettre, dictée par le cœur, & qui sera gravée par le sentiment dans les fastes de l'humanité, fit le désespoir de Bestuchef: résolu d'en croiser les effets, il eut recours aux moyens odieux que nous allons rapporter.

Les méchans n'aiment personne, n'ont point d'amis, se craignent mutuellement, s'achètent, trament de noirs complots, & réussissent souvent à éloigner de la faveur, & même à perdre l'homme de bien qu'ils n'osent regarder en face. L'espionage, l'astuce, les délations, la calomnie sont leurs moyens ordinaires: Cet exposé est le plan de la conduite de Besluchef. Il commença par acheter les créatures qui pouvoient le servir auprès d'Elisabeth : elles le servirent efficacement, en persuadant à cette Princesse que la politique du Chancelier n'avoit pour objet & pour fin que la gloire de la Souveraine & le bien de l'Empire ; & que ce seroit compromettre l'un & l'autre, que de sacrifier ce Ministre zélé aux intérêts de la Maison de Bourbon.

Ce point obtenu, il falloit ébranler le crédit de M. de la

Chétardie, détruire la confiance que l'Impératrice avoit en lui, & faire oublier à cette Princesse tout ce que la France avoit fait pour elle : il falloit rendre l'Ambassadeur suspect. Pour en venir à bout, Bestuchef intercepta ses dépêches, & fit éclairer toutes ses démarches par des espions. Mais les dépêches d'un Ministre sont l'algèbre de ses pensées les plus secrètes, & quoi qu'on en dise, ses Correspondans sont les seuls qui puissent les déchiffrer. Bestuchef persuada à l'Impératrice, qu'il avoit acheté pour cinquante mille roubles, le chiffre de M. de la Chétardie, & qu'il étoit bien instruit de tout ce que ce Ministre écrivoit en France.

L'Ambassadeur, qui se défioit de Bestuchef, résolut d'expédier un courier pour Versailles par la Suède. Bestuchef en fut instruit par ses espions ; & comme la lenteur du crime est insupportable aux ames atroces, l'occasion, la nuit & le silence lui ôtèrent la pensée de dissimuler, & de différer plus long-temps sa vengeance. Il s'ouvre à ses confidens, leur dit qu'il est résolu de faire assassiner le courier François, pour s'emparer de ses dépêches : on lui applaudit, il donne des ordres ; des scélérats vont se mettre en embuscade, tuent le courier à son passage, le dépouillent, & rapportent les dépêches dont il étoit chargé. On a vu (Section XVII, règne de l'Impératrice Anne) que le même motif engagea *Biren* à faire assassiner de la même manière, le Général-Major *Sinclair*, Député de la Suède à la Porte. De pareils excès ne doivent être tolérés dans aucun pays, dans aucune circonstance, & tous les Souverains devroient respectivement se faire justice d'un crime & d'une injure, qui sont une violation du droit naturel & du droit des gens.

Dès que Bestuchef fut en possession des dépêches de l'Ambassadeur, la jalousie, la haine & la calomnie les interprérèrent à volonté, c'est-à-dire, de la manière la plus outrageante pour

Elisabeth. Cette Souveraine, trop bonne, trop crédule, ajouta foi aux faux rapports de son Ministre, & renvoya précipitamment le Marquis de la Chétardie en France. On l'en a blâmée, mais ne seroit-ce pas une folie d'espérer que ceux qui, dans le fait, sont maîtres absolus, préfèrent un autre intérêt à celui de leur amour-propre?

M. d'*Arnaud*, pense qu'il n'y a rien de si doux pour le cœur, rien de si juste pour l'esprit que tout ce qui est attaché au mot *vertu* : cette expression répand en effet, & laisse dans l'ame une sorte de parfum; & voilà pourquoi les hommes les plus corrompus rendent toujours quelque sorte d'hommage à la foi publique, & pourquoi les brigands mêmes, qui sont les ennemis de la vertu dans la grande société, en adorent le simulacre dans leur caverne. Si Bestuchef nous offre l'exception de cette règle générale, c'est, sans doute, parce qu'il étoit un Sauvage dépravé. Si cette vérité avoit le malheur de déplaire, notre réponse seroit simple, nous dirions : *pourquoi l'étoit-il?* Grace à la saine philosophie, nous touchons à l'époque où la réputation & la mémoire seront exclusivement la récompense de la vertu, tandis que le crime demeurera plongé dans un éternel oubli.

Le respectable Auteur *des Délassemens de l'Homme sensible*, observe avec beaucoup de justesse, que l'Historien n'est point le Compilateur des sottises humaines; que le défaut de sens répandu si universellement parmi les premiers Fabricateurs de chroniques, vient de ce qu'ils ne raisonnoient pas, qu'ils n'avoient ni poids ni mesure, qu'ils ne mettoient rien à sa juste valeur, & qu'ils plaçoient tout le mérite humain dans la force, ou dans la ruse qui y supplée quelquefois. La plupart des Compilateurs & des Traducteurs ont suivi les mêmes erremens. C'est pour éviter un pareil reproche, que nous avons suivi une autre marche, pris un autre ton, & peint les hommes tels qu'ils ont été, tels

qu'ils sont en effet, avec la liberté franche de l'homme qui n'écrit que pour rendre hommage à la vérité, que pour faire respecter les mœurs, les loix, la religion, aimer & pratiquer la vertu. C'est une justice qu'on a déjà rendue à cet Ouvrage; & le jugement avantageux que les hommes honnêtes & éclairés portent en sa faveur, est devenu l'écueil de toutes les critiques faites ou à faire contre. Puisse-t-il faire à jamais le désespoir des fourbes & des méchans qu'il démasque!

SECTION XIX.

Elisabeth, avant de s'emparer de la Couronne, avoit donné des ordres particuliers pour que la révolution ne coûtât la vie à personne, & ses intentions furent suivies. Mais ce ne fut point en montant sur le Trône, que cette Princesse fit le serment de ne laisser exécuter aucun criminel sous son règne; le Sénat Russe n'avoit point fait de la Souveraineté un Contrat, comme le Sénat Romain en avoit fait un avec Nerva, que sa sagesse & sa probité élevoient au premier Trône de l'univers. La politique adroite du Sénat exigea une capitulation pour son immunité; & le noble Patricien, acceptant les conditions du Sénat pour devenir Empereur, fit serment de ne faire mourir aucun Sénateur, de quelque crime qu'il fût accusé ou coupable.

M. le Général *Betzki* nous a assuré « que ce ne fut que quelques années après l'avènement de la douce, de la bonne, de la clémente Elisabeth, que cette Princesse déclara solemnellement que l'emprisonnement & les travaux publics remplaceroient les gibets & les échaffauds. Pendant les premières années de son règne, elle suivoit avec zèle le plan de réforme établi par Pierre I son père, & vint à bout de réformer quelques-uns des abus les plus crians, introduits depuis la mort de ce Prince, dans les différentes parties de l'administration,

» Mais ayant découvert que le Sénat lui en avoit imposé sur » plusieurs points capitaux, & lui avoit fait signer des Actes de » sévérité d'autant plus révoltans qu'ils étoient injustes, elle » prit la résolution de ne plus aller au Sénat, & fit serment » de ne laisser exécuter à l'avenir aucune sentence de mort. » Ainsi, les reproches de sévérité que l'on a faits à cette Sou- » veraine, ne doivent tomber que sur les personnes de sa Cour. » Il est prouvé par des Actes nombreux, que pendant les pre- » mières années de son règne, elle s'occupa réellement des » affaires de l'Etat, & se rendit au moins une fois par se- » maine au Sénat, où elle signoit les délibérations. Mais ceux » qui vouloient gouverner à sa place, cherchoient à l'éloigner » de la connoissance des affaires, & la trompoient en lui en » rendant compte. Bestuchef, qui vouloit se mêler de tout & » disposer de tout, lui inspiroit des terreurs paniques, & lui » rendoit suspects tous ceux qui n'étoient pas ses créatures. Ce » fut Bestuchef & le Prince T....... qui proposèrent à cette » Souveraine de faire mourir Madame Lapoukin, après lui avoir » fait donner publiquement le knout. Mais Elisabeth, ayant appris » que cette Dame étoit enceinte, rejetta la proposition avec » horreur. Alors, Bestuchef engagea le Prédicateur de la Cour » à faire un Sermon sur l'obéissance & la fidélité dûes au Sou- » verain. L'Orateur, après avoir établi la nécessité d'obéir aux » ordres des Maîtres de la terre, & de respecter en tout leurs » personnes sacrées, leur prescrivoit le devoir de punir sans » ménagement, & sans acception de personne, ceux qui ose- » roient attenter à leurs droits, à leur honneur, à leurs préro- » gatives. Ce Discours véhément fit effet sur Elisabeth, & l'on » s'en apperçut. Dès qu'elle fut rentrée dans ses appartemens, » on lui dit, *que l'intention de Dieu même étoit qu'elle punît les cou- » pables envers elle.* On lui présenta leur condamnation; elle la

» ſigna. L'exécution faite, le remord s'empara du cœur d'Eliſa-
» beth. Elle réſolut dès ce moment de ne plus ſigner aucun
» Acte de ſévérité, & de ne faire mourir perſonne. *Vous m'avez
» trompée cent fois*, dit-elle au Chancelier; *vous avez employé Dieu
» & le Diable pour ſurprendre ma ſignature; vous ne me tromperez plus
» à l'avenir : mes Succeſſeurs, plus forts que moi, ſauront vous punir
» un jour comme vous le méritez* «.

On n'invente pas des faits de la nature de celui-ci. Quoi qu'il en ſoit, on nous a aſſuré que l'accompliſſement du vœu d'Eliſabeth, de ne faire mourir perſonne, ne troubla point la tranquillité publique, & que la Ruſſie compta moins de criminels ſous ce règne, que ſous les précédens. Si cette aſſertion, qu'il ſeroit important de vérifier avec ſoin, eſt exacte, il ſeroit démontré que les travaux publics infligés aux coupables, ſont plus efficaces pour prévenir les crimes que la rigueur atroce des Loix de ſang; & il faudroit en conclure, que les Légiſlateurs n'ont pas aſſez profité de ce grand exemple de douceur, d'humanité, de clémence; exemple d'autant plus admirable, qu'en établiſſant de juſtes proportions entre les délits & les peines, celles-ci deviennent l'expiation de ceux-là. Le crime enchaîné n'eſt plus redoutable; & ſi ſes mains ont la liberté d'agir, ce n'eſt que pour l'avantage de la Société dont il avoit troublé l'ordre & l'harmonie.

Mais en rendant juſtice aux vertus douces qui caractériſent Eliſabeth, & qui méritèrent à cette Souveraine l'amour de ſes ſujets & l'admiration de l'Europe, nous ne pouvons nous diſpenſer d'obſerver que le ſerment de ne faire mourir aucun coupable, étoit une renonciation formelle à la première des prérogatives du Trône, au droit d'exercer la clémence à propos: droit ſacré, qui eſt le plus beau fleuron de la Couronne. Lorſque la clémence a la force de la punition, le Juge qui inflige

une

une peine capitale, devient coupable de la mort de celui qu'il auroit dû conserver ; nous le savons : mais la peine de mort est quelquefois nécessaire dans les cas d'extrême nécessité, tels sont ceux où la vie d'un grand coupable porteroit à l'Etat un dommage considérable & certain. Une autre observation importante, c'est qu'Elisabeth auroit dû rejetter des Tribunaux les mutilations de membres, excepté dans le cas du talion, & défendre à tous les Propriétaires d'en faire usage envers leurs esclaves. Enfin, les prisons ordonnées comme peines, doivent être placées dans des lieux accessibles à tout le monde, & environnées de barrières qui laissent voir les coupables : les prisons sont des dépôts de sûreté, & non pas des égoûts pestilentiels, où des hommes impitoyables ensevelissent d'autres hommes tout vivans. Des milliers d'individus de tous les sexes, de tous les âges, pourrissoient ainsi dans les prisons de Pétersbourg & de Moskou, à l'insu & contre le vœu de la sensible Elisabeth : par quelle fatalité les meilleurs Princes sont-ils toujours plus exposés que les autres à être trompés par ceux qui parlent en leur nom, ou qui exécutent leurs ordres ? Le nombre des infortunés seroit bien petit, si les Chefs suprêmes pouvoient tout voir, tout administrer par eux-mêmes; mais la chose étant impossible, l'injustice & l'oppression sacrifieront toujours les droits des plus foibles aux intérêts des plus forts.

SECTION XX.

1746-1754.

Frédéric V, Roi de Danemarck, qui venoit de succéder à *Christian* VI, renouvella ses Traités avec la Russie. Ce fut à cette occasion que des hommes, ennemis de la paix & de leurs semblables, insinuèrent à la Nation Suédoise que la Cour de Pétersbourg appuyoit secrètement le parti formé pour priver le

Prince héréditaire de son droit de succession à la Couronne : l'Impératrice Elisabeth, indignée de cette calomnie, détruisit ces soupçons odieux; &, à son exemple, les Etats de Suède réitérèrent les assurances de leur fidélité au Prince héréditaire.

Le renouvellement des Traités avec le Danemarck fut suivi d'un Traité d'alliance défensive avec la Cour de Vienne, dans lequel les deux Impératrices se garantirent leurs possessions respectives, pendant l'espace de vingt-cinq ans.

L'année 1747 n'offre aucun évènement remarquable. L'Impératrice confirma la fondation de l'Académie des Sciences & de l'Université de Pétersbourg, elle en fit publier les Règlemens.

En 1748, la Suède contracta avec la Prusse, une alliance défensive, à laquelle la France accéda pour maintenir l'équilibre dans le Nord. De leur côté, la Russie, l'Angleterre & la Hollande signèrent un Traité d'union, dont le principal objet étoit d'empêcher la Suède & la Prusse de rien entreprendre au préjudice des intérêts de l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême. Il y eut à cet égard quelque mésintelligence entre les Cours de Pétersbourg & de Stockholm, & les difficultés qui s'élevèrent au sujet des limites des deux Etats, achevèrent de brouiller ces deux Cours. La Suède arma une Flotte, & fit passer un corps d'Armée en Finlande.

Ce fut en cette année, que Lestocq encourut la disgrace d'Elisabeth. Les malheurs d'un Favori si dévoué à sa Souveraine, méritent d'être consignés dans l'Histoire. Armand Lestocq naquit à Hannovre, le 29 Avril 1692, d'une famille Françoise, comprise dans *la révocation de l'Edit de Nantes*. Il se rendit en Russie en 1713, & entra au service de Pierre-le-Grand.

Catherine I le nomma Chirurgien de la Princesse Elisabeth, sa fille, dont il sut mériter la confiance & les bonnes graces, sans intrigues, sans bassesses, sans nuire à personne, comme cela

se pratique ordinairement à la Cour. Un phénomène aussi rare que la conduite de Lestocq, c'est qu'il avoit les lumières & les talens que devroient réunir tous ceux à qui la santé des Princes est confiée. Avec ces qualités & le zèle le plus vif pour les intérêts d'Elisabeth, zèle dont l'ardeur croissoit avec les disgraces qu'on faisoit éprouver à cette Princesse, Lestocq étoit digne de sa faveur; mais c'est cette faveur même, quelques étourderies, & les services qu'il rendit à Bestuchef, qui occasionnèrent sa disgrace : elle honore toujours l'homme qui l'éprouve sans l'avoir méritée. Après avoir concouru à placer Elisabeth sur le Trône, Lestocq supplia cette Souveraine de le récompenser en argent, & de lui permettre de retourner à Hannovre. Elle ne voulut pas y consentir. *Vous m'avez rendu*, lui dit-elle, *des services au-dessus de toute récompense; ne m'ôtez pas la satisfaction de vous témoigner ma reconnoissance & de vous élever aux rangs que je vous destine.....* » Voilà précisément ce que je crains, » répondit Lestocq; mon élévation m'attirera de nombreux en- » nemis; ils ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices » auprès de Votre Majesté, & ils viendront à bout de me faire » exiler «. Elisabeth le rassura; elle étoit séduisante, il se laissa persuader. Elle le nomma son premier Médecin, avec le rang de Conseiller-Privé actuel, & le titre d'Excellence. En 1744, il fut fait Comte d'Empire par l'Empereur *Charles* VII. Le premier usage qu'il fit de son crédit, fut en faveur de Bestuchef; il sollicita vivement l'Impératrice de lui donner la place de Vice-Chancelier. En lui accordant sa demande, cette Princesse lui dit : *Lestocq, je crains bien que vous ne donniez à Bestuchef des verges pour vous fouetter.* En effet, Bestuchef devint bientôt le mortel ennemi de son Bienfaiteur, par l'attachement de celui-ci pour la France & ses Alliés. Devenu Chancelier, Bestuchef, qui fut toujours aussi loin de la nature, de la vérité, de la reconnois-

sance, que des vrais intérêts de la Russie, mit tout en usage pour éloigner Lestocq de la Cour, sans cependant pouvoir réussir pendant plusieurs années; mais à la fin, la méchanceté prévalut, & le Favori, dévoué à sa Souveraine, devint la victime de l'ingrat qui la trompoit. » Le Comte Apraxin, dit » Manstein, créature de Bestuchef, & accusateur de Lestocq, » fut l'arrêter dans son Hôtel, le 13 Novembre 1748; ce fut » lui-même qui présida à la Commission nommée pour instruire » le Procès du prisonnier d'Etat, & qui s'enrichit le plus de ses » dépouilles. Malgré toutes les peines qu'on se donna pour le » trouver coupable, on ne put en venir à bout «. L'Editeur de Manstein ajoute ce qui suit: » Le Comte de Lestoeq, après avoir » été enfermé pendant quatre ans dans la Forteresse de Péters- » bourg, fut exilé à Oustioug-Véliki, dans le Gouvernement » d'Arkangel. On avoit laissé le choix à son épouse, Marie- » Aurore de *Mengden*, de le suivre dans son exil, ou de se retirer » où bon lui sembleroit; elle préféra d'accompagner son mari. » Ce couple heureux, même dans l'infortune, vécut dans l'exil » jusqu'à la mort d'Elisabeth, & quoiqu'il eût trois roubles à » dépenser par jour, il manquoit souvent du nécessaire à la vie, » parce que cet argent, comme celui des autres prisonniers, » étoit à la disposition de leurs Gardes. A son avènement au » Trône, *Pierre* III rappella Lestocq, & lui rendit ses charges. » En vertu du Décret de l'Empereur, il voulut rentrer dans ses » biens, mais il ne put en recouvrer qu'une très-petite partie. » De quarante mille roubles en argent qu'on avoit trouvés chez » lui, lors de son emprisonnement, on ne lui en rendit » que onze mille; du restant, on lui fit un mémoire, dont » l'article de l'encre, des plumes & du papier se montoit à » huit cents roubles. L'Impératrice régnante lui fit une pension » de sept mille roubles, & lui donna en Livonie une belle terre,

» dont son épouse jouit aujourd'hui. Le Comte Lestocq revint » de son exil très-incommodé de la pierre. Dans les intervalles » de la douleur, il se livroit à sa gaieté ordinaire : la liberté » avec laquelle il parloit de ceux qui s'étoient enrichis de ses » dépouilles, donnoit souvent de l'inquiétude à ses amis «. Nous avons eu occasion de le voir; sa conversation étoit enjouée, & son caractère n'avoit rien perdu de sa vivacité naturelle. Vous voyez en moi, nous dit-il, l'accomplissement d'un proverbe Russe : *Il faut que le loup vive, & c'est bien assez que la brebis conserve sa peau & ses os.* Il mourut le 12 Juin 1767, après de longues souffrances. Le seul tort de Lestocq en faveur, fut de parler avec trop de franchise de la conduite de Bestuchef, en présence de l'Impératrice; il ignoroit qu'à la Cour, la vérité a tort souvent d'être la vérité; qu'elle ressemble à cet élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embrase, & qui peut dévorer celui même qui ne s'en sert que pour le bien public. Sans cette précaution, la vérité, qui est un besoin de l'homme, & sur-tout un besoin des Etats, irrite les passions qu'elle démasque : tout s'arme contre elle; l'orgueil menace, l'intérêt combat, l'envie souffle le feu, & la calomnie accourt pour flétrir l'homme de bien qui l'annonçoit. Nous venons d'en fournir la preuve.

Le Roi de Suède, Frédéric de Hesse-Cassel, mourut en 1751 : son Successeur, Adolphe-Frédéric de Holstein-Eutin, fut proclamé. En montant sur le Trône, ce Prince montra les dispositions les plus favorables à la paix; en conséquence, la Cour de Pétersbourg proposa à celle de Suède, de renouveller le Traité d'Abo, & lui offrit de régler à l'amiable, & par des Commissaires, les différends qui subsistoient encore au sujet des limites de la Finlande.

SECTION XXI.

1754.

Pendant les premières années qui suivirent le mariage du Grand-Duc *Pierre Fédorovitz*, ce Prince, que Bestuchef éloignoit soigneusement de la connoissance des affaires, n'avoit d'autre administration que celle qui concernoit les Etats de Holstein. C'est ici le lieu de faire connoître la mauvaise éducation que ce Prince reçut, & les trames odieuses de Bestuchef pour le rendre suspect à l'Impératrice.

Le caractère du Prince de Holstein n'étoit pas mauvais, mais la manière dont il fut élevé, lui aigrit le caractère, le rendit peu traitable, & lui inspira autant d'indifférence, & peut-être de dégoût pour les Sciences & les Beaux-Arts, que de penchant pour les exercices militaires. Ce Prince, qui sembloit né pour l'infortune, éprouva, dès son enfance, deux malheurs à la fois, celui de perdre son père, & d'avoir un Gouverneur dur, pédant, plus propre à révolter le naturel, qu'à l'engager à s'épanouir pour discerner le caractère & le jugement de l'homme de la nature, destiné à régner un jour sur la Société.

La raison de l'homme, ainsi que ses facultés corporelles, demandent à être formées : on apprend à raisonner, comme on apprend à marcher, mais plus lentement. Pour former l'homme moral, il faut éclairer son esprit, & placer la vertu dans son cœur : les rapports naissans de l'enfance avec les âges qui suivent, exigent que les premiers principes soient vrais, & dans la foule des erreurs qui offusquent l'esprit, il est quelques premières vérités qui conduisent à toutes les autres. Il faut nourrir la jeunesse de ces principes générateurs : évidens par eux-mêmes, ils n'ont pas besoin de discussion. Les bons principes & les maximes lumineuses sucées, pour ainsi dire, avec le lait, don-

nent une bonne & forte teinture, qui pénètre jusqu'au fond de l'ame; ils procurent au cœur & à l'esprit le plus haut degré de capacité & de bonté.

Le Gouverneur du Prince de Holstein, se plaignoit, dit-on, de la vivacité des passions de son Elève. Mais, naître avec des passions n'est pas naître méchant; elles sont indifférentes au bien comme au mal, on peut les diriger vers le bien, & les réprimer par le frein d'une bonne éducation.

C'est de ces points de vue qu'il faut partir & tirer toutes les lignes qui doivent former le plan d'une éducation fondée en raison & conforme à la nature de l'homme physique & moral; il importe beaucoup de commencer de bonne heure, afin que l'enfant n'ait point de volonté propre, & qu'on puisse le tourner de côté ou d'autre, & le plier sans effort à tel ou tel régime. C'est à la douceur à diriger le frein; elle inspire la confiance, & de celle-ci à la docilité, il n'y a qu'un pas pour l'Elève. Ces moyens, comme on le voit, sont dans la nature: en les employant avec prudence, l'Instituteur y auroit accoutumé le jeune Prince, & ils seroient devenus les objets de ses plaisirs.

Ce sont les seules connoissances utiles qui forment les lumières & les mœurs, aussi essentielles au bonheur de l'homme, que l'air à sa conservation: ainsi, en retranchant des connoissances humaines l'incertain & l'inutile, on rétrecit prodigieusement le cercle. Tel est le plan qu'il faut suivre dans l'éducation des Princes, si l'on veut qu'elle devienne la base de la prospérité générale. Ce n'est pas la multitude des connoissances qui est nécessaire à ceux qui sont appellés à conduire les hommes; mais c'est la justesse d'esprit qui leur est d'une nécessité absolue. Il faut donc choisir dans l'immensité, ce qui mérite d'être connu d'eux, les instruire en élaguant, leur faire connoître les devoirs & les droits du sujet & du maître, afin de ne pas blesser les

droits de l'homme en soutenant ceux du Monarque; il faut surtout leur montrer en racourci le bonheur & la gloire à la suite de la vertu & des talens, le malheur & l'opprobre comme un effet des vices & de l'ignorance. Mais comment persuader au pédantisme que savoir peu, quand on ne s'attache qu'à l'utile, c'est savoir beaucoup?

L'esprit de méthode & de justesse est si nécessaire aux Princes, qu'avec lui tous les prestiges de l'éloquence, tous les sophismes de la chicane, tous les fantômes des imaginations ardentes, tous les projets mal concertés s'évanouissent; il n'y a que la vérité qui reste. Avec cet esprit, on applique, pour ainsi dire, la règle & le compas au cercle des affaires, & les affaires s'arrangent avec gloire pour le Prince, avec avantage pour l'Etat.

L'Impératrice Elisabeth, qui vouloit avoir pour successeur le petit-fils de son père, & qui n'ignoroit pas la mauvaise éducation qu'on lui donnoit dans le Holstein, résolut de l'appeller à sa Cour, pour le faire élever sous ses yeux, & le rendre capable de gouverner un jour un des plus vastes Empires du monde. Ce projet étoit digne de la prévoyance maternelle de cette Souveraine : malheureusement elle s'en rapporta, pour l'exécution de son plan, au perfide Ministre qui se croyoit intéressé à le traverser. Au lieu de préparer l'Héritier présomptif de la Couronne à bien régner sur un Peuple qu'il ne connoissoit pas, mais qu'il devoit nécessairement connoître, on le laissa végéter dans une oisiveté aussi dangereuse pour le cœur que pour l'esprit; on l'amusa de bagatelles indignes de son rang, dans l'espérance que ces frivolités lui donneroient du dégoût pour les devoirs importans qu'il auroit à remplir. Les vues ambitieuses de Bestuchef ne se bornèrent pas là : lorsqu'il s'apperçut que le Prince, rejettant les hochets de la folie, ne vouloit plus danser au son des grelots, il éloigna de sa personne tous ceux qui pouvoient lui donner de bons

bons conſeils & de bons exemples; & pour en venir à bout, il inſpira des craintes à l'Impératrice contre les entrepriſes que ſon Neveu pourroit former, & le Grand-Duc fut ſurveillé de près: au lieu de lui apprendre à bien connoître la Nation, la forme du Gouvernement, les intérêts politiques de la Ruſſie, on ne l'admit à aucune délibération du Cabinet; il fut exclu de toutes les conférences: ce n'eſt pas tout; il ne lui étoit pas permis de converſer librement avec ſes Sujets du Holſtein; on éloignoit de lui les perſonnes pour leſquelles il avoit de l'amitié, & juſqu'aux domeſtiques qui lui paroiſſoient attachés: enfin, les Seigneurs Ruſſes, ſoupçonnés d'entretenir un commerce familier avec lui, couroient riſque de perdre à-la-fois leur liberté & leurs biens. C'eſt ainſi qu'après avoir été traité en eſclave par un pédant, le Souverain du Holſtein ne fut enlevé de ſes Etats que pour être conſigné & gardé à vue, comme un priſonnier d'Etat, dans l'Empire même qu'il devoit gouverner un jour, & ſous le règne de la douceur, de la bonté, de la tendreſſe.

Dès ſon enfance, le Succeſſeur d'Eliſabeth avoit montré un goût naturel pour les exercices militaires, & le maniment des armes étoit celui de tous les amuſemens qui lui plaiſoit le plus: nous avons vu à quel point, ou, pour mieux dire, à quel excès il porta, dans un âge plus avancé, le plaiſir d'apprendre & d'enſeigner lui-même l'exercice à la Pruſſienne. Ce fut pour ſatisfaire ce penchant & pour l'étourdir du bruit de ſes chaînes, que l'Impératrice lui permit de faire venir quelques troupes du Holſtein: cette Souveraine lui fit préſent du Château d'Oranienbaum, qui avoit appartenu au Prince Mentſchikof, pour y loger ce petit corps de troupes Allemandes. C'eſt dans ce Château de plaiſance, dont la poſition eſt ſi agréable, que le Prince Impérial ſe rendoit chaque printems, après avoir été priſonnier pendant huit mois d'hiver dans le Palais de ſa Tante.

C'eſt là qu'il cherchoit à ſe dédommager de la contrainte qu'il éprouvoit à la Cour & de la tyrannie de ſes ſurveillans, avec de jeunes Officiers ſans éducation, ſans principes, ſans mœurs, qui confondoient la liberté avec la licence, & faiſoient conſiſter le plaiſir dans la débauche. Les bières fortes, le vin, les liqueurs, le tabac à fumer, le jeu & les femmes, rempliſſoient les intervalles des exercices militaires. La liberté dont le Grand Duc jouiſſoit à Oranienbaum, ſes liaiſons de plaiſirs & de débauches avec des étrangers, augmentoient ſon attachement pour eux, & ſa haine pour les Ruſſes qui le perſécutoient; & comme ce Prince ne ſavoit pas déguiſer ſes ſentimens, ſes ennemis profitoient de ſa franchiſe pour le noircir dans l'eſprit de ſa Tante, en le peignant comme un Prince capable de bouleverſer l'Empire, & de le ruiner entièrement s'il avoit jamais le pouvoir en main. Tel étoit le langage de Beſtuchef & des Courtiſans intéreſſés à brouiller le Neveu avec la Tante. Malgré ces perfides inſinuations, l'Impératrice ne pouvoit étouffer les ſentimens de tendreſſe qu'elle avoit pour le Grand-Duc; elle connoiſſoit ſi bien le caractère de ce Prince, qu'elle diſoit à ceux qui cherchoient à lui donner de l'ombrage contre lui : *Je connois mon Neveu, il a le cœur bon, & je n'ai rien à craindre de ſa part.....*

Mais, dira-t-on, ſi la confiance de l'Impératrice étoit fondée, pourquoi cette Princeſſe laiſſoit-elle ſi peu de liberté à ſon Neveu? Les ſoupçons injuſtes, une ſurveillance déplacée ne pouvoient qu'aigrir l'eſprit & le cœur du jeune Prince, & changer en haine l'affection qu'on auroit dû lui inſpirer pour ſes Sujets futurs.

Il eſt certain que les précautions de l'Impératrice préſentent d'abord un contraſte entre ſa façon de penſer & d'agir envers ſon Neveu; mais ce contraſte diſparoît dès qu'on examine les motifs de ces précautions exceſſives. Eliſabeth connoiſſoit l'inſtabilité de ſon ſceptre, & le caractère féditieux des Régimens des Gardes

& des Nobles de la Cour; elle n'auroit pas dû occuper le Trône avant le fils de sa sœur aînée : elle y étoit montée par une révolution ; & c'étoit pour prévenir les murmures & les complots des mécontens, qu'elle avoit fait venir à Pétersbourg le jeune Duc de Holstein, & qu'elle le déclara son Successeur. Ce n'étoit pas les entreprises du Grand-Duc qu'Elisabeth redoutoit ; c'étoit les conseils perfides que des ambitieux pouvoient donner à un Prince dont le cœur étoit bon, mais dont le caractère manquoit de l'énergie nécessaire pour résister aux insinuations des malintentionnés ; & de-là, la gêne & les entraves dans lesquelles elle retenoit son Successeur ; de-là, l'éloignement des personnes pour lesquelles il avoit de l'attachement, & la défense sévère d'avoir des relations particulières avec lui.

Ce qui prouve invinciblement qu'Elisabeth n'avoit aucune défiance du cœur de son Neveu, mais qu'elle redoutoit les complots que ses Sujets pouvoient former contre elle, c'est la crainte qui s'empara d'elle au moment même où elle monta sur le Trône ; crainte qui l'alarmoit jusque dans le sein des plaisirs, & qui ne finit qu'avec elle. Tout lui donnoit de l'ombrage ; tout lui présentoit une perspective funeste, qu'elle s'efforçoit d'éloigner par des précautions plus propres à redoubler ses alarmes qu'à la rassurer.

Les actions les plus ordinaires de la vie se faisoient avec un air de mystère ; les heures des repas, le lieu désigné pour les prendre, varioient presque chaque jour : cette Souveraine ne couchoit pas deux nuits de suite dans la même chambre ; son lit étoit un secret dont l'intimité seule avoit connoissance. Que la peur soit toujours près de l'ame des mauvais Princes, c'est justice ! c'est aux Tyrans à s'enfermer dans le nuage. *Fénélon* peint Pygmalion inaccessible à son Peuple & caché au fond de son Palais ; mais que la bonne, la clémente Elisabeth vive retirée au fond

du sien, en tremblant pour sa vie & pour son Trône, c'est un phénomène dont le despotisme seul peut expliquer la cause. Que pouvoit craindre une Princesse qui traînoit après elle tous les cœurs & qui étoit gardée par l'amour de ses Sujets? Il n'y a que cet amour qui caractérise le vétitable Maître; & c'est dans ses bras qu'elle pouvoit défier l'orage qu'elle redoutoit, & qui ne gronda jamais sur sa tête.

La terreur panique qui flétrit les beaux jours d'Elisabeth, étoit un vice d'acquisition, sucé, pour ainsi dire, avec le lait. On a vu que cette Princesse n'avoit point été élevée d'une manière conforme à sa naissance : deux femmes ignorantes, superstitieuses & pusillanimes présidèrent à sa première éducation; & les préjugés sucés avec le lait sont indélébiles. Devenue adolescente & Souveraine d'un Empire orageux, Elisabeth porta sur le Trône les craintes dont on l'avoit bercée; & Bestuchef profita de ces dispositions pour lui inspirer une défiance générale, la faire trembler sur son Trône, s'emparer de toute sa confiance, & faire sentir à la Nation la verge de fer qu'il appesantissoit jusque sur sa Souveraine.

SECTION XXII.

Tandis que le Prince Impérial perdoit le tems à Oranienbaum; la Grande-Duchesse, son Epouse, l'employoit utilement à s'instruire du caractère de la Nation, des usages, des Coutumes & des Loix de l'Empire, des maximes fondamentales des administrations plus éclairées, des réformes à faire pour opérer le bien & détruire les abus. La lecture des bons ouvrages la dédommageoit de toutes les autres privations : il y avoit plus à gagner pour cette Princesse de s'entretenir avec les hommes célèbres qui n'étoient plus, que de converser avec les vivans. C'est ainsi qu'Aristide retrouva dans le travail l'ami qui le consoloit de la perte de ceux que l'injustice ou l'envie lui avoit enlevés. Cette

consolation fut suivie d'une autre qui causa à l'Impératrice & à la Nation une joie inexprimable. La Grande-Duchesse devint enceinte, après neuf années de mariage; elle accoucha heureusement d'un Prince qui reçut au baptême le nom de *Paul Pétrovitz*, & qui fut déclaré Prince Héréditaire de la Couronne Impériale.

SECTION XXIII.

1756.

On a vu (Section XIII) comment Bestuchef, ennemi déclaré de la Maison de Brandebourg, avoit réconcilié les Cours de Vienne & de Pétersbourg en 1744. Cette réconciliation fut suivie d'une alliance offensive & défensive des deux Impératrices & de l'Electeur de Saxe contre le Roi de Prusse. Par une suite nécessaire des Traités, la guerre allumée entre la France & l'Angleterre devoit porter ses ravages dans toutes les parties de l'Empire d'Allemagne; aussi vit-on bientôt la rupture éclater entre l'Impératrice-Reine & les Prussiens. Frédéric, ayant découvert les intrigues dont il étoit l'objet, entra en Saxe à la tête d'une Armée. Cette invasion déconcerta les plans des trois Cours. Dans la position la plus critique où jamais Monarque se soit trouvé, le Roi de Pologne informa l'Impératrice Elisabeth de l'invasion de son Electorat, & réclama son secours pour apporter un changement prompt & favorable à sa situation. La réponse que cette Princesse fit au Baron *d'Ygelstein*, fut précise : on en jugera par la déclaration suivante, entièrement conforme à celle que le Secrétaire de Légation du Roi de Pologne eut ordre d'envoyer à sa Cour.

» Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies a vu avec une
» extrême surprise, tant par les derniers avis reçus de M. de Groff,
» son Conseiller d'Etat actuel, & Envoyé extraordinaire à Dresde,
» que par l'extrait que M. le Secrétaire d'Ambassade a commu-

» niqué, d'une lettre du Miniſtère de la Cour de Saxe, l'invaſion » arbitraire des troupes Pruſſiennes dans les Etats Electoraux de » Saxe, & la déclaration faite à Dreſde par le Miniſtre Pruſſien » Malzahn, que le Roi de Pruſſe avoit réſolu de garder, pendant » quelque tems, ce pays neutre en dépôt.

» Le zèle conſtant & inaltérable avec lequel Sa Majeſté Impé- » riale a toujours pris à cœur le bien-être, la ſûreté & les intérêts » de ſes hauts Alliés en général, mais en particulier ceux de Sa » Majeſté le Roi de Pologne, & de remplir fidèlement ſes enga- » gemens envers eux, ne lui a pas permis de perdre un inſtant » pour faire aſſurer, en ſon nom, Sadite Majeſté, par M. de Groſſ, » ſon Envoyé extraordinaire, que, compatiſſant ſincèrement au » malheur dont l'Electorat de Saxe a été accablé ſi inopinément, » Sa Majeſté Impériale ſe fera en même-tems un devoir parriculier » de procurer à Sa Majeſté le Roi de Pologne, à l'occaſion des » violences commiſes contre ſes Etats héréditaires, une ſatisfac- » tion bien moins proportionnée au dommage qui lui a été cauſé, » qu'à l'énormité de cette téméraire infraction de la Paix, du Roi » de Pruſſe. Et comme S. M. Impériale ſe promet à cet égard les » mêmes diſpoſitions des ſentimens magnanimes & de l'amitié de » S. M. l'Impératrice-Reine, en qualité de bonne Alliée, elle a » fait connoître à S. E. M. le Comte d'Eſterhaſi, Ambaſſadeur de » Sadite Majeſté auprès d'Elle, ſes ſentimens, tant ſur cette dé- » marche audacieuſe du Roi de Pruſſe, principalement entrepriſe » contre les Etats de S. M. l'Impératrice-Reine, que ſur les me- » ſures efficaces à prendre de concert pour s'oppoſer à ce torrent, » en priant Sadite Excellence d'en rendre compte à ſa Cour, le » plus promptement qu'il feroit poſſible, & de repréſenter que » la néceſſité d'une pareille coopération commune n'étoit pas » ſeulement fondée ſur l'obligation où ſe trouvoient les deux » Cours Impériales, de faire obtenir juſtice à Sa Majeſté le Roi

» de Pologne; mais qu'il falloit de plus considérer que, quand » même le Roi de Prusse, voyant la fermeté & les préparatifs » des deux Cours Impériales, ne voudroit pas se hazarder plus » avant, & se contenteroit de rester en possession des Etats de » Saxe, & d'en achever la ruine, les deux Cours Impériales ne » pourroient pas en demeurer là; mais que leur propre intérêt » commun doit leur dicter de saisir cette occasion pour mettre » des bornes convenables à la puissance du Roi de Prusse: ce » que tout l'Univers impartial ne sauroit que trouver juste & » raisonnable.

» Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies ne fait, par » conséquent, pas le moindre doute que S. M. l'Impératrice-» Reine ne soit disposée d'elle-même à faire attaquer, sans perdre » de tems, l'Armée du Roi de Prusse, quand même elle ne seroit » pas encore entrée dans les Etats de Sadite Majesté Impériale; & » que de plus elle se tiendra fermement assurée que, malgré la » saison avancée & la longueur de la marche, S. M. Impériale ne » manquera point de faire une prompte & puissante diversion au » Roi de Prusse.

» M. l'Envoyé de Groff a ordre d'y ajouter, que, comme les » deux Cours Impériales auront besoin de quelque tems pour » effectuer ces mesures, S. M. Impériale reconnoît, en attendant » elle-même, que Sa Majesté Polonoise, dans un évènement aussi » inopiné, n'a pu prendre d'autre parti que celui qu'elle a déja » pris; & S. M. Impériale est aussi dans la ferme espérance que » S. M. Polonoise, conformément à sa prudence & à sa péné-» tration reconnues, voudra bien, jusqu'à l'arrivée du secours » des Armées des deux Cours Impériales, continuer à prendre » de telles mesures que sa Personne sacrée ne soit exposée à aucun » inconvénient, ni entrer absolument dans quelque négociation » ou accommodement avec le Roi de Prusse; mais épargner son

» Armée & la tenir prête à pouvoir se joindre, dans l'occasion ; » aux troupes des deux Cours Impériales, ou du moins d'agir avec » elles en même-tems, & par-là se procurer une satisfaction aussi » juste que convenable, laquelle on doit infailliblement espérer » de la justice de sa cause & de l'assistance du Tout-Puissant. » A Pétersbourg, le 7 Septembre 1756 «.

Rien ne prouve mieux les sentimens d'Elisabeth & le vif intérêt qu'elle prenoit aux malheurs de la Saxe, à la cause du Roi de Pologne & à celle de l'Impératrice-Reine. Les ordres furent donnés pour réparer les grands chemins de la Courlande, afin de faciliter la marche de l'Armée, & favoriser une puissante diversion en Prusse. Jusqu'à cette époque, la Cour de Russie s'étoit peu mêlée des guerres d'Allemagne ; mais depuis, elle a pris part à tous les troubles.

Section XXIV.

Immédiatement après son avènement au Trône, Elisabeth supprima le Conseil du Cabinet établi sous les règnes précédens, & toutes les affaires furent renvoyées au Sénat. Ce nouvel arrangement étoit contraire aux vues du Chancelier Bestuchef, qui vouloit élever son autorité sur les débris de celle du Sénat. L'Impératrice n'y assistoit plus, ce Corps lui avoit donné des sujets de mécontentemens, & Bestuchef n'eut pas de peine à l'engager de créer en cette année un Tribunal supérieur, nommé *Conseil de Conférence*. Les alliances, la guerre, les finances & la plupart des affaires importantes furent du ressort de ce Tribunal ; de sorte que les Membres du Conseil pouvoient tout, & les Sénateurs ne pouvoient rien ou presque rien. Cette nouvelle forme d'administration devint une Aristocratie absolue, dont Bestuchef étoit l'ame. Ainsi le despotisme prend tour-à-tour les formes différentes & les masques que lui donnent les passions des

des favoris ambitieux, mais toujours au préjudice de l'Etat & contre les intérêts du Souverain.

Ce fut aussi en cette année que l'Impératrice ressentit les premières attaques de la cruelle maladie qui abrégea ses jours. Les bons Princes ne devroient jamais mourir.

SECTION XXV.

1757.

Pendant que les troupes Russes précipitoient leur marche pour opérer une diversion avantageuse au Roi de Pologne, ce Prince, qui avoit vu son Armée faite prisonnière à Pirna, prit le parti de se rendre à Varsovie. De son côté, le Roi de Prusse, qui connoît le prix du tems, qui sait tirer parti de toutes les circonstances, & que les circonstances servirent toujours bien, étoit entré en Bohême, & dévastoit ce Royaume. La rapidité de sa marche & de ses conquêtes détermina le Roi d'Angleterre à envoyer en Russie Sir Charles Hanbury Williams, pour engager Elisabeth à se porter Médiatrice entre les Cours de Vienne, de Berlin & de Dresde. On répondit à l'Envoyé de S. M. Britannique, que cette médiation étoit incompatible avec les mesures qu'avoit déja prises S. M. Impériale, & que cette Souveraine étoit décidée à ne rappeller ses troupes qu'après que les deux Puissances, qui avoient essuyé des pertes considérables, auroient reçu une satisfaction proportionnée à l'offense. Ce refus fut suivi d'un autre: l'Electorat de Hanovre redoutoit une disette, & le Ministre Anglois demanda la permission d'acheter une certaine quantité de grains dans la Livonie, pour l'approvisionnement de cet Electorat. Le Ministre de Russie se servit d'un prétexte plausible pour rejetter cette demande; il allégua la nécessité d'établir de grands magasins pour la subsistance de l'Armée. Ce refus de l'exportation des grains n'étoit pas conforme aux inclinations bienfaisantes d'Elisabeth;

mais il eſt des occaſions malheureuſes où l'humanité ne s'accorde guère avec la politique. Rien ne prouve mieux la ſenſibilité du cœur de cette Princeſſe que les ſommes conſidérables qu'elle fit remettre à la Reine de Pologne, qui, au milieu des troupes Pruſſiennes qui occupoient Dreſde, n'avoit pas voulu abandonner ſes fidèles Sujets. Le Lecteur ſe rappelle avec quelle fermeté & quelle dignité M. le Comte *de Broglie* ſe conduiſit dans cette circonſtance critique. Il n'eſt plus, & la France a perdu un homme à grand caractère, un Politique habile, un Général ami de l'ordre & de la diſcipline, implacable ennemi des frippons. On lui a reproché des défauts; mais ſes détracteurs étoient-ils des Anges?

SECTION XXVI.

Depuis le renvoi du Marquis de la *Chétardie*, il régnoit une eſpèce de froideur entre la France & la Ruſſie: les intrigues de Beſtuchef les avoient éloignées l'une de l'autre; l'invaſion de la Saxe & de la Bohême les rapprochèrent. L'Impératrice Eliſabeth accéda au traité d'alliance entre les Cours de Vienne & de Verſailles, & cette Souveraine accueillit avec diſtinction le Comte de Poniatowski, en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire du Roi & de la République, qui venoit réclamer ſon aſſiſtance & offrir à ſes troupes un paſſage par la Pologne.

L'Armée Ruſſe, commandée par le Feld-Maréchal *Apraxin*, ſe mit en marche; & tandis qu'elle s'avançoit vers la Pruſſe, qu'elle s'emparoit de la ville de Mémel, la Flotte ſortie de Kronſtadt, interceptoit les bâtimens Pruſſiens, bloquoit les ports de ce Royaume, & toute communication étoit interrompue. Le 30 d'Août il y eut une affaire vive & meurtrière entre les Pruſſiens & les Ruſſes: le Maréchal *Lehwald* attaqua Apraxin, qui étoit retranché près de *Groſs-Jægerſdorſt.* Les Ruſſes vivement attaqués, ſe défendirent avec une bravoure extraordinaire, &

ne perdirent pas un pouce de terrein tant que dura l'action. Les deux Armées combattirent avec une égale fermeté pendant quelque tems ; mais la belle résistance des Russes vainquit l'opiniâtreté des Prussiens, qui furent obligés d'abandonner le champ de bataille, couvert de trois mille morts, & de laisser vingt-neuf pièces de canon.

Le Maréchal Apraxin ne fut pas, ou ne voulut pas profiter d'un avantage souvent décisif au commencement d'une guerre : l'Armée victorieuse, au lieu de décamper, de poursuivre l'ennemi, & de marcher vers la capitale de la Prusse, se replia du côté de la Courlande & de la Pologne, où elle prit des quartiers d'hiver anticipés. Elisabeth, mécontente d'une retraite qu'aucune raison ne rendoit nécessaire, ordonna à son Maréchal de remettre le commandement au Général *Fermer*, & de venir rendre compte de sa conduite : en même-tems elle fit déclarer à tous les Ministres résidans à sa Cour, que ses troupes alloient quitter leurs cantonnemens, & entrer une seconde fois en Prusse.

Section XXVII.

1758.

A l'ouverture de la campagne, le Général Fermer prit Koenisberg, mit tout le pays à contribution ; & poursuivant sa marche, il s'empara de la ville de Custrin, près de laquelle il remporta, les 25 & 26 Août, une victoire complette sur les Prussiens.

Apraxin, détenu prisonnier à Narva, y subit plusieurs interrogatoires ; mais, quoique tout le monde fût mécontent de sa conduite, ses Juges trouvèrent que les accusations n'étoient pas assez graves : elles portoient, 1°. sur la précipitation avec laquelle il avoit fait retirer & séparer son Armée, dans une circonstance où l'ennemi battu & en désordre, ne pouvoit s'opposer aux avantages ultérieurs que les Russes auroient remportés en le poursuivant ;

2°. sur la foiblesse inexcusable avec laquelle il avoit toléré les excès des troupes irrégulières, qui avoient commis des cruautés révoltantes & nuisibles au bien du service. Apraxin allégua pour excuse le défaut de magasins pour la subsistance de son Armée, l'indiscipline des troupes légères, la crainte d'une révolte & d'une désertion, toujours facile dans un pays étranger. Ses Juges le renvoyèrent absous du crime capital, ne trouvant pas que les chefs d'accusation dussent être mis au rang de ceux contre lesquels on prononce la sentence de mort. Il est probable qu'Apraxin auroit bientôt éprouvé la clémence d'Elisabeth, si une attaque de paralysie, qui l'enleva subitement, n'eût prévenu la grace de sa Souveraine.

SECTION XXVIII.

Depuis quelque tems l'Impératrice soupçonnoit la fidélité de son Chancelier Bestuchef: il étoit son favori, il étoit tout-puissant, haineux, vindicatif; on le craignoit, & la crainte imposoit silence à tous ceux qui avoient de justes plaintes à former contre lui. Mais le règne des méchans a un terme marqué dans les excès auxquels ils se livrent toujours. Elisabeth, convaincue par une multiplicité de preuves rassemblées, que son Ministre la trompoit, se détermina enfin à le priver de toutes ses charges. Le public ne fut pas peu surpris de la chûte inopinée de ce favori; mais son étonnement redoubla lorsqu'il apprit une partie des causes de sa disgrace, dans la déclaration que le Sénat fit publier par ordre de la Souveraine. M. *Williams* dit : *que le Grand-Duc fut la cause de sa disgrace, pour l'avoir engagé à retarder les opérations de l'Armée Russe.* M. Williams a été mal informé des causes de cette disgrace : l'Editeur des Mémoires de Manstein va le lui prouver.

» Le Comte Bestuchef, ennemi déclaré de la maison de Bran-»debourg, fut le principal auteur du traité d'alliance entre les »Cours de Vienne & de Pétersbourg, & un des premiers moteurs

» de la dernière guerre contre le Roi de Prusse; guerre ruineuse » qui a coûté à la Russie au-delà de 300 mille hommes, & plus » de 30 millions de roubles. Comme il s'apperçut que le Grand-» Duc, Pierre Fédorovitz ne l'aimoit pas, & qu'il étoit grand » partisan du Roi de Prusse, il forma le projet de l'exclure de » la succession, pour placer sur le Trône le Prince Paul Pétrovitz, » son fils, sous la tutelle de sa mère, aujourd'hui régnante; & » par là il hâta sa chûte. Tout le monde sait que l'Armée Russe, » aux ordres du comte Apraxin, après avoir gagné la bataille de » Grofs-Jœgersdorf sur celle de Prusse, commandée par le Général » Lewald, reprit le chemin de la Russie. Elisabeth, au sortir » d'une maladie dangereuse, s'étant informée de l'état de son » Armée, apprit la retraite d'Apraxin. Après les informations, » elle sut que ce Maréchal s'étoit retiré en conséquence d'une » lettre de Bestuchef, qui, croyant l'Impératrice à la veille de » mourir, vouloit se servir de l'Armée pour l'exécution de son » projet. Ayant été accusé devant cette Princesse, par le Cham-» bellan de Brockdorf, sur ces faits, il fut arrêté & démis de » ses charges «.

Voilà des faits qui portent une grande lumière sur les incidens qui avoient retardé les premiers progrès de l'Armée Russe; ils peuvent servir de fil dans le labyrinthe obscur de la conduite de Bestuchef pendant son administration, & de suite aux grands évènemens qui restent à esquisser. Mais le projet dont il s'agit ne fut pas la seule cause de la disgrace de Bestuchef: Elisabeth découvrit encore les trames odieuses de son Ministre pour semer la mésintelligence entre les Cours de Versailles & de Pétersbourg, & d'autres crimes annoncés dans le Manifeste suivant.

» Elisabeth I, par la grace de Dieu, Impératrice & Autocratrice » de toutes les Russies, &c. Faisons savoir à tous & à un chacun

» que nous avons fait arrêter notre ci-devant Chancelier Beſtuchef » Rumin, & que nous l'avons dépouillé de toutes ſes charges » & dignités, ſans devoir en rendre compte à d'autres Puiſſances » qu'à Dieu ſeul; voulons qu'il ſoit notoire à tous, que nous » avons uſé pluſieurs fois envers ledit Beſtuchef, de toute la » douceur & de toute la modération conformes aux loix de la » plus exacte équité; que nous l'avons même laiſſé jouir de » notre protection dans les cas où il en avoit le plus de beſoin, » que cependant nous n'avons pu parvenir au but que nous nous » promettions de notre clémence, & que les crimes de cet » homme ſont enfin montés au point que nous nous ſommes » vue obligée de prendre le parti que nous venons de dire.

» Il y avoit déja long-tems que nous avions de fortes raiſons » de nous défier de lui: mais notre clémence & générosité pré» valoient toujours ſur la juſtice même, qui exigeoit que nous » le puniſſions de ſon ingratitude pour tant de bienfaits dont nous » l'avons comblé, & nous eſpérions que nos bontés pourroient » enfin le rappeller à ſon devoir. Cependant il n'a point changé » de conduite, & notre patience & nos procédés généreux n'ont » fait que l'endurcir de plus en plus dans ſes perverſités. Enfin » il s'eſt porté juſqu'à l'oubli de ce qu'il devoit à la Majeſté » Souveraine. Comme ç'eût été agir contre toute juſtice, & contre » ce que nous nous devons à nous-mêmes, d'écouter plus long» tems notre penchant naturel à la douceur, à la clémence, » nous nous ſommes vue dans la néceſſité de dépoſer le ſuſdit » Chancelier Beſtuchef-Rumin, de lui ôter toutes ſes charges & » dignités, de le faire arrêter & tenir ſous bonne & ſûre garde, » & de faire examiner ſa conduite par une Commiſſion décernée » à cet effet par-devant nous.

Le Procès de Beſtuchef fut inſtruit en forme; on lui intenta

différentes accusations, & les principaux chefs sur lesquels il fut convaincu, sont, 1°. *que par toutes sortes de moyens, il avoit étendu au-delà des bornes prescrites, l'autorité qu'on lui avoit confiée, & qu'au lieu de s'attacher avec zèle au service de sa Souveraine, il n'avoit cherché qu'à assouvir son ambition & sa cupidité.*

2°. *Que non-seulement il n'avoit pas mis à exécution les ordres les plus précis de l'Impératrice, lorsqu'ils ne répondoient pas à ses vues; mais que toutes les fois qu'il s'étoit vu dans l'obligation de les suivre & de s'y conformer, il avoit cherché, par toutes sortes de voies obliques, à les rendre inutiles.*

3°. *Que loin de veiller aux intérêts de la Souveraine & de l'Etat, & de révéler les trames formées à leur préjudice, il avoit gardé le secret le plus profond, au lieu de révéler ces complots, comme il y étoit obligé par ses sermens & par le devoir de sa charge.*

4°. *Qu'il s'étoit rendu coupable du crime de lèse-Majesté au premier chef, en prétendant que ses ordres particuliers devoient être suivis préférablement à ceux de S. M. I., & qu'il avoit voulu par-là s'arroger le titre de Corégent de l'Empire.*

5°. *Que sans l'aveu, & même contre le vœu de sa Souveraine, il s'étoit mêlé de quantité d'affaires qui ne concernoient point son département; que, guidé par des vues malignes & criminelles, il avoit eu la perfide audace, non-seulement de faire TOUTES SORTES DE MAUVAIS RAPPORTS à l'Impératrice contre le Grand-Duc & la Grande-Duchesse, mais encore de tâcher, par les INSINUATIONS LES PLUS MALICIEUSES, de détourner leurs Altesses Impériales de l'affection & du respect qu'elles devoient à Sa Majesté, &c.*

Ce procès ayant été instruit avec l'exactitude la plus scrupuleuse, Bestuchef fut condamné à passer le reste de sa vie dans une de ses terres, où il seroit gardé à vue. L'année suivante il fut envoyé en exil à Goretovo, petit bourg situé à 120 verstes de Moskou, où, après beaucoup de difficultés, on lui permit de bâtir une maison. Dans la Sentence qui le condamne, il est

traité, en termes généraux, de fourbe, de traître, de scélérat, qui a vieilli dans le crime, &c. Il resta dans le lieu de son exil jusqu'à l'avènement au Trône de l'Impératrice régnante, qui le rappella le 3 juillet 1762. La Sentence qui condamna Bestuchef à l'exil, étoit trop douce : le vase qui a contenu du poison en retient toujours quelques parties; il ne suffit pas de le mettre à part, la sûreté publique veut qu'on le brise.

Le Prince *Charles*, troisième fils du Roi de Pologne, se rendit à Pétersbourg en cette année : on attribua le motif de son voyage à la reconnoissance due à l'Impératrice, qui prenoit un si vif intérêt aux malheurs des Etats Electoraux de la Saxe; aussi ne fut-on pas peu surpris lorsque Sa Majesté déclara que ce Prince venoit d'être élu Duc de Courlande & de Sémigalle.

SECTION XXIX.

1759.

Les fatigues de la campagne précédente avoient altéré la santé du Général Fermer; il demanda la permission de se retirer. L'Impératrice jugea à propos de confier le commandement de son Armée au Général *Soltikof*, qui partit aussitôt pour concerter avec les Généraux Autrichiens, les opérations de cette campagne. M. Villiams, qui a traduit en anglois, dans son Histoire des Gouvernemens du Nord, presque tout ce qui a été imprimé en françois sur l'Histoire moderne de Russie, dit : » que le » Général Fermer demanda la permission de se retirer, sous » prétexte que les fatigues de la première campagne avoient » affoibli sa santé; mais qu'il ne forma cette demande que parce » qu'il redoutoit le Grand-Duc, qui, protégeant les Prussiens, » ne manqueroit pas de le punir un jour de l'activité qu'il avoit » mise à cette guerre....

Le même Ecrivain ajoute : » que Soltikof, apprenant combien » ses

» ses opérations déplaisoient au Grand-Duc, ne profita point » de la victoire de *Crossen* & de celle de Francfort sur l'Oder; » qu'il resta dans l'inaction le reste de la campagne, & le com- » mencement de la suivante «. La saine critique n'admet point une pareille supposition, elle rejette avec sévérité tous les faits douteux & improbables. Quiconque a véeu en Russie, sous le règne de l'Impératrice Elisabeth, & qui se rappelle la manière dont cette Princesse gouvernoit son Empire, révoquera en doute que le Grand-Duc ait jamais fait passer des ordres secrets aux Généraux des troupes qui étoient en Allemagne, pour contrarier ceux de son Auguste Tante, & pour nuire aux véritables intérêts de la Russie. Nous sommes bien éloigné de croire qu'aucun des Généraux Russes ait été capable de trahir à la fois sa Souveraine & sa Patrie, en risquant de suivre d'autres ordres que ceux émanés du Conseil suprême, où le Grand-Duc n'étoit pas admis. Ce qui est vrai, c'est l'amitié & l'estime que ce Prince avoit pour le Roi de Prusse; mais ce n'étoit pas ses grandes qualités qu'il estimoit le plus; c'étoient ses talens guerriers qu'il se proposoit pour modèle, & qu'il voulut imiter lorsqu'il eut en main les rênes du Gouvernement. Mais revenons aux opérations du Général Soltikof.

Les premiers coups furent portés du côté de Crossen. Ce fut là qu'un corps de Prussiens attaqua l'Armée Russe, & fit, pendant quatre heures, les plus grands efforts de valeur pour l'entamer, mais inutilement. Ce corps fut obligé de se retirer avec une perte considérable : il laissa, dit-on, sur le champ de bataille, deux mille morts, vingt-une pièces de canons, six drapeaux & trois étendards; on évalue le nombre des blessés à quatre mille, & celui des déserteurs à trois mille.

Les vainqueurs marchèrent sur le champ à Crossen, & de là à Francfort sur l'Oder. Après s'en être emparés, ils envoyèrent

des détachemens jusqu'aux portes de Berlin. On a dit que cet échec, loin de déconcerter *Frédéric*, ne fit que redoubler son activité; on a dit vrai. Ce Monarque, à la tête de vingt mille hommes, fit des marches forcées pour prévenir la jonction des Généraux Autrichiens *Laudhon* & *Haddick* avec les Russes, & pour rassurer, par sa présence, son Armée battue. Malgré sa diligence, le Monarque Prussien arriva trop tard, la jonction étoit faite.

La réunion des forces alliées n'intimida point un Roi accoutumé à vaincre, & qui vouloit effacer la honte de la journée de Crossen. Les Russes, fiers de leurs premiers avantages, les Prussiens commandés par un Héros, & les deux Armées en présence, désiroient également un nouveau combat, & l'on devoit s'attendre des deux côtés à voir disputer la victoire avec acharnement. Le 20 Août, *Frédéric* attaqua les Russes, & la défense fut d'abord aussi vigoureuse que l'attaque; les deux Nations combattirent avec une valeur égale. Peu après, les Prussiens eurent un avantage marqué qu'ils conservèrent pendant quelques heures, malgré la bravoure & la résistance des Russes. Mais au moment où la fortune & la victoire paroissoient attachées au char de *Frédéric*, Soltikof rassemble toutes ses forces, les fait agir de concert, repousse l'ennemi à son tour, & la victoire se décide pour lui, après un combat opiniâtre de huit à neuf heures. Les Prussiens, accablés par le nombre, furent obligés de se retirer, & d'abandonner aux vainqueurs vingt-six drapeaux, deux étendards, près de 160 pièces de canons, une grande partie de leur bagage & des munitions de toute espèce. Ils laissèrent huit mille morts sur le champ de bataille; sept mille blessés & déserteurs tombèrent entre les mains des Russes à qui cette victoire coûta près de quinze mille hommes.

Ce fut dans cette action (si notre mémoire est fidelle) que le Général Panin déploya un courage, une intrépidité, une bravoure

dont l'Histoire fournit peu d'exemples. Les douleurs d'un violent accès de goutte ne purent le retenir au lit ; il se fit placer à cheval avec des coussins sous ses pieds, défia la goutte & l'ennemi, fit des prodiges de valeur, & ne rentra dans sa tente qu'après la bataille gagnée. Un Général qui a un pareil empire sur lui-même est au-dessus de tous les éloges ; & si on lui refusoit la couronne civique, à qui la décerneroit-on ?

On dit qu'après la perte de cette bataille, l'une des plus sanglantes dont ce siècle ait été témoin, *Fréderic*, plus grand que ses revers, écrivit au Marquis *d'Argens : Mes affaires vont mal ; j'ignore ce que la fortune me réserve, elle est femme, & je ne suis pas galant.*

La fermeté stoïque qui distingua *Marc-Aurèle* parmi les Empereurs Romains, devoit se retrouver dans un Prince qui fit monter avec lui la Philosophie sur le Trône.

SECTION XXX.

La nouvelle de la victoire de Cunersdorf, près de Francfort sur l'Oder, fut reçue à Pétersbourg avec des transports de joie. La sensible Elisabeth fut la seule qui ne partagea point l'allégresse publique. En apprenant ce que coûtoit cette victoire, elle s'écria : *Combien d'innocens ont perdu la vie !* On n'a point exagéré en disant que cette Princesse gémissoit de tous les sacrifices que le bien réel ou apparent de l'Etat exigeoit d'elle : on la vit souvent arroser de ses larmes les trophées de sa gloire & les lauriers que cueilloient ses Généraux.

Après avoir versé des pleurs sur les morts, l'Impératrice distribua des récompenses au Général & à tous les Officiers qui avoient soutenu avec tant de gloire l'honneur de l'Empire Russe ; elle fit présent d'une demi-année de paie à l'armée victorieuse : elle fit plus, elle ordonna que tout soldat qui justifieroit s'être trouvé à

la bataille de Cunersdorf, fût affranchi de toutes corvées pendant le reste de sa vie.

SECTION XXXI.

1760.

M. *Keith*, Ministre d'Angleterre, propofa à l'Impératrice de terminer dans un Congrès les différends des Puiffances Belligérantes, & lui remit la déclaration de Leurs Majeftés Britannique & Pruffienne pour la tenue de ce Congrès. La réponfe d'Elifabeth fut courte, mais énergique. » Je fais, dit-elle, combien la guerre » fait répandre de fang, & je défire de tout mon cœur une paix » ferme & durable. Mais comme je veux procurer à mes fidèles » Alliés une fatisfaction proportionnée à leurs pertes, je ne puis » entrer en négociation que de concert avec eux «.

Pour obtenir une paix réparatrice des torts, il falloit fe préparer à continuer la guerre; & pour le faire avec fuccès, cette Princeffe donna l'ordre d'enrôler un homme fur cent vingt-huit dans les Provinces obligées de fournir des recrues : ce qui devoit compofer un corps de quarante-cinq mille foldats.

C'étoit pendant un hiver très-rigoureux que fe faifoient toutes les difpofitions pour la campagne fuivante. Le froid exceffif de cette année procura une découverte touchant le froid artificiel; c'eft ici le lieu de la rapporter : ceux que la Phyfique n'intéreffe pas, pourront fe difpenfer de la lire.

SECTION XXXII.

L'expérience dont il s'agit eut lieu le 25 Décembre 1759, entre neuf & dix heures du matin, le Thermomètre de M. *Delifle* marquant le froid naturel au 205ᵉ degré. Le Profeffeur *Braun*, de l'Académie de Pétersbourg, voulut voir de combien il pourroit l'augmenter par le moyen de la glace, de la neige & de l'eau-forte.

Dans la première expérience faite avec la glace, le mercure du Thermomètre descendit jusqu'au 260e degré; dans la seconde, avec la neige, jusqu'au 380e; & dans la troisième, avec l'eau-forte, jusqu'au 470e. A ce degré, le mercure demeura immobile, quoique le Thermomètre restât en plein air pendant 15 minutes; mais le mercure commença à remonter lorsqu'on eut porté le Thermomètre dans une chambre chaude.

M. Braun réitéra ces expériences avec le même Thermomètre & avec un autre, le 5 & le 6 de Janvier 1760, & les effets furent constamment les mêmes. Ce Professeur eut l'attention de casser la boule du Thermomètre, dès qu'il vit le mercure immobile. Le premier jour, le 5, après la rupture de la boule, le mercure fut trouvé dur dans toutes les parties du petit globe qu'il formoit, excepté dans le milieu où il y avoit encore un peu de fluidité: ce jour-là le Thermomètre marquoit le froid naturel au 199e degré. Le lendemain, le froid naturel étant à 211 degrés, M. Braun rompit encore les boules de deux autres Thermomètres, & trouva dans les deux petits globes de mercure le milieu plus ou moins fluide; mais les parties gelées du mercure s'étendoient comme une pâte, & on les coupoit avec le canif. Ce mercure demeura douze minutes en plein air avant de pouvoir reprendre sa fluidité, & il ne redevint fluide qu'au moment où le froid diminua d'un degré. Les mêmes expériences ont été faites dans le même tems par trois autres Membres de l'Académie, & la parfaite conformité de leurs résultats avec ceux de M. Braun, décide absolument la congelation du mercure à certain degré de froid.

Nous étions alors à Pétersbourg, & nous avons décrit dans un de nos Ouvrages les autres effets produits par ce froid excessif, & inconnu jusqu'alors au 60e degré de latitude. On sait que *Fahrenheit* a marqué sur son Thermomètre le point du froid artificiel au 40e degré au-dessous de 0, degré qui répond au 210e du Ther-

momètre de M. Delifle ; & jufqu'ici perfonne n'avoit cru que le froid artificiel pût être porté plus loin. Cependant, la dernière des trois expériences de M. Braun prouve qu'il a été porté 260 degrés plus loin au Thermomètre de M. Delifle, ce qui fait 312 degrés de Fahrenheit. Un point auffi exceffif doit paroître furprenant.

SECTION XXXIII.

Dès que la faifon permit aux deux Armées d'entrer en campagne, les hoftilités recommencèrent, &, après bien des marches, des contre-marches, de petits combats peu décififs, une divifion de troupes Ruffes, commandée par le Comte de *Tottleben*, & fecondée par un corps d'Autrichiens, aux ordres du Comte Lafcy, s'empara de la Capitale de l'Electorat de Brandebourg. La garnifon fut faite prifonnière de guerre : l'on impofa à la Ville de fortes contributions, & peu de jours après, les Ruffes l'abandonnèrent. La prife de Berlin fut fuivie du fiége de Colberg. Vers le milieu de l'été, une Flotte Ruffe, forte de dix vaiffeaux de ligne, de cinq frégates, de trois galiotes à bombes, de trois brûlots, portant trois mille hommes de débarquement & quantité de pièces de groffe artillerie, partit de Kronftadt, joignit l'Efcadre du Vice-Amiral *Polanskoi*, déja en mer, & attaqua la ville de Colberg. Le débarquement fe fit fans aucune difficulté : on dreffa des batteries qui firent de grands ravages ; les bombes détruifirent une partie de la Ville : les trois mille foldats, dont les recrues formoient le plus grand nombre, attaquèrent le Port avec courage, firent prifonnier de guerre un détachement de la garnifon, & emportèrent plufieurs canons des redoutes. Colberg étoit prête à fe rendre, lorfque le Général *Werner*, envoyé par le Roi de Pruffe, arriva au fecours des affiégés. Son corps, qui confiftoit en quatre mille hommes, attaqua fi vivement les poftes avancés de l'ennemi, que les Ruffes effrayés, croyant avoir une Armée

à combattre, se rembarquèrent avec précipitation, & abandonnèrent une partie de l'artillerie & des munitions débarquées.

SECTION XXXIV.

1761.

M. *Villiams* dit qu'en cette année, » Elisabeth, aussi peu con» tente du résultat des opérations de Soltikof, que de celles d'A» praxin & de Fermer, donna le commandement de son Armée » au Feld-Maréchal *Boutourlin;* qu'il reçut l'ordre particulier de » toujours agir contre les Prussiens, de concert avec le Maréchal » Daun & le Général Laudhon, qui étoient à la tête des troupes » Autrichiennes.... Le même Auteur ajoute, que les plus petits » succès de la part des Russes, à la fin de cette guerre, ont lieu » d'étonner. On vient de voir, dit-il, trois Généraux qui, redou» tant l'Héritier présomptif de la Couronne, n'osent pas profiter » de leurs victoires, de peur d'en être punis un jour. Ainsi, la » Nation soumise au despotisme le plus absolu, & craignant » tout-à-la-fois celui qui tient le sceptre, & celui qui doit en » hériter, préfère communément son repos à la gloire de l'Em» pire «.

Ce ne fut point le mécontentement d'Elisabeth qui détermina cette Souveraine à donner le commandement de son Armée au Maréchal Boutourlin : la conduite qu'avoit tenue Soltikof, étoit celle d'un Général expérimenté & d'un vrai Patriote qui avoit à cœur la gloire & les avantages de l'Empire. La victoire de Cunersdorf l'a mis au rang des grands hommes de guerre & des Héros de l'amour du devoir, & les bienfaits dont il fut comblé par l'Impératrice, prouvent invinciblement la satisfaction qu'elle avoit de ses services. Les succès de ce Général excitèrent l'envie de ceux qui étoient ses supérieurs par le grade : l'envie eut recours

à l'intrigue, & les intrigans réussirent à faire donner le commandement au Maréchal Boutourlin. Des exemples pareils ne sont pas rares, & ce siècle a vu plus d'une fois d'habiles Généraux remplacés par des hommes médiocres. On a vu (Section XXIX) ce que l'on doit penser de la prétendue crainte que les Généraux Russes avoient de l'Héritier présomptif de la Couronne.

Section XXXV.

C'est presque toujours à la veille de la paix que les Puissances en guerre combattent avec le plus d'acharnement. La Flotte Russe, renforcée d'une Escadre Suédoise, vint bloquer une seconde fois le Port de Colberg, tandis que le Général Roumantzof investissoit la Place par terre. Ce siége, long & meurtrier, dura depuis le mois de Juillet jusqu'au 17 Décembre : la ville se rendit enfin, & obtint une capitulation honorable.

La nouvelle de ce triomphe parvint à la Cour dans une circonstance où les cœurs mêmes des Courtisans étoient consternés : Elisabeth, épuisée par les longues douleurs d'une maladie cruelle, s'approchoit du tombeau. La clémence avoit signalé les années de son règne, la clémence le termina : elle voulut qu'on remît en liberté tous les malheureux détenus dans les prisons pour contrebande, & que toutes les confiscations faites pour raison de fraudes fussent rendues ; elle diminua un million & demi de roubles sur l'impôt du sel, parce que cette denrée est de première nécessité pour le Peuple. Indépendamment des treize mille contrebandiers qu'Elisabeth élargit, elle fit ouvrir les prisons à tous les débiteurs au-dessous de 500 roubles ; & quoiqu'ils fussent au nombre de vingt-cinq mille, elle ordonna que ces sommes seroient acquittées de ses propres deniers. En mourant, cette Souveraine recommanda expressément au Grand-Duc, son Successeur, de remplir avec fidélité tous les engagemens qu'elle avoit pris avec les

les Puiſſances alliées. Elle mourut le 25 Décembre, vieux ſtyle, (5 Janvier 1762.).

M. *Villiams* a dit, que parmi toutes les femmes dont l'Hiſtoire cite les règnes, Eliſabeth mérite des éloges particuliers; que ſon adminiſtration offre, dans la Politique & la Morale, un phénomène qui ne s'eſt jamais trouvé nulle part. Toujours guidée par la ſenſibilité de ſon caractère, le deſpotiſme ne la corrompit en aucune manière, &c. Rien n'eſt plus vrai.

Eliſabeth ne ſemble avoir aſpiré au Trône que pour obtenir la puiſſance de répandre des bienfaits. Elle prévint ſouvent les infortunés, & ne refuſa jamais rien de ce qui pouvoit être accordé. L'accueil qu'elle faiſoit à ſes Sujets, tenoit de la conduite d'une mère tendre. C'eſt dans un Palais que nous avons vu ces ſcènes attendriſſantes; c'eſt ſous des lambris dorés que la bienfaiſance venoit chercher les cœurs.

Aimable avec dignité, cette Princeſſe avoit du goût, de la politeſſe, de la grandeur. Sa douceur dans la ſociété, ſa conſtance dans l'amitié, ſa fidélité dans les alliances & ſon affabilité envers tout le monde lui avoient gagné tous les cœurs; & quoique le titre qui fait aimer ait toujours plus d'empire que celui qui fait craindre, Eliſabeth ſut également inſpirer l'amour & la crainte aux Ruſſes, & s'aſſurer l'eſtime & l'admiration de l'Europe. Son règne offre une conduite ferme, noble & ſuivie. Si le feu du plaiſir brilloit dans ſes yeux, ce n'étoit pas l'orgueil dans les bras de la molleſſe qui calculoit froidement ſes pénibles jouiſſances; au ſein même des plaiſirs, cette Souveraine donnoit à ſes Sujets des leçons & des exemples de vertu & de patriotiſme.

Inſenſible à la flatterie, elle connoiſſoit le prix des éloges mérités : elle avoit le talent ſi rare de réunir l'ordre & l'honnête économie à une magnificence vraiment Royale; elle n'eut jamais pour but de répandre l'oſtentation ſur ſa vie : ſon humanité ne

fut point factice ; sa douceur étoit un penchant naturel, & sa clémence une véritable vertu. Quoiqu'elle ne manquât pas de sujets de plaintes & de vengeance, elle ne se souilla point du sang de ses Sujets.

Les vues de cette Souveraine étoient droites ; elle jugeoit bien : son esprit étoit sage, & son cœur porté à la tendresse ; elle eut des favoris dont elle dépendoit : l'amour étoit pour elle un besoin, & le titre de Favori étoit devenu depuis quatre règnes comme une charge dans l'Etat. La plupart de ceux qu'on a vus sous les règnes précédens, étoient des hommes atroces : ceux d'Elisabeth firent plus de bien que de mal, & nous leur devons cet éloge. Le Chancelier Bestuchef ne gouvernoit cette Princesse qu'en la persuadant ; mais en lui accordant la confiance nécessaire pour accréditer son Ministère, Elisabeth auroit dû fixer les bornes de son pouvoir, & veiller sur lui pour l'empêcher d'en abuser. Ce défaut de surveillance est une tache au tableau du règne de cette Princesse. Sa confiance fut mieux placée dans le successeur de Bestuchef. Le Comte de Vorontzof étoit un homme selon son cœur ; il n'usa du pouvoir qui lui étoit confié, que pour la gloire & les avantages de sa Nation.

La Russie doit à Elisabeth la réforme de plusieurs abus atroces : elle abolit cette loi barbare par laquelle la famille d'un coupable étoit comprise dans sa punition ; elle mit l'ordre dans la Police & la Justice, rétablit la subordination parmi les Gardes, fit observer la discipline dans les troupes. Elle aima les arts, les sciences, & les protégea ; elle établit en 1758 une Académie de Peinture & de Sculpture ; elle encouragea le commerce, accueillit les Etrangers, distingua le mérite, & récompensa les services & les talens.

Elle plaça sur le Trône de Russie la clémence, que Pierre-le-Grand avoit été forcé d'en éloigner. La Religion trouva toujours

en elle un auguste appui : elle observoit strictement tous les devoirs du Rit Grec & tous ceux de la bienséance.

Mais cette Princesse n'étoit pas sans défaut : la même sensibilité qui ouvroit son cœur à la pitié, & qui en faisoit, pour ainsi dire, l'asyle des malheureux, la rendit souvent l'irréconciliable ennemie des personnes qui l'avoient offensée. Croyant avoir à se plaindre du Roi de Prusse, elle eut toujours pour ce Monarque cette haine implacable que le Prince d'*Orange* avoit vouée à *Louis XIV*.

Elisabeth goûta pendant son règne tous les plaisirs de l'humanité, de la bienfaisance, & même ceux de la grandeur, s'il en est. Son règne fut aussi court que celui de Titus. Comme lui, elle auroit pu se plaindre de mourir dans un âge si peu avancé, puisqu'elle ne jouissoit de la vie que pour faire du bien. Si l'idée attachée au seul nom de Titus est supérieure à tous les éloges, le surnom de *Clémente* donné à Elisabeth, n'équivaut-il pas à celui de *Délices du genre humain ?*

Cette Princesse mourut à l'âge de 62 ans. Les Peuples & les Rois versèrent des larmes à sa mort. Hélas ! ce n'est pas sur les morts, c'est sur les vivans qu'il faut pleurer. Telle que le doux sommeil, la mort apporte le bonheur à ceux qui ont fait le bien sur la terre.

Nous regrettons ici que la prudence nous impose silence sur les règnes des Successeurs d'Elisabeth : la louange méritée seroit aussi douce à notre cœur que le blâme lui est amer. Mais il faut se croire libre, pour se sentir au niveau de son sujet ; & rien n'est plus délicat, ni plus hazardeux que le récit fidèle des évènemens dont les Acteurs figurent encore sur la scène du monde. D'autres considérations non moins puissantes nous arrêtent. Nous pensons avec un Ecrivain fameux, que les conseils des Princes régnans sont des sanctuaires dont le tems seul ôte le voile d'une main lente : leurs Ministres, fidèles au secret aussi long-tems qu'ils ont interêt

à le cacher, ne parlent que pour égarer la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaison des évènemens, il est souvent réduit à deviner; & lors même qu'il frappe au but, c'est sans le savoir, ou sans oser l'assurer : cette incertitude ne vaut guère plus qu'une ignorance complette. Voilà pourquoi l'Historien philosophe est le seul qui sache douter, qui se taise quand il manque de lumières, qui dise la vérité quand il se détermine à parler; & pourquoi encore la suffisance, l'intérêt personnel, la flatterie, la mauvaise foi ont corrompu presque tous les récits. Parcourez les fastes des Nations, vous serez convaincu que si quelques Ecrivains honnêtes ont fait leurs efforts pour perfectionner les bons Princes dans l'art des *Trajans*, une foule d'adulateurs pervers ont perfectionné dans l'art des *Tibères* les Princes disposés à faire le malheur de leurs Sujets. Depuis cette fatale époque , l'amour-propre, si irritable par sa nature, est devenu chatouilleux jusqu'aux convulsions : on ne peut presque plus satisfaire au penchant de dire la vérité, sans courir le risque d'exciter l'indignation.

Mais si la raison égarée par la fausse politique a abandonné l'empire du monde aux passions qui le bouleversent, la Providence leur a prescrit des bornes comme aux vagues de la mer. L'Historien de Pierre III & de Catherine doit donc attendre que les orages formés sur l'Europe épurent son horison pour un siècle; que le tems laisse éclore la vérité, qu'il lui rende, pour ainsi dire, le jour & la voix, en ôtant le pouvoir à ceux qui la tenoient captive : c'est alors que le levain des passions s'épure, que la flatterie, la rivalité, les intérêts particuliers cessent de s'expliquer, & que les Mémoires précieux & originaux, devenus publics, dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des Nations.

FIN de l'Histoire des Princes Russes, depuis Rourik jusqu'à Pierre III.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE DES PRINCES RUSSES.

IL manquoit à la République des Lettres, un Ouvrage qui parlât du climat, du sol, de la population, de la constitution physique, du caractère moral, de l'aptitude, des talens naturels, des préjugés, des superstitions, des usages, des coutumes, des mœurs d'un Peuple qui occupe aujourd'hui près de la huitième partie de la surface totale des deux Continens : il manquoit un Ouvrage qui fît connoître les Loix politiques & militaires, civiles & criminelles, qui ont gouverné pendant dix siècles plus de cinquante Peuples Européens & Asiatiques à la fois, & celles qui les ont jugés depuis : enfin, il manquoit un Ouvrage qui réunît à ces connoissances, dont aucun Ecrivain n'a voulu s'occuper, celles des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des plantes, des minéraux & de leurs usages; celles des Arts & du Commerce, des richesses de l'industrie & de leur emploi; des impôts & de la manière de les percevoir presque sans frais; des forces de terre & de mer, &c. Cette manière d'écrire l'Histoire n'est pas celle des Anciens, nous le savons; & aucun Moderne ne l'a essayée avant nous : mais si cette manière est plus satisfaisante & plus utile que celle des Anciens ou des Modernes, pourquoi ne pas la préférer? C'est en nous élevant à cette généralité de vue, que notre plan a pris de la solidité, en prenant de l'étendue & de la grandeur.

On ne peut fixer ses regards sur le spectacle que la Russie moderne a donné depuis près d'un siècle, sans se demander à

des ſiècles reculés, & recueillir quelques traits de lumière qui paſſent des uns aux autres, il faut que l'Hiſtorien s'enſeveliſſe dans les ruines des tems d'ignorance & de barbarie; qu'il parcoure, pour ainſi dire, un à un des Monumens, des Chroniques, des Codes, des Légiſlations qui pourroient effrayer le Savant, même auſſi intrépide que M. Court de Gébelin; qu'il lie tous les faits, & leur donne les développemens néceſſaires, ſans rien ſupprimer d'utile, ſans couper aucun des nœuds que la patience pourroit lui faire dénouer. » Il faut, dit un Critique » judicieux, rendre des Loix barbares intéreſſantes, en les peignant » avec les couleurs de leur ſiècle, & en les jugeant avec les » lumières du nôtre. Mais pour cela, il faut porter dans l'Hiſ» toire la lumière des Loix, & réunir en même-tems les lumières » du Philoſophe à celles du Juriſconſulte; ſans cette réunion, » on étudie les évènemens ſans les connoître, & les Loix ſans » les comprendre «.

Peu d'Ecrivains ont les lumières, le talent, le courage & la patience qu'exige cet immenſe travail : des recherches obſcures & pénibles ſont un ſacrifice que l'amour-propre fait rarement au bien public; mais ce n'eſt pas tout encore. En ſuppoſant même le deſir, la conſtance & le courage néceſſaire pour chercher dans les ruines des ſiècles les droits enſevelis de l'homme, il eſt d'autres ſacrifices que les Ecrivains les plus généreux ne ſont pas toujours en état de faire, ceux de leur tems & de leur fortune.

D'autres conſidérations, non moins importantes, ſe joignent à celles-ci, pour rendre ce travail plus difficile encore: les Archives des Sultans ſont comme des Forтереſſes inacceſſibles; l'examen des matières économiques & politiques eſt ſévèrement défendu à leurs Sujets, quoiqu'elles veulent être agitées long-tems avant d'être éclaircies; la plupart de ces prétendus hommes d'Etat,

tage des individus, que pour la prétendue gloire des Empires, qu'elle compare les hommes & les ſiècles, puiſqu'elle ne juge les morts que pour l'inſtruction des vivans.

Ce coup-d'œil général ſuffit, pour apprendre aux hommes dans quel eſprit ils doivent étudier l'Hiſtoire; & aux Hiſtoriens, de quelle manière ils doivent l'écrire. L'interprête de la vérité & de la ſageſſe doit intéreſſer & peindre, s'il veut toucher l'ame & placer la vertu dans le cœur. Mais, comme il eſt prouvé que tous les Lecteurs n'ont pas le même degré de ſenſibilité, ni le même développement des facultés intellectuelles, qu'ils ne voient pas, ne comparent & ne jugent pas tous de la même manière, il faut varier les peintures, & repréſenter les vérités morales & politiques ſous tous les tons, pour les rendre ſenſibles à tous les eſprits: la variété, d'ailleurs, ajoute à l'intérêt.

C'eſt en exerçant notre raiſon d'après ces principes, que nous nous ſommes permis de marier les images au ſentiment, les réflexions aux maximes, la théorie de toutes les vertus à la pratique.

On a dit, avec raiſon, » que le grand ſecret de l'eſprit phi- » loſophique eſt l'art des rapprochemens; qu'il eſt utile d'unir » les choſes par leurs rapports *aux plus grandes diſtances*; parce que » les faits iſolés ſe perdent dans la mémoire, & qu'en les atta- » chant les uns aux autres, on les attache, pour ainſi dire, à » l'eſprit des Lecteurs «. Nous avions penſé de même avant qu'on eût conſigné cette réflexion dans *l'Eſprit des Journaux*. Lorſque nous avons indiqué une époque, notre œil s'eſt porté ſouvent ſur toutes les époques qui avoient des rapports avec elle; nous avons lié un uſage à une Loi, & cette Loi à d'autres qui lui étoient analogues, chez les Peuples de l'ancien & du nouveau Continent.

M. l'Abbé *Geinoz* dit, » qu'un motif très-louable détermine

un Hiſtorien à s'écarter de ſon ſujet, pour rapporter des évènemens, des malheurs arrivés aux hommes, ou même des méchantes actions, dont la connoiſſance, d'ailleurs, peut être utile & intéreſſante. Le ſeul objet de l'Hiſtoire n'eſt pas de ſatisfaire la curioſité de ſon Lecteur par la ſimple expoſition des faits, & par le récit des évènemens arrivés depuis le tems où il a commencé ſon Hiſtoire; il doit de plus ſe propoſer d'inſtruire tout le monde : il écrit pour les Rois, les Princes & les Particuliers; il donne aux uns des leçons de politique, en leur expoſant les cauſes de la durée ou de la décadence des Etats, & en leur préſenrant des exemples de bons ou de mauvais Gouvernemens; il inſtruit les autres des choſes qui peuvent procurer ou troubler leur bonheur, & ſervir au règlement de leurs mœurs & à la ſage conduite de la vie.

» Or, le récit des infortunes & des malheurs, tant publics que particuliers, la peinture des vices & des paſſions, d'où naiſſent les cruautés, les perfidies & tous les excès dont les hommes ſont capables, eſt, ſans contredit, la partie de l'Hiſtoire la plus précieuſe, & celle qui fournit le plus de réflexions utiles au bonheur de la vie. Lors donc qu'un Hiſtorien interrompt ſa narration pour préſenter à nos yeux de ces ſortes de tableaux, bien loin de le ſoupçonner de prendre un plaiſir malin à raconter les erreurs de la fauſſe politique, les calamités & les fautes des hommes, nous devons, au contraire, lui ſavoir gré des inſtructions qu'il nous donne.

» Un Hiſtorien, qui eſt en même-tems Philoſophe, peut avoir deſſein de prouver, par pluſieurs faits ſemblables, certaines obſervations générales, qu'il aura faites ſur le ſort des hommes; il peut avoir en vue, par exemple, de prouver qu'il n'y a point de bonheur parfait ſur la terre ſans la vertu, que les grandes fortunes & les proſpérités trop ſuivies ſont ordinairement trou-

blées & terminées par les plus grands malheurs. Alors, le récit des accidens fâcheux devient, non-seulement pardonnable à un Historien, mais il devient nécessaire; & si l'Historien fait mention de quelques personnages, dont la vie fournisse des exemples de la maxime qu'il a dessein de prouver, quoique le récit de ces malheurs n'entre pas naturellement dans sa narration, il peut néanmoins les raconter sans encourir le blâme de malignité.

» C'est un trait d'habileté dans un Historien, de placer à propos de courtes digressions pour varier la narration, & délasser, par ce moyen, l'attention du Lecteur, qui ne veut pas être continuellement occupé du même objet. Hérodote a mieux senti que tous les autres Ecrivains, l'utilité de cette pratique; & c'est particuliérement à l'admirable variété des choses, qu'il a fait entrer avec art dans son Histoire, qu'il doit sa grande réputation & le prodigieux succès de ses écrits. Si on vouloit retrancher tous les récits particuliers qui semblent ne pas avoir une liaison nécessaire au plan de son Histoire, non-seulement on défigureroit un si bel Ouvrage, mais on ôteroit au Lecteur l'amusement le plus agréable, & on le priveroit de la connoissance d'une infinité de faits intéressans, qu'il ne retrouveroit point ailleurs.

» Ainsi, pour être en droit de blâmer ou de taxer de malignité un Ecrivain qui se permet ces sortes de digressions, il faudroit qu'il lui fût échappé quelqu'expression qui marquât une secrète envie de calomnier ou de médire. Tant qu'il y aura lieu de lui supposer un motif plus raisonnable, on ne doit pas le croire coupable; & s'il se trouve des Critiques, qui, sans preuve convainquante, interprètent en mal les intentions d'un Auteur, c'est sur eux-mêmes, & non sur l'Auteur qu'ils censurent, que doit tomber le reproche de malignité.

» S'il est vrai, comme on l'a dit de *Philippe*, que l'argent

donné à propos ait facilité ses conquêtes, pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Historien de le dire? Traitera-t-on un Auteur de médisant, pour avoir dit qu'*Alexandre* n'a pas eu beaucoup de peine à vaincre les Perses amollis par le luxe? Fera-t-on de même un crime à Hérodote, & l'accusera-t-on d'avoir voulu ternir la gloire des Grecs, parce qu'il a dit qu'à la bataille de Platée les Lacédémoniens avoient un grand avantage sur les Perses, en ce qu'ils étoient armés de pied en cape, au lieu que les Perses n'avoient d'autres armes défensives que leurs boucliers «? *Voyez* la défense d'Hérodote contre les accusations de Plutarque, Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres, Tom. XIX, pag. 115 & suiv.

On a peint Timothée dormant, & tenant un filet, dans lequel les Villes entroient d'elles-mêmes : cette peinture est l'emblême des succès d'une entreprise, où la fortune a eu plus de part que la prudence & la sagesse des combinaisons. Pourquoi ne seroit-il pas permis à l'Historien de rappeller cet emblême, lorsque les Ennemis étoient aisés à vaincre, & tous les obstacles faciles à surmonter? L'Histoire deviendroit un éloge continuel, un tissu de belles actions, si elle ne nous apprenoit que ce qu'il y a d'estimable dans les hommes, sans nous en faire connoître les foiblesses, les passions & les vices : or, ce n'est pas-là l'idée qu'on doit avoir de l'Histoire; elle ressembleroit trop à la flatterie. L'Historien doit louer & blâmer avec beaucoup de réserve; il ne doit pas marquer plus de penchant à l'un qu'à l'autre, & nous nous sommes exactement conformé à ces préceptes.

Pour répandre de l'intérêt sur des siècles obscurs & des règnes avides & barbares, nous avons cru que l'Historien qui cherche toujours des vérités dans l'Histoire, pouvoit remplacer l'intérêt des évènemens par des lumières; & si les réflexions que nous nous sommes permises sont tirées des faits, si elles sont justes,

bien déterminées, fécondes en conféquences, utiles aux hommes de tous les états, pourquoi les regarderoit-on comme un hors-d'œuvre? Il ne fuffit pas de plaire aux Savans, il faut encore favoir s'abaiffer à la taille de ceux qui veulent être inftruits.

L'Hiftoire Phyfique, Morale, Civile & Politique de la Ruffie ancienne & moderne, eft intimement liée avec celle de prefque tous les Peuples du Nord de l'Europe & de l'Afie; & fous ce point de vue, elle eft en quelque forte l'abrégé de l'Hiftoire générale du gente-humain. Placé au milieu de ce chaos, accoutumé à méditer, à réfléchir, nous avons regardé les évènemens & les inftitutions de ces Peuples, du côté qu'ils rendoient le plus de vérités neuves & utiles. Dans un chaos de faits obfcurs & barbares, heureux celui qui rencontre toujours ceux qui éclairent davantage!

Quand on a beaucoup de fenfibilité dans le cœur & de la chaleur dans l'ame, les expreffions joignent fouvent un fentiment à une idée, & le ftyle doit être fait pour les idées. Le fage Critique que nous avons cité plus haut, obferve à ce fujet, » que l'art des conftructions nettes & faciles, eft ordinairement » le partage des efprits médiocres, qui n'ont que peu d'idées, » ou des idées mille fois exprimées, & qui acquièrent facile- » ment ce talent, qui paroît en eux un don de la Nature. Pour » les penfeurs profonds, dont la phrafe eft toujours prête à fe » charger de trop d'idées, qui n'ont jamais reçu l'expreffion, » c'eft un art difficile, qui ne peut être perfectionné que par » le fecours d'une analyfe fine & adroite «.

Une pareille analyfe devient prefque impoffible dans un Ouvrage de longue haleine, au milieu d'un tourbillon de faits, où la réflexion eft bien plus occupée des chofes que de l'arrangement des mots. Voilà pourquoi, fans doute, le même Cenfeur a dit : » Pour juger avec équité les Ecrivains, il faut favoir

» ſortir de ſon eſprit & entrer dans celui des autres. Les grands » Ecrivains vivent dans la retraite, où l'attention devient forte, » égale & conſtante, & on les lit dans le monde, où elle eſt » légère, foible & mobile......... Quand un Auteur a fait un » Ouvrage, il ne faut pas lui reprocher de n'en avoir pas fait » un autre; mais voir ſeulement s'il a n fait celui qu'il a » voulu faire «..... Et nous ajouterons, s rempli ſes engagemens envers le Public.

Pénétrés d'un reſpect religieux pour ceux que nous avons contractés avec lui, nous avons été fidèles à nos promeſſes; & ſi nous n'avons pas pris les formes, les tournures, les mouvemens, les attitudes des Hiſtoriens anciens & modernes, c'eſt parce que le Plan de cet Ouvrage n'eſt pas le leur, & que nous devions ſuivre une autre marche. Il faut un accord entre la fin & les moyens, comme il en faut un entre les Loix de la Nature, les Loix de la Morale & celles de la Politique; ſans cet accord, on manque le but qu'on s'étoit propoſé d'atteindre.

En parcourant les Annales des Peuples dont cette Hiſtoire eſt l'abrégé, les premières vérités qui ſe préſentent à l'eſptit, ſont:

Que preſque tous les droits des Sociétés ſe perdent dans les ruines de quelques cataſtrophes phyſiques ou politiques.

Que c'eſt du renverſement de l'équilibre ſocial, que ſe ſont formés le pouvoir abſolu, l'adminiſtration arbitraire & la féodalité, dont le caractère eſt l'anarchie, puiſqu'il n'y a aucune digue, aucun recours permanent contre l'oppreſſion qui ſemble identifiée avec eux.

Qu'au moment où la crainte & la ſuperſtition conſactèrent la tyrannie en chef, une poignée de tyrans ſubalternes formèrent entr'eux une ligue contre les Peuples, & n'épargnètent que leurs égaux en faveur.

Que dès cette époque, les esclaves forcés devinrent des esclaves volontaires, & supportèrent leurs chaînes, quoique des Maîtres, oppresseurs & barbares, n'eussent pas même le droit à la patience de leurs Sujets.

Que la servitude abat la vigueur naturelle & l'énergie morale. L'homme demeure esclave parce qu'il est sans propriété, & que la propriété seule peut lui rendre son ressort avec l'émulation qui développe & augmente toutes ses facultés.

Qu'un Peuple dépouillé de ses droits naturels, tenu dans l'abjection & la misère par l'ignorance & le fanatisme, & dans l'aveuglement par la misère continue, n'a aucune part au bienfait de la Législation. Les Loix établies entre les lions ne sauvent pas les agneaux. Le Despote institue des Loix & les abolit, les étend ou les restreint, en permet ou en suspend l'exercice: son caprice est sa loi; il crée le juste & l'injuste, & sa faveur est la mesure de l'opinion publique. Comment ceux qui tremblent sous lui, discuteroient-ils des Loix qui les oppriment? Ils n'ont pas même une idée des droits de l'homme & des Nations.

Que ce que l'homme fait de mieux, pour peu qu'il ait d'ambition, de courage & de force, c'est la guerre.

Que le caractère & les mœurs des Conquérans passent presque toujours dans l'ame des vaincus. La guerre, qui faisoit le droit dans les siècles que nous avons parcourus, n'étoit soumise à aucune condition qui temperât le carnage; les cris de l'humanité n'arrêtoient pas l'effusion du sang, ni les procédés de la vengeance; & l'ambition n'avoit point de frein. Comment concilier l'équité avec l'abus de la force, & la modération au sein de la victoire? Dans les tems de férocité, conquérir n'étoit que détruire. Rourik & ses Successeurs furent des Conquérans stupides & féroces : voilà pourquoi les Russes ont langui pendant plus

de dix ſiècles dans les ténèbres des *Varèges*, des *Slaves* & des *Huns*, & n'ont rien gagné dans le Gouvernement d'un ſeul ou de pluſieurs. Foulés aux pieds, & ſouvent égorgés par leurs Maîtres, ils égorgèrent quelquefois leurs bourreaux; & ſatisfaits de cette vengeance momentanée, ſans vues, ſans projets, ils paſsèrent en un clin d'œil de la ſervitude à l'anarchie, pour redevenir plus eſclaves encore. Dans cet état de dégradation, ils ne ſongèrent ni à la poſition actuelle, ni à la sûreté de l'avenir, ni au bonheur de leur poſtérité; c'eſt trop de ſoins pour des eſclaves, que de veiller à la sûreté publique par l'emploi de ſes facultés.

Que l'eſprit du deſpotiſme militaire, devenu général, bannit toute application des affaires, tout ſentiment généreux de patriotiſme, tout amour de ſes Concitoyens. Les Chefs détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général; chacun d'eux cherche à en impoſer aux autres & à la multitude, par un luxe aſiatique; & la magnificence d'une Cour montée ſur un ton plus grand que ſes moyens, ſe permet les vexations les plus criantes pour ſoutenir ce faſte inſenſé.

Il ſuit de ces prémiſſes, qu'un Deſpote juſte & éclairé, eſt un paradoxe inſoutenable: il ne peut être ni l'un ni l'autre ſans renoncer au deſpotiſme.

Il eſt un contrat éternel, immuable, paſſé par la nature même des choſes, entre tout Souverain & ſes Sujets, ſous la caution de l'homme & de la Juſtice, qui oblige le Prince à me défendre & mes poſſeſſions, pour la conſervation des ſiennes; à me ſoulager dès qu'il le peut, à me garantir de toute eſpèce d'oppreſſion. Telle eſt la Loi fondamentale de tous les Gouvernemens: elle a pour garant un Traité qui ſubſiſte encore entre les hommes, lorſque tous les autres ſont détruits; comme il n'eſt point l'effet d'une convention, aucune convention contraire ne peut y déroger,

roger, ni l'anéantir. Ce garant, c'eſt l'humanité, la première Loi de toutes les ames, à qui les êtres raiſonnables n'ont donné leur nom, que parce qu'elle eſt écrite dans tous les cœurs. Ces organes ſont les tables ſur leſquelles la raiſon primitive de toutes choſes a gravé ces vérités par le ſentiment intérieur. Mais la ſouveraine bonté eſt ſouverainement juſte; elle a placé le malheur & le remords à côté de la tranſgreſſion, pour rappeller les infracteurs au devoir.

Si preſque tous les droits des Sociétés ſe perdent dans les ruines de quelques cataſtrophes; ſi les plus forts ont impoſé des Loix arbitraires; ſi le glaive a été l'interprète de ces Loix; ſi la police commence toujours par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie; ſi le barbare, ainſi que l'homme civiliſé, veut être heureux, & ſi les conſtitutions libres ne peuvent être l'ouvrage que des ſiècles éclairés; au lieu de tenir à leurs pieds des Peuples enchaînés, les Adminiſtrateurs ſuprêmes devroient les appeller auprès d'eux pour leur rendre l'uſage profitable de la liberté ſoumiſe aux Loix. Un Peuple ne devient l'inſtrument des grandes choſes, que lorſqu'il peut agir avec le zèle que donne la liberté, & avec cette union qui multiplie les forces; par-tout l'amour du bien public uni au ſentiment de la liberté, la rend de jour en jour plus induſtrieuſe, plus agiſſante, plus efficace.

Les ſages inſtitutions de *Numa* polirent le génie féroce des premiers Romains. *Charlemagne*, Deſpote abſolu de la plus belle partie de l'Europe, abaiſſoit ſon Trône devant ſes Sujets aſſemblés, comme *Valerius Publicola* faiſoit baiſſer les faiſceaux devant les *Comices*. Il leur remit le pouvoir de faire des Loix, en leur communiquant les lumières dont ils avoient beſoin pour en faire de bonnes. A ſon exemple, Maîtres du monde, réjouiſſez la terre, en corrigeant & perfectionnant la Légiſlation, d'où dépend la félicité des hommes, qui ne ſe ſont aſſociés que pour

être heureux ! Gravez la majesté de votre domination dans les cœurs de vos Sujets, comme Dieu y a gravé le sentiment du bonheur ! Personne n'osera désobéir à vos ordres, ni secouer le joug du devoir.

Catherine, Institutrice comme Numa, s'est annoncée l'émule de Charlemagne ; mais l'Europe ne verra avec transport la vertu renaissante d'un nouveau Peuple, que lorsque le pouvoir devenu légitime, & la Religion sans fanatisme, adouciront dans les mœurs du Peuple Russe, ce qu'une nature rendue féroce par l'esclavage, y a laissé de trop dur.

L'Histoire ne nous entretient que des Conquérans qui se sont occupés, au mépris du sang & du bonheur de leurs Sujets, à étendre leur domination ; mais elle ne nous présente l'exemple d'aucun Souverain qui se soit avisé de la restreindre. L'un cependant n'auroit-il pas été aussi sage que l'autre a été funeste ? La guerre continue épuise les Etats ; ils ressemblent à ces malades qui, tombés dans le délire, s'ouvrent les veines, & perdent dans cet accès de fureur leur sang & leurs forces. D'ailleurs un grand Empire est un grand mal ; nous l'avons démontré. Peu d'hommes, mais heureux ; peu d'espace, mais bien gouverné. Un Etat bien défriché, bien cultivé par des mains libres, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richesses par les hommes. *Ce ne sont pas*, dit un Auteur, *ce ne sont pas les dents du dragon, semées pour enfanter des soldats qui se détruisent, c'est le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.*

Par-tout où la Nation est attachée à sa Patrie par la propriété, par la sûreté de ses fonds & de ses revenus, les terres, l'industrie, les arts, le commerce fleurissent : on verra chaque Propriétaire amoureux de l'héritage paternel, l'accroître & l'embellir par une culture assidue, y multiplier ses enfans à proportion de ses biens, & ses biens à proportion de ses enfans. Quand un Peuple réunit

l'induſtrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de ſon exiſtence & de ſa conſervation, tous les germes de ſa grandeur & de ſa proſpérité préſente & future. C'eſt à ce Peuple modéré, paiſible & puiſſant, à qui ſeul il eſt donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir juſtement tout ce qu'il peut.

Les arts naiſſent de l'agriculture lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités. Aucun art n'eſt iſolé, la plupart ont des formes, des modes, des inſtrumens & des élémens qui leur ſont communs; & toutes les branches de l'arbre généalogique des ſciences ſe ſont développées, étendues, avec les progrès des métiers & des arts. C'eſt ainſi que le flambeau de l'induſtrie éclaire à-la-fois un vaſte horizon, lorſque des mains libres font valoir le domaine de l'homme. Voilà pourquoi les talens fuient par-tout l'eſclavage que des ſoldats trouvent par-tout. Ils ne ſe plaiſent que dans l'ombre de la paix; c'eſt ſous l'olivier & dans les bras de la liberté qu'ils proſpèrent, & c'eſt dans ce port ſacré que l'émulation les conſole des langueurs qu'ils ont éprouvées dans l'apathie, compagne de la ſervitude.

L'induſtrie ſecondée des ſecours du goût & de l'imagination, perfectionne tout, & s'élève à cette hauteur où nous la voyons chez les Peuples policés. Mais l'imagination veut être libre; & le goût, qui eſt le fruit d'une raiſon épurée & murie avec le tems, exige trois choſes: une certaine ſtabilité dans le Gouvernement, une certaine liberté dans les eſprits, de la douceur & de l'aménité dans les mœurs. Sans cette réunion, le génie, les arts, le goût s'éteignent, parce qu'ils ſont ſans eſpérance & ſans émulation; or, il n'y a ni eſpérance, ni émulation où il n'y a point de propriété. Ainſi la liberté eſt l'élément de toutes les facultés phyſiques & morales des Peuples. Rien ne fait mieux ſon éloge

& ne prouve mieux les droits de l'homme, que l'impossibilité de travailler avec succès pour enrichir des maîtres barbares. Mais si aucun art n'est isolé, s'ils ont des formes, des modes, des élémens qui leur sont communs, ils sont aussi par leur nature cosmopolites. Un habile Artiste peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. A mesure qu'un Peuple serf recouvre sa liberté, il devient industrieux; il perd sa férocité, ses préjugés nationaux; chaque jour il perfectionne ses notions imparfaites, sa routine aveugle : devenu citoyen, il finit par être cosmopolite; les Peuples instruits l'aident de leurs lumières, & ceux-ci sont dédommagés de leurs secrets, par les découvertes que ce Peuple devenu reconnoissant leur confie.

C'est d'après ces vérités senties, que les Princes de l'Europe brisent aujourd'hui, comme de concert, toutes les entraves de la servitude : ils sont trop éclairés sur leurs véritables intérêts, pour préférer des esclaves à des hommes libres; des Sujets mécontens, des rebelles, des ennemis, à des Sujets affectionnés. On n'a plus rien à craindre quand on n'est plus haï; on n'est plus haï quand on est bienfaisant. Si vous êtes juste, si vous êtes humain, on restera parmi vous; on fera plus, on quittera des contrées éloignées pour aller vous trouver. Soyez toujours fidèle aux traités que vous aurez conclus; que votre allié y trouve son avantage, le seul garant légitime de leur durée. Si je suis lésé, ou par mon ignorance, ou par votre subtilité, c'est en vain que j'aurai juré; le ciel & la terre me releveront de mon serment. Quel peut être l'équivalent de la perte du nom de juste? La licence de tout oser, de tout entreprendre, les combats de l'injustice armée contre la liberté & les propriétés, les attentats du crime sur la vertu, & les écarts monstrueux de la fausse politique, sont tôt ou tard châtiés par la Justice suprême, qui veille au maintien des Loix conservatrices des sociétés.

Hélas! en fait d'adminiſtration tout eſt encore problématique; & les queſtions qui touchent au bonheur de l'eſpèce humaine, ſont peut-être celles qui ont été le moins réſolues. Les idées funeſtes de gloire & de conquête, la pente des mœurs & le cours des évènemens qui entraînent le monde, exigeoient donc, qu'en traitant les matières les plus intéreſſantes au bonheur de l'humanité, nous rappellaſſions les Gouvernemens aux principes générateurs du bien, aux principes de l'ordre établi par la raiſon primitive de toutes choſes; & pour les faire rentrer dans le chemin de la nature, il falloit leur démontrer :

1°. Qu'il y a un *ordre moral*, inſtitué par l'Être Suprême, pour la conduite & le bonheur des hommes & des Empires, comme il y a un ordre phyſique pour la ſubſiſtance, la multiplication & la perpétuité des êtres; qu'il n'y a rien, qu'il ne doit rien y avoir d'arbitraire dans les règles morales, civiles & politiques, inſtituées pour la conduite des hommes entr'eux, & des Nations les unes envers les autres; que toutes les fois que ces règles ſeront violées, la raiſon, l'humanité, la juſtice réclameront leurs droits pour rappeller à l'ordre moral, ou pour punir & l'individu, & le corps ſocial, que l'orgueil, l'ambition, la cupidité, le *moi excluſif* auront rendu injuſte & inſociable. De-là, la néceſſité de remonter à l'origine des droits & des devoirs poſitifs & reſpectifs, au pacte ſocial, aux Loix conſervatrices des Sociétés, & de tracer à l'homme les points de la carrière qu'il doit parcourir, & ceux où il doit s'arrêter pour remplir ſa deſtination ſur la terre. C'eſt ainſi que l'Aſtronome enſeigne au Pilote égaré à ſe reconnoître, & que le Géographe lui indique les écueils qu'il doit éviter.

2°. Que le but de la création eſt manifeſte : l'homme eſt fait pour être l'appui de l'homme, & la Nature le pouſſe vers ſon ſemblable; cette impulſion tend par-tout à la conſervation & à la reproduction. L'inſtinct, les beſoins mutuels, les ſecours réci-

proques produisent cette attraction physique & morale, qui rend l'homme plus cher à l'homme, & qui rapproche tous les êtres raisonnables, de l'extrémité d'un pole à l'autre, par l'enchaînement & la communication des vrais intérêts de chaque individu, de chaque Société. La sociabilité est aussi naturelle à l'homme que l'existence : le cœur tend constamment vers cette réunion.

3°. Que les raisons prises de la destination de l'homme, de sa constitution physique, morale, intellectuelle, de même que tous les faits & les raisonnemens qui en résultent, prouvent que de la nécessité de s'associer, dérive celle d'avoir des Loix relatives à cet état; c'est-à dire, de former par la combinaison de tous les instincts communs & particuliers, une combinaison générale, qui embrasse, protège, maintienne la masse & la pluralité des individus.

4°. Que si l'homme communique par ses sens à tous les objets éloignés, il a des rapports qui le lient de proche en proche avec ses semblables; qu'il tient à tous les hommes par le sentiment de la bienfaisance, & que son cœur est le point où l'Univers moral se réfléchit. La bienveillance & la bienfaisance sont les rapports les plus doux qui puissent exister entre les hommes.

5°. Que le droit naturel de l'homme social est le droit à son plus grand bonheur possible; que l'obligation d'y travailler est sa première Loi, & le droit d'en user sa récompense. Le libre exercice de ce droit est donc l'accomplissement d'un devoir. Les Loix naturelles datent de-là, & toutes les Loix positives ne doivent être que des conclusions évidentes des Loix naturelles, fondées sur un droit divin. Ainsi, toute réunion, toute société, toute institution politique qui n'a pas ce droit pour garantie, ces Loix pour base, la prospérité de tous & de chacun pour objet & pour fin, est souverainement injuste.

6°. Que les Gouvernemens deviennent par-tout les premiers

corrupteurs dès qu'ils ſont corrompus. Leur influence ſur les caractères nationaux eſt auſſi forte & plus marquée que celle des caractères individuels ſur la conduite des particuliers. Ce ſont les Adminiſtrareurs de cette trempe qui briſent les liens de l'aſſociation, qu'ils devroient reſpecter & reſſerrer nœuds à nœuds. Ce n'eſt donc pas, comme on l'a dit, le climat qui forme les hommes : modifiés par ceux qui les dirigent, ils doivent à l'exemple tout ce qu'ils ſont. Les mœurs, les vertus, les vices n'ont poinr, comme les plantes & les arbres, leur climat, ni leur ſol particulier.

7°. Que ſi l'homme eſt libre de part Dieu & de part la Nature, ſon intelligence, ſa volonté, ſa détermination ſont ſoumiſes à des règles immuables qui lui apprennent à diriger ſa liberté, ſes forces, ſes talens, ſes jouiſſances mêmes, d'une manière conforme au pacte de famille. La liberté eſt l'empire ſur ſoi-même & ſur ſes actions. Elle conſiſte dans le choix de tout ce qui eſt honnête, juſte, bon, utile, & dans le pouvoir de prendre ſes avantages ſans jamais nuire à ceux des autres.

8°. Que la propriété des biens eſt une ſuire de la liberté & de l'emploi des talens de l'homme, & la condition inſéparable de l'aſſociation. Cette propriété eſt ſacrée, parce que la poſſeſſion légitime eſt la règle naturelle qui décide du juſte & de l'injuſte. Cette règle aſſure à tous une jouiſſance tranquille & paiſible de ce que chacun d'eux poſsède. L'homme heureux eſt l'homme de bien éclairé qui ſait jouir du fruit de ſes travaux, des bienfaits de la Nature & de ceux qu'il procure aux autres.

9°. Que le droir des gens ne diffère du droit des particuliers qu'en ce qu'il eſt la loi générale de la ſociabilité univerſelle. Ainſi l'art des Gouvernemens doit maintenir ce que la Nature a établi, la ſéparation des Peuples par des confins, & leur réunion par un commerce d'échange & de bienfaits.

10°. Que le principe de l'union entre les Chefs & les Membres des Corps politiques eſt par-tout le même, ou doit l'être. Les uns & les autres doivent travailler avec une ſollicitude commune à l'intérêt commun, attendu que le véritable intérêt de tous ſe trouve toujours dans ce travail commun, & que vouloir s'en ſéparer, c'eſt vouloir ſe perdre. La ſûreté de la Puiſſance qui gouverne, ne peut donc avoir d'autre principe ni d'autre loi que la ſûreté du pacte de ſujétion. Cette ſûreté exige que le Gouvernement ſoit paternel, & que les Pères des Nations ſoient doux avec fermeté, ſagement économes, & clémens ſans ceſſer d'être juſtes. Voilà pour les Princes; voici pour les Sujets. Les premières facultés des hommes, l'inſtinct qui les conduit au pacte ſocial, tous les penchans qu'ils portent dans la Société, tous les plis qu'ils y prennent doivent être ſubordonnés à l'ordre établi par la raiſon primitive de toutes choſes, qui a pour objet & pour fin une exiſtence plus longue & plus heureuſe pour la pluralité des individus.

11°. Enfin, que la bienveillance & la bienfaiſance ſont les rapports les plus doux qui puiſſent exiſter entre les hommes. Rien n'eſt comparable aux plaiſirs purs qu'elles procurent aux cœurs ſenſibles : la compaſſion & la juſtice pour autrui ſont une charité pour nous-mêmes. La vertu n'eſt donc point une choſe qui doive nous coûter; nous nous trompons en la regardant comme un exercice pénible. La vertu eſt la connoiſſance intime & l'amour-pratique de nos devoirs envers l'Être Suprême, envers nous-mêmes & nos ſemblables. En ſe conformant aux Loix de l'ordre moral, l'homme vertueux agit d'une façon d'où réſulte ſon bien-être & celui de ſes aſſociés. En obſervant les Loix ſociales, ſes droits au bonheur ſont garantis par les Loix poſitives. La Providence ne nous a mis ſur la terre que pour faire le bien, & pour apprendre aux autres à le faire.

C'eſt

C'est après avoir étudié pendant quarante ans le grand livre du monde, après avoir vu & comparé long-tems les hommes & leurs Législations, que nous sommes rentrés seuls avec la nature dans notre cœur, pour y méditer les maximes immuables & saintes que nous avons consignées dans cet Ouvrage : elles sont les bases de la Religion, de la Morale, de la saine Politique; elles prescrivent l'unité de culte, l'unité de forces, l'unité d'intérêts : la liberté, la propriété, la sûreté de tous, les avantages permanens & la gloire des Etats dépendent de leur observation, & leur transgression est la cause renaissante de toutes les calamités publiques & particulières. Cette vérité confond d'un seul mot toutes les Législations qui s'en éloignent; mais aucune Histoire ne le prouve mieux que l'Histoire de Russie. La plupart de ses Princes se sont arrachés aux plaisirs innocens pour être les Tyrans de leurs semblables, & se faire un plaisir de leur douleur. Ces Princes malheureux avoient oublié la Nature, & cet oubli seul cause tous les maux qui affligent le monde. Ces enveloppes étrangères sous lesquelles ils s'étoient cachés aux yeux de leurs Sujets, nous les avons déchirées, pour les montrer sous leurs véritables traits. Nous n'avons point raconté les faits au gré de l'imagination : ce que nous avons dit est fondé sur des pièces authentiques; & quand nous avons affirmé, l'assertion a été accompagnée de preuves. Nous avons dit courageusement la vérité sans manquer de respect à la mémoire des Princes qui ont été grands; nous l'avons souvent adoucie en peignant les excès auxquels se sont portés des Princes féroces & barbares. Ainsi, loin de prêter aux objets les couleurs de la passion, loin de chercher à diminuer le prix des bonnes actions, ou d'exagérer le délit des mauvaises, nous avons accordé la louange à ce qui en étoit digne, & blâmé justement ce qui méritoit de l'être. Quand on a prouvé qu'on ne sait ni craindre, ni flatter le vice puissant, on a acquis par-là

le droit de rendre hautement hommage à la vertu. Quant à l'Histoire Moderne, nous avons vu & tout examiné nous mêmes; & ce que les voyageurs ont vu avant & après nous, notre Ouvrage le prouve : pout nous combattre, il ne suffiroit pas d'une assertion contraire, on s'exposeroit à une réfutation complette; aussi avons-nous eu la satisfaction de voir que les doutes du Lecteur & du Censeur ne s'élèvent jamais devant les preuves de l'Ecrivain. Nous n'appartenons, comme Aristide, à aucune Secte, à aucun parti, à aucune faction, de peur d'avoir des amis ou des ennemis aux dépens du bien public; c'est dans le cœur de nos Lecteurs où nous avons voulu reposer notre cœur; c'est avec les étincelles de la vérité que notre ame a électrisé la leur.

Rien ne fertilise la pensée, comme les pensées des grands hommes : c'est avec leurs principes qui ont développé les nôtres, que nous avons défendu les droits de l'humanité, & combattu les fausses opinions que nous avons rencontrées dans notre sujet; & ç'a été une occasion de leur rendre hommage. Lorsqu'on a payé ce tribut d'éloge aux bons écrits, on poursuit le sien avec plus de courage & de confiance.

On ne peut attaquer les passions funestes au bonheur du monde, que par des raisonnemens vifs & pressés; & pour convaincre les hommes, il faut une lutte de raisons puisées dans l'expérience des choses; il faut leur donner du mouvement, de la chaleur & de la vie, lorsqu'elles servent de preuves contre les opinions qu'on attaque. Mais si l'on ne trouve pas toujours dans notre style la fierté & l'élévation des principes que nous avons établis, c'est qu'il falloit être clair & sage dans le récit des faits. Si nous avions donné par-tout la même hardiesse à nos expressions, nous aurions été plus lu, sans doute; mais nous avons préféré la censure, à cet egard, à un succès éphémère, souvent dangereux.

Nous avons dit dans le *Prospectus* de cette Histoire : *Amicus Plato*,

sed majùs amica veritas. Nous avons tenu parole; & il est tems que cette devise devienne celle des Historiens.

S'il nous étoit échappé quelques erreurs dans le cours de ce long travail, elles seroient involontaires, & nous supplions nos Lecteurs & nos Censeurs de vouloir bien nous les indiquer : en attendant ce bienfait de leur part, nous protestons d'avance contr'elles. Éclairés par leurs lumières, nous dirons avec Aristide : *Arrêtez, Citoyens, je me rétracte; écoutez ceux qui vous conseillent bien, & non pas ceux qui se trompent.*

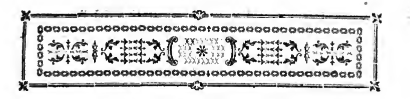
Après le bonheur d'avoir obtenu des suffrages & des récompenses Augustes, & même des remerciemens consignés dans les lettres dont la plupart de nos Souscripteurs nous ont honoré, il ne nous reste plus qu'un vœu à former; c'est que le Public éclairé nous sache gré de nos efforts, de nos vues, de nos intentions, & qu'il nous juge digne de l'estime due aux Ecrivains, qui cherchent à inspirer une philosophie bienfaisante aux générations qui leur succéderont, en consacrant leurs travaux à rendre leurs contemporains plus sociables, meilleurs, plus heureux, sous l'empire des Loix, des mœurs & de la vertu, dont le bonheur est inséparable. Ce souhait de notre cœur embrasse tout le globe.

Heureux l'homme qui naîtra après l'extinction de cette longue suite d'erreurs qui ont infecté sa Nation! Heureuse la Nation qui s'éleveroit au centre des Peuples éclairés, si elle étoit assez sage pour profiter, & des fautes qu'ils auroient commises, & des lumières qu'ils auroient acquises! Elle n'auroit qu'à jetter les yeux autour d'elle, pour y voir les matériaux épars de son bonheur, & qu'à s'incliner pour les recueillir. Elle seroit délivrée de ces vieux préjugés que l'inexpérience des premiers Instituteurs enfanta; qui furent consacrés par les tems d'ignorance, & qui se maintiennent contre la raison & les faits; soit par l'orgueil, qui craint de revenir sur ses pas, soit par la pusil-

lanimité, qui craint toute novation, soit par un respect imbécille pour tout ce qui date de loin.

Nous avons promis au Public une description complette du vaste Empire de Russie : mon fils m'a demandé, avec instance, la permission de remplir cet engagement; & comme il est instruit dans la Géographie & dans l'Histoire, je n'ai pas cru devoir ralentir son émulation par un refus. La consolation des pères honnêtes & laborieux, c'est d'avoir des enfans qui leur ressemblent.





HISTOIRE

PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE

DE LA

RUSSIE MODERNE.

LIVRE CINQUIÈME,

CONTENANT la Topographie, l'Histoire naturelle des Provinces, & le Précis historique des Peuples.

INTRODUCTION.

Si, comme il est vrai, l'homme est modifié dès l'enfance par ceux qui l'environnent, rien ne pourroit me disculper de ne pas suivre l'exemple & les conseils d'un père honnête & laborieux, toujours fidèle aux devoirs de l'homme & du citoyen, que rien n'a pu déterminer à tromper les hommes, & à renoncer à son

caractère ; qui ignore l'art de flatter & qui en dédaigne les méprisables avantages ; qui ne veut obtenir de réputation que celle qui s'acquiert par l'estime, & qui n'accepteroit pas la fortune & les dignités sans la certitude de faire le bien, ou d'aider à le faire. Tel est le père que j'ai le bonheur d'avoir pour ami & pour guide ; & l'hommage que ma gratitude lui rend ici, ne sera pas désavoué par l'opinion publique.

C'est pour le soulager dans les travaux importans dont il s'occupe aujourd'hui, que je lui ai demandé la permission de donner à ses Lecteurs, la description exacte des Provinces de Russie, & le precis historique des Peuples de cet Empire. En acquiesçant avec bonté à ma demande, il m'a conseillé de moissonner dans les champs que le Génie a défrichés & semés, & de joindre à ses propres observations celles des Savans, des Voyageurs, des Naturalistes qui ont bien mérité de la République des Lettres. C'est ce que que j'ai fait. Voici la liste des Ouvrages où j'ai puisé la plus grande partie des connoissances qu'on trouvera réunies dans cette description détaillée.

J'ai consulté, 1°. les Voyages d'*Oléarius*, le premier des Voyageurs qui ait donné, à peu de chose près, la vraie position de la mer Caspienne.

2°. La Description de la Russie par le Baron *de Strahlenberg*.

3°. Les Voyages en Sibérie de Jean-George *Gmélin*, pour les Gouvernemens de Tobolsk, d'Irkoutsk, & une partie de celui de Kazan.

4°. L'Histoire du Kamtchatka par *Steller* & *Krachenninikof*.

5°. Les Voyages de Pierre-Samuel *Pallas*, Docteur en Médecine, & de son Elève *Sokolof*; ceux de *Lépekin*, Russe d'origine ; ceux de Samuel-George *Gmélin*, Médecin de Tubingue, mort en prison à Derbent, dans son second voyage de Perse ; pour les Gouvernemens de Novogorod, Moskou, Nijé-Gorod, Voroneje,

la petite Russie, Azof, Kazan, Astrakan, Orenbourg, Tobolsk, la mer Caspienne, l'Histoire des Peuples, &c.

6°. L'Histoire de Sibérie par *Ficher.*

7°. La Relation du premier Voyage de *Guldenstedt*, Docteur en Médecine, Géomètre & Géographe, pour la Description du Kabarda. Ce Savant, qui est mort à son retour d'un second voyage de la Tatarie de Kouban, leva en 1773 la Carte du Kabarda, & en 1776 l'excellente Carte marine de la mer Caspienne : on trouvera ces deux Cartes dans ce volume.

8°. Les Recueils historiques sur la Russie par le célèbre Guillaume-Frédéric *Muller*, dont j'ai tiré le Précis historique d'Azof & de la Krimée; la Description des Sources Asphaltiques, par le Docteur *Schauber*; les principales distances des Villes de Russie; quelques fragmens sur l'Histoire des Peuples; deux Vocabulaires, &c.

9°. Le Dictionnaire Géographique de Fédor (1) Afanassiévitz *Polounin*, Voïévode de Véréia. On lit dans la Préface que M. *Muller* a mise en tête de ce Dictionnaire : » Que *Polounin* » n'a fait que rassembler & mettre en ordre les Notices sur la » Russie, que *Muller* avoit insérées dans ses différens Ouvrages » périodiques en Langues Allemande & Russe; que *Busching* en » a copié une partie; que Pierre Ivanovitz *Ritchkof* est l'Auteur » de tout ce qui regarde le Gouvernement d'Orenbourg; que » *Polounin* commença à faire imprimer son Ouvrage, quoique » très-imparfait, en 1770; qu'il en continua l'impression jusqu'à » la lettre *K*, & qu'il mourut à cette époque. Alors *Muller* revit, » suivit ce travail, & fit en entier les articles *Pétersbourg*, *Moskou*, » *Russie en général*, *Russie Blanche*, *& tout ce qui concerne les deux nou-* » *veaux Gouvernemens de cette Province.* Ces Supplémens ont augmenté

(1) *Afanassi*, Athanase.

» l'Ouvrage de moitié. M. Muller ajoute, que lorsqu'on en fera » de nouvelles éditions, on doit l'enrichir des observations & » des remarques consignées dans les Voyages des *Gmélin*, *Pallas*, » *Guldenstedt*, *&c.*, Auteurs qu'il n'avoit pas pu, ou qu'il n'avoit » pas eu le tems de compiler. M. Muller dit encore, que *Tatischef* » a composé un *Lexicon* historique & géographique, ou *Lexicon du* » *Citoyen*, qu'il cite souvent dans son Histoire de Russie; mais » que cet Ouvrage ne ressemble à son Dictionnaire, ni par le » plan, ni par l'exécution; & que la Table des longitudes & » latitudes est entièrement de lui (Muller). Il termine cette Préface en se plaignant du Traducteur de la Géographie de *Chatsof*, » qui a copié des morceaux entiers de son Ouvrage avant qu'il » fût rendu public, & à mesure qu'on en imprimoit les feuilles «. Ce Dictionnaire a paru en 1773. J'ai enrichi cette description des supplémens que M. Muller désire.

10°. La Description de toutes les Nations de l'Empire de Russie, de leurs Usages, Religions, &c., par M. Jean-Amé *Géorgi*, Membre de la Société de Berne. Ce Savant a levé une bonne Carte du lac *Baïkal*.

11°. Plusieurs volumes des Mémoires de l'Académie des Sciences de Pétersbourg.

12°. La Géographie de *Busching*. La partie Européenne de la Russie est très-bien faite, mais la partie Asiatique a besoin d'être refondue; & l'on ne sauroit trop engager ce savant Professeur à la refaire. Les articles qui regardent *la Tatarie*, *la Tatarie indépendante*, *la Tatarie Chinoise*, *la Chine*, y sont supérieurement traités. L'Abrégé de cette même Géographie, par M. *Bérenger*, excellent Ouvrage.

13°. Les nouvelles découvertes des Russes, entre l'Asie & l'Amérique, par M. *Coxe*.

14°.

14°. Les Mémoires de Pierre-Henri *Bruce*, pour le Gouvernement d'*Astrakan*, le *Kabarda*, la *mer Caspienne.*

15°. L'Histoire Universelle traduite de l'Anglois.

16°. Le troisième Voyage du Capitaine *Cook*. J'en ai tiré ce qu'il renferme d'intéressant sur le *Kamtchatka*, le *nouvel Archipel* & le *Passage du Nord;* le Vocabulaire *Ounalachka*, celui des *Esquimaux, Groënlandois, Nourd-Sound, &c.*

17°. L'Histoire Générale des Voyages; ceux de MM. *Otter, Chardin, Tavernier, &c.*

18°. Les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres; c'est un Ouvrage immortel qu'on ne sauroit trop étudier. Les principaux Mémoires dont j'ai fait usage, sont ceux de MM. *Fréret*, de *Bougainville*, d'*Anville*, de *Brosses* & de *Guignes*. J'ai vu encore beaucoup d'autres Ouvrages, que je cite.

19°. Enfin, l'Atlas Général de l'Empire de Russie; les Cartes publiées par l'Académie des Sciences de Pétersbourg en 1776 & 1777; d'autres Cartes particulières, & l'Atlas de d'Anville.

MM. *Hernandez* père & fils, Secrétaires-Interprètes du Roi, ont bien voulu seconder mes efforts, par la traduction d'un grand nombre de morceaux tirés des Ouvrages Anglois, &c. Je dois aussi de la reconnoissance à M. *Gauthier de la Peyronnie*, Secrétaire-Interprète du Roi, pour la traduction de plusieurs Mémoires écrits en Langue Allemande.

Telles sont les sources où j'ai puisé; elles sont bonnes : les indiquer aux Lecteurs, c'est rendre un hommage public aux Savans qui ont dirigé mes premiers pas dans la carrière des Lettres. Sous l'étendard des braves, le foible n'est jamais poltron. J'ai tenté de réunir dans un même Ouvrage les recherches, les découvertes, les observations éparses des Auteurs qui ont le mieux écrit sur la Russie, la Tatarie, &c., dans la confiance que si ce travail est utile, il méritera au Rédacteur l'indulgence du Public.

La carrière des Lettres n'eſt pas incompatible avec celle des Armes ; mais le ſtyle d'un militaire n'eſt pas toujours celui de l'homme de Lettres : heureux celui qui manie & l'épée & la plume comme Céſar !

On a dit que le Tableau du monde ſe reſſemble ou que ſes couleurs ſe rapprochent ; que l'Hiſtoire d'un Peuple eſt celle de tous les Peuples, & que la perfection des Gouvernemens eſt une roche eſcarpée dont la cime ſe perd dans les nues. C'eſt à-peu-près ainſi que raiſonnoit *Fontenelle* dans un Diſcours ſur l'Hiſtoire, dont les ſophiſmes mêmes ſont des vérités philoſophiques. D'autres bons eſprits qui font peu de cas des recherches qui remontent à des ſiècles éloignés, demandent (1) : » Qu'eſt-ce que des Hordes ſauvages, ſortant à peine de leurs forêts, peuvent apprendre à des Nations polies & éclairées ? Les règnes de *Charles-le-Chauve* & de *Childebert* ne ſont pas faits pour offrir des exemples utiles aux Succeſſeurs de Louis XIV. Après être ſorti avec tant d'efforts & de peine de ces ſiècles d'ignorance & de barbarie, faut-il employer nos lumières à les étudier ? C'eſt de notre bonheur qu'il eſt queſtion, de nos beſoins, de nos reſſources, & non pas de ceux de générations, qui depuis près de mille ans, ne ſont plus ſur la terre.

» D'un autre côté, les Beaux-Arts repréſentent toujours le Génie de la barbarie, la hache & la flamme à la main, couvert de ſang & entouré de ruines. Ils l'ont dénoncé au genre humain comme le fléau des Empires & le deſtructeur des hommes, parce qu'il a mutilé des ſtatues & renverſé des colonnes «.

(1) Voyez l'Extrait d'un Ouvrage ſur la *Monarchie Françoiſe*, ou de *ſes Loix*, par M. *de Chabrit*, inſéré dans l'Eſprit des Journaux du mois de Juin 1784. Cet Extrait fait autant d'honneur au Cenſeur qu'à l'Auteur de cet Ouvrage eſtimable.

Des esprits éclairés ont vu les mêmes siècles sous des couleurs bien différentes.

» Ces barbares, disent-ils, qu'on nous peint comme le fléau des Peuples & des Empires, n'ont renversé que des Etats dans leur décadence, n'ont détruit que des Peuples qui l'étoient déja par leurs vices. Quand les Sociétés ont vieilli dans la mollesse & dans le luxe, c'est la barbarie qui vient rajeunir le genre humain, & lui rendre ses forces. Ce sont les barbares qui élèvent sur la terre les Cités & les Royaumes; aucune Nation illustrée dans l'Histoire, n'a eu des Peuples civilisés pour Fondateurs. Ces institutions saintes, qui enchaînent & annoblissent tous nos besoins & tous nos désirs, qui, en donnant à la beauté le charme de la pudeur & de la modestie, ont créé les passions & les bonnes mœurs, sont des Loix des barbares, presque toujours détruites par la civilisation. C'est dans ces sociétés encore dans l'enfance, que le Législateur découvrira le mieux les formes les plus naturelles & les plus légitimes des Gouvernemens. Ce sont les passions des barbares, toujours impétueuses & ardentes, qui laissent voir tout le cœur humain aux yeux du Moraliste. Le tableau de leurs mœurs peut donc être à la fois l'école du Moraliste & du Législateur. Il peut l'être encore du Peintre & du Poëte : l'imagination des barbares a créé ces prodiges de la Mythologie & de la Fécrie, embellis ensuite par le génie d'Homère & de l'Arioste. Les Héros d'Homère sont des barbares; & ces mêmes hommes qui ont détruit si souvent les chefs-d'œuvre des Arts, en ont été toujours les plus beaux modèles. Aussi tout ce qu'il y avoit de grands talens chez les Anciens, dans les siècles les plus éclairés, tournoient sans cesse leurs regards vers ces siècles de la barbarie. Hérodote & Trogue-Pompée peignoient avec autant d'intérêt le Scythe errant autour des Palus-Méotides, que l'Habitant de Memphis & d'Ecbatane. Poëtes,

Orateurs, Historiens, Philosophes, tous les Ecrivains de l'Antiquité embellissoient souvent leurs productions des images, des vérités morales, des mots échappés à la bouche des barbares. Enfin, nos mœurs, nos opinions, nos loix, nos arts même, tout a pris naissance chez eux; nous sentons encore avec leur goût, nous pensons avec leur esprit, nous obéissons encore à leurs institutions : il faut les étudier & les connoître pour ne pas nous ignorer entièrement nous-mêmes; & malgré notre orgueil, ils seront toujours placés à la tête de l'Histoire du Genre humain «.....

C'est aux Lecteurs à apprécier les motifs sur lesquels des hommes également éclairés, fondent leurs opinions; mais s'il étoit permis à un militaire âgé de 25 ans, de hasarder la sienne, il diroit : quelque révolution qui puisse arriver dans les Loix d'un Peuple, elle ne se fait guères que par voie insensible : les mœurs & les usages de tous les pays qui ne sont pas civilisés, sont moins fondés sur la réflexion que sur des usages antérieurs, qui devoient leur naissance, partie au génie des Peuples, & partie au hasard. Connoître bien ce qu'une Nation a été dans des tems reculés, c'est un moyen de reconnoître encore ce qu'elle est aujourd'hui. L'étude des Nations nous paroît donc de toutes les études la plus intéressante. L'observateur se plaît à saisir ce trait particulier qui caractérise chaque Peuple, & à démêler de la foule les traits généraux qui l'accompagnent. Inutilement il a pris la teinte des évènemens. Inutilement les causes physiques & morales en ont changé les nuances. Un œil pénétrant le suit à travers de ses déguisemens, & le fixe malgré ses variations. Plus le champ de l'observation est étendu, dit Guillaume-Thomas *Raynal*, plus il présente de siècles à mesurer, d'époques à parcourir; plus aussi le problême est aisé à déterminer. Chaque siècle, chaque époque donne, s'il est permis de

parler ainsi, son équation; & l'on ne peut les résoudre toutes sans découvrir la vérité qui y étoit comme enveloppée. Cette découverte est le principal but de cette Topographie historique, qui renferme d'ailleurs une multitude de connoissances utiles aux progrès des Sciences, des Arts, & sur-tout à ceux de la Géographie & de l'Histoire. On peut compter sur l'exactitude des détails que ce travail renferme; & c'est par là qu'il peut devenir aussi intéressant pour les Russes que pour les autres Peuples de l'Europe.

On a vu dans le premiet volume de l'Histoire Moderne les bornes de la Russie actuelle, & sa division en 24 Gouvernemens: l'Impératrice vient d'y en ajouter un autre, & c'est la Krimée.

Quelques-uns de MM. les Souscripteurs qui aiment à comparer la Géographie ancienne avec la moderne, ont désiré de savoir les différens noms que la Russie a portés successivement; tien n'est plus juste que de les satisfaire à cet égard.

La Russie a été appellée autrefois *Scythie*, *Sarmatie*, *Roxolane*, *Ruthénie*, *Rossiane*, *Rossie*, *&c.* Ces différentes dénominations viennent des noms de ses anciens Habitans & de ceux d'aujourd'hui.

Les anciens Goths ou Suédois l'appelloient *Ostrogard* (1), *Holm-*

(1) » *Ostrogard*, dit Strahlenberg, qui signifie *Jardin d'Est* ou *Ville d'Est*, est le » même que l'*Oulima* des Esthoniens: car *Oulès* signifie chez eux vers en haut, & *ma* » veut dire pays; & ils entendent par *Oulima* le pays qui est à l'Est d'eux, comme » Pleskof, Petzour & Novogorod. Or ce même pays étoit appellé anciennement *Rougia* » ou *Rogia*, comme la ville de Narva est souvent encore appellée par les Russes *Rougi-* » *gorod.* Par conséquent la véritable *Oulima-Rougia*, ou, par abrégé, *Oulmérougia*, » a été située entre la mer de Ladoga & celle de Pépous, & non en Prusse, comme » Jean *Magnus* & d'autres l'ont cru abusivement. Il semble même que d'*Oulmerougia* » il s'est formé, par la suite du tems, *Holmgartia*, & que ces deux noms signifient le » même lieu. Quant à *Holmgardia*, je trouve la remarque suivante dans les OBSERVA-

gard ou *Garderich*, ce qui signifie le *Pays oriental*, le *Riche-Pays;* parce que les anciens Russes fournissoient aux Suédois les marchandises de l'Orient. Le mot *Gard* désignoit non-seulement une Ville, mais encore un Pays dans les Langues Septentrionales. Suivant M. Muller, *Holmgard* vient de *Kolmogori*, principale habitation des Biarmiens.

On a aussi donné à la Russie les noms de *Kounigard*, pays des *Kounes* ou des *Huns;* de *Vannœna*, pays des *Vendes* ou *Slavons;* d'*Oulima*, pays de l'Orient, en Langue Esthonienne; & enfin celui de *Kréven-Zemlia* que lui ont donné les Lithuaniens, & qui signifie pays des *Krévestes* ou *Krévitz*, ancien Peuple Slave, le plus voisin de la Lithuanie.

Avant que *Novogorod* & *Ladoga* fussent devenus les deux Capitales de la Russie, il y en avoit deux autres, celle de *Rotoula* & celle d'*Aldéiogoborg :* la première étoit, suivant les monumens Suédois, la principale Ville de Russie située en Livonie, aux environs d'Hapsal; la seconde, suivant *Adam de Brême* & *Hermoldus*, Auteurs anciens, se nommoit aussi *Chiven* ou *Chue*, qui signifie Capitale parmi les Finlandois, les Permiens, les Ostiaks & les Huns. La résidence du Kan des Usbeks de *Karasm* s'appelle encore aujourd'hui *Chiva*.

Quant à l'étymologie de ces noms & à l'ancienne Topographie

» TIONS HISTORIQUES SUR UNE PARTIE DES PIERRES ANTIQUES DE SUÈDE, DE » PIERRE DUKMANN, imprimées à Stockholm en 1708, pag. 15. HOLMGARTH *ou* » HOLMGUARTH, dit-il, *est un District situé au-delà d'Esthland & d'Ingermannland,* » *tirant vers la mer de Ladoga & le Péipous, où étoit anciennement la ville d'Aldé-* » *jouborg, résidence des Rois de* HOLMGARDIA, *dont le territoire qui y appartenoit,* » *étoit appellé* HOLMGARDA-LAND, *dans lequel Haldan-le-vieux, Roi de Suède, fit un* » *voyage pour épouser la fille d'Envida* «.

de la Scythie, nous renvoyons les Lecteurs à la Description de Strahlenberg, Tom. I, pag. 243 & suiv.; aux savans Mémoires sur la Scythie, par MM. Bayer, de Guignes & d'Anville : celui de M. Bayer est inséré dans les Commentaires de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, Tom. I, pag. 389-410 : les autres se trouvent dans le XXXVe volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, pag. 539-591.





GOUVERNEMENT
DE RIGA *ou* DE LIVONIE.

J'AI cru devoir commencer la description de l'Empire de Russie par celle des Gouvernemens Européens; l'ordre naturel des choses m'a paru l'exiger.

Le Gouvernement de *Riga* est borné au Nord par celui de Rével, à l'Ouest par la mer Baltique, au Midi par la Courlande & le Gouvernement de Polotsk, à l'Est par celui de Pleskof. Il est composé de quatre Districts & d'une Province.

1°. *Riga*, située sur la rive Septentrionale de la *Dvina* Occidentale, à trois lieues & demie de son embouchure, au 56e degré 56 minutes de latitude, au 41e degré 18 minutes de longitude, à 544 verstes de Pétersbourg. Elle fut fondée en 1200 par *Albert*, premier Évêque de Livonie. Elle devint le Siége d'un Archevêché qui n'existe plus. Cette Capitale prit son nom d'une petite rivière appellée anciennement *Rigué*, aujourd'hui *Rizinga*; elle est presqu'entièrement desséchée. Riga est la résidence de la Chancellerie du Gouvernement, du Conseil Aulique, du Consistoire Supérieur & du Surintendant-Général. Cette Ville & ses Fauxbourgs ont quatre verstes de circonférence, deux verstes en longueur, & 450 sagênes ou 2954 pieds de large. Elle est entourée d'une muraille & d'un fossé plein d'eau. Elle a dans son enceinte une Citadelle, des Casernes, un Château, deux Colléges, plusieurs Hopitaux pour les malades, les orphelins, les veuves & les vieillards; une Maison de correction à laquelle on a joint un

un Château d'eau qui en fournit à toute la Ville. L'Hôtel de Ville construit en 1750, est d'une belle Architecture; ses Églises sont belles, son Port grand & sûr, mais ses rues étroites. Elle a quatre Bourguemestres qui obtinrent la Noblesse en 1660. Elle est divisée en deux Corps, les Marchands & les Artisans. Il y a sur la Dvina un beau Pont de Bateaux, auquel les Russes donnent le nom de *Givoi-Most* ou Pont-Vivant. Le port de Riga est le second de la Russie. Il y aborde annuellement de cinq à six cents Vaisseaux, & quelquefois davantage; la balance du Commerce y est encore plus avantageuse à la Russie qu'à Petersbourg, parce qu'on y importe moins d'objets de luxe, & qu'on en exporte beaucoup de bois & de choses nécessaires à la Marine des autres Peuples. Les objets de son Commerce se tirent principalement de la Pologne & des Provinces Russes; on les transporte en hiver par le moyen des traîneaux. Riga a le privilége d'entretenir des soldats, un Corps d'Artillerie & d'Ingénieurs pour sa défense. La Suède conquit Riga sur les Polonois en 1621: Charles XII la déclara Capitale de ce Duché, & accorda la Noblesse personnelle aux Magistrats. Pierre I s'en empara en 1710 & confirma tous ses Priviléges. On compte dans cette Ville 687 maisons, & 109 magasins. Pierre I y fit planter d'arbres deux grands jardins, qui sont devenus publics. Il s'y tient une Foire considérable depuis le 20 Juin jusqu'au 10 Juillet.

Dinamenth, à quatorze verstes de Riga, & à l'embouchure de la Dvina, est une Forteresse assez considérable. Tous les vaisseaux qui viennent de la mer Baltique y paient la Douane avant de se rendre à Riga. Cette Forteresse fut bâtie en 1201 par Albert, Évêque de Livonie, qui l'avoit fait élever pour des Moines de l'Ordre de Citeaux. Elle fut prise en 1609 & 1618 par les Suédois, en 1700 par les Saxons; reprise en 1701 par les Suédois, & en 1710 par les Russes.

Une autre des principales Villes de ce Diſtrict, c'eſt *Volmar*, que les anciens Ruſſes appelloient *Volodimer* ou *Volodiméretz* de Livonie. Elle étoit autrefois bien fortifiée ; elle n'eſt plus aujourd'hui qu'un Bourg, ſans Magiſtrats, ſans Juriſdiction. Elle eſt ſituée ſur la rivière d'*Aa* ; elle fut bâtie en 1219 par *Valdemar I*ᵉʳ, qui lui donna ſon nom, & qui vainquit en cet endroit les Livoniens, encore idolâtres en 1220. *Volmar* eſt à 112 verſtes de Riga.

Uxkül, ſur la Dvina, a été la première réſidence des Évêques de Livonie : ſa fondation date de 1186.

2°. La ville de *Venden*, éloignée d'environ une lieue de l'*Aa*, qui eſt navigable juſqu'à ſon embouchure. Cette Ville fondée en 1205, a donné ſon nom à ce Diſtrict. C'étoit-là que réſidoit autrefois le Grand Maître des Chevaliers Porte-Glaives, & qu'on tenoit l'Aſſemblée des Etats. Envahie ſucceſſivement par les Polonois, les Suédois & les Ruſſes, elle eſt tombée dans une entière décadence. En 1751 elle a été preſqu'entièrement détruite par les flammes. On n'y compte plus que 70 maiſons & 600 Habitans. Quoiqu'elle n'ait point de fabriques, elle fait cependant un commerce aſſez conſidérable. Elle a été déclarée ville Impériale en 1769. Son Territoire a 21 verſtes de circonférence, & ſa diſtance de Riga eſt de 80 verſtes.

3°. *Derpt*, *Dorpt*, ou *Dorpat* (1) ; cette ville qui étoit autrefois Anſéatique, eſt ſituée au bord de l'*Embak*, rivière nommée par les Eſthoniens *Emma Jogui* ou *Rivière-Mère*, autrefois *Amovcha*. Elle ſort du lac *Vourtz*. Le Grand-Prince *Jouri*, fils de *Jaroſlaf Volodimirovitz*, la bâtit en 1030, & lui donna ſon nom. Dans la ſuite elle porta celui de *Tartou*. Sa fondation prouve que les deſcendans de Rourik poſſédoient une partie de la Livonie. En 1210,

(1) En Suédois, *Dorſt*, *Darſt* ; en Latin, *Derptum*, *Derbatum*, *Torpatum*.

les Chevaliers Portes-Glaives s'en emparèrent : elle passa ensuite aux Suédois, & Gustave Adolphe y établit une Université en 1632 ; Charles XI la transféra en 1690 à Pernof, mais elle a été supprimée. Aucune Ville n'a souffert un plus grand nombre de Siéges, depuis 1582 jusqu'en 1708, époque à laquelle Pierre I emmena prisonniers tous les habitans, fit sauter les fortifications & mettre le feu à cette Ville. Derpt, autrefois florissante par sa nombreuse population, son industrie & son commerce, est très-pauvre aujourd'hui ; elle est le siége d'une Economie Impériale & ne renferme plus que 400 maisons.

Les Châteaux d'*Odempé*, de *Falknau*, de *Laïs*, d'*Oberpalen* anciennement *Polchev*, dont parlent souvent les Chroniques Russes, sous le nom de *Medvéjia Golova* ou têtes d'Ours, ainsi que plusieurs autres, ne sont plus que de misérables Villages

4°. A l'Ouest du District de Derpt est celui de *Pernof*, la Ville qui lui donne son nom est bâtie près de l'embouchure de la *Pernova*, à 180 verstes de Révél. Le tems de sa fondation est inconnu. La tradition dit seulement qu'elle réunissoit dans son enceinte une vieille & une nouvelle Ville. Elle a eu une Université. Elle a été détruite par les Polonois, prise par les Russes en 1575, & cédée aux Polonois en 1582. Elle a passé aux Suédois & ensuite aux Russes en 1710. Il y a 43 maisons de pierres & 138 de bois. Cette Ville est entièrement tombée depuis qu'on lui a interdit l'exportation des bois de construction & des planches. On pêche dans la Pernova toutes sortes de poissons, & même des veaux marins. Les Esthoniens appelloient Pernof *Pernalim*.

5°. La province d'Esel, qui dépend en partie du Gouvernement de Riga, & en partie du Sénat, du Collége de Justice, & de la Chambre des Finances de Pétersbourg.

L'Isle d'*Esel*, que Pline appelle *Latrin*, est la plus considérable

des Isles de la Livonie. Elle est située au-dessous de celle de Dagho, dont elle est éloignée d'un mille, & à l'entrée du Golfe de Riga; elle a vingt deux ou vingt-trois lieues de long sur dix à douze de large. Le terrein en est fertile quoique pierreux. Avant de passer sous la domination Russe, elle avoit successivement appartenu aux Grands Maitres de l'Ordre Teutonique, aux Rois de Danemarck & de Suède.

L'isle d'Esel renferme plusieurs Villages & une seule ville, nommée *Arensbourg*, fondée par *Valdemar II* au commencement du XIIIe. siècle. Il y avoit autrefois un Évêché que *Jean Muncha sen*, son dernier Évêque, vendit à Frédéric II, Roi de Danemarck. Elle est administrée par le Gouvernement général de Riga; mais elle a son Capitaine-Provincial, son Capitaine de la Noblesse, & un Collége particulier. Les deux petites Isles de *Moon* & de *Rounoé*, en dépendent.



GOUVERNEMENT
DE RÉVAL *ou* D'ESTHONIE.

Le Gouvernement de Réval eſt à l'Oueſt de celui de Saint-Petersbourg ; il eſt borné au Nord & au Couchant par le Golfe de Finlande, & au Sud par le Gouvernement de Riga. Il ſe diviſe en quatre Diſtricts.

1°. Le Diſtrict de *Harria*, en Eſthonien *Harjoma.*

Réval ou *Rével*, que les Ruſſes appelloient autrefois *Kolivan*, en Eſthonien *alin* & *D na in*, en Lettonien *Danipillis*, eſt la Capitale du Diſtrict d'Harria & du Gouvernement. Elle eſt ſituée au 59ᵉ degré 26 min. de latitude, & au 41ᵉ degré 57 min. de longitude. *Valdemar II*, en poſa les premiers fondemens en 1218, dans l'emplacement même du fort de *Lyndaniſſe*, qui ſuivant toutes les apparences, avoit été bâti en 1194 ou 1196, par *Canut VI*, lors de ſes expéditions en Eſthonie. Le Roi de Danemarck y fonda en même-tems un Évêché. *Valdemar III* vendit Rével en 1347, avec tout ce qu'il poſſédoit dans l'Eſthonie, aux Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui la cédèrent enſuite à l'Ordre de Livonie. Elle ſe donna en 1561 à *Erik VI*, Roi de Suède, & reſta ſous la domination Suédoiſe, juſqu'à ce qu'elle fut conquiſe par Pierre I en 1710. Cette Ville reçut ſes Priviléges anciens des Rois de Danemarck : ils lui donnèrent la Juriſdiction en matière Civile, Criminelle & de Police ; le droit d'élire ſes Magiſtrats, & celui de nommer à tous les emplois Civils & Eccléſiaſtiques. Pierre I les a confirmés. Son Clergé eſt compoſé

de quatre Miniſtres Allemands, de deux Miniſtres Suédois, de deux Eſthoniens, qui joints à des Laïcs, forment le Conſiſtoire, dont les Arrêts peuvent être revus & corrigés par le Magiſtrat. Tous les Eccléſiaſtiques de l'Eſthonie s'aſſemblent à Rével chaque année; ceux de la Ville n'aſſiſtent point à cette Aſſemblée. Le Gymnaſe fondé en 1631 a quatre Profeſſeurs. Il y a auſſi une école pour la Ville, une particulière pour les filles, & une autre pour la Nobleſſe. Le Péage qu'on perçoit à Rével eſt partagé; la Ville en a une partie, & la Couronne l'autre. La Bourgeoiſie y eſt encore jugée par les Loix de Lubeck. Rével étoit célèbre parmi les villes Anſéatiques. Son Commerce autrefois très-conſidérable, eſt encore dans un état floriſſant. Elle jouit du droit d'*Etape*, en vertu duquel les Marchands & étrangers ſont obligés d'expoſer leurs Marchandiſes en vente pendant un certain nombre de jours. Elle doit à ſon commerce ſa nombreuſe population; elle reçoit un grand nombre de vaiſſeaux étrangers dans ſon port, qui eſt beau, & qui contient la plus grande partie de la flotte Ruſſe. Rével a un Arcenal particulier & ſes ſoldats, mais elle a cédé ſes remparts à la Couronne; ſes foſſés & ſes baſtions ſont conſtruits avec ſolidité: un Château ſur un rocher ajoute à ſa force. Elle eſt à 196 verſtes de Narva, à 370 de Riga, & à 340 de Pétersbourg. A un quart de lieue de la Ville, ſur le bord de la mer eſt le jardin Impérial d'*Ékatérinendal*, avec une maiſon de plaiſance; Pierre I lui a donné ce nom en l'honneur de ſon épouſe.

Ce Prince avoit conçu le projet de réunir par une jettée, une des deux Iſles de *Rogué* & de *Roguervik*, à la côte occidentale de l'Eſthonie. Le vent qui auroit conduit les vaiſſeaux à cette hauteur, les auroit fait entrer dans le Port; les eaux y ſont ſalées, & ne détruiſent pas les bâtimens, comme les eaux douces du Golfe de Finlande. Ce projet a éprouvé des obſtacles

infurmontables, parce que les vents de mer ont toujours détruit les travaux. Ce Port porte aujourd'hui le nom de *Port Baltique*. Il lui a été donné en 1762, par Catherine II.

2°. Le Diftrict de *Vik*, en Efthonien *Lonéma*.

Hapfal, Ville principale de ce Diftrict, bâtie en 1228, par *Albert*, Evêque de Riga. Son Port, quoique fur la mer Baltique, eft peu fréquenté. Elle eft à 95 verftes de Révél.

3°. Le Diftrict de *Jerven*, en Efthonien *Jervama*.

Vitten-Chtéin ou *Veiffen-Chtéin*, eft le Chef-lieu de ce Diftrict. Les Ruffes l'appelloient *Païda*, du nom de la rivière fur laquelle il eft fitué. Il eft à 12 milles ou 84 verftes de Révél. Sa fondation date de 1270, ou felon d'autres, de 1276 ou 1277. Cette Ville célèbre dans les anciennes guerres des Ruffes avec les Livoniens, n'eft plus qu'un Bourg.

Près de là, eft le village de *Cordie*, où fe fit en 1661 un Traité entre la Ruffie & la Suède.

Veffembourg, dont il eft fouvent queftion dans les Annales Ruffes fous le nom de *Rakobor*, n'eft plus qu'un Bourg.

4°. Le Diftrict de *Virland*, en Efthonien *Viroma*.

Borkolm, Château bâti en 1482. Il appartenoit aux Evêques de Révél, & il eft poffédé aujourd'hui par la famille de *Tizenhuzen*. Cette place étoit la première du Diftrict de Virland.

5°. *Narva*.

Cette Ville n'appartient point aux Gouvernemens précédens; elle dépend immédiatement du Sénat, du Collége de Juftice Allemand, & du Comptoir des Finances de Pétersbourg.

Narva, que les Ruffes appelloient *Rougolef*, eft fituée dans le pays d'*Allentaken*, fur les limites qui féparent l'Efthonie du Gouvernement de Pétersbourg. La *Narova* fur laquelle elle eft fituée, lui a donné fon nom. Cette rivière fort du lac *Peipous*; fon cours qui eft très-rapide, forme à un verfte & demi de la Ville,

une cascade de la hauteur de 12 pieds. Elle a son embouchure dans le golfe de Finlande, à 2 milles de Narva. Un mur sépare la Ville ancienne de la nouvelle : la première fut bâtie en 1223 par Valdemar II ; le Roi Erik lui accorda ensuite les mêmes privilèges qu'à la ville de Revel. L'ancienne Ville est batie en pierres, la nouvelle l'est en bois. Les bâtimens publics sont dans la Ville ancienne. L'enceinte de Narva n'est pas grande, mais les fortifications sont en assez bon état. Cette Ville étoit comptée parmi les Anséatiques, & faisoit un très-grand commerce. Il est un peu déchu depuis. Elle perçoit l'accise de l'eau-de-vie, du malt, & du gros bétail qui vient d'Esthonie & de Livonie, & le péage sur les marchandises, les bois, &c. Narva a éprouvé beaucoup de malheurs. Le Tzar Ivan Vaziliévitz II, la prit d'assaut en 1558, dans le tems même que le feu la consumoit. Les Suédois s'en rendirent maîtres en 1581, les Russes l'assiégèrent en 1590. Elle fut encore réduite en cendres en 1659. Les Russes l'assiégèrent une seconde fois en 1700 ; mais Charles XII la dégagea, & remporta une victoire complette sur eux. Pierre I en fit de nouveau le siége en 1704, & la prit d'assaut. Les habitans soupçonnés d'entretenir des intelligences avec la Suède, furent transférés en differens lieux de la Russie en 1708, & retenus dans la plus sévère captivité. On leur rendit enfin la liberté & leurs priviléges en 1714, à l'exception du peage Maritime. Narva est à 114 verstes de Pétersbourg.

5°. L'Isle de *Dagho* ou *Dagoé*.

Cette Isle de forme triangulaire, est située dans la mer Baltique : chacun de ses côtés a environ cinq milles de longueur, & l'Isle entière autour de neuf milles de long, sur dix de large. Il y a un canal à *Dagerot*. *Paden* est un petit endroit avec un port assez bon.

MER

MER BALTIQUE.

CETTE mer, dans les tems anciens, a été connue sous le nom de *mer Varégienne*. Ptolomée la nomme *Venedicus Sinus;* Tacite, *Mare Suevicum;* Pline & Pomponius Méla, *Codanus Sinus.* Les Russes l'appellent *Baltinskoé Moré*, les Suédois *Ofter-Sjon* ou Golfe *Oriental*, parce qu'elle est à l'Orient pour eux. Cette mer a un flux & un reflux peu sensibles. Elle présente une chose remarquable, c'est que ses eaux se dessalent & deviennent propres à la cuisson des viandes lorsque le vent du Nord souffle. Je pense qu'il faut attribuer cet effet au mélange des eaux douces des deux golfes poussées par le vent du Nord. Au reste les eaux de la Baltique sont peu salées, à cause des rivières nombreuses qui s'y jettent. On sait que l'eau des différentes mers est plus ou moins chargée de sel; que dans la mer du Sud, sous l'Équateur, & dans les pays Méridionaux, il y a plus de sel en pleine mer, & que l'eau y est plus froide que vers les pays du Nord & vers les Pôles de la terre.

La mer des côtes de Hollande contient un neuvième de sel; celle des côtes d'Espagne & de la Méditerranée en porte bien davantage; & je trouve dans les notes de mon père, qu'en Suède, près de Carlscrone, au 56e degré 12 à 13 minutes de latitude, l'eau de la mer ne contient qu'un 30e. de sel; plus loin elle est si peu chargée qu'elle gèle en grande masse. Voilà pourquoi la mer du fond du Groënland & du Spitzberg, est presque toute couverte de glaces.

La profondeur de la Baltique, d'après les différentes cartes marines des Suédois, varie beaucoup; elle est moindre depuis le *Sund* jusqu'à l'Isle de *Gothland*, où la plus grande profondeur

eſt de 60 braſſes, tandis que depuis cette Iſle juſqu'au détroit d'*Aland*, on la trouve de 60 à 100 braſſes. Aucun Auteur que je ſache n'a fait cette obſervation, qui peut être utile aux Navigateurs. M. Müller s'eſt donc trompé à cet égard en fixant ſa plus grande profondeur à 50 ſagènes ou 329 pieds. Suivant les obſervations des Suédois, la Baltique diminue de 45 pouces à chaque ſiècle. Ses vagues ne ſont pas hautes, mais elles ſe prolongent plus que celles de l'Océan. On pêche beaucoup de poiſſons ſur ces côtes & aux embouchures des rivières, entre autres une petite eſpèce de harengs, nommé *Salakouch*, qui eſt la nourriture ordinaire des payſans de Livonie.

Lorſque cette mer eſt fort agitée, elle rejette ſur les rivages de la Pruſſe & de la Courlande beaucoup d'ambre ou ſuccin. On en trouve des morceaux qui ſont très-nets; d'autres renferment dans leur intérieur pluſieurs inſectes bien conſervés, différentes eſpèces de mouſſes. Mon père en a rapporté un morceau dans lequel on diſtingue des gouttes d'eau en forme de perle. Il eſt défendu aux voyageurs de ramaſſer cet ambre répandu ſur les ſables; mais comme les mers ſont libres, les voyageurs ne ſe font pas un ſcrupule de ramaſſer ce que les vagues jettent ſur leurs bords.

La Baltique, près de la Suède, ſe partage en deux golfes, celui de Bothnie qui a 560 verſtes de long, ſur 210 de large; & celui de Finlande qui en a 410 en longueur, ſur 114 de largeur: elle forme encore un autre petit golfe qui eſt celui de Riga, appellé par Pline *Cynipenus Sinus*. L'aiguille aimantée a différens mouvemens ſur cette mer. Dans quelques endroits elle tourne au Nord-Oueſt, & dans d'autres à l'Eſt.

On peut aller de la Baltique dans la mer Caſpienne: en quittant le golfe de Finlande, on paſſe par la Néva dans le lac Ladoga; de celui-ci dans le lac Ilmen, qui conduit à la Mſta,

ensuite au canal de Vichnéi-Volotski, & enfin par la Tvertza dans le Volga.

Pythéas de Marseille est le premier, de l'aveu unanime des Anciens, qui ait eu connoissance de la Baltique : je vais rapporter ce que M. de Bougainville dit à son sujet.

» *Pythéas* de Marseille, un des plus anciens Ecrivains que nous » connoissions dans nos contrées, & peut-être même dans tout » l'Occident, étoit habile Astronome, ingénieux Physicien, » Géographe exact, hardi Navigateur ; il rendit ses talens utiles » à sa patrie... Il est le premier qui ait pénétré au 67e degré de » latitude Septentrionale, le premier qui ait cru ces pays habités «. M. de Bougainville prouve que cet Historien vivoit au plus tard vers le milieu du quatrième siècle avant J. C. Il entra par le canal de la Manche dans la mer du Nord, & de celle-ci par le détroit du *Sund*, dans la mer Baltique, dans laquelle il vogua jusqu'à l'embouchure d'un fleuve, auquel il donna le nom de *Tanaïs*, & qui fut le terme de ses courses. On croit que c'est la *Vistule* ou la *Redaune* qui s'y jette auprès de Dantzik. La quantité de succin que l'on trouve sur leurs bords, donne à cette conjecture beaucoup de fondement. Il paroît que le mot *Tana*, *Thénès*, ou *Danos*, entroit, comme l'a observé M. Leibnitz, dans la composition des noms de la plupart des grands fleuves du Nord.

Pythéas avoit déja fait auparavant un voyage jusque dans l'Isle de *Thulé*, l'*Irlande*, appellée par Strabon *Hierné*. Il composa en Grec deux Ouvrages. Le premier sous le titre de *Description de l'Océan*, contenoit une relation de son voyage par mer, depuis *Gadès* jusqu'à *Thulé* : le second étoit la description de celui qu'il avoit fait le long des côtes de l'*Océan* jusque dans la *Baltique*. Ce second Ouvrage est appellé *Période*, par un ancien Scholiaste d'*Apollonius de Rhodes*, & *Periple* dans l'abrégé d'*Artémidore* d'*Ephèse* ; ce qui pourroit faire croire que le voyage dont il exposoit l'hist-

N n ij

toire, avoit été fait en partie par terre, en partie par mer. Nous n'avons plus que quelques citations de ces écrits de Pythéas, encore faut-il les prendre le plus souvent chez des Auteurs prévenus contre lui.

ÉTAT physique, historique & politique de ces deux Gouvernemens.

LA Livonie & l'Esthonie ont du Nord au Sud, environ 80 lieues de longueur, & 65 de largeur de l'Orient à l'Occident. L'air y est pur & sain, l'hyver long & rigoureux, l'été court & chaud; la moitié du pays est couverte par des marais, que l'on pourroit dessécher aisément avec avantage : les prés trop humides ne donnent que du mauvais foin. Des broussailles, différentes sortes de bois s'élèvent dans les terreins secs; on les coupe, on y met le feu : les terres fertilisées par leurs cendres, donnent du froment ou de l'orge, puis du seigle, enfin de l'avoine; mais après avoir rapporté pendant trois ou quatre ans, elles sont épuisées pour vingt. On en feroit des champs fertiles, en se servant de fumier; mais la médiocrité des récoltes même dans les années abondantes, ne garantit pas les Habitans de la famine dans les années de disette.

La Livonie exporte du lin & du chanvre à l'étranger : l'Esthonie n'en produit que pour sa consommation. Les forêts marécageuses ont été dégradées par le besoin forcé de bâtir les maisons en bois, ainsi que par l'usage abusif de féconder la terre avec les cendres du bois. Les élans nombreux qui habitoient ces forêts ont diminué avec elles; les chevaux sont rares & petits; les brebis ont la laine courte & rude; les bœufs, les cochons, y dégénèrent; la chèvre seule y réussit; les abeilles y sont très-

négligées. Les lacs se dépeuplent ; celui de *Péipous* long de 16 lieues, large de 12, communique au golfe de Finlande par la Narova ; il se joint à celui de Pleskof. Les autres lacs sont celui de *Vourtz* ou *Vortz-Jerv*, qui a cinq milles de long sur deux de large ; celui de *Louban*, *&c.* Les principales rivières sont la *Dvina* Occidentale, l'*Aa*, la *Salis*, l'*Embak* ; le *Pernof.* Il y a en Esthonie 45 rivières & lacs qui donnent des perles qui surpassent les Orientales en grosseur, mais elles sont de couleur grisâtre. La Couronne donne aux Propriétaires des rives où se fait la pêche, 60 roubles pour la demi-once de perles de la première grosseur, & 30 pour les inférieures. C'est un Suédois qui les a découvertes sous le règne d'Elisabeth. On trouve dans les deux Provinces des carrières de pierres, de marbre noir, des terres colorées, de l'argile, du plâtre, de la pierre à chaux, & de la tourbe dont on ne se sert pas. Le voyageur en applaudissant aux chemins & aux postes, gémit sur tout le reste. La glace, les neiges, y facilitent le commerce en hyver, qui cependant y prospère peu.

L'Histoire ancienne de la Livonie & de l'Esthonie, est aussi obscure qu'incertaine. Ce pays étoit habité autrefois par trois peuples différens, les *Livoniens*, les *Lettoniens* & les *Esthoniens*, & a reçu d'eux les noms de *Livonie*, & d'*Esthonie* ; les Russes les appelloient anciennement *Livonsch*, & les ont confondus ensuite sous le nom de *Tschouds.* Les Historiens du Nord assurent, que l'Esthonie n'étoit pas moins peuplée que la Finlande, & qu'elle commerçoit avec les Nations étrangères, non-seulement en marchandises, mais encore en esclaves. *Ingvar*, fils d'*Oestens*, & Roi de Suède, fit une incursion en Esthonie vers le cinquième siècle, mais il fut battu. Les Livoniens & les Esthoniens quoique soumis aux Normands, s'obligèrent volontairement en 984 de payer tribut à Volodimir I, ce qu'il dut à plusieurs circonstances, mais sur-tout au bon accueil qu'il avoit

fait à *Olof-Triggvaſſon*, Roi de Norvége, qui s'étoit réfugié en Ruſſie. *Triggve* ayant été aſſaſſiné, *Aſtrid*, ſa femme, ſe retira avec ſon fils *Olof*, encore enfant, chez *Sigourd* ſon frère, qui avoit beaucoup de crédit auprès de Volodimir.

Le Paganiſme y a régné juſqu'au douzième ſiècle. Quelques marchands de Brêmen faiſant voile en 1158, pour *Visby*, dans l'Iſle de *Gotland*, y furent rejettés par la tempête, & abordèrent dans l'endroit où la Dvina ſe perd dans la mer Baltique. Traités d'abord en ennemis par lès Naturels, puis en amis, ils commercèrent avec eux, & obtinrent la permiſſion de bâtir des baraques; ces liaiſons leur attirèrent des Compatriotes. Les Brémois élevèrent enſuite au ſommet d'une montagne, un bâtiment pour l'entrepôt de leurs marchandiſes, & lui donnèrent le nom d'*Ikeskola*, c'eſt-à-dire *École* ou *Couvent;* il eſt encore connu ſous le nom moderne de *Uxkül.* D'autres Allemands ſe joignirent à eux vers l'année 1186, & amenèrent un Prédicateur, nommé *Meinhard*, de la Règle de Saint Auguſtin & du Couvent de *Ségeberg* en *Vagrie;* ce Moine apprit la langue du pays, prêcha, engagea quelques Habitans à recevoir le Baptême, fit élever une Egliſe, un Couvent d'Auguſtins, fit d'*Uxkül* un Bourg, en devint l'Evêque, transféra ſon Siége à *Kircholm*, & fit bâtir enſuite le Château de *Dalen. Canut VI*, Roi de Danemarck, fit une irruption en Eſthonie en 1196, s'empara de cette Province, y introduiſit généralement la Religion Chrétienne, & pourvut le pays d'Egliſes & de Prêtres.

La connoiſſance de leur Culte païen eſt tombée preſque dans l'oubli, parce qu'il n'étoit fondé que ſur des traditions. Il reſſembloit à celui des Finois & des Lappons; ils nommoient comme ces derniers l'Être Suprême *Ioumala* ou *Tor*, & croyoient que les propriétés de Dieu & les phénomènes de la Nature lui étoient ſubordonnés. Ils appelloient le Diable *Vels*, & les

Spectres *Ragana*. Leur *Griéva* étoit le principal Sacrificateur & en même-tems leur Prince.

Pour conquérir la Livonie & s'y maintenir, l'Evêque Albert fonda en 1201, les *Chevaliers de Christ*, auxquels le Pape *Innocent III* donna la Règle des Templiers, & une marque qui étoit une épée & une croix attachée à l'habit. Il leur ordonna l'obéissance envers l'Evêque de Riga. En 1206 *Albert* céda aux Chevaliers la troisième partie de la Livonie, avec tous les droits de supériorité; le Pape confirma cette cession en 1210, & exempta les Chevaliers de la dixme & de toute autre espèce de contributions. Le premier Maître de l'Ordre fut *Vinno*, qui ordonna qu'à l'avenir tous ceux qui y entreroient seroient obligés de prendre le nom de Chevaliers-*Porte-Glaives*. Ces Chevaliers furent réunis solemnellement avec l'Ordre *Teutonique* en 1237, sous le Pontificat de *Grégoire IX*, & portèrent alors des manteaux blancs avec des croix noires; c'est ce qui les fit appeller *Frères de la Croix*, nom qu'ils changèrent en 1381, en celui de *Chevaliers de la Croix*.

En 1346, *Valdemar III*, Roi de Danemarck, abandonna à perpétuité l'Esthonie à cet ordre, pour la somme de 18,000 marcs d'argent pur. En 1521 le Grand-Maître *Valther de Plettenberg*, acheta du Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, la Jurisdiction souveraine de la Livonie, & fut par-là délié ainsi que les Etats de Livonie, du serment qu'il avoit prêté au Grand-Maître de l'Ordre Teutonique; peu de tems après l'Empereur *Charles V* l'admit au nombre des Princes de l'Empire, ce qui procura aux Livoniens la liberté d'appeller des jugemens prononcés par leurs Tribunaux à la Chambre Impériale de Spire. Ce fut vers la même époque que le Luthéranisme commença à s'introduire dans ce Pays.

Le Tzar *Ivan Vasiliévitz II* y fit une invasion en 1558, & tâcha

de le soumettre ; les troubles que ce Prince causa, engagèrent la ville de Rével & l'Esthonie à se mettre sous la protection des Suédois ; c'est ici l'origine des prétentions de cette Couronne sur la Livonie, & celle des prérogatives de l'Esthonie sur cette dernière. Le Grand-Maître *Gotthard-Kettler* ne pouvant se soutenir contre les Russes, céda en 1561 la Livonie à *Sigismond-Auguste* Roi de Pologne, lui résigna solemnellement son titre de *Grand-Maître*, lui remit sa croix, le Sceau de l'Ordre, les clés de la Ville & du Château de Riga. Ce Monarque lui donna en échange le Duché de *Courlande* & de *Sémigalle*, sous la condition expresse de lui rendre foi & hommage, ainsi qu'à ses Successeurs. Les Polonois prirent possession de Riga & de la Livonie.

Tous ces évènemens firent de ce Pays une pomme de discorde, pour laquelle la Russie, la Pologne & la Suède versèrent beaucoup de sang depuis 1561 jusqu'en 1660, époque du Traité d'Oliva. La Livonie fut cédée à la Suède par les articles 4 & 5 de ce Traité, & la *Dvina* devint la limite des possessions Suédoises & Polonoises. Par l'article 4 du Traité de Neustadt, conclu en 1721, la Suède céda tout ce pays à la Russie ; & Pierre I, par les articles 9 & 10, promit de maintenir tous les Habitans de Livonie, d'Esthonie, Isle d'Esel, &c., dans les priviléges, droits & avantages dont ils jouissoient sous la domination Suédoise, d'y maintenir l'exercice de la Religion protestante, &c. En 1741, la Suède voulut recouvrer quelques parties de ces Provinces : loin d'y réussir, elle perdit encore une portion de la Finlande ; & par l'article 4 du Traité d'*Abo* en 1743, la Russie fut maintenue dans la possession de toutes ses conquêtes.

Les différentes révolutions qu'ont éprouvées la Livonie & l'Esthonie, n'ont fait qu'y multiplier les abus du pouvoir. La Noblesse y est tout, elle est l'État & la Patrie. Étrangers dans leur origine, ces Nobles sortent de la Thuringe, de la Vestphalie,

Vestphalie, de la Poméranie, du Mecklembourg, & d'autres contrées de la Basse-Saxe. D'autres tirent leur origine du Danemarck, de la Pologne, & de la Suède. On distingue les familles qui se sont établies lors de l'arrivée des Chevaliers Porte-Glaives, de celles qui sont venues après eux. La Matricule de Livonie, dressée en 1747, en compte 52. En général cette matricule renferme cent-soixante & onze familles. Les Nobles ont leurs prérogatives, leurs Diètes qui s'assemblent tous les trois ans. La Diète de l'Esthonie élit un *Capitaine de la Noblesse*, & celle de Livonie un *Maréchal Provincial*. On s'occupe dans l'une & dans l'autre de ses libertés qui ne sont pas la liberté de tous, de ses priviléges, de l'administration de la caisse de la Noblesse. Tous les emplois Militaires ou civils sont pour les Nobles, le soin du Peuple est de nourrir ses Maîtres.

Outre la Diète, on a établi à Riga un Conseil Provincial, qui se change tous les trois mois. Il a l'inspection des Postes, maintient les priviléges du Pays, délibère avec le Gouverneur Russe, pour rendre les ordres du Souverain d'une exécution plus facile.

L'ordre Militaire des Chevaliers Porte-Glaives qui régna dans ces Pays malheureux, ou plutôt le Gouvernement Aristocratique qu'il y établit, y a laissé des constitutions & des usages qui en rappellent le Souverain. Le rang dans les emplois civils est distingué par des noms qui semblent y être étrangers. Le Maréchal Provincial a rang de Colonel, ses Conseillers ont rang de Lieutenants-Colonels; les douze Conseillers Provinciaux ont celui de Généraux Majors.

En Esthonie, la Justice est administrée par le *Tribunal Supérieur*, formé du Gouverneur & de douze Conseillers : la Police appartient au *Gouvernement*, Tribunal composé d'un Conseiller & du Gouverneur. Le *Hakennik*, le *Mangérik*, sont des Justices

inférieures. La première veille à l'entretien des ponts & chaussées, au recouvrement des deniers du Souverain ; elle juge en premier ressort dans la discussion des limites. La seconde informe & juge les causes civiles & criminelles ; les Arrêts des deux Cours sont portés au Tribunal Supérieur. C'est lui qui en nomme les membres : ils sont choisis parmi les Nobles ; mais ces Conseils n'étant pas permanens, on s'adresse d'abord au Gouverneur. On appelle de ces Cours au Collége de Justice de Pétersbourg.

Les Tribunaux de la Livonie, quoique sous d'autres noms, sont chargés des mêmes offices. Les deux Supérieurs sont la *Régence* ou la *Chancellerie du Gouvernement*, & le Conseil Aulique. Les inférieurs sont le *Landgéritk*, & l'*Ormungs-géritk ;* on appelle aussi de leurs Sentences au Collége de Justice de Pétersbourg, dont les Arrêts sont soumis à la révision du Sénat.

Les biens domaniaux, les péages, joints aux contributions, forment les revenus du Souverain. Par un Oukaz du 3 Mai 1783, l'Impératrice a établi un système uniforme d'impositions dans toutes les Provinces de son Empire ; l'exécution en a commencé le premier Juillet suivant. Dans les Gouvernemens de l'Ukraine & les duchés de Livonie, d'Esthonie & de Fionie, la taxe qui doit être payée annuellement à la Couronne, est fixée pour les Marchands & Négocians des Villes & Bourgs, à un pour cent de leurs capitaux ; pour les Bourgeois, à un rouble 20 kopeks pour chaque tête mâle de leurs maisons ; & pour les paysans, soit qu'ils appartiennent à la Couronne ou à des particuliers, à 70 kopeks. Les uns & les autres payent encore en sus deux kopeks pour chaque rouble. La vente d'un immeuble quelconque est imposée à six pour cent de sa valeur, payable par l'Acquéreur. Le droit exclusif de vendre les eaux-de-vie appartiendra aux Villes & Fauxbourgs, qui, en conséquence, pourvoie-

ront à l'entretien des Magistrats & à d'autres charges publiques, &c. La Livonie ne fournit point de recrues; l'Esthonie dont les Habitans sont presque tous Russes, en fournit.

La Religion dominante est la Luthérienne. Les Réformés & les Russes y ont des Temples. On compte en Livonie 120 Pasteurs, en Esthonie 40 : tous dépendent des Tribunaux & de la Noblesse, qui les placent, & les jugent; l'appel est porté à Pétersbourg. Les villes de Rével, de Riga, de Narva, ont leurs consistoires particuliers indépendants de la Noblesse & des Magistrats. Les deux premières ont des Colléges, mais en général les moyens d'instructions sont foibles, rares & négligés.

La langue primitive des Livoniens & des Esthoniens ne présente aujourd'hui qu'un mêlange de celle des Huns, des Ougris, des Slaves, des Finois, des Allemands, & par conséquent elle n'en peut guères faire connoître l'origine; comme nous n'aimons point à former des conjectures, nous avouons de bonne foi que nous l'ignorons.

La guerre & la peste ont détruit la Livonie & l'Esthonie, diminué de beaucoup la population, & laissé un grand nombre de ruines. Elles ne renferment plus que neuf Villes & vingt-cinq mille Habitans. On n'y trouve point de Manufactures, parce qu'il n'y a aucune industrie. Les productions sortent du Pays telles que la Nature les donne : les besoins ou le luxe les font racheter de l'Etranger quand il les a travaillées; ce qui fait une double perte. Les paysans obligés de les porter à 20, 30, 40 lieues dans une Ville maritime, voient multiplier leurs travaux, & n'en deviennent que plus misérables. Nulle Ville d'entrepôt ne se présente devant eux pour les faciliter : ils ne peuvent rien pour faire le bien de leur Pays, & ils ne le cherchent pas : la Noblesse le pourroit, elle ne le veut pas, préférant la jouissance du moment à tout autre avantage. Ce sont des vaisseaux

étrangers qui viennent pour exporter les bois, les planches, l'orge, le seigle, l'eau-de-vie, le grain, le bétail, le lin, le chanvre, la cire, le miel, qu'une année abondante leur permet de vendre.

Les Livoniens sont de taille moyenne; ils ressemblent beaucoup aux Finois. Ils sont pour la plupart mélancholiques ou phlegmatiques. L'oppression dans laquelle ils vivent, la pauvreté, une éducation sauvage les ont endurcis à l'âpreté du climat, à l'indigence & à l'humiliation. Soumis à des maîtres qui peuvent les vendre, les arracher à leurs enfans, à leurs femmes, ils en ont tout à craindre excepté la mort. Aussi, à l'exception du sexe, tout leur est indifférent. Ils sont paresseux, sournois, sales & ivrognes. Ils ne manquent cependant pas de capacité. Les femmes se ressentent moins de l'oppression. Elles sont assez belles, & leur caractère est vain.

L'habillement des Livoniens & des Esthoniens ressemble à celui des paysans Finois, à l'exception qu'ils ne portent pas tous la barbe. L'habillement des femmes est très-joli, il approche beaucoup de celui des femmes Slaves. Elles portent des bas, des souliers ou pantoufles, des chemises à manches larges par le haut, & serrées par le bas. Elles mettent un corset qui ne descend que jusqu'au jupon, & des tabliers fort longs. Elles se parent le col d'un collier de perles, qui descend sur la gorge; & qui étant composé de plusieurs cordons, leur sert en même-tems de fichu. Les bords des manches sont brodés ou piqués, & le corset est fait d'une étoffe bigarrée, ou de toile brodée de diverses couleurs. La partie inférieure de la jupe & du tablier est ornée d'une bordure large de six pouces, faite d'une autre étoffe, où d'une couleur différente de celle de la jupe; on y met souvent plusieurs bandes semblables, mais moins larges. Elles portent une ceinture joliment travaillée, qu'elles atta-

chent au-dessus des hanches. Les femmes mariées ne sont distinguées des filles que par la coëffure. Les premières portent de petits bonnets, de la forme de la tête & garnis de dentelles d'or ou d'argent. Elles attachent au derrière du bonnet une cocarde, de laquelle descendent beaucoup de rubans & de cordons de différentes couleurs, qui flottent sur les épaules. Les filles portent des bonnets sans calottes, ou plutôt ce sont des bandeaux qui débordent le front; ils sont couverts de galons, élevés pardevant & noués par derrière avec des cocardes de plusieurs couleurs, dont les bouts longs de six pouces, descendent sur les cheveux flottans, comme les rubans des femmes mariées.

Les Livoniens sont appellés par les Historiens Latins *Hirri*; & les Esthoniens *Estiai*.



GOUVERNEMENT DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Le Gouvernement de Pétersbourg comprend le pays nommé autrefois *Ingermanie*, *Ingermenland*, & que les Ruſſes appelloient *Iſchorkaia-Zemlia*, du fleuve *Iſchora* ou *Inger;* c'eſt delà que l'Ingrie moderne a tiré ſon nom. La partie occidentale de l'Ingrie s'appelloit anciennement *Iama*.

Ce Gouvernement eſt borné au Nord par le golfe de Finlande & la Karélie; au Levant & au Midi, par le Gouvernement de Novogorod; au Couchant, par celui de Révél. Il ſe diviſe en quatre Diſtricts : ſavoir, *Pétersbourg*, *Koporié*, *Iambourg* & *Schluſſelbourg*.

I. *Diſtrict de Saint-Pétersbourg.*

Saint-Pétersbourg, nouvelle Capitale & réſidence du Souverain, eſt ſituée au 59e degré 57 minutes 15 ſecondes de latitude, & au 47e degré 57 minutes 30 ſecondes de longitude, près de l'embouchure de la Néva, à 180 verſtes de Novogorod & à 734 de Moskou. En 1703, cette Ville n'étoit qu'un hameau de Pêcheurs, où l'on voyoit les ruines d'une maiſon de campagne. Mais lorſque Pierre I ſe fut emparé de Nientchantz, il réſolut de bâtir une Ville ſur la Baltique pour étendre ſon commerce & y conſtruire une flotte. Il commença par jetter les fondemens d'une Egliſe & d'une Citadelle, le 16 Mai 1703 : tous les autres bâtimens furent conſtruits en bois; la Fortereſſe & l'Amirauté naiſſante furent entourées d'un ſimple rempart de terre. Toutes ces conſtructions ſe firent

dans l'Isle appellée *Louſt-Elande* ou *Isle Gaye*, nommée aujourd'hui l'Isle du vieux Pétersbourg. Au lieu de Palais, Pierre I habitoit une petite maison sur la Néva.

Après le succès de la bataille de Poltava, ce Prince écrivit du champ de bataille à l'Amiral Comte Apraxin : » C'est d'aujour-» d'hui que nous pouvons compter sur la construction de Péters-» bourg, en pierres «. La prise de Vibourg & les conquêtes qui la suivirent, affermirent le Tzar dans sa résolution : il fit venir de Moskou des Vassaux de la Couronne, pour qu'ils s'établissent dans la nouvelle Ville; & quoique sa position marécageuse offrît des difficultés presqu'insurmontables, cependant le désir de commercer avec les Etrangers l'emporta sur toute autre considération.

La communication par eau, entre Pétersbourg, Volotcheka & le lac Ladoga, favorisa le transport des provisions en tout genre & des matériaux de toute espèce. On fit creuser des canaux, élever des chaussées pour favoriser l'écoulement des eaux. On a vu, Tom. III, Hist. Anc., les difficultés que Pierre I eut à vaincre, & les sacrifices qu'il fut obligé de faire pour la construction de cette Ville. A la mort de ce Prince, elle n'avoit pas le quart de son étendue actuelle; cependant c'étoit avoir beaucoup fait dans le court espace de 21 ans, & dans un Empire où il falloit, pour ainsi dire, tout créer. Les Impératrices Anne, Elisabeth & Catherine II ont porté la magnificence de cette Ville au point où on la voit aujourd'hui.

Pétersbourg, située en partie dans l'Ingrie, en partie dans la Karélie, est divisée en plusieurs Isles & quartiers : la grande Néva coule au milieu, ayant à sa droite la Forteresse, les Isles de Pétersbourg, de Vazili, & le quartier de Vibourg; elle a à sa gauche l'Amirauté, les quartiers de la Fonderie & de Moskou. La plus grande largeur de cette rivière, entre les Isles de Péters-

bourg & de l'Amirauté, eſt de 266 ſagènes, ou 1620 pieds trois pouces trois lignes; & ſa plus petite, entre l'Amirauté & l'Iſle de Vazili, eſt de 133 ſagènes, ou 813 pieds 14 pouces 8 lignes. Sa profondeur ne répond point à ſa largeur, rarement eſt-elle de plus de ſept pieds. C'eſt par cette raiſon que les gros navires qui venoient précédemment à Pétersbourg, reſtent à Kronſtadt. De ce Port à celui de Pétersbourg, la profondeur n'eſt pas égale: chaque année on la meſure pour le paſſage des navires, & on le déſigne par des baliſes. Les vaiſſeaux de guerre conſtruits à Pétersbourg ne peuvent aller à Kronſtadt que par le moyen des chameaux, quoique ſans agrêts & ſans canons.

Les différentes branches formées par la Néva coulent à la droite; telles ſont la *petite Néva*, la *Nevskaia* & la *Karpovka*. Les rivières *Fontalka* & *Moïka* ont leurs embouchures à la gauche. Un Canal conſtruit par Catherine II, & orné de baluſtrades de fer, communique à ces deux rivières. La petite Néva ſépare la Forteresſe & l'Iſle de Pétersbourg de celle de Vazili; la Nevskaia ſépare l'Iſle de Pétersbourg du quartier de Vibourg, & la Karpovka l'Iſle de Vazili de celle des Apothicaires. La petite Néva s'embouche dans le golfe de Finlande; la Nevskaia & la Karpovka vont ſe joindre à la petite Néva.

On comptoit ſous le règne d'Eliſabeth 4554 maiſons, dont 460 de pierres; 25 Egliſes Ruſſes, quatre Luthériennes, une Suédoiſe, une Finoiſe, une Françoiſe Réformée, une Anglicane, une Hollandoiſe & une Catholique Romaine. Depuis le règne de cette Princeſſe, le nombre des maiſons eſt conſidérablement augmenté. La longueur de Pétersbourg, en ſuivant la Néva, eſt de 4 verſtes ſur 16 de largeur, ce qui forme 80,000 ſagènes quarrées, ou 81,250 toiſes. Un Officier-Général très-diſtingué dans la partie du Génie, a publié, en 1782, une Table poléométrique ſur la grandeur de quelques Villes, où l'on trouve le calcul ſuivant.

Pétersbourg,

Péterſbourg, non compris la Néva, }
Londres, avec ſes Fauxbourgs, } 4000 ſurfaces en arpens.
Paris, avec ſes Fauxbourgs, }

Nous paſſons à la deſcription particulière.

1°. La Fortereſſe eſt le centre de la Ville : comme l'Iſle eſt plus longue que large, Pierre I y fit d'abord conſtruire un polygone avec des remparts de terre; il y ajouta de nouveaux travaux en 1705, & les remparts furenr faits en pierres en 1706; mais cet ouvrage n'a été entièrement fini qu'en 1734, ſous le règne de l'Impératrice Anne : il a été commencé par le Pruſſien Jean *Kirſtein.* On trouve dans la Citadelle la plus belle Egliſe de Ruſſie. Le 30 Avril 1756, le tonnerre tomba ſur le clocher & le conſuma. On en a reconſtruit un autre très-élevé ſur lequel on a placé un conducteur. C'eſt dans cette Egliſe que ſont inhumés Pierre I, Catherine I, la Princeſſe Anne de Volfenbutel, le Tzarévitz Alexis, Anne & Eliſabeth : un ſeul Souverain eſt exclu de ce lieu, & c'eſt Pierre III.

Le dépôt des Archives de la Couronne & l'Hôtel de la Monnoie ſont placés dans la Fortereſſe : on y conſerve le vieux bateau conſtruit à Moskou pour l'uſage du Tzar Alexis Mikaïlovitz; & c'eſt lui, dit-on, qui donna à Pierre I l'idée de la navigation. Quoique la Fortereſſe ſoit au centre de la Ville, elle n'eſt d'aucune utilité pour ſa défenſe; elle ne ſert qu'à ſon embelliſſement. Sur l'un des baſtions qui fait face au Palais, on voit habituellement un drapeau planté, ſuivant l'uſage établi en Hollande; & les jours de grandes Fêtes on y en met un ſecond aux armes de Ruſſie. C'eſt de ce même baſtion que l'on tire un coup de canon, au lever & au coucher du ſoleil, pendant le tems que la navigation eſt ouverte. On illumine les remparts pendant les jours de réjouiſſance, & cette illumination offre un coup-d'œil ſuperbe.

2°. L'Iſle de *Péterſbourg* ou *Louſt-Eland.* On y voit encore la

petite maison de bois où Pierre I logea au commencement des travaux. C'étoit-là qu'il avoit résolu de construire la principale partie de la Ville. Il y fit élever un arc de triomphe en 1714, en l'honneur de la victoire d'*Iangoutski*, & une pyramide en 1720, à l'occasion de la prise de quatre frégates Suédoises. Le bâtiment de l'Académie des Sciences y fut fondé au mois de Février 1724, & détruit en 1747 par un incendie : on en construisit un autre dans l'Isle de Vazili. C'est aussi dans Loust-Eland que le Sénat fut d'abord établi, & que les Seigneurs firent construire des Hôtels. Sa proximité du port & de la Bourse y a fait élever des Magasins en 1733. Ce quartier est actuellement abandonné au Peuple & aux Soldats; il n'a de remarquable que la maison d'Inoculation fondée en 1768 par Catherine II. La Karpovka sépare l'Isle de Pétersbourg de celle des Apothicaires, ainsi nommée à cause d'un jardin botanique, établi en 1714. Cette Isle est désignée dans les anciennes cartes Suédoises sous le nom de *Respizari*. Derrière cette Isle il y en a une autre appellée *Kerkvisari*.

3°. Le quartier de Vibourg, situé vis-à-vis celui de la Fonderie. Pierre I y fit construire en 1710 une Église qu'il dédia à *Saint Samson*, en l'honneur de la victoire de Poltava. Cette Eglise étoit sans doute construite en bois, puisque l'Impératrice Anne la fit bâtir en briques en 1733. Près de cette Eglise est une rafinerie à sucre, établie en 1721; on y a placé deux Hopitaux, l'un pour les troupes de terre, l'autre pour celles de mer. C'est dans le voisinage de ce quartier que Catherine II a fait bâtir en 1768 un nouveau fauxbourg appellé *Saratof*, qui est habité par une Colonie Etrangère. Les cimetières Russes & Allemands sont placés aux extrémités du quartier de Vibourg; ainsi les exalaisons des morts n'y infectent point les vivans comme dans la plupart des villes de l'Europe.

4°. L'Isle de *Vazili* ou de Basile (*Vaziliefski Ostrof.*) Cette Isle qui est la plus grande de toutes celles qui composent la Ville, s'etend jusqu'au golfe de Finlande. Elle dépend de la Karélie de même que celle de Pétersbourg, la forteresse & le quartier de Vibourg. L'Isle de l'Amirauté & le quartier de la fonderie dépendent de l'Ingrie. Les cartes Suédoises de 1698 donnent le nom de *Guirsizari* à l'Isle de Vazili. Pierre I l'ayant choisi pour sa demeure, ordonna au Prince Mentschikof d'y faire construire un Port. La fondation de ces maisons date de 1716; elles furent construites par des ouvriers François & Allemands. Pour forcer les Seigneurs d'y bâtir des hôtels, ce Prince défendit aux Propriétaires des terreins de les vendre. On y transféra ensuite les Colléges de Justice, la Bourse, la Douane, les Marchés, &c. Le projet du Tzar étoit de creuser un canal depuis la mer jusqu'à la petite Néva, & d'en construire plusieurs autres par ce moyen, pour fournir de l'eau à chaque maison. Il y a dans cette Isle deux perspectives parallèles, & les canaux qui forment les lignes ont été commencés en 1723 & 1727, mais ils n'ont pas été finis. La fondation de tous les Colléges & Chancelleries, du Synode, est de 1722. La plupart de ces bâtimens qui sont très-vastes, sont bâtis en briques, & ornés de portiques. La Bourse est bâtie en bois. L'Académie des Sciences est placée au Midi de l'Isle & en face du Palais. Les Architectes qui ont travaillé à ce bâtiment, sont *Matémori*, *Grébel*, & *Erda*. L'observatoire est de l'Italien *Gaëtan*. La Bibliothèque est enrichie d'un grand nombre de manuscrits Russes, Chinois, Tangouts, Moungals. On trouve dans son enceinte une Imprimerie, une Fonderie de caractères, un riche Cabinet d'Histoire naturelle, toute la collection anatomique & les fœtus monstrueux du Cabinet de Ruysch; un grand nombre d'instrumens de physique & de mathématique. Outre les ateliers destinés pour la

peinture, la gravure, &c., on y a conſtruit un bâtiment où l'on a placé le fameux globe de *Gottorp* d'onze pieds de diamètre. On l'avoit d'abord placé dans le jardin de l'hermitage; il fut enſuite porté dans un grenier, où il reſta long-tems; on l'en tira enfin pour le placer dans l'obſervatoire de l'Académie. L'incendie de 1767 ayant réduit en cendres la tour de ce Lycée, il ne reſta plus que la carcaſſe de ce globe, qui a été réparé avec beaucoup de ſoins: on y a ajouté les découvertes modernes. On y entre par une porte & un eſcalier de quelques marches; douze perſonnes peuvent s'aſſeoir autour d'une table placée dans ſon intérieur: un ſeul homme le fait tourner avec une roue, & ceux qui ſont dans l'intérieur, peuvent y ſuivre les mouvemens du ſoleil, des étoiles, le lever, le coucher des aſtres, &c.

A l'Oueſt de l'Académie, & en face du *Galernof* ouq uartier Anglois, eſt le Corps des Cadets de terre; la façade qui donne ſur la Néva formoit le Palais du Prince Mentſchikof. Les deux ailes en ont été brûlées & rebâties par Catherine II. La vaſte enceinte de cette Ecole Militaire forme comme une petite Ville qui contient près de deux mille perſonnes. (1). L'Académie des Beaux-Arts eſt ſituée de même ſur la Néva; elle renferme une belle collection de Statues moulées d'après l'antique, & les Ouvrages des plus célèbres Sculpteurs modernes. Parmi les Tableaux il s'en trouve un d'*Albert Durer*, que Luc *Pfanzelt* d'Ulm en Suabe a enlevé de deſſus une planche vermoulue, & remis avec tant d'habileté ſur cuivre, qu'il paroît comme neuf. Parmi les morceaux de ſculpture en bois on diſtingue les ſuivans: 1°. un bouquet de fleurs dans un rézeau, au coin duquel une araignée a tiſſé ſa toile: 2°. un filet rempli d'écreviſſes. Il n'eſt

(1) Voyez les *Plans & les Statuts des Etabliſſemens faits par Catherine II*, pour l'Education de la Jeuneſſe, traduits du Ruſſe en François par mon Père, en 1775.

guères possible à l'industrie humaine de porter l'adresse plus loin. Ces deux chefs-d'œuvre sont de *Schwarzt* de Dresde, qui modèle & sculpte très-artistement en marbre, en métal, en bois, &c. On regrette que cet Artiste ait un défaut qui n'est que trop commun à la plupart des gens à talens.

De la partie occidenrale du Corps des Cadets jusqu'à la mer, on voit un allée superbe & très-large qui aboutit à une forêt. L'Isle de Vazili a 12 rues tirées au cordeau, & qui sont coupées par six autres. On appelle *lignes* toutes ces rues qui sont très-longues & très-larges, & qui forment des points de vue agréables. Cette Isle a plus d'une lieue de longueur. Le Port des Galères est à son extrémité. Pour établir la communication entre Vazili-Ostrof & l'Isle de l'Amirauté, on construisit en 1727 un pont de bateaux sur la Néva. On payoit alors un droit pour le passage, mais ce droit a été supprimé. Tous les jours à minuit, on lève un pont-levis pour laisser passer les vaisseaux qui vont se rendre dans le Port : en hyver on enlève le pont, & on le replace immédiatement après la débacle des glaces. Sa construction & celle des écluses sont de *Palss*, célèbre Charpentier Hollandois.

5°. L'Isle de l'Amirauté. Ce quartier est orné de plusienrs Palais, d'hôtels & de jardins, qui le rendent le plus beau de la Ville. Les rivières *Fontalka* & *Moïka* forment cette Isle. C'est ce lieu que Pierre I choisit pour la construction des vaisseaux. Il y fit élever en 1706 des magasins & des bâtimens, entourés de remparts & de fossés, & en 1711 un petit Palais & creuser un canal. Dans la même année l'Architecte *Schutter* de Berlin, construisit en bois le Palais d'été, où l'on trouve une grotte dont il est aussi l'Auteur. Le Comte *Rastrelli* le vieux en a fait les Statues en plomb; celles en bois de même que les sculptures, sont de *Conrad Osner* de Nurembourg. Les jardins de ce Palais, faits d'après les

deſſins de *le Nôtre*, ſont très-agréables ; environnés par la grande Néva & la Fontalka, ils ſont coupés de canaux, & ornés d'un grand nombre de Statues de marbre apportées d'Italie, dont la plupart ſont très-médiocres. On en diſtingue deux d'une grande beauté ; l'une repréſente la *Foi*, & l'autre la *Religion*. On admire ſur-tout les voiles qui couvrent le viſage des deux figures, ſans en dérober les traits à la vue. Ces chefs-d'œuvre qui devroient être précieuſement conſervés pendant l'hyver, ſont cependant expoſés à un froid exceſſif qui va quelquefois à 33 degrés, & qui finira par les détruire ſi l'on n'y met ordre. A l'entrée de ce jardin, & ſur la Néva, Catherine II a fait bâtir un périſtile en marbre, qui doit être achevé actuellement. En ſortant du Palais d'été, & prenant la rue de la grande *Millione*, on trouve ſur la droite le Palais de marbre que cette Souveraine a fait conſtruire, & dont elle a fait préſent au feu Prince Orlof, & qu'elle a acheté de ſes héritiers (1). La grande Apothicairerie eſt à la droite & à peu de diſtance de ce Palais. Cette grande rue eſt ornée de beaux hôtels qui conduiſent au nouveau Palais d'hyver.

Eliſabeth commença la conſtruction de ce Palais en 1754 ; il eſt ſitué à l'Eſt de l'Amirauté, & ſur le bord de la Néva. Le Comte *Raſtrelli* le jeune, mort à Pétersbourg en 1771, en a été l'Architecte. La charpente eſt d'*Iecht*, habile Charpentier Saxon, & de ſon ami le Suédois *Eriks*. Ce Palais forme un quarré oblong

---

(1) S. M. I. a encore acheté de la famille du feu Prince Grégoire Orlof, la terre de Gatchina : cette terre & la maiſon de campagne qui en fait la principale partie, ſituées à trente verſtes de Tſarskocélo, avoient été ornées & embellies avec beaucoup de ſomptuoſité. L'Impératrice s'eſt engagée à payer pour le tout, y compris le palais de marbre, la ſomme d'un million cinq cens mille roubles, en différentes époques, pendant dix années conſécutives.

de 700 pieds Anglois de longueur, sur 150 de largeur, & 70 de profondeur. Il est composé d'un souterrain, de deux étages, & d'un entre-sol. Les colonnes du premier étage sont de l'ordre Ionique, & celles du second, d'ordre Corinthien. La principale façade est au Sud. L'architecture qui en impose au premier coup-d'œil, est trop chargée de colonnes & d'ornemens. Les connoisseurs y trouvent beaucoup d'autres défauts. Les appartemens sont ornés avec magnificence; on remarque sur-tout le Sallon des Quarre-Saisons. Les plafonds ont été peints par Joseph *Valériani*, Peintre Romain, par Antoine *Pérénisotti* de Boulogne, par *Gradizzi* l'aîné, & *Fontébasso* de Venise : les deux plus beaux sont l'ouvrage de ce dernier. *Le Prince*, digne élève du fameux *Boucher*, en a peint plusieurs qui sont d'une grande beauté; il a peint aussi la plupart des animaux qui ornent les appartemens. On voit dans la chapelle un tableau de la Résurrection par *Fontébasso*, dans lequel on admire la composition, le coloris & l'expression. Les sculptures des appartemens ont été faites sous les yeux & d'après les modèles de *Dounker*, Sculpteur de la Cour de Vienne. L'hermitage qui communique à ce Palais par une gallerie, est d'une belle architecture. Il renferme un joli jardin, d'agréables bosquets, quelques oiseaux rares & une petite orangerie : c'est dans ce lieu que Catherine II a placé la plus grande partie des tableaux précieux qu'elle a achetés.

L'Amirauté, qui est à proximité du Palais, n'est remarquable que par la régularité de ses bâtimens, & la flèche du clocher qu'Elisabeth a fait dorer en 1737. L'Amirauté est entourée de fossés & de remparts; on y entre par trois ponts-levis; c'est-là où l'on construit les vaisseaux. On détruit actuellement cette Forteresse, pour transporter son chantier à *Kronstadt* & à *Ourianenbaum.*

La Statue équestre de Pierre-le-Grand est placée sur un rocher de granit, entre l'Amirauté & le Sénat, en face de la Néva &

des Colléges. On ſait que cet ouvrage eſt de *Falconnet*, & que Mademoiſelle *Colleau*, ſon élève, a fait la tête du Héros

Le quai qui mène de l'Amirauté à la Fonderie, eſt de la plus grande beauté; il eſt revêtu d'un parapet de granit, & c'eſt un des plus beaux Monumens qui exiſtent en ce genre. Un autre Monument élevé par Catherine II, eſt l'Egliſe d'*Iſaac*, revêtue de marbres. Elle avoit été bâtie en briques en 1717. En 1742 le tonnerre tomba ſur le clocher de cette Egliſe, qui fut brûlée en partie. Catherine l'a fait reconſtruire d'après les deſſins & le modèle de *Rinaldi*. François *Vuſt*, Architecte du Sénat, a été chargé de l'exécution.

La grande perſpective eſt une rue large, belle, plantée d'arbres, & bordée d'hôtels & de maiſons. Elle s'étend depuis l'Amirauté juſqu'au pont de la *Fontalka*, & depuis ce pont juſqu'au Monaſtère de Saint Alexandre Nevski; ce qui forme une perſpective de cinq quarts de lieue. On s'étoit propoſé de la continuer en ligne droite juſqu'à Moskou. Cette route n'auroit eu que 595 verſtes, tandis que la route ordinaire par Novogorod en a 734. Le canal de Catherine traverſe la perſpective; il eſt orné de baluſtrades de fer, artiſtement faites. Les grandes boutiques ont été bâties en bois en 1737; la façade qui donne dans la perſpective a été conſtruite en briques en 1755. Les Ecuries Impériales ſont placées ſur la Moïka.

Le *Galhernof* quartier des Anglois établis à Pétersbourg; s'étend le long de la Néva. On l'appelle auſſi *Gallerni-Dvor*, ou Cour des Galères, à cauſe du chantier que Pierre I y avoit établi.

6°. Le quartier de la Fonderie. Les Fonderies de Pétersbourg & de l'Arcenal de Moskou, ont été conſtruites par Jacob *Schoumaker*, de Colmar en Alſace, mort en 1764. Cet Artiſte fut d'abord Statuaire, & enſuite Architecte; c'eſt en cette qualité

qualité qu'il entra au service de l'Artillerie Russe. L'établissement des Fonderies est de 1711. Pierre I établit dans ce quartier une Manufacture de tapisseries à l'imitation de celle des Gobelins, à l'aide des ouvriers François & Allemands; on n'y trouve aujourd'hui que des ouvriers Russes. On voit aussi dans ce quartier les *Jardins Italiens*, les Casernes du Régiment des Gardes à cheval, celles de deux Régimens des Gardes à pied, le Monastère des Religieuses de *Voskréfenski* ou de la Résurrection, fondé par Elisabeth, & bâti par *Restrelli* le jeune. Ce vaste édifice, qui est situé au bord de la Néva, vis-à-vis l'ancien Fort de Nientchantz, a quatre Eglises placées dans les quatre angles, & une cinquième au centre. Catherine II a consacré la plus grande partie de ce Monastère à l'éducation des Demoiselles & à celle des Bourgeoises.

7°. Le quartier de Moskou. Ce quartier renferme une Verrerie & une Fabrique de cristal, établies par Pierre I, ainsi que les Casernes de deux Régimens des Gardes à pied.

M. *Wraxall* le jeune (1) dit: » Pétersbourg n'est encore qu'un vaste circuit qui demande des Impératrices futures & presque des siècles pour être rempli. Cette Ville occupe actuellement un espace immense; mais comme les maisons, en plusieurs endroits, ne sont point contiguës, & comme il y a beaucoup d'intervalles où l'on n'a point bâti, il est difficile d'en fixer au juste la grandeur. La piété n'a pas manqué d'y montrer sa magnificence, & d'élever des Eglises dans presque tous les quartiers...... L'Architecture extérieure est presque par-tout la même. Les Grecs semblent aimer autant les dômes dans leurs Eglises, que les Mahométans les minarets. On voit ordinairement un grand dôme, entouré de quatre plus petits couverts de cuivre doré, ce qui fait un bel

(1) Voyez *Voyage dans le Nord de l'Europe en 1774*. Londres, 1781.

effet lorsque le soleil donne dessus. Les ornemens sont d'une magnificence gothique & barbare : un Temple Mexiquain ne pourroit l'être davantage. Une figure de la Vierge & de l'Enfant-Jesus a la tête couverte d'ornemens d'or & d'argent, & est quelquefois complettement habillée : on ne lui laisse à découvert que les doigts que la multitude baise dévotement. Ces tableaux & ces figures bizarres font souvent rire, & la pauvre *Madone* ressemble à une prisonnière chargée de chaînes d'or...... Dans l'Eglise de la Citadelle reposent les corps de Pierre I & des Souverains ses Successeurs, qui sont tous dans des cercueils rangés les uns à côté des autres. Il n'y a aucun monument de marbre érigé en leur mémoire ; & la seule raison qui puisse faire entrer un voyageur dans cette Eglise, c'est qu'elle contient les cendres de Pierre-le-Grand. Un seul Souverain est exclu de ce lieu...... C'est le malheureux Pierre III. . . . .

» Les édifices publics de tout genre sont en si grand nombre à Pétersbourg, qu'ils font au moins la cinquième ou sixième partie de toute la Ville : il y en a de pierres ; mais le plus grand nombre n'est que de briques ou de bois enduit de mortier. Le Palais d'hiver, qui est de pierre, est spacieux & très-massif. On diroit que Jean *Vanbrug* a été appellé pour aider à en tracer le plan ; car rien ne ressemble plus à sa manière de bâtir. Il n'est cependant pas encore achevé, comme presque toute autre chose en Russie. Sa situation sur les bords de la Néva, au centre de la Ville, est agréable..... La couronne que je vis dans ce Palais est peut-être la plus riche de l'Europe ; elle est en forme de bonnet & entièrement couverte de diamans : le fameux diamant que le Prince Orlof a acheté cinq cents mille roubles, & dont il a fait présent à sa Souveraine, est placé au sceptre..... L'Académie des Arts renferme des Artistes en différens genres ; elle est ornée des meilleurs modèles de Sculpture grecque & moderne. . . . .

» La *Néva* a pour moi plus de charme que toute autre chose : la *Tamise* ne lui est pas comparable en beauté ; & comme son courant sort constamment du lac Ladoga pour se jetter dans le golfe de Finlande, les eaux en sont toujours hautes, claires & pures : ses bords forment sans contredit la plus belle promenade du monde ; ce n'est point un quai, puisque les vaisseaux ne montent jamais jusqu'à cette partie, mais c'est un endroit de parade qui a un mille d'étendue, & dont les bâtimens ne peuvent guère être surpassés en beauté. On doit encore en augmenter l'étendue du double. Il y a un pont de bateaux à l'endroit le moins large de la rivière. Il en sort des canaux qui se répandent dans les différens quartiers de la Ville : aucun lieu n'est mieux situé pour le commerce, si l'âpreté du climat ne tenoit gelée cette rivière pendant cinq ou six mois de l'année. Comme cette Ville est moderne, elle est très-régulière. Rien ne paroît vieux, & la plupart des bâtimens ne sont pas encore achevés : ils présentent un beau coup-d'œil, & sont, comme tout le reste, plus grands que ce que j'ai vu ailleurs. La plupart des rues sont pavées ; mais on est dans l'usage en plusieurs de couvrir les rues d'un plancher de bois...... Toutes les maisons sont sur pilotis, comme celles d'Amsterdam...... Les environs de cette Capitale sont des marais couverts de bouleaux & de sapins. Il ne s'y trouve pas une seule éminence dans l'espace de plusieurs milles «. . . . .

A la description de Pétersbourg, je vais joindre celle des principaux lieux de l'Ingrie.

Le *Couvent de Saint-Alexandre Nevski.* Il est situé sur la Néva, à cinq verstes de la Forteresse de Pétersbourg. Pierre I le fit bâtir en 1712, en l'honneur du Grand-Prince St. Alexandre. Ce Couvent est l'un des dix Couvens immédiats de l'Empire. On y a ajouté depuis plusieurs bâtimens qui forment un quarré. Il y a une Eglise à chacun de ses angles, & entre ces Eglises des cellules à deux

étages. C'eſt dans ce Couvent que ſont inhumés la Ducheſſe Anne de Mecklenbourg & Pierre III. Chaque année & le 30 Août, jour de la fête du Saint, l'Impératrice ſe rend à ce Couvent, ſuivie des Chevaliers de l'Ordre d'Alexandre, des Chevaliers-Gardes revêtus de leurs armures d'argent, & des Grands-Officiers de la Couronne. Cette Proceſſion s'arrête à l'Egliſe de Kazan qui eſt dans la perſpective, & c'eſt de-là qu'elle va au Monaſtère où l'on célèbre la Meſſe. L'Archevêque de Pétersbourg y réſide, comme Archimandrite-né de ce Monaſtère. Il y a un Séminaire où l'on enſeigne les Langues Latine, Grecque, Hébraïque, Allemande, la Poéſie, la Rhétorique, la Philoſophie & la Théologie, aux jeunes gens qui ſe deſtinent à l'état Eccléſiaſtique. Selon le dénombrement de 1745, cette Maiſon poſſédoit 25,464 payſans. Le nombre des Religieux eſt fixé à ſoixante. On trouve dans ſa vaſte enceinte deux grands jardins réguliers & de belles promenades. A côté du ſecond jardin eſt un lac, dans le centre duquel il y a une maiſon d'été que l'Archevêque habite.

Ekatérinof, maiſon de campagne de Catherine I. Elle eſt ſituée au milieu d'une forêt bien percée : ſa poſition eſt agréable; mais ſon peu d'élévation au-deſſus du niveau de la Néva, l'expoſe ſouvent aux inondations : le froid y va quelquefois juſqu'à 36 degrés.

Streïlna-Mouiza, Maiſon de chaſſe ſituée ſur une hauteur au bord du golfe de Finlande, à 22 verſtes de Pétersbourg. Pierre I la fit conſtruire par Michetti, Architecte Romain; elle n'eſt pas encore achevée.

Péterhof, Maiſon-de plaiſance que les Souverains habitent pendant l'été, à 29 verſtes de Pétersbourg ſur le golfe de Finlande. Pierre I commença à bâtir cette maiſon en 1712, & il n'épargna rien pour embellir un lieu que la Nature avoit déjà rendu très-agréable. Les bâtimens, les jardins, les fontaines,

les cascades, les grottes, les allées, les bosquets l'emportent sur les jardins de Versailles. Ce Palais est situé sur une montagne de 60 pieds de hauteur, d'où l'on découvre Pétersbourg & Kronstadt. Ce coup-d'œil est unique. Le jardin supérieur est derrière le Palais; l'inférieur présente une double cascade. Entre ces jardins est une grotte superbe. L'inférieur s'étend depuis la montagne jusqu'à la mer; il a 1500 sagènes ou 9843 pieds 9 pouces de long, & 700 sagènes, ou 4593 pieds 9 pouces de large. Les eaux s'y élèvent de la grosseur d'un homme à une hauteur extraordinaire, sans le secours d'aucune machine, & par la seule impulsion de l'eau. On trouve dans ce jardin deux Maisons de plaisance, appellées *Marli* & *Mon-Plaisir*; elles ont chacune une cascade. C'est *Le Blond*, de Paris, qui a bâti le Château & dirigé les jardins. Les Statues ont été modelées & fondues en plomb par le Comte *Rastrelli* le vieux; les bâtimens modernes sont de *Rastrelli* le jeune. Les plafonds ont été peints par Joseph *Valériani*, & les sculptures sont de *Dounker*. Il y a une Galerie dans le Château de Mon-Plaisir ornée de plus de 300 portraits, la plupart de femmes, qui ont été peints par le Comte *Rotari* de Véronne, mort à Pétersbourg en 1763. Ce Peintre excelloit dans ce genre.

De Pétersbourg à Péterhof, on rencontre de belles maisons de campagne; on remarque principalement celles du Maréchal *Razoumofski*, du Comte de *Bruce* & du Comte *Nariskin*; cette dernière a de vastes jardins Chinois & Anglois.

Ourianenbaum, Maison de plaisance sur le golfe de Finlande à 40 verstes de Pétersbourg, à 11 de Péterhof, vis-à-vis & à 7 verstes de Kronstadt. Elle a été construite en 1715 par le Prince Alexandre Daniélovitz Mentschikof, favori de Pierre I & de Catherine. Après la disgrace de ce Prince, on fit de sa maison un hopital pour la Marine. *Pierre III*, étant Prince Impérial,

l'embellit & en fit sa résidence pendant l'été. Il y fit construire un petit Fort & une Eglise Luthérienne en 1761. Depuis le Palais jusqu'à la mer, on a creusé un canal qui a un verste & demi de longueur. Les nouveaux bâtimens sont de l'Architecte *Rinaldi.*

Tzarsko-Célo ou campagne du Tzar. Cette Maison de plaisance est à 25 verstes de Pétersbourg, dans un lieu solitaire, sur le territoire d'Iambourg. Le magnifique Palais de pierres qu'on y voit aujourd'hui, a été construit sous le règne d'Elisabeth par *Foerster* & *Brunstéin.* Cette Maison de campagne renferme deux Palais, un d'été & un d'hiver. Catherine II y passe tous les automnes. On admire principalement les deux globes dorés qui couronnent le grand bâtiment ; les cariatides, les ornemens extérieurs & les grilles sont dorés de même. L'architecture est noble & majestueuse, & il est impossible de trouver plus de richesses réunies dans une campagne. Les ornemens de l'intérieur varient ; les uns sont en mosaïque , les autres d'ambre jaune, & d'autres à la Chinoise. Joseph *Valériani* en a peint plusieurs plafonds : celui du Cabinet Chinois qui est très-grand, est de *Deveilly* , Peintre François, qui donnoit une grande force à ses jours & à ses ombres. Les sculptures sont de Dounker.

La ménagerie a un pavillon riche en tableaux des plus grands Maîtres ; ils représentent des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons de toute espèce. La plus grande partie des quadrupèdes & des oiseaux sont de Frédéric *Groot* de Stutgard, qui excelloit en ce genre ; Elisabeth le nomma Peintre du Cabinet ; il travailla pour elle depuis 1750 jusqu'en 1760. Tzarsko-Célo a d'immenses jardins, ornés de plusieurs hermitages. Catherine II l'a encore embelli depuis le départ de mon Père.

Kronstadt, Ville & Forteresse du District de Pétersbourg. Elle est située dans l'Isle que les Finois appellent *Rétouzari*, & les

Ruſſes *Kotlina* ou Iſle du Chaudron, à 29 verſtes de Pétersbourg, à 3 des côtes de l'Ingrie, & à 14 de celles de Karélie. Cette Iſle étoit déſerte juſqu'en 1710, que Pierre I y fit conſtruire un Port, bâtir une Ville & une Fortereſſe en 1721; il lui donna le nom de *Kronſtadt* ou Ville de la Couronne. Elle a trois Ports bien fortifiés du côté du Midi; elle eſt environnée de murs de terre & de bons remparts munis d'artillerie. Le retranchement d'*Alexandrofski* & la batterie d'*Ivanofski*, conſtruite dans l'eau, ſont à l'Oueſt. Le Corps des Cadets de la Marine y a été transféré en 1769, après l'incendie qui réduiſit en cendres la plus grande partie de *Vazili-Oſtrof*. On y compte cinq Egliſes Ruſſes, une Luthérienne Allemande, & une Angloiſe. Les Habitans de cette Ville appartiennent au département de la Marine; les Artiſans & les manœuvres ſont preſque tous Ruſſes, & les autres Allemands, Anglois, Hollandois, Finois. Suivant Büſching, le nombre des Habitans mâles eſt de 30 mille. Il y a des Régimens de garniſon & de campagne. Le Port marchand qui eſt à l'Oueſt des trois autres, ne peut contenir un très-grand nombre de navires. Celui qui eſt à l'Eſt, ſert à la conſtruction des vaiſſeaux de guerre, & celui du milieu, à l'armement & au déſarmement. Le grand canal a deux verſtes 50 ſagènes de long; il s'étend depuis les écluſes du *Dok* ou Radouberie, juſqu'à 358 ſagènes, 2349 pieds 6 pouces dans la mer, où ſes eaux ſont conduites par deux grandes digues de 24 pieds de profondeur. Il a 100 pieds de large, & ſa profondeur moyenne eſt de 54 à 67 pieds. Les murs du canal & des digues ſont de briques. Il a à ſon extrémité un baſſin profond dans lequel on lâche l'eau. Lorſque l'on veut mettre les vaiſſeaux à ſec pour les radouber, on a la facilité de faire paſſer les eaux de ce premier baſſin dans un autre entouré de murs. Ce grand ouvrage, unique dans ſon genre, a été commencé en 1719, & fini en 1752, par les ſoins

du Général *Loubéras*. Ce fut le 30 Juillet de cette même année, qu'on lâcha pour la première fois l'eau dans le canal, avec beaucoup d'appareil, en présence d'Elisabeth. Cette Princesse lui donna le nom de son père, & fit élever à son embouchure deux pyramides, sur lesquelles on lit l'histoire de la construction de ces travaux. Les remparts sont de bois, & chargés d'une formidable artillerie. Leur solidité & la beauté de l'exécution sont admirées des connoisseurs. Tous ces travaux ont été faits par deux fameux Charpentiers Hollandois, *Palf* & *Huisman*.

Kronslot, Forteresse à une portée de canon de Kronstadr. Elle est située sur un écueil au milieu de la mer. Elle fut construite pendant l'hyver de 1703 à 1704, pour défendre les travaux de Pétersbourg naissante. Les Successeurs de Pierre I en ont augmenté les fortifications. *Kronslot* défend l'entrée du Port de *Kronstadt*, & sert, pour ainsi dire, de remparts à Pétersbourg. Les vaisseaux destinés pour cette Capitale sont obligés de passer entre la Forteresse & le Port.

II. *Le District de Koporié.*

Koporié, située sur une hauteur, baignée par la *Koporitza* qui lui donne son nom. Elle fut bâtie par les Russes à la fin du treizième siècle, prise par les Suédois en 1612, & reprise par les Russes en 1703. Elle est dans une très-agréable situation.

III. *Le District d'Iambourg.*

Iambourg, nommée anciennement *Iama*, est située à 124 verstes de Pétersbourg, près de la *Louga*. Elle a été bâtie en pierres par les Habitans de Novogorod, en 1383, & construite en 33 jours, au rapport de Muller. Iambourg a été souvent détruite. Pierre I la reprit sur la Suède en 1703, la fortifia, & lui donna le nom qu'elle

qu'elle porte aujourd'hui. Catherine II la peuple journellement de nouveaux colons.

Ivan-Gorod, Fort conſtruit ſur la Narova en 1498 par ordre d'Ivan Vaſiliévitz I. Ce Fort eſt bâti ſur une montagne élevée, environnée de trois enceintes de murs, flanquées de tours. Comme il n'eſt ſéparé de Narva que par la rivière, le projet de Pierre I étoit de reſſerrer par ce moyen les Habitans de cette Ville, & de dominer ſur elle.

IV. *Le Diſtrict de Schluſſelbourg.*

Schluſſelbourg eſt ſitué dans une petite Iſle au milieu de la Néva, à l'endroit où cette rivière ſort du lac Ladoga, à quarante verſtes de Pétersbourg par terre, & à ſoixante par eau. Elle fut conſtruite en 1324 par le Grand-Prince Jouri Danilovitz, lors de ſa marche vers Vibourg, contre les Habitans de Novogorod & de Pleskof. On lui donna le nom d'*Oréchek* ou d'*Orékovetz*, dérivé de celui de l'Iſle *Orekzof*, de figure oblongue. Les Suédois, après s'en être rendu maîtres, l'appellèrent *Notenbourg*. Pierre I qui s'en empara, lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui. Ses murailles ont environ treize pieds d'épaiſſeur, & le Fort, ſans être conſidérable, eſt fortifié.

Huit rivières arroſent le Gouvernement de Pétersbourg : ſavoir, la *Néva*, l'*Ijora*, la *Toſna*, la *Moïka*, la *Fontalka*, l'*Ouga*, la *Siſla* & la *Kovatza*.

La Néva, qui eſt la plus conſidérable, eſt très-grande & très-rapide : elle ſort du lac Ladoga, ſe diviſe, comme on l'a vu, en pluſieurs bras, & a ſon embouchure dans la mer, au-deſſus de Pétersbourg. Il y a pluſieurs Villages, des Maiſons de campagne, des Manufactures, quelques Moulins à ſcie ſur les bords de cette rivière. Elle en reçoit pluſieurs autres dans ſon cours qui n'eſt que de quinze lieues.

Le Professeur *Busching* évalue la longueur & la largeur du Gouvernement à trente milles d'Allemagne ou environ. Il abonde en bleds, en pâturages, en gibiers. Les plantes qui y croissent sont les mêmes que celles des prairies marécageuses du Nord. Le *Calla* ou pied-de-veau y croît & s'y multiplie abondamment : on pourroit, dans un tems de disette, se servir utilement de sa racine pour faire du pain, à l'exemple des Suédois. La charrue avec laquelle on laboure les terres est d'une grande simplicité ; elle est très-légère, & ne sert, pour ainsi dire, qu'à égratigner la terre à la profondeur d'un pouce & demi. La herse Finoise n'est autre chose qu'un assemblage de jeunes sapins dont on a coupé les branches à quelques pouces près de la tige. Pour rendre ces herses plus pesantes, les paysans les font tremper dans l'eau pendant le tems des semailles. Rien ne prouve mieux que l'Agriculture est encore dans l'enfance parmi la plupart des Peuples de la Russie.

Il suit des faits ci-dessus, que les Russes possédoient l'Ingrie dans le treizième siècle ; qu'elle leur fut enlevée par les Suédois ; qu'elle fut reconquise par les Russes, & cédée ensuite à la Suède par le Traité de Stolbof en 1617 ; & qu'enfin les Traités de *Neustadt* & d'*Abo* en ont assuré la possession à la Russie.

Des ISCHORKI ou Peuples de l'Ingrie.

Ces Peuples sont d'origine Finoise ; leur langue & leurs mœurs diffèrent peu de celles des Finois de la Karélie. Le nom d'*Ischorki* ou d'*Ischorzi* dérive de la rivière *Ischora*. On a vu que l'Ingrie a été la première conquête de Pierre I : ce Prince annulla les privilèges dont elle jouissoit sous la domination Suédoise, & l'assujettit aux Loix de Russie. Il fit présent d'une partie des *Ischorki* à des

Seigneurs Ruſſes, à condition qu'ils peupleroient de leurs ſerfs les cantons peu cultivés. Voilà pourquoi on rencontre dans ce Gouvernement des Villages Finois & Ruſſes à côté les uns des autres.

Les *Iſchorki* habitent dans de petits Hameaux composés de cinq à dix Fermes; ils vivent dans de petites cabanes mal-propres, qui annoncent la misère : leur manière de vivre eſt ſale & dégoûtante. Le penchant qu'ils ont à l'ivrognerie leur fait vendre ſouvent le foin & les grains deſtinés à nourrir les beſtiaux & à enſemencer les terres, & diſſiper en peu de tems l'argent qu'ils en retirent. Après s'être ainſi réduits à la plus grande indigence, ils voient périr indifféremment leurs beſtiaux de faim & de froid. Ces Peuples ſont ſtupides, ſoupçonneux, ſournois, & enclins au pillage. Ceux qui demeurent ſur la grande route de Riga, reſſemblent beaucoup à ces vagabonds, diſeurs de bonne fortune, qu'on rencontre en Allemagne.

Lors de la conquête de l'Ingrie, les *Iſchorki* avoient des Paſteurs & profeſſoient extérieurement le Luthéraniſme : pluſieurs d'entre eux embraſſèrent la Religion Grecque. Mais on peut demander ſi un tel Peuple a une Religion, puiſqu'il mêle le Paganiſme avec le Chriſtianiſme, & qu'il lui arrive fréquemment de prendre les images pour des idoles, de les porter en cérémonie dans les bois, où il leur rend un culte. Parmi les endroits que les *Iſchorki* regardent comme des lieux ſacrés, il en eſt un ſur le chemin de Riga, où l'on voit un très-grand tilleul, dont les branches entrelacées avec celles des arbres voiſins, forment un berceau très-agréable. Pierre I s'y rendoit ſouvent pour y prendre le frais. C'eſt ſous ce tilleul que le Peuple ſe raſſemble dans la nuit de la St. Jean : il y chante des chanſons & des eſpèces de cantiques; il y danſe autour d'un grand feu en pouſſant des cris, & termine la fête par brûler un coq blanc, en faiſant mille contorſions ridicules.

Cet ufage me rappelle l'origine que M. *de Gébelin* donne aux feux de la Saint Jean : » Ces feux, dit-il, ont fuccédé aux Feux » facrés allumés à minuit au moment du Solftice chez les Orien- » taux, qui figuroient par cette flamme le renouvellement de leur » année. Ces Feux de joie étoient accompagnés en même-tems » de vœux & de facrifices pour la profpérité des Peuples & des » biens de la terre. On danfoit autour de ce feu; car y a-t-il quel- » que fête fans danfe? & les plus agiles fautoient par-deffus. En » fe retirant, chacun emportoit un tifon plus ou moins grand, » & le refte étoit jetté au vent, pour qu'il emportât tous les mal- » heurs, comme il emportoit ces cendres. Plufieurs fiècles après, » lorfque le Solftice ne fit plus l'ouverture de l'année, on continua » également l'ufage des feux dans le même tems, par une fuite » de l'habitude & des idées fuperftitieufes qu'on y avoit attachées. » D'ailleurs, il eût été trifte d'anéantir un jour de joie dans des » tems où il y en avoit fi peu : auffi cet ufage s'eft-il maintenu » jufqu'à nous «. Je renvoie le Lecteur à ce que mon Père a dit fur cet objet, à l'article de la Mythologie des Slaves.



GOUVERNEMENT
DE VIBOURG *ou* KARÉLIE.

CE Gouvernement, qui porte le nom de *Finlande-Russe*, est borné à l'Est par une partie du Gouvernement d'Arkangel & par le lac Ladoga; au Midi, par le Golfe de Finlande & la Néva qui le sépare du Gouvernement de Pétersbourg; à l'Ouest & au Nord, par la Finlande Suédoise & la Laponie. Il se divise en trois Districts, qui sont, *Vibourg*, *Kexholm* & *Kiménégard.*

I. *Le District de Vibourg* comprend

Vibourg, située au 60e degré 47 minutes de latitude, & au 46e degré de longitude. Elle étoit autrefois Capitale de la Karélie, & le boulevard des Suédois contre les Russes. Sa fondation date de 1293. Son commerce consiste principalement en planches, goudron, poix-résine; il y aborde annuellement de quarante à cinquante vaisseaux.

Fridériksham. Elle est située sur le golfe de Finlande, a été bâtie sur les ruines de *Vékélax*, qui fut brûlée par les Russes en 1712. Lorsque le territoire de cette Ville fut rendu à la Suède par le Traité de Neustadt, Frédéric fit construire une nouvelle Ville, & lui donna son nom. Elle l'a conservé après la cession que la Suède en fit à la Russie par le Traité d'Abo.

Vilmanstrand, appellée autrefois *Lapstrand*, ou le pays des Lapons Finois. C'est près de cette Ville que les Suédois furent défaits le 23 Août 1741.

Sisterberg est à neuf lieues de Pétersbourg. C'est dans cette petite Ville que Pierre I érablit une Manufacture d'armes.

II. *Le District de Kexholm.*

Kexholm est bâtie sur deux petites Isles formées par la *Voxa*, a son embouchure dans le lac Ladoga, c'est-à-dire, que la Ville est dans une de ces Isles, & le Château dans l'autre. Kexholm est appellée *Koréli* dans les Annales Russes, & les Finlandois lui donnoient autrefois le nom de *Kikkisari*, ou Isle du Coucou.

III. *Le District de Kiménégard.*

Nislot est la seule Ville de ce District : les Finois lui donnent le nom de *Savolina*. Elle est située au bord du lac *Saïma*. Le Château voisin, qui porte son nom, a été bâti sur un roc qui s'élève au milieu de la rivière ; il est fortifié par la nature & par l'art. Les Russes l'assiégèrent inutilement en 1495 ; mais ils s'en rendirent maîtres en 1714. La Paix de Neustadt rendit *Nislot* à la Suède, qui l'a cédée à la Russie par le Traité d'Abo.

Ce Gouvernement faisoit partie de la *Karélie*, du District de *Kexho m* & du *Savolax*. Il a environ 3000 lieues Suédoises quarrées ou 30,000 verstes quarrées. Ce pays rempli de hautes montagnes, est pierreux, couvert de bois, de marais & de lacs : on y rrouve fort peu de terreins propres à l'Agriculture ; aussi n'en tire-t-on que des bois de construction, quelques mâtures, des planches & du goudron.

C'est de la Finlande que sont sortis presque tous les Peuples Septentrionaux de l'Europe : les Finois sont Asiatiques d'origine ; ils ont quitté l'Orient pour s'établir en Occident, dans les tems les plus obscurs de l'Antiquité, ce que M. *Rudbeck* père a très-bien prouvé. M. *Rudbeck* fils prétend que les Finlandois ou Finois

defcendent des Ifraélites : il fonde fon opinion fur le rapport des Langues Finoife & Laponne avec celle des Hébreux ; fur quelques noms de Villes de la Perfe & de la Suède, qui font les mêmes ou qui en diffèrent peu. M. de *Kéralio* paroît être de fon fentiment (1). Les Lapons, les Tchérémiffes, les Tchouvaches ont la même origine que les Finois, & des rapports de langue, de caractère, de conftitution phyfique. Plufieurs montagnes, plufieurs rivières & lacs de la Finlande portent des noms Lapons ; & l'on eft fondé à croire que ceux-ci ne fe font fépatés des Finois que dans le treizième fiècle.

Les Finois fe donnent le nom de *Sama* ou *Souom* ; ils appellent leur Pays *Souoma*, *Sama* ou *Souomen-Sari*, qui fignifie Pays marécageux. Les Ruffes leur donnent celui de *Finitzi*, & plus fouvent celui de *Tchoukonski*, qui défigne des hommes fales & mal-propres. Ce font les Peuples de Germanie qui leur ont donné par corruption le nom de *Fines* ou Finois. Pline appelle la Finlande *Eningia*.

» Les Finois, dit Tacite, font un Peuple fauvage, d une » affreufe pauvreté, fans armes, fans chevaux, fans Pénates : » l'herbe eft leur nourriture, des peaux leurs vêtemens, la terre » leur lit. Toute leur efpérance eft dans leurs flèches qu'ils arment » d'os, par difette de fer : la même chaffe nourrit les hommes » & les femmes : elles les accompagnent, & partagent leur » proie. Les enfans n'ont contre les pluies & les bêtes féroces, » d'autres afyles que des tiffus de branchages. Là revient la jeu- » neffe, là fe renferment les vieillards. Ils trouvent ce genre de » vie plus heureux que de gémir dans les campagnes, de tra- » vailler dans les maifons, de ballotter leur fortune & celle

(1) Voyez *Collection de différens morceaux fur l'Hiftoire naturelle & civile des Pays du Nord, &c.* ; par M. *de Kéralio*, Tome I, pag. 103-120.

» des autres entre l'espérance & la crainte. En sûreté contre les » hommes, en sûreté contre les Dieux, ils sont parvenus, ce » qui est bien difficile, à n'avoir pas même de vœux à former... «.

» Dans les tems anciens, dit *Sturleson*, la Finlande étoit très-» peuplée, elle avoit même des Souverains. *Vanland*, Roi de » Suède, fils de *Svegders*, épousa vers l'an 100 de J. C. *Driva*, » fille de *Snioé*, Roi de Finlande, dont il eut un fils appellé » *Visbour. Agne*, fils de *Dags*, épousa aussi *Skialf*, fille de *Frost*, » Roi de Finlande, qui l'égorgea pendant la nuit pour venger » la mort de son père «.

Les Historiens du Nord assurent que les Finois étoient fort versés dans la magie, & que c'est la raison pour laquelle ils étoient si hardis & si courageux.

Les Finois furent assez heureux pour conserver leur liberté, quoique soumis à des Rois leurs compatriotes. Mais ils passèrent sous la domination de la Suède en 1293. Une ordonnance de *Magnus Smek*, Roi de Suède, donnée en 1335, prouve qu'alors les Finois cherchoient leur subsistance dans la chasse & la pêche, qu'ils avoient des rennes & s'en servoient pour le traînage, & que leurs mœurs étoient semblables le long des côtes de la mer Baltique.

En 1338, la Suède fut obligée de céder à la Russie une partie de la Karélie; elle lui fit de nouveaux sacrifices en 1721 par le Traité de *Neustadt*; & par celui d'*Abo*, elle lui abandonna encore les forteresses de *Fridériksham*, de *Vilmanstrand*, & la partie de la Paroisse de *Piltis*, située à l'Est de la rivière *Kimène*.

Le District de *Kexholm* a long-tems appartenu à la République de Novogorod; aussi, lorsque les Suédois bâtirent la ville de *Kexholm* en 1293 ou 1295, les Novogorodiens prirent les armes, s'emparèrent de la nouvelle Ville, & défirent la garnison. Le Tzar Vasili-Ivanovitz Chouiski, obligé d'avoir recours à Charles

Charles IX, & de lui demander des troupes pour pouvoir se soutenir contre le faux Dimitri, chargea le Prince Mikaïl Chouiski, son parent, de conclure un Traité avec ce Monarque. Par ce Traité du 28 Février 1609, le Roi de Suède renonça à toutes ses prétentions sur la Livonie & l'Esthonie; de son côté le Tzar lui céda la ville de Kexholm avec son territoire. La guerre s'étant renouvellée ensuite entre la Russie & la Suède, le Tzar Mikaïl Fédorovitz fut obligé de céder à Charles IX la Karélie, l'Ingrie, & de renoncer formellement à la Livonie & à l'Esthonie. Ce Traité fut conclu le 26 Janvier 1616, par l'entremise des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Comme les Finois sont la tige de laquelle sont sortis un grand nombre de Peuples Septentrionaux, je crois devoir donner aux Lecteurs une idée de leur ancien culte.

» Il est probable, dit M. de *Kéralio*, que les Finlandois suivant » les traces de leurs pères (les Israélites) adorèrent le vrai Dieu » dans les premiers tems; mais abandonnant peu-à-peu ces » traces, ils se firent comme les autres Peuples une foule de » Dieux. Ils rendirent un culte aux astres & même à la terre. » Non contens de respecter pendant leur vie les hommes d'un » génie supérieur, ils allèrent plus loin; ils les déifièrent, dès » que la mort les en eut privés. Ils adorèrent jusqu'à de grandes » pierres & des arbres élevés. Ils rendirent les honneurs divins » à une grande Statue creuse, posée sur un piedestal, & qui » tenoit un marteau. Ils la portoient dans leurs champs chargée » d'ornemens d'or & d'argent, & lui témoignoient leur respect » en se prosternant devant elle «. Ils honorèrent ensuite le Dieu universel dans leur *Ioumar* ou *Ioumala*, qui signifie encore aujourd'hui Dieu, dans leur langue. Les uns représentoient *Ioumala* par une grande Statue qui portoit un collier d'or. *Thor*, suivant

Sturleson, étoit auſſi un de leurs Dieux, & auſſi puiſſant que *Ioumala.* On trouve dans l'*Edda*, que *Thor* étoit le plus fameux des douze fils d'*Odin.* Il montoit un Char traîné par deux boucs; on l'appelloit le *Rapide.* Il avoit une maſſue qu'il lançoit du haut des airs ſur ſes ennemis; un baudrier nommé baudrier de vaillance : il doubloit ſes forces quand il le ceignoit. Il avoit des gants de fer, dont il ne pouvoit ſe paſſer quand il prenoit ſa maſſue. Il habitoit au Ciel dans un beau Palais, composé de 540 ſalles. Les Finlandois avoient encore des Dieux ſubalternes, à qui ils faiſoient des ſacrifices. *Vexionius* en nomme dix-ſept. *Rougothée*, préſidoit au ſeigle; *Pelloupéko*, à l'orge; *Viérankannos*, aux choux, aux pois, aux raves, au lin, au chanvre; *Iko* & ſa femme *Rauno*, aux tempêtes. *Kæker*, à qui l'on rend encore aujourd'hui des honneurs dans la Finlande, défendoit les troupeaux contre les bêtes ſauvages. *Hyſe* commandoit aux ours & aux loups; *Nirké* préſidoit à la chaſſe des écureuils; *Hittavanès*, à celle des lièvres. Chez les Tavaſtiens, *Tapio* étoit le Dieu de la chaſſe; *Akhtès*, de la pêche; *Tourisas*, des guerres & de la victoire; *Crattès*, des richeſſes; *Tonthous*, des Lares; *Rakoï* préſidoit à la nuit, & l'on croyoit qu'il rongeoit la lune. Les Finois révéroient encore pluſieurs autres Dieux, qu'ils avoient revêtus d'emplois à peu-près ſemblables. Ils croyoient au diable, qu'ils appelloient, de même que les Lapons, *Perkel* ou *Péiko.* Ils donnoient aux diables inférieurs le nom de *Maachinès*, eſprits impurs (1).

(1) Quand le hazard accompliſſoit les vœux qu'ils adreſſoient à leurs Dieux, ils les en remercioient, & leur faiſoient des offrandes. Ils leur érigeoient des ſtatues dans des déſerts ſous de grands rochers, & plaçoient à côté une boîte enchantée. Lorſqu'on ouvroit cette boîte, il en ſortoit, diſoient-ils, de grandes mouches bleues, qu'ils envoyoient

Les Finois étoient très-attachés à leur idolatrie. *Erik* X furnommé le *Saint*, & qui joignit le titre d'Apôtre à celui de Roi, fut obligé de les fubjuguer en 1157 pour pouvoir les convertir. Il chargea de ce foin *Etienne*, Evêque d'Upfal, & *Henri* fon Succeffeur. Mais *Guftave Erikfon*, ayant introduit le Luthéranifme en Suède en 1527, il le leur fit embraffer. Malgré l'abolition du culte des Idoles, il s'eft confervé de nombreufes fuperftitions parmi les gens de la campagne : il eft d'autant plus difficile de les détruire, que les habitations font trop éloignées les unes des autres pour pouvoir inftruire le Peuple. Selon lui, on ne doit pas compter fur le fuccès d'une entreprife faite le Lundi & le Vendredi : celui qui fait tapage le jour de la Saint-George s'expofe à la tempête : il faut bien fe garder de laiffer fortir le bétail des étables le jour de Noël : à la Saint-Etienne il faut jetter une pièce de monnoie dans l'abreuvoir des chevaux : on ne doit allumer ni feu ni chandelles le foir du Mardi-Gras, &c. La fête de tous les Saints rend les Finois prefque fous ; ils l'appellent *Kikri*, nom d'une de leurs anciennes Idoles. C'eft en fa mémoire qu'ils égorgent un agneau le matin du même jour, & qu'ils le font cuire avec tous les os, pour le manger. Le foir ils préparent des alimens deftinés aux feux-follets, aux Spectres, qu'ils appellent *Raggéna*. La Fête qu'ils nomment *Vouoden-Atkaïas*, eft un refte d'idolatrie ; elle eft inftituée pour la confervation des beftiaux.

Les ours font en grande vénération parmi tous les Peuples

---

d'abord, pour les éprouver, renverfer des rochers, nuire enfuite à leurs ennemis & aux troupeaux de ceux qui les haïffoient. Chaque famille avoit une de ces boîtes, qui étoit une partie confidérable de l'héritage.

Payens du Nord & du Nord-Eſt, parce qu'ils croyent que les ames des ours ſurvivent à leur deſtruction. Lorſque les anciens Finois prenoient un de ces animaux, ils avoient coutume de chanter des cantiques en proſe rimée; je vais en rapporter un d'après M. *Georgi*, qui l'a rendu mot à mot.

O toi! précieuſe bête, vaincue & bleſſée à mort,
Portes la ſanté & la proie dans nos cabanes,
Prends ſoin, lorſque tu viens chez nous, de notre ſubſiſtance!
Il faut qu'en ce jour je rende graces aux Dieux qui m'ont donné une ſi belle proie.
Quand l'aſtre du jour eſt caché derrière les montagnes, & que je rentre à la maiſon,
La joie entourée de fleurs règne dans ma cabane pendant trois nuits de ſuite.
Avec quelle ſatisfaction je gravirai les monts à l'avenir!
La joie a vu naître ce jour, la joie accompagne ſa fin.
Toujours je t'honorerai, & de toi j'attendrai ma ſubſiſtance;
Je n'oublierai jamais ma bonne chanſon à l'Ours.

En général les Finois reſſemblent beaucoup aux Lapons: quelques-uns d'entre eux parviennent à un âge fort avancé; mais comme ils ſont grands mangeurs & qu'ils aiment paſſionnément l'eau-de-vie, ils ſont ſujets à l'hydropiſie, au ſcorbut, à l'épilepſie, & ſur-tout à la mélancholie, qu'ils appellent *Hioutanti*. Ils ont une certaine aptitude pour les arts d'utilité; leurs Villes ſont bâties comme celles de Suède. Il n'y a point de Nobleſſe parmi eux. Ils s'occupent de l'agriculture, de la pêche, de la chaſſe, des fabriques de goudron, de la conſtruction des vaiſſeaux. Leurs femmes, laborieuſes & ménagères, fabriquent des toiles & un gros drap nommé *Valmar*; elles ſavent teindre. Elles ne font pas le beurre à la manière des Ruſſes, & battent ſimplement la crême juſqu'à ce qu'elle s'épaiſſiſſe.

Comme les Finois profeſſent extérieurement le Chriſtianiſme, les cérémonies de mariage & d'enterrement y ſont les mêmes qu'en Suède. Dès qu'une Finoiſe eſt fiancée, elle fait un preſent de quatre à cinq aunes de toile & d'une paire de bas à chaque convive : ceux-ci lui font un cadeau en argent, qui n'équivaut pas à la valeur de la toile ; & comme l'argent reſte à la fiancée, le mariage d'une fille eſt ſi onéreux à ſa mère, qu'il eſt paſſé en proverbe, *fille à marier, ruine la Ferme ;* c'eſt ce que les Finois expriment par ces mots, *Talon hovit ayal.*



le principal Port de l'Empire. Cependant, quoique déchu, il eſt encore conſidérable, parce qu'Arkangel eſt l'entrepôt des marchandiſes qui paſſent en Sibérie, & de celles de Sibérie en Europe. Auſſi y compte-t-on plus de deux mille Marchands; & on y vit à très-bon marché. En 1752, Eliſabeth accorda au Port d'Arkangel les mêmes droits & priviléges dont jouit celui de Pétersbourg; mais il n'eſt pas permis d'y établir des Comptoirs. En 1753, cette Ville fut incendiée, & la plus grande partie des bâtimens fut détruite. Les différens ſurvenus au ſujet du commerce doivent être portés & décidés à la Chancellerie du Gouvernement. On a établi, pour l'avantage du commerce, une poſte réglée entre cette Ville & Pétersbourg. Lorſque les Anglois débarquèrent dans cette Contrée, en 1553, ils la trouvèrent preſque déſerte, & s'arrêtèrent à l'embouchure de la Dvina, près d'un Monaſtère dédié à St. Nicolas. Ce débarquement eſt à-peu-près le lieu où Arkangel fut bâti en 1585. Cette Ville, qui doit ſa fondation au commerce, a tiré ſon nom d'un autre Couvent dédié à St. Michel Archange.

Kolmogori, anciennement *Biarmia*, a été la première Ville des Biarmiens; elle eſt le lieu de la naiſſance de Lomonoſof. Son éloignement d'Arkangel eſt de 80 verſtes. Elle eſt ſituée à l'embouchure de la *Pinéga* dans la *Dvina*.

La Laponie Ruſſe dépend de cette Province; elle s'étend juſqu'au 70ᵉ degré de latitude ou environ, & forme une preſqu'Iſle bornée au Nord, à l'Eſt & au Midi par la mer Glaciale & la mer Blanche. On n'y trouve qu'une Ville, appellée *Kola*, ſituée au 68ᵉ degré 52 minutes de latitude, & au 50ᵉ degré 43 minutes de longitude. Elle eſt bâtie en bois : on y compte 54 Marchands. La rivière *Kola* qui lui a donné ſon nom, ſort d'un lac qui ſe jette dans le petit golfe qui forme ſon Port, où quelques vaiſſeaux étrangers viennent charger des viandes & du poiſſon ſalés.

Quelques vaisseaux Russes partent de ce Port pour la pêche de la baleine & des veaux marins.

Les *Samoyedes*, compris dans cette Province, occupent une étendue de plus de 30 degrés, le long des côtes de l'Océan septentrional & de la mer Glaciale, entre les 66 & 70e degré de latitude, à compter depuis la rivière de *Mézen*, tirant vers l'Orient, au-delà de l'*Obi*, & presque jusqu'aux bords de la Léna. Ils n'ont point de demeures fixes.

II. *La Province d'Oustioug.*

Oustioug, sur la *Soukona*, au 61e degré 15 minutes de latitude; est avantageusement située pour faire le commerce avec Vologda & Arkangel; elle facilite la communication de cette dernière avec la Sibérie. Elle a un Siége Archiépiscopal, & renferme 2281 Marchands, tous riches.

Iarensk, petite Ville située sur la Vouitchegda : c'est sur ces bords qu'habitent les Sirianes, dont la Langue ressemble beaucoup à celle des Permiens. On les croit descendans des anciens Peuples de la Biarmie.

III. *La Province de Vologda.*

Vologda est le Siége d'un Evêque, d'un Voïévode, d'une Chancellerie; elle est située sur la *Soukona*, au 59e degré 20 minutes de latitude. Cette Ville est une des plus commerçantes de la Russie; on peut la regarder comme l'entrepôt général ou le centre du commerce de Pétersbourg, d'Arkangel & de la Sibérie : ses habitans font la plus grande partie du commerce de *Kiakta* avec les Chinois. On compte dans Vologda 2300 Marchands, & un grand nombre de fabriques de papiers, de cire d'Espagne, de bleu, de chandelles excellentes, de cuirs, d'étoffes de soie, de toiles, &c. Les Salines de *Séroga* appartiennent à un de ses habitans.

tans. On en trouve auffi dans les villes de *Totma* & de *Lédenskoé-Oufolié*. Ces fels confervent pendant long-tems les viandes & les poiffons.

IV. *La Province de Galitch.*

Galitch étoit autrefois un apanage des Princes Ruffes. Elle eft fituée au bord du lac *Galitskoé*. On y compte 1400 Marchands. On trouve auffi quelques petites Salines dans cette Province.

Le Gouvernement d'Arkangel eft arrofé par les rivières fuivantes : la *Dvina* feptentrionale, l'*Onéga*, la *Soukona*, la *Pinéga*, le *Mézen*, la *Vokcha*, la *Vouitchegda*, la *Petchora*, &c.

La *Soukona* fort du lac *Kovimskoé*, au Sud-Eft du Gouvernement d'Arkangel ; elle fe joint à l'*Iouga*, à un mille au-deffous de la ville d'Ouftioug, & c'eft là qu'elle prend le nom de *Dvina* ou *Double*.

La Dvina feptentrionale reçoit la Vouitchegda & la Pinéga à l'Orient, la Vaga à l'Occident. Elle fe fépare en deux branches principales au-deffous d'Arkangel, & fe jette dans la mer Blanche. On a bâti fur fa branche orientale le Fort *Novaia-Dvinka* : le Monaftère de *Korelskoï-Nikolskoï* eft fitué à l'embouchure de la branche occidentale. Elles ne peuvent porter de gros navires ; mais les petits bâtimens remontent jufqu'à Arkangel.

MER GLACIALE.

LA Mer Glaciale, ou Océan feptentrional, étoit anciennement appellé par les Ruffes *Moré Mourémanskoé* ; par les Goths *Gandavyck* ; par les Cimbres *Mare Marufa*, ce qui fignifie en Slavon la Mer la plus froide ; par les Anciens, *Mare Sarmaticum*, dans la partie occidentale à la nouvelle Zemle ; *Mare Scythicum*, *Concretum* & *Pigrum*,

dans la partie orientale à cette Isle; & *Mare Tabin* par Pline, à cause du Cap de ce nom. Les Russes modernes l'appellent *Lédovitoé Moré*; les Suédois *Is-Hafoet*; & les Norvégiens *Léberzée* (1), ou Mer du Poumon, à cause des glaces qui flottent sur cette mer, & dont la superficie est comme une éponge. Elle s'étend depuis les rives de la Laponie jusqu'au Cap *Tchoukotskoï*, où l'on trouve des glaces presque toute l'année. Au Sud-Est de la Laponie Russe, elle forme ce golfe connu sous le nom de *Mer Blanche*. Quoique le flux & le reflux de cette mer soit peu sensible, on les apperçoit cependant dans les rivières qui s'y jettent. D'après le grand nombre d'ossemens d'animaux marins qu'on trouve dans les terres, on conjecture qu'elle s'étendoit autrefois beaucoup plus loin vers le Midi, & que par conséquent elle s'est rétrecie: ce qui, selon moi, paroît en fournir une preuve de plus, c'est que depuis ses bords jusqu'à 200 verstes ou 40 lieues au Sud dans les terres, il n'y a point d'arbres; & si on a trouvé sur ses rives des bois de sapin & de gros tas de feuilles, il est probable qu'ils viennent en partie des rivières de Sibérie, & en partie de l'Amérique septentrionale.

La mer Glaciale communique, en quelque sorte, à la mer Baltique : en remontant le fleuve Onéga, on arrive au lac de ce nom, qui communique à celui de Ladoga par la Svir, & celui-ci au golfe de Finlande par la Néva. Plusieurs Auteurs & Géographes anciens, tels que Denis l'Africain, Eusthate, Pomponius-Méla, &c., croyoient que cette mer communiquoit à la Caspienne. Pline (*lib. VI*, *cap.* 13,) parle du fleuve *Carambyce*, comme voisin des monts Riphées; & Strahlenberg prétend que ce fleuve est le *Petzora*. Pierre I forma le projet d'envoyer par cette mer des vaisseaux dans l'Océan oriental : il en fit partir deux; mais on ne

(1) *Léber* signifie *Jecur*; *Zée* ou *Sée*, *mare*.

fait pas ce qu'ils devinrent. L'Impératrice Anne voulut faire la même tentative : le Lieutenant de vaisseau *Mouraviof* fut chargé, en 1734, de se rendre de la mer Glaciale dans l'Obi ; il parvint jusqu'à la Petchora, & passa l'hiver dans l'Isle de *Poustoserskoï*. L'année suivante, il dirigea sa route vers le Détroit de *Vaïgatz*, laissant l'Isle de ce nom à gauche, & le territoire Russe à droite ; il poussa ensuite jusqu'à la mer *Karskoïé*, & parvint au 72ᵉ degré 30 minutes de latitude. Les Lieutenans *Maliguin* & *Skouratof* continuèrent la navigation, & parvinrent à l'Obi en 1738, & delà jusqu'à l'embouchure de l'Enisséi dans l'Obi, sur deux vaisseaux construits à Tobolsk. Cette tentative fut suivie de deux autres ; l'une fut faite par deux bâtimens construits à Iakoutsk, qui se rendirent de la Léna jusqu'à son couchant. M. *Pronichichef* fut en 1735 & 1736 jusqu'aux embouchures de l'*Olenka*, de l'*Anabara*, de l'*Atanga*, & près de la *Taïmoura*, jusqu'au 77ᵉ degré 25 minutes, où il fut arrêté par les glaces. Le Lieutenant *Iassénius* cingla vers la droite, ou à l'Orient, & fut arrêté par le même obstacle : il hiverna à l'embouchure de la *Karaoula* ; il y mourut du scorbut ainsi qu'une partie de son équipage. Le Lieutenant *Laptiof*, son second, arriva en 1739 à l'embouchure de l'*Indiguirka*, au 73ᵉ degré, & parvint, l'année suivante, à celle de la *Kolima*, au 71ᵉ degré, à l'aide d'un plus petit bâtiment. Craignant d'être attaqué par les *Tchouktchi*, il se rendit par terre à *Anadirsk*, où il s'embarqua pour se rendre à l'embouchure de l'Anadir. L'inutilité de ces différentes expéditions fit juger ce trajet impraticable à cause des glaces ; & comme elles forment un continent immobile, on présume qu'il y a au-delà des montagnes de glaces. Rien ne prouve mieux la justesse de l'opinion de Strahlenberg, qui a dit, avant ces tentatives, » qu'on ne pourroit jamais se servir du passage de » Vaïgatz, non-seulement à cause des montagnes de glaces, & » des gros glaçons que les flots entraînent avec eux, mais parce

» qu'en sortant du Détroit de Vaïgatz on ne sauroit pénétrer plus » avant à l'Est du côté du Cap *Tabin*, où l'on rencontre les mêmes » difficultés que dans le Détroit «. Cependant M. Muller rapporte: » qu'on a trouvé dans les Archives d'Iakoutsk, qu'en 1636 trois bâtimens se rendirent d'Iakoutsk jusqu'à la mer Glaciale, & de celle-ci au *Tchoukotskoï-noss* & au *Kamtchatka* «. C'est d'après cette prétendue découverte que l'Académie des Sciences de Pétersbourg jugea à propos de marquer la route de ces trois vaisseaux sur la Carte générale de 1745; mais ce fait ayant été régardé comme très-douteux par M. de Buffon, par d'autres Savans & par l'Académie elle-même, elle l'a supprimée dans les deux Cartes générales publiées en 1776 & 1777.

M. *William Coxe* observe que l'espace entre Arkangel & la Léna, n'a pas encore été traversé, & il le prouve par ce qui suit. » En allant, dit-il, à l'Est de l'*Eniſſéi*, les Russes n'ont pu » dépasser l'embouchure du *Piasida*; & en venant à l'Ouest de » la *Léna*, ils ont été arrêtés, suivant *Gmélin*, au Nord du » *Piasida*; & suivant M. *Müller*, à l'Est du *Taïmoura* «. Le même Auteur réfute complettement M. *Engel*, qui, dans son *essai sur une route par le Nord-Est*, assure de la manière la plus positive, que deux navires Russes s'avancèrent à 300 lieues au Nord-Est de la *nouvelle Zemle*, & qui en conclut, qu'ils doivent avoir doublé ce Cap, qui s'étend au Nord du *Piasida*, & même qu'ils s'avancèrent à l'Est jusqu'à l'embouchure de l'*Olének*. Il est de fait que les navires qui vont presque chaque année d'Arkangel & d'autres lieux à la nouvelle Zemle pour y prendre des ours blancs, des lions & des veaux marins, se rendent à la côte Occidentale; mais aucun bâtiment n'a encore doublé l'extrémité Nord-Est de cette terre (1). On trouve dans l'explication

(1) Voyez les *Nouvelles Découvertes des Russes, entre l'Asie & l'Amérique*, par M. Coxe, Chap. XXII; la *Théorie de la Terre*, par M. de Buffon.

de la carte des *Régions Polaires* que le *Pline François* nous a donnée, le passage suivant. » On a désigné sur cette carte, les » glaces flottantes le long des côtes de la Sibérie, & aux embou-» chures de toutes les grandes rivières qui arrivent à cette mer » Glaciale, depuis l'*Irtich* joint à l'*Obi*, jusqu'au fleuve *Kolima*; » ces glaces flottantes incommodent la navigation, & dans » quelques endroits la rendent impraticable. Le banc de la glace » solide du pôle descend déjà à 76 degrés sur le Cap *Piasida*, » & engage cette pointe de terre qui n'a pu être doublée, ni » par l'Ouest du côté de l'*Obi*, ni par l'Est du côté de la *Léna*, » dont les bouches sont semées de glaces flottantes; d'autres » glaces immobiles au Nord-est de l'embouchure de la *Iana*, » ne laissent aucun passage ni à l'Est ni au Nord. Les glaces » flottantes devant l'*Olének* & le *Chatanga*, descendent jusqu'aux » 74e & 73e degrés : on les trouve à la même hauteur devant » l'*Indiguirka* & vers les embouchures du *Kolima*, qui paroit être » le dernier terme où aient atteint les Russes par ces navigations » coupées sans cesse par les glaces. C'est d'après leurs expéditions » que ces glaces ont été tracées sur notre carte : il est plus que » probable que des glaces permanentes ont engagé le Cap *Szala-» guinskoï*, & peut-être aussi la côte Nord-Est de la terre des » *Tchouktchis*; car ces dernières côtes n'ont pas été découvertes » par la navigation, mais par des expéditions sur terre, d'après » lesquelles on les a figurées; les navigations qu'on prétend s'être » faites autrefois autour de ce Cap & de la terre des Tchoukt-» chis, ont toujours été suspectes, & vraisemblablement sont » impraticables aujourd'hui; sans cela les Russes dans leurs ten-» tatives pour la découverte des terres de l'Amérique, seroient » partis des fleuves de la Sibérie, & n'auroient pas pris la peine » de faire par terre la traversée immense de ce vaste Pays, pour » s'embarquer à Kamtchatka, &c. «. *Hist. naturelle*, *Supplément*,

Tom. V. pag. 602 & 603. Le troisième voyage de Cook justifie pleinement l'assertion de ce Savant illustre.

DE LA NOUVELLE ZEMLE.

Novaïa-Zemlia, qui signifie en Russe, une nouvelle terre, est une Isle de la mer glaciale, que les François ont appellée *nouvelle-Zemble*, d'après le nom Suédois *Nya Zembla*; elle est séparée du continent par le détroit de Vaïgatz, & s'étend du 71e degré jusqu'au 77e de latitude; & depuis le 68 jusqu'au 95e de longitude. Au 74e degré de latitude, on trouve un canal, nommé *Malokzvik*, qui partage l'Isle en deux parties. Ce canal a été omis ou méconnu jusqu'ici par les Géographes; ceux qui le désigneront dans la suite, doivent marquer ces deux Isles comme elles le sont dans la carte générale qui est à la tête du premier Volume de cette Histoire. Nous ne présumons pas qu'il soit possible de naviger sur ce canal toujours rempli de glaces. Ces Isles désertes sont stériles & sans bois; il n'y croît que très-peu d'herbes & quelques plantes antiscorbutiques. Les Russes qui en ont reconnu toutes les côtes n'y ont vu aucunes traces d'hommes; mais ils y ont trouvé une multitude d'ours blancs, de renards arctiques ou bleus, de vaches marines, & d'autres animaux sauvages qui se nourrissent de poissons & de mousses. Si d'autres Européens ont vu des hommes dans ces Isles, c'étoit sans doute des marchands Russes. Quoique le froid y soit considérable, il y est beaucoup plus modéré qu'au *Spitzberg*. Chaque année des Marchands d'Arkangel & de Mézen, se rendent à la Nouvelle-Zemle pour s'y procurer une espèce de renards, dont la peau est estimée, & qu'ils nomment *Penzi*; ainsi que des veaux marins. Quoique ces Marchands s'embarquent sur d'assez mauvais

bâtimens, il est rare qu'il leur arrive des accidens. Dans les mois de Novembre, de Décembre & Janvier, la nuit est presque continuelle, ou du moins il n'y a qu'un peu de lumière à midi. La *Tazata* ou *Tafata* que *Pline* plaçoit dans la mer Septentrionale, & que *Pomponius-Méla* & *Ptolomée* ont mise mal à propos dans la mer Caspienne, n'est autre chose que la Nouvelle-Zemle. *Tazata* tire son nom de la rivière du *Taz*. Quelques savans ont prétendu que l'Isle *Elixoia* des Grecs pouvoit être la Nouvelle-Zemle, & que le fleuve *Carambucys* étoit l'*Obi*.

Les Isles de *Kandénos* & de *Kalguef*, sont placées sur la côte de Mézen. La première s'étend du 59e degré 45 minutes de longitude, au 62e degré 10 minutes, & depuis le 67e degré 5 minutes de latitude, au 68e degré 50 minutes. La seconde s'étend du 63e degré 5 minutes, au 64e degré 30 minutes de longitude, & du 68e degré 35 minutes au 69e degré 25 minutes de latitude. Je n'ai trouvé nulle part la description de ces Isles.

Le sol du Gouvernement d'Arkangel est froid, rempli de marais, & peu propre à l'Agriculture; cependant on y sème & on recueille un peu d'orge : on y voit aussi différentes espèces d'arbres fruitiers : les pâturages y sont gras & abondans. Les richesses de ce Gouvernement consistent en bestiaux, en bois, en colle de poissons & en goudron. Les vaches & les bœufs, de race Hollandoise, y sont plus grands que par-tout ailleurs. Rien n'est comparable à la bonté & à la délicatesse des veaux d'Arkangel, dont la chair tendre & succulente est supérieure à celle de nos veaux de rivières; mais en général ils sont trop gras. Il faut avoir vu plusieurs de ces veaux, pour croire qu'il s'en trouve qui pèsent de 4 à 500 livres de France : c'est un fait. Arkangel fournit encore des moutons dont on fait grand cas; mais cette espèce n'y est pas aussi nombreuse qu'à Orenbourg & dans les Contrées habitées par les Kalmouks & les Kirguis.

Les Historiens du Nord se sont fort étendus sur les guerres qui ont eu lieu entre les Ezoudes qui habitoient le pays d'Arkangel, & les Suédois, les Danois & les Norvégiens. Les Biarmiens ou Permiens s'étendoient depuis la mer Blanche, le long de la Dvina, jusque bien avant dans cette contrée. Les Ezoudes commerçoient en pelleteries avec les Danois & les Normands. Ils se rendoient par la Dvina dans un Port où l'on tenoit une fameuse Foire en été : on croit que c'est dans l'endroit où est aujourd'hui la ville de *Kolmogori*. Ce Peuple adoroit le faux Dieu *Ioumala*, mot qui, dans les Langues Livonienne, Finlandoise, &c., signifie Dieu. Sturleson fait mention du commerce que les *Thorers* & les *Karles* faisoient sur la Dvina. Il rapporte que le Roi Olof les ayant envoyé commercer chez les Biarmiens, ils s'adonnèrent à la piraterie, pillèrent l'or & l'argent qui étoit dans les tombeaux, & enlevèrent à l'Idole *Ioumala* un collier précieux & une coupe de vermeil. On trouve encore sur la Dvina quelques descendans des Ezoudes, qui ont oublié leur Langue maternelle, par le grand commerce qu'ils ont eu avec les Habitans de Novogorod. Tel étoit l'état des Biarmiens du tems de Volodimir I.

DES LAPONS.

Les Lapons appellent leur pays *Saméandna*, & se donnent entre eux le nom de *Sama* ou *Soma*. Ils habitent entre le 69 & le 75e degré de latitude, & entre le 38 & le 58e degré de longitude. La Laponie comprend la partie la plus septentrionale des monts *Sévernoï*, dont la pente vers l'Orient & le Midi se termine en monticules désertes, ou couverte de forêts, & remplie de marais & de lacs. La partie méridionale, qui est la plus grande, est habitée par les *Lapmarks* ou Lapons Suédois : la septentrionale ou Danoise est la

la plus petite ; l'orientale ou Russienne a environ mille verstes de diamètre, & ne contient pas plus de douze cents familles.

La Laponie se présente sous un aspect hideux ; l'hiver y dure pendant près de dix mois, & l'obscurité pendant deux ou trois. Des nuées de mouches qui se forment pendant l'été, forcent les Lapons à vivre au milieu d'un tourbillon de fumée. La végétation y est d'une rapidité étonnante. Dès que l'été se fait sentir, la terre qui, quelques jouts auparavant, étoit couverte de frimats, le devient de verdure & de plantes. Alors les longs jours font oublier les longues nuits. Il est vrai que ces nuits sont belles : un ciel pur, des étoiles brillantes, les aurores boréales, la clarté de la Lune pendant la moitié de son cours, rendent ces longues nuits peu différentes du jour. Il est encore vrai que si les Lapons s'occupoient de l'Agriculture, elle y prospéreroit, puisque le bled qu'on y sème, mûrit dans l'espace de huit à neuf semaines.

Tous les Lapons sont d'origine Finoise : on les appelloit encore dans le onzième siècle *Skrit-Finois*, ou Finois vagabonds. On nous les peint comme très-petits, quoiqu'ils soienr d'une taille moyenne & d'une complexion forte. Ils ont le visage plat, le teint olivâtre, les joues enfoncées, les yeux gris, la barbe peu épaisse, les cheveux bruns, serrés & droits. La couleur olivâtre de leur teint dépend de leut mal-propreté, de l'huile de poisson dont ils se frottent, & de la fumée continuelle qui les entoure. Leur estomac est large, leur ventre plat ; ils onr les cuisses & les jambes grêles, les pieds petits. Leur manière de vivre les rend durs, très-lestes, mais paresseux. Ils ne manquent ni d'adresse, ni de bon sens : leur caractère est paisible ; ils sont très-soumis à leurs Supérieurs, gais en société, méfians, trompeurs dans le commerce, & tellement épris de leur pays & d'eux-mêmes, que dès qu'on les transplante, ils meurent de Nostalgie, qu'on appelle vulgairement maladie du pays. Ce Peuple est si peu courageux, que les Rois

de Suède ayant essayé de former un Régiment Lapon, ils furent obligés de le licencier, & de renvoyer ces poltrons errer dans leurs forêts.

Les Laponnes sont petites & assez jolies dans leur jeunesse; elles sont chastes, complaisantes, & d'une irritabiliré extrême; ce qu'on observe aussi quelquefois parmi les hommes. Il n'est pas rare qu'une Laponne s'évanouisse ou tombe dans des accès de frénésie, pour une étincelle de feu, pour un bruit inattendu, ou à la vue subite d'un objet étranger. Dans ces espèces de paroxysmes, elles se débattent, & frappent ceux qui les entourent. Dans les conversations familières, on voit communément ceux qui écoutent, remuer les lèvres comme ceux qui parlent.

La Langue Laponne est d'origine Finoise, mais elle a tant de dialectes particulieres, que les différens Lapons se comprennent à peine les uns les autres. Ils n'ont ni lettres, ni écriture; ils ont des hiéroglyphes dont ils se servent dans leurs routes. De petits bâtons qu'ils appellent *Pistav*, leur tiennent lieu de calendrier; ils s'en servent au lieu de signature, même en Justice. Ils désignent les mois selon les productions de la Nature dans le règne animal & végétal, ainsi que les Polonois : le mois de Mai s'appelle *Tchesmés*, mois des grenouilles, &c. Leur manière de distinguer les astres est assez ingénieuse; ils appellent l'ours *Zouoska*, l'arc; les Pléyades *Ieiok*, ou cœur du bétail; une comète *Séipixnass*, étoile à queue : quelques-uns d'entr'eux se mêlent aussi d'Astrologie.

Parmi les Lapons, la distribution des rangs est fondée sur l'âge & les biens : le désir de s'en procurer est leur plus grande passion; aussi leurs procès ne roulent-ils que sur des contestations d'héritages. L'intérêt les rend durs envers l'indigence. Comme ils n'osent plus se servir d'un renne qui a traîné un mort, les enterremens, même des parens, causent des debats parmi les enfans.

Malgré l'introduction du Christianisme, les Lapons ont conservé leurs mœurs Nomades. Ils se partagent en *Lapons pêcheurs* & *Lapons montagnards*. Les premiers demeurent toujours dans le voisinage ou sur les bords de quelques rivières & lacs pour y chercher leur subsistance. Les derniers cherchent leur nourriture sur les montagnes & aux environs, avec leurs troupeaux de rennes, selon la saison, & sont presque toujours ambulans. Ce sont d'excellens pasteurs; ils sont riches en comparaison des Lapons pêcheurs. Il y en a qui possèdent depuis cinq cents jusqu'à mille rennes, & qui outre cela ont encore de l'argent & des ustensiles de même métal. Ils marquent leurs rennes aux oreilles, & les divisent par classes. Ceux qui n'ont que de petits troupeaux, donnent un nom à chaque renne. Ils châtrent les mâles qu'ils ont de trop, en leur écrasant les testicules avec leurs dents. Ces rennes châtrés sont alertes, grands, forts & beaux; on s'en sert pour le traînage. Aussi les Lapons en font-ils tant de cas, que le compliment le plus flatteur qu'ils puissent se faire, est de s'appeller renne châtré, *Haert jetz*.

Les Lapons pêcheurs, que l'on appelle aussi Lapons des bois & Lapons chasseurs, parce qu'ils demeurent en été sur les bords des lacs & en hiver dans les forêts, se nourrissent de la pêche & de la chasse. Ils trouvent dans leurs rivières des perles que les Russes appellent *Bourmoski*. La plupart d'entr'eux possèdent un petit nombre de rennes: ils sont actifs & adroits à la chasse. Ils assomment le plus souvent à coups de massues les rennes sauvages & les loups, &c., parce qu'ils les joignent à la course par le moyen de leurs patins, qui sont faits avec une petite planche recourbée, & qui les empêchent d'enfoncer dans la neige. Quant aux ours, on leur tire un coup de fusil, & on achève de les tuer à coups de lances. Lorsqu'un Lapon montagnard devient pauvre, il donne ordinairement le reste de son troupeau à un ami, & se

fait Lapon chasseur pendant quelque tems. Les rennes leur tiennent presque lieu de tout. Elles se nourrissent, en été, de feuilles & des herbes des montagnes : en hiver, elles grattent la neige, & se repaissent d'une mousse particulière. Elles ne sont point enfermées dans des étables; elles errent dans les forêts : dès que leurs possesseurs en ont besoin, ils les cherchent, les appellent, les attellent à des traîneaux; la course finie, ils les détellent, & les renvoient brouter en liberté.

Outre le soin des rennes, la pêche & la chasse, les hommes s'occupent encore de la construction de leurs canots, qui sont petits, légers & compacts. Ils font des traîneaux auxquels ils donnent la forme d'un canot; des attelages pour les rennes; toute sorte de meubles de bois; des tasses, des gobelets qu'ils sculptent, ou garnissent d'os, d'étain ou de corne. Ce sont les hommes qui font la cuisine, car les femmes ne s'en mêlent pas; elles s'occupent des filets pour la pêche, à sécher les poissons & les viandes, à traire le lait des rennes, à faire du fromage & à tanner les peaux. Elles préparent les nerfs des rennes pour en faire du fil; elles en font aussi avec l'étain, & se servent au lieu de filières de cornes de rennes percées. Elles font leurs habits & les brodent, avec des fils d'étain, d'argent, d'or faux, ou de laine. Ils ne se servent point de linge.

Les Lapons demeurent dans des cabanes en forme de tentes, faites de perches fixées en terre, & pliées par le haut en forme de voûte presque ronde. Ils laissent au sommet une ouverture pour servir de cheminée. Une cabane a quatre ou cinq brasses de diamètre, & un peu plus d'une toise de hauteur. Ils les couvrent selon la saison ou leurs facultés, de broussailles, d'écorces de bouleau, de gazon, de toile, de gros drap, de feutre, ou de vieilles peaux de rennes. La porte est un battant de drap ou de feutre tendu. Pour le feu, il y a dans le centre un endroit entouré de pierres,

au-dessus duquel descend une chaîne pour la marmite. Ils jettent autour du feu des branches de sapin, qu'ils couvrent de pelleteries, de feutte, &c. Ils ne se tiennent jamais debout dans leurs cabanes, mais assis sur les talons autour du feu. La nuit ils se couchent tout nus; & pour séparer les quartiers, ils posent des perches entr'eux, de distance en distance. Ils se couvrent de leurs habits, ou se couchent dessus : en hiver, ils mettent les pieds nus dans un sac fourré.

Leurs meubles sont des marmites de fer ou de cuivre, des tasses de bois, des cuillers, des gobelets d'étain & d'argent, les instrumens de pêche & de chasse. Pour ne pas porter avec eux ce dont ils ont besoin dans leurs courses, ils font de petites cabanes ou *loavret* dans leurs forêts, à la manière des colombiers bâtis sur des poteaux. Ils les construisent sur des troncs d'arbres, qu'ils coupent environ à la hauteur d'une toise au-dessus de la racine : c'est dans ces cabanes élevées qu'ils déposent leurs meubles & leurs provisions; ils ne les ferment pas, & ils sont si honnêtes que ce moyen suffit.

La chasse, la pêche, & sur-tout les rennes, forment la nourriture des Lapons. Leurs ptincipaux mets sont la chair des rennes, des boudins qu'ils font avec le sang de ces animaux. Ils mangent toutes les espèces de poissons, même des chiens de mer, toutes les espèces de gibiers, les oiseaux de proie & les animaux carnassiers : l'ours est le mets le plus recherché. Leurs provisions d'hiver consistent en chair & poissons séchés à l'air; ils mangent l'un & l'autre crud & sans apprêt. Ils ont coutume de laisser geler le lait de rennes dans les estomacs de ces animaux. Ils font provision, pour l'hiver, de toute sorte de fruits sauvages, tels que des bayes de myrtille, des groseilles vertes, & une espèce de bayes rouges qui croissent dans la mousse, *vaccinium oxycocus*, ou *vaccinia palustris* de Tournefort, qui est le *klioukoï* des Russes.

En hiver quand ils veulent faire ufage de leur lait gelé, ils en coupent des morceaux avec la hache. Leurs affaifonnemens font la graiffe des chiens de mer, & le fel, s'ils peuvent s'en procurer. Ils achetent en été de la farine, du gruau, dont ils font des foupes. Avec cette farine & la feconde écorce de pinaffe, ils forment un pain qui n'eft pas agréable au goût, mais qui eft un excellent anti-fcorbutique. Une efpèce de lait doux, caillé, & qui retient toute fa graiffe, eft une de leurs grandes friandifes; ils font coaguler ce lait avec l'herbe appellée *graffette*, *Pinguicula vulg. Linn.* Ils font auffi des foupes avec un fromage qui eft fi gras, qu'il s'enflamme lorfqu'on l'approche du feu. Leur boiffon ordinaire eft l'eau pure ou mêlée avec le lait. Ils aiment beaucoup l'eau-de-vie.

Veut-on manger? le chef de la famille étend par terre une natte, *drello*; car jamais ils ne mangent fur la terre nue. Hommes & femmes fe couchent autour de cette natte couverte de plats. Chaque Lapon porte toujours fur lui un couteau, une cuiller & une taffe. On donne à chacun fa portion. Avant & après le repas, ils font une courte prière; & lorfqu'ils ont mangé, ils fe donnent mutuellement la main : ils l'accompagnent d'un baifer dans leurs vifites, en difant *Pouéreff*, je te falue! Ils étendent par terre des habits, afin que les perfonnes qui viennent les voir, puiffent s'affeoir deffus : la place de diftinction eft entre le maître & la maitreffe. Ils régalent leurs hôtes de fruits & de tabac. Quand ils fument, ils crachent dans leurs mains, & tirent leur falive par le nez. Lorfqu'ils rendent vifite à quelqu'un de plus diftingué qu'eux, ils lui portent des préfens : ils font en fe retirant les mêmes politeffes qu'en arrivant. Ils appellent *Bouoy-atz* ceux à qui ils veulent du bien. Les Lapons ne font pas ufage des bains ufités en Ruffie, mais ils fe lavent dans les rivières, les deux fexes enfemble, tous les Samedis, jour qui paffe chez eux pour

le plus facré de la femaine. Ils enfouiffent dans la terre l'argent dont ils peuvent fe paffer, l'argenrerie & tout ce qu'ils apprécient beaucoup : la meilleure partie de leurs biens fe perd, parce qu'en mourant ils ne défignent pas le lieu du dépôt, dans l'efpérance d'en faire ufage dans l'autre monde.

Les Lapons font tributaires des Puiffances, fur le territoire defquelles ils ont établi leurs habitations; mais comme leurs courfes les font fouvent changer de demeures, il y en a qui paient tribut à deux Couronnes, & quelques-uns même à toutes les trois. Ces impôts font fi modiques, & les Lapons fi doux, qu'il n'en réfulte jamais aucune difpute. Leur commerce le plus avantageux eft celui des Norvégiens. Il fe faifoit autrefois par échange, mais ils préfèrent aujourd'hui l'argent monnoyé. L'avantage eft toujours du côté des Lapons, parce qu'ils fourniffent plus de marchandifes en fourrures, peaux & poiffons, qu'ils n'en tirent en farine, gruau, &c.; en draps, couteaux, haches, marmites, fufils, &c. Auffi, les Lapons Ruffes préfèrent prefque toujours de payer leurs impôts en argent comptant, au lieu de l'acquitter en fourrures. Le commerce fe fait dans les foires.

L'éducation des enfans eft très-dure; ceux qui y réfiftenr font vigoureux & alertes : ce qui contribue beaucoup à leur donner un tempérament fort, c'eft leur caractère exempt de foucis, leur tempérance, leurs courfes continuelles, ainfi que la fituation élevée qu'ils choififfent pour leurs habitations. Ils ne parviennent cependant pas à un âge fort avancé. Leurs maladies les plus communes, font la gale, la phthifie, les fièvres putrides, les yeux chaffieux ou enflammés; cette dernière eft l'effet de la neige & de la fumée. Ils font en outte très-expofés à fe caffer les bras ou les jambes, en graviffant continuellement leurs rochers efcarpés. Les maladies vénériennes leur font inconnues. Les remèdes

dont ils font usage, tiennent beaucoup de la superstition ; ils emploient cependant la résine de pin dans les blessures; & des bains contre la gale, où ils font infuser de l'écorce de bouleau. Ils prennent du sang chaud de renne sauvage dans leurs maladies intérieures. Souffrent-ils dans quelque partie du corps ? leur remède le plus usité est le feu, ils allument des champignons préparés comme l'amadou, & les font brûler sur la partie souffrante, jusqu'à ce que la peau crève. Cet usage ressemble au *Moxa* des Japonois.

La stérilité est, comme chez les Juives, un opprobre parmi les Laponnes. Elles accouchent le plus souvent sans peine ; les maris leur donnent les secours nécessaires, attendu que les habitations sont trop éloignées pour qu'on puisse attendre les secours des autres femmes. Leurs berceaux sont petits, légers, & faits en forme de navette de tisserand, ou d'un canot pointu aux deux bouts. On y met les enfans tout-nuds sur de la mousse, & on les couvre d'une pièce de pelleteries. On les suspend dans les cabanes, ou à une branche d'arbre, & dans leurs marches, les mères les portent derrière le dos. Le père donne à l'enfant nouveau-né un renne femelle, à laquelle on fait une marque distinctive qui devient dans la suite le signe propre du nouveau citoyen; tous les produits de ce renne appartiennent en propre à l'enfant. Lorsqu'il fait sa première dent, le père, s'il est riche, lui fait présent d'un second renne,

Les parens disposent seuls des mariages de leurs enfans, & ne consultent que leur intérêt. Ils ne souffrent pas qu'un jeune homme se marie avant qu'il ne soit en état de tuer un renne. On compte par pièces ce que le marié donne pour obtenir son épouse, & ce sont ou des rennes, ou différentes pelleteries. La noce se fait chez la fiancée, qui paroît devant les convives à tête nue, tandis que les femmes & les filles l'ont toujours couverte,

verte. Le festin est un piquenique, où chaque convive apporte à boire ou à manger. Leurs divertissemens ordinaires sont un jeu d'oie, espèce de jeu d'échec à treize pions qui représentent des oies & un renard; la lutte & le saut par-dessus des bâtons que l'on tient horizontalement : ils dansent & chantent, ou plutôt ils forment des sons désagréables. Les nouveaux mariés demeurent la première année chez les parens de la femme, & ils vont ensuite occuper leur propre *Koïe* ou cabane.

Les Lapons enterrent leurs morts sans cercueils, tout habillés & quelquefois tout nus, suivant les cantons. Ceux qui sont païens enterrent leurs plus célèbres chasseurs près des endroits destinés aux sacrifices. Ils mettoient autrefois le cadavre par terre, l'entouroient de pierres & en jettoient dessus. Ils couvrent ordinairement le tombeau d'un traîneau renversé; ils y placent quelques nourritures, ce que les Lapons baptisés pratiquent encore en cachette. Les riches donnent un petit repas à ceux qui accompagnent le convoi.

Tous les Lapons Suédois, Danois, & le plus grand nombre des Lapons Russes sont chrétiens de nom : on trouve parmi eux un mêlange de cérémonies chrétiennes & païennes. Les Païens reconnoissent, comme leurs ancêtres, un *Dieu universel* dans *Ioubméla*, & admettent des Divinités subalternes, bonnes & mauvaises, Dieux & Déesses. Ces Divinités habitent dans le ciel, & appellent à elles, comme *Ioubméla*, ceux qui ont bien vécu. D'autres demeurent dans l'air, comme *Béivé* ou le Soleil; *Horanguélis*, le tonnerre, qu'ils appellent aussi *Aïa* ou *Thor*; *Bouag-Olmaï*, qui commande à l'orage. Les Divinités qui demeurent sur la terre, ou sur des montagnes consacrées, sont principalement, *Léib-Olmaï*, *Madérakko* & *Saïvo-Olniak* : le premier est le Dieu de la chasse; *Madérakko* est une Déesse qui, ainsi que ses trois filles, préside à tout ce qui regarde les femmes; les *Saïvo-Olniak* sont les

Dieux des Magiciens, & ils demeurent ſur les montagnes. *Iabmé-Akko*, ou la Mère de la mort, fait ſa réſidence ſous terre, & garde les ames juſqu'à la déciſion de leur ſort. *Peskal*, *Rota* & pluſieurs autres ſont les Divinités infernales. *Peskal*, le Souverain des Dieux malins, demeure dans le centre de la terre, qui, ſelon les Lapons, eſt l'enfer; il gouverne les méchans, ainſi que *Rota*. Ils admettent encore des Divinités mal-faiſantes dans l'eau. Ils ont peur des Feux-Follets & des Spectres, qu'ils appellent *Stal-lomna*; des Satyres ou Démons des bois, des Fées mal-faiſantes aquatiques, &c. Leur croyance diffère; les uns croient à toutes ces Divinités, les autres en admettent plus ou moins.

Au lieu de Temples, ils ont des montagnes conſacrées, auxquelles ils donnent toujours le nom de leurs rennes, comme *Stiren-Alda*, Renne du mont Stire. Ils ont des lacs & des fleuves ſacrés; les premiers s'appellent *Ailkas-Iovra*, & les ſeconds *Paſſ-Iok*. On trouve dans tous ces endroits des arbres conſacrés, ſur leſquels ils ont taillé des figures; ils placent autour de ces arbres des échafaudages pour les offrandes, qui ont depuis trois juſqu'à cinq pieds de hauteur. Les Lapons chrétiens craignent tellement ces lieux, qu'ils ne s'en approchent jamais ſans y porter une offrande; ils ne demeurent ni ne chaſſent même dans leur voiſinage : les femmes ſur-tout doivent les éviter ſcrupuleuſement. Ils nomment *Paſſ* leurs Idoles de bois, & *Saéti* celles de pierres; celles-ci ſe trouvent ſur-tout près des lacs & des rivières, & conſiſtent en de grands amas de pierres figurées & entaſſées d'une manière bizarre. Lorſqu'on fait la pêche dans ces lacs, il eſt défendu de parler, d'avoir un chien avec ſoi, & de ſe faire aider par une femme.

Ils font des offrandes lorſque des épidémies règnent parmi les rennes, ou en cas de maladies, de mariages ſtériles, &c. C'eſt toujours à un Magicien qu'ils demandent à laquelle de ces Divi-

nités il faut s'adresser, quelle offrande ils doivent porter, & en quel endroit il faut la déposer, &c. Le Magicien se sert souvent de son tambour magique, *gobodès*, qui est une boîte ovale, couverte d'un côté d'une peau, & garnie de plusieurs cordons & de différens ornemens : des figures de corps célestes, d'animaux, d'oiseaux, & plusieurs autres caractères sont tracés sur cette peau. Le Sorcier pose un anneau sur le tambour, y frappe avec la baguette qui est une corne de renne; & d'après la figure sur laquelle la vibration de la peau fait tomber l'anneau, il répond à toutes les questions, & prédit l'avenir.

Chacun porte son offrande; mais avant, on commence par se purifier pour attacher ses chiens, afin qu'ils ne traversent pas le chemin; après cela on marche sans parler vers le lieu sacré; & dès qu'on l'apperçoit, on se prosterne, on s'en approche en rampant, & on y dépose les os ou les cornes de l'animal que le Sorcier a indiqué. On fait sa prière dans cette attitude, après quoi on s'en retourne chez soi. Si un chien dévore un os offert aux Dieux, les siens expient ce forfait. De tems en tems les Lapons font couler le sang de quelque victime dans une rivière, ou bien ils font des libations de lait & d'eau-de-vie, qu'ils répandent par terre, pour se rendre agréables aux Dieux de la terre & des eaux. Ils ne nomment jamais l'ours par son nom, mais ils l'appellent *le vieux avec la pelisse*. Ils attribuent à leurs Sorciers le pouvoir de procurer ou d'empêcher le vent & la pluie, de produire & de détruire les insectes, de parler aux revenans, &c. Mais ils croient en même-tems que le tonnerre poursuit les Magiciens; & delà le proverbe : *Sans le tonnerre le monde périroit par la magie*, M. *Géorgi*, de qui j'ai tiré cette description, assure qu'on trouve parmi les Lapons de bons & honnêtes Chrétiens, Grecs & Protestans.

Si, comme on n'en peut douter, la description de M. *Géorgi*

est exacte dans tous les points, que doit penser le Lecteur de l'apostrophe suivante adressée aux Lapons?

» Peuple malheureux! tu ne possèdes presque rien encore : » jamais la Nature ne t'accordera ces funestes superfluités, tous » ces riens que nous trouvons d'un si grand prix, & qu'elle nous » prodigue pour nous corrompre à-la-fois, pour nous rendre par » ses dons empoisonnés bien plus méprisables que toi, & déja tu » touches à notre dépravation! Déja ce n'est point à l'homme, » c'est au bien que tu accordes ton estime! Tu ne comptes pas » les vertus, mais les rennes de celui qui reçoit tes hommages: » aveugles comme nous, tu n'es ni moins dur, ni moins méprisable. Ta main cruelle repousse l'infortuné qui t'implore; ton » cœur féroce n'éprouve pas le doux épanouissement de la pitié; » tu ne connoîtras jamais le plaisir de faire le bien, tu ne recevras » jamais la bénédiction du vieillard dont tes secours auroient » adouci la misère, tu ne recueilleras pas les larmes d'un père » attendri, que tes soins rendroient heureux dans la langueur de » ses derniers ans; la cupidité te tourmente, la jalousie te dévore, » les querelles nées du choc des plus vils intérêts empoisonnent » tes jours : presqu'aussi méchans que nous, tu partages déja nos » supplices «. Voyez *Histoire des Peuples soumis à la domination des Russes, par M. Levesque*, Tome I, pag. 490, 491.



GOUVERNEMENT DE NOVOGOROD.

Ce Gouvernement est borné au Nord & à l'Est par celui d'Arkangel; au Midi par ceux de Pleskof & de Tver; à l'Ouest par ceux de Pleskof, de Pétersbourg & de Vibourg. Il se divise en deux Provinces, qui sont *Novogorod* & *Biélo-Ozéro*

I. *Province de Novogorod.*

Novogorod, appellée autrefois *Véliki Novgrad*, ou la Grande Ville nouvelle, & *Holmgard*, par les Historiens du Nord. Elle est située au 58e degré 23 minutes de latitude, & au 49e degré 30 minutes de longitude, sur les rives du *Volkof* dans l'endroit où il sort du lac *Ilmen*. Cette Ville est à 548 verstes de Moskou, & à 186 de Pétersbourg. La partie de la Ville, située à la gauche du fleuve, s'appelle le côté de Sophie, du nom de sa Cathédrale, bâtie, ainsi que le Palais de l'Archevêque, dans l'enceinte d'un Château entouré de murs. L'autre partie, qui est plus grande, s'appelle le côté du Commerce; elle est à la droite du fleuve; un pont réunit ces deux Villes, qui renferment 3328 Marchands. La fondation de Novogorod remonte au milieu du Ve siècle. Elle fut construite sur les ruines de *Sviagensk*. Voyez Tom. I, Hist. ancienne. Volodimir I y établit un Siége Episcopal en 988; son érection en Archevêché, date de 1165. Les Villes Anséatiques y établirent un Comptoir en 1276. En 1420, on commença à y travailler en orfévrerie. Elle a été successivement

ravagée par les incendies & par la peste en 1391, 1394, 1407, 1409, 1417, 1422, 1424, & 1427. Il ne lui reste de son ancienne splendeur que de vieux murs, une grande enceinte, & son Eglise Cathédrale.

Le Couvent de Saint Georges, bâti sur les bords du lac Ilmen, n'est célèbre que par son antiquité. Il en est de même de *Ladoga Staraia* ou le vieux Ladoga.

Ladoga Staraia est situé sur le Volkof. Il fut bâti par Rourik, qui l'habita avant d'aller à *Ivan-Gorod.* Ce Bourg ne renferme aujourd'hui que 50 maisons. Il est à 170 verstes de Novogorod.

Ladoga Novaia, le nouveau Ladoga est à dix verstes de l'ancien, entre l'Ilmen & le canal qui fait communiquer le lac Ladoga avec le Volkof, à 180 verstes de Novogorod. Ladoga est bâtie sur les ruines d'*Aldeigobord*, dont les Historiens du Nord font mention. Elle tiroit son nom du lac Ladoga, qui s'appelloit alors *Aldoga.* On a commencé à y bâtir en pierres en 1116.

Staraia-Roussa, située à l'embouchure de la *Polist* dans la *Lovat*, qui se jette dans le lac Ilmen. Le trajet par eau de cette Ville à Novogorod, est de 60 verstes. On y compte 2059 Marchands. Dans le milieu de cette Ville est un lac salé, qui réunit les eaux d'un autre lac, salé de même, par le moyen d'un canal. Le sel qu'on en retiroit autrefois n'étoit extrait que par le feu; mais depuis peu; on y a construit des bâtimens de graduation. M. Pallas dit que la Chaudière y rend en trois jours 160 pouds ou 5280 livres de sel.

Olonetz, sur la rivière d'*Olontza*, près de son embouchure dans le Ladoga, est à 300 verstes de Novogorod. C'est dans cette Ville que l'Evêque de Ladoga & de Kexholm, fait sa résidence. On y compte 4250 Marchands. Avant la fondation de Pétersbourg, Pierre I y avoit établi un chantier pour la construction des petits vaisseaux; mais aujourd'hui on y cons-

truit des navires marchands, que les étrangers viennent y acheter. Cette Ville a des eaux minérales qui font tombées en difcrédit depuis Pierre I, qui en faifoit fouvent ufage. Elle a auffi des mines de fer & de cuivre, & des forges pour leur exploitation.

Valdaï, fituée fur la grande route de Pétersbourg à Moskou. Ce lieu a été peuplé fous le règne d'Alexis Mikaïlovitz, par des prifonniers Polonois que ce Prince y établit. Près de là eft un lac de ce nom, qui a quinze verftes de circonférence, & qui fe jette dans la *Mfta.* Cet endroit eft célèbre par le Monaftère d'*Iverskoï*, conftruit en 1654 par Nikon, fur une Ifle du lac; il y fit tranfporter du mont *Athos*, une image de la Vierge, fort vénérée; ce qui a fait donner au lac le nom de Saint. Le Monaftère contient d'affez beaux édifices en pierres; les bois, dont deux autres Ifles & une prefqu'Ifle font couvertes, lui procurent une vue très-agréable.

II. *Province de Biélo-Ozéro.*

Biélo-Ozéro, fituée fur le lac de ce nom, renferme 500 maifons, 18 Eglifes & 900 Marchands. Elle a un Fort quarré, revêtu d'un mur de terre. Elle fut la réfidence de Sinaf. En 862, elle étoit bâtie fur la rive Méridionale du lac; Volodimir I la tranfporta où elle eft aujourd'hui, c'eft-à-dire, au Nord.

Kargapol, eft fur la rivière Onéga. On y compte 1300 Marchands.

Ouftiouzna Gélézapolskaïa, eft fituée fur la Mologa, à 360 verftes de Novogorod. Elle tire fon nom de fes mines de fer abondantes. On y compte 985 Marchands, & fon principal Commerce confifte en petits fourneaux & en uftenfiles de fer.

Le Gouvernement de Novogorod comprend les lacs *Ilmen*, *Onéga*, *Biélo-Ozéro*, *Latché*, & une partie de celui de *Ladoga.* Il eft arrofé par les rivières de *Volkof*, d'*Olentza*, *Tvertza*, *Mfta*, *Mefchacha*; le *Volga* y a fa fource.

Le lac *Ladoga* a 175 verſtes de long & 105 de large. C'eſt un des plus grands lacs & des plus poiſſonneux de l'Europe. On y trouve des veaux marins. Comme il eſt rempli de ſable, que de fréquentes bouraſques portent d'un endroit à l'autre, que le rivage en eſt bas, & qu'il s'y élève quelquefois des tempêtes, ſuivies de naufrage, Pierre I y a fait conſtruire un canal qui a 104 verſtes de long, 10 ſagènes ou pieds de large, & une aune & demie de profondeur. Ce canal a 25 écluſes; il reçoit les rivières de *Sipka*, *Nazia*, *Cheldika*, *Lava*, & *Kabona*, qui s'embouchoient auparavant dans le lac. Le Ladoga communique avec l'Onéga par la *Svir;* à l'Ilmen par le *Volkof;* à la mer par la *Néva.*

L'*Onéga* a 180 verſtes en longeur, & de 60 à 80 en largeur. La *Vouitchegda* y a ſon embouchure au Levant. Comme c'eſt par la *Svir* que l'Onéga communique avec le Ladoga, & que la *Sékéna*, qui ſort du lac Biélo-Ozéro, tombe dans le Volga, on a fait un canal de 40 verſtes, par le moyen duquel le Volga communique à la Néva.

Le *Biélo-Ozéro*, ou le lac blanc, a environ 50 verſtes de longueur.

Le lac *Tchoudskoé*, que les Lapons appellent *Péipous*, eſt ſitué entre le Diſtrict de *Gdofski* & celui de Derpt : ſa longueur eſt de 70 verſtes, & ſa largeur de ſix à ſept. Ce lac qui abonde en poiſſon, reçoit les eaux du lac de Pleskof, & celles de la rivière *Iembak*, qui eſt l'*Amovcha* des Ruſſes. La *Narova* qui ſort de la partie Septentrionale du Péipous, va s'emboucher dans le golfe de Finlande. Il communique au lac *Voutz* par la rivière d'*Em*, & celui-ci à la mer Baltique par la *Perna*, anciennement *Chorſinus.*

Le lac *Ilmen* a 40 verſtes de long; ſa largeur eſt de 30. On l'appelloit anciennement *Moisk*, & c'eſt ſans doute par cette raiſon

raiſon que Jornandès l'a nommé *Lacus M ſianus.* Les rivières *Mſta*, *Lovat*, *Chélon* & *Chélona*, y ont leurs embouchures.

Pluſieurs lacs & marais ſe réuniſſent pour former la ſource du *Volga*, qui a plus de 3750 verſtes de cours; il reçoit un grand nombre de rivières, parmi leſquelles il y en a 33 aſſez conſidérables : les principales ſont l'*Oka* & la *Kama*. Ce fleuve ſe jette dans la mer Caſpienne par plus de 70 bouches. Ptolomée l'appelle *Rhaa*. Les Huns & les Turcs lui donnoient au treizième ſiècle differens noms, tels que ceux d'*Edel*, *Atel*, *Adal* ou *Zdel*, d'*Iiel*, (1) qui ſignifient l'*abondance*, la *générosité*. Ces noms convenoient d'autant mieux au Volga, que peu de fleuves fourniſſent du poiſſon en auſſi grande abondance. Ces mots ſignifient encore

» (1) Ces mots ſignifient ſelon moi, dit Strahlenberg, autant que le mot Allemand » *Edel*, qui veut dire *noble*; nom que ce fleuve mérite, à tous égards, tant pour ſa » groſſeur, que pour ſa beauté & l'abondance en toute ſorte de poiſſons. L'Euphrate » eſt appellé de même par le Prophête Daniel, Chap. VIII, v. 2, puiſque *Ulaï* ou *Aulaï* » ſignifie auſſi le *plus noble*. *Navſchirvan*, Roi de Perſe, portoit auſſi le ſurnom d'*Edel*, » qui veut dire dans cette Langue, *juſte*, *droit*, *irréprochable*; ce qui répond aſſez bien » à l'épithète de *noble* ou *Edel* des Allemands : la ſource même du mot eſt Arabe. Les » Tatars appliquent ce nom d'*Edel* non-ſeulement au Volga, mais auſſi à pluſieurs rivières » conſidérables qui ſe déchargent dans ce fleuve; mais ils ajoutent à chacun une eſpèce » de ſurnom. En parlant du Volga, ils diſent *Edel* tout court; & ils donnent à la *Kama* » le nom d'*Ak-Edel*; à la *Viatka* celui de *Naucrat-Edel*, &c. Ce dernier nom fait voir » que le Royaume de *Naucrat*, gouverné par *Ha-Kan* ou *Scha-Kan*, Roi des Turcs & » des Hyrres (ou *Kozars*, comme les appelle *Conſtant. Porphyrog. de adminiſtr. Imperio*, » Cap. X, p. 30,) a été ſitué entre le Volga & la Kama, au nord de la Capitale de Kazan. » Le ſavant M. *Bayer* (dans les *Commentarii Acad. Scient. Imper. Petropol.*, Tom. I, » p. 459,) en écrit ce qui ſuit : *Koubas*, père de *Nouſrèvan*, Roi de Perſe, *a été en* » *guerre avec Ha-Kan, Roi des Turcs & des Hyrres. Ce Ha-Kan a régné dans le* » *Royaume de Naucrat & ſur tous les Ruſſes. Il a eu une armée de plus de 400 mille* » *hommes*. Ce qui s'accorde parfaitement bien avec le reſte, d'autant plus que la Province » de *Viatka*, que ce fleuve traverſe, appartenoit anciennement aux pays Tatars «.

aujourd'hui chez les Tatars de Kazan & chez les Tchouvaches, un *grand fleuve.* On ne connoit pas l'origine du mot *Volga;* mais il est à présumer que ce nom n'est pas fort ancien. Il commence à être navigable à 140 verstes de sa source, près du Monastère *Célijarovski.* Les Russes comptent un million de Matelots ou de Pêcheurs qui naviguent sur ce fleuve. Un grand nombre de plantes & sur-tout de belles asperges, croissent naturellement sur ses rives; elles sont ornées de beaux chênes. Ce fleuve est sujet, dans les mois de Mai & de Juin, à de grandes inondations, occasionnées par la fonte des neiges; & c'est alors qu'on peut le traverser sans danger.

Le *Volkof* porte le nom de *Lovat*, près de son embouchure dans le lac Ilmen; & celui de Volkof depuis cet endroit jusqu'au lac Ladoga. Les étrangers le désignoient autrefois sous le nom de *Chesinus.*

Depuis Pétersbourg à Novogorod, le sol est presqu'entièrement composé de pierres calcaires, formées par couches de différentes épaisseurs; on y trouve quelquefois des coquillages pétrifiés, & sur-tout des cames, des pines, des cornes d'ammon. De Novogorod à *Staraia-Roussa*, le terrein est si marécageux, qu'il ne se dessèche pas même dans les grandes chaleurs de l'été.

On trouve au Sud-Ouest de *Brouitskoï-Iam*, une petite montagne de forme ronde, très-escarpée, dont le mamelon est composé d'une terre argilleuse, semblable à celle de tout le reste de la Contrée. Dans sa partie inférieure on apperçoit des fragmens nombreux de roches d'un quartz rougeâtre & de blende noire, disséminée comme dans le granit. Au-dessus du lac Ilmen il y a deux petits lacs salés, qui se déchargent dans la Meschacha : l'un de ces lacs est couvert de mousse d'eau, *Conferva.* On trouve dans les environs des indications de pierre calcaire.

Le lac Valdaï produit la mouſſe d'eau ſphérique, *Conferva Ægagropila ;* cette plante, ſi rare par-tout ailleurs, y croît dans une telle abondance, que les eaux en dépoſent continuellement ſur le rivage. La Murène, *Salmo albula*, y devient d'une grandeur remarquable ; on en prend de plus d'une demi-aune de long. M. Pallas n'a trouvé nulle part le *Gordius aquaticus* ou Vert-Cheveux auſſi commun que dans ce lac.

M. Gmélin cadet, qui a parcouru les monts Valdaïs, dit qu'ils ſont de vraies montagnes ſecondaires ou récentes, formées de couches poſées les unes ſur les autres ; que ces couches ſont compoſées de terres de différens genres, mais particulièrement de matières calcaire & argilleuſe, & quelquefois de divers genres de pierre, & ſur-tout de ſchiſtes. Vers les bords de la *Krémetscha*, on trouve une mine de charbon de terre, de l'eſpèce qu'on nomme ligneuſe. Son toît eſt compoſé d'une couche de pierre argilleuſe, compacte ; ſuit un lit d'argille qui contient beaucoup d'ochre ; ſous celui-ci, on en trouve un autre de charbon ſchiſteux & friable, qui s'enflamme difficilement ; enfin, un quatrième lit de charbon de terre ligneux, qui forme une couche d'une toiſe d'épaiſſeur. Sous cette couche, il y en a une autre d'argile, tantôt pure, tantôt mêlée d'une terre bleuâtre, qui en couvre une autre de charbon de terre ligneux, & plus épaiſſe encore que la première.

Immédiatement au-deſſous de la terre végétale des monts Valdaïs, ſe préſentent des lits de pierres calcaires, entremêlées de ſélénites ; il n'eſt même pas rare d'y rencontrer de l'alun ; l'argille vient enſuite, puis un mélange d'argille & de terres calcaires, toujours par lits. Diverſes autres eſpèces de terre s'y mêlent encore, comme du bol, de la marne, & une terre bleuâtre. Enfin, l'on parvient au toît des filons, qui eſt compoſé d'un ſchiſte d'ardoiſes d'un bleu noirâtre. Les minéraux des

filons qui fuccèdent immédiatement, y font difpofés par feuilles, comme l'ardoife, ou par nids, fous la forme de pyrites. Le cuivre & le fer y paroiffent les plus abondans. On trouve auffi dans ces couches des grais riches en cuivre, & beaucoup d'ochre. Le charbon de terre d'une très-bonne qualité, fe trouve en abondance dans les montagnes les moins élevées.

Il fuit de ces obfervations, que l'argille & la terre calcaire conftituent principalement la nature des monts Valdaïs; que c'eft dans ces fubftances, & par le moyen des matières inflammables, que fe forment les charbons, la félénite, l'alun, le fel, les minéraux, & que c'eft l'acide vitriolique qui joue le premier rôle dans le mélange des parties. La nature du fol & l'expofition de ces montagnes font auffi favorables à l'agriculture qu'aux prairies; auffi les Habitans de ces Contrées, font-ils d'abondantes récoltes. Autant les pins & les fapins y font rares, autant les charmes & les chênes y font abondans. Il en eft de même des pétrifications, très-rares dans la partie Septentrionale, & très-communes en defcendant les montagnes au Midi. Un phénomène remarquable, c'eft que les fragmens de granit qu'on trouve abondamment dans la partie Septentrionale, difparoiffent prefqu'entièrement dans la Méridionale.

Les Habitans font fécher les feuilles du bec de grue des prés, *geranium pratenfe*, & l'appliquent en poudre fur les bleffures récentes. Ils mangent l'angélique fauvage au lieu de choux. Ils tirent de l'arroche commune, *atriplex haftata*, une efpèce de miel. L'aconit napel, *aconitum napellus*, croît abondamment dans les lieux couverts de brouffailles. Ils en font cuire la feuille & la fleur dans du *kouas*, & en font boire aux perfonnes attaquées de la gale ou d'autres maladies cutanées; ce poifon en fait périr un grand nombre de mort fubite. Dans les violens maux de dents, les Ruffes ont recours à la jufquiame noire, *hyofcyamus*

niger. Ils font brûler cette plante, & dirigent la fumée avec un tuyau vers la dent douloureuse. C'est sur-tout à la semence & aux capsules qui la renferment, qu'ils attribuent la grande vertu de cette fumée.

Les rivières de *Palamet* & de *Krémetscha*, qui coulent aux pieds des monts Valdaïs, ne roulent que des eaux ferrugineuses très-rudes. Dans l'analyse, on n'y trouve que de l'ochre & du fer, qui donnent à ces eaux un goût très-désagréable. Une chose remarquable, c'est que pendant le cours de la *Msta*, qui côroie les monts Valdaïs, ces eaux deviennent plus rudes & plus ferrugineuses que celles des deux autres rivières. Elles prennent une couleur foncée & noirâtre, aussi-tôt qu'on y fait dissoudre de la noix de gale. Les rivières de Palamet & de Krémetscha ne sont pas poissonneuses; les brochets de la première grosseur dans les autres fleuves, ne pèsent ici qu'une livre & demie. Mais en revanche, les moules fluviatiles, *mya pictorum*, y sont si abondantes, qu'on pourroit en charger des voitures: on devroit, dit M. Pallas, essayer en grand l'ingénieuse méthode de faire grossir les perles, & de les rendre plus belles, méthode éprouvée en Suède avec succès. Comme M. Pallas n'indique point cette méthode, j'ai cru devoir rapporter ici ce que l'Editeur des *Découvertes faites par les Savans Voyageurs*, dit à ce sujet.

» La production des perles paroît venir en partie de l'organi-
» sation du coquillage où elles se forment, & en partie du
» genre de nourrirure dont use l'animal; ce qui paroît conduire
» aisément à l'art d'en augmenter le volume. La pensée en étoit
» déjà venue à Lister. *Nullius dubito*, dit-il, *quin si Ostreæ Con-*
» *chæve, margaritiferæ istiusmodi aquis nutrirentur, quibus succus putrescens*
» *abondaret, margaritas fortificare, & ex id genus bestiolarum miseria &*
» *morbo alicui industrio ditescere liceret. Exercit. Anatom. de Cochleis*, Lond.
» 1694. Schréber a parlé fort au long de cet accroissement arti-

» ficiel des perles, quoique la manière dont il se fait soit encore » un secret. M. de Linné a obtenu des Lettres de Noblesse pour » avoir trouvé le moyen de faire grossir les perles, & il faut » espérer que son secret sera publié. M. Chemnitz a fait con» noître depuis peu un autre système sur l'origine des perles: » selon lui, la formation de cette précieuse bagatelle ne sau» roit être attribuée, comme on l'a cru jusqu'ici, à une maladie; » mais il croit que l'animal bouche avec une perle les trous » occasionnés par des piquures de ver ou par d'autres accidens, » qui percent sa coquille. En effet, toutes les coquilles que j'ai » vues renfermant des perles, étoient percées de trous, qui » avoient été rebouchés par ces mêmes perles. Ainsi, ce phé» nomène nous montre de même la possibilité d'en produire » avec le secours de l'art «. Je possède deux coquilles qui prouvent la vérité de cette assertion.



GOUVERNEMENT DE PLESKOF.

CE Gouvernement a au Nord celui de Novogorod; à l'Occident, ceux de Tver & de Moskou; au Midi, ceux de Smolensk & de Polotsk; & à l'Est, celui de Riga. Il se divise en deux Provinces, Pleskof & Vélikié-Louki.

I. *Province de Pleskof.*

Pleskof ou *Pskof*, sur la *Véliga*, à 359 verstes de Pétersbourg. Cette Ville doit sa fondation à Olga dans le dixième siècle. Elle formoit alors une Démocratie, à la tête de laquelle étoit un Prince élu, qui ne jouissoit d'aucun pouvoir particulier. Le plus célèbre d'entre ses Princes est *Domant*, regardé comme un Saint, & mort en 1299. En 1488, le Patriarche Job y établit un Evêché. Pleskof est partagée en trois Villes, environnée chacune d'un mur de brique. Le Château, la Cathédrale, le Palais Episcopal, & la Maison du Voïevode, sont dans la Ville du centre. La seconde entoure la première en forme de demi-lune; & celle-ci est entourée par la troisième, qui est la plus grande. Pleskof, comme on l'a vu, a soutenu beaucoup de guerres, & plusieurs siéges fameux, en 1269, 1480, & 1502, contre les Livoniens; en 1581, contre les Polonois; 1615, contre les Suédois; & tous ces siéges ont été levés. On auroit pu, à juste titre, lui donner le surnom d'une des Villes de France, qu'on appelle *Péronne la Pucelle.* Lorsque Pleskof étoit unie avec

les Villes Anséatiques, son Commerce étoit florissant; il est restraint aujourd'hui; il consiste en suifs, cuirs, goudron, chanvre & lin. Celui ci est très renommé pour sa beauté & sa finesse. Cetre Ville renferme 541 Marchands.

Opotchka, sur la Véliga, à 112 verstes de Pleskof, est située au 56e degré 45 minutes de latitude, & au 46e degré 45 minutes de longitude.

Izbork, sur la rivière d'*Issa-Rékia*, qui s'appelloit autrefois *Slavenskaia-Kloutch*, ou la clef de Slavensk. Elle étoit la résidence de Trouvor. Elle est à 26 verstes de Pleskof.

Gdof, sur la rive Orientale du lac *Péipous*, à 115 verstes de Pleskof, est une jolie Ville entourée de murailles.

Ostrof, sur la *Vélga*, à 40 verstes de Pleskof, renferme 125 Marchands.

II. *Province de Vélikié-Louki.*

Vélikié-Louki, sur la *Lovat*, à 547 verstes de Moskou. Elle a été long-temps une des Villes frontières de la Russie. Elle renferme 637 Marchands. L'Archevêque de Novogorod prend aussi le titre d'Archevêque de cette Ville.

Kolm, sur la *Lovat*, étoit un apanage des Princes descendans de Rourik.

Toropetz, sur la *Torop*, à 312 verstes de Pleskof, renferme 3010 Marchands, qui font un grand Commerce avec Riga.

Le Gouvernement de Pleskof est arrosé par les rivières suivantes: la *Dvina* Occidentale, la *Véliga*, l'*Issarekia*, la *Lovat*, la *Torop*, &c.

La *Dvina*, appellée *Rubon* par Ptolomée, *Daugava* par les Latins, & *Düna* par les Allemands, tire sa source d'un lac près de Toropetz, & à peu de distance de celle du Volga. Douze rivières qui s'y jettent la rendent navigable. On y transporte aussi

aussi beaucoup de bois. Elle sépare le Gouvernement de Polotsk & celui de Riga, de la Courlande & de la Lithuanie. Il passe annuellement sur cette rivière deux à trois cents grandes barques, & cinq à six cents autres petits bâtimens. Elle est sujette à des inondations qui occasionnent de grands ravages; les plus mémorables sont celles de 1709, 1744 & 1771. Cette dernière fut funeste à Riga, & cette Ville, dit M. Polounin, s'en souviendra éternellement. L'hiver de 1709 y fut d'une dureté excessive; la glace y avoit une aune & un quart d'épaisseur.

La *Véliga* portoit anciennement le nom de *Turuntus*.





GOUVERNEMENT DE TVER.

IL eſt borné au Nord par celui de Novogorod; à l'Eſt par celui de Moskou; au Midi par ceux de Moskou & de Smolensk; à l'Oueſt par celui de Pleskof.

Tver, eſt ſituée ſur le Volga, vis-à-vis l'embouchure de la Tvertza dans ce fleuve. Sa diſtance de Pétersbourg eſt de 567 verſtes, & 167 de Moskou. Son premier Prince fut Jaroſlaf Jaroſlavitz, frère d'Alexandre Nevski. Ses Succeſſeurs furent preſque toujours en guerre avec les Grands-Princes, & balancèrent long-temps leur pouvoir. Le dernier fut Mikaïl Boriſſovitz, beau-frère d'Ivan Vaſilievitz I, qui mourut en Lithuanie, où il s'étoit retiré en 1486. C'eſt de cette époque que date la réunion de Tver à la Principauté de Moskou. Cette Ville eſt le Siége d'un Evêché, & la réſidence d'un Voïévode. Elle eſt environnée d'un rempart de terre. Preſque réduite en cendres en 1763, elle a été rebâtie en briques par Catherine II. Les Voyageurs admirent, diſent MM. Pallas & Gmélin cadet, la promptitude avec laquelle cette Ville s'eſt relevée de ſes ruines. La plupart des maiſons y ſont conſtruites en briques, & celles qui ſont bâties en bois, ſont embellies avec tant d'art, qu'elles le diſputent aux autres. En effet, le nouveau plan ſur lequel on l'a rebâtie, eſt dans le goût de celui de Pétersbourg : la longueur & la largeur des rues, la manière dont elles ſe croiſent, offrent à l'œil d'agréables perſpectives, comme les Lecteurs pourront en

jugcr par la vue jointe à cet Ouvrage. Tver renferme 40 Egliſes, 20 en bois, & 20 en briques; deux Monaſtères, un Séminaire, & 5619 Marchands, qui font le Commerce des grains avec Pétersbourg.

Gzatskaïa, eſt un Port ſur la Gzatz, qui renferme 1245 riches Marchands qu'on y a transférés de différentes Villes. On y tranſporte beaucoup de fer, de grains, & de chanvres de l'Ukraine, deſtinés pour Pétersbourg.

Torjek ou *Torjok*, ſur la rive droite de la Tvertza, s'appelloit anciennement *Novoï-Torg*; elle eſt éloignée de 60 verſtes de Tver, & cette Ville étoit importante dans le temps que Novogorod formoit une République. Son Commerce eſt encore conſidérable aujourd'hui; on y compte 2967 Marchands. M. Gmélin cadet y a connu un Ruſſe qui tiroit du raifort, une huile dont on vantoit les bons effets dans les rhumatiſmes, dans le ſcorbut & les ulcères qui l'accompagnent. On la prend intérieurement à la doſe d'une demi-dragme, & on en frotte extérieurement la partie malade. Mon père a employé pluſieurs fois la pomade préparée avec cette racine, & il a eu lieu d'être content de ſes effets dans les rhumatiſmes compliqués de ſcorbut.

Vichnéi-Volotſchof. Quoique ce lieu ne forme qu'un gros Village, incendié en 1748 & 1753, il mérite une place dans cette Deſcription. Sous Pierre I, un Marchand nommé *Serdikof*, y conſtruiſit à ſes frais, un canal de trois verſtes de longueur & deux écluſes, pour réunir la Mſta à la Tvertza, & établir une communication entre la mer Caſpienne & la Baltique. Ce canal eſt très-fréquenté; plus de 2000 barques y tranſportent annuellement des grains. Les fortes cataractes de la Mſta en rendent la navigation difficile, & même dangereuſe.

Le Gouvernement de Tver eſt arroſé par le *Volga*, la *Gzatz*, la *Tvertza*, la *Mſta*, &c.

Les environs de *Torjok* ne font qu'un terrein ſablonneux ; rempli de bruyères & de quelques buiſſons de pins. Le ſol devient meilleur à meſure qu'on approche du Village de *Medvéjé*, où l'on trouve des terres labourées. M. Pallas a vu, près de ce Village, les payſans occupés à couper de la glace dans le mois de Juillet, qu'ils tiroient de deſſous la ſuperficie d'un terrein marécageux. En automne les eaux ſoulèvent le gazon de ce terrein, & le froid y gêle ſi fort la terre qui eſt au-deſſous, que la glace s'y conſerve pendant la plus grande partie de l'été. L'épaiſſeur des glaçons y eſt depuis 6 juſqu'à 26 pouces, & leur profondeur eſt de 18 à 19 pouces au-deſſous du gazon, tandis que la terre qui les couvre eſt molle. Le thermomètre de M. de Liſle, plongé dans cette terre, indiquoit 135 degrés.

M. Pallas a obſervé près de *Soukarina*, à 70 verſtes de Tver, une méthode pour ſécher les grains, que je crois devoir indiquer. On creuſe d'abord une foſſe, dont on garnit les côtés avec des ſolives, pour prévenir l'éboulement des terres : on poſe au-deſſus de cette foſſe de groſſes & longues poutres, entièrement couvertes, à l'exception de deux ouvertures qu'on laiſſe ſur les côtés ; on les couvre de deux planches, mais de manière qu'il y ait une fente entre elles, à travers laquelle l'air puiſſe paſſer. Sur ce plancher, on conſtruit un petit bâtiment en bois, dont la couvertute eſt en terre graſſe. On place deſſus les planches deux poutres en travers, une de chaque côté, & on y poſe quelques madriers. On dreſſe autant de gerbes ſur cet échafaudage, que la cabane en peut contenir. Après en avoir fermé les fenêtres, on allume du feu dans la foſſe ; la chaleur pénètre à travers les fentes juſqu'au haut du bâtiment, & ſèche parfaitement le bled. Cette opération peut être utile dans les climats où les grains n'ont pas le temps de mûrir ſur pied ; mais elle demande des précautions que les Ruſſes négligent ſouvent ; ſans quoi il pourroit en réſulter des accidens.

En fortant de *Vichnéi-Volotfchof*, on trouve d'abord un pays plat & ouvert, mais enfuite une bruyère aride, qui ne produit que quelques pins, & qui eft entièrement couverte de *filex* ou pierres à fufil, dont les cavités font quelquefois remplies de cryftaux de quartz blanc ou rougeâtre, & qui renferment fouvent des corps marins pétrifiés, & fur-tout des fongites ftriés. En général, les terres qui s'étendent le long de l'Oka & du Volga, abondent en pétrifications.



GOUVERNEMENT DE MOSKOU.

IL a au Nord les Gouvernemens d'Arkangel & de Novogorod; à l'Eſt, ceux de Nijé-Gorod & de Kazan; au Midi, ceux de Voronèje & de Belgorod; à l'Oueſt, ceux de Smolensk, de Polotsk & de Pleskof.

Il ſe diviſe en onze Provinces, ſavoir: Moskou, Péreſlavle-Zaleskoï, Volodimir, Souzdal, Jourief-Polskoï, Péreſlavle-Rézanski, Kalouga, Toula, Ouglitch, Jaroſlavle, Koſtroma.

I. *Province de Moskou.*

Moskou devint la Capitale de l'Empire, & la réſidence des Grands-Princes, dès le commencement du quatorzième ſiècle. Cette Ville, qui tire ſon nom de la rivière *Moskoua*, eſt au 55ᵉ degré 6 min. 30 ſec. de longitude, & au 50ᵉ degré 45 minutes 30 ſecondes de latitude. Si elle a, comme on l'aſſure, plus de 40 verſtes ou 8 lieues de circonférence, elle eſt la plus grande Ville de l'Europe. L'Auteur du nouvel Eſſai Poléométrique, que nous avons déjà cité, lui donne dix mille arpens en ſurface. La raiſon de ſon étendue, c'eſt qu'elle n'eſt pas bârie comme Paris & Londres; preſque toutes les maiſons n'y ont qu'un rez-de-chauſſée & un premier étage; preſque toutes ont des jardins aſſez vaſtes, de grandes cours, & ſont ſéparées par de grands eſpaces. M. Muller dit qu'elle renferme cinq cents mille habitans; mais ce calcul paroît exagéré. Avant que

la peste y eût exercé ses ravages, on y comptoit environ 350 mille ames, & s'il est vrai que la peste en ait enlevé 100 mille, la réduction est aisée à faire. Quoi qu'il en soit, on compte à Moskou 8935 Marchands.

On a vu qu'Iouri-Volodimirovitz Dolgorouki, jetta les premiers fondemens de cette Ville en 1147; le Prince Daniel Alexandrovitz l'ayant eue en apanage, en fit sa résidence. En 1308, il y fit bâtir le Kremlin en bois, & dans le même endroit où Dimitri-Ivanovitz Donski l'a fait construire en pierres. Moskou passa en 1303 à Jouri Danilovitz, & ensuite à ses Successeurs. Le grand nombre de tours, de clochers & de dômes, dont la plupart sont couverts de cuivre doré, présente de loin un spectacle imposant. Elle est environnée d'une plaine fertile, qui est baignée par trois rivières, la *Moskoua*, l'*Iaouza*, & la *Néglina*. On compte à Moskou 270 Eglises, un grand nombre de Chapelles particulières, & 29 Couvens. En général, les rues en sont belles, larges, pavées depuis quelque temps; quelques-unes sont éclairées pendant la nuit; mais les édifices ne contribuent point à sa beauté. Presque toutes les maisons sont bâties sur les derrières, & entourées de murs : elles ne font que couper l'espace rempli d'un grand nombre de petites maisons de bois, ou de chaumières désagréables à la vue. La multitude de serfs domestiques qu'on trouve dans chaque maison, rend, en quelque sorte, ces cabanes nécessaires.

Moskou se divise en quatre parties qui forment autant de Villes, & qui ont chacune leur nom.

1°. Le *Kremlin*, ou Forteresse. Il est situé dans un lieu élevé, & baigné par les rivières Moskoua & Néglina. L'ancien Palais de briques appellé *Krasnoié-Krilzo*, ou balcon rouge, & un autre qu'on nomme Palais de granit, ont été construits par Boris Godounof. La Potechnoï, maison de plaisir, a été bâtie par

Alexis Mikaïlovitz. Ce Prince y faisoit jouer la comédie, & y rassembloit des Musiciens. L'Impératrice Elisabeth a fait aussi construire un petit Palais avec un jardin sur la Moskoua. Le Kremlin renferme trois Cathédrales; l'Assomption, dans laquelle on sacre, on couronne, on marie les Souverains; l'Arkange Michel; c'est dans cette Eglise que les Tzars étoient inhumés; & celle de la Vierge, dont les sommets sont presqu'entièrement dorés. Il y a beaucoup de vases d'or & d'argent dans toutes ces Eglises; on voit dans la première, un lustre d'argent, donné par les Hollandois, qui a 48 branches, & qui pèse 70 pouds, ou 2310 livres. La même enceinte renferme encore dix autres Eglises, remarquables par leurs dorures, & peut-être par leurs cloches: une, entr'autres, appellée *Ivan-Véliki*, ou Jean-le-Grand, est d'une grosseur énorme. On la fondit en 1600 sous le règne de Godounof. Le même Prince en fit fondre une autre du poids de dix mille pouds (330,000 livres). La tour où elle étoit placée, ayant été réduite en cendres, l'Impératrice Anne fit refondre cette même cloche, & ajouter deux mille pouds de plus. L'incendie de 1737, ayant détruit le clocher, on n'a pas jugé à propos de replacer cette cloche, qui est aujourd'hui enfoncée dans la terre. L'ancien Palais Patriarchal, occupé par le Synode, est derrière l'Eglise de l'Assomption. C'est dans l'Eglise des douze Apôtres, où l'on conserve la Bibliothèque des Patriarches, qui consiste en manuscrits Grecs & Russes. Les Evêques de Kroutiski habitèrenr le Kremlin jusqu'en 1742; mais à cette époque, les Archevêques de Moskou eurent ordre d'y résider. Le Monastère des filles de l'Ascension étoit le lieu où l'on inhumoit les Tzars; c'est-là que la Tzarine Marthe Ivanovna, mère de Mikaïl Fédorovitz, demeura pendant les dernières années de sa vie. Pendant le séjour de mon père en Russie, on avoit formé le projet d'abattre tous ces édifices, & de construire à leur place un

un Palais, & les bâtimens destinés au Sénat, aux Colléges, aux Chancelleries. Le modèle du Palais a été fait en bois, & on en évaluoit l'exécution à 24 millions de roubles. On découvre du sommet du Kremlin tous les détours que forme la Moskoua dans un espace de dix verstes, & cette perspective est très-agréable. Enfin, le Kremlin est entouré de murs de briques, très-élevés, flanqués de tours, & défendus par un fossé. Il n'est pas permis d'y construire des maisons de bois.

2°. Le *Kitaï-Gorod.* On prétend que le mot Tatat, *Kitaï*, signifie *milieu*, parce que cette Ville est le milieu entre le Kremlin & la Ville Blanche. *Kitaï* est aussi le nom sous lequel les Russes désignent la Chine; comme on étale dans ce quartier des marchandises Chinoises, il est probable qu'il tire son nom de-là. Il renferme vingt Eglises & quatre Monastères. On y faisoit anciennement une procession le jour des Rameaux, à l'imitation de celle de Jesus-Chtist dans Jérusalem: le Patriarche, monté sur un âne, étoit conduit par le Tzar, qui tenoit l'animal pat la bride. Cette procession cessa d'avoir lieu sous le Patriarche *Adrien.* Quoique M. *Levesque* ait dit formellement que les Tzars ne s'humilioient point ainsi, & quoiqu'il ait révoqué ce fait, j'ai cru devoit copier M. *Muller*, qui est d'accord, non-seulement avec les Russes, mais aussi avec tous les Ecrivains étrangers. Si M. Levesque veut se donner la peine de lire la page 186 du Dictionnaire de Polounin, il en verra la preuve. Le Monastère d'*Iskonospaski*, a un Collége où l'on enseigne le Grec, l'Hébreu, la Philosophie & la Théologie, à ceux qui se destinent à l'état Ecclésiastique. La famille des Romanof habitoit anciennement le quartier où sont aujourd'hui l'Hôtel des Monnoies, le Collége des Mines, le *Gostinoï-Dvor* ou Cour du Commerce, & la Douane. Le Gostinoï-Dvor est composé de six mille boutiques, bâties en btiques avec des voûtes, en 1765. Pierre I établit des

Manufactures de soie dans la maison qui étoit destinée aux Ambassadeurs. On trouve encore dans le Kitaï l'Imprimerie du Synode, établie en 1645; une ancienne Bibliothèque; un Jardin botanique; un Magasin pour les farines, & l'Hôtel de la Gabelle. Cette seconde Ville est entourée de murailles, défendues par douze tours quarrées. Ce rempart fut construit sous Ivan Vasiliévitz II.

3°. *Béloï-Gorod*, ou la Ville Blanche: elle environne les deux quartiers ci-dessus, & tire son nom des murs blancs qui l'entourent, & qui aboutissent des deux côtés à la Moskoua. Ses murs furent bâtis en 1587 par Fédor Ivanovitz. On y a établi un Hopital. La Néglina la traverse du Sud au Nord; elle a trois ponts de pierres; on y compte soixante-seize Eglises & onze Monastères. On y trouve aussi la Fonderie des canons, & l'Arsenal, bâtis par Jacob *Schoumaker;* la grande Apothicairerie, & l'Université, fondées en 1755 par Elisabeth, sur la demande du Comte Ivan Ivanovitz *Schouvalof*, qui en a été le premier Curateur. Elle a deux Gymnases; un pour les Nobles, l'autre pour les Bourgeois. On y enseigne le Grec, le Latin, le François, l'Allemand, l'Italien, l'Anglois, les Mathématiques, la Philosophie, la Médecine & le Droit. Elle renferme une Fonderie de caractères, une Imprimerie, une Bibliothèque, une Salle de Physique, un Cabinet de minéraux, un Amphithéâtre, un Laboratoire de Chymie. Le Gymnase de la Ville de Kazan, dépend de l'Université de Moskou.

Si M. *Levesque* avoit lu ou traduit lui-même, comme il l'assure, le Dictionnaire Géographique de *Polounin* & *Muller*, il n'eût pas placé cette Université dans le Kitaï, ni la Maison des Enfans-Trouvés dans le Béloï-Gorod, puisque cette dernière est dans le Zemlianoï-Gorod. On est sujet à bien des méprises quand on ne connoît que Pétersbourg de toute la Russie.

4°. *Zemlianoï-Gorod*, ou Ville de terre. Elle entoure les trois autres, dont elle eſt ſéparée par un rempart de terre que le Tzar Fédor-Ivanovitz fit élever en 1591. On y entroit autrefois par 34 portes de bois qui ont été détruites. Elle n'a que deux portes de pierres, celles de Serpoukof & de Kalouga. Elle renferme deux Monaſtères, 103 Egliſes, l'Hôtel de la Police, le Tribunal des affaires criminelles; des Fabriques de draps, & autres; les Ecuries Impériales, les Caſernes de l'Artillerie, les Magaſins des vivres. Près de l'ancienne porte de *Varvaski*, on trouve la Maiſon des Enfans-Trouvés, bâtie où étoient autrefois les Jardins de Vaſili. La beauté & l'utilité de cette Maiſon d'éducation méritent d'être plus généralement connues; & je renvoie les Lecteurs à la Traduction des Plans & Statuts, ouvrage déja cité.

La ville de Moskou eſt entourée de plus de trente fauxbourgs, dans leſquels on compte ſoixante Egliſes & dix Monaſtères. Le fauxbourg Allemand, ou *Németzkaia-Sloboda*, eſt le plus conſidérable. Il eſt ſur l'Iaouza. Il renferme deux Egliſes Luthériennes, une Calviniſte & une Romaine; la maiſon occupée par le Sénat lorſque la Cour eſt à Moskou; celle conſtruite par le Général Le Fort, où logea & mourut Pierre II; l'Hopital-Général bâti par Pierre I en 1706. C'eſt à ce premier établiſſement que ce Monarque annexa une Ecole de Médecine & pluſieurs autres, pour enſeigner la Chirurgie, la Botanique, le Deſſin & même la Langue Latine. On y voit un Cabinet rempli de préparations anatomiques & de fœtus monſtrueux. Le Docteur *Rinder* en fut le premier Médecin; c'eſt lui qui raſſembla cette collection, & qui en fit deſſiner une grande partie.

Outre cet Hopital-Général, on en a conſtruit un autre en 1762, à un quart de lieue de Moskou, où les pauvres malades, de quelque Nation qu'ils ſoient, ſont reçus & ſoignés aux frais

du Grand-Duc, qui a consacré à cet établissement une partie de l'argent destiné à ses menus plaisirs. Les malades y sont soignés, comme des hommes infortunés doivent l'être, par des hommes, c'est-à-dire, comme la sainte hospitalité l'exige. C'est mon Père qui fut chargé de former l'établissement de cet asyle du malheur; & l'Europe connoît ses principes à cet égard. Persuadé qu'un Hopital n'est pas fait pour embellir une Capitale, il le plaça hors de la Ville, pour la préserver de ces contagions qui sement ailleurs les germes d'une mortalité renaissante. Le sol d'un Hopital doit être sec & un peu élevé; une rivière qui ne tarisse jamais, doit couler dans le voisinage; il doit plutôt former une petite rue qu'une maison; aucune salle ne doit communiquer avec une autre, parce que chaque salle doit réunir les malades attaqués de la même espèce de maladie. Il faut placer un ventilateur dans chaque salle, pour en faire usage plusieurs fois le jour, lorsque la rigueur de la saison s'oppose à l'ouverture des croisées, qui doivent être placées dans des directions opposées. Pendant le tems que mon Père a eu l'administration de l'Hopital Impérial de Paul, il avoit établi un Infirmier pour dix malades; chacun d'eux y avoit son lit, son linge, sa sonnette, & sa table de nuit garnie de toutes les choses nécessaires aux besoins. L'approvisionnement de la Pharmacie consistoit en quinze ou vingt sortes de remèdes, au plus, mais suffisans dans tous les cas. L'Hopital de Paul étoit un asyle sacré, où l'on ne réunissoit pas dans un même lit, un convalescent, un fiévreux, un scorbutique, ou un mourant & un mort. Le prix de la journée du malade n'excédoit pas quinze sols, toutes dépenses comprises, & la raison en est simple : c'est que l'esprit de fraude, de rapine, de déprédation, n'y avoit pas pris la place du zèle & de l'humanité compatissante; on n'y retranchoit point trois ou quatre onces de pain par jour sur la portion du convalescent; on n'y faisoit pas vivre onze

malades & employés ſervans, avec la portion de quatre à cinq perſonnes; on n'y calcinoit pas les os pour colorer le bouillon & le rendre cauſtique; enfin, on n'y faiſoit pas vivre les morts, un mois après avoir été enterrés, quoique l'intenſité du froid eût pu les préſerver de la corruption pendant cinq à ſix mois. Point de vile léſine, point de calculs homicides où il n'y a point d'hommes de bronze, qui emploient les plus cruels moyens dans toute leur violence, ſûrs que l'impunité les ſauvera. L'érection de l'Hopital de Paul annonce un Prince qui a cherché, pour ainſi dire, dès l'enfance, & qui trouvera infailliblement un jour le bonheur de ſes Sujets dans celui de ſon cœur ſenſible & généreux. Si jamais augure ne fut mieux fondé, jamais éloge ne fut moins ſuſpect.

Après le fauxbourg Allemand, les deux plus conſidérables ſont ceux qu'habitent les Géorgiens & les Arméniens.

Les principaux lieux des environs de Moskou ſont:

1°. *Kolomenski*, village à ſept verſtes de la Ville, eſt très-propre à la chaſſe des oiſeaux : le Tzar Mikaïl Fédorovitz y avoït une maiſon de campagne. En 1767, Catherine II y a fait bâtir un Palais où elle a demeuré quelque tems. On trouve dans les jardins de beaux potagers & des plantations d'arbres fruitiers.

2°. *Iſmailof*, village à ſept verſtes de Moskou : il a donné ſon nom à l'un des Régimens des Gardes à pied. On y trouve de beaux jardins & un parc rempli de bêtes fauves.

3°. *Préobragenski*, village qui a une Fabrique de toiles à voiles : le Régiment qui porte ce nom, ainſi que celui de *Séménofski*, ont tiré leur nom de ces deux villages.

4°. *Prokofski*, village. L'Impératrice Eliſabeth l'habita quelquefois avant ſon avènement au Trône. Le Prince de Géorgie, le Comte Schérémétof & le Feld-Maréchal Razoumofski ont des maiſons de campagne dans les environs.

Les Villes les plus considérables de la Province de Moskou sont les suivantes.

Dmitrof, sur l'*Iakra*, à soixante verstes de Moskou. Elle a un Voïévode, huit Eglises, deux Monastères, & renferme 1311 Marchands. Un Anglois, nommé *Gamer*, a établi, à vingt verstes de cette Ville, une Manufacture de fayance dans le goût de celle de Saxe. Il a mis 30,000 roubles à cet établissement, & il y occupe plus de cent ouvriers. Les pommes transparentes de Dmitrof ont beaucoup de réputation dans l'Empire; c'est un fruit particulier à la Russie : on l'appelle *Naliv*, qui veut dire *versez plein*, parce que cette pomme est remplie de jus. Elle a un goût doux-acidule & très-agréable, à-peu-près comme nos rambours & nos reinettes d'été. Quand elle est bien mûre, elle n'a, pour ainsi dire, point de chair; elle est tout suc, & si transparente, qu'en la tenant contre le jour, on peut compter les pepins qu'elle renferme. Souvent on a essayé de transplanter ce fruit dans d'autres climats; mais nulle part il n'est parvenu au degré de transparence qu'il a en Russie.

Kolomna, à 90 verstes de Moskou. Cette Ville est bâtie sur une hauteur baignée par la Moskoua, à trois verstes de son embouchure dans l'Oka. Elle est le siége d'un Evêché. On y compte 1876 Marchands, qui font un commerce assez considérable.

Kochira, sur la rive droite de l'Oka, & à la même distance de Moskou. On y compte dix Eglises & 557 Marchands.

Serpoukof, petite Ville jolie, sur la rive gauche de la Nara, à 4 verstes de son embouchure dans l'Oka, & à 93 de Moskou. Elle est bâtie en brique : elle a une Citadelle revêtue d'un rempart; elle est la résidence d'un Voïévode, & renferme 16 Eglises, un Monastère de Filles, & 2494 Marchands.

Toroussa, sur la rive gauche de l'Oka, à 25 verstes de Serpoukof. Ce Bourg étoit anciennement une Principauté qui appartenoit

aux Princes *Torouski;* ils en furent dépouillés en 1392, époque de la première expulſion des Tatars. Ces Princes ſe diviſèrent enſuite en deux branches; ceux de l'une prirent le nom de *Volkonski*, & ceux de l'autre de *Spavski.* Les Habitans de ce Bourg ſont tous Agriculteurs.

Jaroſlavetz-Maloï, ſur l'*Ouga* qui tombe dans la Protva. Ce Bourg renferme 117 Marchands, deux Fabriques de toile, deux Papeteries, qui occupent 5000 ouvriers.

Volok-Lamskoï, ſur l'*Ama*, à 90 verſtes de Moskou. On y compte 540 Marchands.

Mojaïsk, ſur la rive droite de la Moskoua, à l'embouchure de la *Mojaïka*, à 90 verſtes de Moskou. Cette Ville fut autrefois l'apanage des fils puînés des Tzars; ils y faiſoient leurs réſidences. Elle renferme 200 maiſons, 1245 pauvres Marchands, dont la plupart commercent en bois.

Rouza, ſur la rivière de ce nom, à 75 verſtes de Moskou. On y compte 854 Marchands.

Véréia. Cette Ville, ſituée ſur une haute montagne baignée par la *Protva*, étoit l'apanage des fils cadets des Tzars. Elle eſt entourée d'un mur de terre, de ſix ſagènes de haut, dont la circonférence en a 407. Le Monaſtère de la Jéruſalem eſt dans ſon enceinte. On y compte 577 maiſons, 35 rues, 1871 Marchands & 20049 Habitans. La Couronne en tire annuellement, pour la capitation & autres droits Régaliens, la ſomme de 49,761 roubles. Le commerce de cette Ville conſiſte en lin, toile, roues de chariots, & généralement dans les choſes néceſſaires aux payſans: les oignons & les aulx en font une branche particulière; on en plante juſqu'à dix mille boiſſeaux par an. Véréia fournit auſſi beaucoup d'huile de lin aux Provinces voiſines & à la Pologne. Il y a une excellente Fabrique d'azur.

Boriſſof, ſur la Protva, à dix verſtes de Véréia, & de la dépen-

dançe de cette Ville. Borissof a pris le nom de son Fondateur Boris Godounof. Elle renferme 444 Marchands, & son commerce est le même que celui de Véréia. Il en est de même de *Borovsk*, petite Ville située à 90 verstes de Moskou, & qui renferme 700 maisons, 1966 Marchands.

Troïtzkoï-Serguief-Monastir, ou *Troïtzkaïa-Lavra*, Monastère de la Trinité de Serge, est éloigné de Moskou d'environ 60 verstes, au nord. Il renferme neuf Eglises, de grands bâtimens pour les Moines, des jardins, le Palais que Pierre I y fit bâtir, & qui a été augmenté par Elisabeth. Hors de son enceinte, on compte cinq Eglises & mille maisons qui dépendent du Couvent. Le nom de Serge vient de son Fondateur, qui étoit Abbé & qui a été mis au rang des Saints. Comme il aimoit la solitude, il se retira dans les bois, & y bâtit une Eglise : il embrassa l'état monastique vers l'an 1340. Telle est l'origine de ce Monastère. Le Tzar Démitri Donski en nomma Serge premier Abbé. Ce Prince qui le consultoit souvent, fut le voir avant de marcher contre les Tatars qu'il défit à Koulikof. Les Annales Russes rapportent que ce Saint lui donna deux Moines pour l'aider de leurs conseils, & qu'ils contribuèrent beaucoup à la victoire. Ce Monastère est regardé comme le premier de l'Empire, parce qu'il en a formé un grand nombre d'autres. L'Impératrice Anne fit environner ce Couvent d'une muraille de brique & d'un fossé. On y voit les Reliques du Saint dans une châsse & sous un baldaquin d'argent. C'est-là que furent inhumés Boris Godounof, Fédor Borissovitz & plusieurs autres Princes. On a vu dans l'Histoire de Pierre I, que ce Monastère servit plusieurs fois de retraite à la famille de Romanof dans les tems de révoltes. Il y a un Séminaire pour 200 Elèves & une belle Bibliothèque. A la mort d'Elisabeth, on comptoit 130 mille paysans qui appartenoient à ce Couvent. La vue des environs est agréable ; les terres y sont fertiles ; mais elles

étoient mieux cultivées lorsqu'elles appartenoient aux Moines, qu'elles ne le sont aujourd'hui.

II. *Province de Péreslavle-Zaleskoï.*

Péreslávle-Zaleskoï, près du lac *Kléchenin*, qui a huit verstes de long sur sept de large. C'est-là que Pierre I fit construire deux petites frégates pour se promener sur le lac. Cette Ville a été bâtie en 1152, par Jouri-Volodimirovitz Dolgorouki. Elle a un Siége Episcopal, 37 Eglises; on y compte 944 Marchands. Elle est à 120 verstes de Moskou.

Rostof, située sur les bords du lac du même nom, & à 120 verstes de Moskou. Elle a été l'apanage des Grands-Princes. Elle a un Evêque, & l'on y fait de fréquens pélerinages à cause d'une Image de la Vierge très-renommée, & des Reliques du Thaumaturge Dimitri. Elle renferme 971 Marchands.

III. *Province de Volodimir.*

Volodimer ou *Volodimir*, à 149 verstes de Moskou. Suivant MM. Pallas & Lépékin, cette Ville offre une des plus belles vues du monde. Elle est bâtie sur plusieurs collines, baignées par la *Kliazma*. On y compte 1897 ames, 24 Eglises, & une multitude de jardins. On dit qu'anciennement les édifices de cette Ville s'étendoient jusqu'au Monastère de *Boolioubof*, qui en est éloigné de dix verstes. Quelques Historiens Russes disent qu'elle a été bâtie dans le dixième siècle par Volodimir I; mais il est certain qu'elle ne l'a été que dans le douzième, par Jouri-Volodimirovitz Dolgorouki. Son fils André en fit la résidence des Tzars. Elle a un Siége Episcopal, & son principal commerce consiste en grains & en fruits. Ses habitans tirent presqu'entièrement leur subsistance du produit des cérisiers qui entourent la Ville. Ils cultivent aussi beaucoup de légumes, &

ils exportent à Moskou une grande quantité de petits concombres salés. On fabrique à Volodimir plusieurs espèces de savons, & on y a établi plusieurs tanneries. La Kliazma y fournit beaucoup de poissons.

Mourom, à 120 verstes de Volodimir, & à 269 de Moskou. Elle est située sur une hauteur, baignée par l'*Oka*; on y voit encore les restes de son ancienne splendeur; elle a été longtemps l'apanage des Princes de Rézan. Elle renferme deux Couvens, 18 Eglises, 1627 Marchands. C'est principalement dans cette Ville qu'on prépare les cuirs de Roussi. L'Oka forme un coude vers Mourom; & comme il grossit beaucoup au printemps, chaque année il enlève des parties de la montagne sur laquelle elle est bâtie, & les dépose sur des bancs de sable ou sur le rivage qui est bas & inondé à chaque printemps. Tous les habitans un peu âgés, se rappellent d'avoir vu la Ville s'étendre jusqu'au milieu du lit actuel de la rivière. Nous en indiquerons la cause ailleurs. Les habitans s'occupent du jardinage, & de la culture des melons & des fruits. Ils ont des vergers remplis de pommiers; mais ils sement sur-tout beaucoup de concombres, qu'ils distinguent en concombres de table, & en concombres à semence. Ces concombres sont une espèce particulière à la Russie; les plus gros ont, tout au plus, un quatrième ou un cinquième de la grosseur des nôtres. Ceux qui ne s'occupent pas de la culture, travaillent à tirer & à laver le sable de l'Oka. Ils en retirent assez souvent des paillettes d'or, des grains d'argent, de cuivre; de petites topazes, des cornalines & des grains d'agathes arrondies par le frottement. M. Pallas pense que ces matières proviennent des anciens tombeaux.

IV. *Province de Souzdal.*

Souzdal, sur la *Kamenka*, à 180 verstes de Moskou. On a vu

qu'elle étoit la résidence des Grands-Princes : elle est aujourd'hui le Siége d'un Evêque. Il n'y a point d'autres Villes dans son territoire, mais il y a beaucoup de Villages. On y compte 1479 Marchands.

V. *Province de Jourief-Polskoï.*

Jourief-Polskoï. Elle est située dans une plaine, arrosée par la Kliazma, à 90 verstes de Moskou. On y compte 781 Marchands.

Chouia, à 239 verstes de Moskou. On y fait du savon d'une qualité supérieure, elle en fournit à tout l'Empire. C'est de cette Ville que les Princes Chouiski ont tiré leur nom, & le Tzar Vazili-Ivanovitz Chouiski étoit de cette famille. Chouia renferme 479 Marchands.

VI. *Province de Péreslavle-Rézanski.*

Péreslavle-Rézanski, sur l'Oka, à 180 verstes de Moskou. C'est le Siége d'un Evêché, & on y trouve plusieurs Manufactures; on y compte aussi 1069 Marchands. Sa fondation date de la destruction de Rézan.

Mikaïlof, sur la Prona, à 180 verstes de Moskou. On y compte 397 Marchands.

VII. *Province de Kalouga.*

Kalouga, sur l'Oka, à 180 verstes de Moskou. Elle renferme 6758 habitans. On y fabrique des poëles. La pêche y est d'un grand produit; elle consiste principalement en un poisson appellé sterlet; nous en parlerons ailleurs.

Mossalisk, sur la *Riessa*, à 210 verstes de Moskou. Elle renferme 563 Marchands.

Vorotinsk, sur la *Vissa*, qui se jette dans l'Oka; elle est à 15 verstes de Kalouga. On y compte 795 Marchands. Les Princes Vorotinski possédoient anciennement cette Ville.

Serpéisk, sur la *Serpa*, qui se jette dans l'*Ougra*. Sa distance de Kalouga est de 70 verstes. Cette Ville a été souvent dévastée par les Polonois; on n'y compte que 340 habitans. Mais en revanche, son territoire contient 27,354 ames, & 39 Eglises.

VIII. *Province de Toula.*

Toula, sur l'*Oupa*, à 182 verstes de Moskou. C'est une des grandes & belles Villes de Russie. Elle a été bâtie en 1509, par Vasili Ivanovitz. Le Tzar Alexis Mikaïlovitz y établit des Forges, & Pierre I, une Manufacture d'armes, qui emploie 6000 ouvriers. On y compte 7752 Marchands, & beaucoup de Fabriques de quincaillerie. Son Commerce, qui est considérable, consiste en marchandises d'Europe, en vins Grecs & en productions de la Turquie. Elle a 23 Eglises & 2 Couvens. Toula, est située dans une vallée très-unie; elle a dans son voisinage, des mines de fer, dont l'étendue est de 16 verstes. La plus riche de ces mines est située vers l'Ouest. Le minérai se présente, pour ainsi dire, à la vue; il est couvert de sable mêlé de terre végétale, & quelquefois d'un sable pur. C'est de Toula que les Démidofs tirent les matières que l'on prépare dans leurs Forges; elles en sont éloignées de 55 verstes.

Dédilof, petit Bourg très-pauvre, à 20 verstes de Toula, sur le penchant d'une montagne. Ce lieu n'est remarquable que par une vaste fosse, remplie d'eau, qui se trouve dans la partie supérieure du Bourg, & qui étoit autrefois un terre-plein, couvert de maisons. Des eaux souterraines ont englouti tout-à-coup les terres & les maisons, & la place a été changée en lacs. Comme toute cette contrée est marécageuse, qu'on y rencontre l'eau à peu de profondeur, il est à craindre que tout ce District n'éprouve tôt ou tard le même sort; d'autant plus qu'à quelques toises du lac, il s'en est formé depuis peu un nouveau.

IX. *Province d'Ouglitch.*

Ouglitch, située à quelque distance de la rive droite du Volga, est à 220 verstes de Moskou. On a vu que cette Ville étoit l'apanage des fils cadets des Tzars, & que Dimitri Ivanovitz y fut assassiné par ordre de Boris Godounof, le 15 Mai 1591. Cet évènement a fait peindre la figure du Tzarévitz dans les Armes de la Ville. Elle étoit entourée autrefois d'une muraille & d'un fossé, qui avoient 272 sagènes d'un côté, & qui formoient de l'autre un demi-cercle jusqu'au Volga; ce qui faisoit 5 verstes 82 sagènes de long. On peut juger par-là de son étendue. Elle a été détruite par Boris, & ravagée une seconde fois par les Polonois, sous le règne de Chouiski. Elle renferme 18 Eglises, 2468 Marchands. Elle a trois fabriques d'étoffes de coton, & des mines de fer dans ses environs.

Kachin, sur la rivière de ce nom, à 180 verstes de Moskou. On y compte 23 Eglises, 3 Monastères, 1061 Marchands. Le veau de cette Ville est si succulent, si délicat, que pendant l'hiver, on en transporte jusqu'à Pétersbourg. Son Commerce consiste en peaux & en fer travaillé. On y prépare le blanc de céruse qui se distribue dans l'Empire.

X. *Province de Jaroslavle.*

Jaroslavle, Ville très-peuplée, bâtie sur la rive droite du Volga, à l'embouchure de la *Kotorosli*, & éloignée de Moskou de 240 verstes. Elle a un Fort construit en terre, un Palais où résident l'Archevêque & le Voïévode. On y compte 20,000 habitans, dont 6580 Marchands; plus de 50 tanneries, 3 fabriques d'étoffes de soie, qui contiennent chacune plus de 100 métiers. Celles de toiles & de draps en ont 900. C'est-là que M. *Zatrapéznof* en établit une sous Pierre I, où l'on fabrique du linge de table

damassé, qui est aussi beau que celui de Flandre. Cette fabrique occupe 6000 ouvriers. On y trouve aussi des papeteries, des fabriques pour extraire les huiles, des moulins à scie. Jaroslavle renferme dans son District 84 Eglises, 3 Couvens, 88 maisons bâties en briques, & 6000 en bois. Elle formoit autrefois une Principauté particulière.

XI. *Province de Kostroma.*

Kostroma, à l'embouchure de la rivière de ce nom, à 300 verstes de Moskou, & sur la rive gauche du Volga. La partie intérieure de cette Ville renferme une Cathédrale, la maison du Voïévode, & un grand nombre d'autres, qui appartiennent aux principaux habitans. On compte dans la partie extérieure, 50 Eglises. Sur la rive droite du Volga, & vis-à-vis de la Ville, est un Fauxbourg, & près de-là, un Couvent bâti en briques; & flanqué de tours, où l'Evêque réside. On compte dans Kostroma 3326 Marchands : elle a été l'apanage d'un des frères d'Alexandre Nevski. Les Lecteurs se rappelleront que Mikaïl-Fédorovitz Romanof étoit renfermé avec sa mère dans un Couvent de cette Ville, lorsqu'il fut proclamé Tzar.

Le Gouvernement de Moskou est arrosé par le *Volga*, le *Don*, la *Moskowa*, l'*Oka*, la *Kliazma*, la *Kostroma*, l'*Onélima*, l'*Oupa*, la *Kamenka*, &c. Il renferme deux lacs, celui de *Rostof*, & celui de *Kléchenin*, sur lequel Pierre I apprit à naviger. Le lac de Rostof a 12 verstes de long & 7 de large. La Kotorost sort de ce lac, & se jette dans le Volga.

Le *Don*, appellé anciennement par les Grecs *Tanaïs*, nom qui dérivoit de l'adjectif ταναὸς, ὁ, *grand*, *vaste*, *étendu*. Les anciens, dit Chardin, l'appelloient *Orxentes*; les naturels du pays le nommoient *Silis*, au rapport de Pline. Les Arabes & les Turcs lui

ont conservé le nom Grec, car les premiers l'appellent *Tan*, ou *Tana*, les seconds *Ten-Souji* ou fleuve de *Ten* (1); les Tatars *Touna* ou *Douna*; les Slavons l'appellent en général *Don*. Quelques Auteurs anciens prétendent que ce fleuve tiroit sa source des monts Riphées : *Hérodote*, homme plein de prudence, dit M. Muller dans son Histoire ancienne de la Krimée, & qui a eu plus que tout autre le moyen d'observer à fond ces Contrées, par sa liaison avec les principaux Chefs des Scythes, le fait sortir d'un petit lac. Nicolas *Witzen*, Bourguemestre d'Amsterdam, & Corneille *Kréitz*, Vice-Amiral Russe, lui rendent la plus

(1) Les Turcs donnent au Danube le même nom qu'au Tanaïs : les Arabes l'appellent *Tana* ou *Tonna*. Il faut observer, dit Muller, que les noms anciens de la plupart des fleuves étoient moins des noms propres que des dénominations générales de tout fleuve quelconque; & d'après la même signification des mots *Don*, *Donau*, *Douna*, *Dvina*, *Rhodanus* & *Eridanus*, on peut croire que *Tan*, *Ten*, *Toun*, *Don* & autres, étoient, en général, la dénomination de toute rivière quelconque, dans une des plus anciennes Langues. Le Président de Brosses est du même sentiment, & il prétend que ce n'est qu'un terme générique qui désigne une rivière. » Il me paroît, dit ce Savant, qu'*Hypanis* est un nom mélangé de grec & de barbare, qui signifie la *rivière basse* ou *rivière inférieure*, d'ὑπὸ, *Sub*, & d'*Anis*, mot très-commun dans tous les langages & dialectes Européens barbares, pour désigner en général une rivière : de-là vient le latin *Amnis*; les uns prononcent *Anis* (l'*Ain*), les autres *Ænus* (l'*Inu*), *Rhenus*, *Rhodanus*, *Eudanus*; d'autres *Ana*, *Ona*, comme *Sacona*, *Icona*, *Divona*, *Garumna*, *Sequana*, &c. J'ai déja remarqué, dit ailleurs M. de Brosses, que *Dan* signifioit en général *rivière* dans le langage des barbares de l'Europe, comme *Danubius*, *Danaster*, *Dan-Aper*, *Danaïs*, *Dvina*, *Borysthenes*, & quantité d'autres : de même en langue Celtique, *toun*, *vuda*, *touog*, *undosus*; de-là vient le françois *tonne*, *tonneau*, vase à tenir de l'eau. . . . . Le nom de *Tyras* donné au Dniester est une prononciation particulière du mot Européen barbare *Dwr* ou *Douv*, c'est-à-dire, *eau*, *rivière*, auquel on a joint une terminaison greque «. J'observe que les Polonois changent le nom de *Vistula* en *Visla*, & les anciens Prussiens en *Isla*, qui veut dire fleuve. Aujourd'hui les Turcs appellent, la plupart du tems, les rivières *Sou*, eau, ou *Sou-Sou*, grande eau.

grande justice à ce sujet. Les anciens regardoient le Tanaïs comme un des fleuves les plus remarquables, parce qu'il touchoit au pays habité par les Scythes, dont ils exaltoient beaucoup la bravoure & le courage. Les Macédoniens vainquirent sous Alexandre-le-Grand les Perses & les Egyptiens : mécontens de leurs succès, ils portèrent leurs armes vers le Tanaïs, pour subjuguer les Scythes. Arrivés aux montagnes des Indes, ils les prirent pour le Caucase des Scythes, & le Jaxarte pour le Tanaïs. On voit, malgré leur méprise, qu'ils préféroient de subjuguer ces Peuples courageux, à toutes les brillantes victoires qu'ils avoient remportées sur les Persans. C'est de-là que les Auteurs anciens, tels que *Scylax* de *Caryadène*, *Diodore* de *Sicile*, *Lycophoron*, *Strabon*, *Pomponius-Méla*, *Denis-Periégète*, *Ptolomée*, ont pris le Tanaïs pour limites entre l'Europe & l'Asie. D'autres, comme *Aeschyl*, *Hérodote*, *Procop*, & le *Géographe* de *Ravenne*, ont préféré de prendre le *Phase*, *Phasis*, dans la Mingrélie ; ce choix, dit Muller, est très-adoptable pour ce qui regarde les limites de la partie Méridionale de l'Europe, mais ils n'ont rien décidé par-là pour celles de la partie Orientale : si le cours du Volga leur eût été mieux connu, ils l'auroient sans doute préféré.

Le Don sort, comme l'a dit Hérodote, de l'*Ivano-Ozéro*, ou lac *Jean*, près de Toula. Il coule d'abord du Nord au Midi, & près de la Forteresse de Novo-Pavlotski, il se joint à la Sosna, se divise ensuite en trois branches, qui se jettent dans la mer d'Azof. Il reçoit cinq ou six grandes rivières. Son embouchure est si couverte de sable, qu'il n'y a que les bateaux plats qui peuvent descendre jusqu'à la mer. Son cours est tortueux ; ses eaux troubles, calcaires, mal-saines, nourrissent cependant beaucoup de poissons & d'écrevisses. Il se rapproche beaucoup du Volga, & n'en est éloigné que de 140 verstes ; & il n'y auroit que quatre verstes de distance entre ces deux fleuves, si l'on rendoit

rendoit navigable la *Lavla*, qui se jette dans le Don, & la *Kamischenka*, qui a son embouchure dans le Volga. Pierre I avoit commencé à faire creuser un canal, mais il a abandonné ensuite ce projet.

Les deux rives de la Moskoua sont agréables & riches en plantes; on y en trouve beaucoup qui ne croissent pas dans les Contrées Septentrionales de cet Empire, & on y trouve toutes celles des Contrées que la Kliazma & l'Oka arrosent. Une chose remarquable, c'est la quantité de corps marins qu'on trouve près de Moskou, dans des couches d'argille à une certaine profondeur. On rencontre aussi dans ces mêmes couches, de gros morceaux de bois noir pétrifié, quelquefois pénétrés de pyrites, qui ressemblent à du gros charbon. Ces morceaux sont si parfairement pétrifiés, qu'ils donnent des étincelles lorsqu'on les frappe avec l'acier. Les pyrites sulfureuses sont en grande abondance; on les ramasse pour en tirer du soufre. Dans les Cantons dont il s'agit, la Moskoua produit une grande quantité d'éponges aquatiques, *spongia fluviatilis*; ici, cette plante pousse ses branches perpendiculairement, tandis qu'elle les pousse horisontalement dans les courans rapides. Le ver de la mouche éphémère, *ephemera horaria*, est aussi très-commun; ces vers percent l'argille dans beaucoup d'endroits, & on en rencontre souvent qui sont pétrifiés.

Depuis Pétersbourg à Moskou, le sol n'est que sable & chaux; de Moskou à Toula le sol est différent, la terre y est noire & fort grasse.

M. Pallas, observe que le ruisseau de *Sounghir* près de Volodimir, roule communément des pierres à fusil noires, & de forme sphérique : cette observation fournit la preuve de l'origine de ces mêmes pierres. Ce sont d'abord des boules rondes d'une argille noire, extrêmement visqueuse, que l'action de l'eau &

de l'air convertiſſent à la longue en pierres argilleuſes : lorſqu'on les briſe, les éclats tiennent déjà de la pierre à fuſil, & donnent des étincelles. M. Baumer a obſervé la même choſe dans la Heſſe ſupérieure. Ces exemples paroiſſent des preuves inconteſtables, que les pierres à fuſil tirent leur origine de l'argille. Une autre obſervation de M. Pallas renforce encore cette opinion ; il a vu des jaſpes produits par l'argille, & des cailloux, dont les couleurs, les bandes, &c. s'accordoient en tous points avec les lits d'argille des environs. Mais ſi l'on trouve ſouvent des pierres à fuſil dans des lits de craie, ſi ces mêmes pierres ſe réduiſent en chaux par l'action du feu, & ſi M. Pallas a trouvé à Polova, à Pérévoloka, des cailloux dans des pierres calcaires, ne doit-on pas en conclure avec M. de Born, que les molécules argilleuſes, renfermées dans la chaux, fourniſſent les parties élémentaires de ces pierres ?

La Kliazma, rivière très-abondante en poiſſons, fournit toutes les différentes eſpèces de perche, le brochet, & les autres poiſſons à écailles, tels que le meûnier ; l'orfé ; le *ciprynus jeſes ;* l'ablette aux yeux rouges ; le roſſe ; l'aloſe ; la brême ordinaire ; la brême au ventre tranchant, & la bordelière. On y trouve rarement le ſterlet & la truite.

L'ancien lit de la Kliazma, pluſieurs lacs aux environs de l'Oka & du Volga, & ces deux fleuves abondent en polypes d'eau douce à panaches, qui reſſemblent à une plante ſpongieuſe. M. Lépékin mit un fragment de ce zoophyte dans un vaſe de terre rempli d'eau : au bout d'un certain temps, on vit ſur la ſurface les petits tubes dont il étoit compoſé, & des bulles tranſparentes de forme hémiſphérique, qui, continuant à groſſir, donnèrent iſſue à des polypes, dont les branches étoient blanchâtres & fort minces. Ces branches paroiſſoient autant de petits corps cylindriques, dont il ſortoit une trentaine de bras qui

s'agitoient en tous sens. La structure totale de cet animal-plante étoit un assemblage de différens corps de formes diverses, dont les uns paroissoient sphériques, & d'autres présentoient la figure d'une éponge : sa surface n'étoit point unie, mais sillonnée. La racine paroissoit plutôt entrelacée que lisse ; elle prenoit exactement la forme du corps contre lequel elle avoit été collée. Le reste de la masse offroit un composé d'une infinité de petits tubes droits, assez adhérens les uns aux autres, & malgré cette adhérence, ces tubes n'avoient que très-peu d'élasticité. Ce zoophyte s'attache ordinairemenr aux moules & aux autres coquillages, mais quelquefois à des bois qui se sont enfoncés dans l'eau.

Il y a dans les environs de Volodimir des montagnes de sable, sur lesquelles croissent des saules, des genevriers, & d'autres arbustes, parmi lesquels on trouve déja le cytise hérissé. Celui-ci pousse ses racines à une très-grande profondeur, & fournit un excellent fourrage pour les moutons. Les racines du mille-pertuis, plante commune dans toutes ces montagnes, sont couvertes de cochenilles ou kermès : la couleur qu'on en tire, ressemble à celle que les Polonois tirent de la leur. L'aconit ou tue-loup y est aussi très-commun.

Les pierres calcaires qui composent les deux rives de la Kliazma, au-dessous de Volodimir, ont leur schiste gris, avec des veines plus ou moins blanchâtres : il est fort compact vers le haut, & toujours plus marneux à mesure qu'il s'enfonce. Tous ces lits de pierres sont remplis de madrepores & de coquillages pétrifiés. On y trouve aussi par-ci par-là des cavités remplies d'un sable de tripoli rougeâtre ; ce sable est accompagné d'un silex en rognon ou en boule, qui tient du jaspe couleur de chair, d'un rouge pâle-ondé, très-agréable à l'œil lorsqu'il est poli.

Du côté de Mourom, les rives de l'Oka sont presque par-tout des bas-fonds qui forment de bonnes prairies ; & à mesure qu'on

s'approche de cette Ville, le pays se couvre d'un plus grand nombre de villages. La petite rivière de *Ksogscha* abonde en corps marins pétrifiés. Sous le gazon règne une couche épaisse d'une argille grise qui se divise en cube, & sous celle-ci une autre couche de pierres calcaires grises, & au-dessous une vase grasse, ou *terre adamique*, mêlée de graviers & de coquillages. Elle passe au travers de la rivière, & contient de belles pétrifications, dont la cavité intérieure est souvent tapissée de spath. J'ai parlé plus haut des ravages que l'Oka a faits à Mourom; ce qui suit en expliquera la cause. Les couches inférieures du rivage sont formées en partie d'un sable très-fin, & en partie d'une terre fangeuse, mollasse, que les eaux peuvent entraîner sans peine; de sorte que les lits de tourbes qui exhaussent le sol de la Ville vers le rivage, étant cernés en-dessous par les eaux, cèdent & s'écroulent. Ces tourbes sont composées d'un mélange de coupeaux de bois, de branches d'arbres, de planches à moitié ou entièrement pourries, de fumiers, de pailles & de décombres. On rencontre aussi dans cette couche un grand nombre de poutres & de bois de charpente à demi pourris, & quelquefois des cercueils & des ossemens. Au-dessous de la tourbe est une couche de limon, dont toutes les cavités vers le milieu de son épaisseur sont remplies & pénétrées d'une terre ferrugineuse, légère, réduite en poussière d'un bleu clair : le bleu est plus foncé dans les cavités intérieures que dans celles qui sont accessibles à l'air. Les charbons & les poutres en partie brûlés, couchés çà & là dans la tourbe, ne laissent aucun lieu de douter que ces tas ne soient formés d'anciennes cendres que l'eau a dépouillées de leurs sels lixiviels. Il est probable que la terre bleue est un produit de ces sels, combinés avec les particules ferrugineuses de la tourbe & du limon.

L'agaric jaune, *elvela aconis*, croît abondamment sur les poutres pourries du rivage. On emploie avec succès son suc laiteux dans

les engorgemens ſcrophuleux & les enflures des jambes, avec dureté, qui ſe manifeſtent chez les vieillards. L'euphorbe de marais eſt très-commune juſqu'au Volga : le Peuple ſe purge avec le ſuc laiteux de cette plante, lorſqu'elle eſt encore fraîche, à la doſe de cinq zolotniks, ou, à la même doſe, de ſa racine deſſéchée & infuſée dans l'eau chaude. Quoique ce purgatif ſoit aſſez violent, il ne cauſe cependant pas de tranchées, mais il procure un léger vomiſſement. Les Habitans de cette contrée louent beaucoup les effets ſalutaires de ce remède dans les fièvres intermittentes opiniâtres, dans les cas d'obſtruction, & dans pluſieurs maladies chroniques.

On a conſtruit ſur l'Oka, à 24 verſtes au-deſſous de Mourom, un Port & un Entrepôt pour les marchandiſes. A huit verſtes de ce Port, il y a des mines de fer dont la plus grande partie eſt feuilletée ou écailleuſe. Elles ſont formées de grandes & de petites maſſes ou mamelons, réunis en forme de ſtalactites par une ochre ſolide. Ces maſſes ont à l'extérieur une feuille bleue, mince, ferme, au-deſſus de laquelle on trouve un *mulm* ferrugineux, d'un jaune blanchâtre, qui contribue beaucoup à la richeſſe de la mine. Toute cette contrée eſt très-riche en fer.

Les lieux dénués de bois produiſent en grande abondance la *petite renouée* rampante des champs, plante fort répandue en Ruſſie, & qui mériteroit bien des eſſais de culture, puiſqu'elle croît à merveille dans de mauvais terreins, qu'elle porte beaucoup plus de grains que le ſarraſin ordinaire, & qu'elle réſiſte au grand froid. Je penſe que cette plante ſeroit fort utile aux Habitans des Provinces dont le ſol ingrat ſe refuſe à la production des grains ordinaires. On ne ſauroit trop multiplier les eſſais en ce genre, pour procurer de nouveaux moyens de ſubſiſtance aux Peuples.

L'Oka arroſe des deux côtés un pays peuplé & fertile ; ſes deux rives ſont bordées de chênes qui ſont rares dans ces contrées. Sur

sa rive droite & au-dessous de Mourom, il y a des montagnes d'albâtre, qui s'étendent dans une direction parallèle à ce fleuve, jusqu'à sa réunion au Volga. Ces montagnes sont formées en grande partie d'un gypse poreux, semblable à de la glace à demi-fondue, & si tendre qu'on le broie entre les doigts. Le roc présente de grosses masses entassées les unes sur les autres : entre ces blocs énormes & par-dessous, on trouve de grandes cavités & des grottes, où l'air est beaucoup plus froid qu'à l'extérieur. Outre ce gypse, cette chaîne non interrompue a des collines assez élevées, qui sont composées d'une marne pierreuse fort sèche; ces couches de couleur rouge sont entre-coupées de lits absolument blancs; & cette marne se divise en cube comme l'argille.

C'est dans cette marne pierreuse qu'on trouve l'albâtre en nids & en grosses masses irrégulières. Les cavités sont remplies de gypse strié, qui forme un cadre autour des blocs de pierres marneuses. Les petites cavités de cette marne renferment un cuir fossile, d'un blanc de neige, en feuillets ondoyés, posés irrégulièrement les uns sur les autres. Ils sont enveloppés d'une argile marneuse qui achève de remplir la cavité. Quant à l'albâtre, elle est couverte, & même pénétrée en quelques endroits, d'une soie d'amianthe très-fine. Quelquefois aussi on trouve dans la pierre marneuse une sélénite feuilletée, en druses & en rognons, qui n'a point adopté de figures régulières.

L'usage que l'on fait dans les environs de Mourom & jusqu'à Arsamas, de la centaurée de Sibérie, est très-remarquable : on choisit les feuilles les plus larges de cette plante & on les fait sécher. Dès qu'on reçoit une blessure, on bat ces feuilles revêtues d'un tissu cotonneux, jusqu'à ce que l'intérieur en soit applati; alors on applique la feuille sur la plaie, qu'elle réunit & guérit en peu de tems. Combien ne simplifieroit-on pas & la Médecine,

& la Chirurgie, si l'on vouloit mettre à profit les observations que l'Histoire naturelle fournit !

La grande forêt de Mourom produit en abondance toutes les espèces de champignon : les Habitans en font des récoltes, sèchent & salent pour l'hiver ceux qu'ils ne consomment pas tout de suite. C'est, après le pain, leur plus grande nourriture, & presque la seule pendant ce tems. En Russie, on mange presque toutes les espèces de champignons, lors même qu'ils sont rongés des vers : on ne s'abstient que des espèces de champignons puants qui viennent sur le fumier, & de l'*agaricus muscarius*. On prétend que l'usage des autres n'est jamais nuisible : on les mange bouillis dans l'eau avec du sel, ou fricassés dans l'huile, ou à demi-grillés sur la braise. Le Peuple ne se méprend pas sur les espèces mangeables ; il donne à chacune sa dénomination particulière (1).

L'*osinovik*, ou champignon du peuplier, qui est le plus excellent à manger, est aussi le plus remarquable : il ressemble beaucoup au *boletus viscidus*. Aussi-tôt qu'il est cueilli & exposé à l'air, ou qu'il mûrit sur la tige, sa peau devient d'un bleu sale. Si on le rompt, sa chair d'abord blanche prend ensuite une couleur bleue, qui acquiert par degré toute la beauté de l'outremer : à chaque fois qu'on le rompt, les parties fraîchement brisées offrent le même phénomène ; & si l'on en exprime le suc aqueux dans un vase, ce suc prend la même couleur. Mais dès qu'elle est parvenue à la beauté de l'outremer, elle perd aussi-tôt son éclat. Les linges qui en sont teints, & le suc lui-même, prennent peu à peu le verd de Saxe ; ce verd devient désagréable au bout de 24 heures,

(1) Il en mange de plusieurs espèces, regardées ailleurs comme très-dangereuses : tels sont l'*agaricus campestris*, *integer*, *Georgii*, *deliciosus*, *cinnamomeus*, *extinctorius*, *fragis* ; on les fait sécher en grande partie ; le *boletus viscidus*, *luteus*, *Bovinus* ; le *phallus esculentus*.

& dégénère entièrement par la suite. Il est malheureusement impossible de fixer cette belle couleur par aucun des procédés connus. Dès qu'on fait tremper dans l'eau la toile qui en est teinte, sa couleur ternit à mesure qu'elle sèche, au point de disparoître presqu'entièrement.

Les Habitans des villages aux environs de Mourom sont sujets aux goëtres, & particulièrement ceux du village de Motmos, où les enfans & les adolescens sont également affligés de cette incommodité. Comme les eaux de tous les ruisseaux de ce canton sont les seules dont on use généralement, qu'elles sont un peu martiales, & qu'elles charient beaucoup de molécules marneuses, M. Pallas pense qu'il seroit peut-être possible d'approfondir la cause inconnue de cette maladie, en observant dans les lieux où cette incommodité règne aussi, si les eaux dont on fait usage sont d'une nature semblable à celles-ci. Ce sentiment de M. Pallas paroît d'autant mieux fondé, que les goëtres des Habitans de quelques vallées inférieures des Alpes ne viennent point, comme on le croit communément, des eaux de neiges fondues, mais des eaux qui charient des molécules gypseuses, séléniteuses, ou topheuses. Ce sont les eaux séléniteuses qui sont la cause des goëtres familiers aux habitans du Tyrol, du Valais & de quelques autres contrées. Ils se les épargneroient, en faisant filtrer les eaux qu'ils boivent, ou en les faisant bouillir & reposer, pour les décanter avant d'en faire usage. La Chymie d'ailleurs peut fournir des moyens pour la dissolution & la séparation de ces parties hétérogènes, nuisibles. On perfectionne tous les arts qui détruisent : pourquoi ne pas perfectionner aussi tous les arts inventés pour la conservation ?

GOUVERNEMENT

GOUVERNEMENT DE NIJÉ-GOROD.

Ce Gouvernement eſt borné au Nord par celui d'Arkangel; à l'Eſt par celui de Kazan; au Midi par celui de Voronejc; à l'Oueſt par celui de Moskou. Il ſe diviſe en deux Provinces, Nijé-Gorod & Arſamas.

I. *La Province de Nijé-Gorod.*

Nijé-Gorod ou *Nijni-Novogorod*, nouvelle Ville inférieure, eſt ſituée ſur la rive occidentale du Volga, à l'embouchure de l'Oka, à 390 verſtes de Moskou, au 56e degré 20 minutes 15 ſecondes de latitude, & au 61e degré de longitude. Cette Capitale a été fondée en 1227 par Jouri Vſévolodovitz. Elle devint enſuite la réſidence des Princes de Souzdal & de Nijé-Gorod. En 1715, cette Ville éprouva un terrible incendie; il y périt plus de mille perſonnes. On voit au milieu de la Ville une eſpèce de Fortereſſe ou Kreml, qui eſt entourée d'un mur. Elle renferme deux Cathédrales, le Palais de l'Archevêque & la maiſon du Gouverneur. On y compte 28 Paroiſſes, 5 Monaſtères & 1680 Marchands. Suivant Oléarius, le Volga a 4600 pieds géométriques ou 766 toiſes 4 pieds de largeur auprès de la Ville, & au confluent de ce fleuve avec l'Oka.

Balakna, ſur le Volga, à vingt verſtes de Nijé-Gorod, a été bâtie en 1536; elle n'eſt remarquable que par ſes Salines qui fourniſſoient autrefois juſqu'à 300 mille pouds de ſel par année, ou 9,900,000 livres. On y compte 1368 Marchands.

Jouriévitz-Polskoï, à 120 verſtes de Nijé-Novogorod, ſur le Volga,

On voit près de cette Ville les ruines d'une autre fort ancienne, qui étoit construite en briques. Elle renferme 884 Marchands.

Makarief, appellé anciennement *Jolti-Polt* ou *campagne jaune*, est un Monastère situé sur la rive gauche du Volga, à 60 verstes au-dessous de Nijé-Gorod. Il a été fondé par Vasili Vasiliévitz, & ruiné en 1439 par Oulou-Akmet. Il fut reconstruit sous le règne de Mikaïl Fédorovitz par le Moine Avram. Chaque année il s'y tient une Foire qui dure plusieurs semaines. C'est là que se rendent un grand nombre de Marchands Russes, Persans, Turcs & Polonois. Près de ce Monastère & dans un village voisin, appellé *Liskovo*, on fabrique une multitude de toiles fines, très-étroites, qui sont connues sous le nom de Makarief.

II. *La Province d'Arsamas.*

Arsamas est située à l'embouchure de l'*Archa* dans la *Técha*, à 120 verstes de Nijé-Gorod. Quelque sale & mal bâtie que soit Arsamas, c'est une des Villes les plus considérables de Russie par sa population & l'aisance de ses Habitans. Sa prospérité est due à son industrie; elle fait voir en petit les avantages que le travail & les Manufactures peuvent procurer à un Etat. A l'exception de quelques Officiers de la Chancellerie & de quelques Marchands revendeurs, cette Ville n'est habitée que par des Fabriquans de savon, des Teinturiers en bleu & des Cordonniers. Mais autant les Fabriques de savon & les Tanneries sont favorables à l'aisance des Habitans, autant elles sont funestes à leur santé : l'air est infecté des vapeurs que les chaudières exhalent. A cet inconvénient il s'en joint un autre, celui de la mauvaise qualité des eaux de la Técha, dont s'abreuvent la plupart des Habitans. Les Tanneurs y jettent toutes les immondices; ils y font tremper les peaux crues & les y rincent. Voilà une cause de maladie toujours présente, à laquelle la Police de la Ville ne remédie point.

Les Habitans d'Arſamas refuſent opiniâtrement de bâtir leurs maiſons en pierres, parce qu'ils prétendent que les maiſons conſtruites de cette manière ſont nuiſibles à la ſanté. Cependant les bords de la Técha ne ſont preſque compoſés que de pierres calcaires, qui pourroient non-ſeulement fournir aux beſoins d'Arſamas, mais à ceux de cinq ou ſix Villes voiſines.

Mouraſchkino. Ce lieu dont M. Muller n'a point parlé, peut être regardé comme une Ville. Il contient ſept Paroiſſes qui ont chacune deux Egliſes, & plus de trois mille Habitans. Ils ſont diviſés en cultivateurs & en hommes induſtrieux : on y trouve un grand nombre de Potiers d'étain, de Chauderonniers, de Tanneurs, de Cordonniers, de Fabriquans de ſavon, des Gantiers, & même des Orfèvres, qu'on trouve rarement ailleurs.

Le Gouvernement de Nijé-Gorod eſt arroſé par le *Volga*, l'*Oka*, la *Técha*, l'*Archa* & la *Piana*. La Técha ſe jette dans l'Oka.

Ce n'eſt que près d'Arſamas, que les Botaniſtes commencent à trouver l'hellébore blanc, *veratrum album*, qui croît dans tous les terreins humides juſqu'au delà du Volga. Les qualités nuiſibles de cette plante, ſont connues de tous les gens de la campagne, qui la nomment *tchémérza*. Ils ont grand ſoin de la tirer lorſqu'ils font la récolte des foins, & de la jetter de côté. Une expérience journalière a convaincu les Cultivateurs de cette Contrée, que les agneaux, dont l'inſtinct ne s'eſt point encore développé, broutent l'hellébore blanc dans ſa primeur, & périſſent peu de temps après. Les chevaux affamés en mangent auſſi avec le foin, ce qui leur occaſionne de violentes tranchées, & leur fait jetter de l'écume. Il y a plus; s'il ſe trouve quelques-unes de ces plantes dans une meule de foin, élevée près d'une baſſe-cour, leur ſemence fait périr toute la volaille. Les Payſans en font ſécher la racine, & l'appliquent ſur les tumeurs que les vers de l'oeſtre font naître ſur la peau des bêtes à cornes.

Quelques-uns s'en ſervent auſſi, à la doſe d'un demi-zolotnik dans du miel, pour chaſſer le ver ſolitaire.

M. Pallas a trouvé ſur les bords de la Piana & juſques vers ceux de la Soura, l'*anthemis tinctoria*, ou la camomille jaune, qui croît particulièrement dans les champs d'avoine & de ſarraſin. Elle y eſt en ſi grande abondance, qu'on pourroit charger des charrettes de la fleur de cette plante. Elle fournit une couleur jaune de la première qualité, dont on peut ſe ſervir utilement pour la teinture des laines & de la ſoie, de même que pour la peinture.

Les collines qui, depuis Arſamas, ne laiſſent voir qu'une pierre à chaux coquillière, commencent à être compoſées d'une marne pierreuſe, rouge, près du Village d'*Ittchali*. Le ruiſſeau d'*Iakſchomka*, qui eſt très-marécageux, roule des eaux ſulfureuſes, qui dépoſent un ſédiment de ſoufre rougeâtre. Les montagnes de cette Contrée abondent en pierres calcaires, compactes, & de couleur griſe; on y trouve auſſi une pierre de gypſe, que les Payſans tranſportent en hiver avec celui de *Bamoukova* juſqu'à Moskou.

Le Village de *Bamoukova*, eſt ſitué au bord de la Piana. Il eſt remarquable par ſes rochers de gypſe & la caverne qu'on y trouve. Ces rochers ſont baignés par les eaux de cette rivière, qui les cerne tellement qu'il s'en détache continuellement des morceaux, & que le côté qui touche à la rivière eſt coupé à pic. Quelques-uns de ces rochers ſont compoſés d'une pierre calcaire griſe, remplie de pétrifications. L'intérieur, ou le noyau de la montagne, n'eſt qu'un roc gypſeux entièrement recouvert d'une forte couche de marne argilleuſe de couleur rouge. La partie ſupérieure du gypſe, tendre, friable, eſt de couleur jaune, tirant ſur le rouge; mais plus bas, cette ſubſtance eſt dure, blanche, ſélénitique, & comme parſemée de boules ſéléniteuſes & ſtriées;

plusieurs cavités sont remplies de gypse strié & en plume. C'est dans la partie la plus dure de ce rocher, qu'existe la grotte. L'entrée est au bas du mur que forme le rocher; elle a plus de deux toises de largeur. Une grande crevasse s'étend en montant, depuis l'entrée jusques dans le cœur de la montagne. La gallerie qui conduit à la grande grotte, présente les ouvertures de plusieurs petits rameaux très-étroits, & qui pénètrent à plusieurs toises dans l'intérieur. Par-dessous les fragmens de rochers qui couvrent le terrein sur lequel on marche, on entend le murmure d'une eau courante. Cette principale gallerie, qui a 78 pieds de longueur, fraye un chemin facile pour arriver à la vaste grotte qui occupe l'intérieur de la montagne, & qui s'étend en travers, sous une forme oblongue. Sa plus grande largeur n'excède pas 88 pieds : sa longueur en a près de 224; sa hauteur est de 15 à 16. Les parois de cette grotte sont d'un gypse compacte, que sa nature sélénitique rend très-luisant. Le froid qu'on y éprouve, est presque insoutenable. On a fait à ce sujet l'observation suivante, le 27 Août 1768. La liqueur du thermomètre étoit à 114 degrés sur la montagne & à l'ombre; elle étoit à 123 au bord de l'enfoncement, & à 127 $\frac{1}{3}$ à l'entrée de la grotte. Dans la gallerie, environ à quatre toises de l'entrée, elle étoit déjà tombée à 138; & dans la grande grotte elle étoit descendue jusqu'à 140, & à 141 dans les endroits les plus enfoncés. Cependant la liqueur remonta jusqu'à 136, lorsqu'on plongea le thermomètre dans l'eau, dont les cavités de la grotte sont remplies. On répéta la même expérience avec différens thermomètres, qui furent apportés à sec dans la grotte, & les résultats furent les mêmes. Ne pourroit-on pas en conclure que le froid qu'on éprouve dans toutes les grottes de cette espèce est produit par des vapeurs acides? L'eau suinte de tous les côtés du plafond & des parois de la grotte; elle produit, en

tombant goutte à goutte, un bruit ſonore, qui diffère entièrement de celui qu'elle fait lorſqu'elle tombe ſous la pierre ou dans l'eau. Malgré le froid qui règne dans ces cavités, elles ſont remplies de chauves-ſouris, qui volent même pendant le jour dans ce grand eſpace ténébreux, & prennent de nuit leur eſſort par la gallerie principale. Elles ſont de l'eſpèce que M. de Buffon nomme *Pipiſtrelle*.

Les montagnes des environs de *Kourmick*, paroiſſent renfermer beaucoup de matrices de fer : on en juge à la grande quantité d'argille rouge qu'on y voit, & à l'ochre ferrugineuſe dont ſont chargées les ſources qui ſortent de ces montagnes.

La rive droite de la Soura, eſt compoſée d'un argille bleuâtre, fort tenace, dont on peut faire de la vaiſſelle de terre. Elle contient auſſi beaucoup de pétrifications, ſur-tout des cornes d'ammon d'un volume prodigieux, des nautiles & des gryphites.

M. Lépékin fit connoiſſance avec un Médecin Tatar, qui lui fit voir ſa pharmacie. Le *caſtoreum* étoit au premier rang; venoit enſuite le cinabre, regardé comme le ſauveur des malades tourmentés de maux violens. Le prétendu Eſculape voulut lui perſuader que le corps n'éprouve aucune attaque, aucun accident, dont on ne puiſſe venir à bout au moyen de ce grand ſpécifique, employé en fumigation. En Ruſſie, tous les Charlatans des campagnes appellent cela *être aſſis ſur le cinabre*. Le fébrifuge ordinaire dont le Médecin Tatar faiſoit uſage, conſiſtoit en une petite bouteille d'eau-forte, qu'il donnoit à la doſe de trois gouttes dans un gobelet d'eau. Le dernier article étoit la ſalſepareille. Il en coupoit le poids d'un zolotnik, qu'il faiſoit infuſer dans l'eau, ſur un feu doux, pendant 24 heures. Chaque matin, il faiſoit prendre à ſes malades un verre de cette infuſion. C'étoit-là ſon ſpécifique dans toutes les eſpèces d'éruptions cutanées, & il l'employoit à tous les âges.

On ne fabrique à Arfamas que le favon blanc ordinaire. On en prépare la leffive avec de la cendre pure, fans aucune addition. On y fait cuire le favon dans de grandes chaudières de fer battu, enclavées dans la terre : elles ont affez de capacité pour qu'on puiffe y faire bouillir à la fois depuis 200 jufqu'à 250 pouds de graiffe. On commence par faire fondre cette graiffe dans l'eau, avant d'y ajouter la leffive. On fait diffoudre dans cette eau dix pouds de fel pour cent pouds de graiffe. Celle-ci bout pendant dix jours, & quelquefois plus fur la leffive qu'on a foin de changer fréquemment. Les Fabricans de favon favent reconnoître à la fuperficie de la graiffe bouillante, quand la cuite eft achevée. Alors ils laiffent refroidir la chaudière pendant dix à douze jours avant de couper le favon. Cette opération fe fait avec une pelle de fer tranchante. On obtient ordinairement les quatre cinquièmes du poids de la graiffe en bon favon; on conferve celui d'écume pour la cuiffon fuivante; de manière qu'à la fin on obtient prefqu'autant de favon qu'on a employé de graiffe, lorfque celle-ci eft de bonne qualité. Cette graiffe vient en grande partie par le Volga.

A Mourom, on trouve chez les Fabricans de favon, de grandes caiffes partagées en deux par une cloifon tranfverfale: chacune de ces cloifons eft garnie de deux traverfes, fur lefquelles on pofe des planches, qui fe touchent de fort près. On étend de la paille fur ces planches, & fur cette paille des cendres gravelées, qui font compofées de deux parties de cendre calcinée & d'une partie de chaux-vive. Pour calciner la cendre, on la met dans une auge, on y verfe de l'eau, & on la pêtrit jufqu'à ce qu'elle foit réduite en une pâte molle. Ou remplit de cette pâte un four ardent, que l'on fcelle en enduifant la porte de terre graffe; on n'en retire la pâte qu'au bout de 24 heures.

Au-dessous des caisses dont je viens de parler, il y a deux grandes cuves enfoncées en terre; & lorsqu'on répand de l'eau sur les cendres préparées, elle filtre à travers la paille & s'égoutte dans la caisse, d'où elle coule par une issue dans les cuves. Cette lessive est appellée *caustique*. Ils font bouillir leur savon dans une chaudière placée dans un fourneau de bonne maçonnerie. La chaudière est revêtue d'un chapiteau de planches, qui a la figure d'un cône tronqué & renversé. De l'extrémité inférieure de chaque planche, il part une anse, destinée à affermir le chapiteau contre la chaudière, & dont la partie intérieure est beaucoup plus longue que l'extérieure : toutes les planches sont fortement liées ensemble par des cercles, & enduites de terre par dehors. La chaudière se remplit de la lessive ci-dessus, & le chapiteau de suif.

Le suif de bœuf & de mouton est celui dont on se sert communément; plus il y a de suif de mouton, & plus aussi le savon devient fin. Si le suif n'est pas salé, on fait fondre dans la lessive environ six pouds de sel commun sur trente pouds de suif. Lorsque la chaudière est remplie, on la fait bouillir lentement & par degré. Il arrive quelquefois que la lessive caustique perd à la longue une partie de sa force, ce qu'on reconnoît par le mélange inégal du suif avec la lessive; alors on la fait écouler par un robinet, pour la faire passer de nouveau à travers les cendres gravelées, & on la remplace par de la nouvelle.

Après cette opération, on fait bouillir le suif pendant quinze jours au moins; lorsqu'il est parvenu au point de cuisson nécessaire, on le verse dans de petits paniers quarrés, faits d'écorces d'arbres, & garnis en dessous d'un morceau de toile au lieu de fond, pour faciliter l'écoulement de l'humidité qui se trouve encore dans le savon.

Les Teinturiers en bleu d'Arsamas sont les plus occupés de tous,

tous, parce que la toile bleue eſt de toutes les étoffes, celle dont les femmes font le plus d'uſage en Ruſſie. Toute l'habileté de ces Teinturiers, ſe borne à préparer une chaudière de teinture ſans proportionner les mêlanges de l'*indigo*, ou de la *vouede* avec la *ſaligode*. Ils calendrent leurs toiles avec des pièces de bois, ou ils les moirent, en battant ſur un chevalet, la toile pliée en rouleau, tandis qu'elle eſt encore mouillée. Quelques femmes teignent en garance ſauvage, qui croît abondamment dans les campagnes; elles reteignent auſſi les étoffes bleues en vert, avec une décoction de branches de bouleaux, où l'on a diſſout une certaine quantité d'alun.

On trouve à Arſamas des fabriques de potaſſe, qui appartiennent excluſivement à la Couronne dans tout l'Empire. Il y a, dans les Provinces, des Diſtricts entiers, dont les forêts ſont aſſignées pour fournir à la conſommation de bois que cette fabrication exige. On choiſit, pour cet uſage, des bois durs, tels que l'orme, l'érable, &c., parce qu'on ſuppoſe que ces bois rendent plus de potaſſes que ceux qui ſont tendres. M. Lépékin prétend que les bois tendres & les plantes qui abondent plus en ſucs que les corps ſolides, ſeroient plus utiles à cet uſage, & il penſe que ſi l'on en retiroit moins de cendres, elles fourniroient à proportion bien plus de ſels. Cette opinion paroît fondée; & quoique pluſieurs Chymiſtes prétendent que chaque différente eſpèce d'arbres fournit un ſel lixiviel différent, ne peut-on pas dire que ces différences imperceptibles n'ont qu'une influence bien foible dans la préparation de la potaſſe? Il faut d'ailleurs conſidérer que les bois durs peuvent être employés à des uſages plus utiles, & que leur reproduction demande le double de temps, qu'exige celle des bois tendres.

La préparation de la potaſſe eſt uniforme dans cet Empire, & nous allons rapporter la manière dont elle ſe fait.

Les Payſans font des cendres, qu'ils fourniſſent à un prix convenu; on leſſive ces cendres dans de grandes cuves, où l'on fait venir l'eau par des conduits de bois. Ces cendres ſont leſſivées trois fois, & l'on fait paſſer la dernière leſſive, plus foible que les autres, ſur de nouvelles cendres. Lorſque ces leſſives ſont ſuffiſamment ſaturées, on les fait cuire juſqu'à deſſication, dans des chaudières revêtues de maçonnerie. On fait enſuite calciner à blanc la potaſſe dans un fourneau à réverbère, de la forme d'un quarré long, & à angle. On la met en tonneau dès qu'elle eſt refroidie.

La fabrique de *Tolſtoï-Maïdan*, dans le Gouvernement de Kazan, eſt munie de trente-deux cuves à paſſer les cendres, de quatre chaudières & d'un fourneau de calcination. Lorſque le travail eſt aſſidu, elle peut fournir dans l'année 300 tonneaux de potaſſe, de 20 pouds chacun, ou de 660 livres. Mais pour cela, il faut leſſiver 6000 tchetverts de cendres.

Les chevaux du Gouvernement de Nijé-Gorod, ſont forts & aſſez élévés pour le ſervice des Dragons.





GOUVERNEMENT DE VORONÈJE.

CE Gouvernement eſt borné au Nord par ceux de Moskou & de Nijé-Gorod; à l'Eſt par ceux de Kazan & d'Aſtrakan; au Midi par ceux d'Aſtrakan & de la Nouvelle-Ruſſie; & à l'Oueſt par ceux de Belgorod & des Slobodes. Il ſe diviſe en quatre Provinces, qui ſont Voronèje, Eletsk, Chatsk, & Tanbof.

I. *Province de Voronèje.*

Voronèje eſt ſituée ſur le penchant d'une colline, au bord de la rivière d'où elle tire ſon nom, à 14 verſtes de ſon embouchure dans le Don, au 52° degré 30 minutes de latitude, & à 460 verſtes de Moskou. Autrefois, cette Ville fut ſous la dépendance des Tatars; on y voit encore pluſieurs tombeaux qui renferment les cendres des Kans & des Mourzas. On a vu dans le troiſième volume de l'Hiſtoire ancienne, comment les guerres avec la Turquie & la Perſe déterminèrent Pierre I à faire de Voronèje une place importante. Ce Prince y établit un chantier en 1697, qu'il tranſporta en 1701 à l'embouchure de la Voronèje, & en 1708, dans la Ville de Tavrof. Voronèje ſe partage en trois parties; la ſupérieure renferme le Palais de l'Archevêque, la Maiſon-de-Ville & les Boutiques : la Chancellerie du Gouvernement eſt bâtie dans la ſeconde, qui eſt près de la rivière. La troiſième forme un grand Fauxbourg appellé *Okatof*, & habité par 1387 Marchands. Voronèje eſt

bien peuplée; le Commerce y est assez considérable; différentes forges, une fabrique de vitriol & plusieurs manufactures de draps, y occupent beaucoup de bras.

Orlof, sur l'*Ousman*, à 40 verstes de Voronèje, renferme 320 Marchands.

Tavrof, sur la Voronèje, & à sept verstes de la Capitale. Ce chantier tire son nom d'un ruisseau qui se jette dans la rivière ci-dessus. Il a une Forteresse construite entre deux Fauxbourgs, dont l'un est occupé par des Matelots, & l'autre par des Soldats. On y a construit des vaisseaux depuis 1704 jusqu'en 1711, & depuis 1736 jusqu'en 1740. En 1769, la guerre avec les Turcs avoit rendu un peu d'énergie aux Habitans de Tavrof; mais depuis cette époque, on a transporté la construction des bâtimens dans divers lieux situés sur le Don.

Pavlosk, ou *Novo-Pavlosk*, Ville & Forteresse sur la rive gauche du Don, à 150 verstes de Voronèje. Pierre I la fit construire en 1708, pour défendre le Pays contre les incursions des Kosaques du Don. Les Villes d'Azof & de Tangarok ayant été rendues aux Turcs en 1711, les Marchands de ces deux Villes s'établirent à Pavlosk. La Forteresse, qui est à une demi-verste de la Ville, est revêtue d'un bon rempart garni de palissades, de chevaux de frise & d'artillerie. Le Commerce de cette place consiste en quincailleries que les Marchands tirent de Moskou, & qu'ils vont vendre aux Foires de Lébédian, & chez les Kosaques du Don. On compte à Pavlosk 347 Marchands : les melons d'eau, les melons ordinaires & les concombres forment le principal article de leur Commerce avec Moskou.

En construisant cette Forteresse, Pierre I y avoit établi un grand jardin, où l'on devoit planter de la vigne, des arbres fruitiers, &c.; mais les vues de ce Prince n'ont pas été remplies. La forêt de Schipovlesk est à 15 verstes de cette Ville;

elle s'étend le long de la rivière de Sérodi; elle appartient à la Couronne. Elle en tire annuellement beaucoup de bois de flottage.

II. *Province d'Eletsk.*

Eletsk, sur la *Sosna*, à 364 verstes de Moskou. C'étoit anciennement une Principauté particulière. Amir-Timour, que les Russes appellent *Témir-Axal*, s'en empara en 1392, & fit prisonnier le Prince qui y régnoit. Cette Ville fut entièrement réduite en cendres en 1745. L'Agriculture s'y fait mieux qu'ailleurs, & le pays est abondant en bois. Le nombre des Habitans qui appartiennent à la Couronne, monte à 2323.

Skopin, sur la *Verda*, à 296 verstes de Moskou, renferme 774 Marchands.

Oranienbourg, *Ouranenbourg*, sur la *Riaza*, à 363 verstes de Moskou, a été bâtie en 1702 par le Prince Mentschikof.

III. *Province de Chatsk.*

Chatsk, sur la *Chata*, à 360 verstes de Moskou, est une Ville entourée d'un mur revêtu de palissades & de fossés. Le Tzar Ivan Vasiliévitz II la fit bâtir en 1553 par Soukin.

Kazimof, anciennement *Gorodzetz*, sur l'Oka, à 230 verstes de Moskou, étoit autrefois l'apanage d'un Prince Russe. Le nom qu'elle porte lui vient de *Kassin*, Prince Tatar, qui se soumit à la Russie, & qui eut cette Ville en apanage. On y compte 3066 Marchands. Les maisons y sont bâties en bois, & les rues ont des madriers pour pavés. Cela est d'autant plus étonnant, que Kazimof est entourée de pierres calcaires.

Les Souverains Tatars y ont fait bâtir de beaux édifices, qui ne sont pas entièrement détruits. Dans le quartier qui occupe la partie la plus élevée de la Ville, on voit encore une tour ronde, forte & élevée, qui appartenoit à une Mosquée détruite.

Le bâtiment destiné à la sépulture des Kans, a la forme d'un quarré long; du côté de l'Ouest il y a une petite chambre qui servoit d'Oratoire. Le reste de l'édifice forme une voûte, où l'on trouve les tombeaux. Au-dessus de l'entrée on voit une table de pierre placée dans le mur, sur laquelle on lit une Inscription Arabe, qui signifie : *Au grand Dieu unique! Le Souverain de ces lieux, SCHAGALI-KAN, fils du Sultan SCHICK-AULÉAR. Le 21 du mois de l'an 962* (1554). Au-dessous de la voûte il y a un caveau où l'on trouve des squelettes étendus sur du bois.

Les Tatars qui habitent cette Ville & ses environs, commercent en pelleteries.

Kadom, sur la *Mokcha*, compte 1174 Marchands.

Temnikof, sur la même rivière, renferme 1216 Marchands.

IV. *Province de Tanbof.*

Tanbof, sur la *Tsina*, a un Siége Episcopal, seize Eglises, un Monastère, deux Manufactures de draps dans son enceinte, sept dans les environs, une Fabrique de toile à voiles, une verrerie & une nitrière. On y compte 626 Marchands.

Kozlof, sur la Voronèje, à 69 verstes de Tanbof, renferme 1066 Marchands.

Le Gouvernement de Voronèje, est arrosé par la rivière de ce nom, par le Don, l'Oka, la Sosna, la Verda, la Riaza, la Chata, l'Ousman, la Mokcha, la Tsina.

La Voronèje, qui passe au bas de la Ville de ce nom, est sujette aux inondations à chaque printemps, par la fonte des neiges. Cette rivière, qui porte à peine une petite barque en été, porte alors un vaisseau de soixante-dix canons. Aussi les eaux pénètrent-elles dans les caves, changent les rues en marais, & remplissent l'atmosphère de brouillards, qui occasionnent au printemps & en automne des fièvres intermittentes endémi-

ques, tierces & quartes, longues & rebelles, qui dégénèrent en doubles-tierces, en continues, & même en hydropisies & en consomption.

L'hiver y commence au mois de Décembre, & finit vers le milieu de Mars. La campagne est ornée de belles plantes; l'Agriculture y est perfectionnée. Les forêts y sont remplies de cerisiers, de pommiers & de poiriers, dont on ne tire aucun parti avantageux. Une des principales causes de la fertilité de ce Gouvernement, c'est que la terre y est imprégnée de nitre. Pierre I avoit fait établir un jardin à trois verstes de Voronèje, qu'il destinoit à faire des Expériences d'Agriculture, qui n'ont pas eu lieu. On avoit laissé ruiner ce jardin, mais le Gouverneur l'a rétabli en 1769. Il a fait faire aussi en plusieurs autres endroits des plantations de vignes & d'arbres à fruits, pour encourager les gens du pays à suivre son exemple. Le safran sauvage se cultive dans les jardins; on dit qu'il vient naturellement en quelques lieux de ce District.

On évalue à vingt mille seaux la quantité de vin qu'on transporte annuellement de Dimitri à Voronèje; si la culture de la vigne y réussit, & qu'elle devienne plus générale, il n'est pas douteux que ce Gouvernement s'épargnera les sommes qu'il fait passer aux Turcs, aux Grecs, aux Tatars de Krimée, pour avoir du vin.

Un Négociant de Voronèje a essayé de cultiver le pastel ou vouede, & cette plante est fort bien venue. Il en a même tiré de l'indigo par la putréfaction; mais on n'a pas réussi à donner une consistance solide à cette couleur. Il paroît qu'on pourroit également y cultiver l'*anil* (plante dont on tire l'indigo). Comme les Russes vendent annuellement aux Persans beaucoup d'indigo & de cochenille, & que ces marchandises se tirent d'Amérique; il est facile de comprendre combien les plantations d'anil pourroient augmenter les revenus de la Russie.

Le terrein d'Eletsk & des environs eſt ferrugineux ; près du Village de *Vizvitzdénets*, il y a une mine de fer, & on en trouve une autre au fond d'un marais, près de la forge de *Lipetskoi.* Les forges deſtinées à l'exploitation de ces mines avoient été données par Eliſabeth au Prince Repnin ; mais comme le fer eſt de la meilleure qualité, & qu'on en fait fondre des canons, Catherine II les a fait rentrer à la Couronne en 1769. Quoique le minérai dont il s'agit ſoit excellent, cependant le fer qu'on en retire a le défaut d'être caſſant, défaut qui vient ſans doute de la mauvaiſe manière de le forger.

Le ruiſſeau qui paſſe près du Village de *Lavzinka*, territoire de Kazimof, dirige ſon cours entre deux collines, compoſées l'une & l'autre de ſchiſtes calcaires, qui ſont formés en grande partie, d'un aſſemblage de coquilles marines, & de coraux réduits en ſable par le frottement, & amalgamés enſuite par un gluten. Entre deux couches de cette pierre calcaire, on trouve fréquemment un mêlange de groſſes & de petites pierres roulées par la mer. Ces lits calcaires ſont poſés ſur de l'argile griſe, qui ſe diviſe en cube, & ils ſont couverts à leur ſurface externe d'une terre à tuiles fort tenace, ſurmontée d'une couche mince d'argille qui eſt au-deſſous de la terre végétale.

La pierre calcaire, dont les deux rives de l'Oka ſont compoſées, renferme beaucoup de pétrifications ; quelques-uns même de ces lits, paroiſſent être uniquement formés des débris de coquillages marins. On y trouve auſſi des cavités remplies d'un ſable rouge & jaunâtre de la nature du tripoli, ainſi que des veines & des maſſes d'une pierre à fuſil rouge, qui eſt une eſpèce de jaſpe. On trouve encore çà & là un mêlange de terre à tuiles, & de différentes eſpèces d'argille ; ce mêlange eſt parſemé de pyrites ſulphureuſes, blanchâtres, que le peuple ramaſſe & porte aux verreries voiſines. On y trouve de même un grand nombre

nombre de pierres d'aigles, *atites*, formées pat la réunion de plusieurs petites pyrites qu'une terre glaise durcie avec elles a conglutinées, en laissant dans l'intérieur du groupe un espace où il se trouvoit quelques petites pierres mobiles.

Près de la Ville de *Kastimskoï*, située sur le Don, à 30 verstes de Voronèje, on trouve sur le bord du fleuve une grande quantité d'os monstrueux, dispersés, tels que des dents, des mâchoires, des côtes, des vertèbres, des os pubis, des os de la hanche, des tibia, &c. Ces os sont en partie dans leur état naturel, & en partie décomposés par le laps des temps. Ils sont si nombreux, qu'ils occupent à-peu-près une étendue de 40 toises, & une profondeur de trois aunes. M. Gmélin cadet a fait creuser perpendiculairement à quatre pieds & demi en dedans du rivage, & dans la même direction que suit le terrein, mais il n'a trouvé aucune trace d'os. Plusieurs autres observations l'ont convaincu que l'amas d'os dont nous venons de parler, se trouve resserré dans le petit espace ci-dessus, & qu'on n'en trouve aucun vestige, ni au-dessus, ni au-dessous de cette partie du fleuve. Comment est-il arrivé que ces os aient été accumulés dans un terrein aussi peu étendu, & par quel évènement y en a-t-il un aussi grand nombre? Quiconque a vu des squelettes d'éléphans, reconnoîtra sans peine les os de ces animaux dans les environs de Kastimskoï. On en a rencontré de pareils en plusieurs endroits de la Russie, & sur-tout en Sibérie, mais toujours aux bords des rivières. Seroit-il arrivé, dit M. Gmélin, une révolution générale sur notre globe, ou faut-il attribuer à quelque évènement particulier, la présence de ces os fossiles dans ces Contrées? Il est très-possible que ceux du Don & de la Sibérie aient une origine commune. Ne seroit-il pas probable que des troupes d'éléphans, forcées à fuir leur sol natal, soient péries dans des Contrées plus ou moins éloignées? Le voisinage de

la Perse ne vient-il pas à l'appui de cette idée, quant aux os d'éléphans qu'on trouve sur les bords du Don? En le supposant, rien n'empêcheroit de croire que d'autres troupes de ces animaux se soient hasardées plus loin vers le Nord.

On ramasse dans les environs de Voronèje une espèce de cochenille, ou *cocus*, qui s'attache aux racines du fraisier & de la quinte-feuille. Les œufs du cocus sont sphériques, de la grosseur d'un grain d'orge, & de couleur rouge foncé, ou cramoisi; ils adhèrent aux fibres de ces racines, & en si grande abondance, qu'elles en sont toutes couvertes. La récolte s'en fait dans les mois de Juin & de Juillet; un enfant peut en ramasser un quarteron par jour: le fraisier en fournit davantage que la quinte-feuille. Les Paysans les font sécher au four pour en teindre leurs toiles. La couleur qu'on en tire, est d'un beau cramoisi très-solide, mais il en faut deux fois autant que de la cochenille d'Amérique. Celle de Voronèje surpasse en bonté celle de la Pologne ou *Kermes* du Nord, avec lequel elle a beaucoup de rapport.

De *Tchishofka* à *Libitzk*, on trouve sur la route quantité d'amandiers nains d'Orient, *amygdalus nana*, dont le fruit a le goût de l'amande amère, & il est probable qu'on pourroit l'employer aux mêmes usages.

L'aristoloche clématite, *aristolachia clematites*, croît abondamment dans le Territoire de Kazimof; les Habitans qui la connoissent sous le nom de *Pchinovnik*, l'emploient intérieurement & extérieurement: ils regardent son fruit mangé crud, comme un remède infaillible dans les fièvres intermittentes, & la décoction de la plante comme très-salutaire dans les douleurs de membres.

On ramasse soigneusement sur les rives de l'Oka, les racines d'une espèce de petit muguet ou caille-lait, *galium boreale*; de

même que celle du *galium Mollugo*, dont on se sert communément en Russie pour teindre la laine au défaut de garence. Les plantes les plus usuelles dans cette Contrée sont le *pteris aquilina*, qu'on emploie aux mêmes usages que la racine de fougère vulgaire; l'alcée ou mauve sauvage, *alcea ficifolia*, qui y croît de la hauteur d'un homme; la vraie guimauve; la gratiole; le chardon roland ou panicaut, *eryngium planum*, dont les Kosaques du Don font bouillir la fleur, & se servent de sa décoction comme du thé. Elle produit de bons effets dans les points de côté, & dans les douleurs vagues musculaires. L'anet, *anethum graveolens*, s'emploie généralement à la place des épiceries.

Les animaux les plus remarquables du Gouvernement de Voronèje, sont le rat-musqué, le souslik, les chevaux sauvages, le lièvre de terre & le slépez, ou l'aveugle.

Le *lièvre de terre*, ou *sauteur*, *mus jaculus*, que *Messerschmied* a trouvé aussi en Sibérie, & *Hasselquist* en Egypte, a deux dents incisives à chaque mâchoire, & une autre beaucoup plus petite de chaque côté; ses oreilles sont longues, plissées; le cartilage en est si mince qu'on distingue les vaisseaux à travers. Les pieds de devant, qui sont très-courts, ont cinq doigts placés sur la même ligne. Les pieds de derrière sont très-longs; ils ont cinq doigts arrangés d'une manière différente que ceux de devant. Des trois premiers, c'est celui du milieu qui est le plus long; le quatrième & le cinquième sont placés à un demi-pouce de la racine de ce doigt allongé. Le sauteur a le corps très-effilé par-devant, mais large & trapu par-derrière. Ses oreilles, la partie supérieure de son corps, de ses jambes & de sa queue, sont d'un jaune mêlé de gris cendré; le reste du corps est d'un blanc mêlé de gris. La queue est plus longue que le corps, & garnie de poils fort courts. Elle a, à son extrémité, de longs poils, en partie blancs, en partie noirs, qui forment un éventail un peu

allongé. L'animal veut-il se reposer? il plie son corps en forme de bosse, & il est toujours aux aguets. Veut-il marcher? il se dresse sur ses hanches, & donnant à son corps la courbure d'un arc, il s'élance par bonds, & paroît plutôt voler que marcher. La longueur des jambes de derrière lui donne la facilité de franchir souvent plus d'une toise. M. Lépékin s'étant amusé à couper plus ou moins la queue de quelques-uns de ces animaux, il observa que l'étendue de leurs sauts diminuoit en proportion. Ceux à qui on la coupa entièrement, ne pouvoient plus courir; ils se renversoient en arrière, quand ils vouloient se dresser sur les pieds de derrière; c'est une preuve que leurs queues leur servent d'appui.

Le *rat-musqué*, ou *rat-castor*, *castor moschatus*, est une espèce intermédiaire entre les castors & les rats : il tire son nom de l'odeur de musc très-forte qu'il exhale. Le siége du parfum est sous la queue près de sa racine. Il consiste en dix-huit vessicules partagées en trois rangs égaux. Le musc qu'elles renferment a toutes les propriétés de l'autre, & on pourroit en tirer un scrupule de chaque rat. Cet animal n'a ni vessicule du fiel, ni cœcum. Il ne s'accouple qu'une fois l'an, au commencement du printemps; il vit presque toujours dans l'eau, & il ne vient sur le rivage que lorsque tout est tranquille; il plonge au moment où il apperçoit un homme. Il ne pèse guère plus d'une livre. Sa peau est belle & luisante. Son museau ou grouin se meut dans tous les sens; il est aussi le principal organe de cet animal, qui a les yeux plus petits que la taupe; les trous des oreilles sont entièrement bouchés par les poils : souvent on l'entend barbotter dans l'eau avec les lèvres, & alors il fait rentrer son grouin dans sa bouche. Il fait entendre un léger sifflement quand on l'irrite; ses morsures sont très-dangereuses. Ses intestins, quoique récens, exhalent une forte odeur de soufre. Cet animal

reſſemble beaucoup à l'*oudrapa* de l'Amérique Septentrionale; mais celui-ci tient encore plus au caſtor, & pèſe trois livres. Voyez M. de Buffon, & le Dict. de Valmont de Bomare, art. Rat-muſqué.

Les environs de Pavlosk ſont habités par une eſpèce de ſouris particulière, connue en Ruſſie ſous le nom de *ſlépez*. Cet animal approche beaucoup de la taupe, & ſemble lier cette famille à celle des ſouris, comme le rat-muſqué lie celle des caſtors à celle des muſaragnes. On ſeroit tenté de croire que le ſlépez eſt aveugle; auſſi en porte-t-il le nom. On n'apperçoit point d'ouverture à l'endroit de l'œil. La cavité de cet œil eſt remplie d'une graiſſe, au milieu de laquelle on diſtingue à peine un petit corps obſcur, qui paroit tenir la place de l'œil; pour peu qu'on approche l'animal, il ſe met en fureur, il attaque la perſonne qui va à lui, & ſe ſert de ſes dents tranchantes pour la mordre. Le ſlépez creuſe la terre comme la taupe, mais il ne ſe nourrit que de plantes, & pendant le jour il eſt ſouvent hors de ſon terrier. Il fait ſes proviſions en automne pour l'hiver; on prétend qu'il ne ſort pas de ſon trou pendant les grands froids.

Les ſteppes ou déſerts du Don, depuis Voronèje juſqu'à Tcherkask, ſont ſi peuplés de hamſters, qu'un homme peut en prendre juſqu'à cinquante par jour. Les Ruſſes les appellent *ſouſliki :* ils ont le front noir, les tempes d'un blanc rougeâtre, le menton blanc, le reſte de la tête d'un jaune cendré. Ils diffèrent encore du hamſter commun, par les oreilles, qui ſont plus petites, arrondies, & recourbées en arrière vers les bords. Toute la partie ſupérieure de leur corps eſt d'un jaune foncé, & mouchetée de blanc; le col eſt blanc, la poitrine jaunâtre, & le ventre mêlé de gris & de jaune. C'eſt le *ſuzlik* ou le *rat-perlé*, *muſcitillus*, de M. de Buffon.

Cet animal conſtruit ſon habitation dans les lieux déſerts &

un peu élevés : il choisit de préférence les monticules sablonneuses, sur lesquelles il perce perpendiculairement & avec beaucoup de célérité, un trou rond, de la profondeur de trois pieds. Il fait ensuite une galerie qui va un peu en remontant, & il se creuse un logement assez spacieux à son extrémité. Matin & soir il sort pour manger, & rapporte dans son terrier, de l'herbe, des graines, des racines tendres. Ces animaux vont souvent par troupes; on les voit quelquefois assis devant leurs trous, observant soigneusement tout ce qui est autour d'eux. Pour se garantir du froid en hiver & empêcher la neige de pénétrer dans leurs terriers, ils en ferment l'entrée avec du sable. On s'apperçoit que les souslikis craignent beaucoup l'eau. Pendant l'automne, ils amassent des provisions pour l'hiver. Dès que le temps leur permet de quitter leurs habitations, ils s'accouplent, & cinq semaines après l'accouplement, la femelle met bas ses petits, qui sont depuis deux jusqu'à dix. Les Kalmouks mangent leur chair; les Faucons en sont très-friands; aussi en deviennent-ils fréquemment la proie.

Dans les environs de Voronèje, ainsi que dans les Contrées arrosées par le Don, il y a beaucoup de marmottes qui varient en grosseur & en couleur : les plus communes sont d'un jaune tirant sur le brun; les noires sont plus rares que les jaunes, & les blanches sont les plus rares de toutes. Celles qui se sont fixées dans les déserts, sont moitié blanches & moitié jaunes : les Kalmouks les regardent comme un mets très-délicat. Leurs peaux teintes en noir, se vendent six sols la pièce.

Il y avoit autrefois beaucoup de chevaux sauvages dans les environs de Voronèje : on les a chassés plus loin dans les déserts, à cause des dommages qu'ils causoient aux campagnes. Ceux que l'on prend avec des lacets sont très-difficiles à dompter, & encore plus à monter; ils meurent ordinairement dans la se-

conde année de la privation de leur liberté. Ce fait présente une réflexion qui n'échappera pas aux Lecteurs. Il y a en Allemagne une vaste bruyère, entre Lipspring, Paderborn, Stukenbrok & Lopshorn, où l'on trouve un grand nombre de chevaux de cette espèce : Bekmann prétend que ce ne sont pas de vrais chevaux sauvages, mais des chevaux qui le sont devenus peu-à-peu de génération en génération.

La forêt & les déserts des environs de Pavlosk sont peuplés d'ours, de loups, de renards, de martres, de lièvres, dont les poils ne changent pas de couleur en hiver; de belettes, d'hermines & d'écureuils.

Il y a dans le Gouvernement de Voronèje, un grand nombre d'aigles, *falco fulvus*, qui sont gros comme des dindons, & élevés comme des outardes. Ils nichent au sommet des arbres les plus élevés; leurs nids sont si spacieux, que quatre hommes peuvent y tenir. Ils ne pondent que deux œufs chaque année. Ils sont si voraces qu'ils attaquent & qu'ils mangent des poulains, des veaux, des moutons; mais les oiseaux, les souris, &c. sont leur nourriture ordinaire. Les Tatars de Sibérie leur font continuellement la chasse. Ils prennent les aiglons dans les nids, les enlèvent & les gardent dans leurs tentes; ils arrachent une partie de leurs plumes pour en garnir leurs flèches. On prétend que les Jakoutski rendent un Culte divin à cet oiseau. M. Gmélin cadet a observé qu'un de ces aigles ayant été attaqué par un oiseau de proie de la petite espèce, l'aigle lui arracha toutes les plumes, & le laissa libre. On pourroit faire plus d'une application de cet emblême.

Les écureuils commencent dès le milieu de Novembre, à changer leur couleur fauve en blanc. C'est le dos qui blanchit d'abord, ensuite le ventre, puis les pattes, & enfin la tête. Toute la partie supérieure du corps reste toujours d'un gris

cendré. Il y a auſſi dans le Gouvernement de Voronèje des chats-huants ſans oreilles, *ſtrix nivea Linnæi*, qui deviennent blancs en hiver. Dès le milieu du mois de Novembre, la perdrix blanche, *tetrao lagopus*, change preſqu'entièrement de couleur, car, à quelques taches près, ſa blancheur égale celle de la neige. Cet oiſeau commence à reprendre ſon plumage d'été dès les premiers jours de Mars, & cette métamorphoſe dure juſqu'à la fin de Mai. C'eſt le *lagopède* de M. de Buffon; la *gelinotte blanche* de Briſſon; l'*arbène* de Valmont de Bomare, qui la regarde comme un véritable *francolin*.

Ce changement de couleur, qui n'a lieu que dans les climats froids, a piqué la curioſité de pluſieurs Phyſiciens qui en ont recherché la cauſe. M. Gmélin cadet a cru l'avoir trouvée, & voici ce qu'il dit à ce ſujet.

On a remarqué que quelques eſpèces d'oiſeaux & de quadrupèdes changent conſtamment de couleur, tandis qu'il y en a d'autres qui n'en changent jamais, ou du moins très-rarement. Si c'étoit le grand froid de l'atmoſphère propre aux pays du Nord, qui occaſionnât ce changement, tous les quadrupèdes, tous les oiſeaux qui habitent le même climat, qui y paſſent des hivers entiers, ſeroient ſoumis à la même influence. Mais l'expérience y eſt formellement contraire, quoiqu'on ſoit obligé de convenir que le froid occaſionne quelque changement dans le poil & dans le plumage. A meſure que l'hiver s'approche, les quadrupèdes & les oiſeaux tranſpirent moins que de coutume; la chaleur intérieure du corps devient plus forte; l'on voit les poils & les plumes s'augmenter & s'épaiſſir. Cette obſervation, dit M. Gmélin, ne regarde que les oiſeaux & les quadrupèdes qui manquent d'une nourriture ſuffiſante pendant l'hiver; & l'on eſt aſſuré que les quadrupèdes qui endurent la faim, fourniſſent les meilleures pelleteries. Voilà pourquoi les

Tatars

Tatars de Sibérie tâchent de surprendre les renards dans leurs tannières, & de leur enlever leur nourriture, pour avoir de plus belles peaux; tant que le loup trouve assez à manger, son poil ne s'embellit ni ne blanchit point. Il y a des oiseaux de proie très-voraces, tels que le chat-huant que nous avons cité, dont le plumage s'épaissit & blanchit lorsque les petits oiseaux leur manquent pendant l'hiver. La couleur des plumes de l'aigle & du duc ne change jamais que dans leur vieillesse, par la raison qu'ils se nourrissent de la chasse des quadrupèdes & des autres oiseaux, tant en été qu'en hiver. Lorsqu'on ouvre, en hiver, les oiseaux & les quadrupèdes de l'espèce de ceux dont les poils & les plumes sont dans un état de perfection plus sensible dans cette saison que dans les autres, on les trouve très-maigres & remplis de sérosité. M. Gmélin conclut de ces observations, que, faute de nourriture, la transpiration de ces animaux est supprimée; que leur chair se consomme, & que la partie aqueuse surabonde alors dans leur intérieur. Le corollaire qu'il en tire, est que c'est la suppression de la transpiration qui épaissit les poils & les plumes, & que c'est l'humide surabondant qui les blanchit. C'est par la même raison que la plupart des oiseaux ont des plumes blanches, lorsqu'ils sont très-jeunes; mais plus ils sont d'un tempérament ardent, plus aussi la couleur blanche se perd. On ne voit point, dans les climats chauds, d'animaux qui prennent ainsi la couleur blanche; & M. de Linné observe très-bien que les plantes d'Afrique tirent sur le noir. C'est donc le manque de nourriture, en hiver, qui occasionne les changemens qui arrivent dans les climats froids, aux parties extérieures de certains oiseaux & quadrupèdes. L'hermine, la perdrix blanche, le chat-huant, le corbeau, les coqs de bruyère blancs, les lièvres, &c., éprouvent cette métamorphose par la même raison.

Nous allons indiquer en note les différentes espèces d'oiseaux

& de poiſſons, tant ſédentaires que de paſſage, que l'on trouve dans les contrées ci-deſſus, & nous eſpérons que cette note inſtructive ne déplaira pas aux amateurs de l'Hiſtoire naturelle : les autres peuvent ſe diſpenſer de la lire.

NOTE.

Les différentes eſpèces d'oiſeaux qui hivernent à Voronèje, & ceux qui y paſſent à différentes époques, ſont les ſuivans : 1°. les ſédentaires. La *cigogne noire*, *ardea nigra*, eſt très-commune dans les environs de Pavlosk & tout le long du Don ; elle a la figure de la cigogne ordinaire ; elle vit de poiſſons, & niche ſur les arbres. Le *corbeau de nuit*, *ardea nycticorax*, fait ſon nid ſur la plus haute cime des arbres, & ſe nourrit auſſi de poiſſons. Le pélican n'eſt pas rare dans ces contrées. Ceux qui hivernent à Voronèje ſont la *creſſerelle*, *falco tinnunculus* ; le *hochequeue blanc*, & l'on en diſtingue même de pluſieurs eſpèces ; une eſpèce d'*épervier*, *falco niſus* ; le *hobereau*, *falco ſubbuteo* ; & le *buzard*, *falco buteo*. Ceux de la famille des corbeaux ſont : le *corvus corax* ; la *corneille noire* ou *corbine*, *corvus corone* ; le *corvus cornix* ; la *corneille mantelée*, *corvus glandarius* ; le *choucas* & la *pie* : les eſpèces ordinaires de pies ; le *pic à trois doigts* y eſt rare. Le *coq de bois* ou *tétras* de M. de Buffon, *tetrao urogallus*, qui eſt ſi commun à Pétersbourg & à Moskou, eſt regardé là comme un phénomène. Le petit *tétras*, *tetrao tetrix*, y eſt très-commun, ainſi que la *perdrix*, *tetrao perdrix*, & le *francolin*, *tetrao bonaſia*. Ceux de la petite eſpèce ſont : l'*alouette huppée* dite *chochevis*, l'*alouette des Alpes*, l'*alouette des champs*, le *bec croiſé*, le *gros bec*, *loxia coccotrauſtes* ; & le *bouvreuil* ou *pivoine*, *loxia pirrhula*.

2°. Les oiſeaux de paſſage ſont : les *ortolans de neige*, *emberiza nivales* ; l'*ortolan ordinaire* & l'*ortolan des roſeaux*, *emberiſa ſchæniclus* ; le *pinſon du hêtre* ; le *pinſon de montagne* ; le *chardonneret*, la *linotte* ; le *rouge queue* ; le *moineau ordinaire*, & le *moineau d'arbre*, *fringilla montana* ; la *groſſe méſange* ; la *méſange huppée* ; la *bleue* ; la *noire* ; celle à *longue queue*, & la *méſange de marais*. Le paſſage de ces oiſeaux eſt en hiver. Viennent enſuite le *corvus frugilegus* ; le *grand pic* ou *fuſilier*, *picus martius* ; le *milan royal*, *falco milvus* ; le *falco veſpertinus* ; la *pie-grieche*, *lanius collurio* ; l'*oie ſauvage*, *anſer verus Autorum* ; le *canard* nommé *ſargon*, *anas clangula* ; le *canard d'Europe à crête noire*, *anas fuligula* ; le *grand canard à large bec* ou *canard des Allemands*, *anas clypeata* ; le *barboteur*, *anas ſtrepera* ; le *canard à queue pointue en fer de pique*, *anas acuta* ;

la *cercelle*, *anas querquela*; l'*anas crecca*; toutes les espèces de *mouettes*; le *grebe*, *colymbus auritus*; la *fauvette*, *motacilla curucca*; l'*hirondelle de mer d'Europe & la noire*, *sterna hirundo & nigra*; différentes espèces de *bécasses*; le *vanneau*, *tringa vanellus*; le *vanneau gris*, *tringa squatarola*; la *phalarope*, *tringa lobata*; la *tourterelle*; la *guinguette*, *tringa hypoleucos*; le *cul blanc*, *tringa glareola*; la *barbe grise*, *scolopax totanus*; le *corlieu*, *scolopax phæopus*; la *becassine*, *scolopax gallinago*; le *chevalier rouge*, *tringa gambetta*; le *plongeon huppé*, *charadrius hiaticula*; l'*hirondelle de pré*, *hirundo pratincola*; le *tette-chèvre*, *capri-mulgus*; les *merles* & les *étourneaux*; la *huppe* à *foulque noire*, *fulica atra*; celle au *pied verd*, *fulica chloropus*; le *guêpier*, *merops apiaster*; le *rollier d'Europe*, *coracias garrula*; & enfin le *coucou*.

La Voronèje & le Don fournissent beaucoup de poissons. La famille des carpes est la plus nombreuse; & la *brême*, *cyprinus brama*, y est si abondante qu'on en a beaucoup pour un sol. On y prend encore l'*idus* (poisson inconnu en France, qui approche de la *vaudoise*); le *cyprinus idus*; l'*ablette aux yeux rouges*, *cyprinus érytrophtalmus*; l'*able* ou *ablette*, *cyprinus alburnus*; le *cyprinus rutilus*; le *jesès*, *cyprinus jeses*; la *bordelière*, *cyprinus ballerius*; la *carpe*, *cyprinus carpio*; le *corassin*, *cyprinus corassias*; la *tanche*, *cyprinus tinca*. Le *brochet* y est très-abondant, & d'une grosseur prodigieuse. La chair du *lavaret*, *salmo lavaretus*, devient très-blanche, est délicate, & d'un goût très-agréable. Outre les poissons ci-dessus, on pêche encore dans la Voronèje la *murene*, *salmo albula*; le *silure*, *silurus glanis*; la *perche*, *perca fluviatilis*; la *perca lucioperca*, & d'autres variétés du même poisson : les *sterlets* y sont communs. Nous en parlerons ailleurs.

Les *tortues*, *testudo geometrica*, sont communes dans le Gouvernement de Voronèje. Les premières se trouvent dans les environs de Pavlosk : il y en a de moyennes & de petites; les grosses y sont rares. Les figures géométriques représentées sur leurs écailles sont, ou des quarrés parfaits, ou des parallélogrames. GMÉLIN.





GOUVERNEMENT DE SMOLENSK.

CE Gouvernement a au Nord celui de Moskou ; à l'Eſt, celui de Belgorod ; au Midi, celui de Mohilof ; à l'Oueſt, celui de Polorsk. Il n'eſt point diviſé en Provinces, mais il forme avec les Gouvernemens de Mohilof & de Polotsk, ce qu'on appelle la Ruſſie Blanche.

Smolensk, Capitale, ſituée au 54ᵉ degré 50 minutes de latitude, au 50ᵉ degré 10 minutes de longitude, à 350 verſtes de Moskou, & à 833 de Pétersbourg. Cette Ville, ſur le Dnepre, dépendoit autrefois de la Principauté de Kiof : elle eut enſuite des Princes particuliers en 1132. Le premier de ces Princes fut Roſtiſlaf Meſtiſlavitz, gendre de Volodimir Monomaque. En 1396 & 1404, Vitold, Grand-Prince de Lithuanie, s'en empara. Elle reſta ſous ſa domination juſqu'en 1514, époque à laquelle elle fut reconquiſe par Vaſili Ivanovitz. En 1599, Boris Godounof la fit revêtir d'un mur de brique, qui n'empêcha pas que Sigiſmond III ne la prît en 1611 ; mais le Tzar Alexis Mikaïlovitz la reprit en 1654. Smolensk a un Evêque, un Gouverneur. Son enceinte eſt étendue, mais elle eſt mal bâtie. Son commerce eſt conſidérable, & l'on y compte 1839 Marchands.

Roſlavle, ſur l'*Oſtra*, à 280 verſtes de Smolensk.

Dorogobouge, à 80 verſtes de Smolensk & à 270 de Moskou. Cette petite Ville, ſituée ſur le Dnepre, eſt fortifiée ; il en eſt ſouvent parlé, ainſi que de celle de *Viazma*, dans l'Hiſtoire Ancienne de Ruſſie. Ses Habitans ſont au nombre de 1927.

Viazma, fur la rivière de ce nom, à 150 verftes de Smolensk & à 200 de Moskou.

Androuffof eft un village qui n'eft célèbre que par la paix qui y fût conclue en 1667 entre la Ruffie & la Suède.

Ce Gouvernement eft arrofé par le *Dnepre*, l'*Oftra*, la *Socha* & la *Viazma*. L'Oftra tombe dans la Socha ; la Socha & la Viazma dans le Dnepre.

Le *Dnepre*, en grec *Boriſthenès*, en latin *Danapris*, coule du Nord au Sud, & prend fa fource d'un marais à 150 verftes au-deffus de Smolensk, à peu de diftance du Gouvernement de Tver. Ses rives font prefque par-tout efcarpées. Au 48ᵉ degré de latitude & au 53ᵉ degré de longitude, fon cours eft embarraffé par treize cataractes dans une étendue de 60 verftes. Plufieurs de ces écueils font dangereux pour la navigation, & ils portent encore aujourd hui les noms qu'ils avoient fous le règne de Conftantin Porphyrogénète.

L'eau du Dnepre n'eft pas faine en été, mais elle l'eft en hiver. Il abonde en toute forte de poiffons. Il n'a qu'un feul pont dans fon cours, & il eft à Kiof. Ce pont a 546 fagènes ou 3583 picds 2 pouces de long; on l'établit au printems, & on l'enlève au mois de Septembre.

Le Dnepre fe jette dans la mer Noire entre Kinbourn & Otchakof, après avoir formé, par fa réunion avec le *Bog*, le golfe de Liman, qui a 60 verftes de long fur deux jufqu'à dix de large. Les Négocians qui font le commerce de la Krimée, s'embarquent fur des bateaux faits de gros troncs d'arbres, & qu'ils conduifent à la rame, fans mâts & fans voiles. Ces bateaux peuvent contenir foixante perfonnes & deux pièces de campagne. Il y a beaucoup de moulins fur ce fleuve; mais pour y en conftruire, il faut être propriétaire du rivage.

Les productions du Gouvernement de Smolensk font, du bled, des gruaux, du chanvre & du lin.

GOUVERNEMENT DE POLOTSK.

CE Gouvernement & celui de Mohilof, renferme la portion que la Russie a obteuue dans le partage de la Pologne. Il est borné au Nord par le Gouvernement de Pleskof; à l'Est, par celui de Smolensk; au Midi, par celui de Mohilof & par la Lithuanie; à l'Ouest, par la Courlande & le Gouvernement de Riga. Il se divise en trois Provinces, qui sont celles de *Polotsk*, de la *Dvina*, & de *Vitepsk*.

I. *La Province de Polotsk.*

Cette Province, n'est, pour ainsi dire, qu'un désert rempli de bois. Avant qu'elle ne fît partie de la Lithuanie, elle avoit eu ses Princes particuliers. Son Palatin étoit élu par la Noblesse.

Polotsk, Capitale, sur la rive droite de la Dvina, près de l'embouchure de la *Polota*, est dans une situation agréable. Elle fut autrefois célèbre dans le Nord sous le nom de *Veltiskoum*. *Rogvolod*, Prince des Varèges, s'en empara, mais étant mort sans enfans mâles, elle échut en partage à Volodimir-le-Grand, qui épousa sa fille *Rogued.* Cette Ville fut ensuite l'apanage d'Isiaslaf, dont les Successeurs possédèrent pendant deux siècles la Lithuanie, la Livonie & la Courlande, jusqu'à la rivière de Mémel; cette Principauté s'appelloit alors la Russie-Blanche. La Ville de Vilna, qui fut construite par *Guédimin*, étant devenue la Capitale de cette Principauté, Polotsk, mis au second rang, n'en resta pas moins une Ville considérable. Le Tzar Ivan

Vasiliévitz I essaya plus d'une fois de s'en emparer, sans y réussir; elle devint la conquête d'Ivan Vasiliévitz II, le 15 Février 1553. Etienne Battori la prit le 30 Août 1579; Alexis Mikaïlovitz la reprit en 1655. Les naturels de cette Province ont une origine commune avec les Lettons de la Livonie. Polotsk a deux Châteaux fortifiés, & fait un assez grand Commerce. Sous les Polonois, elle étoit le Siége d'un Palatin, d'un Castellan, d'un Staroste, d'un Tribunal Provincial, & de la Diettine du Palatinat. Le Gouverneur & les Chefs de l'Administration Russe y résident aujourd'hui; elle est le Siége d'un Archevêque Grec-uni, qui conserve les cérémonies de la Lithurgie Grecque, mais qui est réuni, quant au Dogme, à l'Eglise Romaine. Polotsk a un Collége pour l'instruction de la jeunesse, & une Ecole Grecque de Philosophie.

Dizna & *Drissa* sont deux Bourgs au-dessous de Polotsk sur la Dvina.

On trouve au Nord *Sébéjé*, *Sokol*, *Niécherda*, *Oseritché*, petites Villes qui ont appartenu à Ivan Vasiliévitz II. Niécherda a été construite par ce Prince en 1570.

II. *La Province de la Dvina.*

Cette Province est celle qui étoit connue sous le nom de Livonie-Polonoise, ou de Palatinat de Venden. Elle a environ trente lieues dans sa plus grande longueur, & de quinze à seize dans sa largeur moyenne. En cédant la Livonie à la Suède, la Pologne s'étoit réservé cette Province, qui lui appartenoit conjointement avec la Lithuanie. Cette Province avoit un Palatin, un Evêque, un Castellan; elle envoyoit six Nonces à la Diète, deux Polonois, deux Lithuaniens, deux Livoniens.

Ses anciens Habitans s'appelloient *Latiches;* les Polonois appellent cette Contrée *Insland*, & les Allemands *Eisland.* Elle est

peu fertile, & par conséquent peu peuplée. Elle a des lacs, un grand nombre d'étangs, & quelques rivières : le lac de Loubansk est le plus considérable de tous. Elle renferme:

Dinabourg, place forte, sur la rive droite de la Dvina; elle s'appelloit en Langue Latiche, *Naouénès-Pillis*, & elle fut fondée en 1277, par les Chevaliers Teutons. Le fameux Gothard Kettler étoit Chef du Comptoir de cette Ville, dont Ivan Vasiliévitz II s'empara en 1576, & qu'il fit détruire l'année suivante. Etienne Battori la rebâtit & la fortifia. Le Tzar Alexis Mikaïlovitz la soumit le 30 Juillet 1656, & changea son nom en celui de Boris & Gleb. Le Collége de cette Ville est tenu par des Jésuites, qui s'y sont maintenus jusqu'à ce jour.

Kréitsbourg, est une Forteresse située au-dessous de Dinabourg, & sur la rive droite de la Dvina.

Rozitzguen, que les Polonois appellent *Retchilzi*, formoit une Starostie.

Marienhaouzen en formoit une aussi. Elle est située sur un lac; on y trouve l'ancien Château des Archevêques de Riga, construit en 1293.

III. *La Province de Vitepsk.*

Sous la domination de la Pologne, la Noblesse choisissoit son Palatin & quatre Nonces : aujourd'hui, cette Province est pauvre, les guerres continuelles l'ont ruinée, & l'on n'y trouve guère que de vastes forêts. Tels sont les fruits de la guerre.

Vitepsk, Ville forte, sur la rive droite de la Dvina, est entourée de marais. Une partie de cette Ville est bâtie sur une montagne, & l'autre au bas de la colline. Elle a deux Châteaux fortifiés. Les Ecrivains du dixième siècle rapportent que les Peuples du Nord passoient autrefois par cette Ville, & suivoient la Dvina & le Dnepre pour se rendre en Grèce. Elle arrêta

arrêta pendant quelque temps les incursions d'Ivan Vasiliévitz II; mais Alexis Mikaïlovitz s'en empara en 1654. Elle étoit le Siége d'un Palatin & d'une Diettine.

Névél, Ville fortifiée.

Viélisk, est une petite Ville sur la Dvina.

Schéklof, sur le Dnepre, est une Ville qui forme un Comté.

Ce Gouvernement est arrosé par la Dvina, le Dnepre, & par plusieurs petites rivières.





GOUVERNEMENT DE MOHILOF.

IL eſt borné au Nord par celui de Polotsk; à l'Eſt, par ceux de Smolensk, & de la Petite-Ruſſie; au Midi, par la Pologne; & à l'Oueſt, par la Lithuanie. Il eſt diviſé en quatre Provinces, *Mohilof*, *Orcha*, *Meſtiſlavle* & *Rogatchef*. Il s'étend des deux côtés du Dnepre. C'eſt dans ce Gouvernement que ſe donnèrent deux batailles celèbres : dans la première, du 14 Juillet 1500, les Polonois furent entièrement défaits par le Prince Conſtantin, ſur la Védrocha. Dans la ſeconde, près d'Orcha, les Polonois prirent leur revanche & battirent complettement les Ruſſes, le 8 Septembre 1514.

Le Gouvernement de Mohilof choiſiſſoit deux Nonces pour la Diète, & portoit le nom de Palatinat de Meſtiſlavle. C'eſt un pays rempli de marais, & couvert de forêts épaiſſes.

I. *Province de Mohilof.*

Mohilof, Capitale, ſur la rive occidentale du Dnepre, eſt au 54e degré 15 minutes de latitude, au 48e degré 45 minutes de longitude. Elle eſt grande, & défendue par une Citadelle de briques. Elle eſt le Siége d'un Archevêque Grec-Ruſſe. On y trouve un Séminaire pour les Prêtres Ruſſes, un autre pour les Romains, & un Collége de Jéſuites. Mohilof fait un aſſez grand Commerce, & particulièrement en fourrures & en ſavon. Alexis Mikaïlovitz s'en empara en 1654; mais il la rendit à la Pologne en 1660.

II. *Province d'Orcha.*

Orcha, fur le Dnepre, à 25 verftes de Kopouicha. C'eft près de cette Ville que la rivière d'Orchifta fe joint au fleuve. Les Annales Ruffes font mention d'Orcha fous Volodimir Monomaque ; elle faifoit partie de la Principauté de Smolensk. Il y a auffi un Collége de Jéfuites.

Doubrovna, petite Ville, fur la rive gauche du Dnepre, à 30 verftes d'Orcha.

Ladi, petit Bourg, fur la Néréia, à 60 verftes de Smolensk. Il étoit la frontière de la Pologne du côté de la Ruffie.

III. *Province de Meftiflavle.*

Meftiflavle, fur le Véka, qui tombe dans la Socha, & celle-ci dans le Dnepre. Cette Ville, qui eft à 80 verftes de Smolensk, a eu pour fondateur Meftiflaf, fils de Volodimir Monomaque. Ses Defcendans, qui furent Souverains de Smolensk, poffédoient cette Ville. Olguerd, Grand-Prince de Lithuanie, s'en empara, la donna à fon fils *Skirngaïl.* Le fils de celui-ci, nommé Georges, prit le furnom de Prince de Meftiflavle. Ouliana (Julie), fille d'Ivan Jouriévitz fe maria au Prince Mikaïl-Ivanovitz Tchaflavski qui portoit également ce nom. Cette Ville a été ravagée dans toutes les guerres jufqu'en 1526, époque à laquelle Fédor, fils de Mikaïl Meftiflavle, céda fes Etats au Tzar Vafili Ivanovitz.

IV. *Province de Rogatchef.*

Rogatchef, belle Ville, fur le Dnepre. On ne fait pas fi cette Ville eft la même que celle dont les Annales Ruffes font mention en 1411. Mais alors elle s'appelloit la *Grande-Tchertéjé.*

Ce Gouvernement eft arrofé par le Dnepre, le Véker, la Néréia, la Socha, & la Sozna qui la traverfe.

La Ruſſie a joint aux Gouvernemens de Polotsk & de Mohilof, une partie des Territoires de *Rohakzof*, de *Rzekzika* ; la Ville de *Rohakzof* s'y trouve compriſe : elle eſt ſur la rive orientale du Dnepre, & elle étoit le Siége de la Diettine du Pays. La Ruſſie a eu encore la partie du Palatinat de *Minsk*, qui s'étend d'Occident en Orient de la rivière & du lac d'*Odrave*, au Dnepre : on y trouve les petites Villes de *Biélika*, *Tolokzim*, *Koudſin*, *Biélinkzié* ſur le bord d'un lac, & d'*Odroukzka*, ſur un autre lac.

Toutes ces Provinces forment une eſpèce d'équerre, dont la face Septentrionale peut avoir cent lieues de long; l'Orientale eſt plus étendue encore : ce ſont des pays mal peuplés, où il y a peu de richeſſes & de commerce. La Dvina eſt la frontière commune entre la Pologne & la Ruſſie, juſqu'à la Province de Vitepsk. La frontière de celle-ci eſt devenue celle des deux Etats, juſqu'à l'endroit où elle touche à ceux de Polotsk & de Minsk. De ce point, cette frontière ſe marque par une ligne droite juſqu'à la ſource de la *Droujouk* vers *Ordva*, & par le cours de cette rivière juſqu'à ſon embouchure dans le Dnepre, qui la continue juſqu'à la petite Ville de *Stoïka* ou *Stoïki*, & au Diſtrict de la Ville de Kiof, qui eſt le même, ce qui forme une étendue de 13,000 verſtes quarrées, ou 2600 lieues quarrées.



GOUVERNEMENT
DE LA PETITE RUSSIE.

CE Gouvernement eſt borné au Nord par celui de Mohilof; à l'Eſt, par ceux de Belgorod & de la Slobode; au Sud, par la Nouvelle-Ruſſie; & à l'Oueſt, par la Pologne. On l'a diviſé en dix Régimens.

I. *Le Régiment de Kiof, diviſé en ſix Compagnies.*

Kief ou *Kiof*, Capitale, ſur le Dnepre, eſt ſituée au 48ᵉ degré 47 minutes 30 ſecondes de longitude, & au 50ᵉ degré 30 minutes de latitude, à 852 verſtes de Moskou. Suivant les Hiſtoriens Polonois, elle doit ſon nom à un Prince Slavon, nommé *Kii*, qui la fit conſtruire vers l'an 430. On a vu qu'Oskold & Dir y regnèrent après lui, & que les Princes de Novogorod y établirent leur réſidence en 880. En 1037, le Grand-Prince Jaroſlaf Volodimirovitz, la déclara Capitale de la Ruſſie. Au treizième, lors de la révolution des Tatars, elle paſſa ſous la domination des Ducs de Lithuanie, & enſuite ſous celle de la Pologne. Elle fut rendue à la Ruſſie en 1667, par la paix d'Androuſſof; & finalement, cette Puiſſance la poſſéda en entier en 1686.

Kiof eſt diviſée en trois Villes qui n'en forment qu'une, revêtue d'un retranchement. 1°. La Forterеſſe de *Petcherski*, avec ſon Fauxbourg; 2°. l'ancienne Ville de Kiof; 3°. la Ville de Podolie. Chacune d'elles a ſa Forterеſſe particulière. La Ci-

tadelle Petcherski eſt conſtruite ſur la montagne au Midi; le Gouverneur & le Commandant en Chef y réſident. Elle renferme des Caſernes, des Magaſins, pluſieurs Egliſes, & le riche Couvent qui porte ſon nom. On y trouve deux cavernes voûtées, & ſemblables à un vaſte labyrinthe. Elles ſont diviſées en appartemens & en chapelles qui renferment les corps d'un grand nombre de Moines, que l'Egliſe Ruſſe met au nombre de ſes Saints. Ce qui contribue beaucoup à augmenter les richeſſes de ce Monaſtère, c'eſt la fréquence des pélerinages qu'on y fait. On prétend que ces grottes ou catacombes ont été commencées par *Hilarion*, Saint & Savant Eccléſiaſtique qui vivoit en Hermite, & qui fut élu Métropolitain de Kiof, du conſentement unanime du Clergé, en 1051. Leur augmentation eſt dûe aux Moines *Antoine* & *Théodoſe*, qui fondèrent ce Monaſtère à la fin du onzième ſiècle. Il renferme une aſſez belle Bibliothèque, & une Ecole pour les jeunes gens qui ſe deſtinent à l'état Eccléſiaſtique. Le Métropolitain y réſide. La Fortereſſe eſt revêtue d'un rempart & de neuf baſtions. Le Fauxbourg eſt très-vaſte, & toutes ſes maiſons appartiennent aux Moines. L'ancienne Ville eſt ſituée vers le Nord; elle eſt défendue par quelques ouvrages à corne & à couronne. Elle renferme le Temple de Sainte Sophie, & le Couvent de Saint-Michel, où ſont dépoſées les Reliques de Sainte Barbe. La Ville de Podolie eſt dans une plaine ſur le Dnepre. Il y a un Palais avec un grand jardin. Elle a des Magiſtrats particuliers qui ne dépendent point du Commandant. Cette Ville a un Gymnaſe où l'on envoie des Etudians de toutes les Contrées de l'Empire; neuf Moines y rempliſſent les fonctions de Profeſſeurs. Lorſque Kiof étoit ſous la domination Polonoiſe, on y établit un Evêque Romain, un Collége de Jéſuites, & un Couvent de Dominicains.

Vichégorod. Les Annales Ruſſes font ſouvent mention de cette

Ville. Elle eſt ſituée ſur une haute montagne, baignée par la Protva. Son Territoire, compoſé de cinq Bourgs & de trente-ſix Villages, contenoit, ſuivant le dernier dénombrement, 5200 ames. L'Impératrice Eliſabeth en fit préſent au Comte Alexandre-Ivanovitz Schouvalof, qui y a fait bâtir des Hopitaux. On y a établi deux Foires très-frequentées.

II. *Le Régiment de Néjin, formé de quatorze Compagnies.*

Néjin, ſur l'Oſter, qui ſe jette dans la Deſna, à 138 verſtes de Kiof. C'eſt une des quatre Villes de *ſûreté*, où il y a une garniſon & un Commandant : elle eſt environnée d'un mur de terre. On y trouve beaucoup de Grecs & d'Arméniens qui font un grand commerce avec la Turquie, la Pologne & la Siléſie. Il s'y tient annuellement une Foire célèbre.

D'après les Obſervations Aſtronomiques, faites en 1783, par le Profeſſeur Inokodzof, Néjin eſt au 51ᵉ degré 2 minutes 45 ſecondes de latitude, au 49ᵉ degré 22 minutes 30 ſecondes de longitude de l'Iſle-de-Fer, & au 30ᵉ degré 22 minutes 30 ſecondes de Paris. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée eſt à 10 degrés Oueſt.

Batourin, ſur la *Séima*, qui ſe jette dans la *Deſna*, à 219 verſtes de Kiof. Cette Ville a été la réſidence des Hetmans juſqu'en 1708 qu'elle fut détruite par Pierre I, à l'occaſion de la trahiſon de Mazeppa. Elle fut rebâtie enſuite, & l'Impératrice Eliſabeth l'a donnée en toute propriété, ainſi que la Ville de *Potchet*, au Maréchal-Comte de *Razoumofski*, dernier Hetman des Koſaques.

Gloukof, Ville ſituée ſur l'*Eſman*, à 302 verſtes de Kiof, & à 550 de Moskou, ſous le 52ᵉ degré 2 minutes 30 ſecondes de longitude, & le 51ᵉ degré 40 minutes 45 ſecondes de latitude. Après la deſtruction de Batourin, elle eſt devenue la réſidence

des Hetmans. Elle eſt celle de tous les Tribunaux de ce Gouvernement.

III. *Le Régiment de Tchernigof, qui a ſix Compagnies.*

Tchernigof, ſur la Deſna, exiſtoit déjà dès le dixième ſiècle. C'étoit la Capitale de la Principauté de ce nom, qui étoit une des plus conſidérables de la Ruſſie. En 1026, les Princes Jaroſlaf & Meſtiſlaf la déſignèrent pour barrières de leurs Etats. Cette Ville ſouffrit beaucoup des ravages des Tatars. Elle a aujourd'hui une garniſon Ruſſe, un Commandant, un Archevêque, un Séminaire, & une Imprimerie.

IV. *Le Régiment de Starodoub, qui a dix Compagnies.*

Starodoub, ſur la *Vabla*, à 494 verſtes de Moskou. C'eſt une des quatre Villes de *ſûreté*. On a vu dans l'Hiſtoire ancienne, des Princes de ce nom, qui deſcendoient de la branche des Princes de Volodimir, & qui ſe ſoumirent à Ivan Vaſiliévitz I en 1500.

Novogorod Séverski, ſur la Deſna. On lui a donné le nom de *Séverski* ou de *Sévérie*, parce qu'elle eſt au Nord de Kiof, qui portoit anciennement celui de Sévérie; on appelloit *Sévériani*, les Peuples de cette Contrée,

V. *Le Régiment de Péréiaſlavle, qui a ſeize Compagnies.*

Péréiaſlavle, à 60 verſtes de Kiof, ſur la *Troubéjé*, qui ſe jette dans le Dnepre. Cette Ville doit ſa fondation à Volodimir I, & ſes Princes particuliers deſcendoient de Rourik. Elle eſt auſſi une des quatre Villes de ſûreté. C'eſt à Péréiaſlavle, que les Koſaques ſe ſoumirent à la Ruſſie, le 6 Janvier 1654. Cette Ville a un Fort avec garniſon Ruſſe, un Evêque & un Séminaire.

VI.

VI. *Le Régiment de Prilouki, formé de fept Compagnies.*

Prilouki, eft fituée fur l'Ouda, à 120 verftes de Kiof.

VII. *Le Régiment de Loubni, formé de douze Compagnies.*

Loubni, eft une jolie Ville, bâtie fur une montagne, qui eft baignée par la *Soula*. Sa latitude eft de 50 degrés 37 minutes; fa longitude de l'Ifle-de-Fer eft au 50e degré 31 minutes 10 fecondes. La déclinaifon de l'aiguille aimantée eft de 9 degrés 5 minutes Oueft. Pierre I établit dans cette Ville une Apothicairerie militaire, deftinée pour les troupes en campagne.

Glinsk, fur la *Soula*. C'eft de cette Ville que les Princes *Glinski*, fameux dans les faftes de l'Hiftoire de Ruffie & de la Pologne, tiroient leur nom.

VIII. *Le Régiment de Gadiatch, formé de neuf Compagnies.*

Gadiatch ou *Gaditch*, à 220 verftes de Kiof, eft une Ville bâtie fur une montagne, au pied de laquelle coule la Pfol, qui fe jette dans le Dnepre. Les Lecteurs fe rappellent que pendant l'hiver de 1709, plus de deux mille hommes de l'Armée de Charles XII y moururent de froid, & qu'un grand nombre d'autres furent perclus de leurs membres près du lieu dont il s'agit.

IX. *Le Régiment de Mirgorod, formé de quinze Compagnies.*

Sorotchinski, qui eft le chef-lieu de ce Régiment, eft une petite Ville.

Mirgorod, fur la Korol, qui tombe dans la Pfol, & qui va fe jetter avec elle dans le Dnepre, eft éloignée de 30 verftes de Loubni.

X. *Le Régiment de Poltava, formé de feize Compagnies.*

Poltava, eft une Forterefle bâtie fur une éminence, près de

la Vorskla, à 120 verstes de Loubni. Il y a un Commandant Russe; le Colonel du Régiment de Kosaques n'a d'inspection que sur son Corps. Les Bourgeois y font un grand Commerce avec la Krimée & la Pologne. Cette Ville sera à jamais célèbre par la défaite de Charles XII.

Pérévolochna, Ville & Forteresse frontière, sur le Dnepre, à 70 verstes de Poltava. Elle a une garnison Russe & de l'Artillerie. C'est au-dessus de cette Ville que Charles XII traversa le fleuve après avoir perdu la bataille; & c'est dans les environs que le Général Loévenhaupt fut fait prisonnier avec le Corps de troupes qu'il commandoit.

Le Gouvernement de la Petite-Russie est arrosé par le Dnepre, la *Desna*, la *Korol*, la *Psol*, l'*Oster* & la *Soula*.

La *Desna*, qui a sa source près de Roslavla, passe par les Villes de Briansk, de Troubchevsk, Novogorod-Séverski, Sosnitz, Tchernigof, Oster, Kiof, & se jette dans le Dnepre. Ses rives sont élevées; elle est assez profonde depuis Briansk jusqu'à Kiof, pour porter des bateaux. On y fait flotter beaucoup de bois.

La *Soula* a sa source au-dessous de la Ville de Romen : elle traverse celles de Glinsk, Lokvitsa, Senjara, Loubni, Loukomli, & va se jetter dans le Dnepre. Ses rives sont élevées & ses eaux marécageuses.

Les Chroniques Russes font souvent mention de deux rivières considérables qui arrosoient ce pays : c'étoit la *Troubéjé* & la *Stoubna*. On a trouvé dans leurs anciens lits des débris de grandes barques. Mais elles ne forment plus aujourd'hui que des marais épars.

L'Ukraine, par sa fécondité & par la température de son ciel, peut être regardé comme le Paradis Terrestre de l'Empire. C'est une vaste plaine arrosée par plusieurs belles rivières, en-

trecoupées de prairies, de champs & de forêts agréables. Auſſi produit-elle des récoltes en ſi grande abondance, que les Habitans n'ont pas aſſez de place pour les héberger. Ses terres ſont propres à toute eſpèce de cultures; elle fournit beaucoup de cire, de miel, de tabacs, de chanvre, de lin, &c. Sous les règnes d'Eliſabeth & de Catherine II, on a eſſayé d'y planter des mûriers; mais juſqu'à préſent, cette tentative n'a pas eu le ſuccès qu'on en devoit eſpérer, ſoit par la faute de ceux qui ont entrepris ces plantations, ſoit par les obſtacles qu'ils ont rencontrés de la part des nationaux. Le défaut de ſuccès n'eſt pas une raiſon pour faire abandonner un projet utile. Mon père a vu la plantation que M. le Conſeiller Teplof a faite dans cette Contrée en 1759. Les mûriers y étoient nombreux & promettoient beaucoup. J'en conclus qu'avec plus d'intelligence, des ſoins vigilans, & une protection plus marquée de la part du Gouvernement, les Koſaques de l'Ukraine parviendroient à établir parmi eux une branche de Commerce avantageuſe.

Le ſol de l'Ukraine paroît également propre à la culture de la vigne & des oliviers. La nature de ſon ſol eſt une terre noire, imprégnée de ſalpêtre; les pâturages y ſont excellens. Les Koſaques entretiennent beaucoup de haras; les chevaux ſont vifs & robuſtes. Les beſtiaux y ſont grands & forts, & ſurpaſſent en grandeur ceux de l'Europe. L'Ukraine vend annuellement environ dix mille bœufs, qui paſſent dans la Siléſie & dans la Saxe. Les rivières y abondent en poiſſons excellens, & en oiſeaux aquatiques; les forêts ſont remplies de gibiers; enfin, l'Ukraine ſeroit un des pays les plus heureux de l'univers, ſi les ſauterelles qui viennent de la Krimée, n'en étoient pas le fléau; ſi les hommes y ſecondoient la nature, & s'il y avoit une communication avec la mer. Les Koſaques ſont d'une haute taille, robuſtes, fiers, encore jaloux de leur liberté; mais ils ſont auſſi

inconstans, ivrognes. Je renvoie les Lecteurs au second volume de l'Histoire ancienne de Russie.

Toute l'Ukraine abonde en salpêtre : il arrive souvent qu'on en trouve dans un état de crystallisation, imparfait à la vérité, mais très-sensible, sur la superficie même de la terre. M. Gmélin a observé dans beaucoup d'endroits, que les bêtes à cornes & les moutons font des trous dans la terre d'une demi-aune de profondeur, pour en extraire les molécules de ce sel.

On distille en Ukraine une grande quantité d'eau-de-vie de grain; on en fait avec des prunelles, *prunus spinosa*, bien mûres, qu'on écrase légèrement. On jette par-dessus, une quantité proportionnée d'eau-de-vie de grain, & l'on place ce mélange dans un lieu chaud, pour qu'il subisse une espèce de fermentation. Lorsque l eau-de-vie est imprégnée des parties essentielles du fruit, on la filtre. Les personnes riches rendent cette liqueur plus agréable, en substituant une eau-de-vie de France à celle de grain. On prépare aussi dans ce pays un vin de cerise très-agréable, & très-sain; on en fait de même avec le jus de framboise, *rubus idæus*, mêlé avec du vin.

Ukraine vient des mots *Krai*, *Kraïna*, qui signifient *extrémité*, *frontière*. C'est ainsi que le pays des Tatars de la plaine est nommé *Boudziak*, le *Coin*, l'*Angle*, parce qu'il se termine vers le Danube en un angle assez aigu.



GOUVERNEMENT DE BELGOROD.

Il est borné au Nord par le Gouvernement de Moskou ; à l'Est, par celui de Voronèje ; au Midi, par celui des Slobodes de l'Ukraine ; & à l'Oueſt, par la Petite-Ruſſie. Il ſe diviſe en trois Provinces, celle de Belgorod, de Sevsk & d'Orlof.

I. *La Province de Belgorod.*

Belgorod, ou Ville Blanche, Capitale, ſur la rive ſeptentrionale du *Donetz*, au 54e degré de longitude, au 51e degré de latitude, & à 604 verſtes de Moskou. Elle a été bâtie en 1597, & non en 990, comme le dit M. Buſching. Elle le fut d'abord ſur une montagne dont elle prit le nom : on l'a rebâtie enſuite dans un vallon. On la diviſe en ancienne & nouvelle ; elle a trois grands fauxbourgs. Elle eſt le ſiége d'un Evêque, & renferme 1750 Marchands qui y font un commerce aſſez conſidérable. *Sarkel*, ancienne Capitale des Kozars, étoit ſituée près de Belgorod.

Koursk, belle Ville ſur le *Séim*, à 120 verſtes de Belgorod. On compte à Koursk 3789 Marchands. A 30 verſtes de cette Ville eſt un Monaſtère près duquel ſe tient une Foire nommée *Korennaia*, où les Marchands Ruſſes, Allemands & Aſiatiques ſe rendent. Il s'y vend auſſi beaucoup de chevaux.

II. *La Province de Sevsk.*

Sevsk, Ville provinciale ſur la *Seve*, à 480 verſtes de Moskou & à 270 de Belgorod. Elle renferme 992 Marchands. La Seve

tombe dans la Nérouze, & celle ci dans la Desna au-dessous de Troubtchevsk.

Kromi, Ville sur l'Oka, à 130 verstes de Sevsk.

Karatchef, sur la *Snézet*, à 120 verstes de Sevsk. On y compte 1368 Marchands.

Briansk, située sur une hauteur baignée par la Desna. On y compte 1516 Habitans qui y font un assez grand commerce. Il y a près de cette Ville un bois, par où on peut se rendre au Dnepre. Pierre I y avoit fait construire des galères, & en 1737, l'Impératrice Anne y fit construire mille bâtimens, armés chacun de quatre canons.

Troubchevsk, belle Ville sur la Desna, à 10 verstes de Sevsk, & à 340 de Belgorod. On y compte 959 Marchands.

Ilsk, jolie Ville sur le Séim, à 60 verstes de Sevsk, & à 540 de Moskou. On y compte 1075 Marchands.

Poutivle ou *Poutimle*, jolie Ville sur le Séim, à 120 verstes de Sevsk, & à 150 de Belgorod. On y compte 976 Marchands.

III. *La Province d'Orlof.*

Orel, Ville provinciale sur l'Oka & l'Orlik, à 180 verstes de Sevsk, & à 300 de Moskou. Il y a dans cette Ville dix-sept Eglises, tant en pierres qu'en bois, deux Couvens de femmes & un d'hommes. On y compte 4134 Marchands qui y font un grand commerce de grains, qu'ils envoient à Pétersbourg.

Bolkof, sur une hauteur baignée par la *Nougra*, qui tombe dans l'Oka. Cette Ville, qui est à 56 verstes d'Orel & à 290 de Moskou, renferme 3977 Marchands, quinze Eglises & deux Couvens. Il y a de belles Tanneries. On y fait un grand commerce de bottes, de gands & de bas de laine.

Biélef, Ville sur une hauteur baignée par l'Oka, à 90 verstes d'Orel, & à 250 de Moskou. Elle a quinze Eglises, deux Couvens,

un d'hommes & un de filles. On y compte plus de 700 maisons. Il y a 2331 riches Marchands, qui font de grandes exportations à Pétersbourg. Les Maréchaux & les Marchands Pelletiers y font en grand nombre. On fabrique encore à Biélef des couteaux dont on vante les lames.

Mtféisk ou *Mtfénesk*, fur la *Soucha*, à 40 verftes d'Orel, & à 310 de Moskou. On y compte 1304 Marchands.

Le Gouvernement de Belgorod eft arrofé par le *Donetz*, le *Séim*, la *Defna*, la *Sève*, la *Néroufe*, le *Snézet*, la *Nougra*, l'*Orlik*, la *Soucha*, & par l'*Oka*.

Le *Séim* prend fa fource au-deffus de Koursk, & fe jette dans la *Defna*. Son eau eft bonne; elle eft très-poiffonneufe, mais elle n'eft pas navigable, à caufe du grand nombre de moulins qu'on y a établis. La *Defna* fe jette dans le Dnepre.

Le Gouvernement de Belgorod produit une grande quantité de bleds, & la culture du froment s'y augmente tous les jours; auffi ce Gouvernement eft-il un des plus riches de la Ruffie.



GOUVERNEMENT DES SLOBODES D'UKRAINE.

Ce Gouvernement a au Nord celui de Belgorod ; à l'Eſt, celui de Voronèje ; au Midi, celui de la Nouvelle-Ruſſie ; & à l'Oueſt, celui de la Petite-Ruſſie.

En 1650, pendant la guerre des Koſaques avec les Polonois, pluſieurs de ces Koſaques paſsèrent avec leurs familles de l'autre côté du Dnepre ; de-là ils ſe rendirent dans le Gouvernement de Belgorod, où on leur donna des déſerts & la permiſſion de vivre ſuivant leurs Loix. On en forma enſuite cinq Régimens d'Huſſards, qui ſe ſont très-diſtingués dans la dernière guerre contre les Turcs.

Ce Gouvernement ſe diviſe en cinq Provinces.

I. *Province de Karkof.*

Karkof, Capitale, ſur les rivières de *Karkof* & de *Lopſane*, à 630 verſtes de Moskou. Il y a dix Egliſes & deux Couvens, avec un Collége où l'on enſeigne la Théologie, les Langues Latine & Allemande. Le Gouverneur y réſide. Le Profeſſeur Inokodzof a obſervé en 1783 la longitude & la latitude de cette Ville : ſa latitude eſt de 49 degrés 59 minutes 22 ſecondes, ſa longitude de l'iſle de Fer eſt de 53 degrés 51 minutes ; & la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, à 7 degrés 45 minutes, Oueſt.

II.

II. *Province d'Oſtrogoïsk.*

Oſtrogskoï, Ville provinciale au confluent de l'*Oſtrogoſcha* & de la *Soſna* ſur laquelle on a conſtruit un pont; elle a été bâtie en 1652. Elle eſt ſituée dans un terrein entièrement plat. Un rempart très-ſimple, un petit arſenal & un magaſin à poudre en font, en quelque ſorte, une Place de guerre. Elle a un Hopital pour les pauvres & un Couvent de Religieuſes. Le nombre des Habitans ſe monte à 3719 Koſaques, & environ 200 autres Habitans. Il s'y fait un grand commerce d'eau-de-vie, & en 1768, les Habitans en ont vendu 200 mille védro à la Grande-Ruſſie ſeule. Ils jouiſſent des priviléges de pouvoir diſtiller & faire le commerce de l'eau-de-vie, d'acheter & de vendre des ſerfs, &c., priviléges qui leur ont été accordés par Alexis Mikaïlovitz. *Ribna* eſt le fauxbourg de cette Ville; il tire ſon nom du mot *Riba*, poiſſon, à cauſe du lac voiſin qui eſt très-poiſſonneux. On a établi près de cette Ville, en 1768, une Colonie Allemande de 72 familles.

III. *Province de Soumi.*

Soumi, Ville provinciale ſur la Pſole, à 604 verſtes de Moskou.

IV. *Province d'Aktirka.*

Aktirka, Ville provinciale ſur la rivière du même nom qui tombe dans la *Vorskla*. Elle eſt à 684 verſtes de Moskou.

V. *Province d'Izioum.*

Izioum, Ville provinciale. C'eſt une Place forte ſur une montagne près du Donetz. Pour augmenter ſa force, on a bâti une redoute ſur une montagne voiſine.

A 18 verſtes d'Oſtrogoïsk, on trouve le Couvent de *Diſvogorkoï*, près duquel on voit plus de vingt pyramides rangées ſur une

ſeule ligne, à deux ou trois toiſes de diſtance l'une de l'autre. Ces pyramides paroiſſent de loin d'une forme ſi régulière, qu'on les prendroit réellement pour un ouvrage de l'art. Elles ont environ dix-huit pieds de haut, huit pieds neuf pouces de large, & ſix pieds & demi d'épaiſſeur. La première de ces pyramides, & qui touche au Couvent, eſt la plus remarquable & la plus grande : on a bâti une Egliſe dans ſon intérieur, & on y a pratiqué une rampe ſouterraine aſſez longue, en forme d'eſcargot. On ignore l'époque de ces conſtructions. Il y a dans la ſeconde pyramide une cellule de Moine, & une de commencée dans la troiſième. Les autres n'offrent rien d'intéreſſant, que de très-beaux millépores pétrifiés.



GOUVERNEMENT
DE LA NOUVELLE-RUSSIE.

Ce Gouvernement a été érigé en 1762. Il a porté d'abord le nom de *Nouvelle-Servie*, à cause du grand nombre de familles Serbes d'Illyrie qui s'y sont établies depuis 1754. Il est situé entre le Dnepre & le Bog, vers les bords supérieurs du grand & du petit Ingoul, sur les frontières de la Pologne. Il est borné au Nord par la Slobode d'Ukraine & le Gouvernement de Voronèje; à l'Est, par le Don; au Sud, par le Gouvernement d'Azof; & à l'Ouest, par la Bessarabie. Il se divise en deux Provinces.

I. *La Province d'Elissavetgrad.*

Krémentschouk, Capitale, sur la rive du Dnepre. Les Chefs de la Province y résident.

Elissavetgrad, sur l'Ingoul, au 47e degré 23 minutes de latitude. Elle a été construite en 1754 par l'Impératrice Elisabeth qui lui a donné son nom. Il y a un Commandant, un Commissaire pour les frontières, & un Inspecteur surveillant les Raskolniks.

La *Setcha* des Kosaques Zaporoïski étoit comprise dans cette Province. Elle occupoit une étendue de 200 verstes. Elle étoit située sur le bord occidental du Dnepre, au 47e degré 31 minutes de latitude, & au 52e degré 1 minute 30 secondes de longitude.

II. *La Province de Catherine, qui est composée des Lignes d'Ukraine.*

Pierre I avoit formé le projet de faire construire ces Lignes pour arrêter les incursions des Tatars de la Krimée : l'Impératrice

Anne les fit exécuter en 1731; elles furent achevées en 1732, mais les Forts ne le furent qu'en 1740. Les Lignes, dont la droite est appuyée au Dnepre & la gauche au Donetz, consistent en seize Forts & en quatre Villages fortifiés. Ces Forts ont un bon parapet de terre fraisé, un fossé rempli d'eau, & la contrescarpe palissadée. Outre ces seize Forteresses, il y a encore 142 redoutes & des redents tout le long des Lignes, qui sont défendues par dix Régimens de Cavalerie & un de Dragons.

Biélefskaia Krépost, ou *Biélefsk*, est la plus considérable de ces Forteresses.



GOUVERNEMENT D'AZOF.

Ce Gouvernement comprend les pays cédés à la Ruffie par la Paix conclue à Boudjouk-Kaïnardgi en 1774, ainfi que plufieurs diftriâs qui ont été démembrés des Gouvernemens de Voronèje & de la Petite-Ruffie.

Il eft borné au Nord & à l'Eft, par ceux de Voronèje & d'Aftrakan; au Midi, par le Kouban, la mer d'Azof, les déferts de la Krimée & la mer Noire; à l'Oueft, par le Gouvernement de la Nouvelle-Ruffie. Il fe divife en deux Provinces, qui font Azof & Bakmout.

I. *La Province d'Azof.*

Azof, fur la rive gauche du Don, à 30 verftes de fon embouchure, fous le 56ᵉ degré 59 minutes de longitude, & le 47ᵉ degré 20 minutes de latitude. Cette Ville fut bâtie par les Grecs qui lui donnèrent le nom de *Tanaïs*, vers le tems de la naiffance de J. C. Elle tire fon nom aĉtuel d'un Prince des Polovitzi, nommé *Azop* ou *Azioup*. Les Polovitzi l'ont poffédée dans les XIᵉ & XIIᵉ fiècles; mais elle fut plus d'une fois la conquête des Ruffes. Les Génois, qui s'en emparèrent au commencement du XIIIᵉ fiècle, lui donnèrent le nom de *Tana*. *Taktamich* s'en rendit maître; & il exifte des monnoies frappées à Azof, fur lefquelles on trouve fon nom. *Timour-Bek* la conquit en 1392. Elle paffa fous la domination des Kans de Krimée, qui la pofsédèrent jufqu'en 1471, époque à laquelle les Turcs s'en emparèrent, & lui donnèrent le nom

d'*Azak* ou *Adzak*. Les Kosaques du Don la prirent en 1637; ils la réduisirent en cendres en 1641, après avoir soutenu un long siége contre les Turcs : ceux-ci la rebâtirent & la fortifièrent. On a vu dans l'Histoire Ancienne comment les Russes vinrent l'assiéger en 1695. Après s'être emparé de deux tours très-fortes, situées hors de la Ville, ils la forcèrent de se rendre l'année suivante. Elle rentra sous la domination Turque, en 1711, par la Paix du Prouth; mais en 1737 les Russes la reconquirent une seconde fois. Ils furent obligés de la démolir entièrement par le Traité de Belgrade, en 1739. Depuis cette époque elle fut inhabitée jusqu'en 1769. Les Russes la reconstruisirent, & elle se trouve aujourd'hui dans un bon état de défense.

En travaillant aux fortifications, on déterra en 1769 un canon qui avoit une inscription Génoise. Pendant tout le tems que dura ce travail, les Officiers & les Soldats furent obligés de camper & de se construire des baraques de joncs, qui dans ces contrées tiennent lieu de bois de chauffage. On voit dans le Cabinet de Pétersbourg plus de 500 monnoies Tatares qui ont été frappées à Azof : M. le Professeur Bayer en a fait une description particulière.

Saint-Dimitri, Fottereſſe sur le Don, près de l'embouchure de la Témernik, à 30 verstes d'Azof. Elle a été bâtie pour protéger le commerce qu'on faisoit alors avec les Turcs & les Grecs; on y avoit établi une Douane. Cette Ville s'appelloit anciennement Témernikof.

Tcherkask, Capitale des Kosaques du Don, à 60 verstes d'Azof, à 1208 de Moskou. Cette Ville est située au 57e degré 21 minutes 30 secondes de longitude, & au 47e degré 13 minutes de latitude. Elle est baignée au Nord & à l'Ouest par le Don, & au Midi par la Vastievka. Elle est sujette aux inondations du printems, qui s'étendent jusqu'à dix verstes dans l'intérieur des terres. Il arrive

quelquefois que les eaux y féjournent jufqu'à la fin de Juillet. Cet inconvénient a obligé les Habitans de bâtir les maifons fur piloris, dans les quartiers les plus fujets à l'inondation ; & fouvent même ils ne peuvent communiquer entr'eux qu'au moyen des nacelles, parce que les eaux emportent jufqu'aux ponts. Les fortifications de Tcherkask font conftruites en bois. Les Habitans commercent par mer avec les Grecs, & par terre avec les Peuples du Kouban & de la Krimée. Cette Ville eft le lieu de l'affemblée générale des Kofaques ; ils y dépofent en tems de guerre ce qu'ils ont de plus précieux. On trouve près de Tcherkask des Kalmouks qui ont embraffé la Religion Grecque, & qui s'allient fouvent avec les Kofaques. Ceux-ci tirent le fel qui leur eft néceffaire des lacs de *Monoski*, dans le Steppe du Kouban ; mais ils font obligés de fe réunir en grand nombre & de marcher en armes, pour fe défendre contre les attaques des Tatars de cette contrée. Ce fel fe forme à la fuperficie de l'eau. En tems de paix, le poud de ce fel fe vend de dix à quinze fols, & en tems de guerre, depuis cinquante jufqu'à cent fols.

Taganrok ou *Tangarok*, Forterefſe avec un Port confidérable. Elle eft fituée dans un havre de la mer d'Azof, à 30 verftes de l'embouchure orientale du Don, & à 389 à l'occident de Pérékop. Elle a été conftruite en 1696 par Pierre I qui lui donna le nom de Forterefſe de la Trinité. Sa fituation eft auffi agréable qu'avantageufe ; fon Port, profond & fûr, eft fi vafte, qu'une Flotte entière pourroit y mouiller. A la Paix du Prouth, cette Forterefſe & fon Port avoient été détruits : on les a rétablis en 1769. Tangarok eft au 55ᵉ degré 57 minutes 30 fecondes de longitude, & au 47ᵉ degré 12 minutes de latitude.

Pétrovsk, conftruit en 1696. Cette petite Ville fut peuplée de Colons tirés de la Petite-Ruffie : mais à la paix du Prouth, ils furent tranfportés à Pavlosk.

Kerson, Forteresse & Port sur l'Ingoul, près de son embouchure dans le Dnepre. Elle est située au 46[e] degré 38 minutes 30 secondes de longitude de l'Isle-de-Fer, ou au 31[e] degré 19 minutes 45 secondes de Paris; & au 46[e] degré 48 minutes 30 secondes de latitude : la déclinaison de l'aiguille aimantée est de 10 degrés Ouest. La peste l'a ravagée en 1783; on a fait monter le nombre des morts de Kerson & de Gloubakof à seize mille; & il n'est resté que sept à huit personnes dans ce dernier Port, situé à l'embouchure du Dnepre.

Le terrain sur lequel Kerson a été bâti, est désigné dans les anciennes Cartes de l'Ukraine, sous le nom d'*Ika-Polik.* On l'a repeuplé de Colons. Catherine II y a établi une Amirauté & des chantiers pour les vaisseaux de guerre; mais il est probable que *Kerson* de Krimée deviendra le principal Port de la mer Noire.

Les Lignes du Dnepre sont composées de sept Forteresses éloignées de trente verstes l'une de l'autre : elles ont été construites en 1770, pour garantir les Colonies Russes des invasions des Tatars de Krimée.

II. *La Province de Bakmout.*

Bakmout, sur la rivière de ce nom, à 760 verstes de Moskou. Elle est située en partie sur une élévation du côté Occidental de la rivière, & en partie dans une vallée à l'Orient. Ces deux Villes sont fortifiées; mais la Citadelle touche la partie Occidentale. Bakmout est fameuse par ses sallnes; tous les puits y sont salés, & de-là la nécessité pour les Habitans d'aller chercher de l'eau douce du fleuve, qui en est à sept verstes. La Couronne entretient un Corps de troupes régulières & des Kosaques pour la défense de cette Ville. Ses environs sont très-fertiles

fertiles & remplis de mines. La rivière de Bakmout, qui se jette dans le Donetz, se dessèche souvent pendant l'été.

Le Gouvernement d'Azof est arrosé & fécondé par le Dnepre, le Don, le Donetz, la *Témernik*, la *Vaslievka*, &c.

Le Voyageur, qui, au sortir du Gouvernement de Voronèje, entre dans celui d'Azof, est fort étonné de trouver une vaste plaine, inculte & sauvage. Mais ce n'est point la nature du sol qui fait de cette plaine un désert de 807 verstes de longueur, c'est la paresse des Kosaques du Don. La rive Occidentale de ce fleuve est montagneuse & presque dénuée de bois : l'Orientale est unie & parsemée de quelques chênes, de peupliers, de saules, &c. Le Don divise cette Contrée en deux déserts, qui renferment des lacs & des marais, dont quelques-uns sont permanens, & les autres accidentels par les débordemens du Tanaïs & des autres rivières. Quelques hordes de Kalmouks passent l'été dans le Steppe Oriental.

Le terrain des environs de *Kazanka* est argilleux. Il devient une craie mêlée de sable près d'*Oustckoperskaia*. La nature de ce sol change près de *Cimlia*, elle devient un composé d'argille & de sable. Mais si le Steppe qui touche à Krémenskaia n'offre qu'un sol aride & stérile, la rive opposée du Volga est fertile & bien boisée.

Dans les environs de *Badskaia*, on trouve un grand nombre de tombeaux, & il y en a deux entr'autres, au-dessus desquels il y a deux statues, dont l'une représente un homme & l'autre une femme, qui paroissent Tatars. Ces statues paroissent faites d'une terre gypseuse. Les ossemens des personnes enterrées dans ces tombeaux, sont toujours couchés d'Occident en Orient. Lorsque ces ossemens sont ceux d'un homme, on trouve parmi eux des sabres & des anneaux d'or & d'argent ; s'ils sont d'une femme, on y trouve des ornemens analogues à son sexe.

L'abſynthe commune, l'eſtragon, l'auronne, l'aunée, croiſſent dans les déſerts de Kazanka, en ſi grande abondance, qu'on pourroit en charger des voitures. Les Habitans n'en font aucun uſage médical. Les vaches & les chevaux mangent de toutes les eſpèces d'abſynthe, tandis que les moutons n'y touchent pas. Mais le lait des vaches qui en mangent conſerve l'amertume de la plante; cela doit être, puiſque le lait n'eſt qu'une émulſion végétale. Les Koſaques du Don connoiſſent l'emploi de l'épine-vinette; & ils font du parenchyme de la ſeconde écorce du peuplier noir, *populeus nigra*, des bouchons, dont ils ſe ſervent pour faire tenir droits dans l'eau les bâtons de leurs filets. L'extrême légéreté de ce bois eſt très-propre à cet uſage.

Sur les bords du Don, près d'*Ouſtchoperskaia*, on trouve l'éponge aquatique: les femmes Ruſſes & Koſaques s'en ſervent en guiſe de fard, & l'emploient comme vermifuge. La grande ſoude abonde près de *Pérékopskoï*. Toutes les eſpèces de régliſſes viennent dans les environs de *Pétihenskaïa*. L'eſpèce qu'on appelle *glabra*, & l'ellébore blanc ſont très-communs ſur les rives du Don. Les Habitans du Territoire d'*Iéſalaouska*, aſſurent que lorſque les moutons ont mangé de la cigüe aquatique, *phellandrum aquaticum*, ils périſſent infailliblement. M. de Linné attribue cette propriété meurtrière pour les moutons, ainſi que pour les chevaux, à un ſcarabée du genre des charançons, *curculio*, qui vit ſur cette plante; mais M. Gmélin cadet, qui a ſouvent examiné cette plante avec ſa racine, n'y a jamais trouvé de ſcarabée, ni aucun vers. Comme elle croît dans des lieux humides & ombragés, on doit la regarder comme une plante naturellement vénéneuſe.

Le pélican, *pelicanus onocrotalus*, traverſe au printemps la mer Noire, vient paſſer l'été ſur les bords du Don entre Azof & Tcherkask, & s'en retourne en automne. Le pélican a la dé-

marche fort lente, & fuit la présence de l'homme. Il entre quelquefois dans l'eau, mais il n'y reste pas long-temps. Ces oiseaux volent par bandes, & admettent avec eux les cigognes, les grues, les cygnes & les oies. Les pélicans construisent leurs nids avec du jonc, ils leur donnent une forme ronde & concave, & les garnissent d'herbes. Ils choisissent de préférence les Isles que forment les rivières, & les endroits abondans en mousse pour les y placer. La femelle ne pond le plus souvent que deux œufs qui sont blancs, & de la grosseur d'un œuf de cigogne: elles les couve aussi long-temps que ce dernier oiseau. Lorsqu'on l'inquiète dans le temps de l'incubation, elle va cacher ses œufs dans l'eau, & ne les en retire que lorsqu'elle se croit en sûreté. Cet oiseau ne se nourrit que de poissons. Le pélican, lorsqu'il va à la pêche, prend le cormoran, *pelecanus carbo*, pour son compagnon. Le pélican étend ses aîles & agite l'eau par leur mouvement, le cormoran plonge jusqu'au fond & chasse le poisson sous les aîles du pélican, qui les pousse contre le rivage, où la curée se fait de compagnie. M. Lépékin assure que les cormorans arrachent leur part du bec du pélican.

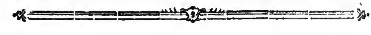
Le *baglan*, *pelecanus carbo*, qui est le vrai cormoran, nage par bandes surle Kourman. Lorsqu'il veut manger, il étend ses aîles, qui ont alors jusqu'à quatre pieds & demi d'envergure, & qui font par le mouvement qu'il leur donne, un bruit qu'on entend d'assez loin; dès qu'il voit un poisson remonter vers la surface, il le saisit aussi-tôt & avale sa proie. Ces oiseaux nichent de compagnie sur les arbres, de sorte que l'on trouve très-souvent sur le même arbre, cinq ou six de leurs nids. Le cormoran nage avec une vîtesse incroyable, & vole très-haut. On trouve encore dans ces environs, différentes espèces d'oiseaux du genre des hérons, l'*ardea nivea*, l'*ardea ferruginea*; le corlieu couleur de feu, *numenius igneus*; & le corlieu verd, *numenius*

viridis. Il faut obſerver que le Don procure auſſi à la Ruſſie, les oiſeaux rares de la mer Noire, & le Volga, ceux de la mer Caſpienne.

Le *pale* ou *palette*, ou *bec-à-cuiller*, *platea locopodia*, habite les rives du Kourman; ſon œſophage membraneux qu'il dilate à volonté lorſqu'il avale ſa proie, reſſemble beaucoup au ſac du pélican, auſſi a-t-il une grande analogie avec cet oiſeau : mais la forme de ſes pattes & l'habitude où il eſt de nicher ſur le ſommet des plus hauts arbres, le rapprochent encore davantage du héron. Le merle couleur de roſe, *turdus roſeus*, eſt commun ſur les rives du Volga. Le faucon, *falco gentilis*, prend ſon eſſor dans les ſteppes, & niche au ſommet des arbres. La mouette de l'eſpèce nommée *larus varius*, eſt auſſi très-commune ſur le Don. Le Diſtrict de *Jéſa ulovska*, eſt rempli tous les étés d'un grand nombre d'oies ſauvages. Elles ſont très-difficiles à tirer. Les bords du Don & les petits lacs qu'il forme, ſont fréquentés pendant l'été par différentes eſpèces de canards, telles que la cercelle, *querquedula*; le barboteur, *anas ſtreptera*; & le canard-pointu à queue pointue, *anas acuta*.

Le Don fournit près de Kazanka, parmi beaucoup d'autres poiſſons, l'eſturgeon, *acipenſer ſturio*, & une autre eſpèce de la même famille appellé par les Ruſſes *févriouga*, & *acipenſer ſtellatus*, par M. Pallas. Voyez le Gouvernement d'Aſtrakan.





DE LA KRIMÉE.

CETTE presqu'Isle est aussi grande que celle de la Morée, & d'une forme à-peu-près semblable. La mer d'Azof & la mer Noire l'environnent; elle est jointe au Continent par une langue de terre étroite & resserrée par ce marais fangeux, connu sous le nom de *Gniloé-Moré*, qui fut coupé jadis par un fossé, & qui défend aujourd'hui la Forteresse de Pérékop.

Les Cimmériens habitoient la Krimée. Ce pays a tiré son nom de l'ancienne Ville de *Cimmerium*, autrement *Cremnos*, c'est-à-dire, *escarpée, suspendue sur un rocher.* C'étoit le marché le plus considérable de la Tauride, du temps d'Hérodote. La Krimée s'étend depuis le 51e degré 42 minutes, jusqu'au 56e degré 33 minutes de longitude; & depuis le 44e degré 25 minutes au 47e degré 10 minutes de latitude. Les Tatars appellent Ville, des Villages composés de huttes faites de claies, & couvertes d'un gros drap de crin.

Baktschi-Saraï ou *Bakzé-Séraï*, étoit la résidence du Kan. Ce n'étoit autrefois qu'une maison de plaisance, désignée sous le nom du *Palais des Jardins.* Elle est bâtie sur la rivière *Katza*, près du rivage de la mer. Elle n'a ni murs, ni fossés, mais elle est défendue par deux montagnes. Le Palais du Kan est vaste, commode & fort irrégulier. Anciennement il étoit bâti à la Chinoise; on l'a réparé à la Turque. Cependant il conserve encore des beautés pittoresques de son premier genre de construction. Il est placé à l'une des extrémités de la Ville, & environné de rochers très-élevés. Les eaux qui y sont abondantes, sont distribuées dans les

kioskes & dans les différens jardins avec intelligence, & d'une manière agréable. Les Habitans forment un mélange de diverses Nations.

Krim-Staroï, ou *Eski-Krim*, *Krimenda*. L'ancienne Ville de *Krim* ne conserve de sa splendeur antique, que des tombeaux; c'est aujourd'hui un Village pauvre, dont les environs sont montueux.

Akmetschel étoit la résidence du Kalga-Sultan, ou fils aîné du Kan. Elle est située sur la *Bulasagar*, qui prend le nom de *Salgier* à quelques lieues plus bas, après avoir reçu trois petites rivières dans son sein.

Karasbazar, sur le *Karason*, qui a son embouchure dans le Salgier. Cette Ville commerçante occupe le centre du pays; ses maisons sont des cabanes de bois; elle a quatre Mosquées bâties en pierres : il s'y tient annuellement une Foire considérable de chevaux. Ses Habitans sont Grecs, Tatars, Arméniens & Juifs. M. Busching s'est trompé, en disant que cette Ville est l'ancien *Kerson*.

Pérékop, Ville & Forteresse. Elle est entourée d'un fossé large de vingt pieds, mais comblé en partie. Les Turcs & les Tatars lui donnent le nom d'*Or-Kapi*, ou porte du fossé; les Polonois celui de *Pzrékop*, ou terre creusée; & les Grecs l'appelloient par la même raison *Taphros*, *Taphré*, *Taphra*. Pérékop signifie aujourd'hui en Langue Slavonne, un fossé ou canal creusé par mains d'hommes. Ce fossé ou ligne est nommé sur une Carte Turque manuscrite *Or-Boghazi*, *embouchure* ou *ouverture d'Abschnida*; le mot *Or* signifiant presque la même chose que le mot Slavon *Pérékop*. Les Turcs nomment ce fossé sur une autre Carte manuscrite *Char-Boghaz*, *ouverture à épines* ou *à buisson*. Dans une autre Carte Turque, imprimée à Constantinople en 1724, & traduite en Latin par le célèbre Professeur *Kehr*, on nomme

ce fossé *Or-Kapoufi*, *porte de féparation*, & on y donne à la Forteresse de Pérékop le nom d'*Or Kalachfi*, ou *Forteresse d'Or*. Le mot Slavon *Pérékop* fignifioit anciennement *diamètre*; & on a donné ce nom à ces lignes parce qu'elles s'étendent d'une mer à l'autre. *Callistrat.* attribue la fondation de cette Ville à une troupe d'esclaves du Continent. Ayant eu commerce avec les femmes de leurs Maîtres, long-temps retenus à la guerre contre les Thraces, la crainte d'être découverts fe joignit au defir naturel de troquer leur fervitude contre une meilleure fituation: ils s'enfuirent au retour de leurs Maîtres, fe réfugièrent fur l'Ifthme, & s'y fortifièrent en le coupant d'un fossé profond. Mithridate fit conftruire depuis, par fon Lieutenant Diophante, à quelque diftance de cette Ville, & dans la presqu'Ifle, une autre Forteresse, nommée *Eupatorium*, du nom de ce Prince.

Comme Pérékop eft la route qui conduit en Krimée, fes anciens Habitans n'épargnèrent rien pour la bien fortifier. Pour y entrer, il faut passer le fossé fur un pont de bois, qui joint la contrescarpe à une porte voûtée, qui traverfe le terre-plein, dont le portier tient, pour ainfi dire, tous les foirs cette presqu'Ifle fous la clef. Rien n'eft plus important, dit M. de *Tott*, que les lignes de Pérékop; jamais l'Art n'a mieux fecondé la Nature, quoique l'ouvrage foit un peu gigantefque. Ce travail eft d'une grande folidité; il coupe l'Ifthme fur trois quarts de lieue d'étendue. Deux mers lui fervent d'épaulement; il domine d'environ quarante pieds fur la plaine inférieure. Rien n'indique l'époque de fa conftruction; mais tout assure qu'elle eft antérieure aux Tatars, ou que ceux-ci étoient autrefois plus inftruits qu'ils ne le font à préfent. M. le Baron de *Tott* qui a examiné ce travail en Connoisseur, dit que les lignes palissadées en fausses brayes, ainfi que les redoutes qui les coupent, & qui font garnies d'artillerie, fur-tout d'obus, assureroient la

libre possession de la Krimée contre une Armée de cent mille hommes. En effet, une pareille armée ne pouvant prendre ces lignes d'assaut, feroit bientôt réduite par le manque d'eau, à chercher son salut dans la retraite.

L'Armée Russe commandée par le Maréchal Munich, prit Pérékop le 1er Juin 1736. Le Prince Vasili Mikaïlovitz Dolgorouki s'en empara le 14 Juin 1771; & comme elle est restée à la Russie par la paix de Boudjouk, Catherine II a fait ajouter de nouveaux travaux aux lignes anciennes.

Les salines de Pérékop étoient réunies aux Domaines du Kan; mais elles étoient mal exploitées. Au-delà des salines est une plaine fertile, où l'on trouve un grand nombre de Villages.

Koslof ou *Koslévé*, est appellée par les Turcs *Topétorkan* ou *Gouzlévé*. Cette Ville est située au 52e degré 46 minutes de longitude, & au 45e degré 20 minutes de latitude. Elle est bâtie sur une langue de terre à l'Ouest, qui est formée par la profondeur de deux Ports. Des Grecs d'Héraclée en Bythinie la fondèrent : elle eut le nom de *Kerson* sous les Empereurs Grecs, & celui de *Korsoun* sous les premiers Princes Russes. Ce fut dans cette Ville que Volodimir Sviatoslavitz se fit baptiser en 988. Les Russes s'en emparèrent le 21 Juillet 1771. Elle est entourée de murs, de tours, & habitée par des Turcs, des Tatars, des Grecs, des Arméniens & des Juifs. On y échangeoit du bled & des esclaves contre du riz, du café, des fruits secs, des draps & des étoffes de soie. On trouve à deux lieues de Koslof le lac de *Touzla*, dans lequel il se forme du sel pendant l'été.

Kerson, sur la rivière de ce nom; je suis fondé à croire que cette Ville est la même que celle appellée *Inkerman* par les Turcs. Elle est située au 52e degré 48 minutes de longitude, & au 44e degré 30 minutes de latitude. Catherine II y fait construire une Forteresse,

Forteresse, des Rempatts, un Port pour des vaisseaux, une Amirauté & des Chantiers.

Balaklava ou *Jambol*, anciennement appellé *Symbol*. Ce Port est situé au 53e degré 7 minutes de longitude, & au 44e degré 9 minutes de latitude, sur le bord Oriental d'un golfe profond, & près du promontoire le plus Méridional de la presqu'Isle. Les Grecs appelloient ce Cap *Kriou-Métopon*, ou front du bélier, & les Turcs lui donnent le nom de *Karadjé-Bouroun*; il est connu des Européens sous celui de *Karosci*. Ce Port est beau, vaste, & l'on voit par les ruines des anciens édifices, que les Génois en avoient fait un Port sûr. Il joint à ces avantages celui d'avoir à proximité des forêts qui peuvent fournir des bois de construction. La Russie avoir formé le projet de le réparer; mais il est entièrement abandonné, & j'en ignore la raison. On prétend que depuis le Cap Karosci on découvre celui de *Kerempi-Bouroun*, autrefois *Carambis* dans l'Asie.

Soudak, est un Bourg situé sur un golfe au 54e degré 48 minutes de longitude, & au 44e degré 34 minutes de latitude.

Kjéfé ou *Kafa*, c'est l'ancienne *Théodosie* que les Génois possédèrent & rendirent puissante par le Commerce. Cette Ville étoit alors plus peuplée que Constantinople : les Grecs la fondèrent au cinquième siècle. Elle est située sous le 55e degré 21 minutes de longitude, & le 44e degré 39 minutes de latitude. Les Turcs s'en emparèrent en 1474; depuis cette époque, son Port est presque comblé, & les esclaves y sont le principal objet de son Commerce. On y trouve un grand nombre de Chrétiens, & même d'anciennes familles Génoises. Kafa renferme 5 à 6000 maisons : elle est garantie des vents du Nord par de hautes montagnes qui faisoient anciennement partie du mont Cimmérien, *mons Cimmerius*. On trouve dans les Voyages de Chardin une Description très-intéressante de cette Ville. Voyez

les Voyages de *Chardin*, Tom. I, pag. 102—108, de l'Edition in-12.

Kertch ou *Kerché*, nommée par Ptolomée *Panticapeum*, fut appellée enſuite *Boſporus.* Elle eſt ſituée au pied d'une montagne eſcarpée, près du Détroit de Kafa, ou Bouche de Saint Jean, plus connu ſous le nom de Détroit de *Taman.* Elle eſt au 56e degré 20 minutes de longitude, au 44e degré 55 minutes de latitude; elle commande à tout ce qui entre & qui ſort de la mer Noire; un mur élevé l'entoure; un Château muni de ſept tours la défend, & une chauſſée de pierres la joint au Port. Ses maiſons ſont de pierres, & ſes toîts en plate-forme : les Grecs y ont deux Egliſes; les Mahométans vingt-deux Moſquées. Elle a été priſe par les Ruſſes le 2 Juillet 1771. Ptolomée prétend qu'elle fut fondée par une Colonie de Milet.

Jénikalé ou *Jénikola*, Ville neuve. C'eſt un Port voiſin de celui de Kertch, & qui a preſque la même latitude : ſa longitude eſt de 56 degrés 32 minutes. Ce Port a été pris par les Ruſſes en 1771. Il ne reçoit que les petits vaiſſeaux.

Arabat ou *Farlbaz*, petite Ville au bord de la mer. Elle eſt ſituée ſur l'Iſthme d'une preſqu'Iſle longue & étroite que preſſe d'un côté la mer d'Azof, & le Gniloé-Moré de l'autre. Sa longitude eſt au 55e degré 4 minutes, & ſa latitude au 45e degré 5 minutes.

Jénitzi ou *Ginzi*, Fort conſtruit ſur une langue de terre étroite, à l'entrée du marais tortueux du Gniloé-Moré. Il communique par un pont de bateaux à la longue preſqu'Iſle. Il eſt au 45e degré 58 minutes de latitude, au 54e degré 53 minutes de longitude.

A ces détails ſur la Krimée, tirés en partie de la Géographie de Buſching, je crois devoir y en ajouter d'autres qui feront plaiſir aux Lecteurs, & qui appartiennent en propre à M. le Baron de

Tott. Ils sont consignés dans ses Mémoires qu'on imprime actuellement.

On remarque, dit cet Observateur éclairé, que les plaines des Nogaïs, qui prolongent le Continent de la Krimée, étoient presqu'au niveau de la mer, & l'Isthme présentoit un autre niveau plus élevé de 30 à 40 pieds. Cette plaine supérieure occupe la moitié Septentrionale de la presqu'Isle : après quoi le terrein hérissé de rochers, & chargé de montagnes dirigées de l'Ouest à l'Est, est pyramidé par le *Tchadir-Dag*, le mont de la Tente. Cette montagne, placée trop près de la mer pour que sa base puisse ajouter beaucoup à son élévation dans l'atmosphère, ne peut être classée que parmi les montagnes du second ordre; mais si l'on jette un coup-d'œil sur la Carte de notre hémisphère, on ne pourra méconnoître dans le Tchadir-Dag le chaînon qui lie les Alpes avec le Caucase. On voit en effet que la branche des Apennins, qui traversent l'Europe de l'Ouest à l'Est, sépare l'Allemagne de l'Italie, la Pologne de la Hongrie, & la Valachie de l'ancienne Thrace, après s'être prolongée dans la mer Noire, reparoit dans la même direction sur la partie Méridionale de la Krimée, laisse à peine un passage pour la communication des mers de Zabache & du Pont-Euxin, & continue jusqu'à la mer Caspienne sous le nom de Caucase, pour reparoître ensuite sous celui de Thibet, & s'étendre jusqu'au rivage Oriental de l'Asie. La série de ces montagnes n'est pas moins sensible, & n'est pas moins démontrée par les détails qui concernent leur aspect, leur structure, les fossiles qu'elles offrent, & les minéraux qu'elles contiennent.

La première observation qui se présente en Krimée est l'uniformité d'un lit de rochers qui couronnent toutes les montagnes sur le même niveau. Ces rochers extérieurement à pic sur plus ou moins d'épaisseur, offrent les traces les plus certaines du

travail des eaux : on y distingue par-tout le caractère de ceux qui sont actuellement exposés aux efforts de la mer, & ils sont encore semés d'huîtres fossiles apparentes, mais tellement enveloppées, que l'on ne peut s'en procurer qu'en les détachant avec le ciseau. On observe aussi que les analogues de ces fossiles, qui sont de la plus grosse espèce, ne sont pas connus dans les mers du Levant. J'ajouterai que la côte Septentrionale de la mer Noire est aujourd'hui dépourvue d'huîtres, & qu'il n'y en a que de la petite espèce dans la partie Méridionale.

On trouve aussi parmi les fossiles adhérens aux rochers, l'espèce d'oursin dont le vif est particulier à la mer Rouge. Les vallons qui sillonnent cette partie de la Krimée, contiennent de très-grands bancs de fossiles univalves, & presque tous du genre des bonnets Chinois. Ces fossiles diffèrent cependant de ceux que l'on trouve dans la Méditerranée, par une coquille plus épaisse, moins évasée & couverte de stries circulaires. Dans quelques vallons, leur abondance est telle qu'elle y étouffe absolument toute végétation. Ces coquilles y sont mêlées avec des fragmens d'un tuf folié & herborisé, dont le principal lit se découvre dans le fond des ravins. Le niveau des bancs de rochers, annonce que toutes les couches sont également horisontales.

La Carte des terres supérieures de la Krimée, prise sur le niveau de ces bancs de rocher, ne présenteroit qu'un Archipel, un amas d'Isles plus ou moins élevées, placées à peu de distance les unes des autres, & toujours à l'Ouest du Caucase, mais fort éloignées des terres, qui pourroient à cette époque, former le Continent du Nord; & ce n'est que vers le petit Don, que le sol commence à s'élever jusqu'au même niveau....

Les Génois, plus instruits & plus avides que les Tatars, avoient commencé à extraire l'or que le Tchadir-Dag contient

en affez grande abondance. Il eft à préfumer que les Kans les auroient fait exploiter, fans la crainte de l'avidité des Grands-Seigneurs, qui s'en feroient fûrement emparés....

Les Météores que le ciel de la Krimée préfente dans toutes les faifons, ainfi que la blancheur des Aurores boréales, qui y font affez fréquentes, atteftent la pureté de l'Atmofphère. On pourroit auffi attribuer fa qualité, pour ainfi dire éthérée, aux plaines immenfes defféchées qui font au Nord de ce pays, auffi-bien qu'au voifinage du Caucafe, dont les fommets attirent & abforbent toutes les vapeurs qui peuvent s'élever à l'Oueft.

Des faifons réglées & qui fe fuccèdent graduellement, fe joignent à la beauté du fol pour y favorifer la plus abondante végétation : elle fe reproduit dans une terre végétale noire, mêlée de fable, & dont le lit s'étend depuis Léopold dans la Ruffie Rouge, jufques dans la prefqu'Ifle. La chaleur du foleil y fait fructifier toutes les graines qu'on y répand, fans exiger du Cultivateur qu'un léger travail. Ce travail fe borne effectivement à fillonner avec le foc le terrein qu'on veut enfemencer. Les graines de melon, d'aubergine, de pois, de fèves, mêlées enfemble dans un fac, font jettées par un homme qui fuit la charrue. On ne daigne pas prendre le foin de recouvrir ces graines : on compte fur les pluies pour y fuppléer, & le champ eft abandonné jufqu'au moment des différentes récoltes qu'il doit offrir.

Dans le nombre des productions fpontanées qui couvrent la furface de la Krimée, les afperges, les noix & les noifettes fe diftinguent par leur groffeur. L'abondance des fleurs eft également remarquable. Des champs entiers couverts de tulipes de la petite efpèce, forment par la variété de leurs couleurs le plus agréable tableau.

La manière dont on cultive la vigne ne fauroit y améliorer la qualité du raifin. On voit avec regret que les plus belles expofitions du monde, n'ont pu déterminer les Habitans à les préférer aux vallons. Les ceps y font plantés dans des trous de huit à dix pieds de diamètre fur quatre à cinq de profondeur. Le haut de l'efcarpement de ces foffes fert de foutien aux branches du cep, qui en s'y appuyant, couvrent tout l'orifice de feuillages, au-deffous defquels pendent les grappes, qui par ce moyen font à l'abri du foleil & abondamment alimentées par un fol toujours humide, & même fouvent noyé par les eaux des pluies qui s'y raffemblent. On effeuille les vignes un mois avant les vendanges, après lefquelles on a foin de couper le cep près de terre, & le vignoble fubmergé pendant l'hiver par le débordement des ruiffeaux, laiffe un champ libre aux oifeaux aquatiques.

Dans les différentes efpèces de ce genre qui abondent en Krimée, la plus remarquable eft une forte d'oie fauvage, plus haut montée que les nôtres, & dont le plumage eft d'un rouge de brique affez vif. Les Tatars prétendent que la chair de cet animal eft très-dangereufe : j'ai cependant voulu en goûter, (M. le Baron de *Tott*) & je ne l'ai trouvée que très-mauvaife.

Aucun pays n'abonde plus en cailles que la Krimée; elles y nichent, & ces oifeaux difperfés dans tout le pays pendant la belle faifon, fe raffemblent à l'approche de l'automne pour traverfer la mer Noire, & fe rendre à la côte du Sud, d'où ils fe tranfportent enfuite dans des climats plus chauds. L'ordre qui conduit ces émigrations eft invariable. Vers la fin d'Août, les cailles qui fe font réunies en Krimée, choififfent un de ces jours fereins, où le vent du Nord fouflant au coucher du foleil, leur promet une belle nuit; elles fe rendent au rivage, partent enfemble à fix ou fept heures du foir, & ont fini le trajet de

cinquante lieues à la pointe du jour, où des filets tendus sur la côte opposée & des chasseurs qui guettent, déciment les émigrans.

L'abondance des eaux qui est grande en Krimée, n'y forme cependant aucune rivière remarquable, & la proximité du rivage appelle chaque ruisseau à la mer. Les plus fortes chaleurs n'y tarissent point les sources, & les Habitans trouvent dans chaque gorge des eaux d'autant plus belles, qu'elles coulent alternativement dans des prairies agréables, & au travers des rochers, dont le choc entretient leur limpidité. Le peuplier d'Italie se plaît dans leur voisinage, & son abondance pourroit faire regarder cet arbre comme naturel à la Krimée, si les établissemens des Génois n'indiquoient pas ceux qui ont pu les y apporter.

Les pays compris sous le nom de Petite-Tatarie, sont la presqu'Isle de Krimée, le Kouban, une partie de la Circassie, & toutes les terres qui séparent l'Empire de Russie de la mer Noire. Cette zone depuis la Moldavie jusqu'auprès de Taganrok, situé entre les 44 & 46e degré de latitude, a dans sa largeur 30 à 40 lieues, sur près de 200 de longueur. Elle contient de l'Est à l'Ouest l'*Yétichékoulé*, le *Djambouilouk*, l'*Yédissan*, & la *Bessarabie*. Cette dernière Province que l'on nomme aujourd'hui le *Boudjiak*, est habitée par des Tatars fixés dans les Villages, ainsi que ceux de la presqu'Isle; mais les Habitans des trois autres Provinces n'ont que des tentes de feutre, qu'ils emportent où il leur plaît.

Ces Peuples qu'on nomment Nogaïs, & qu'on croit Nomades, sont cependant fixés dans les vallons, qui du Nord au Sud coupent les plaines qu'ils habitent, & leurs tentes, rangées sur une seule ligne, y forment des espèces de Villages, de 30 à 35 lieues de long, qui distinguent les différentes hordes.

Les revenus du Kan montent à 600,000 livres. Après la famille Souveraine, on compte celle de *Chirne*, de *Mansour*, de

Sedjoud, d'*Arguin*, & de *Baroun*. La famille de Tchinguis-Kan fournit les Seigneurs suzerains, & les cinq autres familles fournissent les cinq Grands-Vassaux de cet Empire «....

On trouve dans les nouveaux Mémoires du Nord, publiés par M. *Pallas*, Tome IV, des détails sur la Krimée, fournis par M. *Soujef*, Adjoint de l'Académie, qui a été envoyé dans cette presqu'Isle : il paroît que dans les derniers troubles, elle a perdu les deux tiers de ses Habitans. On n'estime pas au-delà de 50 mille ames sa population présente. On sait d'ailleurs les différentes émigrations qui ont eu lieu, depuis que la Russie l'a soumise à sa domination.

TERRITOIRE DU KAN DE KRIMÉE.

Le Territoire du Kan de Krimée est entre le Dnepre & le Don; il se divise en Terre-ferme & en presqu'Isle. La première s'étend sur les bords de la mer Noire & de la mer d'Azof; elle est habitée par une partie des Tatars Nogaïs. La seconde est située sur les rives de la mer d'Azof en Asie.

Les limites de ce Territoire, sont 1°. le Dnepre jusqu'à la rivière *Kouskia-Vodi*, qui s'y jette; 2°. une ligne tirée depuis Kouskia-Vodi jusqu'à celle de *Berda*, qui s'embouche dans la mer d'Azof. Les *Patzinaks*, *Pasinacæ*, habitoient autrefois ce pays. On y trouve :

Kinbourn, Forteresse qui commande l'enrrée du golfe de Léman, vis-à-vis *Otchakof*; au 51e degré 15 minutes de longitude, & au 46e degré 45 minutes de latitude.

Alboé, *Alsa*, *Giganskaia-Dolina* & *Kohzogar*, sont de petits Bourgs situés entre le Dnepre & la mer Noire.

C'est au Nord de la mer Noire, & depuis le Détroit de Kaffa au

au mont Caucase, ainsi que sur les rives du fleuve Kouban, qu'habitent les différentes hordes de Tatars, connus sous différens noms : elles ont quelques bourgades au bord de la mer; tels sont *Taman* & *Mamaï*, qui appartiennent à la Russie. La Forteresse de Taman donne à l'Isle où elle est située le nom de *Thuman Atasi.* Le mot *Thuman* signifie aussi un nuage épais, & ces sortes de nuages sont communs dans ce District. L'ancienne Ville de Phanagore, qui étoit dans son voisinage, est appellée dans les Cartes Turques, *Kisil-Tasch*, ou pierres rouges.

Temrouk, petite Ville située au Nord-Est de la Forteresse de Taman, & à la hauteur de Kertch, est l'ancienne Tmoutarakan, appellée par Constantin Porphyrogénète *Tamatarcha.* Je parlerai de la Géorgie, du Kaket, & des deux Kabarda, à l'article du Gouvernement d'Astrakan.

MER NOIRE.

CETTE mer est célèbre dans l'antiquité par l'expédition des Argonautes, antérieure à celle de Troie de quelques générations. M. le Président de Brosses nous a donné trois Mémoires sur cette mer; ils sont intitulés LE PÉRIPLE DE L'EUXIN, tel qu'on *peut présumer que Salluste l'avoie décrit vers la fin du troisième livre de son Histoire : rétabli sur les fragmens qui nous en restent, à l'aide des anciens Ecrivains que Salluste a pu consulter, & de ceux qui ont eu son Ouvrage entre les mains* (1). Je ne puis mieux faire que de présenter aux Lecteurs l'Extrait de ces Mémoires intéressans; mais j'omettrai les citations marginales.

(1) Voyez l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. XXXII, pag. 627 & *suiv.*, Tom. XXXV, pag. 475 & *suiv.*

» Le Pont-Euxin eſt une mer éloignée, que peu de gens parmi nous ſont à portée de voir; là, commence le golfe immenſé de nos mers intérieures, étendu d'Orient en Occident, entre tous les pays de la domination Romaine, depuis le pied du mont Caucaſe juſqu'au Détroit de Gades : elle en fait elle-même une partie conſidérable, circonſcrite dans ſes propres bornes, & plus merveilleuſe qu'aucune autre par les ſingularités de ſa forme, de ſa poſition & de ſa nature.... L'Euxin n'a de communication avec les autres mers que par un étroit canal, qui ſépare le Continent d'Europe de celui d'Aſie. Ce Détroit, la ſeule iſſue par où l'immenſe amas des eaux ſe dégorge dans la Propontide, eſt long de 120 ſtades, & n'en a qu'environ ſept dans ſa largeur. Il s'ouvre dans un recoin de l'Euxin, entre la pointe appellée *Hiéron*, à cauſe du ſacrifice que les Argonautes, à leur retour, y offrirent aux douze grands Dieux, & le promontoire d'Europe, où eſt le Temple de Sérapis en Thrace. Il ſe courbe dans ſa longueur ſur divers angles, & vient aboutir entre Byſance & Chalcédoine, en forme d'entonnoir un peu plus grand que ſon ouverture. On le nomme *Boſphore* ou *Trajet du bœuf*, parce que cet animal le peut aiſément traverſer à la nage, & que, ſelon les anciennes fables, la fille d'Inachus, lorſque Junon, dans ſa jalouſie, l'eut métamorphoſée en vache, s'enfuit par ce paſſage de la Grèce en Ionie. En effet, au lieu le plus reſſerré du canal, vers le promontoire Hermée, où eſt le Temple de Mercure, il y a ſi peu de diſtance d'un bord à l'autre, que le chant des oiſeaux & le cri des animaux s'y font entendre, & que les hommes mêmes peuvent ſe parler du rivage d'Aſie à celui d'Europe...... La ſurface de cette mer, la ſeule qu'on connoiſſe ainſi renfermée de toutes parts au milieu des terres, eſt pareille à celle d'une immenſe plaine entre un cercle de montagnes, preſque par-tout plus étendue que la vue ne peut porter de toutes parts du centre

à la circonférence. Sans la crainte d'abuser des termes, on pourroit dire que c'est une isle d'eau dans le milieu du continent; les rapports varient assez considérablement sur ses dimensions : Hécatée de Milet & Eratosthène, qui ont autrefois recherché cette matière avec exactitude, lui donnent 23 mille stades de circuit pour ceux qui navigeroient sans suivre les contours des caps : d'autres lui en donnent davantage; mais Varron, le plus savant homme de notre tems, en met beaucoup moins, & mentionne les mesures parties par parties : on peut voir son rapport détaillé, ainsi que ceux d'Artémidore & d'Agrippa. Hérodote estime sa longueur à onze cents stades, & sa plus grande largeur à trois mille deux cents, ce qu'il évalue à près de neuf journées de navigation, depuis le Bosphore à l'embouchure du Phase, & à deux jours & demi depuis la Scythie jusqu'à Thémyscyre, sur le Thermodon, sans comprendre dans ces mesures le lac Méotide, qui se décharge dans l'Euxin, & qu'il dit n'être guères moins grand. Mais soit qu'il ait été mal informé, soit que depuis son siècle il s'y soit fait quelque grand changement, ce qui n'est guères probable en si peu de tems, il est certain qu'il n'y a nulle comparaison de l'étendue du lac Méotide à celle de l'Euxin.

» Vers l'ouverture du Bosphore, les côtes s'écartent extrêmement de côté & d'autre, faisant une large place aux eaux de ce vaste abyme, & courant par de longs détours se recourber en circuit, mais sans sinuosité notable dans la partie méridionale, si ce n'est à l'endroit où le rivage de Paphlagonie s'avance dans la mer, entre l'Ourse & le Soleil levant, pour former le promontoire Carambis, le plus avancé de cette côte de la mer; comme dans la côte opposée, celui qui s'approche le plus des promontoires de la Paphlagonie est un rocher de la Chersonèse Taurique, que les Grecs ont nommé en leur Langue *Criou-métopon*, c'est-à-dire, *front de bélier*, par la ressemblance que les Navigateurs lui

trouvent avec la tête de cet animal. Ces deux caps, les principaux de cette mer, se trouvent placés vis-à-vis, & à trois journées de navigation l'un de l'autre, au milieu de deux grandes côtes du Septentrion & du Midi, divisant en quelque sorte l'Euxin en deux mers; l'une occidentale, étendue depuis Bysance, à l'embouchure du Boristhène, de deux mille huit cents stades de longueur sur deux mille de large; l'autre orientale & plus oblongue : car les côtes s'alongent & se recourbent en se serrant vers Dioscuriade, tellement qu'en cet endroit elle n'a guères plus de six cents stades de traversée sur deux mille cent de l'autre sens. La tête de bélier s'avance si loin vers le Midi, faisant sa pointe vis-à-vis d'Amastris en Paphlagonie, & du cap de Carambis, que les Navigateurs qui passent entre-deux, peuvent en même-tems voir les deux promontoires. On a remarqué que les bandes de grues, lorsqu'elles veulent traverser cette mer, ont soin de se rassembler sur l'un des promontoires, pour tirer droit à l'autre par l'endroit de la mer le plus étroit.

» Cette longue saillie du *Criou-métopon* forme ce que les Géographes appellent la *pointe* ou le *pli de l'arc*; car pour suivre l'usage où ils sont de comparer le contour des terres & des mers à quelqu'autre figure connue, nous dirons après eux que le contour de l'Euxin a la forme d'un arc à la Scythe, c'est-à-dire, comme l'explique Agathon, celle d'un *sigma* grec (1), dont les deux

---

(1) Il faut entendre le *sigma* majuscule ainsi figuré Σ, non comme on le figure autrement *C*, comme il semble qu'Ammien-Marcellin l'ait mal-à-propos entendu, en disant; *Effigiem luna decrescentis ostendunt*; d'ailleurs, il a raison d'expliquer que le bout des branches doit être recourbé en dedans; *circumductis utriumque inttrorsus pandis & patulis cornubus* : ainsi, il faut se figurer le *sigma* de cette sorte Σ.

Quoique le caractère *C*, pour figurer le *sigma*, soit très-ancien dans l'écriture Grecque, le P. Hardouin juge, sur le passage du Poëte Agathon, dans sa Pièce de *Télephe*, que le caractère Σ, aujourd'hui en usage, est encore plus ancien; d'autant mieux, ajoute-

branches feroient un peu recourbées en dedans..... Ainfi il faut fe repréfenter l'Euxin comme un arc bandé, dont la corde formée par la côte méridionale depuis le Bofphore jufqu'à la Colchide, fait fon angle au fond du golfe d'Amife. Le refte des côtes figure le bois de l'arc courbé en deux endroits, à gauche & à droite de la pointe rentrante que les arcs ont à leur fommet. La tête de bélier renferme ce pli rentrant, ayant à l'Orient & à l'Occident deux courbures, l'une plus élevée & plus ronde, l'autre plus baffe & moins contournée; c'eft-à-dire, qu'à la fommité de l'arc, de chaque côté de la pointe rentrante, il y a deux golfes; celui d'Europe, vers le Borifthène, entre dans les terres beaucoup plus avant que l'autre. C'eft vers la jonction de ces deux courbures que le grand lac feptentrional, que l'on appelle *Marais Méotide*, fe dégorge en abondance dans l'Euxin par le Bofphore Cimmérien. Quant aux courbures intérieures des deux bouts de l'arc Scythique, il faut fuppofer l'une vers Trapézunte, & l'autre vers Salmydeffe, ou au promontoire Hiéron du Bofphore de Thrace.

» Toute cette mer ainfi renfermée dans un vafte cercle de montagnes prefque par-tout fort élevées, fi ce n'eft aux environs de l'embouchure de l'Ifter, & du côté du Midi où les côtes s'abaiffent infenfiblement vers le rivage en pente plus douce, eft fujette à être chargée de nuages. Les vapeurs qui s'en élèvent fans ceffe, retenues entre les montagnes, s'épaiffiffent dans l'air, & couvrent l'Euxin de brouillards : fa furface eft prefque toujours embrumée, à moins qu'elle ne foit battue des vents; alors les vagues y font mauvaifes, courtes, variées, inégales dans leur fluctuation, à caufe de la fréquence & de la proximité, tant des côtes que des

t-il, qu'il approche davantage de la figure du *fchin* Chananéen, dont il eft dérivé. *Note de M. de Broffes.*

courans; dangereuſes ſur-tout lorſqu'il y ſouffle un vent du Nord, dont l'effet eſt de preſſer les ondes l'une ſur l'autre, tandis que le choc du rivage en renvoie d'autres en ſens contraire. Leur rencontre élève des lames rapides & ſerrées, ſi dangereuſes au troiſième flot, où la contrariété des mouvemens eſt la plus vive, qu'il n'y a point de barque qui, lorſqu'il faut aborder à la côte, puiſſe en ſoutenir le choc bizarre ſans être renverſée, à moins que le bâtiment ne ſoit fort petit, & conduit par un rameur habitué à la manière de fendre avec l'aviron cette troiſième lame, pour y ouvrir le paſſage à la barque. Quoique le fond de l'Euxin ſoit limoneux en pleine mer, & chargé en divers endroits de bancs de graviers, ſes côtes ſont ſans vaſe ni ſable; les ancrages y ſont rares, & l'eau n'étant pas profonde, les flots ſont par-tout agités & violens.

» Son eau eſt blanchâtre, étant mêlée d'eau de rivière qui lui donne cette couleur; auſſi eſt-elle bien moins amère & moins ſalée que celle des autres mers..... Par la même raiſon les grands froids la gèlent aſſez aiſément, & le lac Méotide encore plus vîte, comme Hérodote l'a remarqué; ce qui vient de ce que ce lac, dans ſa petite étendue, eſt en grande partie formé des groſſes rivières qui s'y déchargent, & qui venant des pays froids, charient dans leurs cours juſqu'à l'Euxin une quantité de grands glaçons. Dans l'Euxin même, la quantité d'eau fluviale eſt conſidérable, en proportion de la véritable eau maritime & ſalée; preſque toute la ſuperficie de cette mer n'eſt que d'eau douce, qui ſurnage ſur l'autre, comme plus légère. C'eſt cette eau fluviale qui gèle, & non l'eau amère, qui ne gèle pas facilement, même dans les mers expoſées, comme l'eſt celle-ci, aux vents violens du Septentrion.

» C'eſt une choſe digne d'être obſervée, que cette mer reçoit elle ſeule plus de grands fleuves que tout le reſte de nos mers

intérieures enſemble. L'Iſter y porte toutes les eaux du continent occidental, depuis la racine des Alpes juſqu'à la Mœſie ; le Tanaïs, le Boriſthène & le Danaſter y amènent de différens côtés, toutes celles des vaſtes régions Hyperboréennes, toujours couvertes de neiges ; ſans parler de l'Hypanis, du Phaſe, de l'Halys, du Sangar, & d'une multitude innombrable d'autres moindres rivières, qui s'y rendent de l'Orient & du Midi. Cette énorme quantité d'eau, qui tombe ſans ceſſe dans ce prodigieux baſſin, n'a pour ſe vider que l'unique iſſue du Boſphore, moindre qu'un ſeul des grands fleuves que je viens de nommer. Cependant on ne s'apperçoit pas que cette mer groſſiſſe, ce qui peut faire juger de la prodigieuſe évaporation qu'elle éprouve dans ſa large ſurface, par l'action de l'air & du Soleil. Le Philoſophe Straton a cru qu'autrefois elle n'avoit point de déchargeoir, mais que la violence des eaux fluviales qui s'y dégorgent s'étoit ouvert un paſſage près de Byſance, pour aller ſe jetter dans les bas-fonds de la Propontide & de l'Helleſpont ; conjecture aſſez relative, non-ſeulement à ce que les anciennes traditions nous rapportent d'un déluge, & qui autrefois a ſubmergé une partie des terres de la Grèce, mais encore à la forme actuelle de ce grand nombre d'Iſles de la mer Egée, que l'on voit n'être plus aujourd'hui que les ſommets iſolés d'une quantité de montagnes inondées..... L'Euxin eſt la moins profonde de toutes les mers ; il eſt même conſtant que ſon baſſin ſe comble un peu tous les jours, &c.....

» On a dit que dans les premiers tems, cette mer n'étoit pas navigable, tant par l'extrême rigueur du froid, qu'à cauſe de la férocité des Peuples habitans ſur ſes bords, qui égorgeoient les étrangers & buvoient dans leurs crânes. Il eſt du moins certain qu'étant alors regardée comme un ſecond Océan ſéparé de notre mer intérieure (ce qui lui fit donner le ſurnom de *Pontus*, comme ſi l'on eût voulu, par une telle expreſſion, déſigner la *mer par*

excellence), ceux qui se hazardoient d'y naviger, n'étoient pas regardés comme moins hardis, ni comme moins avanturés, que ceux qui osoient faire voile au-delà des colonnes d'Hercule. De plus, elle étoit infestée par les Thyrréniens, espèce de pirates vagabonds, d'origine Asiatique, selon Myrtil de Lesbos : en effet, ceux-ci défendirent l'entrée de l'Euxin contre les Argonautes, par un sanglant combat qu'ils leur livrèrent dans la Propontide. On prétend que toutes ces raisons portèrent les Grecs à donner à cette mer le nom d'*Axénos*, c'est à-dire, *incommerçable*; au lieu qu'après que les Ioniens y eurent fondé un grand nombre de Colonies, ils la nommèrent, au contraire, *Euxénos*. Cette origine de l'Euxin est une fable Grecque. Les Orientaux naturels du pays ont, de tout tems, appellé *Ascarienne* une certaine contrée de Bithynie & de Phrygie, ainsi que la rivière & le lac qui l'arrose. Par là même raison, ils appelloient la mer voisine *Asken*, nom que les Grecs, par une légère altération, ont changé en ceux d'*Axénos* & d'*Euxénos* (1).... Il est tout naturel que le nom donné à cette

(1) Le mot *Euxin* paroît n'être qu'une légère transposition du nom oriental *Askenes*, qui est, à ce qu'il semble, l'ancien & le véritable nom de la mer Noire, ainsi que de l'*Ascanie* des Bithyniens, située sur cette mer, du lac & du fleuve *Ascanius*, qui s'y jettent. On trouve ce nom, Genes. x, 3, dans le dénombrement géographique de tous les Peuples & Pays connus pour lors en Chanaan, à l'endroit où il est fait mention des Peuples Cimmériens; & ce sont ceux qui habitoient aux environs de la mer Noire. Quel meilleur guide pourroit-on suivre, lorsque les noms se trouvent à-peu-près pareils, & que la position des lieux y convient? *Les fils de Gomer*, est-il dit, sont *Askenes*, *Riphat*, &c. Il s'agit ici de la division du monde septentrional, ou de la partie de Japhet. Gomer est le père des Cimmériens, que l'Auteur sacré divise en *Riphéens*, ou Hyperboréens des Monts Riphées, en Ascaniens de Bithynie (dont la mer voisine a tiré son nom), &c. Ce sont, en effet, les deux Peuples qui demeurent à l'un & à l'autre bord de cette mer. Ceux de la région méridionale, dont il s'agit ici, adoroient le Dieu *Askénos*, dont on voit la figure sur quelques médailles de Sardes, &c. *Note de M. de Brosses*.

mer,

mer, en la Langue originale du pays, ait été adopté par les Grecs, lorſque les Argonautes y commencèrent leur courſe mémorable, par la contrée qu'on déſigne plus particulièrement ſous le nom d'Aſcanie......

» Le lac Méotide à ſon iſſue dans l'Euxin, au milieu des Etats du Boſphore, dont les côtes maritimes bordent en partie ce vaſte lac : il ſe décharge à grands flots dans l'Euxin, par le détroit Cimmérien. Le détroit fait ici la diviſion des deux parties du monde; ſa plus grande largeur eſt de 70 ſtades : dans la moindre, à l'endroit où eſt le Temple d'Achille, il n'en a pas plus de vingt. Dans le tems des glaces, on le traverſe à pied & en voiture; c'eſt un chemin ſi battu, qu'on y eſt quelquefois incommodé de la boue. Hérodote & Scylax ſe trompent en donnant au Mæotis plus d'étendue qu'à la moitié de l'Euxin : contentons-nous de dire, avec plus de vérité, que c'eſt le plus grand lac du monde. Son circuit eſt d'environ neuf mille ſtades : ſon rivage eſt preſque droit tout le long de l'Aſie; de ſorte qu'il n'y a guères plus de chemin à faire en le côtoyant par terre, qu'à traverſer tout droit par mer, au lieu qu'il y en a trois fois plus à ſuivre par terre la côte d'Europe, laquelle eſt d'ailleurs tout-à-fait déſerte. L'autre, au contraire, eſt aſſez bien peuplée; elle l'étoit même autrefois davantage...... Parmi les Naturels du pays, le nom du lac eſt *Témérinde*, c'eſt-à-dire, *mère de la mer*, à cauſe de la quantité d'eau qu'elle fournit à l'Euxin, lequel paroît en ſortir de deux côtés, non-ſeulement par le détroit, mais auſſi par le fond du golfe Carcinite. *Mæotis* eſt une eſpèce de traduction du nom de *mère de la mer*, car *maïa* ſignifie *nourrice* ou *accoucheuſe*. Les Scythes, toujours ſur la même idée, nomment en leur langage, l'eau Mæotide *Karpalouk*, comme ſi elle accouchoit des poiſſons, dont elle produit en effet une quantité ſurprenante...... L'eau du lac eſt blanche, peu ſalée, preſque par-tout médiocrement profonde, & même ſi

peu dans ſa partie occidentale, qui s'engage de quatre mille ſtades au milieu des terres, & qu'on appelle le *Marais Vaſart*, (*Putris Palus*) qu'à peine en cet endroit eſt-il navigable aux petites barques, tant le fond y eſt ſujet à changer lorſque la violence des vents pouſſe le limon d'une place à l'autre. Une langue de terre longue & étroite, ſépare le marais de l'eau plus amère du grand lac : de l'autre côté, il eſt ſéparé du golfe Carcinite, faiſant partie de l'Euxin, par l'Iſthme, large de onze ſtades, qui rejoint la Cherſonèſe Taurique au continent de l'Europe...... Il s'en faut peu que le baſſin du lac Mæotide ne ſoit plein; preſque par-tout ſa profondeur n'eſt que de cinq à ſept braſſes, & les grands bâtimens n'y peuvent naviger ſans un Pilote qui connoiſſe les fonds: cependant tous les anciens Ecrivains ſont d'accord qu'il ne faiſoit autrefois qu'une même mer avec l'Euxin. Aujourd'hui ce n'eſt plus qu'un lac d'eau douce, ſéparé des eaux ſalées, depuis que les terres entraînées au large, ont formé des digues qui ont circonſcrit cette partie de la cuve en un baſſin particulier; en quoi véritablement elles ont été aidées par les grandes branches de montagnes qui s'avancent de ce côté-là..... Le Mæotis, l'Euxin & la Propontide nourriſſent une extrême abondance de poiſſon : il y groſſit plus vîte qu'ailleurs. Ceux des autres mers y vont en foule dans le tems du frai, attirés par la douceur de l'eau & par la commodité des retraites que leur offrent les rochers caverneux, où ils ſont à couvert de la voracité des monſtres. On n'en trouve que peu ou point du tout dans l'Euxin; il ne contient même guéres d'autres gros poiſſons, que des thons en quantité, quelques veaux marins & des dauphins, encore ceux-ci y ſont-ils de petite taille; les cétacées d'une groſſe eſpèce ne s'y plairoient pas, &c...... «.

Tournefort n'eſt pas d'accord avec les anciens ſur quelques points de la Deſcription de la mer Noire : » Cette mer, dit-il,

» Lettre XVIe, n'a quasi rien de noir que le nom; les vents n'y » soufflent pas avec plus de furie, & les orages n'y sont guère » plus fréquens que sur les autres mers. Il faut pardonner ces » exagérations aux Poètes anciens, & sur-tout aux chagrins » d'Ovide. En effet, le sable de la mer Noire est de même cou- » leur que celui de la mer Blanche, & ses eaux en sont aussi » claires. En un mot, si les côtes de cette mer, qui passe pour » dangereuse, paroissent sombres de loin, ce sont les bois qui » les couvrent, ou le grand éloignement qui les font paroître » comme noirâtres. Le ciel y fut si beau & si serein pendant » tout notre voyage, que nous ne pûmes nous empêcher de » donner une espèce de démenti à Valérius Flaccus. Ce Poète » assure que le ciel de la mer Noire est toujours embrouillé, » & qu'on n'y voit jamais de temps bien formé. Pour moi je » ne disconviens pas que cette mer ne soit sujette à de grandes » tempêtes, & je n'aurois pas de bonnes raisons pour le nier, » car je ne l'ai vue que pendant la plus belle saison de l'année. » Mais on a beau dire que les vagues de la mer Noire sont » courtes, & par conséquent violentes, il est certain qu'elles » sont plus étendues & moins coupées que celles de la mer » Blanche ou mer *Marmara*, laquelle est partagée par une infinité » de canaux qui sont entre les Isles. Ce qu'il y a de plus fâcheux » pour ceux qui navigent sur la mer Noire, c'est qu'elle a peu » de bons Ports, & que la plupart de ses rades sont décou- » vertes, &c. «.

M. Bérenger réfute justement l'opinion où l'on étoit, que cette mer n'a point de bons Ports. » On a parlé, dit-il, du » défaut de Ports dans la mer Noire; on se trompoit; on y en » compte quinze : il est vrai que tous ne sont pas des Villes, » mais ils sont situés avantageusement. Ni le froid, ni les glaces, » ni les orages n'y sont à craindre; les derniers le sont pour

» les Turcs, qui sont mauvais Navigateurs. La diversité des Lan-
» gues seroit un foible obstacle pour le Commerce : le Turc y
» est presque par-tout la Langue dominante.... Cette mer est
» sans pirates; des vers destructeurs y détruisent les vaisseaux :
» mais on connoit un spécifique pour s'en garantir «.......
M. Bérenger se trompe en parlant des vers rongeurs; il a suivi en ce point le sentiment des anciens & des modernes; j'assure positivement que ces vers n'existent point. On en verra la preuve dans l'Atlas intéressant dont s'occupe mon Père, & qui servira de complément à cet Ouvrage.

Les Turcs appellent la mer Noire *Kara-Denguis*, nom également adopté par les Russes, qui lui donnent cependant le même nom que les François, sous celui de *Tchernoé-Moré*. Les Grecs l'appellent *Maurothalassa*, & les Arabes *Bahar Bontos*, *mer de Pont*. Elle s'étend depuis le 45e degré 5 minutes, au 60e degré 25 minutes de longitude; & depuis le 40e degré 53 minutes, au 46e degré 50 minutes de latitude. Des Géographes modernes, qui lui donnent plus d'étendue en longitude, se trompent. M. Muller dit qu'elle a 950 milles géographiques, ou 6650 verstes de circonférence. Ce Savant l'augmente de beaucoup; j'ai ouvert un compas que j'ai porté sur l'échelle, où j'ai pris cinq lieues. J'ai suivi avec mon compas toutes les sinuosités de cette mer sur une Carte Marine que nous avons fait dresser d'après d'autres Cartes manuscrites. Je ne lui ai trouvé de circonférence que 770 lieues marines de 20 au degré, ou 3854 verstes. En supposant, à cause des petites sinuosités que je n'ai pu suivre, qu'elle ait au moins 800 lieues marines ou 4010 verstes de circonférence, M. Muller lui a donné de trop 2640 verstes. Les principaux fleuves qui se jettent dans cette mer, sont le Danube, le Dniester, le Bog, le Dnepre, le Kouban, le Rioné ou *Phasis* des Grecs. Elle communique au Nord à la mer d'Azof,

par un canal étroit appellé en Turc *Guierch-Taman-Bagaſſi.* Il étoit nommé par les anciens *Boſphore Cimmérien*, ou paſſage des bœufs, ainſi appellé, comme Polybe & d'autres Auteurs l'ont très-bien remarqué, parce qu'il étoit ſi rempli de limons, de plantes marines & de ſable, que les beſtiaux le traverſoient facilement moitié à la nage, moitié à gué. Il eſt encore le même aujourd'hui. La mer Noire a de l'autre côté un golfe appellé *Liman*, dans lequel tombent le Dnepre & le Bog. Il tire ſon nom de la Langue Grecque; *Limni* ſignifiant dans cette Langue un grand lac ou golfe. C'eſt par cette raiſon que Ptolomée & Strabon ont appellé la mer d'Azof *Limne-Méotide.* Le lac de Genève a auſſi été appellé *Lacus Lemanus.* Quelques Savans prétendent qu'anciennement toute l'Aſie avoit une Langue commune, qui eſt la mère des principales Langues de l'Europe, telles que la Grecque, la Latine, la Slavone, l'Allemande; ce rapport de mots, dans toutes les Langues, forme, ſuivant Muller, une probabilité. On peut croire, ajoute-t-il, que le lac Ilmen, près de Novogorod, a également tiré ſon nom de-là (1).

»(1) Le Boryſthène, appellé par quelques Sauvages Danaper, eſt le plus beau fleuve de la Scythie Sarmatique. Il nourrit quantité de gros poiſſons : ſes eaux ſont claires & bonnes à boire, quoiqu'il coule ſouvent parmi des pâturages gras & fangeux : ſes bords offrent de belles moiſſons aux endroits cultivés, & dans ceux qu'on néglige, de larges prairies, où l'herbe croît à une grande hauteur. Son cours, durant lequel il reçoit pluſieurs groſſes rivières, eſt de quarante journées de navigation, en le remontant juſqu'aux montagnes des Neures, où l'on a découvert ſa ſource, ci-devant inconnue : mais en s'approchant de la mer, il n'eſt plus navigable, à cauſe d'un grand nombre de rochers rangés à la file, tout en travers, comme autant de chaînes les unes au-deſſous des autres, d'où l'eau ſe précipite en cataracte. Plus bas il reprend ſon cours ordinaire, & en entrant dans l'Euxin, en un endroit où il y a de bonnes ſalines naturelles, il ſe joint à l'Hypanis, *(le Bog)* moindre rivière, dont l'eau contracte un goût d'amertume inſupportable, par le ſeul mélange d'un ruiſſeau ſi amer, qu'il a

DE LA MER D'AZOF.

ELLE s'étend depuis la presqu'Isle de Krimée jusqu'à Azof; les anciens l'appelloient Palus-Méotides; les Turcs lui donnent le nom d'*Assak-Denguiss*, ou mer Bleue. Elle est bornée par les côtes de la Krimée & de l'Asie. Elle se joint à la mer Noire par le Détroit de Taman, appellé par les anciens *Bosfore-Cimmérien.* Cette mer devient de jour en jour plus impraticable, à

---

suffi pour la corrompre. Cette dernière sort d'un grand marécage, appellé le *Père de l'Hypanis*, qui nourrit une belle race blanche de chevaux sauvages. Au confluent des deux rivières, les Milésiens ont bâti Olbia (cette Ville étoit placée un peu au-dessus de l'endroit où est Otchakof), Ville Grecque de grand apport. C'est de tant de Villes bâties par les Habitans de Milet, qu'est venu l'ancien proverbe, *actif comme un Milésien.* On montre dans cette contrée, une cuve d'airain, de six doigts d'épaisseur, capable de contenir quatre-vingts muids. Les gens du pays racontent, à ce sujet, qu'Ariante, Chef des Scythes, voulant faire le dénombrement de sa Nation, avoit ordonné à chacun d'apporter au même endroit une pointe de flèche, dont on avoit fait ce prodigieux vase.

» Soit que le Borysthène, en amoncelant des sables dans la mer durant une longue suite de siècles, y ait formé une barre qui a forcé son cours à se recourber, pour aller plus loin chercher une entrée dans l'Euxin, soit par quelqu'autre effet naturel; à l'orient de l'embouchure du fleuve, la côte de Scythie se trouve revêtue, à soixante stades en avant dans la mer, d'une bande de terre sablonneuse, fort élevée sur le niveau des eaux, longue de sept cents cinquante, ou même, selon d'autres, de mille stades, large d'une à deux seulement, étendue comme une lame d'épée le long du continent, auquel elle ne tient que de son milieu, par une étroite langue de sable. Ce banc, de forme singulière, & la petite isle Leucé, qui est en haute mer, vers la côte occidentale, sont le théâtre de beaucoup de merveilles, qui donnent aux Navigateurs la curiosité d'y descendre, quoique l'abord en soit difficile..... «. *Périple de l'Euxin*, 3me Partie.

cause du sable qu'y portent les rivières qui y ont leurs embouchures; la principale est le Don (1). Elle a 224 lieues marines de circonférence.

» (1) Le Tanaïs vient de l'Orient d'été, se recourbant tout-d'un-coup vers le Midi, après avoir traversé du Couchant au Levant, les campagnes des Sarmates, au sortir de celles des Thyrsagètes, où il prend sa source. Son cours est si rapide, qu'il ne gèle jamais, malgré l'extrême rigueur du climat, qui couvre de glace les autres rivières, les eaux du lac, & même une partie de celles de l'Euxin. Sa rive est habitée par les Sarmates, qu'on dit être une émigration de Mèdes fugitifs : ils forment une Nation divisée en plusieurs Peuples de différens noms. L'un d'eux, voisin du lac, est gouverné par des femmes, qui commandent à leurs maris, & vont comme eux à la guerre. On les dit autrefois sorties du sang des Amazones, lorsqu'ayant quitté le Thermodon, elles se joignirent aux Sarmates, à qui elles engendrèrent cette race belliqueuse. Parmi elles, les hommes tirent de l'arc & combattent à pied : les femmes sont à cheval sans armes à la main; elles y tiennent seulement une corde en nœud coulant, qu'elles jettent fort adroitement sur l'ennemi, & le tirent après elles : elles ne peuvent se marier qu'elles n'aient pris un ennemi, & offert le sacrifice accoutumé; mais quand elles sont mariées, elles ne montent plus à cheval que dans les cas de nécessité.... «. *Périple de l'Euxin*, ibid.



HISTOIRE ANCIENNE
D'AZOF ET DE LA KRIMÉE(1).

ON a vu que les Grecs bâtirent la Ville d'Azof sur la rive Méridionale du Tanaïs, vers le temps de la naissance de J. C. & qu'ils lui donnèrent le nom de ce fleuve. Chardin prétend que cette Ville en est aujourd'hui éloignée de 15 milles d'Italie, tandis que l'ancienne Tanaïs ne l'étoit que de trois. Je ne sais ce qui peut avoir porté Chardin à fixer ces distances; sans assurer que la Ville de Tanaïs fût à la même place où se trouve celle d'Azof, je puis certifier que cette dernière est bâtie dans la même Contrée où étoit l'autre. Quant au Tanaïs, nous nous en rapporterons à ce que dit Ptolomée, qui a pris le Don pour la limite entre l'Europe & l'Asie, & qui regardoit la Ville de Tanaïs comme faisant partie de cette dernière. Strabon, qui est du même sentiment, dit qu'elle a été bâtie par les Grecs Bospores.

La Grèce étoit très-peuplée dans les premiers âges; mais comme ce pays ne pouvoit pas contenir & nourrir tous ses Habitans, ceux qui occupoient les côtes de la mer & les Villes situées dans les Isles, employèrent toute leur industrie pour remédier à ce que refusoit le sol. Le Commerce leur offroit un grand moyen que la proximité de la mer rendoit également

(1) Ce Précis historique est tiré des SAMMLUNG RUSSISCHER GESCHICHTE, ou *Recueils historiques sur la Russie*, par *Muller*, Tom. II, pag. 36-80. Il a été traduit par M. *Gauthier de la Peyronnie*. J'en ai supprimé les détails géographiques, & tout ce qui étoit étranger au sujet.

facile

facile & avantageux. Des Villes, des Peuplades ſe réunirent pour aller former des Colonies hors de la Grèce; peu-à-peu & de proche en proche, ces Colons ſe portèrent ſur les bords de la Natolie, dans la Sicile & la partie inférieure de l'Italie, en France & ailleurs : ils s'approprièrent inſenſiblement le Commerce de preſque toute la terre; ils établirent de même des Colonies autour de la mer Noire, & firent fleurir ſur les rives de la Péninſule de Krimée, les Villes de *Théodoſia*, de *Kerſon*, de *Panticapæum*, &c.

Les Grecs Boſpores de Strabon, ſont ceux qui habitoient l'étendue de terre qui borde le Détroit de *Taman* des deux côtés. Ils tiroient de la Scythie & des autres Contrées voiſines, des eſclaves, des grains, des peaux d'animaux, des poiſſons ſalés, &c.; & leur donnoient en échange, des draps, des vins, des fruits ſecs & autres denrées, comme le dit Strabon, en parlant du Commerce de la Ville de Tanaïs en particulier. Les trois places principales de ce Commerce, étoient *Trapezunte*, *Héraclée* & *Byſance*, qui avoient, pour ainſi dire, droit d'entrepôt. Le Commerce s'étendoit de Byſance à Corinthe, Ville avantageuſement ſituée, & qui étoit la Métropole du Commerce de l'Aſie mineure, de la Grèce, & de toute la côte de la Méditerranée.

Après que les Romains eurent dévaſté Corinthe, l'Iſle de *Délos* s'empara de la plus grande partie de ce Commerce, au grand avantage des Athéniens, ainſi que des Colons Grecs qui habitoient la Krimée & les Contrées voiſines. J'ai pour garant Strabon, qui aſſure que la Ville de Tanaïs devint une place de Commerce, commune aux Hordes de l'Aſie & de l'Europe. Le cours du Don, celui de tant de rivières qui y portent leurs eaux, la proximité du Volga, & les Palus-Méotides ſuffiſent pour nous convaincre des avantages que ce Port procuroit au Commerce de l'Europe & de l'Aſie. L'Iſle d'*Alopécia*, ou Iſle

aux Renards, étoit éloignée d'environ 100 ſtades Grecs de la Ville de Tanaïs. Cette Iſle étoit habitée par des hommes de toutes les Nations, qui s'y étoient établis à cauſe du Commerce; & ſi, comme il eſt probable, ces étrangers n'étoient pas tolérés dans la Ville, du moins les ſouffroit-on dans l'Iſle pour y faire fleurir le Commerce.

Les Scythes, ainſi que les autres Peuples limitrophes, ſe trouvoient bien de ce voiſinage; ils échangeoient leurs grains & leurs productions ſuperflues, contre des marchandiſes néceſſaires. Mais bientôt l'état floriſſant des Colonies Grecques, éveilla l'ambition des Scythes, & celle-ci excita leur jalouſie: ils ſe perſuadèrent que ces Villes commerçantes fleuriroient auſſi-bien dans leurs mains que dans celles des Grecs, ſans faire attention que la forme de leur Gouvernement entraîneroit la ruine de cette proſpérité. Ils la cherchèrent par les moyens qui la détruiſent : les Villes Grecques de la partie Méridionale de la Krimée furent conquiſes, & gouvernées par des Tyrans qui leur ravirent la liberté. Je dis par des Tyrans, parce que les Grecs donnoient également ce nom à leurs Souverains légitimes & à toute Puiſſance étrangère qui attentoit à la liberté du Citoyen. Je préſume que les Grecs les nommoient ainſi, parce qu'ils ne pouvoient s'habituer à vivre ſous la domination des Princes mêmes les plus doux, chacun d'eux voulant ſe mêler du Gouvernement. Cependant, malgré leur antipathie pour la Souveraineté, les Boſpores furent contraints de ſupporter ces prétendus tyrans pendant un aſſez long eſpace de tems, pour pouvoir réſiſter aux Scythes. La preuve eſt qu'ils furent gouvernés par des Princes depuis la 85e olympiade, 448 ans avant la naiſſance de J. C., juſqu'au temps de Mithridate. Strabon nous aſſure que ces Princes régnoient ſur pluſieurs Villes, & entr'autres ſur celle de Tanaïs. L'on trouve une liſte aſſez conſidérable de ces Tyrans

dans Diodore de Sicile. Voici comment ce Gouvernement changea de forme. Le Roi Mithridate, qui joignoit la prudence & le courage à l'ambition, se trouvant trop à l'étroit dans un Royaume qui formoit une grande partie de l'Asie mineure Méridionale, forma le projet de renverser l'Empire Romain, & de se rendre maître du monde. Dès qu'il eut mis ses Armées en état d'exécuter ce projet, il marcha contre les Peuples qui habitoient les Contrées voisines du Caucase, & les vainquit. Il attira dans son parti les Sarmates de la Contrée entre le Don & le Volga. Avec ce renfort, il entama la guerre contre les Scythes, sous prétexte que les Grecs lui en avoient fourni le sujet. Alors la Krimée actuelle étoit partagée de manière, que les Scythes possédoient l'intérieur du pays, & s'étendoient depuis Pérékop du côté du Nord, vers le Dnepre à l'Ouest, & vers le Don à l'Est. Quelques Colonies Grecques occupoient les rives Occidentales & Méridionales de la Krimée : *Kerson* étoit la plus puissante de leurs Villes; & les Tyrans Bospores gouvernoient la partie Orientale de cette Péninsule jusqu'au Don, ainsi que la Contrée qui s'étend de ce fleuve, le long du lac Mæotis, jusqu'à la mer Noire & le Mont Caucase.

Les Scythes molestoient tellement les Grecs, que *Parysadès*, Tyran Bospore, & la Ville de Kerson furent réduits à implorer le secours de Mithridate. Ce Roi de Pont dépêcha une Flotte vers cette Ville, en envoya une autre sur le lac Mæotis, & fit marcher le reste de ses troupes vers le Caucase. Dans cet état des choses, Parysadès sans défense, abandonna sa Souveraineté & toutes ses possessions à Mithridate. Les Scythes, plus courageux, s'embarquèrent pour aller au-devant de la Flotte ennemie dans le Détroit de Kafa, mais ils furent battus. L'hiver suivant ils attaquèrent la Cavalerie de Pont sur les glaces; malheureusement pour eux cette bataille fut suivie d'une seconde dé-

faite. Ce double échec ne les découragea point; ils se défendirent long-temps dans la Krimée, jusqu'à ce qu'enfin ils furent obligés de céder & d'abandonner la presqu'Isle aux Vainqueurs. C'est ainsi que Mithridate étendit le Royaume de Pont, qui comprenoit toute la Krimée & toute la partie Orientale jusqu'au Caucase. Après avoir affermi sa puissance dans cette Contrée, ce Prince résolut d'attaquer les autres Scythes, de les soumettre, de passer ensuite le Dnepre & le Volga, d'attirer dans son parti une multitude de Peuples, & de marcher à leur tête vers les Alpes, pour fondre sur l'Italie. Mithridate trouva plus de résistance dans les Scythes qu'il ne l'avoit imaginé, & n'osant se reposer sur la foi des Peuples qu'il avoit vaincus près du Caucase, il conclut la paix avec les Scythes qui étoient au-delà de la Krimée; ceux-ci lui cédèrent les pays qu'il avoit conquis sur eux; il se retira dans son Royaume, avec l'intention d'aller attaquer les Romains par une route moins difficultueuse. Il connoissoit le prix du temps, & il se porta avec la plus grande célérité dans les Etats voisins de l'Asie mineure. Il soumit presque toute la Grèce, avant que les Romains désunis entre eux, eussent délibéré sur les moyens de s'opposer à de plus grandes conquêtes. *Publius Cornélius Sylla* conduisit une Flotte dans la Grèce, & en chassa les Armées du Pont; mais il ne put en faire autant dans la Natolie, parce que les guerres civiles qui troubloient Rome demandoient sa présence & le plus prompt secours. Les Romains firent la paix avec Mithridate, & l'on sait qu'aucune des deux parties n'étoit disposée à observer long-temps les conditions de ce Traité. Peu de temps après, la guerre se rallume; elle dure plusieurs années sous les commandemens de *Lucius Lucullus* & de *Cnéius Pompéius* : cette guerre opiniâtre se termine par la défaite de Mithridate, contraint de fuir de ses Etats, & de se sauver dans le Bosphore. Pompéius poursuit les

vaincus jufqu'au Phafe, où il trouve *Servilius* avec la Flotte Romaine; mais il n'ofe pénétrer plus avant, & fe contente de couvrir le mont Caucafe pour foumettre les Ibériens qui habitent au milieu de ces montagnes, & les Albaniens près de la mer Cafpienne. Il revient enfuite fur fes pas pour rendre la paix à l'Afie, qui avoit beaucoup fouffert de ces longues guerres.

Débarraffé des Romains, Mithridate va attaquer fon fils *Macharès* qui gouvernoit le Royaume de Bofpore à fa place, & qui l'avoit trahi par une correfpondance fecrète avec les Romains. Macharès, perfuadé que fon père ne lui pardonnera jamais fa trahifon, fuit à fon approche, vers le Pont, pour fe mettre fous la protection des Romains. Mithridate le fait pourfuivre; Macharès, réduit au défefpoir, fe tue. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut affaffiné par fes propres troupes.

Mithridate ne borne pas là fa vengeance; il l'étend fur tous ceux qui avoient été du parti de fon fils; & pour avoir la paix, il propofe aux Romains de leur payer un tribut. Pompéius infifte pour que Mithridate ait à fe rendre dans la Perfe, comme le puiffant *Tigrane*, Roi d'Arménie, s'y étoit rendu: mais le Roi de Pont indigné de cette prétention, recrute fes troupes, lève des impôts confidérables pour fe mettre en état de recommencer la guerre. Il tombe malade, & les Adminiftrateurs des finances profitent de fa maladie pour vexer les Peuples, en augmentant de beaucoup les charges impofées : ces vexations indignent les fujets contre le Maître. Mithridate rétabli fe porte vers le Détroit de Kertch, près duquel étoient *Panticapée*, bâtie fur le rivage, & *Phanagore*, grande & riche Ville des Grecs dans le voifinage de la Fortereffe de Taman.

Caftor, Commandant de cette Ville & dévoué aux Romains, refufe l'entrée à fon Roi, affiége en même-temps le Château conftruit en bois, qui étoit habité par les enfans de Mithridate,

& finit par y mettre le feu. Les Princes obligés de se rendre sont conduits à Pompéius; Cléopatre seule résiste. Mithridate qui se trouvoit dans le voisinage avec son Armée, n'en est pas plutôt informé, qu'il envoie des galères à son secours; on la tire des flammes & on la conduit à son père. D'autres Villes suivent l'exemple de Phanagore; Kafa & Kerson furent du nombre, & leur révolte souleva les Peuples dispersés dans les campagnes. Mithridate punit les révoltés, mais n'osant plus se fier à personne, ni même aux troupes qu'il avoit enrôlées de force, il dépêche quelques-uns de ses Eunuques vers les Princes Scythes, pour leur demander quelques-unes de leurs filles en mariage & des troupes auxiliaires. Ces Députés qui avoient été bien accueillis, furent assassinés par les soldats de Mithridate, à leur retour de la Scythie, & ces soldats passèrent chez les Romains avec les Princesses que les Eunuques conduisoient à leur Maître.

Le courage de Mithridate, loin d'être abattu par ces revers, persiste dans son projet, & résout de recourir aux moyens les plus désespérés. Il forme la résolution de traverser le pays des Scythes & le Danube avec les restes de son Armée, pour s'unir aux Gaulois, & attaquer les Romains. Les Gaulois occupoient alors la France, la Savoie, & différentes contrées de la partie supérieure de l'Italie; ils étoient très-mécontens des Romains, & c'est ce mécontentement qui alluma, peu de tems après, la guerre sanglante qui finit par la conquête des Gaules.

Si Mithridate eût suivi le plan que son animosité lui dictoit, & se fût joint aux Gaulois, Rome auroit pu trembler à l'aspect de la tempête qui la menaçoit; mais l'Armée de ce Prince ne put se résoudre à entreprendre un projet si vaste; & Pharnace son fils, qu'il aimoit plus que ses autres enfans, & qu'il destinoit pour son successeur, mit à profit ce moment pour attirer le Peuple & l'Armée de son père dans son parti. Mithridate, instruit

de ce procédé révoltant, envoya des Députés vers ses troupes, dans l'espérance de les appaiser & de se rendre maître de Pharnace : ses démarches furent inutiles; les soldats proclament son fils, & le couronnent dans la forteresse de Kertch. Mithridate en étoit assez proche pour être témoin de la cérémonie : il envoie Députés sur Députés à Pharnace, pour lui demander la liberté de se retirer; mais n'en voyant revenir aucun, il craint que bientôt son fils ne le livre aux Romains.

Dans cette perplexité, il assemble ses Conseillers & ses Gardes, il les remercie de la fidélité qu'ils lui ont gardée jusqu'à ce jour, & les exhorte à passer sous la domination du nouveau Roi. Il dit, & monte sur les remparts pour se montrer à son fils ingrat, & l'attendrir en sa faveur. Mais voyant que rien ne peut émouvoir Pharnace, il cherche à se donner la mort par le poison. Ressource inutile! les poisons les plus violens n'avoient aucune action sur lui : la crainte d'être empoisonné un jour, l'avoit porté à se familiariser avec eux dans sa jeunesse. Il prend le parti d'attendre son arrêt de mort de la bouche même de son fils. Mais comme cet arrêt tarde trop, il se perce le sein de son épée, en priant un Gaulois qui lui étoit dévoué, de terminer la catastrophe; ce qui fut fait.

Ainsi mourut Mithridate à l'âge de 72 ans; d'autres disent qu'il n'en avoit que 68. Pharnace fit mettre son corps dans une saumure, & l'envoya à Pompéius.

Pharnace, qui régna sous le nom de *Mithridate Eupator*, eut des guerres ruineuses à soutenir, qui ne l'empêchèrent pas de s'occuper de l'agrandissement & des avantages du Royaume qu'il devoit à la perfidie. Il fit bâtir une Ville célèbre près de *Taphra*, (Pérékop) & lui donna le nom d'*Eupatorium*. Telle est l'origine du Royaume de Bospore, qui s'est conservé pendant plusieurs siècles sous les noms de *Krimée* & d'*Azof*, ou de *Tanaïs*.

Pharnace ne se contenta pas d'envoyer le corps de son père à Pompéius, il chercha à se le concilier par toute sorte de soumission. Pompéius n'oublie pas dans cette circonstance la grandeur d'ame des Romains. Il fait enterrer avec pompe & aux dépens de la République, le corps de Mithridate dans le Tombeau des Rois de Pont, & rend à ses mânes ce qui lui étoit dû personnellement, en le nommant le plus grand Roi de son siècle. On regrette que l'orgueil d'avoir terminé une guerre longue & sanglante, ait fait oublier à Pompéius les sentimens qui devoient caractériser un Romain : loin de punir l'action barbare de Pharnace, il le laisse jouir paisiblement du Royaume de Bospore, & devient, pour ainsi dire, complice de la trahison que ce fils ingrat a exercée envers son père. Il est vrai que Pharnace ne récupéra point le Royaume de Pont, ni les autres Provinces dont Pompéius avoit disposé du vivant de Mithridate. Mais en devenant un allié des Romains, l'orgueil imposa silence à l'ambition de ce nouveau Roi.

Pharnace n'avoit pas vu sans dépit Pompéius accordant le droit d'une Ville libre à la Ville de *Phanagore :* au moment où il apprit les troubles intérieurs de Rome, il se rendit maître de Phanagore, & successivement de tous les Etats que Mithridate avoit possédés. Mais dès que *Cayus Julius César* eut vaincu *Pompéius*, & porté ses victoires au comble en Egypte, il s'empressa de mettre des bornes aux conquêtes du Roi de Bospore. Celui-ci eut la témérité d'attaquer le premier les troupes victorieuses de César ; mais il fut repoussé au premier choc ; c'est ce qui donna lieu à César d'écrire ces paroles à un de ses amis : *Veni, vidi, vici.* Quoique ce grand Capitaine eût obligé Pharnace d'abandonner le Royaume de Pont & de fuir dans le Bospore, il n'osa cependant pas poursuivre son ennemi, & porter la victoite plus loin.

Pharnace, en quittant ses Etats, avoit confié le Gouvernement du

du Bosporc à *Azandre*, un de ses Conseillers, dans lequel il avoit mis toute sa confiance : celui-ci, voyant Pharnace vaincu & fugitif, lui refuse l'entrée dans ses Etats; on livre bataille, & Pharnace est tué.

César, indigné de l'action d'Azandre, donne des secours à un autre *Mithridate*, surnommé *Pergame*; mais ces secours étoient insuffisans, & Azandre conserve ses usurpations.

Hérodote rapporte que les anciens Scythes avoient fait creuser un fossé étroit à l'entrée de la Krimée, & que les Grecs avoient donné à cette ligne le nom de Τάφρος ou Τάφρη, qui signifie la même chose que le nom Slavon *Pérécop*, c'est-à-dire, fossé ou canal creusé par les mains des hommes. Constantin Porphyrogénète fait mention de ce fossé ruiné par le tems, dans une instruction particulière qu'il donne aux Princes ses fils (1). Il y dit : » Les Anciens avoient » creusé un fossé dans cette place, pour y donner passage aux eaux » de la mer, de manière que la presqu'Isle se trouvoit entièrement » séparée de la terre ferme; mais ce fossé fut dégradé dans la suite » des tems, & remplacé par une forêt épaisse, où il n'y a que » deux routes, l'une à l'Est & l'autre à l'Ouest «.

Les Anciens donnoient à ce district 360 stades d'étendue; & Strabon dit qu'Azandre y fit construire une muraille d'un bout à l'autre, & qu'à chaque stade il avoit fait élever dix tours pour sa défense. Il dit encore que Pharnace & Azandre avoient porté les limites de leur Royaume jusqu'au Tanaïs; ce qui prouveroit que ces Princes possédoient alors la ville d'Azof qui existe de nos jours. Si l'on doit croire à *Lucien* & à ce que prouve une monnoie d'Azandre, ce Prince n'a été qu'ETNARCHE ou Régent du Bosphore, jusqu'à l'époque où *César-Auguste* lui accorda le titre de Roi. Auguste lui envoya *Scribonius*, Chevalier Romain, pour demeurer

(1) *De administrando Imperio*, pag. 113.

auprès de lui, ſous le prétexte que c'étoit pour tenir ſes troupes dans la ſubordination. Azandre, alors âgé de 90 ans, prévoyant que les vues de l'Empereur s'étendroient plus loin, ſe livra au déſeſpoir, & ſe laiſſa mourir de faim. Il tranſmit ſon Royaume à ſon Epouſe *Dynamis*, fille du défunt Roi Pharnace. Scribonius, pour remplir ſes vues ambitieuſes, ſe dit petit-fils du grand Mithridate, & engagea Dynamis à l'épouſer. Mais Auguſte fit ſavoir aux Boſporiens que Scribonius avoit agi contre ſa volonté & celle des Romains. Les Boſporiens le firent mourir, & nommèrent Dynamis Régente du Royaume. Dans cet état des choſes, Auguſte avoit donné ordre à *Polémon*, Roi de Pont, de punir Scribonius; & ce Prince, malgré la mort du coupable, marcha en force contre les Boſporiens, & les attaqua par terre, tandis qu'*Agrippa* fondoit ſur eux avec ſa Flotte. Les hoſtilités finirent par le mariage de Polémon avec Dynamis, & Auguſte lui aſſura la ſouveraineté du Boſpore. Les Romains eurent la gloire de remporter dans cette guerre ſans motifs, un grand nombre d'étendards & de trophées que Mithridate leur avoit pris.

Il faut qu'Azof, ou l'ancienne Tanaïs, ait beaucoup ſouffert ſous le règne de Polémon. Strabon dit, pag. 340, que la ville de Tanaïs ayant fait réſiſtance à Polémon, fut priſe & miſe en ruines. Mais il ajoute qu'on la rebâtir peu de tems après, & qu'elle fut remiſe dans le même état, à cauſe de ſa ſituation avantageuſe.

Pythodoris, ſeconde femme de Polémon, régna après lui. Strabon exalte beaucoup la prudence & la ſageſſe de cette Reine. Le fils qu'elle avoit eu de Polémon lui ſuccéda : l'Empereur *Claude* l'affermit ſur le Trône, & le détrôna peu de tems après, pour donner la Couronne à un *Mithridate*, qui ſe diſoit deſcendant de l'ancien Roi de Pont. Son ambition lui inſpira le déſir d'imiter en tout le Héros dont il portoit le nom. Claude le fit attaquer par terre & par mer, & le chaſſa de ſes Etats.

Cautys, fils du Roi de Thrace de ce nom, & de *Pythodore*, quitta son père pour suivre Mithridate. Plusieurs petits Princes régnèrent après lui (1) : des Princes foibles succédèrent à ceux-ci; ils permirent aux Goths leurs voisins d'exercer toute sorte de brigandages dans les Provinces Romaines, qui n'avoient plus alors les Bosporiens pour leur servir de rempart. Les Goths passèrent le lac Mæotis sous le règne de l'Empereur *Tacite*; ils pénétrèrent dans l'Asie Mineure par le Caucase, & parvinrent jusques dans la Cilicie.

Les Sarmates, prédécesseurs des Slaves, occupèrent le Royaume de Bospore, sous le règne de *Dioclétien*, & furent maîtres de la ville de Tanaïs. La Capitale du Bospore, aujourd'hui *Kertch*, étoit la résidence de leurs Rois. La ville de *Kerson* étoit trop puissante alors, pour que les Sarmates pussent s'en emparer : ils firent une excursion entre le Caucase & la mer Noire, sous un de leurs Rois qui étoit fils de *Criscon-Oréus* ou *Criscon-Orovitz*, suivant Constantin Porphyrogénète; ils fondirent sur les Provinces Romaines, & portèrent leurs armes victorieuses jusqu'au fleuve *Halys* dans la Natolie. Dioclétien envoya contr'eux une Armée sous le commandement de *Constantius*; celui-ci arrêta les Sarmates près du fleuve, mais il n'osa pas les attaquer. Il conseilla à Dioclétien d'envoyer des Députés aux Habitans de Kerson pour les inviter à déclarer la guerre aux Sarmates. Le Chef de cette Ville, *Crestus*, fils de *Papias*, se mit à leur tête, & marcha vers la ville de Bospore. Il en fit le siége avec un petit nombre de troupes, ayant laissé derrière lui un corps de réserve en embuscade. Après une attaque de quelques heures, les assiégeans se retirèrent, traînant après eux d'énormes chariots qui portoient leurs béliers & leurs cata-

(1) Il me paroît inutile d'en faire mention. *Zozime* nous assure que la tige de ces Rois de Thrace, ne s'est éteinte que sous Valérien.

pultes. Les assiégés regardèrent cette retraite comme une fuite, & firent une sortie sur ce petit nombre de Kersoniens, qui les attirèrent le plus loin qu'ils purent dans la campagne. Les troupes qui étoient en embuscade, s'étant jointes à eux, alors ils firent face à l'ennemi & l'entourèrent de toutes parts. Il n'échappa pas un seul Bosporien. Leur Capitale se rendit au premier choc, & toutes les Villes situées sur les rives du lac Mæotis suivirent son exemple.

Les Kersoniens, maîtres de la Famille Royale & des autres Familles nobles, députèrent *Créseus* vers les Dames Sarmates, pour leur dire qu'ils n'avoient agi que d'après l'ordre de l'Empereur; que leurs maris ayant eu l'imprudence d'attaquer les Provinces Romaines, il leur conseilloit en ami d'envoyer de concert des Députés pour traiter de la paix entre les Romains & les Sarmates: il ajouta, que si elles faisoient cette démarche, les Kersoniens étoient assez généreux pour rendre toutes leurs conquêtes & la liberté à leurs époux; que dans le cas contraire, ne pouvant faire fond sur la foi des Sarmates, on mettroit à mort tous les prisonniers qui se trouvoient entre les mains des Kersoniens. Cette négociation réussit à souhait; les Sarmates acceptèrent la paix aux conditions qu'on voulut leur prescrire, quoique *Constantius* se fût engagé à leur donner une somme considérable, pour qu'ils eussent à se retirer avec leur Armée. Les trois Députés Kersoniens les engagèrent à se désister de cette somme, qui fut regardée comme la compensation des dépenses qui avoient été faites à leur égard. Ce Traité fut observé, & les Kersoniens rendirent leurs conquêtes & la liberté aux prisonniers.

Constantius se rendit ensuite avec deux Députés auprès de l'Empereur *Dioclétien*, qui les reçut avec bonté, & qui leur remit des lettres par lesquelles il exemptoit leur Ville de tous les droits qu'elle étoit obligée de payer à l'Empire. Constantius fut libérale-

ment récompensé; Dioclétien l'éleva, pour ainsi dire, jusqu'aux dignités Impériales.

Les Romains ne furent pas toujours victorieux dans ces contrées; ils eurent même beaucoup à craindre pour leur liberté, de la part des Peuples qui habitoient une partie des côtes de la mer Noire, après que *Constantin-le-Grand*, fils de Constantius, eut choisi pour résidence Impériale la ville de Bysance, qui prit alors le nom de *Nouvelle-Rome* ou de *Constantinople.*

Les Sarmates possédoient encore le Royaume de Bosporé. Toute la partie occidentale de la Krimée & la contrée voisine du côté du Nord qui s'étend le long du Don jusqu'au delà du Dnepre, étoient habitées par les *Goths*, Peuple belliqueux, allié avec d'autres Nations Allemandes qui firent ces incursions célèbres, après avoir été chassées de leurs possessions par les *Huns.* Malgré sa puissance, *Constantin* ne pouvoit pas encore s'assurer la possession de toute la côte de la mer Noire. Selon *Zozime*, p. 109, le dénombrement que ce Prince fit de son Empire, prouve que les Provinces Romaines s'étendoient depuis Bysance le long des côtes de l'Asie Mineure, jusqu'au Phase, & qu'elles n'alloient vers la partie occidentale & vers le Nord que jusqu'au Danube. *Eusèbe*, dans son livre *de Vita Constantini*, pag. 409, dit : que ce Prince soumit à sa puissance la Scythie qui étoit au Nord & habitée par différentes Nations. Un autre Ecrivain rapporte que Constantin fit la guerre aux Goths au-delà du Danube; qu'il porta du secours aux Sarmates, & que près de cent mille hommes des ennemis périrent de froid & de faim; qu'il se vengea ensuite des Sarmates qui lui étoient devenus infidèles; que les esclaves Sarmates s'étant soulevés contre leurs maîtres, il en avoit fait enlever trois cents mille qui furent dispersés çà & là (1). Les

(1) Voyez *Excerpta Auctoris ignoti de Constantino-Magno.* Ammien-Marcellin.

Kerſoniens contribuèrent beaucoup à la victoire que Conſtantin remporta ſur les Sarmates. *Diogène* le fils étoit alors Préteur de Kerſon (1) : l'Empereur l'anima contre les Sarmates ; & ceux-ci s'étant avancés juſqu'au Danube, furent aſſaillis par les troupes de Kerſon & battus à plate couture. En reconnoiſſance de cette action, l'Empereur confirma les droits & priviléges de Kerſon, lui fit préſent de ſa ſtatue en or, d'une couronne d'or, & d'une bague où ſon portrait étoit enchâſſé, avec permiſſion de s'en ſervir comme d'un cachet pour tous les actes publics. Il lui accorda encore une ſomme pour ſolder les troupes pendant une année, & fournit tout ce qui étoit néceſſaire pour compléter ſon arcenal.

Quelques années après, *Sauromate*, Roi de Sarmatie, voulut tirer vengeance des Kerſoniens : ceux-ci, ſous la conduite de leur Préteur *Bykus*, fils de *Supolichus*, marchent au-devant de l'ennemi juſqu'à Kafa, le battent, & ſtipulent dans le Traité de Paix qui ſuivit, que leurs poſſeſſions s'étendroient juſqu'à cette Ville. Le fils & ſucceſſeur de Sauromate déclara une nouvelle guerre aux Kerſoniens : *Pharnace*, qui étoit alors Préteur de Kerſon, marche en armes près de Kafa, où les deux Armées prirent poſte, de manière qu'elles formoient comme une ligne de circonvallation autour de la montagne voiſine. Sauromate, qui comptoit beaucoup ſur ſon courage & ſur le nombre de ſes troupes, mépriſoit des ennemis dont le Chef étoit très-petit de taille. Pharnace fait un défi au Roi des Sarmates en préſence des deux Armées ; & ce défi eſt accepté. Le Préteur imagine une ruſe pour ſuppléer au défaut de ſa force naturelle : il range ſes troupes en bataille, & leur dit, qu'au moment où le combat ſeroit engagé, & que le Roi tourneroit le dos aux Kerſoniens,

(1) *Conſt. Porphyrog. de adminiſtrando Imperio*, pag. 147.

elles se mettoient à crier de toutes leurs forces. Ce cri horrible troubla le Roi & lui fit porter ses regards vers les Kersoniens : ce mouvement fit faire une ouverture à son casque ; & Pharnace profitant de cette occasion, lui porte un coup de massue qui le terrasse. Il descend de cheval & lui coupe la tête. Les Sarmates consternés se remettent au pouvoir de Pharnace. Celui-ci les licencia sur-le-champ, & ne retint prisonniers que les seuls Habitans de Bospore, dont la plupart étoit d'origine Grecque, jusqu'à ce qu il eût ordonné les limites des deux Etats. Il arrangea les choses de manière que les dépendances de la ville de Bospore ne s'étendoient pas au-delà de quarante milles. Après cet arrangement, il relâcha tous les prisonniers qu'il avoit si bien traités pendant leur captivité, qu'à leur retour ils lui érigèrent une statue dans leur Ville.

Les Sarmates devenus libres de se donner la forme de Gouvernement qu'ils jugeroient la plus convenable, se choisirent pour Roi *Azander;* mais ne pouvant étouffer leur animosité contre les Kersoniens, & n'espérant pas les subjuguer par la force, ils cherchèrent à se venger d'eux par la ruse. Ils envoyèrent des Députés à *Lamachus*, Préteur de Kerson, pour lui proposer le mariage de sa fille unique *Gykia* avec un des fils d'Azander, sous la condition qu'elle viendroit habiter Bospore avec son mari, à qui il seroit permis d'habiter Kerson avec elle, lorsqu'il le jugeroit à propos. Les Kersoniens acceptèrent les deux premières propositions & refusèrent la troisième. Ce refus n'empêcha pas le mariage de se conclure. Lamachus étoit très-riche en or, en argent, en esclaves, en bétail & en fonds de terre. Il mourut deux ans après ce mariage. Gykia, pour honorer les mânes de son père, demanda la permission au Préteur *Zéthus* de distribuer, le jour de ses funérailles, du vin, du pain, de l'huile, de la viande, des oiseaux, du poisson, &c., à tous les Citoyens de la Ville ; & pour que ce jour fût

toujours mémorable, elle fit ferment en public de renouveller fe dons chaque année pendant fa vie. Le Prince fon époux applaudit à fa réfolution, dans l'efpérance qu'elle pourroit être utile à l'exécution d'un projet qu'il avoit formé, L'année fuivante, il commanda aux Bofporiens d'apporter des préfens pour célébrer cet anniverfaire; ce qui fut fait. Les canots étoient obligés de s'arrêter loin de la Ville, & il envoyoit des voitures pour charger les préfens, & les tranfporter au lieu de leur deftination. Ceux qui accompagnoient ces préfens, étoient accueillis de la manière la plus flatteufe par ce Prince; vers le foir, il les reconduifoit jufqu'aux portes de la Ville.

Gykia avoit de grands bâtimens auprès des murs qui en formoient l'enceinte; & on avoit permis à fon père de percer quelques portes dans ces murs, pour donner à fes troupeaux la facilité de rentrer dans les enclos en revenant du pâturage. Son époux y plaça trois de fes domeftiques les plus affidés, qui étoient Bofpores, & qui devoient ouvrir une de ces portes pendant la nuit, & faire entrer les Bofporiens qui avoient ordre de percer jufques-là avec leurs canots. Dès qu'ils s'y furent rendus, on les cacha dans un appartement éloigné qui n'étoit pas habité : on leur fournit les provifions néceffaires à la vie, & peu-à-peu beaucoup d'armes. La même manœuvre fe pratiqua pendant longtems, jufqu'à ce que les Bofporiens fuffent en affez grand nombre & fuffifamment armés. Dans ces entrefaites, il arriva qu'une des fuivantes de Gykia lui ayant manqué, elle la fit renfermer dans une chambre qui étoit au-deffus de l'appartement où l'on tenoit les Bofporiens cachés. Là, elle étoit condamnée à filer. Un jour fon fufeau lui échappa des mains & tomba dans une crevaffe du plancher, où il s'engagea. Elle fut obligée, pour le retirer, d'agrandir le trou : elle parvint par ce moyen à voir dans l'appartement de deffous, où elle apperçut les Bofporiens & beaucoup d'armes,

Elle

elle remit la pièce fur l'ouverture, & dès qu'elle le put, elle fit dire à la Princeffe qu'elle avoit à lui confier un fecret de la plus grande importance. Gykia fe tranfporta fur-le-champ auprès de fa prifonnière, & fut témoin des faits qu'elle lui révéla. Elle la fit fortir de prifon, & la récompenfa libéralement. Enfuite elle envoya chercher fecrètement deux de fes parens en qui elle avoit le plus de confiance; & dès qu'ils furent arrivés, elle leur donna l'ordre d'affembler fans bruit les plus Notables de la Ville, & de les prier, en fon nom, de lui envoyer les trois hommes les plus diftingués par leur prudence & leur patriotifme, auxquels elle révéleroit un fecret de la dernière importance. Après qu'elle leur eut fait part de tout, ils s'en retournèrent pour exécuter le plan qu'elle leur avoit donné. Il étoit vraifemblable que les deux cents Bofporiens qui étoient cachés, faifiroient l'occafion du jour anniverfaire qui s'approchoit, pour attaquer la Ville & s'en emparer par trahifon.

Le jour arrivé, tout Kerfon étoit livré à la joie & aux divertiffemens : Azandre fe montra d'une libéralité étonnante pour la célébration de cette journée; il prodigua les vins & les liqueurs fortes, dans l'efpérance que l'ivreffe mettroit beaucoup de monde hors d'état de défenfe. Mais ceux à qui on avoit révélé le fecret, fe tinrent fur leur garde contre le piége qu'on leur tendoit : vers le foir, chacun s'étant retiré, on fit des préparatifs pour l'affaut qu'on avoit projetté.

Gykia envoya coucher tout fon monde, après qu'on lui eut remis les clefs de toutes les portes & avenues; elle mit en fûreté ce qu'elle avoit de plus précieux, pendant que la Bourgeoifie s'affembloit autour de fa maifon, & qu'elle l'entouroit de bois fec & de matières combuftibles. Alors Gykia fortit de la maifon; & à ce fignal on y mit le feu. Quelques-uns de ceux qui repofoient, furent éveillés par le tumulte, & fautèrent par les fenêtres

pour échapper aux flammes ; mais ils furent entourés par la populace & massacrés. Les Citoyens de Kerson vouloient faire rebâtir la maison de Gykia aux frais de la caisse publique ; elle refusa leur offre, & demanda qu'on laissât ce terrain désert, en mémoire de la trahison. Les Kersoniens firent ériger deux statues de bronze en l'honneur de Gykia, avec une inscription pour servir de monument éternel au service qu'elle venoit de rendre. Ce recit est tiré des Ouvrages de Constantin Porphyrogénète.

Procope, dans son livre *de Bello Gothico*, dit : Que la ville de Bospore passa sous la domination des Romains peu d'années avant le règne de l'Empereur Justinien ; & dans son livre *de Bello Persico*, il ajoute, que cette Ville, située à l'extrémité de l'Empire Romain, renonça à sa liberté sous cet Empereur, & se mit sous la dépendance de Constantinople, parce qu'elle étoit opprimée par les Huns. Elle ne jouit pas long-tems de l'immunité qu'elle avoit recouvrée, puisque le même Auteur dit dans son livre *de Ædificiis Justiniani Imp. lib. III*, *pag. 61* : L'Empereur Justinien ayant appris que les fortifications de Kerson & de Bospore tomboient en ruine, il les fit reconstruire & mettre en état de défense...... Malgré cette précaution, Bospore retomba sous la domination des Huns ; mais Justinien la reconquit.

Bospore, ou la ville actuelle de Kerch, est construite de manière que ses fortifications couvrent l'entrée & la sortie de la mer Noire ; & c'est par cette raison sans doute que les Empereurs de Constantinople ont fait peu de cas de la ville de Tanaïs, située à une plus grande distance d'eux, se trouvant assez défendus par celle de Kertch. Constantin Porphyrogénète confirme la vérité de ce que Procope nous dit à ce sujet. Dans les instructions qu'il donna au Prince *Romanus* en 948, il ne lui parle point de Tanaïs, quoiqu'il fût entré dans les plus grands détails sur les limites de l'Empire Romain, sur les avantages de sa situation, & l'état dans

lequel se trouvoient alors les Nations voisines. Cet oubli volontaire prouve que les Grecs avoient abandonné la ville de Tanaïs, & que ses Empereurs n'en faisoient aucun cas. J'ai dit (M. Muller) que sous Constantin-le-Grand, les Sarmates possédoient toute cette contrée; il se peut que la ville de Tanaïs fut comprise dans cette possession.

On a vu que les Goths habitoient le pays qui est en deçà du Don. Les Huns, prédécesseurs des Mongales & des Kalmouks, occasionnèrent de grands changemens dans ces contrées. Après avoir passé le Volga, ils se rendirent maîtres des rives du Don, & en chassèrent les Goths. Procope, dans son livre *de Bello Gothico*, pag. 572, dit que sous le règne de Justinien, le district qui s'étend orientalement le long du lac Mæotis, jusqu'à l'endroit où le Don s'écoule, & par conséquent encore plus avant vers l'Est, s'appelloit *Eulysia*, & étoit habité par les *Uturgurs*. Les Huns étoient divisés en deux Nations principales; savoir, les *Uturgurs* & les *Kuturgurs*. Ces derniers occupoient la partie qui est en-deçà du Don & de la Krimée. Après les Huns, les *Chazards* ou *Kozars* & les *Turcs* vinrent peupler ces contrées. Les Turcs s'emparèrent du pays qui est au-delà du Don, & les Kozars conquirent les contrées que les Tatars Krimiens ont occupées jusqu'à présent. De cette manière, ils devinrent les possesseurs de toute la Krimée, de toute cette rive du Don, & construisirent, avec les secours des Empereurs Grecs, la Forteresse de *Sarkel*, près du Donetz, pour leur servir de barrière ou de place de défense contre les Russes, qui étoient déja leurs voisins. Les Turcs, qui étoient les alliés des Kozars & des Turkestans, s'étendirent au-delà du Dnepre & du Dniester vers le Danube. Les *Petchenéguis* habitoient entre le Don & le Jaïk. Le Don procuroit aux Kozars de grands avantages pour leur commerce avec les Grecs; & Constantin Porphyrogénète est entré à ce sujet dans les plus grands détails.

Il étoit donc de leur intérêt de construire la Forteresse de Sarkel pour défendre & conserver leurs possessions. On doit en conclure qu'ils ne négligèrent rien pour mettre en bon état la ville de Tanaïs, si elle existoit encore dans ce tems là. Après que les *Petchénéges* ou *Patzinaces*, appellés par les Russes *Petchégénuis*, eurent chassé en 893 les Turcs des contrées dont nous avons fait mention, les Kozars trouvèrent moyen de se maintenir dans la possession du Don. Les Turcs, au contraire, furent s'établir dans la Hongrie, & les Petchéneguis restèrent maîtres de leurs conquêtes depuis le Don jusqu'au Danube. Il ne m'a pas été possible, dit M. Muller, de me former une idée assez juste de ce Peuple, auquel les Grecs ont donné le nom de *Patschinaks* ou *Patschinakites*, pour oser rechercher son origine & son affinité avec d'autres Peuples qui nous sont connus : tout ce que je puis dire, c'est que les Russes n'étoient pas contens de leurs voisinages (1).

Les *Usi* ou *Polovitzi*, qui les débarrassèrent de ces dangereux voisins, occupoient en 948 le pays qui est au-delà du Don, & s'étendoient depuis ce fleuve jusqu'au Jaïk. Dans la suite des tems, ils chassèrent les Petchéneguis de leur pays ; & ceux-ci se portèrent vers le Danube, pour percer dans les Provinces Romaines. Le brave *Constantin Monomaque* ne perdit pas de tems pour marcher contr'eux : ils les repoussa ; mais comme ils avoient derrière eux des ennemis redoutables, ils préférèrent d'attaquer les Romains. En 1050, ils furent battus & contraints de se rendre prisonniers de guerre. L'Empereur leur assigna pour habitations

(1) *Liuthprand* les appelle PIZINACKS ; *Ditmar*, Evêque de Moersbourg, les nomme PÉZINIGES, PÉCENATES ou PÉZINÉIQUES ; & *Eggerhad* leur donne les mêmes noms. Je renvoie le Lecteur au Mémoire de M. d'Anville, *sur les Peuples qui habitent aujourd'hui la Dace de Trajan*, inséré dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. XXXI, pag. 237-262.

des contrées désertes dans la Moldavie & la Valachie. *Lucius*, dans son Histoire des Royaumes de Dalmatie & de Croatie, dit, avec fondement, que les *Patzinaks* ou Petchénéguis, changèrent de nom, & prirent celui de *Vlards* ou *Valaques*.

Les contrées qu'occupoient les Kozars furent ensuite habitées par les *Polovitzi* dont il a été question dans le cours de cette Histoire; & le District qui est au-delà du Don le fut par les *Bolgares*, ou, pour mieux dire, par les *Volgares*, qui tiroient leur nom du Volga, qu'on ne doit pas confondre avec les Bulgares fixés sur les bords du Danube. Les Kozars cependant conservèrent la Krimée. Mathieu *Strykowsky* (1), & *Cojalovitz* qui l'a copié, disent que les Polovitzi étoient un mêlange de Goths & de Cimbres; qu'ils possédoient en 1103 les villes de *Slouten*, de *Rukom* & de *Suborof* ou Azof. *Wapowsky* & *Biecki* sont du même sentiment; mais leur opinion est sans fondement. Celle des Historiens Grecs contemporains lui est préférable. Ils disent que les Polovitzi se sont donné eux-mêmes le nom d'*Uzi*; & qu'après avoir chassé les Petchénéguis dans l'année 1050, ils formèrent des habitations depuis le Don jusqu'au-delà du Dniester. *Cédrenus* dit que ce Peuple descend des Huns. Il est probable que le Dnepre, en Langue Turque, tire son nom des Polovitzi: les Turcs l'appellent *Ozy-Zuzy*, ou le fleuve d'Ozy. On en trouve la preuve dans quelques Cartes Turques manuscrites; telle est, par exemple, celle que le Bourguemestre Nicolas Witzen a fait traduire, & qui se trouve dans l'Atlas de la Navigation & du Commerce, par Louis Renard, Tab. XXV, Amsterdam 1715: telle est encore la grande Carte de la Mer Noire & du Lac Mæotis, qui a été imprimée à Constantinople en 1724. Dans cette dernière Carte, la Forteresse d Otchakof est désignée sous le nom de *Kaahiék-Ozy* ou la Forteresse d'*Ozy*.

(1) *In Chronico Polonico Lithuanico Moskovitico*, pag. 186.

Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit des guerres qu'Igor, Sviatoslaf & Olga soutinrent contre les Petchénéguis & les Polovitzi ; nous rappellerons seulement aux Lecteurs, que Volodimir I remporta de si grands avantages sur les Petchénéguis & les Kozars, qu'il descendit le Dnepre avec une Flotte, & s'empara de Kerson en Krimée, quoique cette Place fût dès-lors bien fortifiée. Il la rendit en recevant le Baptême. M. Muller pense que Volodimir est le premier des Princes Russes qui ait conquis Azof ; & les faits sur lesquels il fonde son opinion nous paroissent vraisemblables. On sait comment une Colonie de Génois se rendit maitresse de Kafa & d'Azof. Nous renvoyons les Lecteurs à l'*Histoire d'Azof sous la domination des Génois, des Tatars & des Turcs*, insérée dans les *Sammlung Russisher Geschicchte*, ou *Recueils historiques sur la Russie*, par Muller, Tom. II, pag. 81-104.

On trouve dans le *Périple de l'Euxin* la description suivante de la Krimée. » La presqu'isle Taurique est à-peu-près de la grandeur » & de la forme du Péloponèse : elle a deux principaux promon» toires, la Tête de bélier & le Parthénion, sur lequel sont élevés » le Temple & la Statue de la Déesse du pays ; celui-ci fait face à » l'Occident. Elle est remplie de deux sortes d'Habitans ; les uns » Barbares, épars dans les montagnes les autres ayant l'usage de la » langue & des mœurs Grecques : ceux-ci ont une demeure fixe, » s'adonnent au labourage, & vivent des fruits de la terre. Depuis le » détroit jusqu'aux montagnes qui divisent le Royaume du Bos» pore de la Taurique Sauvage, la contrée est garnie de Villages » & produit des grains ; elle est même si fertile, à l'exception des » rochers dont la mer est bordée, qu'avec un peu de culture on » y recueille trente pour un. Le transport des bleds y est l'objet » d'un grand commerce avec la Grèce. On a dit qu'Osiris, Sou» verain de l'Egypte, durant son séjour à Colchos, avoit poussé » sa découverte jusqu'en Tauride, où il avoit enseigné aux Sau-

» vages à labourer la terre avec des taureaux. Les Scythes eux-
» mêmes prétendent que le joug & la charrue font des inftrumens
» qu'un Dieu fit tomber du Ciel en leur faveur. Mithridate en
» tiroit tous les ans un tribut de cent vingt mille mines de grains
» & deux cents talens d'argent (fept cents vingt mille boiffeaux de
» bled & deux cents mille onces d'argent). Les Villes y font affez
» heureufement placées pour la navigation. Panticapée, Colonie
» Miléfienne, eft bâtie fur une petite colline bien peuplée : elle
» a une Forteresse & un Port capable de contenir trente vaiffeaux :
» elle eft à 530 ftades de Théodofie ; & fur la route, on trouve
» Nymphée, autre Ville avec un bon Port. Celui de Théodofie
» contiendroit au moins cent navires. La Ville eft dans une jolie
» campagne, faifant la borne des Etats du Roi Pœrifades. De-là
» jufqu'à Cherfonèfe, Colonie d'Héraclée, la côte eft plus rude,
» montueufe, & fort battue des vents du Nord. On y trouve,
» après avoir doublé la Tête-de bélier, le port Symbole, dont
» l'entrée eft fort difficile : c'eft le réfuge ordinaire des brigands
» de la nation des Taures.....

».... Au milieu de tant de Peuples fauvages, le petit Royaume
» du Bofphore-Cimmérien s'eft maintenu, depuis plus de quatre
» fiècles, fous une forme de Gouvernement régulier, malgré le
» mélange & les incurfions des Barbares. Il occupe les bornes de
» l'Europe & de l'Afie, depuis les montagnes des Achéens jufqu'au
» golfe Carcinite ; efpace dans lequel fe trouvent plufieurs Villes
» confidérables & commerçantes, tant fur la côte orientale du lac
» Mæotide, que fur celle de la Cherfonèfe Taurique, toutes deux
» comprifes dans l'étendue de ce Royaume ; mais cet efpace ne
» laiffe pas que d'être en partie peuplé par diverfes nations Scythes,
» telles que les Sindes, les Cimmériens & les Afes. Ces deux der-
» nières étendent leurs peuplades bien loin vers le Septentrion,
» où elles font, à ce qu'on dit, des courfes jufqu'au Nord de la

» Germanie. Le premier Roi du Bosphore fut Archæanax; il ne » possédoit quasi que le petit territoire de la ville de Phanagore, » vers la bouche d'une rivière appellée *Vardan* en la Langue des » Barbares, & *Hypanis* en celle des Grecs. Après l'extinction de » sa race, la Couronne passa à Spartacus. Ses successeurs agran- » dirent leurs limites, s'emparèrent d'une partie de la Taurique » & de Panticapée, dont ils firent la Ville capitale de leur Etat, » & favorisèrent le commerce, accordant des privilèges considé- » rables aux Marchands qui viendroient s'établir à Théodosie, » ce qui a rendu cette Ville l'une des plus riches & des plus peu- » plées de l'Euxin. Ils donnèrent aux Athéniens une entière liberté » de commerce dans toute l'étendue de leur domination : ils » leur fournirent des grains dans un tems de famine. Le Traité » d'alliance conclu entre les Athéniens & les Rois du Bosphore, » qu'on lit sur une colonne près du Temple des Argonautes en » Taurique, porte que les Habitans de chacune des Nations joui- » ront réciproquement chez l'autre, des droits de naturalité. Ce » Traité fut fait par le Roi Leucon (1), de qui les Souverains de » cette Dynastie ont pris le nom de *Leuconiens*. Le Philosophe » Chrysippe rapporte que plusieurs personnages célèbres de la » ville d'Athènes se rendoient à sa Cour, pour être témoins de » sa magnificence, & avoir part à ses libéralités. Les Athéniens, » de leur côté, élevèrent chez eux des statues de bronze aux Rois » du Bosphore, & regardoient la puissance de ces Princes comme » une barrière utile à la Grèce contre les invasions des Barbares.... » Malgré tant d'avantages, les Rois n'ont pu se maintenir par

(1) Athénée rapporte un mot bien remarquable du Roi Leucon. Un délateur lui ayant un jour fait un faux rapport contre un de ses courtisans : *Méchant*, lui dit Leucon, *je te ferois mourir, si les Rois n'avoient toujours besoin de quelque scélérat tel que toi.* Note de M. de Brosses.

» eux-mêmes

» eux-mêmes contre l'essain des Barbares dont ils étoient environnés. Après avoir été quelque tems assujettis à payer un tribut » aux Scythes, Pœrisades, le dernier Roi Leuconien, hors d'état » de satisfaire aux nouvelles & excessives demandes de Scilurus » leur Chef, céda sa Couronne à Mithridate, pour mettre les Bar- » bares aux prises avec un voisin tout autrement capable de leur » faire tête. Celui-ci les mit à la raison, & les contraignit enfin à » lui payer eux-mêmes le tribut qu'ils exigeoient. Il prit sous sa » protection tous les petits Peuples qui voulurent y avoir recours, » entr'autres la ville de Chersonèse, libre alors, mais qui se donna » à lui pour être défendue contre les incursions : il défit Palac, » fils de Scilurus, quoique les Scythes eussent un renfort de cin- » quante mille Rossolans (Russes), Nation belliqueuse..... Ce » Peuple, mal armé & mal discipliné, ne put tenir contre les » troupes aguerries du Roi de Pont : Diophante, son Général, » les détruisit tous avec Tasius leur Chef «.

On trouve sur ces Peuples un détail intéressant dans le même Ouvrage ; aussi je renvoie le Lecteur au Tome XXXV des Mém. de l'Académie des Belles-Lettres.



GOUVERNEMENT D'ASTRAKAN.

IL est borné au Nord par celui de Kazan; à l'est, par celui d'Orenbourg; au Midi, par la mer Caspienne, la Grande & la Petite-Kabarda, la Géorgie & le Kouban; à l'Ouest, par les Gouvernemens d'Azof, de la Nouvelle-Russie & de Voronèje.

Astrakan, ancienne Capitale du Royaume Tatar de ce nom, est située sur le Volga, dans l'Isle de *Saïtchi*, au 46[e] degré 22 minutes de latitude, & au 67[e] degré 54 minutes de longitude. La largeur du Volga est dans cet endroit, de 314 fagènes, ou 2060 pieds 8 pouces. La Ville est placée dans l'endroit où ce fleuve commence à se diviser, & à 80 verstes de ses embouchures. Elle est bâtie sur plusieurs collines qui en composent l'enceinte. La partie principale est sur la *colline des Lièvres*, qui a deux verstes de long & trois quarts de verste de large. Les Arméniens & les Tatars occupent la colline de *Kizlef*. Près de cette colline est un canal qui, traversant un marais salé, sert de communication au *Koutoum* avec le Volga. Le Kreml ou Forteresse, occupe la partie la plus élevée de cette colline vers le Couchant, & forme un triangle régulier entouré de murs de briques. A côté du Kreml, est un ancien Fort entouré de palissades, & qui sert de magasin. Les anciens murs de la Ville sont ruinés; on y a substitué des jardins palissadés en beaucoup d'endroits. L'Eglise Métropolitaine, placée dans la Forteresse, est remarquable par la grandeur de son vaisseau; le Métropoli-

tain *Samson* la fit bâtir à ses dépens en 1696. Le Palais Archi-épiscopal est à côté du Temple. On a établi un Séminaire dans l'endroit où étoit autrefois le Couvent de la Trinité : mais cet établissement destiné à instruire la jeunesse dans les Langues & les Sciences, n'a eu jusqu'ici aucun succès. La Couronne a fait bâtir près du Kreml une auberge Russe dans le goût des Karavanserais; elle est entourée de boutiques & de magasins : les Marchands sont obligés de louer ces boutiques, & leur prix est de vingt-quatre roubles. Il y a aussi une auberge Arménienne au milieu de l'enceinte des fortifications, également entourée de boutiques, qui rendent annuellement à la Couronne douze roubles de loyer chacune. On trouve dans la même enceinte cinq Eglises, la maison de la Police, & une Apothicairerie. Ce n'est qu'en 1746 qu'on a commencé à embellir Astrakan, & à élargir ses rues. La chose étoit d'autant plus facile, que cette Ville a essuyé beaucoup d'incendies : celui de 1767 a détruit 1300 maisons. Pour remédier en partie à ces désastres renaissans, Catherine II a donné ordre à la Banque de cette Ville, de faire des avances pour bâtir des maisons en briques sur un nouveau plan : ces avances sont de 170 mille roubles. Les maisons devoient être cédées aux particuliers qui en rembourseroient les frais : ceux qui ne se trouveroient pas en état de les rembourser en argent comptant, devoient obtenir un délai de dix ans.

L'Amirauté, défendue par un rempart & un fossé, est regardée comme un des Fauxbourgs d'Astrakan. Près de ce Fauxbourg est le marché Tatar, où l'on finit de vendre à midi; le marché Russe ne se tient que le soir.

Près de l'angle le plus saillant des fortifications, entre le mur de la place & le canal, est un lac salé, nommé *Solontchiak*, qui est rempli en hiver de sel amer & de sel de cuisine; c'est par cette raison qu'il ne se forme qu'une glace légère sur sa surface

dans les plus grands froids. Une chose remarquable, c'est que le dépôt que forme le lac en été, n'est qu'une matière argilleuse. Un autre phénomène qu'on observe près de ce lac & dans les environs d'Astrakan, c'est qu'on voit des crystaux de sel réguliers, sur la terre & dans les temps secs; ils disparoissent aussi-tôt que l'air devient humide.

Le Fauxbourg de *Sianova*, qui est près de ce lac, est entouré de palissades, & renferme les prisons. Les Arméniens y ont un marché qui se tient toute la journée; on y trouve toutes les productions de la Perse.

Astrakan compte vingt-cinq Eglises Russes & deux Couvens de filles. La Maison Catholique-Romaine est sur le bord du canal; il n'y a communément que deux Capucins. Les Luthériens y ont une Eglise; les Arméniens deux, & les Indiens un petit Temple d'idoles, bâti au milieu de leur Karavanséraïs. La Bourse, qui menace ruine, est le lieu près duquel tous les bâtimens abordent & déposent leur cargaison. Vis-à-vis la porte Nikolski, on voit un autre Port spécialement destiné pour les bateaux qui descendent le Volga.

Au-dessous des Fauxbourgs, on trouve *Bezrodnaia*, Bourg qui renferme un grand nombre de petites maisons, dans un espace de 150 toises de long sur environ 100 toises de large; il est resserré par le fleuve. L'espace qui sépare le canal de la colline de Bezrodnaia, renferme un autre lac salé d'une vaste étendue. Viennent ensuite trois Fauxbourgs Tatars : le premier appellé *Agrischanien*, tire son nom d'*Agrischan*, mot Tatar, qui signifie bâtard. Les premiers Indiens qui vinrent s'y établir, épousèrent des femmes Tatares. Le second Bourg se nomme *Boukar*, & le troisième *Ghilanien*.

Derrière Bezrodnaia, du côté de l'Ouest, le long du Volga, est un gros Village que les Tatars nomment *Zarev*, & les Russes

Tiek. Au-delà du Koutoum, est un grand espace rempli de bâtimens Russes. Cet emplacement est mal-sain & dangereux; il est si fort inondé dans les grandes eaux, que les Habitans ne peuvent communiquer ensemble que comme les Vénitiens, par le moyen des barques. Il me paroît étonnant qu'on ait choisi ce terrein pour y former un jardin Botanique, & construire un vaste Hopital militaire. L'Apothicairerie tire de la Perse, les drogues nécessaires à l'approvisionnement de Moskou & de Pétersbourg. Le Comptoir Impérial des Jardins est derrière la colline d'*Ilinsk*; il a plus de 300 personnes sous ses ordres.

En 1770, on comptoit à Astrakan 2541 maisons, 1675 Marchands nationaux, & autant d'étrangers & d'Armateurs. Sa population est évaluée à 70 mille ames, dont la plupart sont Russes; les autres sont Allemands, Anglois, Italiens, Arméniens, Géorgiens, Persans, Grecs, Kabardiniens, Tatars, Kalmouks, Indiens; on y trouve aussi quelques François. La Garnison est composée d'un Corps d'Ingénieurs, d'un Régiment d'Artillerie, d'un Régiment d'Infanterie, de Dragons & de Chasseurs.

Le Commerce d'Astrakan est beaucoup déchu depuis les troubles de la Perse. Cependant il y a des manufactures de soie & de coton que l'on pourroit augmenter. L'art de teindre en garance y est très-connu, & on s'y pique d'être aussi habile dans ce procédé que les Turcs mêmes.

Depuis le mois de Mai jusqu'à celui d'Août, il ne règne presqu'aucun vent dans cette Contrée; il n'y pleut presque point, ou tout au plus un quart-d'heure de suite; aussi la chaleur y est elle insupportable. On a vu dans l'Histoire ancienne, que cette Ville étoit bâtie à dix verstes plus haut qu'elle ne l'est aujourd'hui, lorsque le Tzar Ivan Vaziliévitz fit la conquête des

Royaumes Tatars. On voit encore les ruines de cette Capitale, fur lefquelles on a conftruit une nitrière. A foixante verftes au-deffous eft une raffinerie de falpêtre, nommée *Aktouba.*

Depuis la révolte de *Stenko-Razin*, les faftes d'Aftrakan n'offrent rien de remarquable. Le nombre des bâtimens annuels qui s'y rendent, varie beaucoup; quelquefois il n'eft que de cent, & quelquefois auffi il va jufqu'à deux cents. Ces bâtimens fourniffent la Ville de toutes les marchandifes d'Europe, & de tous les objets de première néceffité qui lui manquent; tels font les grains, les bois de chauffage & de conftruction, du fer & d'autres métaux, des draps, des toiles, des étoffes de foie & de laine. On exporte d'Aftrakan en Ruffie, du fel, des poiffons falés, des marchandifes de Perfe, & les étoffes fabriquées dans les manufactures qu'on y a établies. Il feroit poffible de fe rendre par eau d'Aftrakan à Pétersbourg, attendu qu'il exifte un canal entre la *Tverrza* & le lac *Mftino;* un autre canal de ce lac dans la *Mfta;* de celle-ci dans le lac Ilmen; & de ce lac dans le Volkof, &c. Cependant on a rarement fait ufage de cette communication, & je ne fache pas qu'aucun bâtiment venant d'Aftrakan faffe aujourd'hui ce voyage. Les marchandifes deftinées pour Pétersbourg, s'entrepofent ordinairement près d'Iaroflaf & de Nijni-Novogorod, & c'eft de-là qu'on les embarque pour leur deftination.

Krafnoi-Jar, Forterefle fur la rive Orientale du Volga, à 30 verftes au-deffus d'Aftrakan. Elle fut conftruite par le Tzar Alexis Mikaïlovitz, pour contenir les Kofaques qui piratoient fur le Volga & la mer Cafpienne, & pour fervir de barrière aux Kalmouks & aux Kirguis. On y a ajouté de nouvelles fortifications, & un Hôtel-de-Ville en 1745. Depuis quelques années elle eft la réfidence d'un Commandant.

Tchernoi-Jar, Forterefle bâtie en 1626 par le Tzar Mikaïl

Fédorovitz. Elle fut transférée en 1663 dans le lieu où elle est aujourd'hui sur la rive droite du Volga, à 170 verstes d'Astrakan. Elle servoit alors de barrière aux incursions des Kosaques. Elle a été brûlée en 1741 & rebâtie en bois. On l'a revêtue d'un rempart bien palissadé. Les bords du Volga sont très-escarpés dans cet endroit; les grandes eaux en emportent quelques parties à chaque printemps, & il est à craindre que cette Forteresse n'éprouve le même sort. Le Colonel qui commande la garnison est Commandant-né de la Place. Elle est habitée par des Kosaques & des Pêcheurs. On tire beaucoup de sel d'un lac voisin. La Ville renferme 196 Marchands. Ce qui contribue beaucoup, dit M. Gmélin cadet, à enrichir ce lieu, ce sont les Kalmouks errans qui se font passer & repasser d'une rive à l'autre du Volga, dans des bâtimens destinés à cet usage, & dont un seul rapporte souvent jusqu'à 500 roubles par an.

Tzaritzin, Ville fortifiée. Elle est située au-dessus de l'embouchure de la *Tzaritza* dans le Volga, au 48e degré 20 minutes de latitude, à 370 verstes d'Astrakan. Les fortifications consistent en un rempart élevé & flanqué de bastions; elles touchent d'un côté au Volga, dont le rivage forme en cet endroit un escarpement qu'on a garni de palissades. Les prisonniers Turcs, cantonnés dans les environs pendant la dernière guerre, ont été employés à réparer ces fortifications, & à palissader le chemin couvert. Cette précaution fut très-salutaire à cette place; elle l'empêcha d'être ruinée de fond en comble par Pougatchof, qui l'assiéga en vain au mois d'Août 1774. La Ville & la Forteresse sont bâties en bois; on y compte trois Eglises & 491 Marchands, qui font un assez grand commerce, à cause de la pêche & du voisinage d'une horde de Kalmouks. Les melons, les arbouzes ou Pastekes, & les concombres y croissent en abondance, & sont d'une qualité supérieure.

Il y a près de Tzaritzin une manufacture de soie qui appartient à la Couronne. En 1717, on forma des lignes depuis Tzaritzin jusqu'au Don; elles commencent à la Forteresse de *Denskaia*, & s'étendent dans une longueur de 60 verstes, presque jusqu'aux bords du Volga. Elles consistent en un rempart de terre garni de palissades, & flanquées de quatre Forts de terre. On a placé vingt-cinq postes avancés dans les intervalles qui les séparent. Ces lignes servent de limites au District qu'on a assigné aux Kalmouks Païens sur le Volga. M. Gmélin a vu à 40 verstes de la plantation de vers à soie, sur le bord de l'Aktouba, les débris de l'ancienne *Horde d'or*, appellée par les Russes *Zarévi Podi*, qui étoit la résidence d'*Akmet*, Kan de la Grande-Tatarie. On n'y voit plus rien d'entier, tout ayant été détruit. On rencontre çà & là quelques *kourganes* ou tombeaux élevés, construits en briques. On montre sur la colline la plus élevée de toute la Contrée, la place où l'on prétend qu'étoit bâti le Palais des Kans; la grande étendue de ses ruines, & la vaste enceinte des avants-cours dont il est environné, ainsi que la beauté de sa situation, semblent confirmer cette opinion. Toutes ces ruines occupent un espace de 38 verstes en longueur, & d'une verste de largeur.

Saratof, grande Ville sur la rive occidentale du Volga, au 52e degré 12 minutes de latitude, à 720 verstes d'Astrakan. Le Tzar Fédor Ivanovitz la fit construire en 1511. La régularité des rues tirées au cordeau, & la beauté des places, la rendent très-agréable, quoique bâtie en bois. On y compte sept Eglises, deux Monastères & 2150 Marchands. Ses entrepôts de sel & de poissons y attirent beaucoup d'étrangers. Les pêcheries y sont considérables, & on y apprête beaucoup de caviar. Saratof renferme une manufacture d'étoffes de soie, une de chapeaux, une de chanvre, & des tanneries. A cinq verstes de la Ville on a

formé

formé une vaste plantation de mûriers blancs. On a vu, Tome I de l'Histoire moderne, que Catherine II a établi des Colonies dans les environs de cette Ville, sur les deux rives du Volga, & sur les rivières de Medvéditza, Lavla & Kamouichenka. Il y a 44 de ces établissemens sur la Nagorna, & 60 sur la Longovaia. Les plus près sont à 30 verstes de Saratof, & les plus éloignées à 133 verstes. La Colonie des Frères Moraves de *Sarpa* ou *Sarepta*, renferme quelques manufactures. Ces Colons ont conservé leurs Loix, leur Culte, leur manière de vivre, &c. Les faits dont mon Père a rendu compte, & qu'il a prouvés par le Mémoire des Colons, démentent tout ce que M. *Marshall* en a dit dans la relation de ses Voyages. Voyez *Travels throug Holland, &c. Russia, &c. by Joseph Marshall, Esquir, Tome III.* A sept verstes de Saratof est l'ancien Monastère de *Tchétiré-très-Sviatskoï*, situé dans un lieu agréable, & environné de bocages délicieux. Ce Couvent, construit en bois, tombe en ruine, & ne sert plus que de maison de campagne aux Moines de Saratof. A deux lieues de ce Monastère, près du Volga, on voit les ruines d'*Ouviek*, ancienne place Tatare, où l'on trouve encore des monnoies de cette Nation, en argent & en cuivre; des anneaux, des pendans d'oreille, & divers ustensiles de cuivre. On ignore l'époque de la destruction de cette place, & l'on trouve dans ses environs un grand nombre de pommiers, que l'on croit avoir été plantés par les anciens Habitans de cette Contrée; on y trouve aussi le chanvre sauvage en abondance; il ne diffère point du chanvre commun, *cannabis sativa.*

Dmitrefski ou *Kamouichenka*, Forteresse à l'embouchure de la rivière de ce nom, à 191 verstes de Saratof. Elle a été construite en 1668, d'après le plan & sous la conduite de Thomas *Bavley*, Officier Anglois. Elle a été rétablie depuis peu. Dmitrefski a 489 Marchands qui commercent en bled, en bestiaux

& en poiſſons avec les Kalmouks. Il y a un entrepôt conſidérable de ſel.

Les Chinois ont donné le nom de *Kin-cha* à un grand pays au Nord de la mer Caſpienne : ſon étendue & ſes limites ne ſont pas bien marquées dans l'Hiſtoire Chinoiſe. Il paroît, dit le Père *Gaubil*, qu'Aſtrakan, Kazan & une grande partie de la Sibérie étoient de ce Royaume. M. *Le Roux des Hautesrayes* ajoute, que depuis que Tchin-kis-han (Tchinguis-Kan) s'en fut rendu maître, les Princes de *Kin-cha* lui fournirent, ainſi qu'à ſes deſcendans, beaucoup d'Officiers & de Soldats.

La partie Méridionale du Gouvernement d'Aſtrakan, renferme les Villes ſuivantes :

Kizliar ſur le *Térek*, à 70 verſtes de ſon embouchure. Cette Ville eſt la frontière de la Grande & Petite-Kabarda ; elle eſt habitée par les Koſaques du Térek, & par des Tatars. Ses maiſons y ſont conſtruites de terre-glaiſe & de briques non-cuites ; ſa diſtance d'Aſtrakan eſt de 500 verſtes.

Stchédrin & *Tchervlénoï*, ſont des Villes Circaſſiennes.

Stavropol, porte l'ancien nom d'une Ville qui étoit ſituée près du Térek, & des rivières de Soulak & d'Agrakſan. Les Archevêques d'Aſtrakan ont pris ſouvent le titre d'Archevêques de Stavropol. On prétend que la Ville ancienne, bâtie par les Grecs, fut détruite par les Mahométans. Lorſque Pierre I revint de ſon expédition de Derbent en 1722, tout ce pays lui plut beaucoup, & il le regarda comme très-propre à contenir les Habitans du Dagheſtan. Auſſi fit-il conſtruire une Fortereſſe régulière, à la jonction des deux rivières de Soulak & d'Agrakſan, à laquelle on donna le nom de *Sviatoï-Kreſt*. Voyez Tome II, Hiſtoire ancienne, pag. 419. Mais la garniſon ne pouvant pas y tenir à cauſe du mauvais air, la Fortereſſe fut détruite en 1735, & les troupes tranſportées à Kizliar. Les Koſaques Séémi-

niens passèrent sur les bords du Térek, & construisirent entre Kizliar & Grébinsk, les villes de *Borozdinka*, *Loubovka* & *Kargalinska.*

Téplitzi-Sviatago-Pétra, bains de Saint Pierre. Eaux martiales & vitrioliques dans le territoire de la ville de Kizliar, sur le Térek, à une verste de Stchédrin. Ces eaux minérales ne le cèdent point à celles des pays étrangers. Pierre I en fit faire l'analyse par le Docteur Schauber, analyse insérée dans les Recueils Historiques sur la Russie, Tome IV, pag. 157 & suiv. Le Docteur Guldenstædt en a donné une Description. Elles portent le nom de Pierre I.

Le terrein situé entre le Térek & l'Agrakfan, forme la domination du Sultan d'Aksaï, pays soumis à la Russie depuis 1722.

Le Gouvernement d'Astrakan est arrosé par le Don, le Volga, & par les rivières de *Medvéditza*, *Kouma*, *Térek*, *Lavla*, &c.

Le Volga, qui reçoit les eaux d'une multitude de torrens, de ruisseaux, de rivières, est très-dangereux pour la navigation, à cause des angles & des coudes qu'il forme; des bas-fonds, des eaux-mortes, des isles & bancs de sable dont il est rempli. Les gros bâtimens ne peuvent naviger en sûreté sur ce fleuve, que lors de son débordement occasionné par la fonte des neiges. Il arrive dans les mois de Mai & de Juin; l'accroissement des eaux est alors si considérable, que les Isles & les terres basses qui bordent les deux côtés du Volga, permettent la navigation, & qu'il n'y a que la cime des plus grands arbres qui paroisse au-dessus de la superficie de l'eau. Le fleuve offre ici un rapport sensible avec le Nil, & cette analogie est encore plus frappante par la grande fertilité que ces inondations procurent aux terres, & sur-tout aux prairies. Saratof est regardé comme le point intermédiaire & central du cours du Volga. Ce fleuve jusqu'à cette place, & de-là jusqu'à Tzaritzin, coule en ligne droite

depuis sa source vers l'Est, à travers une vallée très-étendue; mais de Tzaritzin, son cours se dirige vers le Midi, & sur Astrakan. C'est aussi entre ces deux places que son lit est le plus large; les endroits mêmes où il se resserre le plus, ont encore une verste de largeur. Le Volga forme une grande quantité d'Isles, dont les plus considérables sont celles de *Sarpi*, d'*Arbousnoï*, de *Tchilkchérinskoï*; elles sont nombreuses près d'Astrakan; & plus le fleuve s'approche de son embouchure, plus elles se multiplient. Le premier bras du Volga, est celui qui porte le nom d'*Aktouba*, & qui se détache de sa rive gauche à 10 verstes au-dessus de Tzaritzin. Après avoir parcouru tout le terrein qui est sur la gauche du Bas-Volga, l'Aktouba va se jetter près de Krasnoï Jar, dans le Bouzan, & celui-ci dans la mer Caspienne. Ce n'est que dans le temps des inondations que l'Aktouba suit un cours réglé; en tout autre temps, il forme une nappe d'eau tranquille, qui se dessèche en beaucoup d'endroits : il se trouve tellement coupé par des bancs de sable, qu'à peine apperçoit-on quelques traces de ses ondes. Le second bras du Volga en est le plus considérable, & il porte le nom de *Bouzan*. Il se sépare du fleuve à 40 verstes au-dessus d'Astrakan. Les autres bras, moins remarquables que les deux premiers, sont ceux de *Bolda*, *Koutoum*, *Zarev-Protok*, *Bachmakovka*, *Tchagan*, *Ivantchouk*, & *Bachdennir* : ces différens bras en forment d'autres plus petits, ou rentrent les uns dans les autres. Enfin, le Volga se décharge dans la mer Caspienne par plus de 70 embouchures.

Le Volga est, sans contredit, un des plus beaux & des plus grands fleuves du monde; & quoiqu'il se divise en un si grand nombre de bras, il a encore, près d'Astrakan, 2200 pieds de largeur. Dans le fort de l'hiver, qui dure pendant un mois ou deux, il se gèle si fortement que les traîneaux les plus chargés le traversent sans risque. Les inondations de ce fleuve, qui ont

lieu au printemps par la fonte des neiges, & celles qui arrivent en été par un vent du Sud, qui agite avec violence les flots de la Caſpienne, & qui ſe fait ſentir impétueuſement ſur le Volga, ont fixé l'attention de M. Gmélin. D'après ſes obſervations, le 25 Avril eſt l'époque où le Volga commence à croître aux environs d'Aſtrakan; & le ſigne aſſuré de cet accroiſſement, eſt la couleur blanche que prennent les eaux du fleuve. Cet accroiſſement dure juſques vers les premiers jours de Juin, & les eaux reſtent à la même hauteur pendant quatre, cinq & ſix jours: elles diminuent enſuite juſqu'à la fin de Juin.

Les Habitans d'Aſtrakan aſſurent que les inondations ne ſont pas auſſi conſidérables près de leur Capitale qu'ailleurs; que les plus grandes inondations ont été celles de 1765 à 1770, & que cependant la crue des eaux n'a été que d'environ une ſagène; qu'en 1770 elle commença vers la fin d'Avril, & que le 27 elle monta à ſept pieds neuf pouces, après quoi elle diminua inſenſiblement; & le 20 Juillet les eaux ſe trouvèrent à leur niveau ordinaire.

Il y a dans les environs de Tzaritzin pluſieurs ſources d'eaux martiales: auſſi-tôt que le Volga rentre dans ſon lit, les Habitans en font uſage, & les préfèrent à toute autre boiſſon, à cauſe de leur fraîcheur & de leur pureté; ces eaux apéritives provoquent les urines: lorſqu'on les fait bouillir avec du thé, elles ne lui donnent point une couleur noire; ce qui ſemble prouver qu'elles contiennent des molécules ferrugineuſes ſans acide. On trouve auſſi dans les environs d'Aſtrakan pluſieurs lacs ſalés. Quelques-uns ne contiennent que du ſel amer; d'autres du ſel marin avec plus ou moins de ſel amer. Il y a auſſi une quantité de petits lacs légèrement ſalés ſur les deux rives du Volga. Le ſel ſe dépoſe au fond, après que l'ardeur du ſoleil en a fait évaporer l'eau, & il ſe préſente ſous une couleur auſſi blanche que la neige.

Le lac *Malinova* ou lac *Framboise* eſt le plus remarquable : on lui a donné ce nom parce que le ſel qu'on en tire a une couleur tirant ſur le pourpre, & une odeur ſemblable à celle de la framboiſe. Les lacs qui contiennent du ſel amer en grande quantité forment, en ſe cryſtalliſant, une couche qui n'a pas plus de deux doigts d'épaiſſeur. Dans ceux qui contiennent du ſel amer & du ſel de cuiſine, on diſtingue les différens lits de ces ſels par la différence de leur cryſtalliſation, & par d'autres différences connues, telles que la denſité, la blancheur, &c. En hiver, l'eau mère prend le deſſus, & le lit du ſel eſt fort mince : le contraire arrive en été, lorſque le ſoleil fait évaporer l'eau douce. La couche du ſel de cuiſine occupe en tout tems la ſuperficie du fond du lac. On diſtingue deux à trois couches de ſel les unes ſur les autres, dont la ſupérieure contient les plus petits cryſtaux qui ne ſont pas bien compactes : ceux de la couche intermédiaire ſont plus grands, mais plus poreux; ceux de la couche inférieure ſont les plus grands de tous, & n'ont preſque point de conſiſtance. Lorſque ces couches de ſel ſe trouvent mêlées de ſables & de terre végétale, elles prennent une couleur noire. Les expériences nombreuſes qu'on a faites ſur le ſel de ces couches, démontrent qu'elles contiennent un ſel de Glauber, dont l'acide eſt combiné avec un phlogiſtique.

On n'exploite que les lacs qui rendent beaucoup de ſel & qui ſe trouvent à proximité des rivières navigables. Quelques-uns de ces lacs ſont tellement remplis de vaſe, que le ſel en a perdu ſa qualité. D'autres qui fourniſſoient du bon ſel, contractent peu-à-peu une amertume qui oblige de les abandonner. Malgré ces inconvéniens, pluſieurs de ces lacs fourniſſent depuis trente juſqu'à cinquante mille pouds de ſel chaque année. On le détache de la couche avec des bêches : on le lave dans l'eau mère avec de larges pelles, après quoi on le met en tas.

Le lac de *Bouskounzatskoï* préſente d'autres phénomènes : il eſt ſitué à côté du mont *Bogda ;* il a ſeize verſtes de longueur, neuf dans ſa plus grande largeur & qnarante de circonférence. La couche ſupérieure du ſel qu'il contient a de quatre à cinq pouces d'épaiſſeur ; il eſt blanc comme la neige, & de meilleure qualité que celui d'Aſtrakan. Ce lac eſt peu profond, & les couches de ſel ſont ſéparées par une couche de limon qui s'étend chaque hiver ſur la couche formée pendant l'été précédent. Les couches inférieures ſont dures comme la pierre ; auſſi les ouvriers employés à détacher ce ſel n'enlèvent-ils ordinairement que la croûte ſupérieure. Les Kalmouks prétendent que le Dalaï-Lama ayant dîné un jour dans ce lieu, & répandu par terre un reſte de ſauce ſalée, cette ſauce a produit ce lac. Ils ajoutent que la montagne voiſine s'eſt agrandie au point où elle eſt, parce que le Dalaï-Lama y paſſa la nuit.

Dans l'enceinte de Saratof, vers le Nord, il y a une eſpèce de ravin duquel on voit jaillir en deux endroits différens & d'un lit d'argille, des ſources qui paroiſſent très-pures & très-limpides, & qui ſont fort aſtringentes au goût. L'analyſe prouve qu'elles contiennent de l'alun. L'argille noire & graſſe qui forme le lit de ces ſources, a le même goût qu'elles.

Le mont *Bogda*, appellé par les Kalmouks *Bogdo-Oala*, eſt ſitué dans le déſert du Jaïk, à 140 verſtes de Tzaritzin. *Bogdo* ſignifie chez les Moungals & les Kalmouks, quelque choſe de ſupérieur, de monarchique ; & c'eſt dans ce ſens qu'ils appellent l'Empereur de la Chine *Bogdo-Kan*, Kan ſuprême. Le mont Bogda a près de huit verſtes de circonférence vers ſa baſe ; on évalue ſa hauteur à environ 70 toiſes. On apperçoit dans les fentes de cette montagne des couches de ſable & d'argille qui ſe ſuccèdent, & un bol rouge très-beau. La baſe de cette montagne eſt entièrement calcaire : on y rencontre des carrières de gypſe & d'albâtre ; ces

carrières ne font communes que dans les Provinces méridionales de la Ruffie, & dans les lieux où les mines de fel font les plus abondantes. On trouve auffi çà & là, dans des couches d'argille & fur la pente de la montagne, des félénites; c'eft fur ces mêmes pentes que les Kalmouks affurent avoir trouvé de gros cubes de fel de cuifine, très-durs, & qui reffembloient au plus fin cryftal.

Derrière le Bogda, à une petite diftance de fa partie méridionale, & dans un terrein uni, il eft une caverne qui s'enfonce diagonalement en terre, & qui forme, en ferpentant, plufieurs galeries. On prétend qu'autrefois fa profondeur étoit grande; mais que les fables en ont comblé la plus grande partie. Les Kalmouks qui la révèrent, vont y dépofer de l'argent, des habits, des cottes de mailles, des arcs, des flèches, des livres facrés, ou quelques feuillets qu'ils en détachent, des morceaux de toile fur laquelle il y a de l'écriture Tangoute, & des idoles. Tous ont le plus grand refpect pour le Bogda; & chacun de ceux qui paffent devant cette montagne, ramaffe une pierre, la porte au fommet, y fait fa prière, & y laiffe, ou une pièce de monnoie, ou un morceau de fon habit. Ils prétendent que le Bogda étoit autrefois au bord du Jaïk; mais que deux Saints Kalmouks ayant formé le deffein de le tranfporter fur le Volga, ils chargèrent la montagne fur leurs épaules : ils ajoutent, qu'étant parvenus auprès du Volga, l'un des deux fe fouilla par une mauvaife penfée; que s'étant laiffé aller à un acte d'impureté, fes forces l'abandonnèrent; qu'il fuccomba fous le poids de la montagne, & qu'il baigna la terre de fon fang, ce qui produifit la couleur rouge que l'on remarque fur un des côtés de la montagne; que l'autre Saint fut obligé de la laiffer là, &c.

Ce qui rend le mont Bogda plus remarquable, c'eft qu'il fe trouve dans un défert uni & abfolument ifolé, & qu'il eft rempli de pétrifications qui doivent leur origine à des corps qui n'ont

pu

pu vivre qu'au fond de la mer. M. Gmélin cadet en conclut, que ce qui eſt actuellement continent, étoit autrefois ſous les eaux. Voyez ci-après article Mer Caſpienne.

Toute la contrée au-deſſous du Volga, qui ſemble n'être qu'un amas de coquillages plus ou moins décompoſés, & la nature ſalée des déſerts du Jaïk & du Kouban, viennent à l'appui de l'opinion de M. Gmélin. Il y a plus : le ſteppe eſt plus élevé du côté de Tzaritzin, en avant de la montagne, & plus bas par derrière du côté d'Aſtrakan. La pierre de ſable dont eſt compoſée la partie de la montagne vers l'Occident, avoit, ſelon M. Pallas, des endroits d'une nature plus molle, qui paroiſſent avoir été minés & entraînés par les eaux ; & ce Savant le prouve par les petites cavernes arrondies & les eſpèces de grottes qu'on y trouve. D'ailleurs, la forme qu'a priſe cette pierre de ſable, fait voir au premier coup-d'œil qu'elle l'a reçue par le choc des vagues : les cavités dont nous venons de parler n'exiſtent point dans toute la hauteur de l'eſcarpement.

A quinze verſtes de Saratof commencent les montagnes d'*Ourdioumski*. Le pied en eſt entièrement découvert par les flots du Volga qui le battent continuellement ; il eſt compoſé d'une mine de fer très-compacte, d'un gris noirâtre. Ce fer ſurpaſſe en bonté preſque tous ceux du Volga : on le fondroit avec beaucoup d'avantages, ſi la diſette générale du bois dans cette contrée n'y mettoit un obſtacle inſurmontable.

Oléarius a trouvé derrière l'Iſle de *Staritzo* (Iſle du Volga, qui a quinze verſtes de long), une grande quantité de pierres rondes, qui avoient la forme de citron & d'orange, & qui étant caſſées par le milieu, repréſentoient une étoile de diverſes couleurs ; les unes avoient l'éclat de l'or ou de l'argent, & les autres étoient jaunes ou brunes.

Les montagnes de la Lavla commencent près des poſtes avancés

de *Rogoskié;* elles embrassent la rive droite de cette rivière jusqu'à son embouchure dans le Don. Ces montagnes sont composées en grande partie de craie, & dans plusieurs endroits d'un roc blanc. Elles ont à leur base de grandes couches d'argille blanche fort tenace. Les boucliers ridés, *silpha rugosa*, se plaisent autant dans les chambres à poëles des Kosaques de ce canton, que dans les cabanes des Lapons : le *ténébrion* à fourreaux anguleux, *tenebrio angulatus*, mène une vie aussi douce sur les bords de la Lavla qu'en Egypte; & le *dermestes* de Surinam n'y est pas moins nuisible aux provisions de bouche des Kosaques. M. Lépékin rapporte, qu'à peu de distance des ouvrages avancés de Sitnikof, on a découvert une de ces éminences ou tombeaux anciens, à côté de laquelle il y avoit des débris de fourneaux semblables à ceux des laboraroires de Chymie; tels, par exemple, que des scories, des fragmens de creuset, des crasses de différens métaux, &c. Cette découverte faite dans les fouilles de terre, prouve que les anciens Habitans des environs du Volga connoissoient & exerçoient différens arts, qui supposent une multitude d'autres connoissances.

M. Pallas est entré dans les plus grands détails au sujet de la température qui règne toute l'année dans ces climats. Nous renvoyons à cet Auteur sur la constitution physique des six premiers mois de l'année; & nous allons rapporter ce qu'il dit du mois de Juillet.

Le plus chaud & le plus insupportable de tous les mois d'été, est le mois de Juillet. Il règne alors continuellement des vents de Sud, de Sud-Est & même d'Est, qui viennenr des steppes arides ou de la mer. Ce sont sur-tout les vents chauds qui dominent; & quoiqu'ils soufflent avec tant de force qu'ils entraînent la poussière des steppes dans les airs, ils sont ordinairemenr aussi brûlans que s'ils sortoient d'un four allumé. Ils commencent

d'ordinaire à se lever sur les deux heures après-midi, & soufflent jusqu'à minuit. Lorsque ces vents règnent, on voit souvent les moutons tomber morts comme des mouches, écumer du sang, s'enfler & se putréfier si promptement, qu'il n'est pas seulement possible de tirer parti de leur peau. Ces vents brûlans sont aussi quelquefois occasionnés par de grands incendies qui se forment dans les steppes, & qui en augmentent l'intensité & la durée. Au mois de Juillet 1774, la chaleur fut si violente à Sarepta, que le mercure d'un thermomètre de de Lisle, exposé au soleil, monta plus d'une fois à 160 degrés (environ 56 degrés de celui de M. de Réaumur), & qu'un thermomètre à l'esprit de vin en sauta. Il y eut un grand nombre de poissons de toute espèce & beaucoup d'écrevisses qui périrent dans la Sarpa, & qui remplirent l'air d'une odeur infecte. Ce vent brûlant qui avoit rendu la chaleur insupportable, fut occasionné par un incendie qui avoit consumé une grande partie du steppe du *Kouma*. Cet accident occasionna beaucoup de maladies : il survenoit aux malades des éruptions qui tenoient ou du pourpre rouge, ou du pourpre blanc, accompagnées de points très-douloureux. Il n'est pas rare de voir monter, dans le mois de Juillet, le mercure d'un thermomètre placé à l'ombre, jusqu'au 90e degré (passé 27 degrés de celui de Réaumur, au-dessus de la chaleur de Pondichéry), & même au-delà. Le 18 Juillet & le premier Août 1773, il étoit, au soleil, à 75 degrés. En 1767 on le vit aussi tout-à-coup, le 12 Juillet, monter à 60 degrés. Pendant cette chaleur du mois de Juillet, l'air est généralement si épais qu'on ne voit plus les objets à une certaine distance dans les steppes, quoique par une sorte d'erreur d'optique, on croie jouir continuellement d'une vue très-étendue : cette erreur est l'effet de certaines vapeurs ondoyantes, visibles à l'œil, qui s'élèvent dans ces déserts, & qui font paroître les moindres collines & l'herbe, lorsqu'elle est haute, comme autant

de grandes montagnes & de forêts très-éloignées, & tout autre objet apperçu à une certaine distance, beaucoup plus grand qu'il ne paroîtroit sans cette espèce de brouillards. Souvent même il semble qu'on voit de loin une colline entourée d'eau, dans des lieux qui n'offrent réellement qu'un steppe aride. Plusieurs Voyageurs dans le Levant rapportent de semblables erreurs visuelles, très-ordinaires dans les grands déserts de l'Arabie, où tout paroît beaucoup plus grand à une certaine distance : MM. *Shaw* & *Niebuhr* les attribuent également à des vapeurs tremblantes qui couvrent d'assez près l'horizon.

C'est en Août que les orages sont le plus fréquens. Ils sont quelquefois accompagnés d'une grêle ou d'une si forte averse, qu'on voit les eaux descendre des hauteurs avec plus d'abondance que dans le tems de la fonte des neiges. Il s'élève aussi très-fréquemment dans ce mois des tourbillons de vents si violens, qu'ils enlèvent les étamines des arroches & des diverses espèces d'absynthes dont les steppes sont couverts, & en remplissent tellement l'atmosphère, qu'elle en est entièrement obscurcie, &c.

La contrée des environs de Tzaritzin vaut beaucoup mieux que tout le district qui s'étend plus bas sur les rives du Volga : ce n'est pas que tous les terreins qui sont aux pieds des montagnes, ni que toutes les vallées de la partie supérieure ne soient propres à la culture du bled ; malgré la sécheresse du climat, il y en a plusieurs qui conservent assez d'humidité pour être fertiles, si on y plantoit autre chose que des arbouses ou melons d'eau. M. Lépékin pense que l'on pourroit tirer des arbouses une boisson spiritueuse & agréable, qui remplaceroit les vins étrangers, & qui doubleroit au moins le revenu des Habitans. La culture de la vigne y réussit assez bien, mais le vin ne se garde pas ; il s'aigrit bientôt, & finit par se gâter ; on en attribue la cause au grand

nombre de lacs falés, & à la néceffité d'arrofer les ceps journellement. Toutes les efpèces de productions y réuffiffent dans les jardins; tous les légumes y parviennent à une groffeur extraordinaire, pourvu qu'on ait le foin de les arrofer. Plufieurs végétaux qu'on ne trouve point en remontant le Volga, y croiffent naturellement. Les mûriers plantés dans le voifinage de la Manufacture des vers à foie, y croiffent au point de former des forêts; & perfonne ne fe rappelle de les avoir vu planter. Les ruines des bâtimens en pierres dont ce défeft eft parfemé, donnent lieu de conjecturer que la plantation de ces arbres eft due aux Tatars de la Horde d'Or. Les fruits de ces mûriers fauvages approchent beaucoup de la bonté de ceux des mûriers de jardin. On a remarqué que le fuc exprimé de ces fruits devient très fpiritueux par la fermentation, & qu'on peut en tirer un efprit-de-vin très-violent, mais fort agréable; fon odeur reffemble beaucoup à celle de l'*eau de la Reine d'Hongrie.*

Les mûriers fe multiplient d'eux-mêmes dans les bas-fonds des rives de l'Aktouba; ces arbres y paroiffent indigènes jufqu'aux environs de Sarepta. On trouve en abondance des poiriers & des pruniers fauvages près de *Doubrovka* & jufqu'aux bords de la Kouma. Ici, les amandiers nains & les pruniers fleuriffent une feconde fois en automne. Les hauteurs, les vallées, les bas-fonds, les ifles entre le Volga & l'Aktouba, renferment de belles prairies, & il y croît du bois de chauffage.

La contrée qui eft près des fources de la Lavla, à cinq verftes du village d'Achmat, & qui eft habitée par des émigrans du Palatinat, eft très-agréable; elle a des montagnes couvertes de bois, dont la pente douce fournit aux Colons des terres graffes & fertiles. Une petite rivière qui ferpente dans leurs habitations, fupplée à tous leurs befoins. Souvent en labourant la terre, ils amènent avec le foc de la charrue une mine de fer pefante,

quoique poreuse, qui ressemble beaucoup au *mâche-fer;* ce qui fait présumer que ce lieu contient une mine de fer abondante, qui n'est couverte que d'une légère couche de terre végétale. Mais la forme de scories sous laquelle cette mine se présente, indique que cette contrée a éprouvé l'action de quelque feu souterrein.

On trouve près de cette Colonie un bois d'une verste de long, qui n'est formé que de cerisiers. Le steppe qui s'étend entre *Karamitch* & *Grieznouka* est parsemé de petites monticules que les Habitans appellent *Kourgam;* ce sont d'anciens tombeaux où l'on trouve des ossemens d'hommes, des statues de fonte, de riches armures, &c. A peu de distance de la colonie de *Sosnovka,* on trouve une terre schisteuse pénétrée de jayet.

On cultive dans les jardins d'Astrakan toute sorte de plantes propres à la nourriture, & beaucoup d'aubergines & de piment. Les poiriers, les pommiers, les cerisiers, les pêchers, les mûriers, sont les arbres les plus ordinaires. Oléarius dit que les fruits de ce pays ne le cèdent point en bonté ni en beauté à ceux de la Perse, particulièrement les pommes, les coins, les noix, les pêches & les melons; mais sur-tout les arbouses, appellés *Karpous* par les Turcs & les Tatars, *Indouans* par les Perses, qui en ont tiré la première graine des Indes. Le Comptoir Impérial des jardins s'occupe beaucoup de la culture de la vigne : un vieux Moine Autrichien, amené comme prisonnier à Astrakan, fut le premier qui y planta des ceps qu'il avoit tirés de la Perse, & ils y réussirent très-bien. Ce même Religieux établit en 1613, & par ordre du Tzar, un petit vignoble, d'après lequel les Habitans en formèrent d'autres. Pierre I, dont la sagacité saisissoit tous les objets utiles, fit multiplier cette culture, en sorte qu'aujourd'hui elle est sur un assez bon pied. A l'entrée de l'hiver, on couche les ceps & on les couvre de terre. Pendant l'été, on se procure des arrose-

mens par le moyen des moulins à vent, qui sont placés sur les bords des courans : ces moulins font remonter l'eau jusques dans les rigoles pratiquées dans les jardins & les vignobles.

Long-tems avant les voyages des Académiciens Russes, Oléarius avoit déja remarqué que dans les environs d'Astrakan & le long du Volga, la terre produit une grande quantité de plantes : l'herbe, dit-il, que les Latins appellent *Esula*, y croît à la hauteur d'un homme, & la racine d'angélique de la grosseur du bras. Il trouva la montagne de *Tomanoï*, à quinze verstes d'Astrakan, couverte de capriers, de l'herbe que l'on appelle *semper vivum*, toutes les espèces de joubarbe, &c. La plaine qui est au pied de cette colline, & qui a plusieurs lieues d'étendue, présente les plus beaux points de vue du monde.

Les environs de *Saratof* produisent une quantité étonnante de réglisse, *Glycirrhisa officinalis*. Tout le territoire de Tzaritzin est couvert de lin sauvage, qui remplaceroit le lin cultivé, si l'on vouloit en faire usage. La nature salée & nitreuse du sol dans les déserts, depuis Tzaritzin jusqu'à *Zarévi-Podi*, produit le harmel ou rue sauvage & le *zygophyllum fagabo*, en si grande abondance, que tout est couvert de leurs tiges desséchées, & qu'il n'est plus possible de reconnoître les fondemens des anciens édifices. La *Flora* des environs de Tzaritzin est plus riche que celle des déserts situés plus bas; mais elle n'est remarquable que par les plantes printanières : dès le mois de Mai, toutes les plantes commencent à se faner sur les hauteurs; & dans les deux mois suivans, tout est brûlé par l'ardeur du Soleil. Les choses restent en cet état jusqu'à ce que les pluies tardives fassent pousser de nouveau toutes les espèces d'absynthe, les pattes-d'oye, les arroches, les kalis, *salsola Linnei*, & d'autres plantes de la même famille, qui se plaisent dans un sol pénétré de sel, & qui peuvent résister, par l'abondance des sucs dont elles sont fournies, à l'extrême séche-

resse du climat. C'est de cette manière que l'automne y ramène le printems. La tulipe, si commune dans ces contrées, donne aux campagnes & aux lieux élevés en amphithéâtre, une parure dont la beauté ne peut se décrire; mais le règne de cette fleur ne dure que neuf jours. Les tulipes d'un rouge foncé sont les plus précoces; viennent ensuite celles d'un jaune couleur de soufre, qui s'entre-mêlent avec les premières : on n'en voit jamais de blanches ni de panachées. Les jeunes garçons arrachent ces oignons & les mangent. La feuille encore tendre de la *Rindera tetraspis*, qui remplace la tulipe, fournit un légume sain, assez agréable au goût, quoiqu'un peu amer. Cette plante peut tenir lieu de choux.

Les plantes les plus remarquables dans les environs d'Astrakan, sont, les raiforts d'une grosseur énorme; l'arbuste nommé caprier sauvage, dont le fruit ne peut tenir lieu de capre; la camomille jaune, *anthemis tinctoria*; la pomme épineuse, *stramonium*; le roseau d'Astrakan, *arundo donax & arenaria*; les *trapa natans, hippuris, callitriche, nymphea alba & lutea* de Suisse. Cette contrée produit encore toutes les espèces de réglisses connues, & une autre qui ne l'est point, mais dont les Kalmouks se servent au lieu de thé.

Pierre-Henri *Bruce*, qui a parcouru les contrées que nous venons de décrire, dit : qu'à l'occident du Volga, vers la mer Noire, se trouve un vaste désert qui a plus de 350 verstes de long; qu'au Midi, le long des bords de la mer Caspienne, on en trouve un autre dont la longueur est de 400 verstes; que dans l'un & l'autre, on ne découvre ni village, ni maison, pas même un seul arbre; à peine y trouve-t-on quelques parties de gazon dispersées çà & là; les seules sources d'eau qui les arrosent, viennent de la rivière Kizliar, & peut-être de quelques étangs d'eau salée. Cependant ces déserts fournissent une quantité prodigieuse de sel. A dix & vingt verstes d'Astrakan, il y a de grandes veines de sel

sel coagulé par le Soleil, qui surnagent sur l'eau de l'épaisseur d'un pouce. Ce sel est aussi clair & transparent que le crystal de roche; il a l'odeur de la violette. Toute la Russie tire son sel de ces salines. Les trois principales s'appellent *Mozakovskoï*, *Kaïnkova* & *Gostofski*. Les sels sont transportés par terre jusqu'au Volga : en 1721, le quintal pris sur les lieux coûtoit deux sols.

Ce récit est exactement conforme à celui d'Oléarius, & l'un semble calqué sur l'autre.

Les quadrupèdes qui habitent les environs de Saratof, sont; le souslik, *mus citillus*; le rat-taupe ou musaraigne d'eau, que les Russes appellent *sliépischok* ou petit aveugle; le saïgats ou antilope; le *korsak*, petit renard de montagne; le renard roux; des lièvres dont le poil ne change point de couleur en hiver; la grande taupe aveugle & la petite; les belettes, les hermines, les putois & les loirs-tigrés; le loriot, *mus quercinus*, appellé *Polatschok*; des lièvres sauteurs à trois doigts & à cinq. Les environs d'Astrakan, qui sont absolument dénués de bois, n'ont pas un grand nombre de quadrupèdes; mais on y trouve les mêmes animaux qui vivent dans les déserts supérieurs du Volga & dans le voisinage du Don. En hiver, & dans le tems des neiges seulement, on y trouve une espèce de chevreuils nommés *saïgakis*; ils viennent du Jaïk. La grande ouverture de leur trachée-artère, le volume de leur poumon & la capacité extraordinaire de leurs nazeaux, facilite beaucoup la rapidité de leur course; mais comme ils sautent continuellement en courant, ils se lassent bientôt. La chair de ces animaux n'est pas désagréable dans leur jeunesse, comme elle l'est dans un âge plus avancé; ils sont sujets à une espèce particulière de vers qui se logent entre cuir & chair, & qui rendent ces animaux très-dégoûtans. Parmi les quadrupèdes, on distingue une petite espèce de hérissons remarquables par la longueur de leurs oreilles, ils sont très-communs dans les environs d'Astrakan. Les

Habitans sont fort incommodés dans leurs maisons d'un gros rat de passage, qui est le *surmulot* de M. de Buffon; mais la souris ordinaire n'y est pas connue. Les animaux domestiques sont, les chevaux Russes, Circassiens, Gorskiens & Kalmouks; les chameaux & les dromadaires; les bœufs communs & les buffles; les moutons de race Russe & de race Kalmouke à queue grasse en forme de coussin; cette dernière espèce est la meilleure.

La chèvre des steppes ou antilope, *cervus pygargus* Pallas, *capra Tatarica* Gmélin, la chèvre Tatare à cornes droites & entourées d'anneaux parfaits de Linnée, se fixe dans les collines couvertes de broussailles & même dans les plaines au-delà du Volga; & ces animaux vont quelquefois en troupes. Les femelles mettent bas au commencement de Mai. La chair de ces chèvres qui s'apprivoisent aisément, seroit au-dessus de celle du chevreuil, si elle ne contractoit pas le goût d'absynthe, dont elles font leur principale nourriture. Celles qui sont avancées en âge, ont le dos entièrement couvert d'abcès occasionnés par des vers presqu'aussi gros que le doigt. M. Pallas nomme ce ver *œstrus antilopum*. L'organe de la vue est imparfait dans ces animaux; leur prunelle est offusquée par quatre protubérances spongieuses qui s'élèvent au-dessus de l'iris. Il semble que la Nature ait voulu diminuer par-là les éblouissemens auquel on est exposé dans les déserts qu'habitent ces quadrupèdes; mais elle les en a dédommagés par la finesse de leur odorat : ils l'ont si exquis, que lorsqu'ils sont sous le vent, ils sentent l'homme & les bêtes féroces à plusieurs verstes de distance. Une chose étonnante, c'est que l'antilope, qui paroît formé pour courir avec la plus grande célérité, est cependant de tous les animaux sauvages, le plus aisé à mettre hors d'haleine, & le plus vîte essouflé, avec une trachée-artère de deux pouces d'ouverture, de larges poumons, & la partie cartilagineuse du nez fort ouverte.

Nous allons indiquer en note les oiseaux sédentaires & de passage, & les insectes qui sont propres au Gouvernement d'Astrakan. Cette note est pour les amateurs de l'Histoire naturelle.

NOTE.

Les environs de Saratof abondent en oiseaux de proie, tels que le *falco vespertinus*; la cresserelle, *falco tinnunculus*, &c. Voici les oiseaux que M. Pallas a vu passer successivement dans les environs de Tzaritzin : l'*alouette des champs*, l'*alouette huppée*, l'*alouette de neige*; les alouettes noires des steppes, *alauda tatarica*, ne quittent jamais la contrée. Le *verdier*, qui vuide les têtes des chardons; le proyer, *emberiza miliaris*, l'*ortolan* & le pinçon du sapin. La *becasse de bois*, la dorale ou dorelle, *morinellus*, espèce de guignard; la grue blanche, *grus leucogeranos*. Les canards du Nord, *anas erythropus*. Le *héron rouge* & le *héron blanc*, le *corbeau de nuit*, la *becasse à bec en faucille*, ou *courly*; la poule des steppes, *charadrius gregarius*; la *petite outarde* ou *canne pétière*, le *corbeau de mer*, le *canard rouge* & le *canard de montagne*, &c. L'*alouette de neige*, une seconde fois, & l'*ortolan de neige*. L'*ortolan* & l'*ortolan de haie*; le *rouge queue*, l'*étourneau* & le *canard rouge*. Des *cygnes* de deux espèces, sur-tout de celle qui se distingue par un cri très-aigu, & dont la partie inférieure du bec est jaune. Les *canards sauvages rouges*; le *corbeau de mer* & le *vanneau*; les mésanges barbues & les mésanges bleues, *parus biarmicus* & *parus ceruleus*, fourmillent dans les joncs desséchés. Les *hirondelles*, les *ramiers*, le *coucou*, le *rollier*, le *guêpier* & la *hupe*. Les oies à col-rouge, *anser pulchricollis*; le pinçon du hêtre, *fringilla celebs*; la linotte grise, *fringilla petronia*; les *bécasses* les plus tardives, dans lesquelles on place la *bécasse à bec en faucille*, avec quelques autres petites espèces rares vers la fin d'Avril. M. Gmélin vit le 28 Septembre, sur la rive droite du Volga, entre Astrakan & Tzaritzin, le guêpier, *merops apiaster*, qui passoit par milliers en d'autres contrées. On peut juger, par la quantité de leurs nids, à quel point ils abondent dans ces environs. Cet oiseau construit son nid dans l'argille; il creuse toujours son trou dans une direction oblique, & lui donne un demi-pied de profondeur; l'entrée en est large, mais le fond se termine en s'arrondissant.

M. Gmélin vit dans le courant de l'hiver qu'il passa à Astrakan, une assez grande quantité d'oiseaux, & sur-tout parmi les oiseaux de proie : la buse, *falco buteo*; la soubuse, *f. subbuteo*; l'aigle doré, *f. chrysatos*; l'aigle noir, *f. melanatus*; l'aigle

De tous les fleuves de l'Europe, dit M. Pallas, il n'y en a point qui soit aussi poissonneux que le Volga. Ce fleuve & le Jaïk

commun, *f. fulvus ;* le pygargue, *f. pygargus ;* le milan, *f. milous ;* le faucon gentil, *f. gentilis ;* le lanier, *f. laniarius ;* le kober, *f. vespertinus ;* le balbuzard, *f. haliætus.* Ceux des oiseaux de proie nocturnes, qui habitent Astrakan, sont le grand-duc, *strix bubo ;* le petit-duc, *strix otus ;* le harfang, *st. nyctea ;* l'orfraye, *st. aluco ;* le hibou blanc, *st. alba*, auquel les Kalmouks rendent presque des honneurs divins. La petite chouette, *strix ulula ;* & une espèce particulière, que M. Pallas appelle *strix accipitrina.* Les corneilles sont si abondantes dans ce pays, qu'elles font les plus grands dégats dans les vignes. Les différens oiseaux de ce genre, qui hivernent, sont la corneille moissonneuse, *corvus frugilegus ;* la corneille mantelée, *corvus glandarius ;* le choucas, *c. monedula ;* la pie, *c. pica ;* la corneille noire ou corbine, *c. corone ;* le coracias ou crave, *c. corax.* De l'espèce des pics, l'on y voit le grand, le moyen & le petit pic, *picus major, medius & minor*, Linn. L'outarde, *tarda*, avec le *faisan* & la *perdrix.* Plusieurs espèces d'alouettes arrivent aussi par milliers, mais l'on n'en voit jamais qu'il ne soit tombé de la neige auparavant, & elles viennent constamment de l'Ouest ; elles fournissent les tables d'un mets très-délicat. Elles sont accompagnées des ortolans de neige, *emberiza nivalis ;* du tarin, *fringilla citrinella ;* du verdier, *fringilla spinus ;* de la mésange huppée, *parus cristatus ;* de la grosse mésange, *parus major ;* de la bleue, *pa. cæruleus ;* de la noire, *p. ater ;* de la mésange de marais, *p. palustris ;* & de celle à longue queue, *p. caudatus.* L'ortolan des oiseaux, *emberiza schæniclus*, qui passe tout l'hiver à Voronèje, ne s'arrête point ici, & en part dans l'automne. Il habite continuellement dans les roseaux, & y fait son nid avec des poils, des brins de paille & de plantes, à un ou deux pieds de terre, selon que l'eau est plus ou moins profonde. Les beaux jours de Février amenèrent aussi l'*oie à large bec*, avec différentes espèces d'oies & de cignes. Ils furent suivis des espèces connues des canards, telles que l'*anas clypeata, strepera, clangula, acuta, ferina, fuligula, querquedula, crecca, circia, platyrynchos*, &c. qui viennent tous en grandes bandes. A ces oiseaux se joignirent différentes espèces de plongeons, telles que l'oie de mer, *mercus merganser ;* le plongeon blanc, *mercus albellus ;* & une grande espèce de *hérons*, à laquelle M. Gmélin donne le nom d'*ardea gigantea*, qu'on voit toujours paroître au printems ; ils ne se montrent jamais que deux à la fois, le mâle & la femelle, & se nourrissent de poissons, de grenouilles & de serpens ; tout accouplés qu'ils sont, ils ne nichent point dans la contrée, mais poursuivent leur route en remontant le Volga. Les mouettes se font voir

fournissent non-seulement les contrées qu'ils arrosent, mais encore le reste de l'Empire, d'esturgeons de différentes espèces,

---

toutes ensemble, telles que la mouette rieuse, *larus ridibundus*; la petite grise, *l. canus*; la moqueuse, *l. atricilla*, &c. Ce ne fut qu'au commencement de Février, qu'arrivèrent les *pélicans*, les *plongeons*, les *poules de mer*, & un petit nombre de *bécasses*. Il en vint une plus grande quantité avec les *hérons* dans les premiers jours de Mars. Ceux de ce dernier genre, qui se montrèrent, furent l'*ardea alba*, *major*, *nycticorax*, *cayenensis*, *striata*, *botaurus major*, &c. La plupart des oiseaux aquatiques, qu'on rencontre en Perse, se rendent à Astrakan pendant l'été, & il en est de même des *scolopaces*, dont toutes les espèces étoient arrivées vers le 18 de Mars. Ainsi, l'on vit à cette époque les chevaliers, *tringa*, les pluviers, *charadrii*; le bec recourbé ou l'arrosette, le *recvirostra*, & la *bécasse de mer*. Les *guêpiers* ne sont pas aussi nombreux à Astrakan qu'ils le sont plus haut, le long du Volga; mais en revanche, la *grive couleur de rose* y est très-commune. Toutes les espèces de mésanges disparoissent en été, excepté la *mésange de Lithuanie* ou *Pendulin*, qui suspend avec une singulière dextérité son nid, construit de la partie cotonneuse du chardon, à une branche d'arbre. Les espèces ordinaires de pinçons, *fringilla*; les lavandières ou hochequeues, *motacilla*, & les gobemônches, *muscicapa*, sont tous des oiseaux de passage. Le pélican, *pelecanus onocrotalus*, est assez commun sur le Volga; quelques-uns remontent même jusqu'à Kazan. Ils pèsent communément depuis 18 jusqu'à 25 livres; leur longueur, prise de l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, peut aller à cinq pieds, & ils ont huit pieds & demi d'envergure.

De tous les insectes qu'on voit dans les environs de Tzaritzin, le plus dangereux & le plus redoutable, c'est la phalange ou l'araignée scorpion, *phalangium araneoides*, qui, depuis quelque tems, se rend de jour en jour plus fréquente dans la Colonie de Sarepta. Il arrive quelquefois que des personnes imprudentes éprouvent la morsure de cet insecte; mais la douleur que cause cette morsure, s'appaise avec de l'huile, sans qu'il en résulte de suite fâcheuse; cependant, dit M. Pallas, il n'est pas douteux que le venin de cette araignée ne pût donner la mort, si on négligeoit d'en prévenir à tems les effets. On voit aussi dans les maisons, une très-grosse espèce de mille pieds ou scolopendres, *scolopendra morsitans*; & les Habitans assurent que sa morsure est aussi dangereuse que celle de la phalange. M. Pallas, qui le pense aussi, dit que sa figure & sa grosseur suffisent pour effrayer les personnes craintives. Les puces s'engendrent dans les bas-fonds des environs du Volga & dans les maisons, en nombre incroyable.

des œufs de ces mêmes poissons, & d'une multitude d'autres plus communs. Ceux qui sont particuliers au Volga, & qui n'entrent que rarement dans les rivières qui s'y jettent, sont, le grand esturgeon ou *ichtyocolle*, l'esturgeon ordinaire, le saumon rouge, le saumon blanc ou bœcurd, & le poisson nommé *sévriouga* ou *schéveriga*. Les espèces les plus communes sont, la barbue, le glanis, l'alose & le *tchefchon*.

Le grand esturgeon, *acipenser huso*, que l'on pêche communément dans le Volga, a depuis 20 pans jusqu'à 25 de longueur, & pèse de 30 à 35 pouds, 990 à 1485 liv. Ceux qu'on appelle laiteux ou mâles sont plus petits, & n'ont que 7 à 8 pans de longueur, & sont plus nombreux que les œuvés ou femelles. Les Russes donnent à ces derniers le nom de *biélouga*, à cause de leur couleur blanche. Leur chair n'est pas aussi ferme que celle des autres espèces d'esturgeons, dont elle diffère encore par le goût.

La famille des petits esturgeons offre des différences sensibles qui les distinguent des autres : le plus remarquable est le sterlet, *acipenser ruthenus*. Cette espèce à museau long ne surpasse guères la longueur de 26 pouces, & pèse bien rarement au-delà de 12 livres. L'espèce qui tient le milieu, tant par la longueur que pour le poids, entre les esturgeons de cette dernière espèce & les précédentes, c'est le sévriouga, *acipenser stellatus* Pallas, dont le Comte de *Marsigli* fait mention en parlant des poissons du Danube. On

---

Lorsqu'en été, on s'arrête quelque tems dans le voisinage de ces bas-fonds, on en est aussi-tôt couvert; elles s'attachent en si grand nombre au nez des chevaux qui paissent dans les environs, qu'ils en paroissent tout noirs. Les autres insectes domestiques, tels que les *grillons* & les *blattes*, y abondent, & la *petite teigne* ou *blotte Asiatique*, s'étend depuis Tzaritzin jusqu'à Astrakan. C'est la *blatta Asiatica* de Pallas, qui se répand dans toute la Sibérie, depuis que le commerce de la Chine a été r'ouvert. Comme cet insecte est si petit & si plat, qu'il peut se cacher dans la moindre fente, il est presqu'inévitable, qu'avant qu'il soit peu, la Russie n'en soit incommodée.

n'apperçoit aucune différence ſenſible quant à la taille entre les mâles & les femelles; les uns & les autres ſont longs de 7 à 8 pans, & pèſent de 20 à 25 livres.

Le Volga fournit encore une petite eſpèce d'eſturgeons qui ſont très-rudes au toucher, & qui ont tout le corps garni d'épines. On les nomme *koſtéra*. M. Pallas préſume que ce ſont de jeunes eſturgeons qui deviennent plus liſſes & plus gras à meſure qu'ils vieilliſſent.

Le ſaumon rouge, *kraſnaia riba*, ne paroît que dans les mois de Novembre & de Décembre, & même il eſt aſſez rare. Le ſaumon blanc, *biélaia ribitza*, eſt très-abondant, & remonte le fleuve depuis le mois de Janvier juſque dans le mois de Juin. Leur longueur eſt de trois à cinq pans, & les plus gros ne pèſent pas au-delà de trente livres.

Les *barbues* ſont de différentes grandeurs : on en pêche quelquefois dont la longueur eſt de ſept pans. Les Ruſſes appellent ce poiſſon *ſzazan*. Le *ſilurus glanis*, *ſom* en Ruſſe, & *vels* en Allemand, eſt, après l'ichtyocolle, le plus gros poiſſon du Volga; on en a pris qui étoient longs de dix pans & qui peſoient pluſieurs pouds. C'eſt au printems & en automne qu'on en pêche le plus.

L'aloſe, *clupea aloſa*, remonte le fleuve depuis le mois de Mai juſqu'à la fin de l'été. Les Ruſſes n'en mangent point, parce qu'ils croient que l'uſage de ce poiſſon rend frénétique. Ils ſe guériront ſans doute de ce préjugé.

Le tchéchon, *cyprinus cultratus*, ou brême à ventre tranchant, vient au printems, avec l'aloſe, ſe jetter par bandes dans les filets. On trouve encore dans le Volga & dans les ruiſſeaux qui ſe jettent dans la Sviaga, la truite commune. Il n'y a que l'anguille qui ne ſe trouve ni dans ce fleuve, ni dans aucune des rivières & des ruiſſeaux qui s'y jettent, & pas même dans les lacs du voiſinage, depuis la ſource de ce fleuve juſqu'à la mer.

Elle manque encore dans toute la Sibérie; mais elle eſt remplacée par la quappe qui la vaut bien.

Il n'eſt aucun pays où l'on emploie autant de procédés ingénieux pour prendre le poiſſon, ni une auſſi grande diverſité de machines que le long du Volga; une grande partie de ces procédés & de ces machines ſont inconnus ailleurs. M. Gmélin, qui étoit préſent à une de ces pêches en 1769, aſſure qu'on y prit en moins de deux heures plus de 500 biélouga.

Les poiſſons du Volga qui ſont les plus eſtimés, ſont de la famille des eſturgeons & des ſaumons blancs. Les œufs de ces poiſſons qui forment le *caviar*, ſe tranſportent pendant l'hiver ſans être ſalés. Celui qu'on prépare avec les œufs de l'eſturgeon & du ſévriouga eſt le plus recherché. On ſépare ces œufs de leurs ligamens, en les faiſant paſſer au travers d'un tamis : on tire quelquefois du grand eſturgeon, juſqu'à 165 livres de caviar. On a calculé qu'il faut cinq œufs du grand eſturgeon pour faire le poids d'un grain; on peut juger d'après ce calcul combien de millions d'œufs un pareil poiſſon contient.

L'eſturgeon ordinaire n'en fournit jamais plus de trente livres, & le ſévriouga de dix à douze. Après avoir bien nettoyé le caviar & ſalé à pluſieurs repriſes, on le met dans des caiſſes percées dans le fond comme un crible; on l'y charge de poids pour en faire ſortir l'humidité; quelquefois auſſi on le met dans des ſacs de toile, dans leſquels on le tord juſqu'à ce qu'il n'en ſorte plus d'eau : on le met enſuite dans des bariques, & on verſe de l'huile de poiſſon ſur la ſuperficie, pour le préſerver de la corruption. Le caviar preſſé eſt le plus mauvais; on le prépare, pendant l'été, de la manière ſuivante. On détache les œufs du poiſſon avec tous leurs filamens, & on les étend pour les faire ſécher au ſoleil. Lorſqu'ils commencent à perdre leur humidité, on les mêle enſemble, & on les remet ſécher de nouveau : on réitère

réitère cette manipulation jufqu'à ce que le caviar foit bien fec. Alors les ouvriers en détachent les filamens avec de grands couteaux; ils y mêlent un peu de fel, & l'encaquent dans des barils.

On ne jette rien de ce qui appartient à l'efturgeon; les inteftins fe mangent frais : il a le long du dos un gros nerf qu'on a foin d'en féparer; on le fait fécher; & comme il paffe pour un mets délicat, on le vend fort cher aux amateurs. Les Ruffes lui donnent le nom de *vèziga*. On fépare de même la veffie d'air, dont on prépare cette colle de poiffon, connue fous le nom d'*ichtyocolla*. On fait tremper dans l'eau ces différentes veffies encore fraîches; on les fait fécher enfuite; on les dépouille de leur première pellicule, & on les frotte jufqu'à ce que l'épiderme s'en détache. Cela fait, on roule les peaux blanches & luifantes qui donnent proprement la colle, & on les fait fécher de nouveau. La meilleure fe roule en forme de petites couronnes; celle de la feconde qualité fe plie en forme de livre; & la plus commune fe sèche telle qu'elle eft.

Dans les environs de Simbirsk & le long du Volga, on eft dans l'ufage de tirer par la cuiffon de ces veffies encore fraîches, une colle fine que l'on coule dans des moules de différentes formes. Le long de l'Oka, où l'on ne pêche que des fterlets, on prend la veffie de ces poiffons, on la bat, on la met fécher, & la colle eft faite. Il s'exporte annuellement du feul cercle de Simbirsk, plus de deux mille livres de ces différentes efpèces de colles de poiffon. Les Commerçans en gros la vendent 60 kopeks la livre: dans la faifon de la pêche, elle ne vaut que de trente à quaranre. On prépare auffi pour le même ufage les veffies des *glanis;* mais lorfqu'on veut s'en fervir, il faut avoir foin de la piler avant de la cuire; & comme elle ne fe fond jamais entièrement, il eft néceffaire de la paffer par un linge. On prétend que le glanis donne la plus forte colle qu'on connoiffe pour l'ufage des Ebéniftes.

Suivant M. Pallas, la meilleure colle est celle qui se forme par le mélange à partie égale de la colle extraite du févriouga & du sterlet. Le prix de cette marchandise à Astrakan est de 26 à 32 roubles le poud, & de dix roubles seulement lorsqu'elle se vend en feuilles.

L'huile de poisson se tire des entrailles grasses de l'animal, & des filamens qu'on détache du caviar en le nettoyant.

De toutes les espèces de grands poissons, c'est du *silurus glanis* dont on fait le moins de cas : cependant on a su rendre utile sa peau, qui est mince & unie comme celle de l'anguille; on l'étend pour la faire sécher; elle devient transparente : on la vend aux gens de la campagne, & sur-tout aux Tatars qui s'en servent en guise de vitres. Ces derniers emploient au même usage l'épiploon de ces animaux, desséché & nettoyé. M. Pallas a observé que la peau du glanis est de beaucoup supérieure aux vessies dont on fait usage pour boucher les bocaux où l'on renferme des animaux, parce qu'elle s'oppose plus que toutes les autres vessies à l'évaporation de l'esprit-de-vin.

On fabrique à Astrakan des maroquins rouges & jaunes qui sont très-recherchés dans le commerce. On y trouve aussi plusieurs Manufactures de savons.

DE LA MER CASPIENNE.

LA Mer Caspienne portoit anciennement le nom de *Mer de Kosar*, du nom du fils aîné de *Togarma*, fils de *Gomer* & petit-fils de *Japhet*. Il lui a été donné depuis par l'*Edrisi*, Géographe Oriental, à cause des Kozars, dont la domination s'étendoit jusque sur les bords de cette mer. Les anciens Grecs l'appelloient *Mer d'Hircanie*, parce qu'elle est voisine de la Perse qu'ils appelloient *Hircanie*.

Les Latins la connoissoient sous le nom de *Mare Caspium*. Le Géographe de Nubie lui donne celui de *Mer de Taouistan;* les Maures l'appellent, ainsi que le golfe d'Arabie, *Bohar Korsouin;* & les Perses *Koulsoum :* ils lui donnent aussi quelquefois celui de *Mer de Bakou*, à cause de la Ville de ce nom, & celui de *Gourzen*. Ce mot tire son origine de *Gourzan*, ancienne Capitale de la Perse, qui étoit située à sept verstes de la mer dans la Province d'Astrabat. Les Tatars l'appellent *Ak-Tchinguis;* les Géorgiens, *Kour-tchenski;* les Turcs, *Bahri-Gase;* les Chinois, *Mer Occidentale;* les Russes, *Kvalinskoé-Moré*, du nom de la Nation *Kvalenska*, qui habitoit l'embouchure du Volga. Ils l'appellent aussi *Kaspiinskoé-Moré* (1). *Dionysius Afer* (dit Oléarius), *Pomponius-Méla*, *Pline*, *Solin*, *Strabon*, *Martianus Capella*, *Basile-le-Grand*, *Macrobe*, *&c.*, pensoient que ce n'étoit qu'un golfe de la mer des Indes, ou de la mer de Tatarie, & qu'elle communiquoit avec le Pont-Euxin par le Don. La Mer Caspienne, dit Hérodote, est une mer par elle-même, ni mêlée, ni liée à aucune autre mer. Aristote étoit de ce sentiment.

» *Strabon*, dans le second des deux Livres qui font un prélimi-

---

(1) M. *Anquetil Dupéron* prétend dans ses *Recherches sur les anciennes Langues de la Perse*, que le TCHEKAET DAETI dont il est question dans les livres *Pehlvis*, est la Mer Caspienne. Le *Zerdust-namah*, ou l'Histoire de *Zerdust* (Zoroastre), parle du pays que le Prophète Parse traverse pour se rendre à Balk. Zoroastre, après plusieurs épreuves terminées par autant de miracles, s'avance du côté de l'Iran. Sur les frontières de cet Empire, il trouve un fleuve, qu'il passe sans bateau, marchant sur les eaux. Un mois & demi après, il sort de l'Iran, se trouve dans un pays semblable au Paradis, franchit le TCHEKAET DAETI, qui n'a pas de fond & ne tarit jamais. Le Livre *Boundehesch* dit que le TCHEKAET DAETI *est au milieu du monde, profond de cent hommes. Le* TCHEKAET *est à la porte de l'enfer, où la multitude des* DEWS (mauvais Génies) *rode continuellement.* Comme les côtes de cette mer étoient peu fréquentées & dangereuses, on croyoit que les mauvais Génies y rodoient continuellement, ainsi que dans le Mazandéran. *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. XXXI.

naire général dans sa Géographie, paroît persuadé que cette mer est une émanation de l'Océan septentrional. Il lui assigne précisément une bouche qui ouvre une communication de cette mer avec une autre mer. *Pline* (Liv. VI, Chap. 13,) s'explique d'une manière formelle sur la Mer Caspienne, en disant, *irrumpit è Scythico Oceano in aversa Asiæ*; & ce qu'il ajoute peu après, *arctis faucibus, & in longum spatiosis*, avec de la conformité a ce que Méla avoit écrit avant lui, comme on peut voir Liv. III, Chap. V. *Arrien*, Ecrivain judicieux & réservé, qui ayant commandé dans la Cappadoce, au fond de l'Asie mineure, étoit assez à portée d'être instruit sur la Mer Caspienne, dit précisément dans son Histoire de l'Expédition d'Alexandre, que l'origine de cette mer n'a point encore été découverte. Mais ce qu'il y a de plus singulier à remarquer sur ce sujet, est de voir Hérodote informé de ce qu'on ignoroit six cents ans plus tard, dans le second siècle de notre Ère vulgaire sous les Antonins, dont Arrien étoit contemporain. Ce n'est pas, au reste, que cet ancien Historien soit sans défaut sur la Mer Caspienne, en lui donnant, comme il fait (Liv. I, nº. 203), plus d'étendue d'Occident en Orient que du Midi au Septentrion ». *D'Anville, Mémoire sur la Mer Caspienne*, 1777, *pag.* 3 & 4.

La Mer Caspienne étoit fort peu connue des Grecs au tems d'Alexandre, puisqu'*Arrien* dit au VIIᵉ Livre de son Histoire, que ce Conquérant fit couper du bois dans les montagnes voisines, pour construire une flotte qu'il vouloit employer à découvrir cette mer. Il est certain aussi que *Quinte-Curce* n'en parle que selon la connoissance que l'on en avoit, dans un tems où celle des Romains ne passoit point l'Euphrate, non plus que leurs armes. Car quoique *Pline* dise (Liv. VI, Chap. VIIᵉ de son Histoire Naturelle), que *Séleucus* & *Antiochus*, successeurs d'Alexandre, firent reconnoître cette mer par *Patrocle* leur Amiral, il convient cependant qu'il restoit encore beaucoup de choses à découvrir. Une

preuve certaine que dans la Syrie, sous les successeurs d'Alexandre, l'objet de la marine étoit plus la guerre & les conquêtes, que le commerce, c'est qu'ils avoient entièrement abandonné aux Ptolémées la mer des Indes, & qu'ils ne firent aucun usage de la Caspienne, par laquelle ils auroient pu cependant établir un commerce très-considérable avec le Nord & l'Asie. Il est vrai qu'ils la firent reconnoître en grande partie; mais les Auteurs qui attestent ce fait, leur prêtent un motif qui paroît assez chimérique. Ils disent que les Rois de Syrie, persuadés que la Caspienne n'étoit qu'un écoulement de l'Océan, avoient dessein de s'en servir pour prendre l'Europe à revers, fondre sur l'Italie, après avoir traversé la Germanie & les Gaules, & parvenir ainsi à la Monarchie universelle : au reste, cette opinion subsistoit encore du tems de *Pline;* preuve que cette mer n'avoit jamais été bien reconnue, & que le commerce n'y avoit jamais formé de grands établissemens.

Ptolomée a donné beaucoup trop d'étendue à la Mer Caspienne d'Occident en Orient, la faisant de 23 degrés & demi à l'Est, c'est-à-dire, quatre fois plus grande en ce sens qu'elle ne l'est effectivement. Il a mieux rencontré sur l'étendue de cette mer du Nord au Sud, qui est sa véritable longueur, quoiqu'il ait cru faussement que c'en étoit la largeur; car il la fait de six degrés justes. Autre faute : il met cette mer trois degrés plus au Nord qu'elle ne doit l'être. Les Arabes ne se sont pas trompés comme lui sur le climat de cette mer. Ils ont même diminué de dix degrés l'énorme étendue que Ptolomée lui avoit donnée d'Orient en Occident. Cette diminution ne suffisoit pas, à beaucoup près, puisqu'*Abulféda*, Prince Arabe, & savant Géographe, donne à cette mer une largeur presque trois fois aussi grande que la véritable, malgré la correction qu'il fait à la détermination de Ptolomée. *Scaliger* le Père, averti de la faute que l'on faisoit en

prenant la longueur de la Mer Caſpienne d'Occident en Orient; marqua dans ſes écrits que l'on ſe trompoit en cela, & paſſa pour un Novateur. Iſaac *Voſſius* ſur *Mela* & *Cellarius*, dans ſa *Géographie ancienne*, s'élevèrent contre Scaliger & Oléarius. M. *Bruzen de la Martinière*, qui eſt du ſentiment de ces derniers, crie, avec raiſon, contre les Geographes qui inclinent le giſſement de cette mer. Voyez ſon *Dictionnaire géographique, hiſtorique & critique*, Tom. IV, pag. 183 *& ſuiv.*, Art. *Mer Caſpienne.*

On trouve auſſi une diſcuſſion intéreſſante ſur le giſſement de cette mer, dans les *Réflexions générales ſur les Cartes géographiques des Anciens, & ſur les erreurs que les Hiſtoriens d'Alexandre-le-Grand ont occaſionnées dans la Géographie*, par M. *Bonamy*; *Mémoires de l'Académie des Belles Lettres*, Tom. XXV, pag. 43-53.

La plus ancienne Carte de la Mer Caſpienne que je connoiſſe, eſt celle qui ſe trouve dans la *Carte générale de l'Univers*, faite à Anvers par *Andreas Homo*, Géographe Portugais, en 1559. L'Auteur a ſuivi Ptolomée pour la configuration de la Caſpienne. Cette Carte manuſcrite, dont nous ſommes poſſeſſeurs, eſt ſur vélin; elle a neuf pieds ſix pouces de long ſur quatre pieds neuf pouces de haut (1).

---

(1) Cette Carte eſt écrite en Latin, en Portugais, en Eſpagnol & en Caſtillan. Elle peut être regardée comme la Carte plate d'un globe qui auroit 36 pouces 3 lignes de diamètre, & à la ſurface duquel elle ſeroit égale. En conſéquence, les degrés de longitude y ſont égaux aux degrés de latitude. Une choſe remarquable, c'eſt que les découvertes faites à différentes époques, y ſont indiquées dans la Langue naturelle des Navigateurs qui ont fait ces découvertes. Elle eſt intitulée *Univerſa ac navigabilis totius terrarum orbis deſcriptio, cum omnibus portubus, inſulis, fluviis, promontoriis, ſtationibus, angulis ac finibus, additâ certiſſimâ, tum latitudinis, tum longitudinis graduum dimenſione, ut nihil reliquum ſit quod ad juſtum Coſmographiæ tractatum ſpectare videatur.* Au milieu de cette Carte, l'Auteur a tracé la *Ligne* de démarcation ſuivante : *Linea diviſionis orbis terræ inter Luſitaniam & Caſtaliam, quæ facta fuit à Rege Joanne Secundo Luſitaniæ, & à Rege*

D'Anville, dans le Mémoire cité ci-dessus, dit : » Que les pre» mières notions positives qu'on ait eues sur la Mer Caspienne, » sont dues à Antoine *Jenkinson*, habile Navigateur, qui, en 1558, » étant au service d'une Compagnie Angloise de commerce, par» courut la côte septentrionale de cette mer, & une partie de » l'orientale. Une Carte géographique dressée à Londres par » Jenkinson, & qui m'est tombée entre les mains, témoigne ce » qu'il avoit de mérite en ce genre de travail. L'édition de sa » Relation dans le Recueil de Melchisédec Thevenot, oncle du » célèbre Voyageur de ce nom, publiée en 1663, est fautive sur » la latitude des positions..... Les premières Cartes où l'on ait » vu quelque résultat des connoissances données par Jenkinson, » sont celles de Guillaume Samson, en 1667 «.

Oléarius est le premier qui ait donné la vraie position de la Mer Caspienne. » Les Auteurs, dit-il, qui ont écrit de la Mer *Caspie*, » prétendent qu'elle a quinze journées de chemin de long & huit » de large..... Il faut premièrement remarquer, contre l'opinion » commune de tous les Géographes, que la longueur de cette » mer ne s'étend point du Levant au Ponent, ainsi qu'on la voit » couchée en toutes les Cartes; mais qu'il faut la prendre du

---

Ferdinando Quinto Castaliæ, quæ divisio fit trecentesimis & septuaginta leucis, ab insulâ Sancti Antonii, quæ inter insulas promontorii viridis plus ad occidentem spectat. Elle a quatre Calendriers circulaires aux quatre coins. Le premier, placé en haut & à gauche, est désigné par ces mots : *Instrumentum ad cognoscendam anno primo, declinationem Solis, & circulum Solarem perpetuò.* Le second, en haut & à droite, l'est par ceux-ci : *Instrumentum ad cognoscendam anno secundo, declinationem Solis, & aureum numerum perpetuò.* Le troisième, en bas & à droite : *Instrumentum ad cognoscendam anno tertio, declinationem Solis, & concurrentiam perpetuò.* Le quatrième, en bas & à gauche : *Instrumentum ad cognoscendam anno quarto, declinationem Solis, & Litteram Dominicalem perpetuò.*

Ce Monument Géographique est l'Histoire de la Science jusqu'à l'époque de 1559.

» Midi au Septentrion, & que c'est sa longueur au contraire qui » s'étend du Ponent au Levant..... Car il est certain que la véritable longueur de la Mer Caspie est depuis l'embouchure de la » rivière du Volga, au-dessous d'*Astrakan*, jusqu'à *Férabat*, en la » Province de *Mazandéran*, de huit degrés de l'Equateur, qui font » six vingts lieues d'Allemagne, & que sa largeur depuis la Pro» vince de *Chuaresm* (le Karasm), que les autres nomment *Karragan*, » jusqu'aux montagnes de Circassie, ou à *Schirvan*, est de six de» grés, qui ne font que 90 lieues d'Allemagne. Et c'est sur quoi » il faut corriger toutes les Cartes géographiques, encore que » l'opinion que nous voulons établir, soit nouvelle, & directe» ment contraire à celle qui a été reçue depuis tant de siècles «.

Pierre-Henri *Bruce* est le premier qui en ait parlé avec exactitude & précision. » La Mer Caspienne, dit-il, dans sa plus grande » étendue, c'est-à-dire, depuis le *Jaik*, qui est à son extrémité la » plus septentrionale, & qui est par les 46 degrés 15 minutes de » latitude, jusqu'à *Astrabat*, son Port le plus méridional sous les » 36 degrés 50 minutes de latitude, a 9 degrés 25 minutes. Sa plus » grande largeur au Nord, depuis le golfe d'*Iembo* jusqu'à l'em» bouchure du Volga, est de 3 degrés 52 minutes; & au Sud, » elle est de 3 degrés 25 minutes, depuis l'embouchure de la » rivière d'*Orxantes* à l'Est, jusqu'à celle de *Linkéran* à l'Ouest. » La pointe du golfe d'*Agraksan* à l'Ouest, jusqu'à la rivière de » *Koulata* en Turcomanie, qui est vis-à-vis à l'Est, & tournant » vers le Nord, est basse & marécageuse, remplie d'herbes & de » joncs, & ne donne que des bas-fonds : la distance directe de» puis ce golfe jusqu'à *Koulata*, est de 170 milles Anglois; tout » le reste de la côte, en tournant par le Sud jusqu'à ce même » golfe d'Agraksan, est montueux, avec un rivage fort exhaussé, » & beaucoup d'eau «.

Les anciens Historiens ont cru que la Caspienne communiquoit avec

avec la mer Glaciale, & l'on sait que c'est une erreur. Il en est de même du grand nombre de rivières que Ptolomée, Pline, & d'autres Auteurs supposoient à l'Orient de cette mer. Il n'y en a aucune de ce côté dans une étendue d'environ 300 lieues, qui n'offre qu'un désert de sable. Les principales rivières qui ont leurs embouchures dans cette mer, sont l'*Emba*, le *Jaïk*, le *Volga*, le *Kouma*, le *Térek*, le *Soula*, l'*Agra'san*, le *Kour*, l'*Aras* & plusieurs autres. Malgré *Scaliger*, les Cartes de *Jenkinson*, d'*Oléarius*, & jusqu'à Pierre I, on avoit cru que la Mer Caspienne étoit ronde : on la trouve ainsi figurée dans les Voyages de Jean *Struys*, de Corneille *Bruyn*, dans toutes les Cartes anciennes, & même dans le *Theatrum historicum* de Guillaume *de Lisle*. Pierre I chargea Charles *Van-Verden* de reconnoître cette mer ; & la Carte qu'il dressa, est la première qui en ait donné une juste idée. Fedor *Soimenof*, Capitaine de vaisseau, en leva une nouvelle en 1730 ; on la trouve dans les Voyages de *Hanway* (1). Ces Navigateurs, dit Muller, se convainquirent que du Nord au Sud cette mer a environ mille verstes de longueur, & qu'elle n'a que 400 verstes dans sa plus grande largeur. Enfin, M. Guldenstædt en a levé une Carte Marine en 1776, & c'est celle qu'on trouve dans cet Ouvrage. J'ai dû la préférer à toutes les autres.

D'après le précis exact que nous venons de donner, & d'après les observations & les Cartes de *Scaliger*, de *Jenkinson*, d'*Olearius*, de Charles *Van-Verden*, de Fédor *Soimenof*, de Guillaume *de Lisle*,

(1) « Cette Carte, dit d'Anville, est établie sur un plan vicieux, qui est de prendre » autant d'espace sur le papier entre les Méridiens qu'entre les Parallèles, ce qui donne à » son objet une enflure qu'il n'a pas d'Occident en Orient ». La critique de ce plan ne me paroît pas fondée, attendu que cette prétendue enflure ne fait rien à un Géographe qui connoît la valeur du degré du Parallèle ; & ceux qui ne le sont pas, peuvent recourir aux Tables des degrés.

de *Bruzen de la Martinière*, de *d'Anville*, de M. *Robert de Vaugondy*, de *Guldenstædt*, nous n'avons pas vu sans étonnement les réflexions insérées dans l'Analyse succinte de l'Atlas de l'Histoire Philosophique & Politique, &c., sur le gissement & la configuration de la Mer Caspienne. Le Lecteur y trouvera, pages 3 & 4, ce qui suit.

» L'observation décisive faite à Gurjet, sur le bord septentrional » de la Mer Caspienne, montre que le nord de cette mer étoit » à-peu près bien placé sur les Cartes. Il faut donc que la Mer » Caspienne ait été mal orientée sur la Carte levée par l'ordre » de Pierre-le-Grand; ou il faut que Chardin & tous les Géo- » graphes Orientaux se soient trompés de quatre ou cinq airs » de vent dans le gissement de Tauris & d'Ispahan; que les » Observations des PP. de Beze & Dius ne soient d'aucun poids, » & que le Père Gaubil se soit trompé sur la position des sources » du Sirr, de près de six degrés; qu'il n'ait estimé entre Harni, » où l'on a fait des observations précises, confirmées par les » triangles venant de la Chine, qu'il n'ait estimé, dis-je, entre » cette Ville & cette source que quatorze degrés en longitude, » tandis qu'il y en auroit eu réellement vingt. La réputation du » judicieux Chardin, l'exactitude de l'Observateur Beze, les lu- » mières des Géographes de ces contrées, l'habileté connue de » l'Astronome Gaubil, ne permettent pas de le penser. On seroit » satisfait d'être toujours d'accord avec les de Lisle, les Hasius, les » d'Anville, &c., de suivre les traces de ces Géographes célèbres; » mais on est forcé ici de s'écarter de leur avis, & de sacrifier son » respect pour leur opinion, à la persuasion de la vérité «.

Les Voyageurs, les Géographes, les Historiens que l'Hydrographe moderne oppose aux observations, & aux Cartes faites depuis Pierre I jusqu'en 1774, sont sans doute estimables à plus d'un égard; mais leur opinion ne peut prévaloir ici sur des faits

constatés par des observations célestes, & déterminés par des combinaisons géographiques d'autant plus exactes, qu'elles ont été faites sur les lieux mêmes, & qu'elles sont fondées sur des distances connues. Cela nous paroît beaucoup plus sûr que les prétendus *Triangles venus de la Chine & les Calculs des PP. de Beze, Dius, Gaubil, & du Voyageur Chardin, &c.*

La preuve que les Cartes levées par Van-Verden & Soïménof étoient bonnes, c'est que celle qu'a donnée d'Anville en 1754, sous le titre d'*Essai sur la Mer Caspienne* (1), & qui ressemble beaucoup à celle qui se trouve dans la première feuille de son *Asie*, publiée en 1751, est presque conforme à celle de Guldenstædt, elle n'en diffère que dans les points suivans.

LATITUDES.

	Suivant Guldenstadt.		Suivant D'Anville.		Différence.	
	Degrés.	Minut.	Degrés.	Minut.	Deg.	Min.
Gourief	47	»	47	10	»	10
Astrakan	46	25	46	15	»	10
Kizliar	44	8	44	5	»	3
Bakou	40	30	40	15	»	15
Rætsch	37	12	37	28	»	16
Balrusk	36	37	36	52	»	15
Astrabat	37	»	36	44	»	24
Isle de Nephtnénoï	39	45	39	40	»	5
Baie de Karabougas	41	15	41	30	»	15
Baie d'Alexander	43	22	43	36	»	14
Baie Mertvoï-Koultjouk.	45	30	46	»	»	30
Cap Mangischlak	44	32	44	55	»	23

(1) Cette Carte a été faite d'après celle de Pierre I, & quelques morceaux manuscrits d'un porte-feuille de la Bibliothèque du Roi. M. d'Anville l'a fait réimprimer à la tête de son *Mémoire sur la Mer Caspienne*; il y a ajouté par un trait ombré la configuration de la Caspienne, levée par ordre du Tzar.

On reconnoîtra par la différence des latitudes, celles qui se trouvent dans la configuration de cette mer dans les deux Cartes. Cette différence n'est bien sensible que dans la baie de *Mertvoï-Koultjouk*, dans les golfes de *Karabougas* & de *Balkan*.

Le Périple de la Mer Caspienne est de 690 lieues marines, d'après la Carte de d'Anville, & de 740 suivant celle de Guldenstædt; ce qui fait une différence de 50 lieues. Mais cette légère différence ne change rien au gissement de cette mer, qui n'est point du Nord-Ouest au Sud-Est, comme on l'a prétendu; mais qui est, d'après les plus exactes observations, du Nord au Sud, & traversé par le 70e méridien.

Les anciens ignoroient encore l'existence du lac Aral, qu'ils regardoient comme faisant partie de la mer Caspienne. M. de *Buffon* a très-bien justifié l'ignorance des anciens à cet égard : l'Aral ne recevant point de rivières du côté des déserts de sable, sembloit annoncer qu'il faisoit partie de la Caspienne, & que les sables s'étant insensiblement accumulés de côté & d'autre, avoient séparé le lac de la mer. Ainsi, en supposant leur réunion, la mer Caspienne avoit une forme ronde. Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1721.

La mer Caspienne forme différens golfes; les plus considérables sont ceux de *Bakou*, d'*Enzelli*, d'*Aschraf* & de *Karabougas*. Tous ces golfes sont très-dangereux pour la navigation, mais sur-tout celui de Karabougas, situé à l'Occident, & qui a 70 à 80 verstes de circonférence. On n'osoit y naviger, parce qu'on croyoit qu'il communiquoit avec d'autres mers par des gouffres souterrains. *Ptolomée*, qui a fait la description de la mer Caspienne, a supposé, du côté de l'Occident, des gouffres par lesquels il la fait communiquer à la mer Noire; *Pline* pense de même. Le Père *Avril* la fait communiquer avec le golfe Persique; des Géographes mêmes ont désigné ces gouffres sur leurs Cartes. C'est ainsi que

les erreurs se perpétuent d'âge en âge. Les feuilles de saules qu'on trouve en quantité sur le golfe Persique, autour duquel il n'y a point de saules, ont fait croire sans doute qu'elles venoient de la mer Caspienne par des gouffres souterrains.

M. de *Buffon* n'a jamais pensé que cette mer ait fait partie de l'Océan, ni qu'elle eût jamais eu aucune communication avec lui : mais comme le vrai Savant sait douter, cet Auteur célèbre a cru devoir demander à l'Académie des Sciences de Pétersbourg, des réponses aux questions qu'il lui avoit faites sur cette mer. Il en a reçu les éclaircissemens qui suivent.

Augusto 1748, Octobr. 5, &c. Cancellaria Academiæ Scientiarum mandavit, ut Astrakanensis Gubernii Cancellaria responderet ad sequentia. 1°. Suntne vortices in mari Caspico necne? 2°. Quæ genera piscium illud inhabitant? Quomodo appellantur? Et an marini tantùm aut & fluviatiles ibidem reperiantur? 3°. Qualia genera concharum? Quæ species ostrearum & cancrorum occurrunt? 4°. Quæ genera marinarum avium in ipso mari aut circa illud versantur? Ad quæ Astrakanensis Cancellaria die 13 Mart. 1749, sequentibus respondit.

Ad 1, in mari Caspico vortices occurrunt nusquam, hinc est, quòd nec in mappis marinis extant, nec ab ullo officialium rei navalis visi esse perhibentur.

Ad 2, pisces Caspium mare inhabitant; Acipenseres, Sturioli, Gmel, in Siruli, Cyprini clavati, Bramæ, Percæ, Cyprini ventre acuto, ignoti alibi pisces, Tincæ, Salmones, qui, ut è mari fluvios intrare, ita & in mare efluviis remeare solent.

Ad 3, conchæ in littoribus maris obviæ quidem sunt, sed parvæ, candidæ, aut ex una parte rubræ. Cancri ad littora observantur magnitudine fluviatilibus similes; ostreæ autem & capita Medusæ visa sunt nusquam.

Ad 4, aves marinæ quæ circa mare Caspium versantur, sunt anseres vulgares & rubri, pelicani, cygni, anates rubræ & nigricantes aquilæ, corvi aquatici, grues, plateæ, ardeæ albæ, cinereæ & nigricantes, ciconiæ albæ gruibus similes,

KARAVAIKI (ignotum avis nomen), larorum variæ species, flumi nigri & lateribus albis instar picarum, phasiani, anseres parvi nigricantes, TOUDAKI (ignotum avis nomen) albo colore præditi.

»Ces faits qui sont précis & authentiques, ajoute le savant »Naturaliste, confirment pleinement ce que j'ai avancé, savoir; »que la mer Caspienne n'a aucune communication souterraine »avec l'Océan; & ils prouvent de plus, qu'elle n'en a jamais »fait partie, puisqu'on n'y trouve point d'huîtres ni d'autres »coquillages de mer, mais seulement les espèces de ceux qui »sont dans les rivières. On ne doit donc regarder cette mer »que comme un grand lac formé dans le milieu des terres par »les eaux des fleuves, puisqu'on n'y trouve que les mêmes poissons & les mêmes coquillages qui habitent les fleuves, & »point du tout ceux qui peuplent l'Océan ou la Méditerranée«. Hist. Naturelle, Supplément, Tome V^{e}, pag. 347-349.

M. *Gmélin* cadet pense que la mer Caspienne se décharge de ses eaux superflues, par des canaux souterrains, qui déposent dans les terres des lits de sel, dont la superficie se trouve au niveau de la surface de la mer.

On a beaucoup écrit sur l'augmentation & la diminution successive des eaux de cette mer: les uns prétendent que leur élévation est toujours uniforme; d'autres disent qu'elles augmentent invisiblement pendant 30 ou 35 ans, & qu'elles diminuent ensuite pendant le même espace de tems; ils portent cette augmentation de 5 à 6 sagènes. On convient généralement, dit *Muller*, que l'augmentation de la Caspienne a commencé en 1715; qu'elle étoit à sa plus grande hauteur en 1742; qu'elle a commencé à diminuer en 1743, & qu'en 1744 sa diminution étoit de trois pieds dans l'Isle de Jaka. D'après ce calcul, elle n'auroit augmenté que pendant 27 ans, ce qui prouve que ces faits ne sont pas certains. Mais ce qui est très-vrai, c'est qu'on

remarque de tems en tems une augmentation, ou une diminution des eaux de cette mer, sans régularité; & l'on doit attribuer cet effet à la fonte des neiges qui augmente les fleuves & les rivières. Nous ne sommes pas d'accord sur ce fait avec Pierre-Henri *Bruce*; nous allons rapporter ce qu'il dit à ce sujet. » Près » de l'embouchure du Volga, sur l'Isle d'*Ivan*, est une tour, où » il y a continuellement une garde, chargée d'observer si cette » mer a un accroissement...... Ce qui rend cette circonstance » plus extraordinaire, c'est que dans le printems, lorsque le » dégel arrive, les torrens se précipitent des montagnes, grossis» sent les fleuves & les rivières, & inondent souvent leurs rivages: » les eaux devroient par conséquent produire un accroissement » considérable dans la mer; & comme le fait dément cette » supposition, on ne sait ce que peut devenir la quantité d'eau » qui tombe du ciel & des montagnes dans la Caspienne. Il faut » encore remarquer que l'eau est aussi salée que celle de l'Océan, » excepté aux embouchures des rivières «. Il nous semble qu'il n'est pas impossible de deviner ce que deviennent ces eaux surabondantes: des canaux souterrains dans les terres & une évaporation continuelle l'indiquent assez. L'Ingénieur *Perry* a calculé que cette mer recevoit par jour 1,336,566 tonnes d'eau, non compris les eaux de pluie. Le Docteur *Halley*, dit dans son calcul de l'évaporarion des mers, que la Caspienne doit perdre une telle quantité d'eaux, que malgré celles des fleuves qu'elle reçoit, elle seroit bientôt à sec, si ces eaux ainsi évaporées n'y retournoient point, soit par les rosées ou par le moyen des pluies.

Sur les côtes de ce lac énorme, on voit s'amonceler des dunes, tantôt hautes & escarpées, tantôt basses & d'une pente facile, ainsi que des Isles qui paroissent & disparoissent comme ces dunes. Ces phénomènes naturels dépendent de la variation des saisons & des vents, qui rendent la navigation très-dange-

reuse dans les golfes, & non pas des communications souterraines avec les mers ou les gouffres qu'on a supposés.

M. de *Buffon* croit que la Caspienne a pu communiquer autrefois avec la mer Noire; il place le canal de communication près de *Tria*, ou pour mieux dire, près de *Tzaritzin*, à l'endroit où le Don & le Volga se rapprochent le plus l'un de l'autre. M. *Muller* lui a objecté que le terrein des environs de Tzaritzin est élevé & montagneux. M. *Palla* qui pense comme M. de *Buffon*, place ce détroit dans la Contrée où le *Mantisch* prend sa source, c'est à-dire, où le terrein élevé s'abaisse, se termine par un angle, & présente une plaine basse qui a plus de vingt verstes de largeur. Le terrein de cette plaine marécageuse est singulièrement salé, & entrecoupé de plusieurs petits lacs qui abondent en sel de cuisine. M. Pallas, qui a tout examiné sur les lieux mêmes, observe encore que les déserts de la Krimée, ainsi que ceux qui avoisinent la mer Noire, sont absolument de même nature, ou que la majeure partie est également salée.

Le niveau des eaux du Don est plus élevé de 60 pieds que celui du Volga, & la mer Caspienne est beaucoup plus basse que toutes les autres mers. Ces deux faits ne laissent aucun lieu de douter des variations nombreuses qu'a dû éprouver le terrein qui se trouve entre la mer Noire & la Caspienne, & que les fleuves *Jaxartes* & *Oxus*, dont parlent *Ptolomée* & *Pline*, peuvent très-bien avoir existé, quoiqu'on ne les retrouve plus aujourd'hui. Enfin, on peut raisonnablement admettre pour preuve de l'ancienne jonction de ces deux mers, les couches vaseuses & vitrioliques qui renferment encore les débris des jones & des plantes marines qu'on trouve sur les bords de l'*Elchanka*, & à douze verstes de *Sarepta*, où la haute terre s'approche du Volga, & semble, au jugement de M. *Pallas*, former un espèce de golfe.

L'élévation subite de ce terrein, & le talus sabloneux, escarpé,

de

de la partie supérieure vers le désert, les baies, les promontoires que ce talus décrit, & plus encore la nature salée du désert inférieur, dont le sol argilleux abonde en coquillages, donnent lieu à des conjectures très-vraisemblables sur l'ancien état des déserts du *Kouman*, des Kalmouks, & du Jaïk, ainsi que sur l'extension de la mer Caspienne dans les anciens âges du monde, & par conséquent sur la communication possible entre cette mer & la mer Noire. Ces conjectures s'accordent avec les idées que *Tournefort* a cru pouvoir mettre en avant sur l'ancienne séparation de la mer Noire avec la Méditerranée; sur l'accroissement des eaux de la première, beaucoup au-dessus du niveau de la seconde; & sur l'écoulement des eaux dans la Méditerranée, probablement au tems de Deucalion.

Les coquillages nombreux, épars dans tous les déserts du Jaïk, des Kalmouks & du Volga, sont exactement les mêmes que ceux qu'on trouve dans la mer Caspienne. Cette uniformité de terrein, dans toute l'étendue de ces deserts, qui ne présentent presque par-tout qu'un sable pur, lié à la vase du fond de la mer, ou une argille jaunâtre, sans la moindre trace de gazon & sans couches de terre minérale, jusqu'à une profondeur assez considérable; cette salure générale du sol, qui provient d'un sel de cuisine; ces bas-fonds innombrables & ces lacs salés; cette égalité continue du terrein dans des déserts si vastes; tous ces phénomènes enfin, paroissent autant de preuves incontestables, que cette vaste Contrée a été couverte autrefois des eaux de la mer Caspienne.

Il est manifeste, dit le Pline du Nord (M. Pallas), que le terrein élevé qui s'étend le long de la Sarpa, entre le Volga & le Don, ainsi que les hauteurs du District d'*O'schei-Sirt*, entre le Volga & le Jaïk, sont les anciennes côtes de la mer d'Hircanie dans toute son étendue: c'est dans ces hautes terres & dans les

terreins disposés par couches, qu'on ne trouve plus la salure générale du sol, dont la superficie se couvre d'un gazon épais sur une couche de terre noire, & que les coquillages marins, propres à la mer Caspienne, ne se montrent plus nulle part; & si l'on rencontre plus haut, sur les rives du Volga, & dans les terres qui commencent à devenir montagneuses, des bancs entiers de coraux & de coquillages, n'est-ce pas une preuve évidente que ces productions viennent d'une inondation du globe, bien plus forte & plus ancienne que celle que nous venons de supposer? Les productions marines renfermées dans ces couches, different essentiellement de celles qu'on trouve dans la mer Caspienne & dans la mer Noire, & ressemblent exactement à celles des profondeurs de l'Océan.

Depuis Astrakan jusqu'à Astrabat, la mer Caspienne renferme un grand nombre de petites Isles; son lit est tantôt de pure vaze, tantôt mêlé de coquilles : ses eaux sont comme celles de toutes les mers, de couleur verdâtre, excepté vers la côte de Ghilan, où elles paroissent blanches, à cause du fond d'argille qui règne le long de cette côte : elles paroissent noires dans le golfe d'*Iemba*, dont le fond est marécageux. C'est sans doute ce qui a fait dire à *Pétréius*, dans son *Histoire de Moskovie*, que les eaux de la Caspienne sont plus noires que de l'encre. Le même Auteur commet une double erreur en disant que les Isles dont cette mer est remplie, sont extrêmement peuplées. Vers son milieu, cette mer a ordinairement de 60 à 70 brasses de profondeur. Elle est si basse vers les côtes, que les plus petits bâtimens sont obligés de rester en rade. D'ailleurs, en supposant même une plus grande quantité d'eau, un vaisseau de ligne ne pourroit y naviger sans danger. Il règne sur cette mer certains vents si absolus, qu'on ne peut louvoyer. Les plus fréquens d'entre eux, & ceux qui excitent les plus violentes tempêtes,

ſont le Nord, le Nord-Oueſt & l'Oueſt. Auſſi n'y trouve-t-on pas même un Port aſſuré ; & il n'y en a point d'autre ſur toute la côte occidentale que celui de *Bakou* dans le *Schirvan ;* encore n'eſt-il propre qu'aux petits bâtimens, puiſqu'il n'a que dix pieds d'eau. Tout le reſte de la côte dans le Dagheſtan ne forme qu'une ſeule roche ; & comme on ne peut y jetter l'ancre, il devient inacceſſible, quoiqu'avec aſſez d'eau. La meilleure rade eſt celle de *Tarkou*, entre l'Iſle de *Zeʒere* & la Terre-ferme. Le plus excellent Port qu'on trouve ſur cette mer eſt celui dont on peut faire le moins d'uſage, parce qu'il ſe trouve entre les mains des Tatars. Ce Port eſt celui de *Mankiſchlak* ſur la côte orientale dans le *Karaſm*, au Nord de l'embouchure de l'Amou. Outre ces inconvéniens, qui s'oppoſent à la grande navigation ſur cette mer, elle a encore des courans particuliers que l'on nomme *Bouroun.* Ils ſont occaſionnés par des vents de mer qui donnent directement ou obliquement ſur le rivage, & proportionnellement à ſa diſtance. A *Derbent*, on éprouve ce courant à une verſte du rivage, parce qu'il y a de la profondeur ; & c'eſt en raiſon du plus ou du moins de profondeur qu'il ſe fait plus ou moins ſentir dans les autres Ports. Plus il eſt près du rivage, plus il préſente de réſiſtance : c'eſt le contraire des autres mers. Lorſque le Bouroun a lieu, il eſt impoſſible de ſe mettre en mer en partant du rivage ; il y rejette les bâtimens qui ſont en rade. Heureuſement qu'il diminue de force en pleine mer, & qu'il eſt ſuivi du calme.

L'endroit où il règne le plus violemment, c'eſt près de la rive de *Tcheskenia*, vis-à-vis du golfe d'*Aſtrabat* ou *Zniʒilin.* Les golfes d'*Abchéranski* & de *Bakou* ſont abrités par des Iſles. Près de la rive occidentale, en tirant depuis Aſtrabat vers le Nord juſqu'aux *Plaines rouges*, ce courant ſe fait ſentir avec moins de violence, par la raiſon que le rivage étant plus bas de ce côté,

l'eau ne rencontre pas la résistance que lui opposent les rives escarpées du golfe de *Karabougas*, & de *Kiouk-Karaganski*, où son action est très-forte. On ne sent point ce courant par-tout où le rivage est très-bas; il l'est depuis *Kiouk* jusqu'aux Isles *Koulalit*, depuis le golfe d'*Embinsk* jusqu'au *Jaik*, & depuis ce fleuve jusqu'aux quatre *Collines* & à l'Isle de *Tchesnaia*. Quant aux rades principales de cette mer, le Lecteur les trouvera désignées sur la Carte.

Les eaux de la mer Caspienne ne sont point également salées; la salure varie dans les profondeurs & jusques sur leurs rives. Elle est plus grande au milieu, & diminue de manière que sur le rivage les eaux sont presque douces, même du côté de l'Orient, où il n'y a point d'embouchures de fleuves ni de rivières. Je ne pense pas qu'il soit impossible de rendre raison de ces différens degrés de salure.

La mer Caspienne, dans sa partie occidentale, est environnée du mont Caucase, dont la principale chaîne, prise dans sa largeur, s'étend depuis *Derbent* jusqu'à la mer Noire : la chaîne qui s'étend de Derbent jusqu'à *Aschraf*, n'en est que la prolongation: elle décrit une ligne courbe près d'Astrakan, & se dirigeant vers le côté oriental de la Caspienne, elle se perd du côté de l'embouchure du Jaïk. C'est ainsi que la mer Caspienne répand dans la Russie & jusques dans la Sibérie, les richesses des Provinces qu'elle baigne. D'un autre côté, le Caucase, rempli de métaux & de matières combustibles, produit en différens endroits des sources chaudes & des sources de naphte de différente qualité: ici, on trouve du soufre natif ou de la mine de vitriol : là, des lacs qu'un feu souterrain fait bouillonner d'une manière sensible. Le pied du mont Caucase formant immédiatement le rivage occidental de la mer Caspienne, doit lui communiquer des portions des matières dont il est formé. C'est sur-tout au naphte

qui abonde dans ces contrées, qu'il faut attribuer l'amertume particulière aux eaux de la Caſpienne : ce bitume y coule des montagnes, tantôt pur, tantôt confondu avec d'autres ſubſtances. Il ſe rend dans cette mer par des canaux ſouterrains, où ſa peſanteur ſpécifique le fait aller au fond. Voilà pourquoi les eaux ne ſont jamais ſi amères à leur ſuperficie qu'à leur profondeur ; & pourquoi encore elles ſont moins ſalées & moins amères à la proximité du rivage : étant moins ſalées, elles s'imprègnent moins de naphte.

M. *Gmélin* a fait l'analyſe des eaux de cette mer conjointement avec M. *Luthée :* ils les ſoumirent à une multitude d'épreuves chymiques, dont le réſultat prouve, que les eaux de la Caſpienne, outre le ſel de cuiſine, en contiennent un autre, & celui-ci eſt un ſel de Glauber amalgamé avec le ſel marin.

Les deux grands ſteppes qui vont de l'Eſt à l'Oueſt, ſont formés d'une terre ſaline qui, par efflorescence, forme des cryſtaux réguliers. Ce ſel, ſemblable à celui des marais d'Aſtrakan, n'eſt pas un ſel de cuiſine pur ; il eſt très-amer & cryſtalliſé en lozange, ſans mêlange de forme cubique. Voilà pourquoi les Habitans d'Aſtrakan ſe ſont plaints ſouvent du mélange & de la mauvaiſe qualité de ce ſel.

Quoique la mer Caſpienne ait une grande étendue, & que ſes productions ſoient fort multipliées, cependant elles ſont uniformes ; & rien ne prouve mieux qu'elle n'a aucune eſpèce de communication avec les autres mers. Auſſi les Ruſſes ne la regardent-ils que comme un grand réſervoir, intariſſable en poiſſons. En effet, la pêche eſt preſque la ſeule occupation des Peuples qui habitent les bords du Volga & du Jaïk. Cette mer contient toutes les eſpèces de poiſſons dont nous avons parlé plus haut, & qui abondent dans les fleuves qui communiquent avec elle. Ils remontent ſur-tout dans le tems du frai ; & les petits poiſſons

y obſervent conſtamment la loi générale qui les porte à paſſer des eaux ſalées dans les eaux douces. Pierre Henri *Bruce* dit qu'on y trouve une eſpèce de poiſſon de la forme & de la taille du hareng. » On les voyoit, dit-il, ſauter ſur l'eau en foule, ſans deſcendre au-deſſous, malgré la chaſſe que nous leur donnions; mais ils ne ſautoient ainſi que pour éviter une chaſſe plus cruelle, celle des gros poiſſons. Ils ont le goût du hareng ». *Quinte-Curce* rapporte qu'on trouve d'énormes ſerpens dans cette mer. *Oléarius* & tous les Auteurs modernes conviennent que Quinte-Curce a été trompé ſur cet objet.

Les *phoques* ou veaux marins ſont les ſeuls quadrupèdes de cette mer; il y en a de différentes eſpèces, uniquement diſtingués par les couleurs blanche, noire, ou tigrée. On les aſſomme à coups de perche, & ils ont la vie très-dure. A meſure qu'on en tue quelques-uns, il en vient d'autres à leur ſecours. Ce qu'ils redoutent le plus, c'eſt le feu & la fumée; dès qu'ils en apperçoivent, ils ſe hâtent de retourner dans l'eau. En hiver ils ſe rendent de la mer dans le Jaïk, & on en aſſomme un très-grand nombre ſur la glace, dans les Iſles & ſur le rivage de ce fleuve. Ils ſont ſi gras en automne, que, ſelon M. *Pallas*, ils reſſemblent bien plus à une outre remplie d'huile de poiſſon figée, qu'à un animal. On diſtingue à peine leur tête & leurs pattes de devant, tant elles ſont défigurées par la graiſſe. On fait à Aſtrakan avec cette graiſſe & de la potaſſe, un ſavon gris dont on vante l'utilité pour fouler & dégraiſſer les étoffes de laine.

La mer Caſpienne renferme peu de productions naturelles. M. *Gmélin* n'y a trouvé que les coquilles ſuivantes : les cœurs que Linné appelle *cardium edule* & *cardium ruſticum;* une autre eſpèce que *Gmélin* nomme *cardium trilaterum;* & M. *Pallas*, car il paroît que c'eſt le même, *cardium trigonoïdes;* la *tellina fragilis*, le *mytulus edulis*, la *chamacor*, la *ſerpula triquetra*, la *conglomerata*, & différentes

eſpèces de limaçons de la famille que Linné a nommée *hélix.* M. *Pallas* trouva dans l'Iſle de *Kamennoï* une eſpèce de moule qu'il nomme *mytilus polymorphus*, & une autre qu'il appelle *mya edentula;* enfin un grand nombre de petites nérites, *nerita pupa.*

La mer Caſpienne abonde en oiſeaux de différens genres. On en a déja vu une partie dans la Réponſe de l'Académie de Péterſbourg à M. de *Buffon.* Les plus remarquables du genre des oies & des canards ſont : le cygne, *anas cygnus;* ces cygnes ſont en grande vénération chez les Mahométans, & deviennent très-gros, ſur-tout ceux qui vont pâturer dans les rivières du Ghilan & du Mazanderan : auſſi la chair de cet oiſeau fournit-elle à ces Provinces un mets des plus délicats. L'oie de la Chine, *anas cygnoïdes;* l'oie domeſtique, *anas aurea;* l'*anas caſarka;* le canard cornu; le canard béréikla; l'*anas clypeata, clangula, lurida Gmelini :* toutes les eſpèces de *cercelles* connues; l'*anas acuta, fuligula;* & une nouvelle eſpèce appellée en Langue Ruſſe-Aſiatique *kékouſchka*, & qui doit être comptée parmi les plus belles du genre. On y trouve auſſi quelques eſpèces de la famille des *hérons.* La grue, *ardea grus;* la cicogne, *ardea ciconia;* la cicogne noire, *ardea nigra;* l'*ardea nycticorax; ardea cinerea, purpurea;* le gros butor, *ardea botaurus major Briſſ. ardea cayanenſis ſtriata Briſſ. ardea caſtanea & ferruginea, nucea, egrettoïdes, egretta Briſſ. ſantodactyla Gmélin.* Le canard rouge, *platalea leucopodia;* les bécaſſes, *ſcopolax arcuata, phacopus ruſticola, totanus & gallinago;* la poule d'eau, *limoſa griſea minor & limoſa griſea major Briſſ. tringa vanellus, interpres, hypoleucos, arenaria, littorea cinclus, ſquatarola, totanus nævius Briſſ. charadrius, himantopus, hiaticula, pluvialis, calidris, œdicnemus, recurviroſtra avoſetta, himantopus oſtralega, fulica atra, porphyrio chlorapus.* Parmi les oiſeaux aquatiques proprement dits, on y trouve le *grebe*, le *plongeon huppé*, le *pélican*, le *cormoran*, & à-peu-près toutes les eſpèces de *mouettes.*

Les Iſles de l'embouchure du Volga abondent auſſi en oiſeaux.

Pierre-Henri *Bruce* dit que l'on voit des pélicans qui ont sept pieds de haut. Un autre oiseau singulier est l'*oie-cuillère* (*spoon goose* en Anglois). Il a le bec long & terminé par le bout comme une cuiller applatie : lorsqu'il plonge son bec dans l'eau, il jette un cri hideux qui ressemble au braiement de l'âne. L'oie rouge, appellée par d'autres, *flamingo*, y abonde. Ces oiseaux marchent en troupe rangée, & avec beaucoup d'ordre, ayant à leur tête un conducteur : on les prendroit de loin, dit Henri *Bruce*, pour un parti de soldats. Leurs pattes extrêmement longues sont de couleur écarlate. Il est, à tous égards, un superbe oiseau. Il surpasse la taille d'un Grenadier avec son bonnet, quoique son corps ne soit guères plus gros que celui du cygne. Le canard jaune fait son nid au sommet des arbres les plus élevés; lorsque ses petits sont éclos, il les transporte dans son bec au bord de l'eau. Cet oiseau est fort recherché. Il ne quitte jamais sa femelle; & lorsque l'un est tué, on est sûr d'avoir l'autre, tant leur fidélité est grande.

Nous invitons le Lecteur à consulter les *Époques de la Nature* & les *Notes justificatives* de M. de *Buffon*, au sujet de la communication de la mer Noire avec la Méditerranée & la Caspienne. Nous nous bornerons ici à rapporter les inductions que cet homme célèbre a tirées des faits.

Il paroît, dit-il, que les anciens Egyptiens avoient commercé par le Nil & la Méditerranée avec l'Espagne, & qu'ils connoissoient le détroit qui joint cette mer à l'Océan ; qu'en conséquence la submersion de l'Atlantide est postérieure, ou au moins de la même date, par les mêmes causes qui semblent encore subsister, par les fréquens tremblemens de terre des environs de Lisbonne, qui ont pu occasionner l'affaissement des montagnes qui fermoient le détroit.

Mais qu'étoit la Méditerranée avant la rupture de cette langue de

de terre, du côté de l'Océan, & de celle qui fermoit le Bosphore à son extrémité vers la mer Noire? Il faut se représenter l'Europe, l'Asie & l'Afrique comme un même continent dans lequel il y avoit plusieurs grands lacs, dont les uns se sont réunis & les autres se sont séparés par des commotions souterraines. Le lac Aral s'est certainement séparé de la mer Caspienne : cette séparation est prouvée par les déserts qui les séparent, où l'on ne voit aucune rivière.

Les eaux de la Caspienne étant beaucoup au-dessous du niveau de la mer Noire, prouvent que cette dernière a cessé de communiquer avec la Caspienne depuis qu'elle s'est ouvert une communication avec la Méditerranée par le Bosphore. Tous les steppes salés qui se trouvent entre la mer Caspienne & la mer Noire, prouvent encore davantage l'ancienne communication de ces deux mers, que la moindre révolution de la Nature pourroit encore faire communiquer en rompant les digues ou chaînes des montagnes qui les tiennent séparées.

M. de *Buffon* conclut enfin, que la mer Caspienne devoit être beaucoup plus grande, & la Méditerranée beaucoup plus petite, avant les ouvertures des détroits.

Nous nous étendrons davantage sur cette mer dans un autre Ouvrage.



DE LA GRANDE ET PETITE KABARDA.

JUSQU'A M. Guldenstædt, les Historiens & les Géographes anciens & modernes ne nous avoient rien donné de satisfaisant sur la position des deux Kabarda, ainsi que sur les Usages, les Coutumes, les Mœurs, la Religion, l'Industrie des Peuples qui habitent ces riches contrées. Nous ajouterons aux découvertes de ce Voyageur instruit, tous les renseignemens historiques que nous nous sommes procurés, afin de donner aux Lecteurs une idée juste de la Tatarie de Kouban.

Les deux Kabardas, qui en forment une partie, sont situées au nord des monts Caucases, & au midi du fleuve Térek, sur les bords du désert d'Astrakan.

La Tatarie de Kouban s'étend du 58e au 66e degré de longitude, & celle des deux Kabardas, du 62e au 66e : leur latitude est du 42e degré 50 minutes au 44e.

Les Peuples qui habitent ces contrées sont tous descendans des anciens Scythes & Sarmates qui habitoient les régions septentrionales de la mer Noire, jusqu'a la mer Caspienne, dont une partie formoit la Scythie d'Asie. Ces Peuples ont porté & portent encore différens noms. Les Ecrivains de la Bysantine les ont appellés *Alanéens, Cazanens, Nazdens, Zunguens, Hunens, &c.* Dans les tems postérieurs, on leur donnoit le nom de *Cérasis.* Les Géographes modernes les ont confondus avec les *Tcherkassiens*, & les Russes les nomment *Kisli;* ce mot signifie une houppe, & les Tatars de Kouban en portent tous une au-dessus de leurs bonnets: ces houppes sont de différentes couleurs qui désignent les différens ordres d'hommes & de sujets.

Ces Scythes & ces Sarmates anciens ne sont connus de nos jours que sous le nom d'*Alains*, donnés aux anciens Peuples de la Sarmatie d'Europe. Josephe dit qu'ils étoient Scythes. Ptolomée les place au-delà du mont Imaüs. Selon Claudien, ils occupoient depuis les monts Caucases jusqu'aux Portes Caspiennes. Ammien-Marcellin, Livre XXXI, Chapitre II, les a confondus avec les Massagètes. Le P. Lobineau les établit en Bretagne. M. Herbelot les fait venir d'*Alan*. » *Alan*, dit-il, Ville du Tourkestan, différente » de celle qu'on nomme *Alan*, qui est située au pied du mont » Caucase, entre la Géorgie & l'Arménie, à 23 degrés de lon- » gitude, & à 44 de latitude septentrionale. Celle dont il est ici » question, donne son nom à une Province qui comprend dans » son enceinte les villes de *Bilkan* & de *Kabouari*; & c'est de-là » apparemment que sont sortis les Alains, qui se sont fait con- » noître dans les Gaules & en Espagne : cependant il se pourroit » bien faire que les Alains du mont Caucase fussent venus origi- » nairement de la ville d'*Alan* en Tourkestan..... Vateк, neuvième » Kalife de la race des Abassides, ayant la curiosité de savoir au » vrai ce que c'étoit que le fameux rempart de *Jagiouge* & *Ma-* » *giouge*, ou de *Gog* & *Magog*, bâti par Alexandre-le-Grand, pour » resserrer les Nations barbares du Septentrion, fit partir *Salam*, » son Interprète, avec 50 personnes de la ville de *Sermenraï* ou » *Samara* en Chaldée, l'an de l'Hégire 228, de J. C. 842, & alla » trouver d'abord le Roi d'Arménie; il prit la route du Schirvan » ou Médie septentrionale, dans laquelle Filan Schah régnoit » pour lors. Du Schirvan il passa chez le Roi des *Alan* ou *Alains*, » Peuples qui ont conservé leur nom jusqu'à nous, & alla en- » suite visiter le Prince qui porte le titre de *Maître du Trône d'or*, » qui commande dans la ville de *Bab-al-abouab*, c'est-à-dire, aux » Portes Caspiennes, appellées autrement *Derbend* en Persan, & » *Démir-Capi* en Turc «. *Bibliothèque Orientale*, Art. *Alan* & *Jagiouge*.

» Tous les Historiens de la Chine les plus anciens & les plus » authentiques, dit le savant, l'illustre M. de Guignes, convien- » nent unanimement, que depuis l'an 200 avant J. C., & même » dans des tems plus éloignés, il subsistoit au nord de la Chine » une puissante Nation Tatare, qui a souvent envahi plusieurs » Provinces Chinoises, & qui possédoit une grande partie de la » Tatarie. Elle portoit le nom d'*Hiom-nou*. Dans la suite, elle s'est » divisée, & a formé plusieurs Nations, dont l'une étoit appellée » *Tou-Kioue;* c'est ainsi que les Chinois prononcent & altèrent le » nom des Turcs. Ils regardent ces Peuples & les anciens *Hiom-nou* » comme la même Nation qui a paru successivement dans la » Tatarie sous ces différens noms. Delà je me crois autorisé à » conclure que les Huns d'Europe ayant été appellés *Turcs*, doi- » vent être en même-tems les *Hiom-nou* de la Chine, qui sont » Turcs, ou, pour parler plus exactement, dont les Turcs sont » descendus. Il est inutile de faire remarquer ici la ressemblance » qui se trouve entre les noms d'*Humni* & d'*Hiom-nou*, & qui » peut suffire seul pour faire croire qu'il ne s'agit que d'un même » Peuple. Les Chinois, par la manière dont ils écrivent & pro- » noncent tous les noms étrangers, les rendent la plupart du » tems méconnoissables; & on ne doit pas être étonné de trouver » ici une légère altération. D'ailleurs, nous ignorons de quelle » manière les Huns eux-mêmes prononçoient le nom qu'ils se » donnoient, & il ne seroit point impossible que les Historiens » Romains ne l'eussent altéré de leur côté.

» Mais je ne me borne point uniquement à ces sortes de » preuves, qui ne sont fondées que sur la ressemblance des » noms; & quoique je sois encore soutenu par le témoignage » de plusieurs anciens Historiens qui donnent aux Huns le nom » de *Turcs*, témoignage d'après lequel je puis conclure que les » *Hiom-nou* étant des Turcs, ils sont nécessairement Huns, je

» vais essayer de faire voir, par quelques traits cités de l'Histoire » Chinoise, que les *Hiom-nou* ou Turcs sont venus jusqu'à l'occi- » dent du Volga & dans la Sarmatie Asiatique, & que tout ce » que nos Historiens ont dit des Huns, convient aux *Hiom-nou* » des Chinois.

» Ces *Hiom-nou*, qui habitoient au nord de la Chine, vers les » rivières d'Onou, de Sélinga & d'Obi, étoient maîtres des pays » qui sont situés sur la mer Orientale jusqu'à la rivière d'Irtisch, » & quelquefois jusqu'à la mer Caspienne; alors ils possédoient » tout ce que nous appellons la petite Boukarie. Dans les tems » où ils étoient moins puissans, la domination de leurs Empe- » reurs, qui portoient le titre de *Tan-jou* ou *Tchen-you*, ne s'éten- » doit que depuis les frontières des Tatars Mantchéous jusqu'à » l'Irtisch. Nous ignorons quelles étoient les limites de cet Em- » pire, du côté du Nord; cependant il paroît certain que les » pays voisins du lac Baïkal en faisoient partie.

» Ce grand Empire, qui nous a été inconnu jusqu'à présent, » & qui étoit assez puissant pour résister aux Chinois, a été sujet » à toutes les révolutions auxquelles les autres sont ordinaire- » ment exposés; & les guerres l'ont souvent mis dans le cas de » tomber entièrement sous la domination Chinoise. Dans d'autres » tems, ses Princes se sont rendus maîtres de toute la Tatarie; » quelquefois aussi il s'est trouvé divisé entre plusieurs Souverains » qui s'entrefaisoient la guerre. Pendant des troubles de cette » espèce, un de ces Princes, nommé *Tchi-Tchi*, qui étoit en » guerre contre un autre Prince, s'étoit rendu très-puissant, l'an » 44 avant J. C., dans la partie occidentale de la Tatarie. Il avoit » étendu sa domination dans les plaines situées à l'occident de » l'Irtisch, jusqu'aux environs de Tobolsk, & faisoit sa résidence » vers le Jaïk. Voilà une des époques les plus connues de l'établis- » sement des *Hiom-nou*, du côté de l'Europe, vers l'an 44 avant J. C.

» Je dois attribuer à cette invasion l'émigration & le passage des » Alains dans les pays les plus méridionaux. Ils dûrent, ou se » soumettre aux *Hiom-nou*, ou se retirer ailleurs; & c'est le dernier » parti qu'ils avoient pris, puisque nous les voyons peu de tems » après dans les plaines de la Sarmatie Asiatique, au nord de la » Circassie, où l'an 73 de J. C., ils se proposent d'entrer dans la » Médie par le détroit de Derbent. Ils restèrent dans ces plaines » jusqu'à la grande irruption des Huns sous Valens. Obligés alors » de chercher d'autres habitations, les uns s'enfoncèrent dans les » montagnes de la Circassie, où ils se sont maintenus jusqu'à » présent : les autres passèrent du côté de l'Occident, & errèrent » long-tems avant que d'avoir pu se fixer. Ils s'établirent aux en- » virons du Danube, d'où, vers l'an 406 de J. C., avec les Suèves » & les Vandales, ils vinrent ravager la Germanie, traversèrent la » Belgique, &c. (1).

» (1) Les *Hiom-nou* septentrionaux, dit le savant Académicien, après avoir été » chassés des frontières de la Chine, & s'être établis vers Tobolsk & le Jaïk, s'éten- » dirent considérablement du côté de l'Occident, & en particulier vers le Sud-Ouest. » Les Chinois font mention d'un évènement, qui est trop singulier pour que nous le » passions sous silence, qui, d'ailleurs, nous fournit une nouvelle preuve que les » *Hiom-nou* sont les mêmes que les Huns. Ces Historiens nous apprennent que les » *Hiom-nou*, établis dans le Nord-Est de l'Europe, se rendirent maîtres d'un pays » qu'ils appellent *Yen-Tsaï*, situé d'un côté sur les confins du *Ta-Tsin*; c'est ainsi » qu'ils appellent l'Empire Romain; de l'autre, dans le voisinage du Kaptchak. Cette » position nous indique d'abord les plaines de la Sarmatie Asiatique. Mais lorsqu'ils » nous disent plus bas, que ce pays d'*Yen-Tsaï* a été appellé *Alanu*, c'est nous con- » duire directement dans celui des Alains, les premiers qui furent vaincus par les Huns, » au rapport de nos Historiens.... Si nous suivons encore un moment l'Histoire des » *Hiom-nou*, nous reconnoîtrons ces Huns, qui, sous le nom d'Euthalites ou d'Ab- » telites, comme les appelle Théophylacte-Simocatta, ont ravagé les Provinces orien- » tales de la Perse. Pendant que les *Hiom-nou* s'établissoient dans le Nord, une autre » bande des mêmes *Hiom-nou*, qui n'avoit pu suivre les premiers dans une si longue

Je vais donner aux Lecteurs l'abrégé de l'Histoire des Alains, récit tiré en partie de l'Encyclopédie de Genève, d'Ammien-Marcellin, & de la relation du Docteur Guldenstædt.

On convient assez généralement que les Alains étoient Scythes. La Nation Scythe étoit formée de l'assemblage de différentes Nations qui toutes avoient les mêmes mœurs & les mêmes usages. Les Scythes les plus célèbres en Europe, par les secousses données à l'Empire Romain, furent les Alains, les Huns & les Taïfales. Mais ce fut sur-tout les premiers qui passèrent pour les plus belliqueux. On dit que, dans leur origine, ils habitoient le pays de Kam-Kiu, situé au nord du Kaptchak, dans le pays d'Oufa & des Baskirs, que nos Historiens ont nommé la *Grande Hongrie*, parce qu'ils prétendent que les Huns en étoient sortis. S'étant confondus avec les Huns qui s'étoient rendus maîtres d'une partie de la Sibérie, ils fondèrent des établissemens sur les bords du Pont-Euxin, d'où ils portèrent leurs armes triomphantes dans le fond de l'Asie, où plusieurs se fixèrent sur les bords du Gange. Ceux qui prétendent qu'ils étoient sortis du Tourkestan, se fondent sur une Ville de cette Province nommée *Alan*, d'où ils emprun-

---

» marche, se fixa dans les environs de Kaschgar & d'Akson, d'où ces Peuples s'étendoient jusqu'à la mer Caspienne & dans le Kaptchak. Toutes ces différentes bandes » des *Hiom-nou*, de même que celles qui étoient restées dans la Tatarie, prirent dans la » suite le nom de *Te-le*. Les Historiens Chinois nous apprennent que ces *Hiom-nou* » demeuroient vers la rivière de Toula, le lac Baïkal, l'Irtisch, dans le pays de Kaschgar, » le long de la rivière Ate ou Etel, qui est le Volga, & enfin dans le *Yen-Tsaï*; autre » preuve de l'établissement des *Hiom-nou* dans la Sarmatie Asiatique & dans le pays » des Alains. Le nom d'Abtélites est formé de celui de *Te-le*, que portoient en général » les *Hiom-nou*, & du mot *ab*, qui signifie en Persan *eau* ou *fleuve*; ainsi, *Ab-te-le*, désigne les *Télites* qui demeuroient sur les bords de l'Oxus «. Voyez le *premier Mémoire* de M. *de Guignes*, sur les *Huns*, les *Alains*, les *Igours*, les *Sabires*, *Hist. de l'Acad. des B.-L.*, *Tom. XXVIII*, *pag.* 83 *& suiv.*

tèrent leur nom. Ptolomée le dérive du mot *Alain*, qui signifie montagne, parce qu'en effet ils habitoient dans des montagnes, avant de passer au Midi, où ils s'établirent dans les plaines qui sont situées au nord de la Circassie & de Derbent. Quoique les Auteurs leur donnent des habitations différentes, aucun n'est dans l'erreur, parce que ce Peuple Nomade se fixa tantôt dans une région & tantôt dans une autre : ainsi ils ne se trompent que sur le tems & non sur les faits. Vers l'an 73 de J. C., ils formèrent une alliance avec le Roi d'Hircanie, qui leur facilita le passage du détroit de Derbent pour exercer leurs brigandages dans la Médie. *Paco*, Roi des Parthes, ne se crut point assez puissant pour opposet une digue à ce torrent, qui se répandit dans les plus belles Provinces de l'Asie. Ils y fondèrent quelques établissemens, & revinrent chargés d'un riche butin. Quarante ans après cette expédition, ils en tentèrent une nouvelle, sous le règne d'Adrien ; mais ils en furent chassés par Arrien. Après avoir essuyé ces revers, ils tournèrent leurs armes contre l'Occident. Gordien alarmé de cette irruption, marcha contr'eux avec une puissante Armée, qui fut taillée en pièces par ces Barbares, dans les campagnes de Philippe en Macédoine. Après cette victoire, ils s'établirent sur la rive gauche du Danube, qui venoit d'être abandonnée volontairement par les Goths, attirés vers l'Italie pour s'y approprier quelques débris de l'Empire Romain, menacé d'une prompte décadence.

Après la défaite de Gordien, les Alains ses vainqueurs devinrent si redoutables, que des bords du Danube, ils ébranlèrent les Provinces de l'Empire les plus éloignées : un grand nombre de Peuples soumis pat leurs armes, d'autres qui craignoient de l'être, se rangèrent sous leurs enseignes, ou comme sujets, ou comme alliés. On comptoit parmi ces Nations les *Neuri*, les *Vidini*, les *Gélons*, les *Agathirses*, & plusieurs autres moins connus.

Alors

Alors la domination des Alains s'étendit dans les plaines de la Sarmatie & les Palus Méotides, jusqu'aux montagnes de l'Inde & aux sources du Gange; & tous les Peuples compris dans cette vaste étendue, furent désignés par le nom d'*Alains.* Ammien-Marcellin, Liv. XXXI, Chap. II, fait un portrait intéressant de ces Peuples. Nous allons en donner l'extrait. Les Alains Nomades, comme les autres Scythes ou Tatars, n'avoient d'autres maisons que leurs tentes ou leurs charriots, qu'ils transportoient avec leurs troupeaux dans les lieux les plus abondans en pâturages: le bétail étoit leur unique richesse; ils en mangeoient la chair & en buvoient le lait. Tandis que les femmes, les enfans & les vieillards étoient sédentaires sous des tentes, la jeunesse, qui n'avoit d'autres occupations que la guerre, portoit les ravages chez ses voisins, & revenoit chargée de leurs dépouilles. L'éducation se bornoit à apprendre à tirer de l'arc & à monter à cheval. La vieillesse inutile étoit une espèce d'opprobre; celui qui mouroit les armes à la main, paroissoit digne d'envie. La gloire du guerrier étoit de revenir du combat, après avoir coupé la tête à un ennemi, dont il enlevoit la chevelure pour faire un ornement à son cheval; il faisoit, avec la peau du vaincu, des harnois à leurs chevaux: c'étoit un monument de gloire de n'avoir d'autre vase pour boire que le crâne de son ennemi. La religion de ces Peuples n'étoit qu'une superstition extravagante. Ils plantoient en terre un sabre nu, auquel ils rendoient des honneurs divins: c'étoit avec des baguettes qu'ils prétendoient découvrir les évènemens futurs, espèce de superstition qui se trouve établie universellement chez les Peuples éclairés & barbares. De tous les Peuples Scythes, ce furent les Alains qui se montrèrent les plus humains & les plus civilisés. Ils respectoient le droit des Nations & la foi des Traités. Conquérans, sans être destructeurs, ils cherchoient à fertiliser les contrées dont ils se rendoient les maîtres. Leur

taille étoit haute & régulière ; ils étoient extrêmement légers à la course ; ils n'avoient point ce regard farouche qui distinguoit les Huns, avec lesquels on les confond quelquefois. Ce portrait nous paroît d'autant plus conforme à la vérité, que les Circassiens, qui en descendent, sont encore aujourd'hui vantés pour la régularité de leurs traits, & que c'est parmi leurs femmes que les Monarques Asiatiques cherchent les objets de leurs amours.

Quoique l'on confonde ordinairement les Huns avec les Alains, parce qu'ils habitoient le même pays, il paroît qu'ils formèrent deux Peuples différens. L'Histoire rapporte que les Huns Baskirs firent une irruption dans la Sarmatie Asiatique, où ils trouvèrent les Alains établis. Ces Barbares, jaloux des prospérités des anciens possesseurs, entreprirent de les dépouiller de leurs terres. Ils y entrèrent le fer & la flamme à la main, & ils laissèrent par-tout de tristes vestiges de leur bravoure féroce. Ils firent un grand carnage des Alains, dont les uns se réfugièrent dans les montagnes de Circassie, où leur postérité est encore aujourd'hui établie ; d'autres se fixèrent sur les bords du Danube, où s'étant unis aux Suèves & aux Vandales, ils ravagèrent ensemble la Germanie, la Belgique & les Gaules ; ils auroient poussé plus loin leurs brigandages, mais ils ne purent franchir les monts Pyrénées, & ils parurent se fixer au pied de ces montagnes, d'où ils portèrent les ravages & les tempêtes dans les Villes & les Provinces voisines. Plusieurs Alains se détachèrent de l'alliance commune pour s'établir dans les Gaules, & sur-tout dans la Normandie & la Bretagne, où leurs descendans ont hérité de leurs inclinations guerrières, & non de leur férocité.

L'an 409, les troupes chargées de veiller à la garde du passage des Pyrénées, arborèrent l'étendard de la rebellion. Utas, Roi des Alains, profita de la circonstance pour entrer en Espagne avec les Suèves & les Vandales, qui partagèrent entr'eux ces riches

Provinces. La Galice & la Bétique échurent aux Suèves & aux Vandales. La Lusitanie & la Province de Carthagène furent réduites sous l'obéissance des Alains. Un spectacle bien surprenant, c'est de voir un Peuple sorti de la Sibérie, traverser une si vaste étendue de pays, se fixer sur les bords de la Méditerranée & de l'Océan. Les Peuples modernes, aussi courageux, ne pourroient résister à tant de fatigues. Utas, maître paisible du Portugal, pouvoit jouir sans inquiétudes du fruit de sa conquête; mais dévoré d'ambition, il s'y trouva trop resserré; il succomba à la tentation d'asservir ceux-mêmes qui l'avoient aidé à vaincre : les Suèves & les Vandales attaqués par un allié perfide, se fortifièrent de l'alliance d'Honorius, qui aima mieux les secourir, que de les avoir pour ennemis. L'ambitieux Utas fut vaincu dans un combat où il perdit la vie : les débris de son Armée se réfugièrent dans la Galice, où ils se soumirent aux loix que le vainqueur daigna leur prescrire. Ceux des Alains qui n'avoient point pris les armes, se rangèrent volontairement sous la domination des Suèves (1).

(1) L'an 408, selon *Idace*, ou 409, sous le VIIIe Consulat d'Honorius, les Suèves, conduits par *Herménéric*, les Alains par *Respendial*, les Vandales-Silinges par *Gondéric*, entrent en Espagne. Ces Peuples barbares se répandent comme un torrent dans la vieille Castille, dans la Galice, la Lusitanie, l'Estramadoure & autres Pays, dans lesquels ils commettent les plus grands désordres. L'an 411, ils partagent entr'eux leurs conquêtes, laissant à peine aux Romains la Cantabrie & les Asturies. Les Suèves, & une partie des Vandales, ont la Galiçe pour leur partage; les Alains, la Lusitanie; les Vandales-Silinges, la Bétique; qui, de leur nom, fut appellée Vandalousie, ou Andalousie. Respendial mourut l'an 416, & eut pour successeur *Atace*, dernier Roi des Alains; que Vallia, Roi des Goths, tailla en pièces l'an 418. Le peu d'Alains qui se sauvèrent, se retirèrent auprès des Vandales, qui passèrent en Afrique, sous la conduite de Genséric l'an 429. Ainsi, de tous ces barbares qui étoient entrés en Espagne, il n'y eut que les Suèves qui formèrent proprement une Monarchie. Voyez la 3e Edit. de l'*Art de vérifier les Dates*, Tom. I, pag. 730; *idem*, pag. 387 & suiv. Art. *Gondéric*, Colonne *Rois des Vandales*.

Un Peuple qui n'avoit d'autre métier que la guerre, & qui ne formoit plus de corps de Nation, étoit forcé de trafiquer son sang avec l'étranger qui consentoit à l'associer avec sa fortune. Ainsi, ils se rangeoient sous les drapeaux de ceux qu'ils croyoient assez puissans pour s'enrichir par le pillage. C'est en qualité de mercenaires qu'on les voit combattre dans l'Armée de Radagaise contre Stilicon : ce fut encore sous ce titre qu'ils formèrent le centre de l'Armée, à la bataille de Châlons, contre Attila qui fit la funeste expérience de leur valeur; quoiqu'ils n'eussent plus de Roi, ils combattoient tous sous le même drapeau. Ce fut ainsi qu'après avoir été les fléaux de l Empire, ils en devinrent les défenseurs. Ils combattirent avec d'autant plus d'opiniâtreté contre Attila, qu'ils conservoient une haine invincible contre les Huns qui avoient chassé leurs ancêtres de leurs possessions. Dans toutes les causes qu'ils embrassèrent, ils combattirent avec plus de gloire que de fruit, & jamais ils ne purent réussir à former un corps de Nation. Semblables aux Suisses, ils étoient vainqueurs sans être conquérans. Quand la terre eut pris une constitution nouvelle, & que de nouveaux Empires se furent formés des débris de celui des Romains, les Alains aidèrent à se donner des maîtres, & prirent les noms des Nations où ils trouvèrent des établissemens. On a souvent donné leur nom aux Massagères, aux Huns, & autres brigands sortis du Pont-Euxin, quoiqu'on remarquât entre ces Alains & ces Barbares la même différence qu'on trouve aujourd'hui entre les Kalmouks & les Tatars de la Krimée. Les Alains, dès le tems de leur splendeur, avoient donné leur nom à leurs Alliés & à leurs Tributaires : dans leur décadence, ils furent compris sous le nom de ceux qui les soudoyoient, ou qui les avoient soumis; c'est une observation qu'on doit faire en lisant l'Histoire de toutes les Nations Nomades. Tel avoit été autrefois le destin des Mèdes, qui prirent le nom de Perses, quand ils

eurent été subjugués par Cyrus, Souverain d'une Province de ce nom. Les Perses, à leur tour, furent connus sous le nom de Parthes, lorsqu'ils passèrent sous la domination d'Arsace, Roi de la Parthie, petite Province qui donna son nom à un des plus vastes Empires de l'Orient.

Ces Scythes, ces Alains ont embrassé successivement différens cultes : du tems des Empereurs Grecs, le plus grand nombre se fit Chrétien, comme on peut le voir dans les Historiens de la Bysantine. On trouve encore chez eux en beaucoup d'endroits, des signes ou des marques sur des pierres sépulcrales, & communément avec ces lettres X P ou ☧, qui signifient *Christos.* Mon Père a vu des fragmens de livres, des feuilles de parchemin presque usées, que M. Guldenstædt a rapportés de la Grande Kabarda. On y trouve aussi les ruines d'une Eglise bâtie en pierres. Avant l'extinction de l'Empire Grec en Orient, dans les XIIe & XIIIe siècles, ils embrassèrent la Religion Musulmane. Mais depuis les conquêtes de Batou-Sagin, qui s'étendirent jusqu'aux monts Caucases, le nom des Scythes & des Alains, enveloppés dans cette incursion, s'est perdu jusqu'à ce jour; & on les a confondus avec les Tatars.

Les Kabardiniens, ainsi nommés par leurs vainqueurs, firent des émigrations : ceux d'entr'eux qui étoient Chrétiens, se retirèrent dans la Géorgie & dans l'Arménie; d'autres suivirent le Culte des Tatars, & d'autres enfin le Rit Grec. Comme, en général, ils ne savent ni lire, ni écrire, c'est tout ce que la tradition orale rapporte.

Ce pays a donné naissance à beaucoup de familles distinguées. Elles portent le nom de *Mourza.* Leur ancien Gouvernement politique approchoit beaucoup de l'Aristocratie. Chaque famille avoit en propriété un territoire plus ou moins grand : des Sujets plus ou moins nombreux étoient leurs serfs domestiques & leurs

censitaires. Quoique chaque Jurisdiction fût indépendante des autres, elles se réunissoient toutes dès qu'il s'agissoit de l'intérêt général, soit pour conservet leurs franchises, soit pour attaquer & repousser l'ennemi commun. On ne trouve point de Villes dans la grande & la petite Kabarda; il y a quelques Bourgs éloignés les uns des autres, & des Villages. La résidence des Princes & des Grands du pays est ordinairement dans une position agréable: leurs maisons sont bâties en bois; on en trouve quelques-unes en pierres : la construction extérieure est sans ornement, comme l'intérieur sans décoration. Ces maisons placées au centre d'un grand espace, sont entourées de cabanes & de tentes à l'usage des domestiques : toutes ont de vastes écuries presque toujours placées au bord d'un ruisseau ou d'une grande rivière. Quelquefois ces enceintes renferment plusieurs Villages. Les demeures des Princes se nomment *kabaks*.

La Carte géographique jointe à cette Histoire donnera une notion suffisante du pays : c'est la réduction de celle levée par M. Guldenstædt, sur laquelle il n'y avoit point de graduation de longitude & de latitude; mais au moyen de l'échelle qui s'y trouve, étant parti d'un point fixe, tel que l'Isle de *Tioulen* ou *Tiouléneï*, indiqué sur l'Asie de d'Anville, j'ai été surpris de trouver la même longueur pour le cours du *Térek*, que ce savant Géographe lui donne; ce qui prouve qu'il avoit travaillé d'après de bons originaux. L'emploi qu'il en a fait, est bien différent de celui de M. *Rizzi-Zannoni*, qui, dans sa *Carte de la Mer Noire*, fait remonter la source de ce fleuve bien plus au Nord, le fait ensuite courir du Nord au Sud, & de-là à l'Est pour se jetter dans la mer Caspienne. Le crayon de ce dernier avoit le talent d'enchanter, & de faire croire que ses idées représentoient la Nature : il se trouve beaucoup de Géographes qui, dans leur cabinet, corrigent comme lui les opérations des Géodésistes.

Les contrées dont nous parlons, se divisent en cinq parties, savoir : 1°. *Aschasim* ou *Avakasia*; 2°. la *grande Kabarda*; 3°. la *petite Kabarda*; 4°. la *Géorgie*; 5°. la *Salonèse*.

Aschasim, nommée sur la Carte *Alikéser*, est située à l'angle gauche & supérieur vers l'Ouest, entre le haut & le bas Aschasim, qui touchent à la Tatarie de *Kouban*, & forment le cercle de Circassie.

Le pays habité par les Aschasiens est comme le centre des deux Kabardas : les principales familles Tatares y ont des habitations. Situé du côté de l'Ouest, il est très-montagneux au Sud-Est. Ces montagnes sont riches en mines de fer. On y trouve une mine de plomb; il y a probablement des mines plus riches dont on ne s'occupe pas. La principale industrie des Habitans consiste à élever des chevaux & des bêtes à cornes.

A la gauche du grand *Kouma* s'élèvent les cinq montagnes nommées *Besftovik*; elles dominent sur toutes les autres, & on les voit de fort loin. Une de ces montagnes donne une source d'eau thermale qui a de grandes propriétés.

Dans les contrées arrosées par le grand & le petit *Kouma*, il y a beaucoup de pâturages excellens : les collines & les côteaux sont couverts de troupeaux nombreux; des chevaux de race sauvage, des bêtes à cornes pâturent les plaines, même pendant l'hiver, toujours tempéré & fort court. Le pied des montagnes & les plaines fournissent des grains de toute espèce bien au-delà des besoins : les cerises, les pêches, les abricots, les coins, les grenades, les pommes, les poires, y sont abondans. Le raisin même, d'une bonne qualité, n'exige pas beaucoup de culture. Ce pays renferme beaucoup de Villages, dont le plus grand nombre appartient à la famille du Prince *Aran-Lambéglévout*; c'est la famille des Magnats de la grande Kabarda. Ces Princes reçoivent en tributs de leurs Sujets, le dixième de leurs moutons, de leurs grains &

de leurs fruits ; de tems en tems on leur fait des livraisons de chevaux & de bêtes à cornes.

La *grande Kabarda* s'étend en longueur, de l'Ouest à l'Est, depuis la rivière *Malk* jusqu'au *Térek* qui coule du Sud au Nord, dans un espace d'environ vingt lieues marines, vers l'Ouest du côté des montagnes qui séparent la petite Kabarda de la grande, près de la rivière *Kistim*, & presque vis-à-vis la Forteresse Russe qui porte le nom de *Mosdok*. Le *Térek* est appellé *Bustro* par Oléarius. Jusqu'à présent on ne connoît point de pays sur la terre qui renferme, dans un si petit espace, autant de rivières & de ruisseaux. A peine la grande Kabarda a-t-elle 140 verstes de longueur, & cependant on y compte au moins vingt grandes rivières qui coulent parallèlement du Midi au Nord, & qui ont leurs sources dans les monts Caucases. Je crois qu'il est inutile d'indiquer ici les noms, le cours & les embouchures de ces rivières ; je renvoie le Lecteur à la Carte.

La *petite Kabarda* est située du Sud à l'Est des montagnes qui sont au Nord, & dans un district que les Russes disent leur appartenir, à la droite de la grande Kabarda. Il est renfermé par le Térek : il a environ un degré & demi de longueur ; sa largeur est assez considérable. On trouve dans l'intérieur de ce pays deux sources d'eaux thermales dont on vante les propriétés ; elles sont dans le-dessus des montagnes entre le Village appellé *Valkir* & le Térek. Il y en a deux autres de même nature, & une troisième très-sulfureuse, en tirant vers le Sud, à peu de distance de celles-ci. Il y a encore des eaux minérales acidules près de la rivière Kistim. On rencontre aux pieds de la montagne située vers le Sud, deux sources bitumineuses, & qui ont les propriétés du goudron ; elles se jettent dans la *Kouncha*. Près de la jonction de cette rivière avec le Térek, est un Village Tatar nommé *Bragim*, qui possède une source d'asphalte : on trouve à peu de distance des bains chauds & sulfureux,

fulfureux, ainfi que les fources martiales & vitrioliques, appellées Bains de St-Pierre, dont nous avons parlé.

Quoique les deux Kabarda forment chacune un Etat féparé ; elles font conftamment alliées, & fe donnent au befoin, des fecours mutuels. La même alliance a lieu entre les Princes Kabardiniens & les Tatars des montagnes de la Géorgie, foumis à la domination Ruffe. Voilà pourquoi la Chancellerie de Kizliar furveille les Kabardiniens & les Géorgiens, pour s'oppofer à la défection de ceux-ci, & à la domination de ceux-là.

La Tatarie de Kouban eft habitée par des Tarars indépendans, donr la réfidence eft mobile; ils fe portent tantôt au Sud, tantôt à l'Oueft, & quelquefois au Nord des montagnes.

Les monts Caucafes donnent naiffance à toutes les rivières de la grande Kabarda, vers l'Oueft du Térek : la partie appellée *Lozéten* renferme une grande population. Celle que l'on nomme *Kifli* eft le plus beau diftrict des montagnes. Oléarius, qui a parcouru la Géorgie & le Daghestan, donne la defcription fuivante des rivières du pays. » La rivière de *Buftro*, dit-il, eft fort trouble, » & quafi auffi grande, mais moins rapide que celle de *Koïfa*. » En coulant vers le Nord, à environ cinq lieues de la mer » Cafpienne, elle fe fépare en deux branches, dont l'une, que » l'on nommoit autrefois *Terki* & aujourd'hui *Timen-ki*, a donné » fon nom à la ville de Terki, auprès de laquelle elle paffe, & a » environ 50 pieds de large. L'autre s'appelle *Kizliar*, à caufe de » certains grains femblables à l'or, qu'elle entraîne avec fon fable, » & fon lit eft auffi large que l'autre, mais elle a fi peu d'ean que » fouvent en été on la paffe à fec. Il faut remarquer, que toutes » ces rivières viennent de l'Oueft-Nord-Oueft, & qu'entre celle » de *Kizliar* & la rivière de *Volga*, qui font éloignées l'une de » l'autre de 65 lieues, il n'y a point d'autre rivière; de forte qu'il

» faut croire que l'*Akſai* eſt le *Cæſius* de Ptolomée, que *Buſtro* eſt » le *Gerrus*, que *Timen-ki* ou *Terki* eſt l'*Alonta*, & que *Kiʒliar* eſt » l'*Adonta*; parce que ce ſont-là toutes les rivières qui ſe trouvent » entre l'*Albanus* ou *Koïſa*, & le *Rha* ou le *Volga* «.

Tous les Géorgiens ou Tatars des montagnes ont été ſoumis à la Ruſſie par Ivan Vaſiliévitz II, en 1553, lors de la conquête des Royaumes de Kazan & d'Aſtrakan. Ils ont paſſé depuis ſous celle des Perſans, des Turcs & des Tatars; mais par l'article VI de la Paix de Belgrade, en 1739, ils ont été déclarés libres & indépendans; ils ſont rentrés ſous la dépendance de la Ruſſie par l'article XXI de la Paix de Boudjouk-kaïnardji. Ils ſont partagés en différens diſtricts : les uns peuvent fournir 4, 5 & 6000 cavaliers, d'autres juſqu'à 10,000. Ces Peuples ſont braves, fidèles & aſſez ſoumis à la Cour de Ruſſie.

Les bonnes qualités de ces Tatars ſont obſcurcies par un plus grand nombre de mauvaiſes; s'ils ſont laborieux & induſtrieux, ils ſont querelleurs, trompeurs, voleurs & brigands : leur induſtrie générale eſt d'élever des chevaux & un bétail nombreux. Dès la plus tendre jeuneſſe, ils s'exercent à tirer de l'arc, à bien manier le ſabre & la pique. Ils ſont ſouvent des incurſions dans les contrées voiſines; ils en emmènent les troupeaux, & cachent leurs vols entre des montagnes preſqu'inacceſſibles à tout autre qu'à eux; ils les font paître enſuite dans les vallées qui fourniſſent de très-bons pâturages. Les moutons de ce pays ſont les plus excellens que l'on connoiſſe. Les habitations ſont ſur les côteaux des montagnes : les plus grandes Villes ne contiennent que vingt à trente cabanes très-proches les unes des autres. Dans chaque Village, il y a une large tour quarrée, bâtie en pierres, dans laquelle ſe retirent les femmes & les enfans lors des incurſions & des attaques; les hommes deſtinés à la défendre, ſe tiennent ſous le couvert.

Tous les Habitans du Kouban & presque tous les Géorgiens se disent de la Religion Mahométane, dont ils ne pratiquent pas le culte; ils n'ont parmi eux ni *Méchets*, ni *Molha*, &c. Quelques-uns ne reconnoissent qu'un Dieu unique, créateur de toutes choses; ils n'ont pas la moindre instruction sur tout le reste, & ne pratiquent aucun culte. La division de la semaine en sept jours, la suspension des travaux le Dimanche, les étonnent beaucoup. Ils observent un jeûne, par dévotion, deux fois l'année, dans le milieu de Février & vers le milieu de l'été. Après les récoltes, ils vont en pélerinages dans des montagnes éloignées, porter leurs offrandes à un homme appellé *Zaninstag*, mot qui signifie *homme-pur*. Cet homme doit être d'une famille distinguée & riche; il doit être sans tache, sans blâme, & jamais marié; il doit résider dans un lieu où il y ait des vestiges d'un Temple ancien, & des piliers sur lesquels des évènemens éloignés soient inscrits. Sur un Autel de pierres élevé au milieu du Peuple, on présente à l'homme-pur un certain nombre de brebis blanches. Ces Peuples ignorent absolument l'origine & les motifs de ce pélerinage & de cette offrande. Ils parlent tous la Langue Tatare, & si diversement, que les plus voisins les uns des autres ne se comprennent que difficilement. Il en est de même des Kabardiniens, qui ont un langage propre, totalement différent de celui des Habitans de la Krimée & du Kouban. Ils donnent pour raison de cette diversité, leur ignorance dans l'écriture, & l'impossibilité d'écrire leur Langue. M. Guldenstædt rapporte que deux Voyageurs instruits essayèrent en 1770 d'écrire en mots Russes la conversation de deux Kabardiniens; il ne fut pas possible d'en venir à bout; ils n'articulent presque pas, ils parlent du gosier : d'autres fois, il semble qu'ils tirent du nez leurs syllabes; ils ont cela de commun avec les Tatars Géorgiens & les Kalmouks : les mots qu'ils expriment, peuvent être comparés aux glouffemens des poules

d'Inde. Les principaux d'entre les Kabardiniens parlent une Langue mère, & la Langue Turque que leurs Molhas leur apprennent dans la jeunesse. Les caractères de leurs écritures sont Arabes, ainsi que ceux des livres destinés au Service divin.

Les deux Kabardas sont situées dans une région tempérée; aussi dès le commencement de Mars, la surface de la terre est-elle couverte de verdure & de fleurs odoriférantes : dans le mois d'Avril, les cerisiers, les abricotiers, les amandiers y fleurissent; le mois de Mai abonde en cerises précoces, en abricots, en poires sucrées d'un goût excellent : le mois de Février & le commencement de Mars sont les tems de la semaille; les mois de Juin & de Juillet sont ceux de la récolte. Ils connoissent toutes les espèces de grains, à l'exception du seigle; les navets leur manquent aussi. L'été & l'automne donnent en abondance, & en pleine campagne, des melons excellens, des pêches, des fraises, des pommes, des poires, des coings, des noix, des nesles, des raisins muscats rouges & verds qui sont transparens : les uns ont les grains fort gros, de la longueur d'un pouce; d'autres plus petits & sans pepins sont très-doux : on les nomme *kizmis*. On récolte abondamment du miel & de la cire, qu'une multitude prodigieuse d'abeilles dépose sur les arbres, tels que le chêne & le foyard qui abondent dans des forêts épaisses. Les rivages des rivières y donnent d'excellens pâturages.

Les forêts dont nous venons de parler abondent en gibier de toute espèce : on y trouve beaucoup de lièvres, de cerfs, de biches, de chevreuils, de sangliers; les daims, les bouquetins sont très-communs dans les montagnes. Ces beaux pays sont bornés par les monts Caucases qui sont toujours couverts de neige, comme les Alpes & les Apennins.

Les rivières dont nous avons parlé, contiennnent beaucoup de poissons d'une qualité supérieure : tels sont le poisson qu'ils

appellent l'*étoile*, les moutelles, les truites, les gougeons qui y ſont d'une groſſeur & d'une graiſſe prodigieuſe; le brochet y eſt auſſi rare que les autres poiſſons y ſont communs; ils remontent de la mer Caſpienne par le Térek, juſques dans les rivières & les ruiſſeaux.

M. Guldenſtædt, qui a voyagé dans ces belles contrées ainſi que dans les montagnes les plus élevées, aſſure qu'elles contiennent beaucoup de minéraux & de métaux précieux; mais les Habitans, qui ignorent l'art de les tirer des entrailles de la terre, ne s'en ſont jamais occupés : leur induſtrie ſe borne à employer le cuivre & le fer qu'ils découvrent par hazard; ils les fondent & les forgent groſſièrement pour former les uſtenſiles dont ils ont beſoin, & quelques armes; mais ils préfèrent de les acheter des Ruſſes. On a apporté à Pétersbourg, il y a environ quinze ans, un morceau de mine très-curieux, tiré des montagnes du Kabarda : cette mine reſſembloit à du plomb très-brillant, mêlangé de mines de cuivre & de platine, ſemblable à celle de Choco au Pérou. Les Kabardiniens ignorent l'uſage de cet or blanc. On trouve auſſi beaucoup de ſoufre dans les deux Kabardas.

Les Kabardiniens de la Religion Mahométane ne l'obſervent pas fort ſtrictement : les *Koumiskis* & les autres Peuples leurs voiſins, du côté de la Perſe, ſuivent la Secte d'Ali. Les Peuples qui habitent les contrées voiſines de la Géorgie, n'obſervent ni l'une ni l'autre, mais ils ſuivent l'ancienne idolâtrie. Dans les deux Kabardas, il n'y a que quelques Princes qui aient près de leurs réſidences un *Meſcher* ou Prêtre Muſulman, dans une petite Moſquée, avec deux *Mulax* & un ou deux Deſſervans, qu'on fait venir des contrées Turques les plus voiſines. Le Mulax & ſes Aides s'acquittent non-ſeulement du Service divin & des cérémonies d'uſage, ils expliquent encore le Koran, pratiquent la

circoncision, tiennent des écoles pour les enfans de familles distinguées : ils leur enseignent à lire, à écrire les Langues Arabe & Turque ; ils font aussi des élèves qui puissent les remplacer. Ce Mulax & ses compagnons jouissent d'une grande considération ; ils président aux jugemens & siégent à côté des Cadis. Les Princes Kabardiniens leur assignent annuellement l'un pour cent de tous les revenus qu'ils tirent de leurs Sujets. Le Peuple, de son côté, leur paie les frais de la circoncision, des enterremens, &c. La chair des animaux réputés immondes, l'usage du vin & de l'eau-de-vie y sont proscrits : on y observe ponctuellement les ablutions avant les prières.

Quoique la pluralité des femmes soit permise par la Religion Mahométane, peu de Kabardiniens usent de ce privilége ; ceux d'entr'eux qui ont des concubines, ont une grande aisance, & ne vivent qu'en secret avec elles. Les femmes légitimes n'entendent point raillerie sur cet objet ; elles rendroient la vie fort dure à ces intruses, si même elles n'avoient recours aux moyens de la leur ôter. Dans les deux Kabardas, les femmes sont chargées de tous les soins économiques du ménage : tous les domestiques de leur sexe leur sont subordonnés ; & lorsque les maris sont absens, elles sont encore chargées de toute l'administration extérieure.

Dans chaque district, l'administration de la Justice est du ressort immédiat du Prince, ou des Seigneurs qu'il commet avec le Mulax pour la rendre deux fois par semaine. On examine scrupuleusement toutes les plaintes : les décisions se font en Langue Turque. Dans les affaires criminelles, le coupable est toujours condamné à satisfaire le plaignant, selon la grandeur de la faute : quand elle est capitale, le coupable est condamné à perdre la vie sur le champ par la hache ou par la corde ; les fautes plus légères sont punies par des travaux pénibles. La peine du vol ordonne

la restitution du double; & si le coupable n'est pas en état de payer, il devient l'esclave de son créancier. Celui qui abuse d'une fille qu'il ne veut pas épouser, est obligé de la loger & de la nourrir pendant sa vie, & l'enfant est regardé comme légitime. Une femme adultère perd avec la considération dont elle jouissoit, l'administration économique, & elle est traitée comme une esclave.

Toutes les affaires civiles, générales & particulières se terminent promptement dans le Conseil des Princes des deux Kabardas, & dans des assemblées publiques, lorsque ces mêmes affaires sont très-importantes. Quand quelques-uns de ces Princes ont besoin de secours, ils le notifient à leurs Sujets respectifs, qui, collectivement pris, sont toujours en état de fournir 30 à 40 mille hommes montés & armés en guerre. Leurs équipages consistent en chevaux agiles, robustes, & d'une hardiesse extraordinaire; en sabres, en fusils courts, qui ont la forme d'une carabine. Leurs provisions sont peu considérables, elles sont en raison de leur façon de vivre : une pièce de feutre gris leur sert de manteau pendant le jour, & de couverture pendant la nuit, qu'ils passent en pleine campagne.

Les richesses des Princes & des Grands du pays ne consistent point en numéraire circulant; elles ont une base plus solide, celle des productions nécessaires à la vie. Elles consistent en grains & en fruits de toute espèce, en miel, en cire, en chevaux, bœufs & moutons, que les Marchands Russes & Persans achètent & paient en or & en argent, quand ils ne les échangent pas contre des étoffes ou d'autres marchandises que le pays ne leur fournit pas. On n'y voit point d'autres monnoies d'or & d'argent, que celles de la Turquie ou de la Perse. On n'y trouve point de cuivre monnoyé. Plusieurs de ces Princes possèdent trois & quatre mille métairies, avec un plus grand nombre de sujets, les femmes non

compriſes. Outre le dixième payé par les ſujets, ces Princes ont encore d'autres branches de revenu : la multitude des haras fournit d'excellens chevaux, qui ſont très-recherchés; les produits de la chaſſe & de la pêche, les feutres de diverſes couleurs, de groſſes toiles, des cuirs groſſièrement préparés, & diverſes autres Fabriques établies dans leur territoire, leur procurent des revenus conſidérables. Ce qui contribue beaucoup à la bonté, à la force, à la vîteſſe des chevaux du Kabarda, c'eſt qu'ils ſont toujours en raſe campagne ou dans les bois, comme les chevaux ſauvages, & qu'ils trouvent par-tout de bons pâturages.

Les Princes & les Grands ſont hoſpitaliers & très-ſomptueux; ils ont un grand nombre de domeſtiques mâles & femelles, qui entourent toujours leurs maiſons, lorſqu'ils ſont viſités par leurs égaux, par des Officiers Ruſſes ou par des Voyageurs. Ils aiment beaucoup l'étalage dans les repas; ils ont de la bière de froment dont le goût eſt agréable; elle eſt plus claire & plus forte que celle d'Angleterre : c'eſt la boiſſon dont ils font uſage. Ils tirent auſſi des eaux-de-vie de pluſieurs ſortes de grains mêlangés avec des ſucs d'herbes de différentes couleurs. Ces liqueurs ſont deſtinées pour leurs amis & pour ceux à qui ils donnent l'hoſpitalité. Leur nourriture ordinaire conſiſte particulièrement dans le pilau des Turcs, dans les viandes choiſies de bœufs, de veaux, de moutons, dans les volailles, les faiſans, les cygnes, & le gibier blanc & noir. Le deſſert ne manque jamais d'être ſplendide, car outre les fruits en nature, les femmes Kabardiniennes en confiſent de différentes manières; elles en font auſſi ſécher beaucoup pour l'hiver. On y ſert encore des eaux miellées & d'autres boiſſons aigrelettes, fermentées, dont l'uſage eſt agréable & ſain. Dans les repas de cérémonie, on ne ſe ſert que de bougies; elles ſont de la groſſeur du bras.

Le Peuple ainſi que les perſonnes qui ſont d'un rang plus élevé, vivent

vivent du produit de l'agriculture, de leurs bestiaux & de leurs petits haras. Ils sont presque tous commerçans : ils négocient avec les Russes à Kizliar, à Astrakan, avec les Peuples voisins de la Perse. Ils ont entr'eux des Artisans encore grossiers, qui fabriquent des feutres qui servent pour leurs tentes, ainsi que pour couvertures, & de gros draps de diverses couleurs pour le menu Peuple. Ce sont les mères de famille qui sont chargées du soin de faire des bas & des souliers pour leurs enfans.

Il y a parmi les Kabardiniens des Armuriers célèbres pour les armes à feu damasquinées en or & en argent; ils ont sans doute été formés par des Turcs ou des Persans : on a lieu d'en juger par le travail des sabres, des poignards, des couteaux incrustés d'or, d'argent & de pierres précieuses. On y trouve aussi des Serruriers & des Maréchaux; ils tirent des Russes les matières premières. Les Kabardiniens fabriquent de la poudre à giboyer, qui est bonne : au lieu de raffineries, ils se servent de moulins à bras qu'ils tirent d'Astrakan. Ils ignorent la Méchanique, l'Architecture & la Sculpture. Malgré le nombre prodigieux de rivières & de ruisseaux rapides qui arrosent leur pays, ils n'ont pas un seul moulin, ni une scie à eau. Leurs grains sont moulus avec des moulins à bras, & ce n'est qu'avec la hache qu'ils font des planches de troncs d'arbres. Ils ne font point usage de l'art de la Peinture. Ils font de grandes provisions de peaux de moutons, de veaux, de bœufs, d'animaux sauvages; & comme ils ignorent la manière de les préparer, ils ne savent trop qu'en faire. Leur industrie se borne à la préparation de quelques peaux de moutons, de renards, de linx, de loups, du maroquin très-commun, rouge & noir, destiné à faire des bottes & des souliers pour les femmes & les enfans. Ces différentes espèces de maroquin ne peuvent entrer en concurrence avec celui qu'on leur apporte des frontières de la Turquie, qui est destiné pour les Grands. Les Marchands

Russes achètent les peaux vertes, à bon marché, & les font préparer dans les Provinces de la Russie qui excellent dans cet art. Ils tirent un grand parti de cette branche de commerce, ainsi que de celles des peaux d'agneaux noires, blanches & grises, frisées ou à poils ras & moirés, qui sont fort estimées. On en fait des bonnets, des pelisses, &c. On croit communément que ces fourrures viennent des agneaux morts-nés, dont on a tué les mères : cette croyance est un préjugé. Les Kabardiniens croiroient commettre une faute grave de tuer la mère pour dépouiller son petit; mais leur scrupule cesse peu de jours après la naissance de l'agneau. Plus il se rapproche de ce terme, & plus aussi son poil est noir.

Jusqu'ici il n'a pas été possible de fixer la balance du commerce des Kabardiniens avec les Russes, les Turcs & les Persans; des peaux vertes, du miel, de la cire, du beurre, du chenevis, du lin, toute sorte de grains, des feutres, de la laque blanche, un peu de safran & des chevaux, sont les productions qu'ils vendent ou échangent contre les marchandises qui leur manquent, comme le plomb, l'étain, le fer de bonne qualité, l'acier, le cuivre, le laiton, & toutes sortes d'ustensiles faits des mêmes métaux; toutes les espèces de toiles fines, les cuirs de Roussi, les martres zibelines, les fourrures recherchées, la laque d'Angleterre & de Hollande, des fils d'or & d'argent pour broderies, du trait propre à damasquiner, des miroirs & toutes sortes de verreries, des aiguilles, du linge de table, du tabac à fumer, du riz, du sucre, des épiceries, des bottes de cuir de Roussi, des maroquins de Turquie, des camelots de Perse & de riches étoffes de soie. Au lieu d'épiceries & de safran, le Peuple assaisonne ses mets avec la lavande, la marjolaine, le thym, le serpolet, que l'on y trouve par-tout.

L'habillement & la parure des Kabardiniens tiennent beaucoup

du costume des Kosaques de l'Ukraine : ils consistent en un haut-de-chausse ou pantalon qui descend jusqu'au gras de jambe, & qui se termine par des bottes de maroquin ; & une tunique à manches étroites, avec une large écharpe de soie autour du corps. Par-dessus cette tunique est un surtout à manches larges & ouvertes, qui pendent des épaules. Les personnes de distinction ne portent que de la soie de Perse, & des étoffes tissues d'or & d'argent. La tête est garnie de cheveux lisses & courts, en écuelle arrondie sur le front ; leur bonnet fourré est semblable à celui des Polonois : ils ont tous le col à découvert.

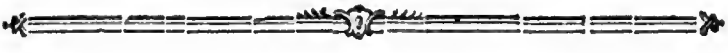
Avant de terminer ce Précis historique, je crois devoir combattre une erreur adoptée par les hommes mêmes les plus instruits ; erreur contre laquelle *Chardin* se récrioit dans son tems : la voici. Les Voyageurs & les Historiens ont écrit que les Géorgiens, les Circassiens & d'autres Peuples qui les avoisinent, font un grand commerce de leurs plus belles filles avec Constantinople. Cette assertion est hazardée. Les Circassiens & les Kabardiniens ont horreur d'un semblable commerce, qui est contraire à leurs principes, à leur religion. Si l'on trouve quelques belles Circassiennes & Kabardiniennes dans les sérails de Constantinople, ce sont des enlèvemens faits par des Géorgiens, qui ont vendu ces filles aux Arméniens, comme des esclaves chrétiennes ; ces Arméniens avides les ont revendues chèrement aux Turcs.

Les Mingréliens sont les seuls qui méritent le reproche dont il s'agit : on les a confondus sans doute avec les Géorgiens & les Circassiens, parce qu'ils semblent former une même race.

Mon Père a promis à MM. les Souscripteurs une Description exacte de l'Empire de Russie, & il espéroit pouvoir la renfermer dans ce Volume; mais son espoir a été trompé à cet égard : ce Volume avec ses accessoires n'étant déja que trop gros, il se voit forcé de le terminer ici, & de donner en supplément la suite de cette Description. Elle comprendra les Gouvernemens d'Orenbourg, Kazan, Tobolsk, Irkoutzki, le Kamtchatka; l'Histoire des Peuples de l'Asie Septentrionale; un Précis du Commerce des Russes; la Géographie ancienne de la Russie comparée avec la moderne, & une Table générale des Matières. Ce Volume de supplément paroîtra dans le courant de l'année 1785 : en attendant, j'ai cru faire une chose agréable aux Lecteurs, de détacher de la Description du Kamtchatka, & d'insérer ici le morceau dans lequel le Capitaine *King* rend compte de ses conjectures sur la *difficulté de trouver un passage dans le Nord*, & sur la *situation des côtes des deux continens, au-delà du 71e degré de latitude.*

Le prix du Volume de supplément sera de 6 liv. pour MM. les Souscripteurs, & de 12 liv. pour ceux qui n'ont pas souscrit.





CONJECTURES DU CAPITAINE KING, sur l'impossibilité de trouver un Passage dans le Nord, & sur la Situation des Côtes des deux Continens, au-delà du 71e degré de latitude.

LES Lecteurs se rappellent que les vaisseaux du Capitaine COOK ont tenté le passage du Nord par le Détroit de *Behring*, à deux époques différentes; l'une en Août 1778; l'autre dans les mois de Juin & de Juillet de l'année suivante.

Dans la première, après avoir découvert sur le continent d'Amérique les rivières qu'ils nommèrent *Cook-river* & *Turnagain-river*, ils pénétrèrent au 70e degré 44 minutes de latitude, le 18 Août; & ce point fut la plus forte latitude à laquelle les glaces leur permirent d'arriver cette année-là. Le Capitaine COOK vivoit encore; & l'on sait que c'est en revenant du Nord pour se radouber aux Isles *Sandwich*, qu'il fut tué par les Sauvages de la Baie de *Karakakoua* dans l'Isle d'*Owhie-hée*.

En 1779, l'expédition, à la tête de laquelle étoit le Capitaine CLERKE, sortit de la Baie d'*Avatcha*, pour aller chercher un passage & relever les côtes du continent d'Amérique. Arrivé par les 70e degrés de latitude, ce Capitaine traversa plusieurs fois ces mers d'un continent à l'autre; mais il ne put arriver à une latitude aussi élevée que celle où il étoit parvenu en 1778 : les glaces s'y opposèrent constamment au-delà du 70e degré 11 minutes.

Nous allons entrer dans le détail des raisons qui ont porté le Capitaine KING à adopter deux propositions générales sur l'étendue de la côte la plus orientale de l'Asie, contre l'opinion de M. *Muller*. La première, dit ce fameux Navigateur, est que le

Promontoire, appellé le *Cap de l'Est*, est actuellement le point le plus oriental de l'Asie, ou, en d'autres termes, que l'Asie ne s'étend pas au-delà du 190e degré 22 minutes de longitude (1). La seconde raison, c'est que la latitude du point le plus au Nord-Est de l'Asie, est au-dessous du 70e degré de latitude septentrionale. Quant à la première de ces opinions, s'il est vrai qu'il y ait une côte plus à l'Est, elle doit nécessairement exister au Nord du 69e degré, qui est le terme auquel nos découvertes se sont bornées. En conséquence, je vais exposer nos conjectures sur la situation de cette côte.

Les Russes sont les seuls qui aient navigué dans ces mers; mais les documens & les mémoires de ceux qui ont fait ces tentatives, sont si imparfaits, si confus, si contradictoires, qu'on n'en peut tirer aucune conséquence juste. L'étendue & la forme de la Péninsule des Tchouktchis est encore aujourd'hui un point sur lequel les Géographes Russes ne s'accordent pas. *Muller*, dans la Carte qu'il a publiée en 1754, suppose que cette côte s'étend vers le Nord-Est jusqu'au 75e degré de latitude, & au 190e de longitude orientale de Gréenwick, & qu'elle se termine par un promontoire arrondi, qu'il appelle *Tchoukotskoï-Noss*. Il imagine qu'au Sud de ce Cap la côte forme une baie vers l'Ouest, borné dans la latitude de 67 degrés 18 minutes par le *Cerdzé-Kamen*, qui est la pointe la plus septentrionale que *Behring* ait découverte dans son expédition de 1728. La Carte que l'Académie de Pétersbourg publia en 1776, donne encore à la Péninsule des *Tchouktchis* une nouvelle forme: elle place son extrémité la plus au Nord-Est au 73e degré de latitude, & au 178e degré 30 minutes de longitude; & son extrémité la plus orientale par la latitude de 65 degrés 30 minutes, & par la

(1) On observera que les degrés de longitude dont il est ici question, sont pris du Méridien de Gréenwick.

longitude de 189 degrés 30 minutes. Toutes les autres Cartes, soit imprimées ou manuscrites, dont nous avons eu connoissance, varient plus ou moins entre ces deux opinions, &, selon toutes les apparences, au gré des Rédacteurs ou des Compilateurs. Le seul point sur lequel elles sont à-peu-près d'accord, c'est de placer le *Cap de l'Est* (les Anglois appellent ainsi le *Tchoukotskoï-noss*) par la latitude du 66e degré. La forme de cette côte, tant au Nord qu'au Sud de ce Cap, est très-erronée dans la Carte de l'Académie, & ne mérite aucune attention. Il n'en est pas de même de celle qu'a donnée Muller : la côte au Nord se rapporteroit avec nos observations, si elle s'étendoit un peu plus à l'Ouest. Il ne la fait rentrer de ce côté que de cinq degrés de longitude, entre les latitudes de 66 & de 69 degrés, tandis qu'elle rentre réellement de près de dix degrés. Ce Savant fait tourner la côte par le Nord & le Nord-Est, entre les latitudes de 69 & 74 degrés, & la termine par un promontoire : nous allons examiner sur quelle autorité son opinion est fondée.

M. *Coxe*, dont les recherches exactes sur cet objet donnent beaucoup de poids à cette opinion, est persuadé que l'extrémité du *Tchoukotskoï-noss* n'a jamais été doublé que par *Deschnef*, qui mit à la voile de la rivière de *Kovima* en 1648, & qui se rendit à la rivière d'*Anadir* après l'avoir doublé. Mais le rapport de cette expédition n'est point accompagné de la Carte géographique de la côte que *Deschnef* a parcourue : on ne peut donc se former une idée de sa position que par des conjectures tirées des circonstances accidentelles; & d'après celles-ci, il paroît évident que le *Tchoukotskoï-noss* de *Deschnef* est le même que le Cap de l'Est du Capitaine *Cook*. Le Russe, en parlant du *Noss*, dit *que l'on peut se rendre par mer de l'ISTHME à l'ANADIR, en trois jours & trois nuits par un bon vent.* Ceci se rapporte exactement à la position du *Cap de l'Est*, qui est à 120 lieues, ou environ, des bouches de l'Anadir;

& comme il n'y a point d'autre Isthme au Nord, entre cette rivière & la latitude de 69 degrés, il est clair que *Deschnef* désignoit ou le *Cap de l'Est*, ou quelqu'autre un peu plus au Sud. Il dit ailleurs, que *vis-à-vis de l'Isthme, il y a deux Isles dans la mer, sur lesquelles on apperçut des Tchouktchis, dont les lèvres étoient ornées de dents de chevaux marins.* Cette assertion s'accorde parfaitement avec les deux Isles situées au Sud-Est du *Cap de l'Est*. Il est vrai que nous n'avons vu aucun Habitant dans ces Isles; mais il est probable que, dans le tems du voyage dont il s'agit, il y avoit fortuitement quelques Américains du continent opposé, que les Russes auront pris pour des Tchouktchis, par la ressemblance des uns avec les autres.

Ces deux circonstances sont si frappantes & si peu équivoques, qu'elles paroissent prouver notre opinion; mais il en est d'autres qui peuvent faire naître des doutes, & nous allons les examiner.

Le même *Deschnef* dit dans une autre relation, que *pour aller de la* KOVIMA *à l'*ANADIR, *il faut doubler un grand Promontoire qui s'avance considérablement dans la mer.* Il ajoute ensuite, que *ce Promontoire s'étend entre le Nord & le Nord-Est.* C'est probablement d'après ces expressions que *Muller* a donné à la péninsule des Tchouktchis la forme que l'on trouve dans sa Carte. Mais s'il avoit connu la véritable situation de ce Cap, telle que le Capitaine *Cook* la fait connoître, & la parfaite ressemblance de ce Cap avec l'Isthme prétendue de *Deschnef*, il n'auroit pas regardé ce passage du Voyageur Russe comme assez authentique par lui-même, pour étendre cette côte de l'Asie si avant vers le Nord ou vers l'Est. Quoi qu'il en soit, les expressions de *Deschnef* s'accorderont assez avec notre hypothèse, si l'on suppose qu'il ait pris ces relevemens de la petite Baie qui se trouve à l'Ouest du Cap. [Cette Baie nous paroît être celle que les Russes appellent *St-Laurent*].

La déposition faite par le Kosaque *Popof* à *Anadirskoï-ostrog* en 1171,

1711, paroît être auſſi le principal document d'après lequel *Muller* a opéré, & je crois qu'il n'en a pas eu d'autre. *Popof* fut envoyé par terre avec d'autres Koſaques pour exiger des tributs des Caſtes indépendantes des Tchouktchis, qui habitent les environs du *Noſſ*. La première particularité propre à fixer la ſituation de ce Cap dans la narration du voyage dont il s'agit, c'eſt la diſtance du *Tchoukotskoï-noſſ* d'*Anadirsk*. *Popof* aſſure qu'elle eſt de dix ſemaines de trajet avec des rennes chargés, en faiſant de très-courtes journées. Il ſemble d'abord qu'on ne peut rien conclure d'un calcul auſſi vague : mais comme la diſtance du *Cap de l'Eſt* à l'*Anadirskoï-Oſtrog* eſt de 200 lieues en ligne droite, & que l'on peut ſuppoſer ces journées d'environ douze à quinze milles par jour, la ſituation des lieues déſignées n'eſt plus incompatible avec le calcul de *Popof*.

La ſeconde particularité dont il eſt fait mention dans ce voyage, c'eſt que *leur route paſſoit au pied d'un rocher appellé* MATKOL, *& ſitué au fond d'un grand golfe*. *Muller* a tracé ce golfe dans ſa Carte, entre les 66e & 72e degrés de latitude, & placé *Matkol* au fond d'une Baie. En ſuppoſant l'exiſtence du golfe tracé par Muller, il ſeroit encore très-probable que le golfe dont parle *Popof* eſt le golfe d'*Anadir*, auquel les Koſaques devoient ou pouvoient toucher dans leur route depuis l'*Oſtrog* juſqu'au *Cap de l'Eſt*.

Mais ce qui ſemble confirmer cette hypothèſe, & prouver que le Cap viſité par *Popof* ne peut pas être au Nord du 69e degré de latitude, c'eſt la partie de ſa dépoſition dans laquelle il parle d'une Iſle ſituée vis-à-vis le *Noſſ*, & de laquelle on pouvoit découvrir le continent oppoſé. Dans la latitude du 69e degré, les deux continens ſont éloignés l'un de l'autre de plus de 300 milles : or, il n'eſt pas probable que la côte de l'Aſie ſe portât de nouveau vers l'Eſt, de manière à ſe rapprocher, preſque à portée de la vue, de la côte d'Amérique.

Si ces argumens ſont aſſez forts pour prouver que la Péninſule des Tchouktchis n'eſt pas telle que *Muller* l'a tracée, il s'enſuivra que le *Cap de l'Eſt* eſt le *Tchoukotskoï-noſſ* des Navigateurs Ruſſes de ce ſiècle; & conſéquemment, que la partie de la côte entre la latitude du 69e degré & les bouches de la *Kovima*, qui n'a pas été fixée, doit ſe porter beaucoup plus ou beaucoup moins à l'Oueſt. Une remarque vient encore à l'appui de cette conjecture. Le *Tchoukotskoï-noſſ* eſt toujours décrit comme une Péninſule qui ſépare la mer de *Kovima* de celle d'*Anadir:* cette deſcription feroit fauſſe, ſi au Nord-Eſt il y avoit un Cap conſidérable dans des latitudes plus élevées. Auſſi lit-on, dans les dépoſitions de *Popof*, que *vis-à-vis le NOSS, des deux côtés, tant de la mer de KOVIMA que de celle d'ANADIR, on dit que l'on voit à une grande diſtance une Iſle que les Tchouktchis appe'lent un GRAND PAYS, & dont les Habitans, ſelon eux, ont dans la bouche de grandes dents qui s'avancent au travers de leurs joues.* La deſcription de ce Peuple & celle du pays qu'il habite, s'accorde parfaitement avec la relation que nous avons donnée des Peuples Américains de ces parages.

La dernière queſtion qui ſe préſente, c'eſt de ſavoir juſqu'à quel degré de latitude ſeptentrionale cette côte s'étend, avant de ſe porter plus directement à l'Oueſt. Cette queſtion n'eſt pas facile à réſoudre; & l'on ne peut former ſur ce point des conjectures fondées, qu'après que la ſituation de l'embouchure de la *Kovima*, tant en latitude qu'en longitude, ſera exactement déterminée. Le Capitaine *Cook* étoit bien perſuadé que la côte ſeptentrionale de l'Aſie, à l'Eſt de l'*Indigirka*, avoit été juſqu'ici placée trop au Nord de deux degrés au moins. C'eſt d'après cette opinion & d'après l'autorité d'une Carte qu'il poſſédoit, ainſi que des informations qu'il fit à *Ounalachka*, qu'il plaça les bouches de la *Kovima* ſous la latitude du 68e degré, dans ſa Carte des côtes contiguës d'Aſie & d'Amérique. S'il ne s'eſt point trompé, il eſt probable que la côte

d'Asie ne s'avance pas au-delà du 70e degré de latitude avant de s'étendre à l'Ouest, & par conséquent, que nous nous sommes approchés d'un degré de son extrémité la plus septentrionale au détroit de *Behring*.

Si l'on suppose que le continent s'étende plus au Nord de *Chélatskoï-noss*, nous répondrons que les Navigateurs Russes n'auroient certainement pas manqué de faire mention d'une circonstance aussi remarquable; & nous avons démontré qu'ils n'indiquent aucun autre Promontoire considérable entre la *Kovima* & l'*Anadir* que le *Cap de l'Est*. Une autre assertion faite par *Deschnef* vient à l'appui de notre opinion : il dit positivement qu'il *n'éprouva aucune difficulté de la part des glaces, en doublant la pointe du Nord-Est de l'Asie..... Mais que cette mer n'est pas toujours aussi dégagée.* Rien ne le prouve mieux que le peu de succès de sa première expédition, de celle que *Chalaurof* voulut tenter ensuite, & les obstacles invincibles que nous avons rencontrés nous-mêmes dans ce voyage, en deux années différentes.

Cette partie du continent que nous n'avons point tracée dans notre Carte, entre le *Cap Nord* & l'embouchure de la *Kovima*, est de 125 lieues en étendue longitudinale : le Sin-Boyarski d'Iakoutzki, nommé Fédor *Amossof*, parcourut en 1723 un tiers ou quarante lieues de cette côte à l'Est de la *Kovima*. C'est d'après la relation de ce voyage, que *Muller* a fait courir la côte à l'Est. On dit que, depuis cette époque, la côte dont il s'agit a été soigneusement relevée par *Chalaurof*, qui lui donne dans sa Carte une direction au Nord-Est un quart à l'Est, jusqu'au *Chélatskoï-noss*, distant de la *Kovima* de 43 lieues à l'Est. D'où il suit que la côte entre ce *Noss* & le *Cap Nord* d'environ 82 lieues de longueur, est la seule partie de l'Empire Russe qui ne soit pas encore connue.

Mais si la *Kovima* se trouvoit faussement placée, tant en longitude qu'en latitude, supposition en faveur de laquelle on ne

manque pas de raifons, alors la partie de la côte inconnue jufqu'ici, diminueroit proportionnellement. Les raifons qui me portent à croire que l'embouchure de la *Kovima* eft placée trop à l'Oueft dans les Cartes Ruffes, font : 1°. que les Relations des Voyages qu'on fuppofe avoir été faits dans la Mer Glaciale, depuis cette rivière jufqu'au *Cap de l'Eft*, ne s'accordent pas avec la diftance que l'on fuppofe entre ces deux points; 2°. que la diftance par terre de la *Kovima* à l'*Anadir*, d'après les Voyageurs Ruffes modernes, ne paroît pas être fi longue, ni fi difficile à parcourir; 3°. que la côte depuis le *Chélatskoï-noff* de *Chalaurof*, s'étend directement au Sud-Eft & jufqu'au *Cap de l'Eft* (1). S'il en étoit ainfi, il s'enfuivroit qu'il ne refte plus que 60 milles de cette côte à découvrir, puifque probablement nous nous fommes approchés d'un degré au Sud du *Chélatskoi-noff*.

Si le Capitaine *Cook* eût affez vécu pour faire avec nous une feconde excurfion dans le détroit de *Behring*, & qu'il eût éprouvé lui-même l'impoffibilité de trouver un paffage par le Nord-Eft ou le Nord-Oueft, pour fe rendre de la Mer Pacifique dans l'Océan, il auroit fans doute fait part au Public de fes réflexions particulières fur les obftacles qui s'oppofent à cette entreprife, qui formoit le principal but de notre voyage; obftacles qui ont divifé l'opinion des Savans pendant plus de deux fiècles. Je fens combien peu je fuis capable de dédommager le Public de cette perte; mais pour que l'attente du Lecteur ne foit pas entièrement trompée, je vais lui offrir mes obfervations touchant la côte d'Afie.

Les Réflexions qu'on a confignées dans l'introduction à cet Ouvrage (le Voyage de Cook), prouvent affez qu'il n'exifte point

(1) *Voyez* la Carte donnée par M. *Coxe* dans fa Relation des découvertes faites par les Ruffes.

de paſſage par le Nord de l'Amérique, pour aller de l'Océan dans la Mer Pacifique, au-deſſous du 65[e] degré de latitude. S'il exiſte un paſſage, il faut néceſſairement que ce ſoit par la Baie de *Baſin*, ou par le Nord du *Groënland*, ou par la *Mer Glaciale*, au Nord de la *Sibérie*, juſques dans la *Mer Pacifique. Mais, dans tous les cas, le Navigateur ſera toujours forcé de paſſer le détroit de* BEHRING. Il ne reſte donc plus qu'à prouver l'impoſſibilité de pénétrer par ce détroit, de la Mer Pacifique dans l'Océan.

D'après notre propre expérience, il nous a paru que la mer, au Nord du détroit de *Behring*, eſt plus libre en Août qu'en Juillet, peut-être même l'eſt-elle encore davantage dans une partie du mois de Septembre; car après l'Equinoxe, les jours diminuent ſi promptement qu'on ne doit plus eſpérer de dégel, & qu'on ne peut pas raiſonnablement ſuppoſer que la chaleur ſuffiſe alors pour diſperſer les glaces dans les côtes les plus ſeptentrionales de l'Amérique. En ſuppoſant même que cela pût arriver, ne ſeroit-ce pas le comble de la folie de vouloir parcourir la diſtance qui eſt entre le *Cap Glacial* & les parties connues de la Baie de *Baſin* (environ 420 lieues), dans un auſſi court eſpace de tems que celui pendant lequel cette mer reſte navigable?

Quant à la côte d'Aſie, il y a encore moins de probabilité d'y réuſſir, & l'on eſt obligé d'en convenir, d'après ce que les Lieutenans du Navigateur *Behring* ont éprouvé (1), d'après le Journal de *Chalaurof*, où il eſt queſtion des mers de Sibérie, & d'après ce que nous avons pu découvrir de la mer au Sud du *Cap Nord*.

Le voyage de *Deſchnef*, ſi on l'admet, prouve indubitablement la poſſibilité de doubler la pointe orientale d'Aſie; mais ſi l'on fait attention qu'il s'eſt écoulé près d'un ſiècle & demi depuis cette expédition, & qu'à dater de-là, aucun homme n'a pu le ſuivre,

(1) Voyez *Gmélin*, pag. 369-374.

malgré les lumières acquises & les entreprises qu'on a tentées, on ne se formera pas une grande idée de l'utilité dont ce voyage peut être aux Navigateurs. Il y a plus : en supposant que dans une saison particulièrement favorable, un vaisseau ait trouvé passage dans ces mers, & qu'il soit arrivé heureusement à l embouchure de la *Léna*, il restera toujours le Cap *Taïmour* au 78e degré de latitude, que personne n'a encore pu doubler.

On nous répondra peut-être qu'on a de fortes raisons de croire qu'il y a moins de glaces à mesure qu'on approche du pole; que toutes les glaces que nous avons rencontrées dans les latitudes moyennes, s'étoient formées dans les grandes rivières de la Sibérie & de l'Amérique; & qu'au dégel ces glaces avoient couvert les mers adjacentes. Nous répondrons que quand même cette supposition seroit fondée, il ne seroit pas moins vrai qu'on ne pourroit avoir accès dans les mers navigables du pole, qu'après que ces masses énormes de glaces se seroient suffisamment dissipées, pour donner, dans l'été, passage aux vaisseaux. Si cela est; il faut convenir que nous avons mal choisi notre tems, & que nous aurions dû tenter ce passage en Avril ou en Mai, avant que les rivières fussent dégelées. Ce que nous avions observé à *St-Pierre & St-Paul*, nous avoit mis à portée de juger de ce à quoi on devoit s'attendre plus au nord : d'après cela nous étions fondé à croire que les deux Continens étoient joints en hiver par les glaces. Cette opinion étoit conforme au rapport qu'on nous avoit fait au Kamtchatka; on nous y avoit assuré que sur la côte de Sibérie, on peut s'avancer en hiver sur les glaces, à de plus grandes distances que celle de la largeur de la mer, en quelques endroits, d'un continent à l'autre.

Dans les dépositions mentionnées ci-dessus, on rapporte une circonstance remarquable : en parlant de la terre vue du *Tchoukotskoi-noss*, il est dit : » qu'en été l'on peut se rendre par mer à

» cette Terre en un jour, dans des Baïdars (espèce de bateaux » faits de baleines & couverts de peaux de veaux marins); & » qu'en hiver, on peut également faire ce voyage en un jour » avec des rennes «. Cette assertion prouve que les deux Continens sont ordinairement joints par les glaces.

La relation qu'a donnée *Muller* d'une des expéditions faites pour découvrir une Isle supposée dans la mer Glaciale, est encore plus remarquable que la circonstance dont nous venons de parler. » L'an 1714, dit-il, on fit à Jakoutzki les préparatifs d'une nou- » velle expédition pour le même endroit, dont Alexéi *Markof* » devoit avoir le commandement. Il devoit partir de l'embou- » chure de la *Jana*; & si les *Schitiki* n'étoient pas propres à ce » voyage, il avoit ordre de construire des vaisseaux qui pussent » servir à faire les découvertes sans danger.

» A son arrivée à *Oust-Janskoé-Zimovié*, port duquel il devoit » partir, il envoya à la Chancellerie d'Iakoutzk des dépêches en » date du 2 Février 1715, dans lesquelles il représentoit qu'il » n'étoit pas possible de naviguer dans cette mer, parce qu'elle » étoit continuellement glacée tant en été qu'en hiver, & qu'en » conséquence il n'y avoit d'autre moyen de continuer l'expé- » dition, qu'en la faisant en traîneaux avec des chiens. Il partit » effectivement de cette manière avec neuf personnes le 10 Mars » de la même année, & il revint à Oust-Janskoé-Zimovié le 3 » Avril suivant. La relation de son voyage portoit, qu'il avoit » marché pendant sept jours aussi vîte que ses chiens le lui per- » mettoient (ce qui, par un bon chemin & par un beau tems, » est environ 80 ou 100 verstes par jour), directement au nord » sur la glace sans découvrir l'île; qu'il lui avoit été impossible » d'avancer plus loin, les glaces s'élevant comme des montagnes » en mer; que delà, il avoit découvert très-loin, sans pourtant » distinguer aucune apparence de terre; & qu'enfin le manque

» de vivres avoit tué plusieurs de ses chiens, & l'avoit obligé de » rétrograder «.

D'autres argumens concourent encore à détruire l'hypothèse dans laquelle on prétend que la glace de ces mers venoit des rivières. Le Capitaine *Cook* qui avoit adopté autrefois l'idée que nous combattons sur la formation des glaces, trouva dans ce voyage une multitude de raisons pour changer de sentiment. La côte des deux Continens est basse, les sondes diminuent graduellement à mesure qu'on approche des deux côtes; & celles-ci ont une grande ressemblance entre elles. Ces circonstances, jointes à la description que M. *Héarn* a donnée de la rivière de *Cuivre* (*Coppermine River*), font présumer que toutes les rivières du Continent de l'Amérique qui se jettent dans la mer Glaciale, sont de la même nature que celles de la côte d'Asie. Or, toutes ces rivières sont si peu profondes à leur entrée, qu'elles ne peuvent recevoir que de petits bâtimens, & les glaces que nous avons vues s'élevoient au-dessus de la surface de l'eau à une hauteur égale à la profondeur de ces rivières, de sorte qu'il falloit que leur épaisseur totale fût dix fois plus grande.

Une particularité qui infirme l'opinion de ceux qui croient le voisinage de la terre absolument nécessaire pour la formation des glaces, c'est la comparaison de la différence qu'on observe entre la mer du *Spitzberg*, & celle qui est au Nord du détroit de *Behring*. C'est à ces Théoristes à expliquer comment il arrive que dans la première, qui est entourée de beaucoup de terres, le Navigateur parvient annuellement à pénétrer jusqu'au 80e degré de latitude, ou à-peu près, tandis qu'au Nord du détroit de *Behring*, les plus grands efforts n'ont pu le porter au-delà du 71e degré, dans un lieu où les deux côtes s'éloignent l'une de l'autre presque Est & Ouest, & où l'on ne sait pas encore s'il existe des terres près du Pôle. Nous renvoyons les Lecteurs aux

Observations

Obfervations faites pendant un Voyage autour du Monde, par le Docteur Forster. Ils y trouveront le fyftême de la formation des glaces parfaitement difcuté, & la probabilité d'un paffage par le Nord entièrement détruite par des àrgumens de la plus grande force.

Je terminerai ces Remarques par le Tableau fuccinct & la comparaifon des deux Voyages que nous avons faits au Nord, en deux faifons différentes; j'y ajouterai quelques Obfervations générales fur la mer & les côtes des deux continens au Nord du détroit de *Behring.*

On fe rappellera qu'en 1778 nous ne rencontrâmes les glaces que lorfque nous fûmes parvenus, le 17 Août, au 70e degré de latitude : alors nous les trouvâmes très-compactes, & s'étendant auffi loin que l'œil pouvoit porter. Une partie de ces glaces, ou même la totalité étoit mouvante, puifque par fa dérive, nous manquâmes d'être pris entre elle & la terre. Après avoir compris qu'il feroit auffi inutile que dangereux d'avancer plus au Nord entre les glaces & la terre, nous virâmes vers la côte d'Afie, entre les latitudes de 69 & 70 degrés, & dans ce trajet, nous rencontrâmes fréquemment des champs de glaces d'une étendue immenfe; & quoiqu'à raifon des brouillards & des brumes, il ne nous fût pas poffible de fuivre les bords de la glace en une ligne exacte, cependant nous étions fûrs de la rencontrer toujours avant d'atteindre le 70e degré de latitude. Le 26 Août, à la latitude de 69 degrés 45 minutes, & à la longitude de 184 degrés, nous en fûmes tellement affaillis, qu'il ne nous fut pas poffible d'échapper ni par le Nord, ni par l'Oueft, & que nous fûmes obligés de l'alonger par le Sud-Sud-Oueft, jufqu'à ce que nous eûmes gagné la côte d'Afie. La faifon étant fort avancée, & le tems annonçant des giboulées & des neiges, nous abandonnâmes notre entreprife.

Dans le fecond Voyage, nous n'avons pu que confirmer les

observations faites dans le premier, puisque nous n'avons pu toucher le continent d'Asie au-delà du 67e degré. Quant à celui d'Amérique, nous n'en avons relevé que quelques lieues de terre entre les latitudes de 68 & de 68 degrés 20 minutes, qui n'avoient pas été vues l'année précédente. Dans ce Voyage, les glaces nous assaillirent à trois degrés plus au Sud que l'hiver précédent; & malgré nos efforts, il nous fut impossible de pousser plus avant que le milieu de cette mer entre les deux côtes.

Nous avons pénétré d'environ trois degrés plus au Nord à la côte d'Amérique qu'à la côte d'Asie; & dans ces deux expéditions, nous avons toujours rencontré les glaces plus tôt, & en plus grande quantité, à cette dernière côte qu'à la première. Plus nous avancions au Nord, & plus aussi les glaces étoient compactes. Mais comme dans nos différens trajets d'une côte à l'autre, nous avons observé des espaces auparavant couverts de glaces, qui en étoient alors libres, c'est ce qui nous a fait conjecturer que la plus grande partie des glaces étoit mouvante. Sa hauteur moyenne, au-dessus de la surface de l'eau, étoit de huit à dix pieds, & sa plus grande hauteur de seize à dix-huit. Nous essayâmes deux fois les courans; ils étoient différens, & ne passoient pas d'un mille à l'heure. En comparant l'estime avec les observations, nous avons trouvé que les courans se portoient de différens côtés, mais plus généralemeut du Sud-Ouest que d'ailleurs. Quelle que fût leur direction, leur effet étoit si petit que l'on ne peut en tirer de conséquence relativement à un passage au Nord. Le mois de Juillet est infiniment plus froid que celui d'Août. En Juillet, le thermomètre ne se trouva qu'une fois à 28 degrés, & il fut communément à 30, tandis qu'en Août, l'année précédente, on l'avoit vu rarement au degré de la glace. Dans ces deux saisons, nous eûmes quelques vents violens du Sud-Ouest, & des brumes fréquentes lorsque le vent n'étoit pas

fort & de quelque côté qu'il vînt; mais nous avons remarqué que ces brumes accompagnoient plus constamment les vents du Sud que les autres.

Enfin, nous avons observé que le détroit entre les deux continens a treize lieues de large au point de leur plus grand rapprochement. A partir delà vers le Nord, les deux côtes courent du Nord-Est un quart à l'Est, & à l'Ouest-Nord-Ouest : elles sont éloignées l'une de l'autre de 14 degrés, c'est-à-dire, d'environ 100 lieues sous la latitude du 69ᵉ degré. Les deux côtes au Nord du détroit, ont exactement la même apparence; elles manquent de bois, & s'abaissent vers la mer. Dans le lointain vers l'intérieur des terres, on voit des montagnes très-élevées. Les sondes entre les deux côtes donnent 29 & 30 brasses d'eau. A mesure qu'on approche des terres, elles diminuent, mais avec cette différence, qu'il y a un peu moins d'eau à la côte d'Amérique qu'à celle d'Asie, les sondes ayant été prises à la même distance de terre. Le fond du milieu de cette mer est une vase molle, & le long des côtes, il offre un sable brun mêlé de fragmens d'os & de coquilles. Il y a peu de marées ou de courans, & ceux qu'on y observe viennent de l'Ouest.

Nous avons tiré ce morceau du troisième Voyage du Capitaine Cook, Tome III, pag. 262-278 de l'Edition Angloise.



OBSERVATIONS SUR LA FORMATION DES GLACES, extraites du 3e Voyage de Cook, vol. 2, pag. 463 & suiv.

Le 27 Août 1778, lors de la 1re expédition au détroit de *Behring*, le vaisseau se trouva entouré de glace du côté du Nord, depuis l'Est-Nord-Est jusqu'à l'Est-Sud-Ouest, aussi loin que l'œil pouvoit atteindre. Le vent étoit foible, dit le Capitaine Cook; je mis mes chaloupes en mer pour examiner les glaces. Je trouvai qu'elles consistoient en glaçons détachés, mais si rapprochés les uns des autres qu'une chaloupe pouvoit y passer à peine; & il auroit été aussi impossible aux vaisseaux de le faire, que si ç'avoit été des rochers. Il me parut qu'elle étoit composée de neige glacée & qu'elle avoit été entièrement formée à la mer. Car en mettant à part l'impossibilité qu'il y auroit à ce que des masses aussi énormes pussent flotter sur des rivières qui ont à peine assez d'eau pour un bateau, on n'y voyoit incorporées aucunes des productions de la terre; ce qui seroit infailliblement arrivé si ces glaces eussent été formées dans des rivières grandes ou petites. Les bancs qui formoient les rives extérieures du continent de glaces avoient depuis 4 & 5 aunes de largeur jusqu'à 40 ou 50; & je jugeai que les grands morceaux pouvoient avoir 30 pieds & même davantage, sous la surface de l'eau. Il me parut aussi très-improbable que ces glaces eussent pu être le fruit de l'hiver précédent tout seul, je croirois au contraire qu'elles sont formées par une longue révolution d'hivers. Je regardai également comme une chose impossible que le peu qui restoit d'été pût fondre seulement la dixième partie de cette masse, puisque le soleil avoit déja exercé sur elle toute l'influence de ses rayons. Je suis réellement très-persuadé que le soleil contribue très-peu à disperser ces masses énormes de glaces.

Quoique cet astre reste très-long-tems sur l'horison, cependant il paroît rarement plusieurs heures de suite, & souvent il cesse de rayonner pendant plusieurs jours. C'est le vent ou plutôt les vagues élevées par les vents, qui détruisent le volume de ces énormes glaces, en faisant continuellement entre-choquer les morceaux détachés les uns contre les autres, & en lavant également les parties exposées à la furie des flots. Cela nous parut évident lorsque nous eûmes remarqué que la surface de la plupart des bancs flottans avoit été lavée par la mer, tandis que la base inférieure des glaçons étoit restée ferme & intacte tout autour à plusieurs brasses sous l'eau, exactement comme un banc de sable autour d'une roche élevée. Nous mesurâmes la profondeur de l'eau sur le bord d'un des glaçons, & la sonde nous donna 15 pieds; de sorte que les vaisseaux auroient pu passer dessus sans toucher. Si je n'avois pas pris ces mesures, à peine pourrois-je croire que les parties supérieures du glaçon étoient assez pesantes pour faire plonger la partie inférieure si bas sous l'eau. C'est ainsi sans doute qu'une saison orageuse détruit plus de glaces que plusieurs hivers n'en ont formé, & prévient par-là une accumulation qui n'auroit point de terme. Mais toute personne qui aura été sur les lieux, conclura avec moi, qu'il y a toujours une quantité de glaces perpétuelles qui restent intactes; & personne, si ce n'est quelque Philosophe de cabinet, ne voudra nier ce fait «.

Ces deux morceaux ont été traduits littéralement par M. *Hernandez*, fils aîné.

Fin du second Volume de l'Histoire Moderne.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce second Volume.

LIVRE IV.

La

LIVRE V.

Fin de la Table des Matières.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne.

AVIS AU RELIEUR.

Le Portrait de Catherine I Alexievna, *page* 1.
Celui de Pierre II Alexiévitz, *page* 26.
Celui d'Anne Ivanovna, *page* 56.
Celui d'Ivan VI Antonitz, *page* 105.
Celui d'Elisabèth Pétrovna, *page* 147.
Celui de Pierre III Fédorovitz, *page* 159.

Le Relieur aura soin de laisser cet Avis dans le Volume.

Avis à MM. les Souscripteurs.

L'Auteur a jugé à propos de leur donner les Planches séparément : ceux qui désireront les placer dans le Volume, les mettront dans l'ordre suivant.

Le Plan de Pétersbourg, à la page 294.
La Vue du Port de Pétersbourg & des Magasins de la Douane à la page 299.
Les quatre grandes Vues de la Néva & celle de l'Amirauté, aux pages 300 & 301.
La Vue du nouveau Palais, près la porte Triomphale d'Anichki, &c., à la page 304.
La Vue de Péterhof, à la page 308.
Celle d'Ourianenbaum, à la page 309.
Celle de Tzarsko-Célo, à la page 310.
Le Plan de Kronstadt, à la page 310.
La Vue de Novogorod, à la page 349.

Celle de Tver, à la page 362.

Le Plan de Moskou, à la page 366.

La Carte de la Mer d'Azof & d'une partie de la Mer Noire, à la page 476.

La Carte de la Mer Caſpienne, à la page 538.

Celle du Kabarda, à la page 562.

Les autres Vues, les cinq Plans de Bataille, le Labyrinthe, les Antiquités, les Coſtumes, les Tableaux de la Marine & du Commerce, appartiennent au Volume de Supplément. On indiquera dans ce Volume les pages où ces gravures doivent être placées.

Les Tableaux du Commerce ſeront rangés ſuivant l'ordre de leur date.

Ceux de la Marine dans l'ordre ſuivant.

1°. Etat du Collége de l'Amirauté en 1775.

2°. État des appointemens attachés à chaque charge de la Marine Ruſſe.

3°. Répartition de la ſomme annuelle, &c.

4°. Prix de chaque vaiſſeau avec ſes cordages.

5°. Artillerie des vaiſſeaux de différentes grandeurs.

6°. État de la Marine de Ruſſie en 1772.

7°. État des Officiers, Soldats, &c. employés ſur les vaiſſeaux de guerre Ruſſes.

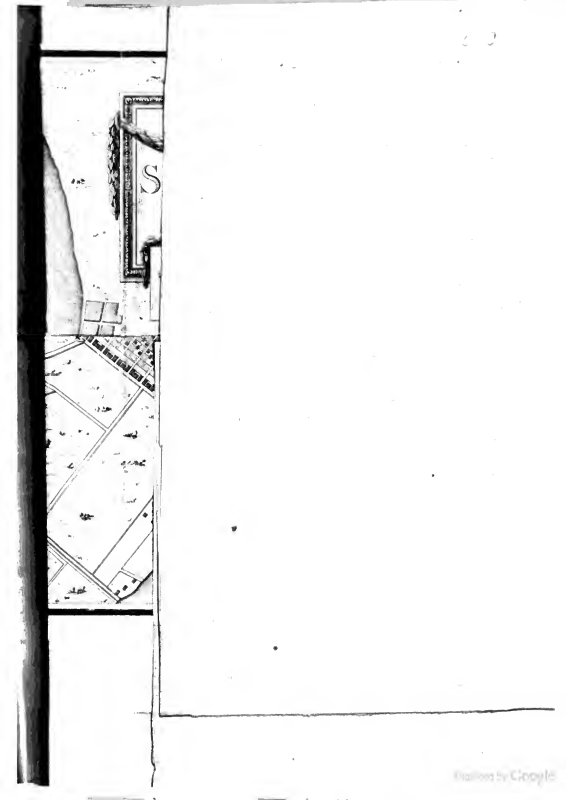
8°. Prix de chaque Galère.

9°. État des Officiers, des Soldats, &c. qui compoſent la flotte des Galères.

10°. Table des proportions du déplacement des vaiſſeaux.

ERRATA.

Page 13, ligne 9, s'opppfer, *lifez* s'oppofer.
Page 15, ligne 5, faire par, *lifez* faire part.
Page 48, ligne 24, Matwefe, *lifez* Matvéof.
Page 57, ligne 18, Konisberg, *lifez* Kœnisberg.
Page 67, ligne 23, Volko, *lifez* Volkof.
Page 76, ligne 15, *Ifum*, lifez *Izioum*.
Page 78, ligne 4, *ibid.*
Page 123, ligne 20, rivière des, *lifez* rivière de.
Page 144, ligne 29, lorfque pendant, *lifez* lorfque fous.
Après la Page 238, *lifez* 239 aulieu de 139.
Page 263, ligne 3, *Ficher*, lifez Jean Eberhard *Fifcher*.
Page 284, ligne 25, l'*Irlande*, lifez l'*Iflande*.
Page 303, ligne 26, l'Amirauré, *lifez* l'Amirauté.
Après la Page 322, *lifez* 323 aulieu de 223.
Page 347, ligne 12, purifier pour, *lifez* purifier par.
Page 352, ligne 7, pieds, *lifez* toifes.
Page 383, ligne 19 de la note, *Douv*, lifez *Dour*.
Page 405, ligne 6, Amir-Timour, *lifez* Avas-Timour.
Page 406, ligne 8, du mois de l'an, *lifez* du mois de Ramazan de l'an.
Page 422, ligne 4, obteuue, *lifez* obtenue.
Page 435, ligne 17, Commetce, *lifez* Commerce.
Page 441, ligne 2, *Oftrogskoi*, lifez *Oftrogoïsk*.
Page 472, ligne 13, *Afcarienne*, lifez *Afcanienne*.
Page 478, ligne 4 de la note, grand appott, *lifez* grand rapport.
Page 496, ligne 1, fe, *lifez* fes.
Page 500, ligne 5 *Petchégénuis*, lifez *Petchénéguis*.
Page 540, ligne 7, avec de la conformité à ce, *lifez* a de la conformité avec ce.
Page 546, ligne 16, Harni, *lifez* Hami.


S




A Pl. 2
Dirigé par ..., Gravé par ...


Gravé par Niquet. Dirigé par Née.


Gravé par O. Fessard, Dirigé par Née


VA,
de Wassili Ostroff





Gravé par Cl. Fessard Dirigé par Née

BOR

descend

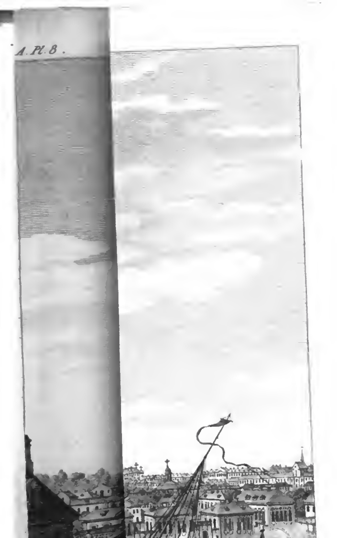
Impéra



Dessiné par M. le Ch. De Lespinasse.

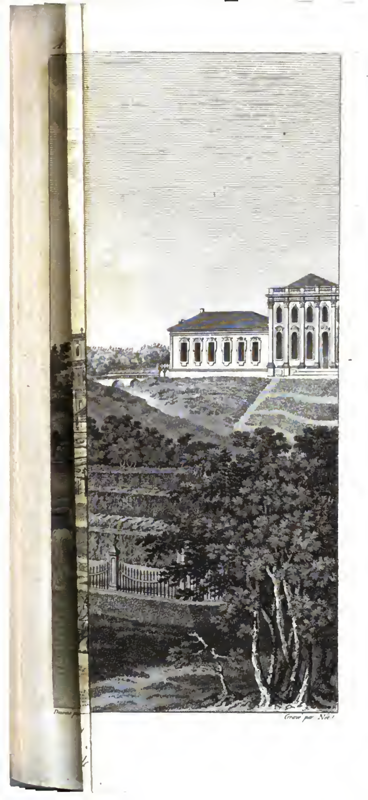
Dirigé par Née, Gravé par Niquet

A. Pl. 8.



.ski',


Gravé par Née


Gravé par Née

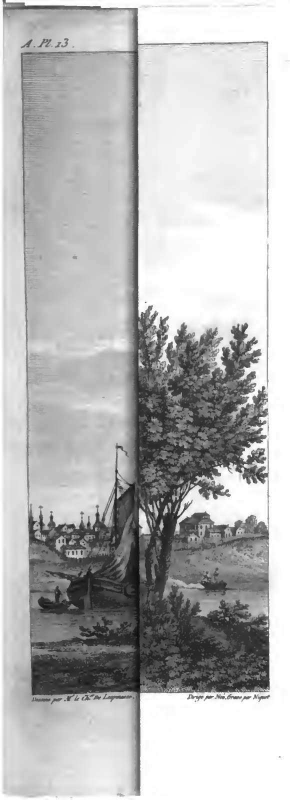


SON
ériale de
Selo. 25



t. Pl. 12
Tolboutin Majak
Phare
tereffe de Kronslot
London Majak
PLAN D
1. Port de Guerre
2. Port mitoyen
3. Port Marchand
4. Port pour l'entrée des Bois
5. Canal de Pierre le Grand
6. Partie du Canal de pierre qui n
7. Bassin qui recoit les eaux du
8. Le Magazin a poudre l'Amirau
9. Le Corps des Cadets de la Ma
10. Maison de pierre dependante
11. Maisons des habitans
12. Casernes du Bataillon des sold
N.a Il y a en tout 686. Canon.
lle de 1200 Sagenes
oise de 1200 Toises
par P. F. Tardieu

A. Pl. 13.



Dessiné par Mr le Chr. De Lesseps. — Dirigé par Née. Gravé par Niquet

A. Pl. 14.



Dirigé par Née. Gravé par Niquet.

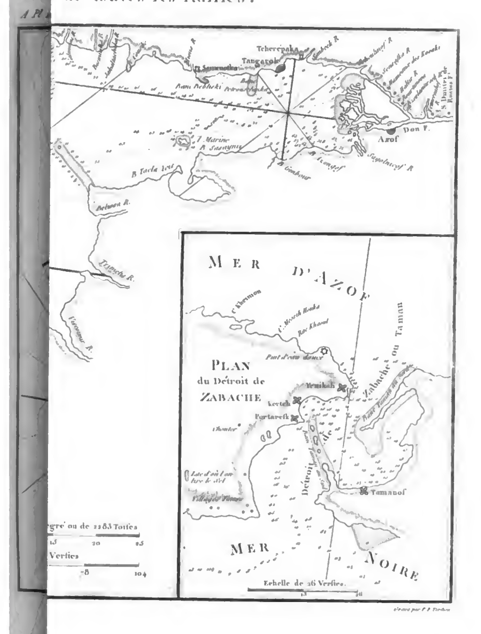
Pl. 15

LÉGEND

A *Kremlin*
B *Ville de la Chine*
C *Ville Blanche*
D *Ville de Terre*
1 *Palais de St Pierr*
2 *Les Ecuries*
3 *Magazin*
4 *Colleges et Chance*
5 *Arsenal*
6 *Porte St Sauveur*
7 *Porte Secrette*
8 *Porte du Precurs*
9 *Porte de la Trinit*
10 *Porte St Nicolas*
11 *Grande Place*
12 *La Grande Apoth*
13 *Hôtel des Monn*
14 *Les Boutiques*
15 *Graineterie*
16 *Hôtel des Ambas*
17 *Marchés et Bouti*
18 *Jardins de l'Apot*
19 *Porte de la Resur*
20 *Porte St Nicolas*
21 *Porte St Elie*
22 *Porte Ste Barbe*
23 *Porte de la Rivier*
24 *Palais de l'Imperat*
25 *Maison apparten Amiral Theodore A Apraxin qui est a grande Apothicai*
26 *Porte tres propre*
27 *Magazin*
28 *Porte St Nicetas*
29 *Cabaret dans la ru*
30 *Venerie ou March*
31 *Porte de Tver*
32 *Porte St Pierre*
33 *Porte de la Presentation de Notre Seigneur*
34 *Maison des Canons*
35 *Porte de la Protection*
36 *Porte Jaousa*
37 *Porte de tous les Saints*
38 *Plaine de la Czarine*
39 *Cabaret sur le Pont de pierre*
40 *Manufacture de Draps*
41 *Hôtel des Monnoies*
42 *Magazin du petit Kalouga*
43 *Ecuries*
44 *L'Artillerie*
45 *Palais de la cour Anne*
46 *Palais le Fort, Fauxbourg des Etrangers*
47 *La Cour de la Transfiguration*
48 *La Cour qui etoit ci devant le Palais de Mentchikof*
49 *Palais de S.M.I. Elisabeth*
50 *Magazin et Fourage*
51 *Maison de l'Artillerie de campagne*
52 *La Fauconnerie*
53 *Maison des Grenadiers*
54 *La Cour sur la montagne des Moineaux.*

.A MER NOIRE

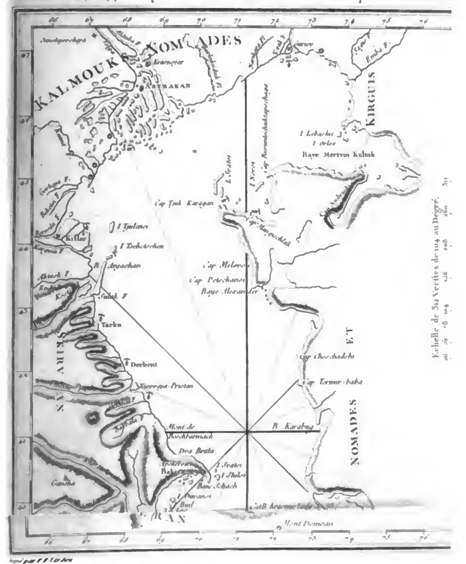
de toutes les Ruffies.



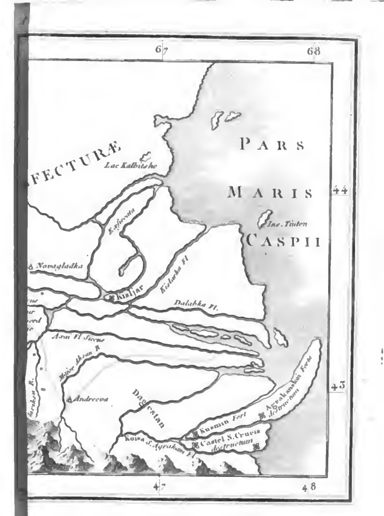
Pl. 17.

CARTE DE LA MER CASPIENNE

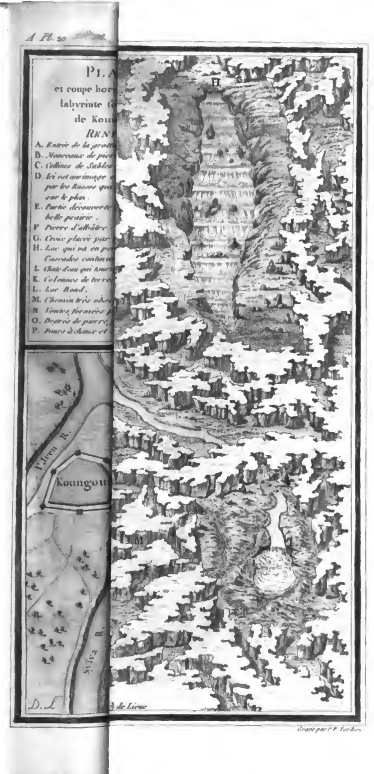
Dreſſée en 7bre 1776 d'après les dernieres Obſervations par D. Guldenst



Gravé par P. F. Tardieu



67
68
PARS
MARIS
CASPII
FECTURÆ
Lac Kalbitsko
Ins. Tiulen
44
Novogladka
Kisljar
Kislarka Fl
Dalabka Fl.
Assu Fl Siccus
Major Aksan R
Andreeva
Dagestan
Kusmin Fort
Agrakanskoi Forte destructum
Castel S. Crucis destructum
Koisa S. Agrakan Fl.
43
47
48


A Pl. 20
et coupe hor
labyrinte
de Kou
A. Entrée de la grott
B. Monceaux de pier
C. Collines de Sable
D. Ici est une image
par les Russes qui
sur le plan.
E. Partie découverte
belle prairie.
F. Pierre d'albâtre
G. Croix placée par
H. Lac qui est en
Cascades contin
I. Chute d'eau qui
K. Colonnes de terre
L. Lac Rond.
M. Chemin très
N. Voûtes formées
O. Degrés de pierre
P. Fours à chaux et
Koungou
de Lieue
Gravé par P. F. Tardieu


A. Pl. 21.

A. Pl.



Dessiné par M

Dirigé par Née. Gravé par Niquet


A Pl. 23.

A. Pl. 24.



Dessiné par M. le C... | Dirigé par Née, Gravé par Niquet

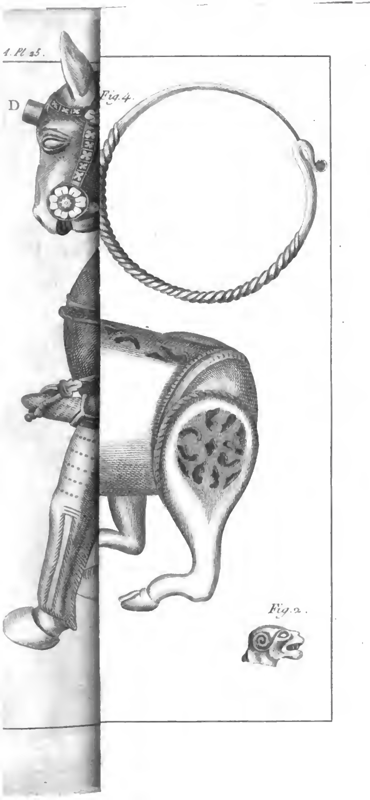
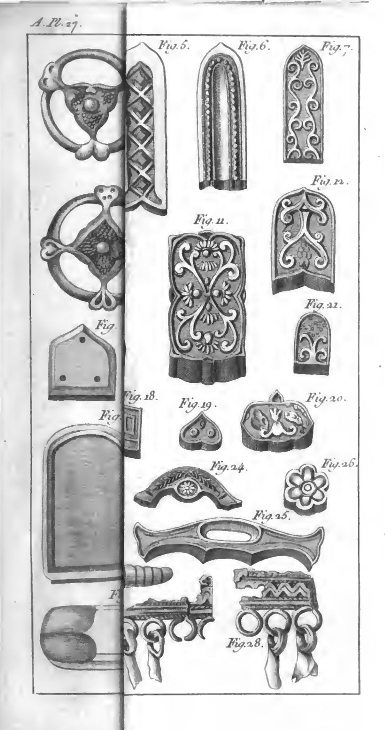

1. Pl. 25.
D
Fig. 4.
Fig. 2.



Fig. 4.

A. Pl. 27.


Fig. 5.
Fig. 6.
Fig. 7.
Fig. 12.
Fig. 11.
Fig. 21.
Fig.
Fig. 18.
Fig. 19.
Fig. 20.
Fig. 24.
Fig. 26.
Fig. 25.
Fig. 28.

A. Pl. 28

Fig. 1.

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 4.

Fig. 3.

Fig. 4.

10.

Fig. 5.

Fig. 7.

Fig. 6.

aa



Arméniennes d'Astrakan.







Kabardinien.

Kaba





Fille Tchou



Chamane du District de Krasnoyarsk.



Fille Braskir



Sorcier du Kamtchatka.









de la Tribu Mokschanienne.



Fer[illegible] de la Tribu Ersanienne.



Somoieide.



Femme Somoieide en habit d'Eté.



Ostiak à la chasse des Hermines.

Jakoutsk en habit de chasse.

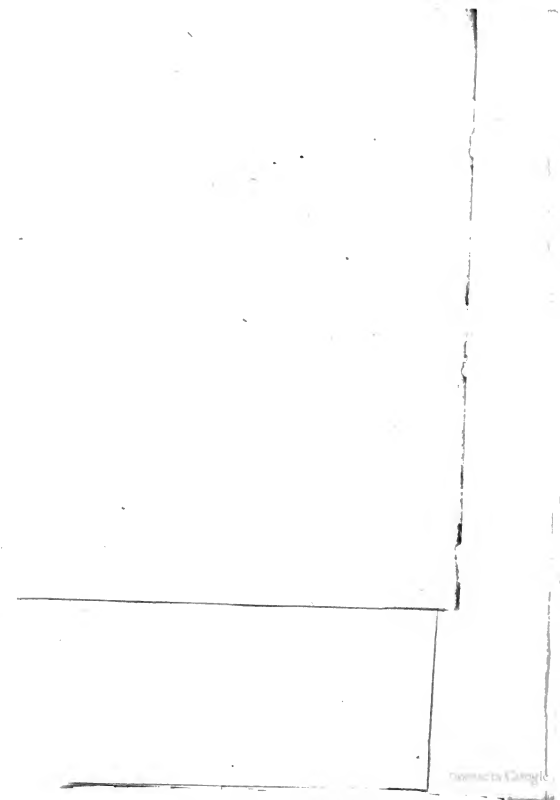
A. Pl. 33.



Pêcheurs du



Femme Tchouktchienne en



ff

A. Pl. 34

Régim.t Karabina Kievsk
R.t Dom.t du Kosak du Don
R.t de Sevsky
Reg.t d'Iambourg
Chasseurs
R.t de Voronets
Grenadiers
R.t Elovanshey
R.t de Seyn
BENDER
Varnitsa

BENDER
Assiégé & pris par les RUSSES en 1770.

Echelle de 600 Sagenes
Echelle de 600 Toises

LEGENDE.

nchement des Turcs deffendu par 3000
nes d'Infanterie et de Cavalerie
des Turcs dans le tems que les Russes
voisinoient la Place.
de l'armée Russe distribuée en 5 quartiers
des Turcs à l'approche de l'armée Russe
achements d'Infanterie qui repoussèrent
es dans cette sortie
Russe placé sur la rive opposée du Dniester
e communication
allele de Batterie contre le Retranchem.t
es, qui les força à se retirer dans la
ace.
ions de communication jusqu'au retran-
nt ennemi dont on se rendit maitre,
d'une seconde parallele
eries et 2 Redoutes pour couvrir les
de l'Armée Russe contre les fréquen-
des Turcs
chées et une 3e Parallele pour démonter
erie Turque.
Sappes jusqu'au glacis
s que les Turcs firent jouer
s que les Russes firent jouer à leur

ur que l'on fit sauter par un globe
pression, après quoi on donna l'assaut
min couvert, on se rendit maitre du prin-
issé, on escalada le rempart, on força
, on prit la Forteresse après un siége
jours.



PLAN

que et de la Victoire remportée par
les sur les Turcs et les Tartars près
u Large en Moldavie le 7. Juillet 1770.

e et position de l'Armée Russe.
ment du Général Baver vers l'aile gauche
rande armée pour jetter des ponts sur
e.
ment du Prince Repnin pour passer le
avec un corps de troupes divisées en deux
ons quarrés.
nde Armée qui est passer le Large en
olonnes et se ranger en bataille sur la
.
e du Général Pleméníkof qui va atta-
aile gauche de l'ennemi.
des Kosaks et des Arnautes vers l'aile
de l'armée pour attaquer l'ennemi en
et le poursuivre dans sa fuite
e du Général Baver qui marche à la tête
égiment de Chasseurs.
ux Bataillons quarrés du Prince Repnin
es Hussards qui vont attaquer le flanc
de l'ennemi
e de la grande Armée en ordre de bataille
e du Général Pleméníkof qui divise son
n deux bataillons quarrés.
se artillerie sous le commandement du
Comte de Soltikof et des Majors Gén.aux
Troubetzkoy et Dolgorouki.
légeres qui poursuivent l'ennemi après
ite.

Echelle Russe — Verstes

Echelle Française de 25 de Lieue

Gravé par P. F. Tardieu

hh

PLAN

taille & de la Victoire remportée par les Russes sur les
ommandés par le Grand Visir près de la riviere Kagul
en Bessarabie. le 21 Juillet 1770.

e de la premiere division du Général Olitz, qui étoit à proxi-
te celle du Feld Maréchal Comte de Roumenzof
e du Corps du Général Baver, vers le flanc gauche de
l'ennemi
e de la division aux ordres du Général Pleménikof pour
r cette aile gauche en parallele au delà du chemin de Trajan
e de la division de Mr le Comte de Bruce vers l'aile droite
nemi
e du corps aux ordres du Prince Repuin vers la même.

de Bataille de la premiere division
de Bataille du Général Baver
de Bataille de Pleménikof
de Bataille du Comte de Bruce
de Bataille du Prince Repnin
llon détaché du Corps du Général Baver
du Général Baver poursuivant l'ennemi
rie poursuivant l'ennemi sous le commandement du Comte
of
rie à la poursuite de l'ennemi, commandée par le Prince
rouki
de l'Artillerie du Comte de Bruce, sur le camp ennemi
du Prince Repnin à la poursuite de l'ennemi
de la premiere division dans le retranchement; c'est elle qui
a l'ennemi de son camp, et qui s'en empara
e de l'Armée dans ce nouveau camp.



Gravé par P.F. Tardieu



A Pl 37.

Kuttschu

Isle Marécageuse et souvent inondée

Ofsinael

enu dont le Major Jochunse[n]

couvertes par un piquet
vant garde Russe s'empara
Colonne
olonne
Cavalerie ennemie fut

ment des Janissaires mis en
le Général Oserow
du Général Jochumsen pour
l'ennemi par derriere, ce fût
marche qu'il emporta le
a b
dont le Général Oserow se
utre
de la Cavalerie Turque qui
2e fois sur la 2e Colonne et
poussée avec perte
dont cette Colonne s'empara
nt les Turcs de leur Camp
du Gal Weisman après la joncti
ux Colonnes
use par le Major Kafturenw
Magazins qu'il brula
fosquée qu'il prit d'assaut
itimens brulés par le Major

rde du Lieut.nt Col.el Blucher
it la retraite
embarquement du Général
pour retourner avec son dé
t à Ofsinael

Gravé par P. F. Tardieu

TULTSCHI

Repedi R.

OFMAEL

des Turcs par le G.al

T qui arrive au secours
ment vis-à-vis de Tultchi
an débouqua avec son corps après
ent pris les 11 Galères qui étoit alors
dée par le 1.er Lieut.nt des Gardes
le bataillon de Buldakof.
deux colonnes
La 1.re colonne marcha pour déloger la
attendre l'arrivée de la 2.e Colonne
nemis fut repoussée pour la 2.e fois
pour attaquer le retranchement
Boulang par le bas de la ville, pour
ient par derrière.
Buldakof avec lequel le Général
etranchement de ce côté
pour attaquer le fort et les Vaisseaux
Melin pour donner l'assaut au
ée
près avoir été obligé d'abandonner
eur Camp.
oman contre l'attaque des Turcs
e ce G.al poursuivit les Turcs
après la fuite de l'ennemi
couvrir le flanc gauche
el pour couvrir le flanc droit
ralliérent, et s'en de chargerent
on de Blucher
olonel Vogt sur l'Isle.
turcs et de Galères de 4 pièces

nnemi se retira vers le cour et

Gravé par P.F. Tardieu



